LES

HOMMES ILLUSTRES

DE LA PRIMITIVE ÉGLISE

OU

LES HÉBREUX ET LES GENTILS

QUI FURENT LES TÉMOINS IMMÉDIATS DE JÉSUS-CHRIST ET DES APÔTRES

LES NOTICES HISTORIQUES

DE PLUS DE SEPT A HUIT CENTS DE CES PREMIERS DISCIPLES DU FILS DE DIEU

Sont confirmées par de nouvelles preuves, et sont autant de démonstrations du Christianisme.

AUTRES TEMOINS

PRIS EN DEHORS DE L'ÉGLISE OU DANS LE PARTI OPPOSÉ AU MESSIE

De fameux Philosophes et Hérétiques des temps apostoliques de même que des Rois, des Magistrats, des Empereurs païens, de la même époque, ont rendu un témoignage soit direct, soit indirect à la vérité historique et à la divinité des faits de Jésus et des Apôtres

PAR

M. l'Abbé MAISTRE

CHANOINE H^re^, PROFESSEUR DE THÉOLOGIE, ETC.

II

PARIS

F. WATTELIER ET C^ie^, LIBRAIRES

19, RUE DE SÈVRES, 19

1874

GRANDE CHRISTOLOGIE

SECONDE PARTIE

LES TÉMOINS DU CHRIST

CINQUIÈME CLASSE DE TÉMOINS

LES HOMMES ILLUSTRES DE LA PRIMITIVE ÉGLISE.

SEPTIÈME CLASSE

LES TÉMOINS PRIS EN DEHORS DE L'ÉGLISE

OU DANS LE PARTI OPPOSÉ AU MESSIE

Δωδεκα μὲν οὖν ἦσαν οἱ Ἀπόστολοὶ· ἑβδομηκοντα δε μαθηταὶ· Ἄλλοι δὲ ἐπι τούτοις μυρίοι.

Les Apôtres étaient au nombre de douze; les Disciples, premiers ministres de l'Evangile, au nombre de soixante-douze; — mais les autres Disciples ou premiers témoins, étaient en nombre infini!...

(NICÉPHORE CALLIXTE, l. II, c. 45.)

CHAUMONT. — IMPRIMERIE DE C. CAVANIOL.

ENCORE SUR LES TÉMOINS PRIMITIFS

DE

NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST

FORCE DÉCISIVE ET ABSOLUE DE LEUR TÉMOIGNAGE

Nous ne saurions assez admirer, assez aimer et préconiser ces saints Patriarches de l'Eglise catholique. — Témoins des œuvres miraculeuses de Jésus-Christ et des Apôtres, ils ont été, de plus, auteurs eux-mêmes d'œuvres prodigieuses semblables. Quels hommes dignes de toute notre attention, dignes de tous nos éloges ! Quel honneur, quelle grave mission, ils ont reçus de Dieu ! Ils ont été, en effet, *choisis et destinés d'avance* par Dieu même, pour rendre témoignage à son fils Jésus-Christ, non-seulement par la parole, mais encore par le dévouement le plus effectif et le plus sérieux, par le sacrifice volontaire de leurs biens et de leur *vie même* ; c'est-à-dire, l'effusion libre et volontaire de leur sang devait venir, en outre, garantir la vérité de leurs affirmations, devait en quelque sorte, la contresigner, la certifier de la manière la plus authentique et la plus absolue.

Les fidèles et les Disciples qui avaient été trouvés dignes

d'être *choisis de Dieu, destinés d'avance et préordonnés par Dieu*, pour être *les témoins de Jésus-Christ*, recevaient du ciel des grâces spéciales qui les affermissaient d'avance et qui les rendaient capables de cette haute et redoutable mission. Lorsqu'ils étaient ainsi *préordonnés et préparés par Dieu, Testes præordinati a Deo* (*Act.* x, 41), Dieu exigeait ordinairement d'eux cette effusion *réelle et effective de leur sang*, afin que nul homme, dans tout le cours des siècles, ne pût légitimement élever le moindre doute sur la valeur absolue de leur témoignage évangélique. D'autre part, il les environnait de l'éclat des prodiges pour montrer au monde que leur mort ou leur martyre, si utile aux futures générations, était en même temps précieux à ses regards.

Ces témoins, avons-nous dit, *étaient autant de démonstrations du Christianisme.*

En effet, des hommes qui, pour avoir été témoins des faits miraculeux de Jésus-Christ et des Apôtres, changent de vie, s'assujettissent à un régime austère, se privent de biens que le monde envie et de jouissances que l'on recherche généralement avec ardeur, et vont même jusqu'à consentir à expirer dans les plus cruels supplices et dans un immense opprobre, plutôt que de renoncer à Jésus-Christ, auteur de ces prodiges : — de tels hommes, dis-je, ne sont-ils pas une *démonstration* de l'Evangile? — Peut-on attaquer leur témoignage, suspecter leur sincérité, leur bonne foi? Peut-on élever quelque doute raisonnable sur la vérité de leur affirmation ?

S'ils n'avaient point vu réellement et véritablement les effets prodigieux de la puissance de Jésus-Christ et des Apôtres, auraient-ils pu sacrifier leurs biens, leurs espérances, et même leur vie? et pourquoi? — Pour un néant, pour une fausseté ! Ils étaient des hommes comme nous; nous ne le ferions pas; ils ne l'auraient pas fait.

Mais lorsque le ciel parle et que Dieu commande au milieu des signes formidables et des prodiges les plus évidents, nous

nous soumettons, et la raison nous dit que nous devons nous soumettre à Dieu parlant. C'est pour cela que les Premiers Témoins se sont soumis sans hésiter. Manifestement, cette obéissance est rationnelle, est légitime. Nul ne le contestera.

Tels ont été les Témoins primitifs, dont nous rappelons le souvenir et l'histoire. Leur vie chrétienne a été le témoignage le plus authentique de la vérité des faits surnaturels qu'ils ont vus et qu'ils ont rapportés. Ils avaient *d'abord* commencé par combattre la foi ; ils ne se sont *ensuite* rendus qu'à la vue des miracles évidents qui les touchaient personnellement. C'est en conséquence de cette certitude personnelle, qu'ils ont, dès-lors, harmonisé leur vie avec les préceptes évangéliques. Voilà d'abord un excellent témoignage. Or voici le second qui est plus excellent encore.

Quand l'impiété armée les mit en demeure et dans l'alternative ou de renoncer à Jésus-Christ ou de verser leur sang, ils n'ont point hésité ; ils ont versé leur sang, et par là ils ont rendu à la vérité des faits surnaturels de Jésus-Christ et des Apôtres, le témoignage le plus certain, faisant foi pleine et entière, — pour toujours, pour tous les âges subséquents.

Généralement, pour établir la vérité d'un fait, la déposition de trois témoins est réputée suffisante, et l'est effectivement. Or, dans l'importante cause de l'Evangile, cette preuve certaine se reproduit mille et mille fois dans la Terre-Sainte, au centre de l'univers, puis elle est multipliée à l'infini sur tous les points du Globe, par les Apôtres et par les autres Hommes Apostoliques. Quelle abondance, quelle richesse de preuves ! Quelle vérité en même temps dans ces accents du Roi-Prophète : *Testimonia tua credibilia facta sunt nimis ! Votre révélation est infiniment digne de foi !* Comme toutes les œuvres de Dieu, l'œuvre testimoniale qui environne la Religion qu'il a fondée, est surabondante !

Continuons donc de produire les témoins du Fils de Dieu et de ses faits surnaturels. Mais quels magnifiques témoins que

ceux qui non-seulement attestent par la parole les œuvres miraculeuses de leur Divin Maître, mais qui les renouvellent eux-mêmes sur tous les points de la terre, mais qui en font éclater partout de semblables et de plus grandes encore, suivant la parole du Christ ! Oui, de tels témoins, par leur vie, par leur prédication, par leur témoignage, par leur martyre, par leurs prodiges faits avant et après leur trépas, sont autant de *vivantes démonstrations* du Christianisme. Leurs témoignages sont indestructibles : ils ont été scellés par leur propre sang ; nulle force au monde ne saurait désormais les anéantir, ni même les amoindrir : ils sont et demeureront toujours vivants jusqu'à la fin du monde, aussi forts, aussi frais, aussi irrésistibles au dernier jour comme aux jours de leurs martyres.

TROISIÈME PARTIE

L'ASIE

LES TÉMOINS DU CHRIST

DANS LA TROISIÈME PARTIE TERRITORIALE.

L'Asie, cette terre éclatante, qui a resplendi des premiers rayons du monde spirituel, comme elle brille des premiers feux de l'aurore ; cette terre monumentale, qui est toute remplie des plus grands souvenirs, est la *partie* du globe la plus étendue, et l'une des plus fécondes en riches productions.

C'est là que se sont accomplis les événements les plus importants de l'Humanité, et les faits qui ont eu sur les destinées du monde l'influence la plus décisive et la plus prolongée. L'Asie est le berceau du genre humain. C'est là qu'eurent lieu la Genèse du monde, la naissance des anciens Patriarches, le principal théâtre du Déluge universel, la séparation des diverses langues et la division des peuples, les manifestations de la Divinité aux hommes, — la promulgation de la Loi et des Oracles Divins, — le royal déploiement des plus imposantes monarchies, qui périrent avec fracas par suite de leur orgueil et de leur corruption, et tombèrent, humiliées et anéanties, devant le colosse de l'empire Romain, comme ce dernier devait tomber à son tour par l'effet des mêmes erreurs et des mêmes vices, devant l'Empire universel du Christ et être absorbé, avec tous les autres Royaumes ou Monarchies de

la terre, dans l'incorruptible et éternelle domination du Fils du Très-Haut, en vue de leur régénération et de leur félicité. Tous les Oracles Divins, relatifs à ces grands événements, ont été accomplis depuis et par l'avènement de Jésus-Christ.

Quant à l'immense pays de l'Asie, il a reçu l'Evangile *dans les Temps Apostoliques*, il le pratiqua longtemps et durant des siècles. Puis il est tombé dans les diverses hérésies, qui, en altérant plus ou moins profondément la doctrine de la vérité divine, ont en même temps affaibli graduellement et débilité proportionnellement les nations de l'Orient. Le Mahométisme et les autres sectes qui aujourd'hui dominent sur l'Asie, ne sont que des hérésies composées pour la plupart des récits bibliques, soit de l'Ancien, soit du Nouveau Testament. Malgré ces graves erreurs, malgré ces épaisses ténèbres, qui enveloppent les peuples Orientaux, l'Asie a néanmoins conservé et elle conserve encore sur presque tous les points essentiels, le fond évangélique et traditionnel. — Bien des Asiatiques sont aujourd'hui rentrés dans le sein de l'Eglise catholique. Puisse-t-elle bientôt, cette intéressante partie du monde, éclairée et ranimée par une grâce céleste plus abondante, mettre à profit les efforts incessants des nouveaux Apôtres qui l'évangélisent aujourd'hui ! Puisse-t-elle, par un puissant effet de la Divine Miséricorde, sortir enfin des ténèbres qui l'oppriment, et revenir, pour son bonheur, à la pure lumière évangélique qui éclairait ses Pères !...

Mettons présentement sous les yeux les noms et les principaux faits chrétiens des Personnages d'Asie, qui, aux temps Apostoliques, rendirent témoignage à Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Dans la *Première partie*, nous avons fait figurer ceux qui appartiennent à la Palestine ; car, quoique appartenant elle-même à la Grande Asie, la *Terre Sainte*, située au centre de l'Univers, et destinée au Peuple de Dieu, devait figurer à part, comme une contrée exceptionnelle.

LES ROIS MAGES

GASPAR — MELCHIOR — BALTHASAR

ET LEUR SUITE

Adorateurs du Christ, — témoins de ses merveilles, — disciples et martyrs du Sauveur.

Voici ce qu'on lit à leur sujet dans l'Evangile de S. Matthieu, II, 1-12 :

« Jésus étant né dans Bethléem, ville de la tribu de Juda,
« du temps du roi Hérode, des Mages vinrent de l'Orient à
« Jérusalem, et ils demandèrent :

— « Où est le Roi des Juifs, qui est nouvellement né ? Car
« nous avons vu son Etoile en Orient, et nous sommes venus
« l'adorer.

« Le roi Hérode, ayant appris cela, en fut troublé, et toute
« la ville de Jérusalem avec lui. Et ayant assemblé tous les
« Princes des Prêtres et les Scribes, ou docteurs du peuple,
« il leur demanda en quel lieu devait naître le Christ ?

« Ils lui dirent que c'était dans Bethléem, de la tribu de Juda, selon ce qui a été écrit par le Prophète :

« *Et toi, Bethléem, terre de Juda, tu n'es pas la der-*
« *nière d'entre les principales villes de Juda; car c'est de*
« *toi que sortira le Chef qui conduira mon peuple d'Israël.*

« Alors Hérode ayant fait venir les Mages en particulier,
« leur demanda le temps auquel l'Etoile leur était apparue,
« les envoya à Bethléem et leur dit :

— « Allez, informez-vous exactement de cet enfant ; et lors-
« que vous l'aurez trouvé, faites-le moi savoir, afin que j'aille
« aussi moi-même l'adorer.

« Ayant entendu ces paroles du Roi, ils partirent, et en « même temps, l'étoile qu'ils avaient vue en Orient, allait de- « vant eux, jusqu'à ce qu'étant arrivée sur le lieu où était « l'enfant, elle s'y arrêta. — Lorsqu'ils virent l'Étoile, ils fu- « rent transportés d'une extrême joie. Et entrant dans la mai- « son, ils trouvèrent l'enfant avec Marie, sa mère ; et se pros- « ternant en terre, ils l'adorèrent ; puis ouvrant leurs trésors, « ils lui offrirent pour présents de l'or, de l'encens et de la « myrrhe. Et ayant reçu, pendant qu'ils dormaient, un aver- « tissement du Ciel de ne point aller retrouver Hérode, ils « s'en retournèrent en leur pays par un autre chemin. »

Voilà tout ce que l'Evangile nous apprend des Mages. Il nous laisse donc ignorer qui ils étaient, d'où ils venaient, en quel nombre ils étaient, en quel temps ils arrivèrent à Jérusalem, et quelle était la nature de l'Etoile qui leur apparut. — Exposons maintenant ce que la tradition la plus constante et la plus commune nous fait connaître à leur sujet.

On croit communément que les Mages étaient rois dans leur patrie. Tertullien [1] regarde leur royauté comme un fait certain, et il dit que les Orientaux avaient ordinairement des Mages pour Rois. S. Cyprien [2], S. Ambroise [3], Théophylacte [4] et plusieurs autres auteurs, anciens et modernes, disent expressément que les Mages étaient Rois. Paschase Ratbert [5] dit que personne de ceux qui ont lu l'histoire des Gentils n'ignore que les Mages aient été rois. C'est le sentiment le plus généralement reçu dans l'Eglise. Il est fondé, d'ailleurs, sur ces paroles prophétiques du Psaume LXXI, 10 :

Les rois de Tharsis et les îles lui offriront des présents ;

[1] Tertull., *Adv. Judæos et l. 3, contra Marcion.*

[2] S. Cyprian., *Serm.* 2.

[3] S. Ambr., *Serm.* 139.

[4] S. Theophyl., *in Matth.* II.

[5] P. Radbert, *in Matth.* II.

et les rois d'Arabie et de Saba lui apporteront leurs offrandes.

A leur qualité de rois, les Mages joignaient celle de Sages ou de philosophes. Les Arabes, en effet, les Iduméens orientaux, les Chaldéens, et les divers peuples qui se trouvaient situés à l'orient de la Judée, avaient l'émulation de la sagesse et faisaient profession de philosophie. Ils s'occupaient de toute espèce de science, d'astronomie, d'arts curieux, de divination [1], d'enchantements; ils étudiaient les livres de Zoroastre, l'histoire et toute autre connaissance utile et permise.

On croit communément que ceux qui vinrent adorer Jésus-Christ étaient des disciples et des descendants de Balaam, de ce Prophète de la Gentilité, qui avait annoncé plusieurs siècles [2] auparavant, qu'*il naîtrait* [3] *de Jacob une Etoile, et qu'il sortirait du milieu d'Israël un Dominateur qui frapperait les chefs de Moab et qui détruirait tous les Enfants de Seth* ou *tous les enfants de l'orgueil.* L'Ecriture appuie ce sentiment, lorsqu'elle dit expressément que *les Mages vinrent de l'Orient* [4]; ce qui indique assez ordinairement les pays de l'Arabie Déserte ou de la Mésopotamie. Balaam dit lui-même qu'il est venu du pays d'*Aram, des montagnes d'Orient* [5]. Or il était venu de la ville de Péthora, située sur l'Euphrate [6]. En parlant d'Abraham qui était venu de ces pays, l'Ecriture dit : *Qui a fait venir le Juste de l'Orient* [7].

Rupert donne aux Mages le nom de prophètes, ou d'hommes

[1] S. Ignat., *ad Ephes.*

[2] L'an du monde 2553. — Avant J.-C. 1451.

[3] *Nomb.* XXIV, 17.

[4] S. Matth., II.

[5] *Nomb.* XXIII, 7.

[6] Tertullien, *Adv. Jud. et l.* 3, *Adv. Marcion;* S. Justin, *Dialog.;* S. Epiphane, *Epitom. fidei Cath.*, et parmi les modernes, Tostat, Mariana, Barradius, Grotius, Corn. à Lapide, Calmet et plusieurs autres, font venir les Mages des bords de l'Euphrate ou de la Mésopotamie.

[7] Isai., XLI, 2.

qui furent alors inspirés d'en haut. Origène [1] a pensé que les sages idolâtres s'étant aperçus, dans leurs opérations magiques, que le pouvoir du Démon était très-affaibli, s'appliquèrent à en chercher la cause ; et que, dans le même moment, ayant remarqué un nouvel astre qui brillait au ciel, ils jugèrent que c'était cet astre dont avait parlé Balaam, et qui désignait la naissance du Dominateur d'Israël, prédit par leur ancêtre. C'est ce qui les détermina à se mettre en route pour le chercher, et pour lui rendre leurs adorations.

S. Basile [2] et S. Ambroise [3] ont pensé à peu près de même. S. Jérôme [4] dit qu'ils apprirent des Démons ou plutôt de la prophétie de Balaam, que le Christ était né. Tertullien semble penser que c'est par l'astrologie qu'ils apprirent la naissance du Messie, puisqu'il avance que jusqu'à Jésus-Christ, cette science était licite ; mais que, depuis ce temps, elle est défendue, afin que personne désormais ne cherche dans les astres l'horoscope de quelqu'un [5].

On donne communément aux trois Mages les noms de *Gaspard,* de *Melchior* et de *Balthazar.* Ces noms se trouvent

[1] Orig., *l. I, Adv. Cels.*

[2] S. Basil., *de Hum. J. C. generat.*

[3] S. Ambr., *in Luc., l. 2, p.* 1297.

[4] S. Hier., *in Isai., c.* 19.

[5] *Scientia ista usque ad Evangelium fuit concessa, ut Christo edito nemo exinde nativitatem alicujus de cœlo interpretetur.* (Tertull., *De idolatria.*).

Cicéron (*l.* 3, *De Natura deorum*), et Philon, contemporain de Jésus-Christ (*De special. leg., p.* 792), nous disent à propos des Mages, que la vraie magie, cette science spéculative qui nous permet de plonger nos regards dans les œuvres de la nature, est quelque chose de si noble et de si digne de tous nos efforts, que non-seulement des particuliers, mais même des rois, et les plus grands de tous les rois, ceux des Perses, se font un honneur de l'étudier, et que chez ce peuple aucun ne parvient à la dignité royale s'il n'est devenu mage d'abord.

Nous lisons que les empereurs de Chine et que Darius Hystape, contemporain de Zoroastre le Jeune, s'occupaient de l'astrologie, et enseignaient eux-mêmes le peuple et les Mages.

dans plusieurs endroits des ouvrages de S. Léon[1], dans deux sermons attribués à S. Augustin[2]; dans ceux de S. Césaire[3]; d'Eusèbe d'Emèse, de Bède, de Rupert, de S. Adon, et dans une foule de commentateurs, dans des Litanies approuvées par l'Eglise.

Selon Bède[4] et les anciens cités par ce docteur, Melchior, le premier des Mages, était un vieillard chauve, ayant une grande barbe et de grands cheveux blancs ; il avait une robe couleur d'hyacinthe, ou bleu-ciel, un manteau jaune, ou orange[5], une chaussure de couleur azurée et mêlée de blanc, et un bandeau royal de diverses couleurs. Ce fut lui qui offrit de l'or au Roi-Messie, à Jésus. Le second mage s'appelait Gaspar. Il était jeune, sans barbe, vermeil, vêtu d'une robe orangée et d'un manteau écarlate. Sa chaussure était couleur d'hyacinthe. Il offrit de l'encens, pour reconnaître la divinité de Jésus-Christ.— Le troisième s'appelait Balthazar. Il était brun, portait une grande barbe, était vêtu d'une robe rouge, d'un manteau de différentes couleurs. Sa chaussure était jaune. Il offrit de la myrrhe au Christ Jésus, pour marquer son humanité et sa mortalité.

Jérôme Orosius, évêque d'Algarde, en Portugal, rapporte qu'un roi de la ville de Cranganor, dans le royaume de Calicut, nommé Chéripérimale, s'étant mis à voyager, pour expier un inceste qu'il avait commis avec sa sœur, vint dans la Caramanie, où il trouva deux Mages célèbres, qui étaient sur le point de partir pour la Judée, afin d'y adorer un enfant nouvellement né d'une vierge, et qui devait racheter le genre humain. Chéripérimale les pria de trouver bon qu'il les accompagnât.

[1] S. Leo, *Serm.* 1, 4, 5, 6, 7, 8; *De Epiph. et ep.* 16, *c.* 2.

[2] S. Aug., *Serm.* 133, 136.

[3] S. Cæsar., *Serm.* 139.

[4] Livre intitulé : *Extraits des Pères,* qui est à la fin du tome III, des ouvrages de Bède.

[5] *Sago mileno* ou *matino*.

Ils allèrent donc ensemble ; et, ayant adoré Jésus-Christ, ils revinrent dans leur pays. Le roi de Cranganor, de retour dans sa ville, y fit bâtir un temple ou une église en l'honneur de la Vierge, y fit représenter cette Sainte Mère de Dieu, tenant son fils entre ses bras, et il ordonna qu'autant de fois que l'on prononcerait à haute voix le nom de Marie, tout le monde eût à se prosterner. — C'est ce que l'évêque Osorius assure avoir appris de personnes très-instruites de ce qui regarde l'histoire des Indes, et qui affirment que cela se trouve consigné dans les anciens monuments des Indiens. Voici, selon ce même auteur, comment les Orientaux dépeignent les trois Mages. Il y en a d'abord deux qui marchent ensemble ; ils ont le teint blanc, ils sont vêtus à la royale; ils portent leurs présents. Derrière eux, vient le troisième, qui est de couleur brune, qui ressemble presque à un Ethiopien, et qui porte également ses présents.

Le Père Maffée[1], fait aussi mention de cette histoire. Il donne au roi de Calicut le nom de *Périmale*.

L'auteur de l'*Operis imperfecti in Matthæum* rapporte une tradition selon laquelle les Mages auraient été au nombre de douze[2] dans leur pays[3], choisis parmi leurs compatriotes, et se

[1] Maffæus, *in hist.*

[2] Une tradition de la plus haute antiquité, dont S. Augustin et S. Chrysostôme font mention, compte douze de ces prêtres-rois, qui vinrent adorer Jésus-Christ. L'Eglise, suivant en cela S. Léon-le-Grand et le vénérable Bède, en reconnaît trois comme chefs et conducteurs de la troupe entière. (Sepp., *Vie de J.-C., t. I, p.* 67.)

[3] Plusieurs Orientaux élevaient pareillement jusqu'à douze le nombre des Mages, comme le montre un passage de Jacques d'Edesse, cité par Barhebræus :

« *Venerunt Magi ab oriente.* Nonnulli affirmant tres Principes cum mille viris advenisse. Jacobus vero Episcopus duodecim ait Principes eos fuisse, qui, relictis septem millibus ad Euphratem, cum mille viris Hierosolymam advenerint. »

Cet auteur ajoute, au sujet du massacre des Innocents, en citant un écrivain païen nommé Longin :

« Scripsit Longinus sapiens ad Augustum Cæsarem in hæc verba : *Venerunt Magi, filii Persarum, tuumque imperium ingressi Puero*

seraient succédé de père en fils depuis plusieurs siècles, pour observer le moment de l'apparition de l'Etoile prédite autrefois par Balaam. Ils montaient pour cela sur une montagne, d'où ils observaient le lever des astres. Enfin l'Etoile leur apparut : elle avait à son milieu la forme d'un petit enfant, et était surmontée d'une croix. Et une voix leur commanda de partir pour la Judée. *Apparuit illis habens in se quasi formam pueruli parvuli, et super se similitudinem Crucis, et docuit eas, et præcepit eis, ut proficiscerentur in Judæam.*

Ils se mirent donc en chemin, et l'Etoile marcha devant eux pendant deux ans. Pendant le trajet, ils ne manquèrent ni d'eau ni de nourriture. — Lorsqu'ils furent de retour, ils glorifièrent Dieu, et le servirent avec plus de zèle qu'auparavant. Ils le firent connaître à beaucoup de personnes, et publièrent les merveilles qu'ils avaient vues. — Plus tard, S. Thomas étant allé dans leurs provinces pour y prêcher la foi, ils lui furent présentés, il les instruisit, les baptisa, et ils l'aidèrent ensuite à propager l'Evangile : *et baptizati ab eo facti sunt adjutores prædicationis illius.*

Les Arméniens [1] soutiennent qu'ils ont prêché et qu'ils ont souffert le martyre dans leur pays. — Le Connétable d'Armé-

cuidam in Judæa nato munera obtulere. Quis autem ille sit aut cujus filius, nobis incompertum. »

Cui Augustus Cæsar :

— « Sapienter, inquit, egisti hæc nobis significando. »

Ad Herodem autem scribens de puero præcepit ut se certiorem faceret. Quum itaque Herodes de puero scrutatus fuisset, seque a Magis delusum vidisset, iratus est et mittens occidit omnes pueros. Pueri numero fuere bis mille; vel, juxta alios, mille octingenti. »

Suivant ces Orientaux, trois principaux Rois-Mages ont été les conducteurs de la troupe. Mais ils étaient accompagnés de plusieurs autres princes d'un rang inférieur, et qui leur étaient subordonnés; mille hommes d'élite, pris dans leurs provinces d'Orient ou dans leurs armées, formèrent leur cortége jusqu'à Jérusalem et de là jusqu'à Bethléem.

[1] Chardin, *Voyage de Perse*, *t.* 3, *p.* 131.

nie [1] écrivait au roi S. Louis, qu'ils étaient venus de Tangat dans l'Arménie.

Le temps du départ des Mages, lorsqu'ils quittèrent leur pays pour venir en Judée, est un point incertain parmi les écrivains, qui la plupart s'accordent du reste, sur le temps de leur arrivée à Jérusalem, et le fixent au treizième jour après la Nativité du Christ. Les uns pensent que ces Rois Orientaux se mirent en route deux ans avant la naissance de Jésus, et s'autorisent du fait d'Hérode qui fit mourir les enfants de Bethléem depuis deux ans et au-dessous, selon le temps que les Mages lui avaient marqué. Selon les autres, ces Rois partirent au moment même de la naissance de Jésus, et prirent des dromadaires pour faire plus promptement la route. A l'aide des chameaux, qui est la monture ordinaire de ces pays, et en partant des rives de l'Euphrate qui sont à plus de deux cents lieues de Jérusalem, ils auraient pu arriver en Judée en moins de vingt jours [2].

Quant à l'Etoile qui leur apparut, quelques Anciens [3] ont pensé que c'était un astre nouveau, créé à dessein pour annoncer la naissance du Messie. Origène, Maldonat et Grotius ont cru que c'était une espèce de comète, qui avait brillé extraordinairement dans l'air. Ligtfoot est d'avis que la même lumière qui apparut avec les Anges près de Bethléem, se fit voir aussi avec les mêmes Esprits célestes dans le pays des Mages, et attira ceux-ci aux pieds du Sauveur. S. Chrysostôme [4], S. Césaire, Théophylacte et plusieurs autres, enseignent que c'était un Ange revêtu d'un corps lumineux en forme d'étoile, qui parla aux Mages, et les détermina à le suivre jusqu'en Judée.

[1] Spicileg., *t.* 7, *p.* 117, *an.* 1249.

[2] Calmet, *Dict. Bibl.*

[3] Leo Mag., *Serm.* 1, *de Epiph.*; S. Chrys., *Hom.*, 6, *in Matth.*; S. Basil., S. Ambr., S. Fulg., S. Epiph., etc.

[4] S. Chrys. et Theophyl., *in Matth.*, Evang. Infantiæ, Auctor de mirabilibus Scrip. S.; S. Cæsar., *dialog.* 2, Mald.

L'auteur du livre qui a pour titre : *Merveilles de la Sainte-Ecriture*, publié sous le nom de S. Augustin, assure que quelques écrivains ont cru que cette Étoile était le Saint-Esprit qui apparut aux Mages sous la forme d'une grande lumière ou d'un astre, comme il apparut lors du baptême de Jésus-Christ sous la forme d'une colombe. S. Ignace [1], martyr, dit que cet astre surpassait en éclat toutes les étoiles et le soleil lui-même, et que tout le monde était dans l'admiration en contemplant une si vive lumière.

Chalcidius [2], philosophe platonicien, dans son commentaire sur le Timée de Platon, parle des Mages et de ce phénomène dans les termes suivants :

« Il faut remarquer une autre histoire bien plus sainte et plus « digne de vénération : c'est celle qui nous parle de l'appari- « tion d'une Etoile qui ne présageait ni des maladies, ni la « mortalité, mais la descente d'un Dieu sur la terre, qui venait « vivre parmi les hommes, et les combler de bienfaits. — Des « sages de Chaldée aperçurent cette Etoile durant la nuit ; « comme ils étaient instruits dans la science de l'astronomie, « ils se mirent à chercher ce Dieu nouvellement né. Ils le « trouvèrent et lui offrirent des présents convenables à une si « Haute Majesté. »

S. Chrysostôme [3], S. Ambroise [4], S. Augustin [5], S. Bernard [6], l'auteur de l'*Operis imperfecti in Matthæum*, tiennent que les Princes orientaux virent constamment l'Etoile depuis le moment où elle commença à leur paraître, jusqu'à ce qu'elle disparut à leur arrivée à Jérusalem, et les obligea ainsi de

[1] S. Ignat., *ad Ephes.*
[2] *In Timæum Platon*, *p.* 19.
[3] Chryst., *Hom.* 6, *in Matth.*
[4] Ambr., *l.* 2, *in Luc.*
[5] Aug., *Serm.*, 200, 201, 202.
[6] Bern., *Serm.* 5, *in Epiph.*

s'informer du lieu où le Messie était né. S. Ignace le martyr et *l'Evangile de l'Enfance*, disent qu'elle parut à la face de tout le monde ; que tous les peuples la virent, et qu'il ne tint qu'à eux de la suivre. Les Mages arrivant à Jérusalem semblent supposer que tout le monde l'avait vue : *Où est le Roi des Juifs nouvellement né ? car nous avons vu son Etoile dans l'Orient ?*

On pense généralement que cette Etoile était très-remarquable tant par son éclat que par ses circonstances extraordinaires et miraculeuses ; qu'elle rappela aux Mages l'oracle de Balaam, et les détermina à aller offrir leurs hommages au nouveau Roi, dont elle annonçait la venue. C'était une lumière qui marchait dans la moyenne région de l'air, à peu près comme la colonne de feu et de nuée dans le Désert. L'inspiration intérieure, la lumière du Saint-Esprit, l'attrait de la Grâce, et probablement la voix des Anges qui parlèrent aux Rois d'Orient comme ils firent à l'égard des Bergers de Bethléem, furent les motifs qui engagèrent les Sages à suivre l'Etoile miraculeuse et prédite[1].

Quant aux corps de ces illustres et saints Adorateurs du Seigneur nouveau-né, ils furent transportés de Perse à Constantinople sous les premiers Empereurs Chrétiens, et reposèrent longtemps dans l'*Eglise de Sainte-Sophie*. Plus tard, sous l'évêque Eustorgius, Milan les vit transférer dans ses murs, et ils y restèrent jusqu'au douzième siècle, où avec le concours de Frédéric Barberousse, Reinold, archevêque de Cologne, les plaça dans l'Eglise cathédrale de cette auguste métropole. C'est là qu'ils reposent encore aujourd'hui, dans cette magnifique châsse, le plus beau monument, peut-être, de l'orfèvrerie du moyen-âge ; sous les voûtes de cette sublime

[1] Voir Calmet, *Dissertat. sur les Mages, et dict. Bibl.*, et *Bolland.*, *t.* 1. *p.* 8. Voyez aussi la *Christologie*, *l.* 2, *c.* 7.

cathédrale qui, étant achevée, sera, par sa vaste étendue, par la hardiesse et le caractère de son architecture, le premier des temples de la chrétienté [1].

On trouve dans l'ancien Bréviaire Mozarabe l'oraison suivante, relative à l'Etoile des Mages, composée pour le jour de la Christophanie :

« Vous êtes, ô Seigneur ! l'Etoile de vérité qui se lève de « Jacob, l'Homme qui sort du peuple d'Israël ; par ce nouvel « astre vous apparaissez Dieu; dans la crèche, vous vous mani- « festez Dieu et Homme, et nous vous croyons un seul Christ ; « par votre grande miséricorde, daignez donc nous proroger « la grâce de notre vision ; que le signe radieux de votre lu- « mière brille en nous ; qu'il en chasse toutes les ténèbres « des vices, afin que nous qui soupirons du désir de vous « voir, nous soyons consolés par la récompense de votre vi- « sion. Amen. »

ANANIAS, *le Messager;* — ABDUS, *fils d'Abdus;*
TOBIAS, *le Mésopotamien*, et AMDU, *seigneur de la cour d'Abgare;*

Témoins oculaires des miracles de Jésus-Christ et des Apôtres.

Eusèbe [2], en nous rapportant dans son *Histoire Ecclésiastique*, la conversion du roi d'Edesse, fait mention d'*Ananias*, l'ami et le confident intime de ce prince ; ce Syrien allait souvent d'Edesse en Egypte, pour porter les correspondances de son maître. En passant par la Palestine, il avait plusieurs fois entendu parler de Jésus-Christ, et il avait fait en sorte de le

[1] Voyez le R. P. Dom Guéranger, l'*Année liturgique*, 2e *part.*, *p.* 247, 2e *édition.*

[2] Euseb., *Hist. Eccles.*, *lib.* 1, *c.* 13 ; Procope, *Hist.;* Evagrius, *Hist.*, *l.* 4, *c.* 27. — Voir *Annal. de Phil. Chrét.*, *n°* 3, *p.* 185-192.

voir, d'être témoin oculaire de ses prodiges, dont il faisait le récit à son prince. Celui-ci étant malade continuellement, prit la résolution d'écrire à Jésus, et ce fut le même *Ananias* qui porta la lettre, et qui rapporta la réponse à Edesse. Plus tard, il se convertit au Christianisme avec le roi, avec *Tobias*, fils de Tobias, avec *Amdu*, et *Abdus*, fils d'Abdus, avant tout le peuple d'Edesse, qui venaient d'être témoins des éclatants prodiges opérés après l'Ascension, par le disciple Thaddée, au nom de Jésus-le-Messie.

Si l'on veut connaître plus amplement ce qui concerne ces hommes contemporains du Christ, on peut parcourir les *Notices historiques* d'*Abgare* et du disciple *Thaddée*. (Voir le *Livre des Soixante-Douze Disciples*, pages 416-428).

ABGARE

Roi de Mésopotamie, — Témoin et objet des miracles de Jésus-Christ et des Apôtres, — dévoué disciple de l'Evangile,

AVEC

SA COUR ET SON PEUPLE.

La réputation de Jésus avait franchi les limites de la Terre-Sainte et s'était répandue, comme l'attestent les Evangélistes [1], dans la Phénicie, dans toute la Syrie, dans les pays d'au-delà du Jourdain, dans l'Idumée et dans les différentes provinces de l'Arabie, de l'Orient, de la Grèce. C'est pourquoi, lorsque Jésus annonçait à Jérusalem sa Doctrine céleste, il est dit que des *Etrangers*, des *Gentils*, des *Hellènes*, s'adressèrent à l'apôtre Philippe, pour obtenir la faveur de *voir Jésus*. Or, cette expression d'*Hellènes*, dans le langage des Hébreux, s'appliquait, depuis l'empire d'Alexandre le Grand, et surtout

[1] S. Matth., IV, 24, et S. Marc, III, 8.

depuis le règne d'Antiochus Epiphane, non-seulement aux Grecs proprement dits, mais à l'universalité des nations orientales soumises à l'influence de la civilisation grecque. « Quel fut, dit le docteur Sepp [1], l'objet précis de l'entrevue que ces *Etrangers* désiraient obtenir du Sauveur? L'Evangéliste ne nous l'indique point. Mais deux documents d'une importance capitale, suppléent en partie à ce silence. Nous allons les rappeler ici, et en montrer de plus en plus la force démonstrative en faveur de l'authenticité des prodiges évangéliques.

Le premier est la relation contemporaine, rédigée par les témoins oculaires, déposée dans les archives publiques de la ville d'Edesse, capitale de la Mésopotamie, publiée plus tard par un historien savant, consciencieux et exact, par Eusèbe de Césarée, dans son *Histoire ecclésiastique*, l. I. c. 13, où ce docte évêque réunissait tous les documents officiels et authentiques sur la vie de Jésus-Christ. Or, dans la *Notice historique* de S. *Thaddée*, l'un des Septante Disciples de Notre Seigneur, nous avons exposé au long le récit d'Eusèbe de Césarée, où S. Thaddée figure avec le roi comme l'un des principaux personnages. Nous avons vu comment Abgare, en apprenant les étonnants miracles opérés par Jésus, lui adressa par son secrétaire des lettres où il le suppliait de venir à Edesse et de le guérir; comment Jésus lui promit de lui envoyer après son ascension, l'un de ses Disciples, tant pour lui procurer la santé, que pour lui apporter le salut, à lui et à son entourage. S. Thaddée, l'un des 72 Disciples, fut chargé d'aller accomplir la promesse de Jésus. Sa mission fut remplie au milieu des prodiges et des succès les plus admirables. Edesse ayant consigné dans ses *Actes publics* cet événement si mémorable, à la suite des autres faits historiques du règne d'Abgare, l'historien Eusèbe de Césarée, qui était voisin de la Mésopota-

[1] Sepp., *Vie de N.-S. J.-C.*, *t.* 2, *p.* 250.

mie et qui en avait entendu parler à diverses reprises, transcrivit la relation officielle et nous l'a transmise.

« Les actes publics, renfermant l'histoire antique d'Edesse « et le récit du règne d'Abgare, se sont conservés jusqu'à nos « jours, dit-il. Nous les avons parcourus, et il nous a semblé « important de transcrire ici les deux lettres (du Sauveur et « du roi), telles que nous les avons extraites de ces archives, « en les traduisant fidèlement du syriaque. »

Eusèbe donne l'exemplaire de la *lettre écrite* par Abgare à Jésus, et envoyée à Jérusalem par le courrier Ananias; puis la *réponse* de Jésus à Abgare le Toparque, apportée par le même *cursor* Ananias [1]. Toute la tradition catholique jusqu'au XVI^e^ siècle, avait regardé comme authentique ce récit de l'un des plus savants et des plus célèbres évêques du temps de Constantin le Grand (an 315). Tous les contemporains l'avaient approuvé et reçu unanimement. Comment, en effet, eussent-ils pu le rejeter, lorsque un historien leur disait : *Nous avons retrouvé dans les archives d'Edesse ce document, écrit en syriaque, dont vous avez déjà entendu parler. Chacun peut y aller consulter, s'il lui plaît, les originaux qui y sont restés, tels qu'ils y étaient précédemment. En voici la traduction littérale, faite par moi avec la plus scrupuleuse fidélité.* Dès lors, rien n'était plus absurde que d'en supposer l'invention et de l'attribuer à l'historien Eusèbe, qu'on a trouvé partout véridique et exact. Cependant la critique outrée et incrédule du XVII^e^ siècle a osé tenter de flétrir cet auteur si sincère, elle l'a sciemment et volontairement déshonoré par un mensonge public. L'impudence de ces critiques n'a pas reculé devant l'impossibilité matérielle et morale de ce mensonge, puisque la première vérification, faite par un contemporain quelconque, pouvait aussitôt confondre cette périlleuse et inutile imposture, à la honte indélébile, éternelle, d'un prélat généralement res-

[1] Voir la *Notice historique de S. Thaddée et d'Abgare*, *Hist. des Soixante-Douze Disc.*, *p.* 416.

pecté. Mais le siècle, si éclairé, de Constantin le Grand a-t-il, du moins, douté de cette relation consignée dans les antiquités et les monuments d'Edesse? Nullement. Il a accepté ce fait avec un assentiment absolu. Comment donc, au XVII^e^ siècle, sur les raisons les plus frivoles et les plus fausses, l'opinion, en France, l'a-t-elle regardé comme une fable? Comment, encore aujourd'hui le rejette-t-elle comme un mensonge certain, sur lequel la mode ne permet plus d'élever le moindre doute?

Mais, de nos jours, l'examen des littératures antiques vient confondre la témérité de nos rationalistes incroyants, en plaçant à côté du témoignage historique d'Eusèbe de Césarée, un autre monument contemporain très-authentique, qui le confirme et l'explique parfaitement. Nous voulons parler de la relation du même fait par Moïse de Chorène, contemporain d'Eusèbe, et habitant l'*Arménie*, dans le voisinage d'Edesse. L'*Histoire d'Arménie*, écrite en syriaque (vers l'an 360-370) par Moïse de Chorène, renferme tout le récit du fait accompli entre Jésus-Christ et le roi Abgare. Cet ancien ouvrage a été publié pour la première fois, à Londres, en 1736, avec une traduction latine et des notes, par Whiston [1], et reproduit en 1841, à Venise, avec une traduction française, par Le Vaillant de Florival. Chose étrange! La France tout entière semble encore aujourd'hui ignorer son existence, tant l'erreur accréditée et officielle aime à organiser la conspiration du silence autour des monuments qui pourraient troubler sa quiétude et renverser ses thèses de parti pris! Moïse de Chorène, archevêque de Pakrevan, composait en syriaque son *Histoire d'Arménie*, à l'époque même où Eusèbe de Césarée réunissait tous les docu-

[1] « Moses Chorenensis, *Historiæ Armenicæ*, libri III, Armeniace ediderunt, latine verterunt, notis illustrarunt Gulielmus et Georgius Gul. Whistoni filii. Londini, Whiston, 1736, in-4°. » Tel est le titre exact de l'édition *princeps*, devenue aujourd'hui fort rare. — Nous laisserons ici le savant auteur de l'*Histoire générale de l'Eglise*, t. v, p. 163, mettre en lumière l'extrait traditionnel de ce monument.

ments officiels sur la vie du Sauveur, qu'il traduisait en grec, et insérait dans son *Histoire ecclésiastique*. Moïse de Chorène s'était fait l'historien de sa nation, pendant qu'Eusèbe devenait celui de l'Eglise universelle. Les deux auteurs n'ont rien de commun, ni dans leur but ni dans leur objet. Aussi différents de patrie que de langage, l'un écrit les annales de son pays dans l'idiome national, l'autre rassemble les éléments d'une histoire des origines chrétiennes dans l'idiome scientifique de son temps. La fortune des deux ouvrages fut en raison directe de leur importance réciproque. L'*Histoire ecclésiastique* d'Eusèbe conquit de prime abord son rang parmi les monuments immortels ; toutes les générations chrétiennes l'ont connue et étudiée. L'*Histoire d'Arménie*, par Moïse de Chorène, s'éclipsa au milieu des désastres de l'Orient; elle fut complètement oubliée jusqu'en 1736. Dès lors sa réapparition, presque inaperçue en France, n'a cessé de préoccuper le monde savant, en Italie, en Angleterre et en Allemagne.

Or, toutes les inconnues laissées dans l'ombre par le texte d'Eusèbe sont éclaircies par l'auteur arménien, qui consacre sept chapitres de son *Histoire* au règne d'Abgar. Le nom syriaque de ce prince était *Avagaïr*, que les Grecs et les Latins, dit Moïse de Chorène, pour éviter la difficulté de prononciation, transformèrent en celui d'Agbar ou Abgar. Célèbre dans tout l'Orient par sa clémence, sa modération, sa justice et les longues prospérités de son règne, Avagaïr, fils d'Arsamès, roi d'Arménie, monta sur le trône à l'époque où le Sauveur naissait à Bethléem. A cette date, l'Arménie devint tributaire des Romains. « César-Auguste venait d'ordonner le recensement de l'univers. En conséquence de cet édit, les procurateurs romains furent envoyés en Arménie. Ils apportèrent avec eux des effigies de César-Auguste, et les placèrent dans tous les temples [1]. »

[1] On peut joindre ce témoignage de l'historien d'Arménie à ceux que

Avagaïr reconnut la suzeraineté de Rome, mais il conserva son indépendance vis-à-vis des prétentions d'Hérode l'Iduméen, et, plus tard, d'Hérode le Tétrarque, auxquels il fit la guerre avec succès. Son armée, jointe à celle d'Arétas, infligea au meurtrier de S. Jean-Baptiste la sanglante défaite de Machéronta. Dans une expédition en Perse, il rétablit sur le trône de ce pays le roi Artasès, auquel ses frères voulaient ravir l'héritage paternel. Cette intervention grandit son influence; Hérode Antipas, Pilate lui-même, en qualité de gouverneur de Judée, incriminèrent la conduite d'Avagaïr. Leurs accusations, portées à la cour de Tibère, présentaient le roi d'Arménie comme un ambitieux prêt à secouer le joug impérial, et appuyant, dans les états voisins, une politique hostile aux intérêts de Rome.

« En ce temps, dit Moïse de Chorène, le tribun de César, Marinus, gouvernait la Phénicie, la Palestine, la Syrie et la Mésopotamie [1]. Avagaïr députa près de lui deux de ses officiers, Marihab, gouverneur d'Alznia [2], et Samsagram, prince de l'Apahunie [3], auxquels il adjoignit son fidèle Ananus. Ils devaient exposer au proconsul les véritables motifs de l'expédition de Perse, et lui remettre une copie du traité conclut entre Artasès et ses frères. Les ambassadeurs rencontrèrent Marinus à Eleuthéropolis; ils en obtinrent l'accueil le plus favorable. Le proconsul fit répondre à Avagaïr de se tranqui-

l'on cite pour établir la réalité du *dénombrement de l'Empire*, à l'époque de la naissance de Jésus-Christ. Voici la traduction latine littérale du texte syriaque : *Imperaverat* enim Cæsar-Augustus, ut in Lucæ Evangelio narratur, per universum Orbem censum institui; eaque de re Romani procuratores in Armeniam missi sunt qui Cæsaris Augusti effigiem attulerant et in omnibus fanis collocarunt. (Moses Chorenensis, *Hist. Arm.*, lib. II, cap. XXV.)

[1] Tacite (*Histor.*, lib. VI, cap. X), nous apprend, en effet, qu'à cette époque, Ælius Lamia, ayant été nommé proconsul de Syrie, ne put se rendre dans cette province, et que l'on envoya à sa place Julius Marinus.

[2] Province d'Arménie.

[3] Item.

liser au sujet des accusations transmises à César, l'assurant qu'elles n'auraient aucune suite fâcheuse, pourvu qu'il se montrât fidèle à payer le tribut précédemment fixé. En revenant, les trois députés passèrent par Jérusalem. Ils voulurent voir le Christ, dont la renommée publiait en ce moment les miracles. Ils furent eux-mêmes témoins des prodiges qu'il opérait, et, de retour dans leur patrie, les racontèrent à Avagaïr. Ce prince, en les entendant, laissa éclater son admiration :

« Cela dépasse la puissance humaine ! s'écria-t-il. Un Dieu peut seul ressusciter les morts ! »

Cependant, le roi était atteint d'une infirmité qu'il avait contractée sept années auparavant, dans son expédition en Perse, et qui résistait à tous les efforts des médecins. Il écrivit donc à Jésus, pour le supplier de venir à Edesse et de lui rendre la santé. Voici le texte de cette missive :

« Lettre d'Avagaïr au Christ Sauveur.

« Avagaïr, fils d'Arsamès, prince d'Arménie, à Jésus, le Sauveur bienfaisant, apparu au pays de Jérusalem.

« J'ai entendu parler de vous et des guérisons opérées par vos mains. On dit que vous rendez la vue aux aveugles; que vous faites marcher les boiteux; que vous purifiez de la lèpre; que vous guérissez ceux qui souffrent de maladies invétérées, et même que vous ressuscitez les morts. En apprenant toutes ces merveilles, j'ai compris ou que vous êtes Dieu descendu du ciel, ou le Fils de Dieu. C'est pourquoi je vous écris, vous suppliant de venir près de moi et de me guérir de l'infirmité dont je suis atteint. Je sais aussi que les Juifs frémissent de dépit contre vous, et qu'ils songent à vous persécuter. Or, j'ai une cité, petite il est vrai, mais agréable; elle nous suffira à tous deux. »

« Ceux qui devaient remettre cette lettre à Jésus le rencontrèrent à Jérusalem. L'Evangile a mentionné le fait en ces termes :

Quelques gentils, parmi ceux qui étaient montés au temple pour adorer, le jour de la Pâque, s'approchèrent de Philippe de Bethsaïde en Galilée, et ils le priaient en disant : Seigneur, nous voudrions voir Jésus. Philippe alla le dire à André, et tous en avertirent Jésus [1].

« Or, le Sauveur, à cette époque et dans les circonstances où il se trouvait, refusa de se rendre à l'invitation du roi, mais il daigna lui répondre en ces termes :

« Réponse à la lettre d'Avagaïr à Jésus, écrite par Thomas, l'apôtre, sur l'ordre du Sauveur :

« Celui-là est bienheureux qui croit en moi, quoiqu'il ne me voie point, car il est écrit de moi : *Ceux qui me voient ne croiront point en moi, et ceux qui ne me voient pas croiront et vivront.* Vous m'avez écrit pour que j'aille à vous. Il me faut accomplir ici toutes les choses pour lesquelles j'ai été envoyé à Jérusalem. Quand je les aurai consommées, je monterai vers celui qui m'a envoyé, et, après que je serai monté à lui, je vous enverrai l'un de mes disciples, qui vous guérira de votre infirmité, et vous donnera la vie, à vous et à ceux qui sont avec vous [2]. »

« Ananus, le cursor d'Avagaïr, apporta cette lettre, avec l'image du Sauveur, qui existe aujourd'hui à Edesse. Les deux lettres sont aussi conservées dans les archives publiques de cette ville [3]. »

Nous avons reproduit le texte des deux lettres citées par Moïse de Chorène. Il est complètement identique avec celui d'Eusèbe. Les deux écrivains ne se sont pas copiés. Les différences que présente leur récit, le prouvent surabondamment. En effet, l'historien arménien nous apprend des détails et des circonstances qui manquent dans Eusèbe. Par exemple, il rapportent que Avagaïr était *fils d'Arsamès, prince et roi*

[1] S. Jean, XII, 20-22.

[2] Moses Chorenensis, *Histor. Armeniac*, lib. II, cap. XXIX, p. 132.

[3] *Ibid.*, p. 139-140.

d'Arménie; qu'il fit une expédition en Perse [1], *pour y soutenir le droit contre la violence, le roi légitime contre des usurpateurs; que pour ce motif il déplut aux deux Hérode de la Palestine; que, ayant uni ses forces à celles du roi Arétas, il avait taillé en pièces l'armée juive de Hérode le Tétrarque; apprenant qu'il avait été incriminé près de César par Antipas et par le gouverneur Pilatus*, il avait *député trois ambassadeurs* près de *Marinus*, tribun de César, pour y exposer ses preuves *justificatives*; ces trois députés, *Marihab, Samsagram* et *Ananus*, après avoir heureusement rempli le but de leur mission, *étaient passés par Jérusalem*, où ils *avaient parlé au Christ, après avoir été témoins de ses miracles. De retour dans leur patrie, ils avaient rapporté les faits surnaturels qu'ils avaient vus de leurs propres yeux. C'est pour ce motif que le roi de* Mésopotamie *se décida à écrire à Notre Seigneur et à lui demander sa guérison*, etc.

Moïse de Chorène est donc un auteur original; il a puisé ses renseignements à des sources historiques, autres que le récit d'Eusèbe, qui est un peu antérieur. La découverte du manuscrit syriaque est une puissante confirmation pour l'historien grec! Abgar, cet inconnu, presque fabuleux, au nom évidemment arabe, disait l'ancienne critique, est maintenant, sous son véritable nom, l'un des souverains les plus illustres d'Arménie. L'Evangile a positivement fait allusion aux relations de ce prince avec le Sauveur [2]. Enfin, la tradition, attestant que Jésus n'a jamais rien écrit, se trouve admirablement confirmée par le texte de Moïse de Chorène. Précédemment les défen-

[1] Vers l'an 32 ou 33 de J.-C.

[2] Outre le passage précité de S. Jean, rappelé par l'auteur Arménien comme se rapportant au fait du message d'Abgar, S. Matthieu et S. Marc nous apprennent que la réputation de Jésus s'était répandue dans toute la Syrie : *Et abiit opinio ejus in totam Syriam, et obtulerunt ei omnes male habentes* (Matth. IV, 24). *Et ab Idumea et trans Jordanem, et qui circa Tyrum et Sidonem multitudo magna, audientes quæ faciebat, venerunt ad eum* (Marc., III, 8).

seurs d'Eusèbe répondaient à l'objection des adversaires par une conjecture fort plausible. Ils disaient : Rien dans la *réponse à Abgar*, reproduite par l'évêque de Césarée, ne prouve qu'il soit question d'une lettre autographe. Il est parfaitement admissible qu'un des Apôtres, sous la dictée du Sauveur, ait écrit ce message. Telle était leur argumentation ; mais elle avait le tort de reposer sur une base entièrement hypothétique. On opposait théorie à théorie, et la controverse paraissait interminable. Le monument syriaque a tranché la difficulté. Ce n'est point le Sauveur lui-même qui a tracé les caractères de la lettre à Abgar ; ils ont été écrits sous sa dictée, *par l'apôtre Thomas*.

Voilà comment chaque découverte, dans le domaine de l'histoire et de l'archéologie, vient redresser les erreurs d'un autre âge, corroborer la tradition de l'Eglise, et illuminer, d'un rayon d'authenticité saisissante, chaque mot de l'évangile.

Bien que nous ayons, dans la *Notice d'Abgare*, cité, parmi les preuves générales, l'autorité de *Moïse de Chorène*, on voit qu'il n'était point inutile de donner au monument arménien, tout un développement qui le fait mieux apprécier, et qui surtout rend désormais incontestable la belle et miraculeuse histoire d'un digne prince d'Orient.

S. PAPIAS

Témoin des prodiges des premiers temps. — disciple des Apôtres évêque d'Hiérapolis, auteur ecclésiastique et martyr.

(XXII février. — An 62-150.)

On lit dans le Martyrologe Romain :

« Le XXII février, le bienheureux Papias, évêque d'Hiéra-
« polis, en Phrygie, qui fut disciple de saint Jean, dans la

« vieillesse de cet Apôtre, et compagnon de saint Polycarpe[1] »

La ville épiscopale de *Papias* était *Hiéraples*, ou *Hiérapolis*, ville de Phrygie, dans l'Asie-Mineure, située près de Laodicée. S. Irénée[2], S. Jérôme, les martyrologes de Bède, d'Usuard et d'Adon, André de Césarée, et Anastase-le-Sinaïte, disent que ce saint a été *le Disciple* et l'*auditeur* de S. Jean l'évangéliste. Eusèbe[3] assure qu'en outre Papias consultait volontiers un autre *Jean*, surnommé l'*Ancien*, l'un des 72 Disciples de notre Seigneur. — On sait que S. Polycarpe était disciple de l'apôtre S. Jean ; or S. Irénée dit encore que Papias était compagnon de Polycarpe.

Papias avait écrit cinq livres intitulés : *Exposition des paroles du Seigneur*, qu'on trouvait encore du temps de Trithème : aujourd'hui on n'en a que des fragments dans les auteurs anciens et modernes. C'est lui qui donna cours à l'ancienne opinion des millénaires, qui fut suivie par S. Irénée. Eusèbe[4] dit de lui, *qu'il a rapporté plusieurs choses qu'il avait apprises par tradition non écrite, telles que sont de nouvelles instructions de notre Seigneur Jésus-Christ, qui ne sont pas consignées dans les Evangiles.* Il ajoute que cet *auteur, qui était d'un génie médiocre, avait pris dans le sens littéral ce qui ne devait s'entendre que dans le sens* spirituel ou *mystique, et avait ainsi donné occasion à l'opinion millénariste dont il vient d'être parlé.*

Au même endroit, Eusèbe rapporte deux miracles, que Papias avait appris des filles de Philippe-le-Diacre, qui demeuraient à *Hiérapolis* : savoir, qu'un mort avait été ressuscité en ce temps là ; et que *Barsabas*, surnommé *le Juste*, choisi pour être apôtre, avec S. Mathias, n'avait éprouvé aucune

[1] De eodem hac die Beda, Usuard., Ado et alii. De Papia scribit S. Iræn., Euseb., S. Hieron., Niceph., Chronic. Alex., etc.

[2] S. Irén., *l.* 5, *c.* 33. S. Jérôme, *ep.* 29, *ad Theodor.*

[3] Eusèbe, *Hist.*, *l.* 3, *c. dern.*

[4] Eusèbe, citant un passage de la *préface* de Papias.

atteinte d'un poison qu'on lui avait fait prendre. Selon le même historien, Papias avait aussi recueilli dans ses livres des *explications*, qu'Aristion, disciple de Jésus-Christ, avait données à des paroles de Notre Seigneur, de même que les traditions du vénérable *Jean l'Ancien*. Il rapporte que S. Marc avait composé son évangile d'après les récits mêmes de l'Apôtre S. Pierre, et que c'est pour cette raison qu'il n'a pas gardé l'ordre de l'histoire ; que S. Mathieu avait d'abord écrit son évangile en hébreu, et que ce livre avait été ensuite traduit en grec. Papias citait les premières épitres de S. Pierre et de S. Jean ; il expliquait l'histoire de la femme adultère accusée devant Jésus-Christ, l'histoire qui se trouvait également dans l'évangile des Hébreux[1]. André de Césarée cite un passage de Papias où il est dit que les Anges qui sont autour de la terre, étaient chargés du soin des choses sublunaires. Æcuménius[2] observe que Papias a cru que Judas n'était pas mort pendu, mais qu'étant tombé de l'arbre où il s'était pendu, il avait été écrasé par un chariot.

Bien que cet auteur primitif ne fût qu'un génie ordinaire, comme il avait l'esprit curieux, investigateur, et qu'il trouvait en faisant des recherches et en interrogeant de nouvelles preuves de sa foi et de nouveaux motifs d'attachement à notre Seigneur Jésus-Christ, son témoignage n'est pas néanmoins d'une valeur médiocre ; mais il satisfait pleinement ceux qui aiment le langage simple, non passionné, non exagéré, des esprits mitoyens.

La chronique d'Alexandrie, page 604, témoigne que S. Papias souffrit à Pergame le martyre pour la foi, dans le même temps que S. Polycarpe, S. Pionius, et douze autres chrétiens à Smyrne.

[1] *Serm.* 12 *in Apocal.*

[2] OEcumen., *in Acta.*

CASSIUS[1] PRIMIANUS[2] LONGINUS

VULGAIREMENT S. LONGIN, SOLDAT CAPPADOCIEN

L'un des officiers inférieurs[3] *de la garde Prétorienne de Pilate, — l'un des spectateurs des prodiges opérés lors du Crucifiement et de la Résurrection de Jésus-Christ, — converti à la foi avec le Centurion*[4] *et plusieurs Gentils, — prédicateur ardent de la vérité évangélique, — martyr intrépide du Christ,*

AVEC

DEUX AUTRES SOLDATS, SES COMPAGNONS

Του Λογγίνου μεγιστον ὑμνήσω χλεος.
« Je chanterai dans un hymne sacré la « gloire incomparable de Longin ! »
(*S. Joseph, hymnographe.*)

Commilitones, castra dum linquunt simul mortalia, ensis inserit castris Dei.
« Les trois compagnons d'armes quittent « le camp des princes de la terre, et con- « sacrent leur épée généreuse à la milice du « Christ. » (*Les Ménées.*)

I.

S. Longin, témoin oculaire des miracles du Golgotha. — Il reconnaît la divinité de Jésus-Christ.

On lit dans le Martyrologe Romain au 15 mars :

« A Césarée, en Cappadoce, le martyre de S. Longin, soldat,

[1] *Cassius*, c'est le nom donné à cet officier dans quelques traditions, et notamment dans les *méditations d'Emmérich*, traduites par M. de Cazalès, page 381. Ce nom est joint à celui de *Longin*, *officier inférieur*, *alors âgé de 25 ans*, *homme très actif.*

[2] *Primianus*, c'est le nom propre de *Cassius*, et *Longinus* est son surnom, d'après les anciens *Acta hierosolymitana* apud *Boll.* 15 *martii*, p. 383. C'était un nom très-commun à cette époque.

[3] Les Bollandistes distingent deux saints *Longin*, tous deux militaires, et témoins des prodiges du Calvaire ; tous deux natifs de Césarée en Cappadoce ; tous deux martyrisés presque de la même manière. — Nous suivons l'opinion commune qui ne reconnaît qu'un seul et même S. Longin dans les divers récits des anciens, qui parlent quelquefois di-

« qu'on dit être celui qui ouvrit avec une lance le côté de « Notre-Seigneur. »

Donnons maintenant les *Actes de S. Longin*, dans l'ordre qu'exige la série chronologique des faits. Ces actes ont été composés par divers écrivains primitifs[1], et c'est ce qui fait

versement de ce militaire, parce qu'ils ont été inexactement informés sur certaines circonstances. C'est aussi le sentiment de plusieurs graves auteurs et notamment du cardinal Baronius, qui, dans ses annotations au martyrologe romain, ne reconnaît qu'un seul et même S. Longin dans les différents actes grecs et latins. — Le motif qui porte les Bollandistes à distinguer deux saints de ce nom, c'est qu'il ne leur paraît pas vraisemblable, que le même centurion ait d'abord confessé la divinité de Jésus-Christ, en disant: *Cet homme était vraiment le fils de Dieu !* et qu'il ait ensuite ouvert de sa lance le côté de Jésus-Christ. — Or, nous avons d'anciennes relations qui attribuent la confession de la divinité de Jésus-Christ et les paroles précitées, non à Longin lui-même, bien qu'il ait également reconnu Jésus-Christ pour Dieu et fils de Dieu, mais à *Caius Oppius*, centurion d'origine espagnole, enrôlé dans la milice romaine, converti pareillement sur le Calvaire, et établi plus tard évêque de Milan. (*Voyez* l'histoire de ce témoin primitif).

(Note 4 de la page précédente.) — « *Miles sub centurione Romano Longinus.* »

Raban lisait dans les plus anciens manuscrits grecs et latins, que S. Longin était sous les ordres du centurion romain, comme soldat ou décurion.

S. Chrysostôme marque que de son temps on admettait communément comme un fait historiquement certain, la conversion de S. Longin à la foi chrétienne.

[1] Le fond et toutes les circonstances essentielles de l'histoire que nous donnons ici, sont contenues avec plus ou moins de développement :

1° Dans les Ménées ou Synaxaires de l'Eglise Orientale, *ap. Boll.* 15 *martii*, p. 381 ;

2° Dans le Ménologe de Canisius et du cardinal Sirlet, où on lit : *Natalis Sancti Martyris Longini Centurionis, qui propter Christi confessionem apud Cappadociam cum duobus militibus obtruncatus est.*

3° Dans *les vies des Saints* de Maxime, évêque de Cythère, dans divers ménologes des Bibliothèques Royale, Mazarine, de Paris, dans celles des jésuites, dans celle du Vatican, *Cod. MSS.* 1190 ; dans celle de Jérusalem, comme le rapporte Hésychius, auteur illustre et très estimé, florissant et écrivant vers l'an 400-430. (*Voyez ci-après son témoignage chap. XII)*; dans les *vies des Saints* de Simon Métaphraste, de Lipoman : dans plusieurs anciens manuscrits de différentes bibliothèques de Suède, de Trèves, de Cologne, de Venise, d'Espagne, etc. Nous ne devons point nous étonner de la rencontre de quelques inexactitudes dans le récit

qu'ils semblent être en désaccord entre eux ; mais, en les examinant attentivement, on reconnaît que cet inconvénient ne tombe que sur des circonstances où des différences de narration ont pu facilement se glisser. La multiplicité des traditions diverses et des témoignages, s'accordant et se corroborant mutuellement pour le fond de l'histoire, en devient une démonstration par là même. Car il résulte de cette quantité et de cette différence des témoignages, que plusieurs témoins primitifs ont attesté ces mêmes faits. Les anciens documents traditionnels commencent donc ainsi :

« Aux jours de Notre Seigneur Jésus-Christ, il y eut un soldat, nommé *Longinus* (ou *Longin*), qui assista au crucifie-

des diverses circonstances de la vie de S. Longin, lorsqu'elles ont été écrites par tant d'écrivains différents, qui puisaient à plusieurs sources différentes. L'essentiel, c'est qu'ils tombent d'accord sur la substance des faits principaux et sur le caractère qui les distingue évidemment des faits ordinaires. La diversité des relations, loin d'être une preuve de leur fausseté, quand elle ne tombe que sur des circonstances légères, devient, au contraire, une preuve de la notoriété primitive des faits, et conséquemment une preuve de leur réalité. Car alors personne ne soupçonnera, que les divers écrivains se soient entendus pour composer ces récits, ou, moins encore, que le même auteur se soit contredit lui-même sur certains points. — Ne soyons point surpris pareillement de trouver dans ces actes quelques prodiges éclatants : Nous n'aimerions pas qu'il ne s'y en trouvât aucun ; car nous nous attendons à ce que Dieu donne des signes de sa puissance en faveur d'un héros tel que ce militaire qui montre tant de confiance en lui, et qui se trouve dans un cas où l'intervention divine devient, pour ainsi dire, nécessaire. D'ailleurs les auteurs des *Actes* avaient moins pour but de faire connaître les actes ordinaires de S. Longin que les prodiges dont il plut à Dieu de l'honorer.

4° Dans les divers martyrologes occidentaux, dans ceux de Bède, d'Usuard, de Raban, de S. Adon, archevêque de Vienne, de Notker, etc.

— Si la ville de Mantoue réclame l'honneur d'avoir été évangélisée par S. Longin et d'avoir été sanctifiée par son martyre, cela peut venir de deux causes : *d'abord*, de ce que les reliques de ce saint ont été transférées de Cappadoce en cette ville après Constantin ; *ensuite*, et vraisemblablement, de ce que quelqu'un des soldats, témoins des prodiges du Calvaire, aurait passé par cette ville, et y aurait fait connaître la vérité de ces grands événements. La première cause eût suffi pour accréditer cette opinion, qui n'est d'ailleurs fondée sur aucun monument ancien. La seule présence des reliques du saint martyr explique les miracles opérés dans cette ville par S. Longin.

ment du Sauveur, et qui, après avoir reçu de P. Pilate l'ordre de s'assurer de la mort du Christ, ouvrit avec sa lance le côté de Jésus. A la vue des prodiges qui se faisaient à cause de lui, de l'obscurcissement du soleil et du tremblement de terre, il crut au Seigneur Jésus-Christ, et, se frappant la poitrine, il confessa (avec le Centurion), qu'il était vraiment le fils de Dieu. Il publia la divinité du Christ, sans craindre le mécontentement de Pilate, sans redouter la colère de la multitude des ennemis de Jésus. Plus courageux que les Apôtres eux-mêmes qui avaient été témoins de ses prodiges et qui néanmoins l'avaient abandonné au moment du péril, il reconnut hautement la vérité et se déclara pour elle en présence de ceux qui la combattaient et qui l'avaient crucifiée.

Lorsque Pilate eut accordé aux juifs la garde de soldats qu'ils lui avaient demandée pour veiller au tombeau du Fils de Dieu, ce fut Longin qu'on choisit pour garder le sépulcre avec d'autres soldats dont il était le chef. Déjà cet officier, avec sa cohorte, s'était acquitté du même office avec un soin actif et vigilant pendant que Jésus-Christ était attaché à la croix. Or, lorsque par sa glorieuse Résurrection, Jésus revint à la vie, selon qu'il est raconté dans l'Histoire Evangélique, les soldats qui gardaient le tombeau, rapportèrent aux princes des juifs les merveilles qui s'y étaient opérées ; alors ces chefs de la nation, redoutant la confusion dont ils allaient être couverts aux yeux du peuple, et désirant obscurcir l'éclat de ces grands prodiges, promirent aux soldats une grosse somme d'argent, afin qu'ils démentissent la nouvelle de la Résurrection. Ils se servirent également du moyen de l'or auprès de Pilate, pour engager ce gouverneur à témoigner faussement contre ces mêmes faits. Mais Longin ne consentit point à préférer les promesses des Pharisiens à la Vérité, à recevoir de l'argent pour parler contre le Christ, à mettre Dieu après la richesse. Il jugea qu'il était indigne de lui, de se précipiter, par un motif d'avarice, dans l'abîme de la perdition, et de prêter son témoi-

gnage au mensonge contre le Christ, contre ce même Christ par qui Adam et plusieurs morts avaient été ressuscités, et par qui les hommes mortels, triomphant de la mort, parviennent à la vie immortelle [1].

II.

S. Longin quitte la milice, — se fait prédicateur de l'Evangile.

La ferme constance de Longin piqua au vif Ponce Pilate et les chefs des juifs. Dès lors ils lui tendirent des piéges. Mais comme ce soldat jouissait de la plus grande estime parmi tous ceux qui composaient sa cohorte militaire, ils ne trouvèrent point dans ces jours-là l'occasion favorable d'assouvir le sentiment de dépit qu'ils avaient conçu contre ce témoin de la vérité. Pour lui, dans le dessein de se donner tout entier à Jésus-Christ, il alla trouver les Apôtres et se fit instruire des commandements du Seigneur. Lorsqu'il eut connu parfaitement leur doctrine, et qu'il eut reçu le sceau du salut (c'est-à-dire le baptême), il s'offrit entièrement à Dieu, fit des aumônes, observa les règles de la continence, garda sa conscience pure de toute tache, mena sur la terre une vie toute céleste. Un air de modération et de sagesse était devenu comme son ornement : la tempérance chrétienne lui conciliait le respect, lui donnait un visage calme, un extérieur distingué, une physionomie réservée, une conversation pleine de sagesse, de modestie, et étrangère à tout sentiment de passion, un cœur rempli d'une joie intérieure.

Il prit le parti de s'en retourner à Césarée de Cappadoce, sa patrie, jugeant bien que Pilate et les juifs ne cesseraient pas de le rechercher pour le faire périr ; tant ils étaient irrités contre lui. Là, il quitta son costume militaire, et se tint dans

[1] Les *Actes de Pilate*, envoyés à Tibère, marquent que les soldats, témoins de la résurrection de Jésus-Christ, publièrent ce miracle, malgré l'argent des Juifs. Ceux même qui acceptèrent cet argent, n'en divulguèrent pas moins le prodige de la résurrection.

sa maison avec deux soldats, ses compagnons, qui avaient, comme lui et avec lui, rendu un généreux témoignage à la vérité. Là, ils publièrent, tous les trois ensemble, ce qu'ils avaient vu et entendu, les grandes et effrayantes merveilles dont ils avaient été témoins. Ayant donc quitté Jérusalem et regagné avec eux la Cappadoce, Longin devint un excellent apôtre de son pays, où il annonça le Christ, comme firent S. Thomas dans les Indes, S. Pierre chez les Romains, S. Jean chez les Asiatiques, S. Paul depuis Jérusalem jusqu'à l'Illyrique, et les autres Apôtres chez les autres peuples du monde. Il divulguait chez les Cappadociens tout ce qui concernait la foi, de même que les faits accomplis par le Christ et à l'occasion du Christ.

Il passa, à Césarée de Cappadoce, plusieurs années employées à ce ministère. Sa vie était semblable à celle des religieux ou des moines primitifs. Il détourna un grand nombre d'hommes de l'impiété de l'idolâtrie, les empêcha de sacrifier aux idoles ; il les éclaira de la lumière de la vérité, et propagea dans le peuple la connaissance des admirables commandements du Seigneur.

III.

S. Longin est accusé devant César, — Il se réjouit d'apprendre qu'il va souffrir le martyre pour Jésus-Christ. — Ses paroles.

Les juifs infidèles ne purent voir sans un nouveau dépit les progrès que faisait l'évangile dans toutes les parties du monde par suite du témoignage de Longin. Considérant, de plus, qu'il leur était impossible de neutraliser l'effet d'un tel témoignage, dans leur colère et leur désespoir, ils recoururent à leurs moyens ordinaires : ils engagèrent Pilate à écrire à l'Empereur contre Longin une lettre d'accusation calomnieuse ; à exposer à César, que *ce militaire, par un esprit hostile à l'Empire Romain, avait méprisé le drapeau de sa légion ; qu'il prêchait parmi les peuples une nouvelle royauté, la mo-*

narchie du Christ; que déjà il avait propagé cette idée dans toute sa patrie qui en était entièrement persuadée.

Ils envoient ces lettres en y joignant de l'argent, et en demandant la mort de Longin. Après avoir ensuite assiégé de leurs calomnies les oreilles de César, ils reviennent en Judée en rapportant pour Pilate contre Longin des ordres impériaux, qui commandaient *de passer par les armes ceux qui auraient déserté les enseignes militaires.*

Pilate remit immédiatement ces lettres à des satellites éprouvés qui exécutaient ponctuellement ses instructions et mettaient à mort les personnes qu'il leur avait désignées. Ces satellites se hâtèrent de partir pour la Cappadoce. Là, ils apprirent que Longin vivait en philosophe chrétien dans une terre de ses pères, et que, après avoir renoncé à toutes les sollicitudes et à toutes les affaires du siècle, il cultivait son âme dans les exercices paisibles de la retraite. Ils se rendirent donc dans cette terre, et se déterminèrent à exécuter en silence l'ordre de Pilate et de César, afin que Longin ne pût être prévenu de leur arrivée, ne prît la fuite et ne leur échappât. Dans cette pensée, ils n'osèrent confier à personne les instructions dont ils étaient chargés. Or, ce fut Longin lui-même qu'ils rencontrèrent tout d'abord, et ce fut à lui qu'ils s'adressèrent et que, sans savoir qu'il était celui-là même qu'ils cherchaient, ils demandèrent *où était Longin.*

Pour lui, qui avait été averti de leur arrivée par le Saint-Esprit, il leur répondit :

— Suivez-moi, et je vous le montrerai.

En même temps il les conduisit, le cœur plein de joie, dans sa maison, et, dès lors, se préparant avec soin à s'immoler et à souffrir le martyre pour Jésus-Christ, il se dit en lui-même :

« — Qu'ils sont beaux les pieds de ceux qui annoncent la bonne nouvelle, qui annoncent la paix ! Maintenant je contemple la gloire du Fils de Dieu, assis à la droite de son Père ; à cette heure je vois clairement l'ineffaçable splendeur du Père

et du S. Esprit. Je dirai présentement : Seigneur Jésus, recevez mon esprit, comme vous reçûtes celui du Protomartyr Etienne, dont j'ai eu le bonheur d'entendre les dernières paroles lorsqu'il sortit de cette vie. Je vais entrer dans la Jérusalem Céleste, la patrie des Anges, la vaste cité des Saints, dont les murs et les tours sont construits avec l'or le plus pur; j'y entrerai au milieu des applaudissements et des acclamations, au milieu des concerts, des chants de victoire, avec la palme triomphale. Je vais quitter ce vêtement terrestre, les pesantes chaînes de ce corps périssable; je vais sortir de la corruption de cette mortalité, pour être élevé à l'heureux état de l'immortalité; je vais arriver au port de la vie éternelle, à la demeure fortunée de tous les Saints. Réjouis-toi, ô mon âme, et tressaille d'allégresse; tu es sur le point de passer vers ton Créateur et ton Souverain Seigneur. Dans une circonstance si désirée, que la sérénité brille sur ton visage; traite avec le cœur le plus joyeux et le plus hospitalier ceux qui t'apportent un si grand avantage. Déploie une table splendide à ceux qui sont arrivés pour t'inviter au banquet royal du Fils de Dieu.

IV.

S. Longin se découvre aux émissaires impériaux, envoyés pour le tuer. — Etonnement de ces derniers. — Ils se refusent à remplir leur mission.

Tel était le langage que S. Longin se tenait à lui-même pendant qu'il conduisait à sa maison ceux qui avaient été envoyés pour le mettre à mort. Il les accueillit et les traita splendidement dans sa demeure; il faisait paraître sur son visage la joie qui était dans son cœur; son contentement se manifestait dans toutes ses manières et dans toutes ses paroles; il s'assit à table avec eux, et après le repas, il les interrogea; il leur demanda, s'ils n'avaient pas besoin de quelque chose.

Pour eux, voyant qu'ils avaient affaire à un homme si hon-

nête, si digne de confiance, ils résolurent de lui demander des renseignements sur l'objet de leur voyage. Auparavant, néanmoins, ils exigèrent de lui la promesse par serment, qu'il ne parlerait point de ce qu'ils allaient lui dire, et qu'il ne divulguerait point leur secret. Ils lui dirent ensuite, que *César avait écrit à Pilate, pour qu'il eût à faire trancher la tête à Longin et à deux autres militaires.*

— Qui sont ces deux autres militaires, leur dit-il, qui doivent être mis à mort avec Longin ?

Or, comprenant d'après leur réponse, qu'il s'agissait des deux soldats qui avaient mieux aimé rendre témoignage à la vérité et au Christ, que recevoir l'argent des juifs, il leur écrivit en toute hâte, pour qu'ils vinssent le trouver le plus promptement possible, parce qu'ils allaient partager avec lui le plus grand avantage.

Il retint chez lui encore deux jours les hôtes qui lui étaient arrivés de Judée. Le troisième jour, il les conduisit dans sa terre à un endroit où il attendait ses deux compagnons. Lorsqu'il vit qu'ils approchaient du lieu, il fit connaître aux commissaires impériaux, qu'il était lui-même Cassius Longin, qu'ils cherchaient.

A cette parole, les commissaires refusèrent d'abord de le croire, mais persuadés ensuite qu'il avait dit la vérité, ils furent consternés, ils ne firent plus entendre que des paroles de douleur et de plainte :

— Ami, lui disaient-ils, pourquoi avez-vous voulu en agir ainsi avec nous ? Pourquoi avez-vous ouvert votre maison à ceux qui venaient pour vous mettre à mort ? Quel est le motif qui a pu vous porter à recevoir à votre table et à votre banquet ceux qui ne méditaient que votre mort? et à les recevoir, non pas un jour seulement, mais un second et un troisième jour ? Ne voyiez-vous pas que votre sang allait être mêlé au vin que vous nous serviez ? Or maintenant que dirons-nous ? ou que ferons-nous ? Si nous pouvons quelque chose pour votre salut,

c'est de vous donner le conseil de vous retirer en paix. Allez donc en liberté, et recevez pour récompense de votre hospitalité la remise de la peine de mort, qui devait vous être infligée. Car nous n'oserions pas tirer le glaive contre vous ; après avoir été reçus à votre table, nous craindrions le Dieu défenseur des droits de l'hospitalité. Il nous est mille fois préférable que nous encourions le plus grand péril de la part de Pilate, et que nous épargnions la vie de Longin. Quels remords de conscience n'éprouverions-nous pas toute notre vie ? Toutes les fois que nous prendrions notre nourriture, ne nous semblerait-il pas voir des génies cruels, avides de notre sang ? Comment pourrions-nous porter les mains sur vous ? Elles sont sans force, de même que tous les membres de notre corps, à la seule pensée que nous serions les assassins de notre hôte et de notre bienfaiteur.

Tel fut le langage que tinrent à Longin les licteurs impériaux.

V.

S. Longin refuse de se soustraire par la fuite à la mort qu'il doit endurer pour Jésus-Christ. — Il est arrêté par les agents du proconsul et conduit à son tribunal.

Mais le généreux athlète du Christ ne put être persuadé par leurs discours ; il persista à vouloir confesser la foi de Jésus-Christ jusqu'à la mort. Il leur répondit donc en ces termes :

— Ne me considérez point comme quelqu'un qui expose ou qui repousse le bienfait de la vie, qu'on lui offre volontairement. (Je veux acquérir une vie bienheureuse et éternelle, en sacrifiant pour le Christ une vie passagère et temporelle). Je suis du nombre des brebis du Fils de Dieu ; je ne consentirai jamais à me ranger dans le nombre des loups qu'il doit réprouver ; et je ne renierai jamais Celui que j'ai une fois confessé. Je n'obscurcirai point par mon infidélité, la gloire de Celui par qui j'ai vu tous les éléments ébranlés. Non, les créatures ne m'accuseront pas d'avoir jamais abandonné Celui,

à la mort duquel les cieux ont voilé leur face resplendissante, et le soleil a éteint ses rayons. Dans ce moment, le jour ne donna plus sa clarté aux heures marquées, et la nuit occupa violemment sa place ; la nuit elle-même ne put supporter l'intolérable opprobre de la croix, ni le crime des juifs qui combattaient contre Dieu, sans donner des signes d'horreur et d'indignation. Quant à moi, j'ai vu de mes propres yeux toutes ces choses ; j'étais présent au spectacle de tous ces prodiges redoutables. Comment perdrai-je l'avantage précieux que le ciel m'a procuré ? Et, si je venais à perdre ce trésor inestimable, comment supporterai-je un jour les reproches ironiques que les Anges m'adresseraient à ce sujet ?

Il parlait encore, lorsqu'arrivèrent ses deux compagnons d'armes, que l'édit de César condamnait à mort avec Longin. Il alla au devant d'eux avec un visage rayonnant de joie, les embrassa cordialement et les félicita de leur arrivée :

— Réjouissez-vous, leur dit-il, ô vous qui avec moi êtes les soldats de Jésus-Christ, généreux vainqueurs dans les combats du Seigneur, heureux héritiers du royaume des Cieux : Réjouissez-vous ! La porte du Paradis est ouverte pour nous, et déjà les Anges sont prêts à transporter nos âmes auprès de Dieu et à les présenter à son Fils unique. Déjà je vois les lampes resplendissantes, déjà je contemple les couronnes, les palmes triomphales, avec lesquelles nous serons conduits dans le palais du Céleste Epoux.

Se tournant alors du côté des commissaires impériaux, il leur dit :

— Sans plus de délai, accomplissez les ordres qui vous ont été donnés.

Les envoyés de Pilate s'y refusaient ; ils le conjuraient lui-même de se soustraire au péril imminent auquel il était exposé. Le proconsul de la Province, auquel ils s'étaient présentés avant de se mettre à la recherche de Longin, était informé de tout, et avait pris des mesures pour le faire saisir immédiate-

ment et le conduire à la mort. Depuis longtemps il savait que Longin propageait une nouvelle doctrine dans la Cappadoce et qu'il était cause de l'anéantissement du culte des Dieux dans ces provinces. Souvent on lui avait adressé des plaintes à son sujet. Mais cette fois, considérant les lettres de César et de Ponce Pilate, il avait mandé que celui qui était l'objet des plaintes des Pontifes des idoles, lui fût amené. — Or, pendant que les commissaires de Pilate représentaient ainsi à Longin le danger imminent où il se trouvait, s'il ne fuyait aussitôt ; et pendant qu'ils cherchaient par un sentiment amical, à combattre la résolution où il était de mourir pour Jésus-Christ, survinrent des licteurs envoyés par le proconsul Octavius pour arrêter Longin. Ils le conduisirent[1] sans délai devant le tribunal d'Octavius, à Césarée de Cappadoce, selon qu'il est marqué dans les anciens actes du saint.

Nous allons suivre *ces Actes*, qui nous ont transmis l'interrogatoire de Longin, et nous laisserons un instant ceux d'Hésychius, prêtre de Jérusalem, que nous avons cité jusqu'à présent.

VI.

Interrogatoire de S. Longin.

Octavius, proconsul à Césarée, dit à Longin :

— Quel est votre nom ?

Le Bienheureux Longin qui avait beaucoup de sens et qui en même temps était saint aux yeux du Seigneur, lui répondit :

— Je suis chrétien ; car je dois commencer par confesser le nom dont la grâce de Dieu m'a honoré.

Le proconsul Octavius : — Plusieurs qui avant vous ont porté ce nom, n'ont pas eu à s'en féliciter. Mais dites-moi quel est votre nom propre.

[1] On lit pareillement dans Clément Brentano, *trad. de M. de Caralès, p. 469 : que Longin et ses deux compagnons furent conduits dans une ville voisine, où ils furent interrogés...*

— Je m'appelle Longin, reprit l'homme de Dieu.

— De quelle province êtes-vous ? dit le juge.

— De l'Isaurie[1], répondit S. Longin.

Le proconsul Octavius : Etes-vous esclave ou homme libre ?

S. Longin : J'étais auparavant esclave du péché. Mais le Seigneur Jésus-Christ qui est plein de bonté, m'a rendu la liberté par une double grâce, par celle de l'eau et du Saint-Esprit d'abord, et ensuite par celle du témoignage du sang, si j'ai le bonheur de le confesser jusqu'à la fin. Il m'a délivré par le mystère adorable de sa sainte croix et par l'effusion de l'eau et du sang qui ont coulé de son côté.

Le juge lui dit : Pour quel motif êtes-vous venu en ce pays ?

S. Longin répondit : J'ai été décurion et j'ai porté les armes dans le siècle ; mais présentement je suis enrôlé dans la milice de Jésus-Christ.

Le proconsul. Qui vous a affranchi du service militaire ?

S. Longin. J'ai prié mes frères de prendre mes biens, afin que je pusse plus librement travailler au salut de mon âme. Ils ont consenti à ce que je leur ai proposé, et chaque année ils me donnaient cent pièces d'or, que j'employais au soulagement des pauvres de Jésus-Christ. Or, maintenant j'ai prié Jésus-Christ, mon Seigneur, de me tirer de la milice séculière, de me recevoir dans la milice spirituelle et de glorifier par moi son saint nom.

Le proconsul. Donc, puisque vous êtes un homme de condition libre et d'une excellente éducation, obéissez aux désirs des princes et sacrifiez aux dieux, ou bien participez aux victimes qui leur sont offertes, et évitez ainsi la peine capitale qui vous menace.

S. Longin. Nul ne saurait servir deux maîtres ; car ils ont chacun des désirs opposés. C'est par le sentier de la tempé-

[1] L'Isaurie est une partie de la Cappadoce, en Asie-Mineure.

rance et de la mansuétude, de la chasteté et de la piété, de l'humilité et de la modestie, que mon Maître conduit l'homme à la vie éternelle. Quant à vos dieux, ils suivent des routes toutes contraires ; ils n'aiment que l'iniquité, l'avarice, l'impiété, l'orgueil et l'impureté. Puis-je faire les œuvres qui appartiennent aux idoles, et abandonner les œuvres de Dieu?

VII.

Continuation du même interrogatoire. — Résultat.

Le proconsul reprit la parole et dit :

— Si, comme vous le dites, nos dieux ont des sentiments contraires, et que votre Dieu soit le seul Dieu juste et véritable, comment se fait-il donc que la gentilité, qui les adore et qui obéit à nos empereurs et à nos princes, s'élève en gloire et en prospérité, tandis que le christianisme est humilié et abaissé?

S. Longin répondit : Vous voyez donc que la gentilité est opposée à la chrétienté (comme la doctrine de l'une est contraire à celle de l'autre). Vos dieux sont autant d'ennemis de la sobriété, de la piété ; ce sont des corrupteurs de la virginité ; ils se plaisent dans les débauches et les excès de table ; ils ont en horreur la pauvreté, ils désirent avec passion les biens de ce monde ; ils fuient l'humilité ; ce sont des exemples d'orgueil, des profanateurs de la pureté des âmes, des inventeurs de paroles honteuses. Voilà ce que c'est que l'idolâtrie et la doctrine des démons (c'est-à-dire de vos dieux). Or, si vous me l'ordonnez, je vous dirai pareillement quels sont les préceptes du christianisme.

Le proconsul Octavius. Vous avez beaucoup parlé et vous n'avez rien dit de solide. Approchez donc et sacrifiez aux dieux, ou bien goûtez des viandes immolées ; et votre Dieu vous pardonnera bien, voyant que vous le faites à cause de la nécessité d'obéir aux ordres impériaux. Je vois en effet que

vous êtes maigre et pâle, par suite des abstinences que vous vous êtes imposées : vous ne pourrez pas supporter la vue de la peine qu'on vous prépare ; sacrifiez donc présentement, de peur qu'au moment où vous commencerez à endurer la rigueur des tourments, vous ne le fassiez à votre confusion.

S. Longin. Proconsul, si vous voulez entendre la vérité, soyez plutôt chrétien vous-même, et votre prince vous pardonnera bien, puisque vous aurez reconnu pour votre roi et votre seigneur celui qui est en effet votre Seigneur et votre Roi éternel. Et si votre prince veut vous nuire, ses châtiments ne vous atteindront point. Si je suis maigre et pâle, n'en ayez nul souci, seulement faites-vous chrétien. L'injustice des princes ne commande point à la religion du Christ, et ne peut prévaloir contre elle.

Le proconsul irrité. Qu'on apporte les instruments de supplice, qu'on lui arrache les dents, et qu'on lui coupe la langue ; il a blasphémé contre les dieux et il profère des injures contre les empereurs.

Les bourreaux exécutèrent les ordres qui leur étaient donnés, lui coupèrent la langue et lui brisèrent les dents. Le B. Longin supportait courageusement ce tourment à cause de la foi qu'il avait en Jésus-Christ, et il dit au proconsul d'une voix distincte :

— Si vous croyez que les idoles que vous adorez soient véritablement des dieux, permettez-moi de les briser ; et alors qu'elles se défendent elles-mêmes si elles le peuvent.

Le proconsul. O tête pleine de méchanceté ! pourquoi, lorsque vous supportez de tels supplices, le Christ ne vous vient-il pas en aide ?

S. *Longin.* Insensé, ne voyez-vous pas quels supplices vous m'avez infligés, et néanmoins vos tourments ne m'ont point atteint ? Donnez-moi la permission de briser vos dieux, et, s'ils peuvent se venger de moi pour cette action, je croirai qu'ils sont réellement des dieux ; si au contraire, ils n'ont aucun

pouvoir sur moi, ce sera à vous de croire en mon Dieu ; car il est dès lors évidemment le Dieu vivant et véritable.

Le proconsul. Eh bien ! je vous accorde la liberté d'attaquer les dieux. *Habeas potestatem adversus Deos !*

Alors S. Longin prit une hache, brisa les idoles, détruisit leurs autels, renversa toutes les statues de pierre, jeta à terre les libations et les victimes. Au même moment, les démons qui résidaient dans les idoles et dans les autels, prirent la fuite. L'un s'attacha au proconsul, l'autre au chef du lieu, un autre au gardien des prisons ; d'autres entrèrent dans différentes personnes attachées au tribunal d'Octavius. Dès lors, ces personnes se mirent à jeter des cris, à faire des gestes, comme en font les insensés.

— Pourquoi, disaient-elles, avez-vous amené ici Longin, le saint de Dieu, pour qu'il nous chassât de nos demeures avant le temps ?

Elles se jetèrent en même temps aux pieds du B. Longin.

— Nous savons, lui disaient-elles, que vous êtes Longin, le serviteur du Dieu Très-Haut.

S. Longin leur adressa des paroles de réprimande et leur dit :

— Pourquoi habitez-vous dans ces simulacres et dans ces autels ?

— C'est, repartirent les démons, que nous avons trouvé des statues de pierre ornées avec soin, sur lesquelles on n'a point invoqué le nom du Christ, ni marqué le signe que vous honorez. Ayant trouvé, de plus, des sacrifices qui s'offraient ici en notre nom, nous avons pris notre résidence en ce lieu et dans les hommes qui nous appartiennent. Partout où Jésus-Christ n'est point invoqué, et où son signe sacré n'est point imprimé, là est notre demeure. C'est pourquoi, ô homme de Dieu, nous vous conjurons de ne nous point imposer l'ordre d'aller dans l'abîme.

S. Longin, s'adressant alors au peuple qui l'environnait, lui dit :

— Pourquoi voulez-vous considérer et honorer comme des dieux ceux que j'ai mis en fuite au nom de Jésus-Christ? En effet, vous voyez votre gouverneur livré à d'effrayantes convulsions par la puissance de mon Dieu, et prosterné à mes pieds.

Alors le peuple s'écria :

— Il est grand le Dieu des chrétiens ! Nous vous prions et nous vous conjurons, homme de Dieu, de ne point permettre que les démons habitent dans notre ville pour la perte et la mort des hommes.

S. Longin, entendant ces paroles, leva les yeux au ciel et dit :

— « Seigneur Jésus-Christ, soyez-moi propice, je vous en « prie par votre grande miséricorde et par votre ineffable « bonté à mon égard. Car je sais que vous m'exaucez toujours; « et je crois qu'avant que je vous adresse mes prières, rela- « tives aux choses du salut, vous me les accorderez. Mainte- « nant à cause du peuple qui est ici présent, à cause de l'hu- « milité de votre serviteur et pour la gloire de votre divinité, « commandez que ces esprits immondes sortent des corps de « ces personnes ; car elles sont l'ouvrage de vos mains. »

Lorsque le B. Longin eût dit ces paroles, les démons qui étaient dans plusieurs des personnes présentes jetèrent des cris, poussèrent des hurlements, sortirent dehors et tous furent délivrés de leur présence impure. Il y eut dans la ville une grande joie et quantité d'hommes, s'attachant à S. Longin, crurent en Notre Seigneur Jésus-Christ.

VIII.

Aphrodisius. — Le proconsul Octavius puni. — S. Longin condamné à mort.

Or, peu de temps après, le plus méchant de ces esprits pervertit le cœur du proconsul. Ce gouverneur ingrat, attribuant à la magie les prodiges opérés par S. Longin, recom-

mença à persécuter le serviteur de Dieu, le fit citer de nouveau devant son tribunal, et lui dit :

— Vous savez que, par suite de vos artifices magiques, vous avez fait abandonner à toute la ville les sacrifices des dieux ; et, si le prince vient à le savoir, toute la cité sera en péril, et nous périrons.

Aphrodisius, le gardien des prisons, dit au proconsul :

— Recommencerez-vous à tourmenter celui qui vient de nous sauver, celui par qui Dieu nous a accordé un tel bienfait ?

— C'est par art magique, reprit le proconsul, qu'il a fait toutes ces choses, et qu'il est parvenu à nous faire illusion.

Aphrodisius répondit :

— Le Dieu des chrétiens est grand ; il n'agit point par ruse ni par tromperie. Que ce soit pour vous un motif de ne le point renoncer et de ne rien entreprendre contre son serviteur, de peur qu'il ne vous arrive quelque chose de pire qu'auparavant.

Alors le proconsul Octavius dit :

— J'ordonne qu'on coupe la langue à Aphrodisius, afin que ce malheureux ne blasphème plus.

Or, le B. Longin dit en entendant ce ferme langage :

— Je vous rends grâces, Seigneur Jésus-Christ, de ce que vous avez fait paraître un nouveau défenseur de votre religion.

Lors donc qu'on exécutait l'ordre du gouverneur et qu'on coupait la langue à Aphrodisius, S. Longin poussa des soupirs et des gémissements vers le Seigneur, et, au même moment, la main du Seigneur s'appesantit sur le gouverneur, qui devint aveugle et paralysé des membres.

Aphrodisius, le gardien des prisons, le voyant ainsi frappé de cécité, s'écria :

— Vous êtes juste, ô Dieu, et vos jugements sont pleins d'équité !

Le proconsul répondit : Mon frère Aphrodisius, priez mon seigneur Longin d'adresser à Dieu ses prières en ma faveur; car j'ai agi avec une extrême injustice envers les serviteurs de Dieu?

— Ne vous avais-je pas dit, reprit Aphrodisius, de ne point porter les mains sur le serviteur de Dieu? Car notre Dieu ne saurait être vaincu. C'est par sa puissance que je puis vous parler, bien que j'aie la langue coupée, et que je sois le serviteur indigne du Christ.

— Non-seulement, dit le proconsul, j'ai perdu la vue; je ressens, en outre, de cruels tourments dans la région du cœur et jusque dans les entrailles.

L'homme de Dieu, S. Longin, lui dit :

— Si vous voulez obtenir miséricorde, hâtez-vous de me faire conduire à la mort, de peur que je ne sois privé de ma couronne si vous reveniez auparavant à la santé. Après ma mort je prierai le Seigneur de vous guérir; car alors, étant en sa présence, j'aurai auprès de lui un plus grand crédit pour lui demander efficacement votre guérison.

Octavius, soit qu'il ne pouvait plus supporter ses douleurs, soit pour satisfaire le désir de Longin, ou pour tout autre motif, ordonna en conséquence de trancher la tête au martyr de Jésus-Christ.

IX.

Martyre de S. Longin. — Octavius guéri et converti.

S. Longin, au comble de ses vœux, se disposa immédiatement à son martyre, commanda à l'intendant de sa maison de lui apporter une robe propre, comme devant se rendre à des fêtes nuptiales; il s'en revêtit, et, accompagné de ses deux anciens compagnons d'armes qui étaient venus se joindre à lui, il pria durant l'espace d'une heure, désigna le lieu où il voulait que son corps fût inhumé, fléchit les genoux à terre, et, après s'être convenablement disposé à recevoir le coup heu-

reux qui devait lui procurer la palme triomphale, avec ses deux amis qui étaient aussi entrés dans la même carrière du martyre, il eut la tête tranchée par le glaive, et rendit en paix son âme au Seigneur, le jour des ides de mars, (15 mars, vers l'an 37 de Jésus-Christ). Ces trois généreux athlètes sont admis dans les chœurs des Apôtres et des Martyrs, parce qu'ils ont eu le zèle et la constance des uns et des autres.

Quant aux émissaires de la Judée, qui avaient assisté à cette mort glorieuse de S. Longin, ils prirent sa tête, pour la porter à Pilate, conformément aux ordres qui leur avaient été donnés.

Le proconsul Octavius n'oublia point la promesse que lui avait faite S. Longin ; il se rendit immédiatement auprès du corps du B. martyr, se prosterna la face contre terre, poussant des soupirs et versant des larmes :

— J'ai péché, Seigneur, s'écriait-il, j'ai péché ! Je reconnais mon iniquité !

Au même moment, il recouvra la vue et une santé parfaite. Il prit alors le corps du B. Longin, l'enveloppa dans des linges très-propres et précieux, et l'ensevelit comme un martyr, avec des démonstrations joyeuses [1]. Il crut ensuite en Jésus-Christ, demeura avec les prédicateurs de la foi, et glorifia Dieu toute sa vie. Ces faits se passèrent à Césarée de Cappadoce, à l'époque qui a été indiquée plus haut.

X.

Le chef de S. Longin, transporté à Jérusalem.

Lorsque les licteurs de Pilate furent arrivés à Jérusalem, ils présentèrent à ce gouverneur la tête du soldat Longinus. Pilate, que l'or et les sollicitations des Juifs avaient engagé à commettre ce crime, la fit montrer aux Juifs. La vue du sang

[1] Une sépulture honorable fut également donnée à ses deux compagnons.

innocent, dont ceux-ci s'étaient montrés si avides, et qu'ils étaient accoutumés à acheter, ne manqua pas de leur faire plaisir. Après que leur soif sanglante eût été satisfaite de ce spectacle, le gouverneur commanda d'aller jeter la tête du martyr hors des murs de la ville. Ce chef sacré, la terreur des démons, l'admiration des Anges, l'étonnement de tous les éléments, demeura dans un lieu fangeux, comme un trésor caché. Bien qu'il y eût beaucoup de limon dans cet égoût, ce précieux diamant[1] s'y conserva incorruptible, et y trouva une espèce de sépulture, je dirais presque une espèce de châsse, où il resta inconnu jusqu'au temps convenable, où la Providence divine devait le manifester, et par cette invention montrer avec plus d'éclat son amour infini pour les hommes.

XI.

Le chef de S. Longin est rapporté en Cappadoce.

Une femme veuve, du pays de la Cappadoce, avait perdu la vue. Sa foi, plus grande que son infirmité, lui fit entreprendre le voyage du pélerinage de Jérusalem avec son fils unique, dans l'espoir que, en priant sur les saints lieux, elle recouvrerait l'usage de la vue. Conduite jusque là par son fils qui lui tenait la main, elle recueillit de la poussière de la terre sacrée, l'appliqua à ses yeux comme un collyre propre à lui rendre la vue. Mais, sur ces entrefaites, son fils unique tombe malade, et est enlevé à la tendresse de sa mère. A ce coup, cette infortunée sent ses ténèbres s'épaissir, et, succombant sous le poids intolérable de son malheur, elle est presque réduite à l'extrémité. Elle adresse ses prières plaintives au Seigneur :

— Jusques à quand, Seigneur, m'oublierez-vous? dit-elle.

[1] Métaphraste: « *Velut perpetuo apparentem quamdam facem iis qui transibant cernendam præbebat ante civitatem, et in sterquilinio jacentem tanquam in domo regia conservatam tuto protegebat.* »

Jusques à quand détournerez-vous de moi votre face? Jusques à quand mon âme sera-t-elle livrée à la douleur le jour et la nuit? Regardez-moi, exaucez-moi, ayez compassion de moi, Seigneur mon Dieu ! Faites briller sur moi la lumière de votre visage, de peur que la tristesse et le deuil ne me conduisent au tombeau. Seigneur, suis-je la seule pécheresse qui soit sur la terre, pour que vous exerciez sur moi un jugement si sévère? Je ne suis pas pire que cette femme prostituée que vous reçûtes avec bonté lorsqu'elle répandit sur vos pieds des parfums précieux. Pour moi, infortunée, vous m'avez privée de la lumière et de mon fils unique, et il ne me reste plus d'espérance nulle part.

Au moment où cette malheureuse veuve était plongée dans cette tristesse et dans ces pensées affligeantes, le B. Longin lui apparut durant la nuit, et lui révéla tout ce qui s'était passé à son égard.

— Je suis, lui dit-il, l'officier Longin, qui assistai avec la garde militaire au crucifiement du Seigneur Jésus-Christ, et qui confessai (avec plusieurs de mes compagnons) qu'il était véritablement le Fils de Dieu. Apprenez donc que Pilate m'a accusé calomnieusement auprès de César, et qu'il a obtenu par ce moyen de cet empereur l'ordre de me faire trancher la tête. C'est ici que mon chef a été transporté : il a été jeté dehors les murs de Jérusalem, et il est demeuré enseveli dans un égoût. C'est à vous qu'il a été réservé de l'en tirer pour la guérison de plusieurs infirmes, car aussitôt que vous aurez découvert le trésor qui vous est indiqué, vos yeux reverront la lumière, et ensuite je vous ferai voir votre fils environné de gloire : ce qui vous consolera dans votre affliction.

Ces paroles consolèrent la veuve en même temps qu'elles la fortifièrent. Comme elle était aussi généreuse que fidèle, elle demanda à des guides qui avaient la foi comme elle, de la conduire au lieu où l'on déposait les ordures de la ville. Arrivée à cet endroit, elle se mit aussitôt à gratter de ses mains,

qui, conduites par la Providence divine, ne tardèrent point à trouver le chef vénérable, et au même moment elle vit les rayons du soleil. Elle embrassa le chef sacré, le lava avec soin, l'oignit de parfums précieux, puis retourna à la ville, et porta à sa demeure ce diamant d'un prix infini.

Or, la nuit suivante S. Longin lui apparut de nouveau, accompagné de son fils, qui était resplendissant d'éclat, souriant, et comme vêtu d'un habit nuptial.

— Femme, lui dit le saint, voilà celui que vous aimez; voilà votre fils unique, que vous regardiez comme vous étant ravi, tandis que Dieu l'avait délivré de cette courte et périssable vie, pour le placer dans le royaume des cieux. Il est maintenant avec moi: je l'ai reçu des mains du Sauveur, et je l'aurai toujours à ma droite. Prenez donc mon chef, et placez-le avec le corps de votre fils dans le même cercueil. Ne pleurez plus comme perdu celui à qui Dieu dans son extrême clémence a donné la gloire céleste. Désormais des autels, des sacrifices, des chœurs, des assemblées solennelles, des fêtes, d'autres cérémonies publiques et joyeuses, se célébreront en sa mémoire et en mon honneur. S'il fût resté sur la terre, il n'eût jamais joui de ces avantages. Quant à ce que Dieu nous a préparé dans le ciel, je ne saurais vous l'exprimer avec le langage humain; car le bonheur qu'on y goûte est au-dessus de toutes les expressions, au-dessus de toutes les pensées de l'homme.

XII.

Joie de Ste Christine. — Paroles d'Hésychius, prêtre de Jérusalem, auteur de cette relation.

Dès que Christine, la mère du jeune homme, eut entendu les paroles de S. Longin, elle les recueillit comme les ordres d'un prophète descendu du ciel. Elle se leva aussitôt pour retourner dans sa patrie; elle emporta le vénérable chef de S. Longin, et le déposa, avec une grande joie et avec beaucoup

de pompe, selon l'ordre du saint, dans un village appelé Sandralis. C'était le lieu d'origine de S. Longin. Elle se disait en elle-même et en présence des autres personnes :

— Je sais maintenant d'une manière certaine, que Dieu fait tourner toutes choses à l'avantage de ceux qui l'aiment. Je souhaitais recouvrer l'usage de mes yeux charnels, et j'ai trouvé la vue spirituelle de l'âme. La mort de mon fils m'affligea très-péniblement; et il est héritier de la gloire royale du Fils de Dieu. Il y brille comme un jeune homme revêtu de pourpre et d'une grande beauté. Il sourit à sa mère avec un visage radieux et tout céleste; il resplendit aux côtés de S. Longin, comme l'étoile du matin à côté du soleil. Souvent durant le jour, souvent pendant la nuit il m'apparaît, il se présente à moi, non pas seulement en vision ou en songe, mais sous une forme manifeste et brillante, semblable à celle des martyrs. Son partage est avec les Prophètes, bien qu'il n'ait pas vécu à la manière des Prophètes. Il porte avec Longin l'étendard de la croix; il porte cet adorable trophée dans le royaume des cieux; il parle au milieu des anges; il élève la voix pour publier les louanges de Dieu au milieu des archanges; il est ainsi honoré comme étant le vrai disciple de Longin. Les Séraphins leur permettent de glorifier Dieu; car ils ne s'opposent point à ce que ceux qui chantent les louanges de Dieu, fassent entendre leur voix, et célèbrent Celui qui vit et règne dans les siècles des siècles.

— Moi, Hésychius, prêtre de Jérusalem, après avoir beaucoup cherché de toutes parts les documents qui concernent S. Longin, l'un des officiers qui assistèrent au crucifiement de Notre Seigneur et qui publièrent sa divinité, j'ai enfin trouvé dans la bibliothèque de *la Résurrection*, un écrit qui contenait cette histoire de son martyre. C'est avec ce document que j'ai composé l'éloge de ce confesseur de Jésus-Christ.

Que tous ceux qui servent Dieu croient fermement que c'est bien ce S. Longin, qui, au pied de la croix, a rendu témoignage à Jésus-Christ Notre Seigneur, à qui soient la gloire, la puissance et l'empire, maintenant et toujours, et dans tous les siècles des siècles!

Que l'intercession et la protection du saint martyr, garde tous ceux qui liront ou entendront le récit de sa glorieuse confession!

XIII.

Des reliques de S. Longin. — De son culte. — De sa lance.

Le corps de S. Longin fut transféré, vers les temps de l'Empereur Constantin, de la Cappadoce à Mantoue. Dans le cours des siècles, on oublia ce précieux dépôt qui demeura enfoui dans la terre jusqu'à ce qu'il plût à Dieu de le révéler aux hommes.

L'an 1044, la comtesse Béatrix, épouse du comte Boniface, voulant rendre à Dieu des actions de grâces pour l'heureuse naissance de sa fille Mathilde, fit construire une église en l'honneur de l'apôtre S. André, et en fit poser la première pierre par l'évêque Martial, près d'un ancien hopital, dans le jardin duquel avaient été cachées et enfouies les précieuses reliques.

Ce fut vers ce temps qu'un pieux vieillard, nommé Adalbert, d'origine allemande, employé depuis longues années dans la maison du comte, priant avec ferveur dans l'église de S. André, pendant la nuit qui précédait le XII^e^ jour de mars de l'an 1049, eut une révélation de la part de Dieu. S. André lui apparut, et lui commanda d'annoncer à la comtesse Béatrix, que le temps était arrivé où le bon Dieu voulait révéler aux hommes le trésor du sang précieux; qu'elle eut donc à ordonner des fouilles près de l'hôpital.

Béatrix ne tint pas compte de cette vision. C'est pourquoi le jour même des Calendes d'avril, le saint Apôtre apparut de

nouveau à Adalbert et lui réitéra les mêmes ordres. Le vieillard eut peine à déterminer sa maîtresse à commencer enfin les fouilles. Mais comme elles n'eurent aucun résultat, il fut défendu de les poursuivre. Le serviteur fut extrêmement affligé de l'inutilité de ses efforts et du refus qu'on faisait de les seconder. Enfin le XIIIe jour de mai, lorsqu'il était dans cette peine, le saint Apôtre lui apparut plus brillant et plus glorieux qu'auparavant, et après lui avoir adressé des paroles de consolation, lui indiqua l'endroit précis où il devrait trouver ce qu'il lui promettait.

Il communiqua en même temps tant de force et d'efficace aux paroles d'Adalbert, que Béatrix et son mari le comte Boniface, persuadés qu'ils devaient se rendre à l'avertissement céleste, invitèrent l'évêque Martial à venir sur les lieux. Ce prélat, accompagné de plusieurs autres évêques et d'un nombreux clergé, se rendit processionnellement au jardin de l'hôpital de S. André. On y chanta des hymnes et des cantiques : le peuple, les genoux fléchis en terre, adressa au Ciel des prières pleines de dévotion. Dans ce moment, le sol parut s'ébranler dans un certain lieu ; on y creusa : pendant cette opération, une vapeur odoriférante, semblable à une légère fumée d'encens, fut aperçue de tous les assistants, et se fit agréablement sentir dans les lieux circonvoisins. Ensuite, on découvrit deux voûtes construites de briques, qu'on démolit, et sous lesquelles on trouva un petit tombeau de marbre, contenant du sang précieux de Notre-Seigneur et des reliques de l'éponge sacrée. Lorsque l'évêque l'eut ouvert, le ciel resplendit d'un éclat inaccoutumé pendant l'espace d'une heure. Tout le monde était dans la joie, et accourait à l'envi vénérer le trésor sacré. Ces prodiges furent accompagnés de plusieurs grâces de guérisons.

Sous l'autre voûte on trouva également le corps du martyr S. Longin, comme la révélation faite à Adalbert l'avait annoncé. Les évêques le transportèrent avec le précieux sang sur leurs épaules jusqu'à l'église cathédrale, et le placèrent

décemment dans le chœur, au lieu destiné à renfermer les Saintes Reliques ; et cela, en attendant qu'on eût préparé, dans l'église même de S. André, un lieu d'une plus grande magnificence.

Le pape Léon IX vint à Mantoue vénérer ces reliques dans l'année 1053. Le peuple l'empêcha de les transférer à Rome, par la menace d'une sédition.

En 1055, l'évêque Conon les enfouit de nouveau sous la terre, en les plaçant sous des voûtes et dans un autel de marbre; et cela dans la crainte qu'une invasion des barbares ne vint à les disperser.

En 1354, sous le pape Innocent VI, et sous Charles IV, on en fit la découverte, et on en envoya une partie à Prague, une autre à Lisbonne, capitale du Portugal, et une autre dans d'autres villes, et notamment à Rome et en Sardaigne, où elles ont été conservées depuis [1].

Le culte de S. Longin s'est répandu dans l'Orient et dans l'Occident, et particulièrement dans les lieux où l'on possédait de ses reliques. On composa, dès les premiers temps, des chants sacrés en son honneur, tels que le suivant du célèbre Apollinaire de Laodicée :

Vidi, o Puellæ, de numero satellitum
Quemdam, latronum, crura qui pendentium
Fregere, stricta filii cor lancea
Tentare..... Vis sanguinis
Promiscuit et aquæ, quin nunc quoque
Inde geminus fons bulliens exæstuat :
Ipse adeo, sacrum qui latus fixit, pavens
Horrensque fato nescio quo, filium
Vere Dei mortuum istum, voce edita
Clamavit : et jam cernere hunc licet gradum
Ut celerat ipse, et ante lignum procidit,
Premitque terram victus hoc spectaculo,
Pectusque tundit, et solum ipsum amplectitur
Ubi fixit hastam, defluentis sanguinis

[1] Baronius assure que le chef sacré de S. Longin était précieusement conservé à Rome de son temps. (*Baron., ad martyrol.)*

Tinctam liquore. Et ecce ut utraque e manu
Haurit, oculosque hoc ungit, hinc ut scilicet
Detergat oculum, nocte quæ cæca obtigit.

L'idée principale exprimée dans ces vers traduits du grec, et dans les vers latins qui suivent, est que S. Longin, après avoir percé le côté de Jésus-Christ, eut le bonheur de recouvrer la parfaite guérison des yeux du corps, de même que celle des yeux de l'âme.

— Un ancien auteur de Mantoue exprime ainsi le même fait :

Tu cæcus non mente minus quam corpore, Sanctum
Lancea et admoto pectus mucrone petisti :
Inde cruor confusus aquis hostilia, circum
In digitos lapsus, tetigit cum lumina, morbum
Sustulit : ista Deus collyria misit ; ut atram
Ex animo, ex oculis fugiens Aorasia nubem
Secum ageret, vitæque daret te cernere fontem.

— Le même poëte raconte la translation des Reliques du saint Martyr de Césarée, de Cappadoce à Mantoue.

Sæcula post aliquot tua sunt translata per undas
Corpora in Italiam, Christi cum sanguine sacro,
Ad Crucis Excelsæ quondam vestigia lecto,
Atque in vase brevi tecum post fata sepulto,
Ultima divino sedes tibi Mantua nutu,
Hospitiumque fuit..... Hic requiescis adhuc.....

— Quant à la lance de S. Longin, elle fut retrouvée par l'impératrice Hélène, mère du Grand Constantin, en même temps que les autres instruments de la Croix. L'an 1098, elle fut retrouvée à Antioche où on l'avait transportée, et fut ensuite placée dans l'une des églises de Constantinople. L'an 1492, elle fut remise au Grand Maître des Chevaliers de Jérusalem, puis enfin apportée à Rome où elle est conservée avec soin.

LA MÊME HISTOIRE DE S. LONGIN

D'après les *Méditations d'Emmérich*, rédigées par Clément Brentano, et traduites par M. de Cazalès, vicaire général.

(Chap. xlviii, p. 379 et 467.)

Bien que rien ne se ressemble dans ces *Méditations apocalyptiques* et dans les *Actes* primitifs de S. Longin, néanmoins, on n'y trouve point de contradiction (importante ou sensible). Au contraire, les détails donnés d'une part expliquent fort avantageusement ceux qu'on trouve d'autre part. Que les développements donnés par sœur Cath. Emmérich soient le fruit de réminiscences traditionnelles, ou de l'illumination divine, il n'en est pas moins vrai qu'ils appuient d'une manière assez remarquable le récit des *Actes Primitifs*. C'est pour cela que nous aimons les joindre ici aux monuments de la Tradition. Les voici :

XLVIII.

Ouverture du côté de Jésus.

« Pendant ce temps, le silence et le deuil régnaient sur le Golgotha. Le peuple saisi de frayeur s'était dispersé; Marie, Jean, Madeleine, Marie de Cléophas, et Salomé, se tenaient debout ou assis en face de la croix, la tête voilée et pleurant. Quelques soldats s'appuyaient au terrassement qui entourait la plate-forme. — Cassius, à cheval, allait de côté et d'autre. Le ciel était, etc. (*On peut voir le reste*, Ibid.)

S. DOMNINUS [1]

L'un des premiers Disciples de Jésus Christ, — compagnon de S. Pierre et témoin des faits des Apôtres, — ministre de l'Evangile et thaumaturge, — institué archevêque de Salone par le Prince des Apôtres, — martyr du Christ,

AVEC QUARANTE CHRÉTIENS, NOTAMMENT AVEC

PAULINIANUS, TÉLIUS, ASTÉRIcS, ANASTASIUS, MAURUS, SEPTIMIUS, ANTIOCHIANUS ET CAIANUS.

I.

Origine de S. Domninus. — Il devient disciple de Jésus-Christ et de S. Pierre.

S. Domninus était originaire d'Antioche [2]. Il avait pour père, Théodose, syrien de nation, homme aussi remarquable par sa probité que par sa brillante fortune, et pour mère Mygdonie, grecque d'origine. Théodose était attaché au paganisme. Mais lorsqu'il eut entendu à Antioche la prédication de S. Pierre et des autres hommes apostoliques, il quitta l'erreur pour embrasser la foi. Il se fit baptiser avec son épouse.

Quant à leur fils *Domninus*, soit qu'il se fût attaché au Christ, en Galilée ou à Jérusalem, et qu'il eût été ainsi admis au nombre de ses Disciples avec les autres, soit que, peu après

[1] *S. Domninus* ou *Domnius*, *Domnio* ou *Domnion*, on trouve ces variantes dans les divers auteurs.

[2] Thomas, archidiacre de Spalatro, dans l'*Histoire des Salonites et des Pontifes de Spalatro*, au XIII[e] siècle; — Jean Lucius, *in commentario de regno Dalmatiæ et Croatiæ*; — Adam, docteur de Paris, au XI[e] siècle, et une foule d'anciens martyrologes et de monuments traditionnels, nous donnent sommairement le récit de la vie de S. Domninus.

Nous donnerons ici préférablement le récit qui se trouve dans le Bréviaire de Spalatro et dans Jean Adam, qui a résumé les anciennes traditions.

l'Ascension, converti par la prédication des Apôtres, il ait été ensuite dans l'ordre ou dans le ministère des soixante-douze Disciples de Notre-Seigneur, il est de fait qu'il abandonna son père et sa mère, pour suivre S. Pierre, et que la tradition le met du nombre des soixante-douze Disciples de Jésus-Christ. C'est pourquoi on lit dans l'ancien Martyrologe de Prague, dans celui de Grevenus, dans l'*Auctarium*[1] d'Uzuard et dans le Martyrologe Germanique de Canisius, que le *S. martyr Domninus était l'un des soixante-douze Disciples.*

In Italia S. Domnini, martyris, qui fuit ex Septuaginta duobus Discipulis[2].

Il était sur le point d'hériter de grandes richesses, mais il les méprisa pour rechercher uniquement celle que ni la rouille ni les voleurs ne peuvent enlever.

Devenu le disciple et le compagnon de voyage de S. Pierre, il lui était cher, ainsi qu'à ses autres compagnons, S. Pancratius et S. Apollinaire (qui fut depuis évêque de Ravenne). Lorsque les habitants d'Antioche eurent reçu la foi, Pierre résolut de partir pour Rome avec ses disciples. Il plaignait cette ville, maîtresse du monde entier, d'être l'esclave des idoles et de Satan. Cependant, partout où il dirigeait ses pas, ses compagnons prêchaient avec hardiesse la Parole Divine. Ce fut donc en s'acquittant de ce ministère de la prédication, qu'ils passèrent par Césarée, par Sébaste, dans la Cappadoce, dans la Galatie, dans le Pont, dans la Bithynie, dans Ephèse, dans Pathmos, par Athènes, jusqu'à ce qu'enfin ils abordèrent aux Bouches du Tibre, et qu'ils furent arrivés à Rome.

Lorsque Pierre eut déjà converti dans la capitale de l'Univers un grand nombre de personnes, il se sentit pressé de plus en plus par le désir de délivrer aussi de la pernicieuse erreur

[1] *In Actis SS., 11 Apr. p.* 7.

[2] Au troisième nocturne de son office, on prend pour cette raison l'homélie de S. Grégoire, pape, sur l'Evangile, qui commence par ces mots : *Designavit Dominus et alios septuaginta duos.....*

de l'idolâtrie les autres parties de la terre ; il avait déjà envoyé son disciple Pancratius en Sicile, il envoya pareillement Apollinaire à Ravenne et Domninus à Salone[1], en leur conférant à chacun le caractère et le pouvoir épiscopal.

II.

Evangélisation de la Dalmatie et de la Croatie par S. Domninus.

Domninus partit donc pour la province qui lui était assignée par le Chef suprême de l'Eglise. Son voyage maritime fut heureux, et, arrivé à Salone, il commença à prêcher publiquement et hautement les mystères de Jésus-Christ. La plupart des Salonites, convaincus par la démonstration de la vérité et par les prodiges éclatants qui accompagnaient ses paroles, abandonnèrent les idoles, pour s'attacher au Christ. Domninus les baptisait avec l'eau du fleuve qui coulait près de la ville.

Ce fut alors qu'un nommé *Pirgus*, qui se disait philosophe, et qui s'adonnait plutôt aux frivolités des sophismes qu'à la vraie philosophie, vint entreprendre l'Homme de Dieu et essayer de montrer, par les seules lumières de la raison, l'unité de Dieu, la création de l'âme humaine, et celle de l'âme du monde par Dieu, le Mystère de la Trinité divine et autres choses semblables. Il voulait connaître tout cela rationnelle-

[1] L'archidiacre Thomas dit que S. Pierre envoya Domninus à Salone en place de Tite, qui y avait commencé l'œuvre évangélique. Il ajoute que Pierre avait décidé que les pontifes de la religion chrétienne seraient établis dans toutes les villes de l'univers sur le même pied que de tout temps ceux du paganisme l'avaient été chez les Gentils. Dans les villes où les Gentils avaient des pontifes, appelés *Protoflamines*, il envoya des évêques ; dans les métropoles des provinces, où il y avait des *Archiflamines*, il nomma des archevêques. Ce fut pour ce motif qu'il institua, sur les bords du golfe Adriatique, trois pontifes (avec le titre archiépiscopal) : Apollinaire à Ravenne, métropole de toute la province de l'Emilie ; Marc l'Evangéliste à Aquilée, métropole de la Vénitie et de l'Istrie ; et Domninus à Salone, capitale de la Dalmatie et de la Croatie. Depuis cette époque, les successeurs de ce pontife ont toujours reçu de la souveraine prééminence du siége apostolique de Rome leurs insignes et leurs droits archiépiscopaux.

ment, et aussi bien que le Ministre de l'Evangile. Mais lorsqu'il eut appris que la Trinité des Personnes Divines devait être rapportée à l'unité de substance ; que le Père, le Fils et le Saint-Esprit ne sont qu'un seul Dieu, il méprisa ce mystère comme une folie, parce que sa raison ne pouvait le comprendre. Domninus voyant Pirgus obstiné dans ses erreurs, l'abandonna pour aller enseigner aux autres la doctrine du salut ; doctrine qu'il confirmait par des prodiges et des miracles. Après avoir affirmé que Jésus-Christ est né d'une Vierge ; qu'il est Dieu et homme tout ensemble ; qu'il a été crucifié, enseveli, qu'il est ressuscité, qu'il est monté aux cieux, et qu'il a opéré des œuvres surnaturelles; il appuyait la vérité de cette prédication par la guérison instantanée et évidemment miraculeuse des maladies les plus désespérées. Il rendait la santé à tous les infirmes en invoquant seulement le nom de Jésus. Tous comprenaient facilement que Dieu n'eût point accordé un si grand pouvoir miraculeux à quelqu'un qui n'eût pas enseigné des choses bonnes et véritables.

Le nombre des croyants s'étant donc considérablement augmenté, ils élevèrent une église qu'ils dédièrent sous le nom de la *Sainte Mère de Dieu.* Elle subsiste encore aujourd'hui, et c'est le seul édifice qui soit resté debout sur les ruines de cette vaste cité. Alors, dans le dessein de propager de plus en plus la connaissance du nom de Jésus-Christ, Domninus ordonna des prêtres et des lévites : puis il les envoya dans la Dalmatie, et en peu de temps ils eurent gagné à Dieu et arraché au démon presque toute cette grande province.

III.

Interrogatoire de S. Domninus.

Après tant de travaux apostoliques, inspirés et accomplis par sa parfaite charité, le temps était venu pour lui, d'aller recevoir la récompense de la gloire céleste. Le Seigneur lui

rappela donc ces paroles qu'il avait dites sur la terre à tous ses Disciples :

— *C'est bien : Bon et fidèle serviteur, je vous établirai sur beaucoup de choses ; entrez dans la joie de votre Seigneur.*

Maurélius, préfet de Salone, le fit saisir et comparaître devant son tribunal. Là, les prêtres des idoles l'accusèrent *d'avoir méprisé les dieux, d'introduire dans la ville, contrairement aux lois des Augustes Empereurs, une religion nouvelle, de ne prêcher qu'un Dieu unique et son Fils qui a été crucifié.*

Interrogé donc sur les noms de sa patrie et de ses parents, Domninus les fit connaître à Maurélius, et déclara qu'il était véritablement Chrétien.

— J'ai été envoyé, ajouta-t-il, pour annoncer Jésus-Christ et pour montrer la vanité des idoles.

On lut devant lui l'édit du Sénat et du peuple Romain, portant que quiconque serait découvert prêchant une telle doctrine dans l'étendue de l'empire Romain, devrait être puni de la peine capitale et livré à tous les genres de supplices, à moins qu'il ne consentît à sacrifier aux dieux.

— Je ne crains point l'iniquité, répondit le Saint. Je sers et je prêche Jésus-Christ. Quant à vos dieux, je les méprise, et vos menaces ne m'effraient point. Réunissez sur moi seul tous vos tourments. Je suis disposé à souffrir tous les supplices, plutôt que de cesser de rendre témoignage à la vérité.

A ce langage, le Proconsul Maurélius se crut méprisé, entra en colère, fit jeter Domninus en prison ; mais ensuite l'en ayant tiré, il essaya de le corrompre par des largesses et par les promesses les plus flatteuses ; la seule condition qu'il exigeait était d'offrir de l'encens aux idoles.

— « O insensé, dit Domninus au Président, vous espérez m'ébranler au moyen de l'or, moi qui ai abandonné le plus riche patrimoine, pour vivre pauvre avec le Christ ? Le Chré-

tien n'a aucun besoin de ces richesses : il n'a besoin que de la foi et de la vertu : ce sont les moyens par lesquels il acquiert dans le Ciel des richesses qui jamais ne périront.

IV.

Flagellation du Saint. — Martyre de quarante Chrétiens. Résurrection d'un mort.

Maurélius comprit que toutes ses tentatives étaient infructueuses. Alors il commanda de dépouiller de ses vêtements l'homme de Dieu et de le flageller. Or, pendant cette opération, il se fit un grand concours de Chrétiens au Prétoire. Ils insultaient le proconsul, ils frémissaient de douleur, ils reprochaient hautement à Maurélius l'iniquité de cet acte, l'oppression et le supplice d'un homme innocent. Après la flagellation, le Préfet lança tout-à-coup une troupe d'hommes armés sur cette réunion de fidèles, en fit saisir quarante, et sur leur refus de sacrifier aux idoles, il les fit sur-le-champ décapiter. Dans la nuit, leurs corps furent enlevés par les Chrétiens et enterrés au pied du Mont de Massari [1].

Sur ces entrefaites et dans ces jours-là même, mourut le fils de la veuve *Febronia*, dont le mari, appelé *Dignatus*,

[1] On lit dans le martyrologe romain et dans celui d'Usuard :

« A Salone, en Dalmatie, les saints martyrs Domnion, évêque, et huit « soldats. »

Les anciens manuscrits donnent les noms de ces huit soldats :

Ce sont :

Paulinianus ;
Telius;
Astérius;
Anastasius;
Maurus ;
Septimius ;
Antiochianus ;
Caïanus.

Leurs corps ont été transférés de Dalmatie au baptistère de Constantin par le pape Jean IV, qui était de Dalmatie. Le récit de cette translation est écrit dans les anciens monuments de l'église de Latran. (Baron.)

avait été sénateur de la ville de Rome. Pour cette raison, la mort de ce jeune homme fut très-sensible au Proconsul, qui, n'ignorant pas, d'ailleurs, que quelquefois les Chrétiens avaient rendu des morts à la vie, se mit à presser Domninus de faire connaître par un prodige de ce genre la grandeur de la puissance du Christ. Ce n'était pas qu'il crût lui-même à la puissance de Jésus-Christ; car il attribuait à la magie tous les miracles des hommes apostoliques. Il n'avait en vue, dans cette demande, que (de pourvoir à) la vie du défunt, de quelque manière qu'il le pût faire. Il fait semblant de promettre qu'il croira en Jésus-Christ, si son nom invoqué ressuscite le mort.

Domninus lui répondit :

— Bien que je sache que les liens de Satan vous enchaînent tellement, que vous n'êtes plus libre, pour ainsi dire, de suivre la vérité; néanmoins, eu égard à ceux qui croient et à ceux qui croiront, pour qu'ils ne pensent pas qu'il y ait rien d'impossible à la puissance du Christ, je rendrai ce mort à la vie et à une santé parfaite. La charité nous impose le double devoir d'aimer Dieu et d'aimer le prochain [1]. En envoyant deux à deux ses Disciples prêcher son Evangile, le Seigneur leur a laissé entendre que quiconque n'avait pas de charité pour le prochain, était incapable de remplir l'office de la prédication.

Alors il fléchit les genoux près du cadavre, pria en élevant les yeux et les mains au ciel, et obtint ainsi au nom de Jésus-Christ la vie au mort. Il commanda au jeune homme de se lever sur ses pieds et de vivre de nouveau sur la terre. A peine avait-il fini de parler, que son commandement eut son effet.

[1] S. Grégoire, pape, *Hom. 17 in Evang., et Brev. rom. in comm. Evangelistarum, 2° loco,* fait allusion à ce passage, lorsqu'il dit en parlant des 72 disciples :

« Ecce enim (Dominus et Salvator noster) binos in prædicationem « Discipulos mittit : quia duo sunt præcepta Charitatis, Dei videlicet « amor, et proximi..... quia qui charitatem erga alterum non habet, « prædicationis officium suscipere nullatenus debet. »

Le jeune homme se leva debout, non comme quelqu'un qui est rappelé de la mort à la vie, mais comme celui qui sort de l'état de sommeil.

V.

Martyre de S. Domninus. — Ses reliques.

A la vue de ce miracle, plusieurs Païens se convertirent à Jésus Christ. Quant à Maurélius, bien que le jeune homme fût rendu à la vie, ce qui lui causait une joie extrême, néanmoins il persévéra invinciblement dans son attachement obstiné à l'idolâtrie ; car son cœur était tellement endurci, que les prodiges même les plus évidents et les plus puissants étaient incapables de l'amollir. Bien plus, cette vue ne fit que l'exciter davantage, lui et les prêtres des idoles, à hâter la mort de Domninus. C'étaient surtout ces prêtres idolâtres qui l'animaient ainsi : ils lui offraient beaucoup de présents, ils faisaient naître dans son esprit mille soupçons, mille inquiétudes. Ils l'exhortaient à prendre garde à lui-même, et à craindre que, s'il renvoyait cet homme impuni et s'il le laissait vivre, il ne passât lui-même pour un contempteur des décrets impériaux, n'en subît la peine, et ne payât une action imprudente ou par l'exil, ou par la confiscation de ses biens, ou par sa mort.

Poussé par ces considérations, Maurélius se hâta de porter la sentence capitale, et la prononça en ces termes :

— J'ordonne que Domninus, pour avoir agi contrairement aux lois de nos empereurs et méprisé nos dieux, soit puni de la peine capitale.

Aussitôt on le mena hors de la salle du Prétoire; on le conduisit au-dehors des remparts, et, pendant qu'il faisait sa prière, on lui trancha la tête.

Le glorieux Martyr quitta donc la terre le jour des nones de mai et s'en alla au ciel, recevoir du Créateur Universel des hommes la couronne de l'immortalité, pour laquelle il avait

méprisé la mort temporelle. Pendant la nuit, les Chrétiens l'enterrèrent dans le lieu même où il avait expiré.

Quelques années après, la persécution ayant cessé, on transporta le corps du saint Martyr dans la ville, à l'église même de Marie, que les fidèles avaient construite dans cette ville, comme il a été dit.

Plus tard, les Goths ayant envahi le territoire et détruit entièrement Salone, les habitants de cette ville, qui d'abord s'étaient réfugiés dans les îles voisines, en sortirent enfin, et vinrent s'établir dans le palais de Dioclétien, éloigné de trois milles de Salone, devenu ainsi une grande cité, appelée depuis *Spalatro*. Ils jetèrent hors d'un temple dédié à Jupiter toutes les idoles qu'il contenait, le firent dédier par l'archevêque Jean à Sainte Marie, mère de Dieu, et y firent la translation du corps du saint Martyr de Salone, le 4 des Calendes d'août. C'est dans ce temple que jusqu'à ce jour se conserve ce corps sacré, que Dieu a environné de gloire et a illustré par des miracles.

Nous croyons que les mérites et l'intercession du martyr nous recommandent efficacement à Dieu, et nous espérons arriver à la béatitude céleste par lui et par le secours de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui vit et règne avec le Père et le Saint-Esprit dans les siècles des siècles. Amen.

Comment a-t-on découvert le corps du Martyr dans les ruines de Salone [1] ; quelles merveilles ont signalé sa précieuse invention et sa glorieuse translation; quelle fut la gloire de S. Domninus après sa mort, à Spalatro [2] et dans les îles cir-

[1] On montre encore aujourd'hui parmi les anciennes ruines de Salone un lieu assez profond que les habitants disent être le sépulcre de S. Domnius, premier évêque de Salone, et compagnon de S. Pierre, et près de là deux autres tombeaux de S. *Anastase* et de S. *Reinier*, prélats de cette église.

[2] Spalatro, ville et port de mer de Dalmatie, est maintenant sous la domination des Vénitiens, avec titre d'archevêché, ayant pour évêchés

convoisines; quelles furent les riches offrandes des princes, des ducs, des rois et des peuples, faites sur le tombeau du Saint; quelles furent les insignes faveurs que les habitants de Spalatro reçurent de lui; les secours visibles, les avantages militaires et les grâces de tout genre qu'ils obtinrent de Dieu par sa protection, ce serait l'objet de plusieurs longs récits. On les peut lire dans les hagiographes qui ont écrit les *Actes des Saints*[1].

S. TROPHIME

Compagnon des Apôtres et en particulier de S. Paul, — envoyé à Arles, dans les Gaules, par S. Pierre, — fondateur et premier évêque de cette ville, — martyr avec S. Pierre et S. Paul.

(XXIX Décembre.)

On lit dans le Martyrologe Romain[2] :

« Le XXIX décembre, à Arles, fête de *S. Trophime*, dont « parle S. Paul dans son épitre à Timothée. Ayant été or- « donné évêque par cet apôtre, il fut le premier envoyé dans « cette ville pour y prêcher l'Evangile de Jésus-Christ. De « cette source de prédication, comme l'écrit le pape S. Zozime, « toute la Gaule reçut les ruisseaux de la foi. »

suffragants : *Nona*, *Lesina*, *Trau*, *Scardona*, *Sebenico*, *Macarska*, *Tine*, *Almissa*, *Dulma* dans la Bosnie, *Zegna* dans la Croatie. Dans les monuments des derniers siècles elle est appelée *Spalatum*, du mot latin *Palatium*, parce que c'était autrefois un palais de l'empereur Dioclétien, natif de Salone, à une lieue de Spalatro. On l'appelle aussi *Salonæ-novæ* et *Spitten* en langage du pays. L'église cathédrale de cette ville était autrefois un petit temple au milieu du palais de Dioclétien. Ce temple obscur où les païens célébraient autrefois leurs mystères, ayant été converti en église, a été depuis reconstruit et orné d'embellissements.

[1] Voyez Boll. *11 apr., p.* 9, 10, 11.

[2] Item apud Bedam, Raban., Usuard., Adon., Baron., et alios.

Suivant la tradition de l'église romaine et en particulier d'Arles, qui est la plus généralement suivie, S. Trophime est le même que le saint de ce nom qui suivit S. Paul d'Ephèse en Macédoine et en Achaïe, vers l'an 52, et qui l'accompagna de Corinthe à Jérusalem, l'an 58 de Jésus-Christ [1]. Comme il était originaire d'Ephèse, en Asie, et considéré comme sorti de parents Gentils, il donna occasion au tumulte qui s'excita contre S. Paul dans Jérusalem [2] ; car *les juifs d'Asie ayant vu dans cette ville Trophime d'Ephèse avec Paul, ils croyaient que Paul l'avait introduit dans le Temple. Aussitôt ils émurent tout le peuple, et se saisirent de lui, en criant :*

— *Au secours, Israélites ! Voici celui qui dogmatise partout contre ce peuple, contre la loi, et contre ce lieu saint ; et qui de plus a encore introduit les Gentils dans le Temple, et a profané ce saint lieu.*

S. Paul fut arrêté et conduit à Rome. On ignore ce que fit S. Trophime pendant ce temps-là; mais on sait qu'après que cet apôtre fut délivré, S. Trophime l'accompagna dans ses voyages de l'an 65, et que S. Paul *le laissa malade à Milet* [3], comme on le voit par l'épitre de S. Paul à Timothée, écrite en l'an 65.

Les Orientaux disent que S. Trophime retourna à Rome, et qu'il y eut la tête tranchée, avec S. Paul, par ordre de Néron. Ils font sa fête le 14 d'avril. L'église romaine la célèbre le 29 décembre.

La tradition commune et constante porte que S. Trophime a été envoyé avec six autres évêques dans les Gaules [4], sous l'empire de Claude, c'est-à-dire, environ de l'an 41 à l'an 50 de Jésus-Christ. Il a eu tout le temps de fonder l'église d'Arles

[1] Act. XX, 4.

[2] Act. XXI, 27-29.

[3] 2 Timoth. IV, 20.

[4] Voyez la *Notice de S. Lazare parmi celles des soixante-douze disciples.*

et de prêcher dans les contrées circonvoisines. Il y a des auteurs qui ajoutent[1] que, dans les derniers temps, où S. Trophime était devenu le compagnon des travaux de S. Paul, cet apôtre, après sa délivrance arrivée en l'an 63, alla en Espagne, et que, passant par les Gaules, il laissa à Arles S. Trophime, qui était déjà évêque de cette ville. La mission de ce saint homme apostolique à Arles, est regardée comme un fait historique certain. Le témoignage de S. Anselme, de Pierre de Cluni, les anciens manuscrits de l'église d'Arles, la lettre des dix-neuf évêques de la Gaule Viennoise et Narbonnaise au pape S. Léon, où ils disent que S. Trophime fut envoyé dans les Gaules par S. Pierre, et plusieurs autres preuves exposées par M. l'abbé Faillon, de S. Sulpice[2], tout concourt à démontrer que c'est à bon droit que l'église d'Arles a toujours honoré ce saint comme son premier fondateur et son premier évêque[3].

Les reliques de cet apôtre et martyr de Jésus-Christ ont été transférées en 1152 dans la cathédrale d'Arles, qui prit le nom de S. Trophime, au lieu de celui de S. Etienne qu'elle portait auparavant.

Bien que les Occidentaux célèbrent la fête de ce saint le 29 décembre, comme il a été dit, néanmoins ils n'ont point la pensée de contredire la tradition d'Orient qui met son martyre au 14e jour d'avril. C'est pourquoi le Martyrologe Romain en fait une mention particulière au 14e jour de ce mois:

[1] Voyez Baronius, *an.* 62, *n°* 4; Usuard., Ribaden.

[2] *Vide Acta conciliorum, edit Harduini, tom. VI, p.* 868. — M. Faillon, *Monum. inédits, tom. II, p.* 558; — *Et SS. concilia, edit. Labb., p.* 1503; — v. cl. Rapine, *Hist. de S. Memmius, p.* 22.

[3] Les Diptyques de l'église d'Arles, donnés par le P. Mabillon, mettent un S. Denys à la tête des évêques de cette ville, et S. Trophime après lui. « Je ne sais, dit Tillemont, si cela pourrait s'expliquer par « une vie de S. Regulus..... qui porte que S. Denys de Paris, venant de « Rome, aborda à Arles, et s'y arrêta quelque temps pour y prêcher la « foi, en sorte qu'il bâtit même une église. »

Mabillon, *Analect. tom.* 3, *p.* 432. Tillemont, *Mém.* 1, 336. Boll., 30 *mars, p.* 821. 3. *Annal. Ph. Chr. n.* 97, *p.* 8.

« Ce même jour, *y est-il dit*, S. Trophime, disciple de « l'apôtre S. Paul, que les Grecs croient avoir été décapité « sous Néron, après la mort de S. Pierre. »

Ce célèbre disciple des Apôtres a été admis par eux dans l'ordre des soixante-douze Disciples de Notre-Seigneur, et c'est pourquoi les monuments de l'église d'Arles [1], le bréviaire et le *Gallia christiana*, Raban-Maur, la sculpture et la numismatique, lui attribuent la qualité de disciple de Notre-Seigneur.

Cernitur eximius
Vir, Christi Discipulorum
De numero, Trophimus
Septuaginta duorum.
Hic unus ex Discipulis
Christi Jesu egregiis,
Secutus est vestigia
Petri et Pauli sanctissima.
Arelatensi populo,
Petro jubente Apostolo,
Christi prædicat gratiam,
Calcat idololatriam [2].

S. TIMOTHÉE

Disciple des Apôtres, — témoin de leur prédication et de leurs faits miraculeux, — thaumaturge lui-même et prédicateur apostolique, — évêque de la grande Ephèse, — illustre martyr de Jésus-Christ.

(XXIV Janvier. — An 24-64-97.)

I.

Origine de S. Timothée. — Son éducation. — Son élévation à l'épiscopat. Il devient le disciple, l'ami et le compagnon de S. Paul.

S. Timothée était, comme on le pense communément, de la ville de Lystres [3], dans la Lycaonie. Son père était Gentil, et sa mère, nommée *Eunice*, était juive, et probablement parente

[1] Suarez, *Gallia Christiana, t. VIII. Provincia Ms. de la Biblioth. royale, p.* 117.

[2] Officia Arelatensis Ecclesiæ. S. Trophimi.

[3] *Act. XVI*, 1.

de S. Paul. Sa grand'mère, appelée *Loïde*, avait embrassé, avec Eunice, la foi chrétienne. Le grand apôtre fait l'éloge de la piété de ces deux saintes femmes [1].

Timothée s'appliqua, dès son enfance, à l'étude de l'Ecriture sainte [2]. Le témoignage avantageux que les frères d'Icone et de Lystres rendirent de lui à S. Paul, qui vint prêcher en Lycaonie l'an 51 de Jésus-Christ, engagea cet Apôtre à le choisir pour compagnon de ses travaux, à la place de S. Barnabé. Il le circoncit toutefois à Lystres, avant de s'en faire suivre. Car, quoique les cérémonies légales n'obligeassent plus depuis la mort de Jésus-Christ, il fut pourtant permis de les observer comme une chose indifférente jusqu'à la ruine de Jérusalem et du Temple. Par là, disent les anciens Pères, on enterrait la Synagogue avec honneur. S. Paul avait encore d'autres raisons pour agir de la sorte ; il conciliait à son disciple l'estime des juifs, et leur montrait, d'ailleurs, qu'il n'était pas lui-même ennemi de leur loi. Ici S. Chrysostôme [3] admire la prudence et la charité de S. Paul. Ne doit-on pas aussi admirer l'humble docilité avec laquelle le disciple se soumit à une cérémonie douloureuse, qui n'était point de précepte ? S. Augustin [4] loue encore le zèle et le désintéressement de Timothée, qui ne balança point à quitter son pays, sa maison, son père et sa mère, pour suivre un Apôtre dont il lui faudrait partager la pauvreté et les souffrances.

Après qu'il fut circoncis, S. Paul lui confia, dit S. Chrysostôme [5], toute l'économie et le ministère de la prédication, quoiqu'il fût encore bien jeune; de sorte qu'il fut fait en même temps disciple et maître, sa vertu extraordinaire suppléant au défaut de l'âge. S. Chrysostôme croit que S. Timothée fut fait

[1] 2 *Timoth. I*, 5.
[2] 2 *Timoth. III*, 15.
[3] S. Chrys. *Præf. in I Timoth.*
[4] S. Aug. *Serm.* 177, *n.* 7.
[5] S. Chrysost., *in I Timoth.*

évêque aussitôt après sa circoncision. On ne peut douter au moins qu'il ne le fût, lorsque S. Paul lui écrivit en l'an 64, puisqu'il lui parle de la conduite à tenir dans ce qui regarde l'*imposition des mains*[1] sur les ordinands et *les accusations contre les prêtres*. Il ne fut fait évêque que par une prophétie[2] et un ordre particulier du Saint Esprit. Ce fut S. Paul qui lui imposa les mains; et en recevant par cette imposition la grâce du Saint-Esprit, il reçut le pouvoir, non seulement de gouverner l'Eglise, mais encore de faire des miracles. Aussi S. Chrysostôme[3] dit qu'*il ressuscitait même les morts*, et S. Polycrate[4], l'un de ses illustres successeurs au siége archiépiscopal d'Ephèse, dit que son épiscopat a brillé d'un grand nombre de miracles et de prodiges éclatants. *Ubi siquidem in doctrinis et miraculorum ostensionibus, sanitates et conversationes super ascendentes humanas cogitationes peregit.*

Il travaillait avec S. Paul pour l'Evangile, comme un fils avec son père[5], et cet apôtre l'appelle non seulement son fils *très cher et très fidèle*[6], mais aussi *son frère*, le *compagnon de ses travaux*[7], et en un mot un *homme de Dieu*[8]. Il assure qu'il n'avait personne qui lui fût uni de cœur et d'esprit, comme l'était son cher disciple Timothée[9]. — Il recommande aux Corinthiens de[10] ne le pas mépriser, parcequ'il travaillait

[1] I Timoth., V. 22.

[2] *I Tim. IV*, 14, ou, selon d'autres, il reçut avec l'épiscopat le *don de prophétie*, de parler les langues et de rendre les oracles ; ce qui était très-ordinaire dans l'église primitive et notamment à Ephèse. *Act. XIX*, 6.

[3] S. Chrys. *in I Timoth. hom.* 13, *p.* 487.

[4] S. Polycrate, *in epist. ad eccl. de S. Timoth. n.* 3, *ap. Boll.*, 24 *jan. p.* 566.

[5] Philip. II, 22.

[6] I Cor. IV, 17.

[7] I Thess. III, 2.

[8] I Timoth. VI, 2.

[9] Phil. II, 20.

[10] I Cor. XVI, 10, 11.

pour le Seigneur aussi bien que lui, et il joint son nom avec le sien dans plusieurs de ses lettres. Cette affection que S. Paul avait pour lui suffit pour nous faire juger de l'estime que nous en devons avoir.

II.

Courses apostoliques de S. Timothée. — Il est établi évêque d'Ephèse et métropolitain de l'Asie.

L'Apôtre, après avoir pris avec lui S. Timothée, passa de l'Asie en Macédoine, prêcha à Philippes, à Thessalonique, et à Bérée. En quittant Bérée [1] pour se rendre à Athènes, il y laissa Timothée avec Silas, et lorsqu'il eut séjourné quelque temps à Athènes, il leur manda par quelques chrétiens, de l'y venir trouver au plus tôt. S. Timothée y étant venu, et ayant rempli le but de son arrivée, S. Paul le renvoya [2] d'Athènes à Thessalonique pour y fortifier la foi des chrétiens contre les persécutions qu'ils avaient alors à souffrir.

Timothée trouva l'église de Thessalonique en très-bon état, et revint avec Silas trouver S. Paul à Corinthe. Ce fut dans ce temps-là que S. Paul écrivit sa première épitre aux Thessaloniciens. De Corinthe S. Paul alla à Jérusalem, d'où il revint passer deux ans à Ephèse. Comme il avait formé le dessein de retourner dans la Grèce, il chargea Timothée et Eraste de le devancer en Macédoine, afin qu'ils fissent préparer les aumônes destinées au soulagement des chrétiens de Jérusalem.

Il donna ordre à Timothée en particulier d'aller ensuite à Corinthe, pour y corriger quelques abus, et pour rappeler aux fidèles la doctrine qu'il leur avait prêchée. Dans la lettre qu'il écrivit aux Corinthiens peu de temps après, il leur recommandait fortement son cher disciple [3] Il attendit son retour en Asie, et le mena avec lui en Macédoine et en Achaïe. Timothée

[1] Act. XVII, 14, 15.
[2] I Thess. III, 1, 2.
[3] I Cor. XVI, 10.

laissa l'apôtre à Philippes, et le rejoignit à Troade. S. Paul, de retour en Palestine, fut mis en prison à Césarée ; il y resta deux ans, et fut ensuite envoyé à Rome. Timothée était avec lui dans ce temps, puisqu'il est nommé conjointement avec lui à la tête des épîtres à Philémon, aux Philippiens et aux Colossiens, qui furent écrites dans les années 61 et 62.

Timothée eut aussi le bonheur d'être emprisonné pour Jésus-Christ, et la gloire de confesser sa foi en présence d'un grand nombre de témoins ; mais on le mit en liberté[1].

Ce fut en l'année 64 de Jésus-Christ, que S. Paul étant retourné de Rome en Orient, laissa son disciple Timothée à Ephèse, pour gouverner l'église de cette grande ville, — pour s'opposer à ceux qui semaient une fausse doctrine, pour ordonner des prêtres, des diacres et même des évêques[2] ; car on lui confia aussi le soin de toutes les églises d'Asie[3]. Ce fut donc S. Paul qui l'établit premier évêque d'Ephèse. On voit dans le concile de Chalcédoine[4], que S. Timothée était alors considéré comme le premier des évêques d'Ephèse. Selon les actes de S. Timothée[5], composés par S. Polycrate, lorsque le disciple de S. Paul fut établi évêque de cette célèbre cité, Maxime était proconsul de l'Asie-Mineure.

III.

S. Timothée fut honoré de deux lettres de S. Paul. — Sa sobriété. — Combien il avait l'estime et l'affection du grand Apôtre.

S. Paul écrivit deux épîtres à S. Timothée. On croit communément[6], que cet apôtre était encore en Macédoine, quand il lui envoya sa 1re épître, où il lui donne divers préceptes,

[1] Hebr. XIII, 23.
[2] I Tim. 1.
[3] S. Chrysost., *Hom. 16 in I Timoth.*
[4] Conc. Labb. *t. 4, p.* 699.
[5] S. Polycrat., *ap. Boll. 34 januar.*
[6] S. Théodoret *in Rom.* et S. Athanas. *in Synop.*

tant pour sa conduite particulière, que pour le gouvernement des fidèles, et où il lui fait espérer qu'il le verra bientôt[1].

Nous apprenons de cette lettre, que Timothée ne buvait que de l'eau. Mais comme ses grandes austérités avaient altéré sa santé, et qu'il avait l'estomac très affaibli, S. Paul lui ordonna *de boire un peu de vin.* Il dit *un peu*, remarquent les SS. Pères, parce qu'il nous est utile que la chair soit faible, afin que l'esprit soit plus fort et plus vigoureux. Timothée avait peut-être alors quarante ans. Il est probable que S. Paul le vint trouver à Ephèse, comme il le lui avait fait espérer. Il ne le quitta cette dernière fois que pour retourner à Rome, et y aller recevoir la couronne du martyre. S. Timothée, qui lui était attaché par un amour extrêmement tendre, ne put, dit S. Chrysostôme, le laisser partir sans répandre beaucoup de larmes. S. Paul n'oublia jamais cette marque de son tendre attachement. Il se souvenait continuellement, le jour et la nuit, dans ses prières, de son cher disciple, dont il aimait tant la foi sincère, et il regardait même ce souvenir comme une grâce qu'il avait reçue de Dieu. Aussi ne perdit-il jamais le désir de le voir encore, dans l'espérance que cette vue lui procurerait à lui-même une joie parfaite.

C'est pourquoi, étant arrivé à Rome et touchant déjà au terme de sa vie, il lui écrivit une seconde lettre, qui était toute pleine de tendresse et de consolation, et comme son testament. Dans cette deuxième lettre, il lui disait de le venir trouver à Rome avant l'hiver, afin qu'il eût la consolation de le voir encore une fois avant de mourir, et afin de lui recommander et confier beaucoup d'autres choses. Il l'y exhorte à ranimer cet esprit de courage, ce feu du Saint-Esprit, dont il fut rempli le jour de son ordination : il lui donne des avis sur la conduite qu'il devait tenir à l'égard des hérétiques de ce temps-là, et lui dépeint le caractère de ceux qui devaient s'élever dans la suite.

[1] Tim. 3, v. 14.

Il lui mande d'amener Marc avec lui, et de lui apporter divers objets qu'il avait laissés à Troade ; il lui marque qu'il avait envoyé Tychicus à Ephèse. Quelques auteurs pensent que c'était pour y tenir sa place, pendant que l'évêque d'Ephèse ferait le voyage de Rome.

S. Timothée a toujours été regardé comme le premier évêque[1] d'Ephèse. C'est par lui que l'église de cette ville commence la liste ou les tables de ses évêques[2]. Quoique S. Jean l'évangéliste y demeurât en même temps que lui, néanmoins il n'en était pas l'évêque particulier ; il y résidait seulement comme apôtre et il avait un soin commun de toutes les chrétientés de ces contrées, une inspection générale sur toutes les églises d'Asie, par une autorité supérieure à celle même des évêques[3].

IV.

Martyre de S. Timothée. — Lieu de sa sépulture. — S. Jean gouverne son église.

Tous les anciens martyrologes et autres monuments[4] donnent à S. Timothée le titre de martyr[5]. S. Polycrate, célèbre

[1] Euseb. *l.* 3, *c.* 4; Conc. 4, *p.* 699.

[2] Dans l'Apocalypse qui fut écrite vers l'an 95, Jésus-Christ reproche à l'évêque d'Ephèse d'être déchu de sa première charité; il l'exhorte à faire pénitence et à rentrer dans la pratique de ses premières œuvres *(Apoc. II, 4.)* Cet évêque ne pouvait être que S. Timothée, selon Calmet. Pereira, Corneille de La Pierre, Grotius, Alcazar, Bossuet, etc., sont du même sentiment. Tillemont, Bollandus, de Lyre, Ribeyra, pensent que le reproche de Jésus-Christ tombait non sur S. Timothée, mais sur son troupeau. D'autres disent que S. Timothée ne montra peut-être pas assez de vigueur en reprenant les vices; mais que le reproche de Jésus-Christ lui fit réparer cette faute, et que son zèle lui valut la couronne du martyre en 97.

S. Jean l'Evangéliste sacra évêque Jean Ier pour succéder à S. Timothée. *(Voyez Constit. apost. l. 8, c. 46.)*

Onésime fut le troisième évêque d'Ephèse, et l'était encore en l'an 107. *Voyez* Le Quien, *Or. Christ.*, *t.* 1, *p.* 672. S. Igna. *ad Ephes. p* 2, 3. Tillemont, *t.* 2, *p.* 161.

[3] Baron. *an* 109, § 55. Till. *Mém. t.* 2, *p.* 160.

[4] S. Sophron. *c*, 11, *p*· 265. Baron., 24 *jan.*

[5] Le Martyrologe romain s'exprime ainsi :

« Le 24 janvier, fête de S. Timothée, disciple de S. Paul, qui fut or-

évêque d'Ephèse, au second siècle (120-200), a écrit les actes de son martyre. En voici le résumé :

Sous l'empire de Nerva (96-97) et sous le proconsulat de Pérégrinus, lorsque S. Jean l'évangéliste était encore à Pathmos, les Païens firent, le 22 de janvier, une fête, appelée par les Asiatiques, *Catagoges* ou *Conduite*, dans laquelle ils portaient les images de leurs dieux, chantaient des hymnes obscènes, commettaient des fornications et des adultères, des violences et des homicides, et mille turpitudes et insolences, avec d'autant plus de liberté, qu'ils étaient masqués et armés de massues [1]. Souvent S. Timothée les avait repris de ces orgies et de ces crimes, sans avoir obtenu qu'ils y missent un terme. *Et hæc agentes, non desinebant, frequentissime ipsos devocante sanctissimo tunc archiepiscopante Timotheo* [2].

Un jour, S. Timothée se jeta au milieu d'eux pour empêcher les désordres de cette fête abominable ; il criait aux païens qui restaient dans Ephèse, et qui voulaient renouveler ces impiétés, et leur disait :

— Ephésiens, cessez de vous livrer à ces excès de l'idolâtrie : Reconnaissez celui qui est manifestement le vrai Dieu !

Ces hommes, poussés par le démon dont ils se faisaient les instruments aveugles, le frappèrent de leurs massues, l'accablèrent de pierres, jusqu'à lui ôter la vie. Ses disciples le retirèrent de là pendant qu'il respirait encore, le portèrent sur une montagne voisine de la ville, où il expira. Ils ensevelirent son

« donné évêque d'Ephèse par cet Apôtre, et qui, après avoir soutenu « plusieurs combats pour Jésus-Christ, un jour, comme il reprenait les « païens, qui sacrifiaient à Diane, fut accablé d'une grêle de pierres, et « peu de temps après, s'endormit dans le Seigneur. »

[1] « Fascialibus velantes facies, et rhopala et imagines simulacrorum « portantes, ac cantica ludicra quædam clamantes, superinsiliebant « inordinabiliter liberas et venerabiles mulieres, homicidia etiam et « alia plura illicita et nefanda operantes, et multum sanguinem effun- « dentes in designatis locis civitatis. » *(S. Polycrat., epist.)*

[2] S. Polycrates, *Epist. ad eccl. n.* 5.

corps dans un lieu appelé *Pion*, (où depuis fut construite une église, qui rappelle son illustre martyre).

Les Grecs[1] disent que le tombeau de S. Timothée est placé auprès de celui de S. Jean sur une montagne appelée *Libate*. Ils rapportent[2] son martyre à peu près comme nous le lisons dans ses anciens actes. Ils en font leur grand office le 22 de janvier. L'Eglise Romaine, suivant les Martyrologes de Bède, de Raban, de S. Adon, et de plusieurs autres, mettent sa fête au 24[3].

Ses Actes[4] ajoutent que S. Jean, ayant appris sa mort, lorsqu'il revint de Pathmos à Ephèse, se chargea du gouvernement de son église, jusqu'au règne de Trajan.

V.

Translation des reliques de S. Timothée. — Prodiges opérés par elles.

Nous apprenons de S Paulin[5], de Théodore-le-Lecteur[6], de Philostorge[7] et de plusieurs autres auteurs, que les reliques de S. Timothée furent transférées solennellement sous Constance, en 356, d'Ephèse à Constantinople. S. Paulin assure que, durant la translation ou le trajet, elles opérèrent un grand nombre de miracles. Elles furent reçues avec un très-grand honneur à Constantinople, le 24 de juin, sous le huitième consulat de Constance et le premier de Julien, l'an 356.

On rapporta[8] encore à Constantinople, le 3 mars de l'an-

[1] Menæa, 8 *maii*, *p.* 70.
[2] Boll., 24 *jan.* *p.* 566. Ughel., *t.* 6, *p.* 1196.
[3] Boll. *ibid.*, 562, § 4.
[4] Boll. S. Polycr. *ibid.*, *n.* 7.
[5] S. Paulin, *carmina*, 26.
[6] Theod. Lect. *p.* 567.
[7] Philost. *l.* 3, *c.* 2. Chr. Alex. *p.* 680.
[8] Boll. *ibid.*, 24 *jan.*

née suivante, les corps de S. André et de S. Luc ; et le Martyrologe Romain fait une commémoration commune de la translation de ces trois Saints le 9 du mois de mai. Les corps de ces trois Saints furent placés sous l'autel de l'Eglise des Apôtres, où les démons, dit S. Jérôme [1], témoignaient par leurs rugissements, combien ils étaient tourmentés par leur présence. S. Chrysostôme [2], dans la première de ses homélies au peuple d'Antioche, parlant de ce qui fait la gloire de S. Timothée, dit que ses ossements sacrés chassaient les démons.

Ceux qui accompagnèrent son corps, lorsqu'on le transporta à Constantinople [3], reçurent de ses reliques pour récompense, et la moindre partie opérait partout de grands miracles [4]. Il y en avait à Rome dans la chapelle du Saint, près de l'église de S. Paul, et c'est ce qui a donné occasion d'en célébrer la fête à Rome et en Afrique le 22 août. Son corps fut trouvé à Constantinople sous le règne de Justinien [5], et ensuite remis en terre comme il était.

— S. Timothée est un des plus illustres témoins des faits prodigieux des Apôtres. Lorsque, dans sa patrie, il jouissait de la plus légitime comme de la plus belle réputation, lorsqu'il avait reçu l'éducation la plus libérale, et qu'une brillante carrière s'offrait à lui dans le monde, il a choisi l'opprobre, la souffrance, les travaux de l'apostolat évangélique ; il s'est sacrifié à la cause de Jésus-Christ, en versant son sang pour lui et après avoir pratiqué les plus rudes austérités. S'il a fait cela, c'est que la vue des miracles du Christ et de ses Apôtres, l'avait pleinement convaincu, ainsi que l'accomplissement des anciens oracles qu'il connaissait parfaitement, que la vérité

[1] S. Hieronym. *in Vigil. c.* 2.
[2] S. Chrys. *t.* 1, *hom. I, p.* 5.
[3] S. Paulin. *carm.* 26, *p.* 628.
[4] *Ibid.* Till. *Mém. p.* 161, *t.* 2.
[5] Procop. *æd. l.* 1, *c.* 4.

était dans l'Eglise. Tel a été l'unique mobile de son dévouement à la cause chrétienne. Tel a été le puissant motif des sublimes vertus qu'il a pratiquées jusqu'à son dernier soupir.

S. ARTÉMON

Témoin des œuvres des Apôtres, — docteur et prédicateur de l'Evangile, — évêque de Séleucie, en Pisidie.

(XXIV Mars)

Les Orientaux, dans leurs Ménologes anciens et modernes, parlent ainsi de ce saint Disciple des Apôtres.

« Le 24 mars, commémoraison de Notre Saint Père ***Artémon***, évêque de Séleucie, en Pisidie. Séleucie a été la patrie de ce Saint, en même temps que le siége de son épiscopat. Dès sa jeunesse, il s'y faisait remarquer par sa probité et sa sagesse. Le bienheureux apôtre S. Paul étant arrivé dans cette ville, cette lampe ne put rester cachée sous le boisseau. Le saint Apôtre institua Artémon pasteur et docteur de ce peuple. Le Disciple répondit à l'espérance du Maître. Il gouverna ce troupeau selon les règles de la vertu et de la piété. Il accueillit tous ceux qui implorèrent son secours ; il fut le protecteur des veuves, des orphelins, des indigents, le médecin des corps en même temps que des âmes. Ce fut après avoir rempli avec distinction ces devoirs inhérents à sa charge pastorale, qu'il termina ses jours dans une longue et heureuse vieillesse. »

Dans les Ménées, on trouve ce distique, composé à son sujet :

Τήν σάρκα βίψας ως ελυτρον Αρτέμων
Ου γῆς εχωντι, στελλεται προς την πολιν.

« Se dépouillant de son corps, comme d'un vêtement, et ne

« tenant plus à rien de ce qui est terrestre, Artémon vint « évangéliser notre ville (de Bysance)[1]. »

S. BÉRYLLE

Disciple de S. Pierre, — témoin des temps apostoliques, — docteur, thaumaturge, — évêque de Catane, en Sicile.

(XXI Mars.)

S. Bérylle était originaire d'Antioche, en Syrie. Devenu le Disciple de S. Pierre, il fut ordonné par lui évêque de Catane, en Sicile. Il exerça avec distinction le zèle pastoral, dirigea son troupeau dans de salutaires pâturages, convertit à la foi de Jésus-Christ un grand nombre d'infidèles, fut gratifié du don des miracles, et opéra plusieurs prodiges, parmi lesquels on remarque celui-ci. Près du lieu où il séjournait, une fontaine donnait des eaux amères; il adressa des prières au Seigneur, et les eaux de cette fontaine devinrent douces et potables. A la vue de cette merveille, un païen, fortement attaché à l'idolâtrie, embrassa la foi chrétienne, et avec lui un grand nombre d'autres personnes.

Après qu'il eut opéré divers miracles, et qu'il fut parvenu à une vieillesse avancée, il alla recevoir des mains du Christ la récompense de la vie éternelle.

Ses reliques se conservent avec un grand respect dans ce même lieu. Jusqu'à ce jour, tout malade qui y vient prier avec une foi véritable, reçoit une parfaite guérison.

(Voyez les *Actes* de S. Léon, les *Ménologes* Grecs, celui de *l'empereur Basile*, le *Synaxaire Parisien*, les *Ménées*, manuscrits et imprimés, le *Ménologe du cardinal Sirlet*; Ferrarius, *in Catalogo* SS., Ghinius, *in Natalibus* SS. *canonicorum*;

[1] En 1839, les populations entières sont accourues à la translation des reliques de S. Artémon. (Voir l'*Ami de la religion*, 23 août 1856.)

Octav. Cajetanus, *in Martyrol. Siculo, et in vitis* SS., *tom. 1* ; Baronius, *an 46, n. 2.* — Le *Martyrologe Romain* s'exprime ainsi :

« Le 21 mars, à Catane, S. Bérylle, ordonné évêque par « S. Pierre : il mourut en paix dans une extrême vieillesse, « après avoir converti un grand nombre d'infidèles. »

Cajetan dit que S. Bérylle, ayant été ordonné évêque de Catane, avec S. Marcien, évêque de Syracuse, et S. Pancratius, évêque de Taormina, en Sicile, a dû être envoyé avec eux par S. Pierre, vers l'an 44 de Jésus-Christ.

S. PHILIPPE

Disciple des Apôtres, — évêque en Sicile.

S. *Philippe* fut ordonné évêque par le Prince des Apôtres, avec S. Pancratius, S. Marcien, S. Bérylle; et il fut envoyé avec eux pour évangéliser la Sicile[1]. — C'est apparemment le même qui vint ensuite avec S. Denis dans les Gaules, et qui de là passa en Espagne[2].

CRATON

Philosophe païen, — témoin des miracles et des prédications des Apôtres, et notamment de S. Jean, — converti au Christianisme, — devenu prédicateur de l'Evangile, — historiographe célèbre dans la primitive Eglise.

Craton, comme on le voit au VI^e^ livre de l'*Histoire de l'Apôtre S. Jean, c. 1*, n'était d'abord qu'un philosophe stoïcien[3],

[1] Voir l'*Histoire de S. Pierre.* — Missions qu'il donne à ses disciples.

[2] Acta conciliorum, *edit.* Harduini, t. VI; et monumenta eccl. Engolism.; M. Faillon, *Monum. inédits, t. 2, p. 357-358.*

[3] *Apost. hist. de Johanne, l. V, c. 14.*

qui faisait mépris des richesses temporelles par le seul motif de la vaine gloire du monde. S. Jean l'Evangéliste lui fit voir le néant de cette fausse sagesse qui n'envisage, pour prix des plus grands sacrifices, non la volonté de Dieu, non la récompense éternelle, mais une fumée passagère de gloire mondaine. Il accompagna ses remontrances de miracles éclatants. Alors Craton, subjugué par l'éclat d'une telle puissance et par la considération d'une doctrine si pure, se convertit généreusement à Jésus-Christ, se fit baptiser et instruire plus exactement des choses de la foi, devint un excellent prédicateur dans la primitive Eglise, et écrivit pour l'instruction des fidèles l'*Histoire des Douze Apôtres*. Cet ouvrage était si étendu, si volumineux, qu'il était divisé en dix livres. C'est là qu'ont puisé en partie leurs matériaux, S. *Hégésippe*, *Abdias-le-Babylonien*, l'auteur ancien des *Constitutions Apostoliques*, et ceux qui nous ont transmis plusieurs pièces traditionnelles. Abdias dit lui-même[1] qu'il ne donne qu'un abrégé très-succinct des dix volumes de Craton ; *Julius Africanus*, ancien et célèbre écrivain, marque dans une préface placée à la tête du livre d'Abdias, que Eutrope, autre disciple des Apôtres, originaire de Babylone, a traduit cet ouvrage en grec ; que lui-même en a fait la traduction latine, qu'il a divisée en dix livres, et a traité séparément de chacun des Apôtres.

S. EUTYCHIUS

Disciple de S. Paul, — ressuscité par cet Apôtre, — devenu ensuite le disciple de S. Jean l'Evangéliste, — prédicateur zélé de l'Evangile, — témoin éprouvé de la vérité chrétienne.

(XXIV Août.)

Eutychius est ce jeune homme mentionné dans les Actes des

[1] *Apost. hist., de Juda et Simone, l. VI, c.* 20.

Apôtres, qui fut ressuscité par S. Paul à Troade, comme le rapporte S. Luc[1] :

Le premier jour de la semaine, dit-il, *les Disciples étant assemblés pour la fraction du pain, Paul qui devait partir le lendemain, leur fit un discours qu'il continua jusqu'à minuit. Or il y avait beaucoup de lampes dans la salle haute où nous étions assemblés. Et comme le discours de Paul dura longtemps, un jeune homme, nommé Eutyque* (ou Eutychius), *qui était assis sur une fenêtre, s'endormit; et étant plongé dans un profond sommeil, il tomba du troisième étage en bas*[2], *et on l'emporta mort*, ET SUBLATUS EST MORTUUS.

Mais Paul étant descendu en bas, s'étendit sur lui; et l'ayant embrassé, il lui dit :

— *Ne vous troublez point; car il vit.*

On le ramena vivant, et tous furent très-consolés.

Puis Paul étant remonté, et ayant rompu le pain et mangé, il leur parla encore jusqu'au point du jour, et il s'en alla ensuite.

Après le martyre de S. Paul, Eutychius s'attacha à la personne de S. Jean l'apôtre et se fit son disciple ; c'est ce que témoignent les Orientaux[3] dans leur Ménologe, et ce qui est marqué dans le Martyrologe Romain en ces termes :

« Le XXIV août, S. Eutychius, disciple de S. Jean l'Evan-
« géliste, qui, après avoir souffert en différents pays, la prison,
« la flagellation et le feu, pour la prédication de l'Evangile,
« mourut enfin en paix. »

Les Orientaux racontent, en effet, que, pour annoncer l'Evangile, il parcourut quantité de pays et de provinces ; que

[1] Act. c. XX, 7-12.

[2] *Tunc..... mæsto sonuere boatu*
Atria, concurrit gemitu miserata frequenti
Turba videre locum, qui, funere tristis acerbo,
Lætitiam facturus erat.....

[3] *Vide* Molanum, *in additionibus ad Usuardum*, et Galesinium..... et ejus Acta.

par la vertu de sa prière il renversa des temples d'idoles, souffrit pour cette raison les cachots, les flagellations et le feu ; fut toutefois soustrait à tous les périls par la protection divine, et qu'enfin il s'endormit en paix dans le Seigneur, après une vie sainte, remplie d'actions prodigieuses et mémorables. Les auteurs des Martyrologes lui donnent ordinairement le titre de *martyr*, de *très-saint martyr*. Quelques-uns croient qu'il a souffert la mort pour Jésus-Christ dans une ville d'Espagne. « Fere totius orbis regiones peragravit, in quibus propter fidei « prædicationem, carceres, verbera, et ignes perpessus, tan- « dem Hispaniam pervenit, ubi ad Urbem Telam denique « tentus, et ad præsidis tribunal perductus, et in Christi con- « fessione perseverans, consummato martyrio, spiritum Deo « reddidit ; cujus memoria multis sequentibus seculis perdu- « ravit. Occubuit agitur sanctissimus vir IX Calendas septem- « bris, anno C. XII[1]. »

S. EUTYCHIUS

Disciple des Apôtres, — témoin de leurs prodiges, — thaumaturge lui-même, — évêque de Mélitine, dans la grande Asie, — martyr de Jésus-Christ.

(XXVIII Mai. — An de J.-C. 40-120.)

Déjà nous avons rapporté comment les Ménologes de l'Orient sont pleins de louanges pour S. *Eutychius* (ou S. *Eutychès*), évêque et martyr de Mélitine, ville archiépiscopale et capitale de la Petite Arménie, située sur les bords de l'Euphrate. Ils le qualifient *Disciple des Apôtres*, prédicateur de la Parole Divine, — Lumière resplendissante qui a éclairé toute la terre et principalement les peuples de l'Orient ; son

[1] Vide Dextr. ad an. 112 et commentar. *n.* 4. Guill. Cuper, ad *Acta Sanctorum*, *eodem die p.* 754.

pouvoir miraculeux y est magnifiquement célébré. Non-seulement, durant sa vie temporelle, il a opéré des prodiges ; mais encore après sa mort il continue d'accorder des guérisons merveilleuses à ceux qui viennent l'invoquer à son tombeau.

Il a prêché dans la compagnie des grands Apôtres, et conjointement avec eux il a dissipé les épaisses ténèbres de l'impiété et de l'idolâtrie qui enveloppaient les nations de la terre. — Il a confondu les raisonnements subtils des Philosophes et des Sages du siècle. Il a livré de grands combats et remporté d'éclatantes victoires sur l'erreur et sur l'Ennemi du genre humain.

Dans les *Acta Sanctorum*, AD 3 MAII DIEM, — nous trouvons la belle *Hymne Orientale*, composée en l'honneur de cet illustre Homme Apostolique, et renfermant les principaux traits de la vie de ce grand martyr. Nous en donnons la traduction.

HYMNE

COMPOSÉE PAR LES ORIENTAUX, EN L'HONNEUR DE S. EUTYCHIUS

Extraite des grands Ménées de l'Eglise orientale.

Supérnis virtutibus sociatus, Eutychi, et trono gratiæ divinæ nunc assistens ; luciferam tuam memoriam honorantes, tua intercessione divinitus illustra.

Saint Eutychius, ô vous qui êtes maintenant associé aux Puissances célestes, et qui vous approchez du trône de la grâce divine, répandez les rayons salutaires de votre intercession sur ceux qui honorent votre heureuse mémoire !

Sancte vixisti, Beatissime Eutychi, ab Apostolis Christi diligentissime institutus, et ad supremam provectus ætatem pulcherrime decertasti, o admiratione dignissime!

O bienheureux Eutychius, vous avez mené une sainte vie ; instruit avec soin par les grands Apôtres du Christ, et parvenu à l'âge parfait, vous avez dignement combattu pour sa cause : vous avez mérité l'admiration de toute l'Eglise !

Exultans ingressus es stadium martyrii, et mortem vitæ conciliatricem sustinuisti ; ac mari demersus, o beate Eutychi, inimici myriades demersisti.....

Ce fut avec transport que vous entrâtes dans la lice du martyre, et que vous endurâtes la mort qui donne la vie ! Plongé dans les flots de la mer, ô Bienheureux ! vous y avez submergé toutes les forces de l'ennemi.

Sancti Verbi ministris corde et animo adhærescens, sancte vitam tuam exegisti, et in splendoribus Sanctorum nobilem habitationem sortitus es, Eutychi.....

Velut maximus quidam Sol, o martyr, exortu tuorum certaminum universam terram vere illuminasti, Eutychi ; gratia dissipans tenebras animarum nostrarum...

Manus voluntarie extendentem in cruce sapienter es imitatus, o Sancte, religatis manibus clausus ; missusque in profundum, felicem finem in ipso excepisti.

Innotuerunt, o gloriose, viæ tuæ in aquis ; in quibus prudenter vitam finiens, suffocasti, o Sapiens martyr, Superbum cum *toto suo exercitu tyrannum* ; quapropter beatum te appelantes, religiose veneramur.

Gratiam miraculorum consecutus, sana nostrarum animarum infirmitates, o martyr Eutychi, qui sub protectionem tuam cum fide accurrimus.

Divina fide et gratia repletus, o Gloriose, salutare verbum cum Apostolis prædicasti, dissipans densissimas impietatis tenebras.

Verbum quod nullum habet initium prædicans, Eutychi, culeo tanquam arcæ immissus es ; et profundo traditus, ad salutis portum appulisti.

Constantem exhibens perseverantiam, o martyr Eutychi, gentilium Sapientes generose confudisti, canens in Spiritu : *O super exaltande, benedictus es Domine, Deus Patrum nostrorum.*

Discipulos Verbi inveniens, Eutychi, indicantes tibi ea quæ cogitationem omnem superant ; aurem tuam iis inclinasti, et sanitatum latices effudisti ad te fideliter venientibus.

Attaché d'esprit et de cœur aux hérauts du Verbe divin, vous avez vécu saintement ; et par là vous vous êtes acquis une noble demeure dans les splendeurs des Saints, ô Eutychius !....

Semblable à un soleil magnifique, ô Martyr ! vous éclairâtes l'univers entier par l'éclat de votre généreux combat ; par la lumière de la grâce qui vous accompagnait, vous dissipâtes les ténèbres de nos âmes !.....

O Saint ! vous imitâtes sagement Celui qui, sur la croix, étendit volontairement ses mains divines ; c'est en lui que vous reçûtes une fin heureuse, après avoir été, pour lui, enchaîné, incarcéré et précipité dans les eaux profondes.

Athlète glorieux ! Elle a eu des effets puissants, votre route au milieu des eaux ; ayant voulu terminer là votre vie, vous avez, ô sage Martyr ! étouffé dans les flots le tyran orgueilleux avec toute son armée. Aussi, nous vous rendons nos religieux hommages en vous donnant le titre de *Bienheureux !*

Puisque le pouvoir miraculeux vous a été accordé, ô saint martyr Eutychius, guérissez les infirmités de nos âmes ; nous accourons avec confiance sous votre protection.

Rempli de foi et de la grâce divine, ô Apôtre ! vous avez, avec les grands Apôtres, prêché la parole du salut, et vous avez dissipé les plus épaisses ténèbres de l'impiété.

Pendant que vous annonciez le Verbe qui n'a point de fin, vous avez été enfermé dans un sac comme dans un cercueil, puis livré aux flots, vous avez débarqué, avec bonheur, au port du salut, ô Eutychius !

Déployant une constance persévérante, ô généreux Martyr, vous avez noblement confondu les Sages de la Gentilité, en chantant en esprit : *Vous êtes béni, ô Seigneur, Dieu de nos pères, ô vous qui êtes digne de toutes nos louanges !*

Lorsque vous rencontrâtes les Disciples du Verbe, qui vous faisaient connaître ce qui surpasse la portée de l'esprit humain, vous inclinâtes l'oreille à leurs discours, ô Eutychius, et vous avez ouvert des sources abondantes de guérisons en faveur de ceux qui viennent à vous avec foi !

Vivum Spiritus flumen in corde tuo vere excipiens, Eutychi, exsiccasti fœculentos erroris, torrentes, et sanitatum latices effudisti ad te fideliter venientibus.

Inaniter multa contra te blaterantes deceptores confusi sunt, o Deo beatissime, cum tibi adducerent reprehensores, irreprehensibilem custodienti animam tuam, o martyr Eutychi, atque cantanti : *Laudate Dominum opera ejus !*

Mens tua, Spiritus lumine collustrata, o gloriose Eutychi, mansit expers caliginis errorum ; oculisque in Deum absque cessatione sublatis exclamabas : *Laudate Dominum et superexaltate in sæcula !*

Ecce est hodie veneranda solemnitas Athletæ Christi ; omnes igitur pia mente concurramus, ad ejus miracula sancta que certamina fideliter celebranda : propter quæ visus est vere esse terrestris Angelus, et homo cœlestis.

Tanquam oblationem tradidisti, o Beate, animam tuam Deo, in mediis quidem aquis finem divinum sortitus, deinde vero ad torrentem voluptatis locatus es, res pulcherrimas videns, et plenus venerabili luce.

Firmamentum et ornamentum fidelium factus es, o admiratione dignissime, deosculantium tuas reliquias, tuamque divinam memoriam jugiter celebrantium, o magne inter primitias martyrum, omniumque Angelorum socie !..

Ayant reçu abondamment dans votre cœur le fleuve de vie de l'Esprit Divin, ô Eutychius ! vous avez desséché les torrents fangeux de l'erreur, et vous avez ouvert des sources abondantes de guérisons en faveur de ceux qui recourent à vous avec foi !

Les imposteurs, qui venaient débiter contre vous une foule de mensonges, ont été confondus, ô bienheureux chéri de Dieu ! Lorsqu'ils vous amenaient des censeurs, à vous qui aviez gardé irréprehensible votre sainte âme, ô martyr Eutychius, qui chantiez : *Ouvrages de Dieu, louez le Seigneur !*

Votre intelligence, éclairée par la lumière de l'Esprit Divin, ô glorieux Eutychius, demeura exempte des nuages de l'erreur ; élevant sans cesse les yeux vers Dieu, vous vous écriiez : *Louez le Seigneur et le glorifiez dans les siècles !*

C'est aujourd'hui la sainte solennité de l'athlète du Christ : accourons tous, pour célébrer d'esprit et de cœur ses miracles et ses saints combats ; au milieu desquels il parut être véritablement un ange de la terre et un homme du ciel.

O Bienheureux ! vous avez sacrifié à Dieu votre corps comme un holocauste ; vous avez terminé votre sainte carrière au milieu des eaux ; mais vous avez été ensuite placé dans le *torrent des délices*, vous y contemplez la Beauté par essence, et vous y êtes environné de la félicité et de la lumière céleste.

Vous êtes devenu l'appui et la gloire des fidèles, ô Martyr digne de toute notre admiration, le protecteur et l'ornement de ceux qui viennent baiser vos précieuses reliques et célébrer votre sainte mémoire, ô vous qui êtes grand parmi les prémices des martyrs, ô vous l'associé de tous les Esprits célestes !

S. THÉODOTE & Ste THÉODOTA

S. DIOMÈDES, — S. ASCLÉPIODOTE, — S. GOLINDUCH, S. EULAMPIUS

Tous disciples des Apôtres, — témoins de leurs miracles, — martyrisés pour Jésus-Christ, après S. Hyacinthe, dans l'Asie-Mineure, sous Trajan.

(III Juillet. — An de J.-C. 70-120.)

Ces Disciples du Christ, qui avaient été spectateurs des merveilles des Apôtres, et qui s'étaient convertis à la foi, furent arrêtés par ordre de Trajan pour cette même foi. On voulut les obliger à quitter la vérité et à embrasser les idoles. Les divers tourments qu'on employa à cet effet furent inutiles. On les rejeta en prison au lieu même où S. *Hyacinthe* avait été enfermé. Rien n'ébranla leur constance. Après la mort d'Hyacinthe, on les fit comparaître de nouveau devant l'Empereur ; mais ils persistèrent dans leurs sentiments et maudirent les idoles. Dès lors, on les attacha à des poteaux, et on les y brûla avec des torches enflammées. Enfin on les détacha des poteaux pour les achever avec le glaive. Ce fut dans ce supplice que *Diomèdes, Eulampius, Asclépiodote et Golinduch*, rendirent leurs âmes à Dieu.

(*Ménologe de l'empereur Basile*)[1].

Vide Acta SS.

S. HERMOGÈNES

Ancien disciple des Apôtres, — martyr en Asie, sous le règne de Domitien.

(III Mai. — An de J.-C. 15-78-90)

S. *Hermogènes* est mentionné comme martyr dans le Martyrologe de S. Jérôme, et dans trois autres Martyrologes un peu moins anciens, où il est dit :

« V *Nonas maii, in Asia* (*in Provincia Asiæ*), *in Lumi-*
« *nata Civitate, natalis sancti Hermogenis de antiquis.* »
Luminata, apparemment *Limensis*, ou *Limenopolis*, est une des villes de l'Asie-Mineure, située dans la Pisidie ; S. Hermogènes, qui a exercé la charge pastorale dans cette cité, est appelé *l'un des anciens*, soit qu'il ait été l'un des premiers disciples de Notre-Seigneur Jésus-Christ, soit qu'il ait été l'un des plus anciens compagnons des Apôtres. Les Martyrologes le mettent avant S. Alexandre I^er^, (qui souffrit sous le règne de Trajan) comme étant plus ancien que lui.

S. DÉMÉTRIUS

Fidèle chrétien de l'Asie-Mineure, — mentionné dans la III^e^ *épître de S. Jean.*

L'Apôtre S. Jean, v. 12, parle de lui en ces termes :

Tout le monde rend un excellent témoignage à Démétrius, et la Vérité même le lui rend. Nous le lui rendons aussi nous-mêmes, et vous savez que notre témoignage est véritable.

Selon quelques auteurs[1], il est le même que Démétrius l'Orfèvre, mentionné dans les *Actes des Apôtres*, XIX, 24 ; (an de Jésus-Christ 57); il aurait quitté le Paganisme pour embrasser la Religion chrétienne. Selon d'autres écrivains, il a même exercé les fonctions épiscopales[2]. La *Chronique* de Lucius Dexter porte que Démétrius était frère de Caïus, à qui S. Jean adressa son Epître.

S. HYACINTHE

Chambellan de l'empereur Trajan, — disciple des Apôtres, — témoin des miracles opérés dans la primitive Eglise, — martyr de la foi.

(III Juillet. — An 54-108.)

On lit dans le Martyrologe Romain, au 3 juillet :

« A Césarée, en Cappadoce, S. *Hyacinthe*, chambellan de « l'empereur Trajan, qui, ayant été accusé d'être chrétien, « tourmenté par divers supplices, et jeté en prison, y mou- « rut par la faim. »

Le Ménologe de l'empereur Basile, avec les Ménées, ajoute que S. Hyacinthe adorait Jésus-Christ dès l'époque où il était préfet de Rome ; que les idolâtres l'ayant accusé d'être Chrétien, le Prince voulut qu'il fût obligé à sacrifier aux faux-dieux et à participer aux victimes immolées; mais que l'athlète de Jésus-Christ s'y refusa courageusement ; qu'il déclara hautement que Jésus-Christ seul était Dieu et souverain Maître de toutes choses ; on le flagella rudement, puis on le jeta en prison où il resta quarante jours, sans prendre aucune nourriture. Lorsque Trajan commanda enfin qu'on lui portât des aliments non offerts aux idoles, il rendit son âme à Dieu[3].

[1] Serar., *in* III *epist. Joann.*

[2] Catharin. — Salmeron.

[3] *Vide Acta SS.* 3 *julii*, et *Menologium Græcorum*, ubi Acta Hyacinthi compendiose describuntur. (Baron.)

Ἐξ αρετης μεν Ὑάκιντος, ως λίθος
Λαμπρος, πλέον δε εκ ροης τῶν αιματων.

« *Hyacinthe par sa vertu brille comme un diamant précieux;*
« *Il resplendit davantage encore par la gloire de son martyre.* »

Trajan fait mourir son chambellan Hyacinthe, par la faim, les sept martyrs précédents par le glaive ; S. Ignace, évêque d'Antioche, par les bêtes du Cirque ; son général en chef, Eustachius, par le feu, et tant d'autres hommes justes par divers supplices atroces. Quelle rage d'enfer ! Quel affreux tyran !... Et cependant, de nos jours, nos soi-disant amis de la liberté, affectionnent ce monstre, sont pleins d'éloges pour lui ; ils prouvent par là que, s'ils avaient en main le pouvoir, ils imiteraient sa barbarie contre les fidèles.

S. SARBELLIUS & Ste BARBÉA-CONSTANTIA

SON ÉPOUSE

Convertis à Edesse, par S. Barsimée, *apôtre en Orient, martyrisés sous le règne de Trajan.*

(XXIX Janvier. — An 70-110.)

Les Ménologes des Orientaux, au 29 janvier, font la fête des saints martyrs *Sarbélius*, ou *Sarbellius*, et de sainte *Barbea* ou *Bebœa*, sa sœur. Ils marquent qu'ils souffrirent le martyre à Edesse, de Mésopotamie, sous l'empire de Trajan.

Sarbélus, d'abord sacrificateur des idoles et propagateur de leurs impures doctrines, célébrant un jour certaine fête des Démons, et commençant à leur offrir des sacrifices, fut repris par l'évêque *Barsimée*, et fortement repris par lui, comme étant la cause de la ruine d'un grand nombre d'âmes. Ces reproches le firent rentrer en lui-même, il fut touché de componction par la grâce de Jésus-Christ ; puis, instruit par l'évêque, il embrassa généreusement la foi chrétienne avec Barbea,

sa sœur (d'autres disent son épouse); et reçut avec elle le sacrement de la régénération.

C'est pourquoi il fut dénoncé et livré au juge Lysias, qui le fit cruellement flageller. Ensuite, ce magistrat ordonna qu'on lui coupât les membres avec des instruments tranchants ; qu'on lui rasât la face; que, après lui avoir attaché les mains derrière le dos, on lui meurtrît le ventre; qu'on le suspendît ensuite d'une seule main, pour lui déchirer de nouveau les membres, et pour les brûler avec des torches enflammées.

Enfin, le généreux athlète de Jésus-Christ fut appliqué à une certaine machine de supplice qui le brisa et le broya des pieds à la tête. Ce fut dans ces tourments qu'il remporta la couronne du martyre.

Par le commandement du même Juge et Proconsul, Barbea fut décapitée le même jour.

Voir *Acta* SS. eodem die, page 923; et *Acta sancti Barsimæi*; Martyrologium Romanum, ad 29 Januarii; Galenesium, *ibid.*; — Menæa Græcorum; — Menologium Henrici Canisii; — Baronium; — Manuscriptum Sirleti Cardinalis, etc.

S. EUPSYCHIUS

Témoin des temps apostoliques, — martyr à Césarée, en Cappadoce.

(VII Septembre.)

« Le VII septembre, à Césarée, en Cappadoce, S. Eupsy-
« chius, martyr, qui, sous l'Empereur Adrien, fut accusé
« d'être Chrétien, et jeté en prison. En ayant été retiré peu
« de temps après, il vendit son patrimoine, et en donna le
« prix, moitié aux pauvres, moitié à ses accusateurs, comme
« à des bienfaiteurs. Mais ayant été arrêté de nouveau, il eut
« le corps déchiré sous le juge Sapritius, et, percé d'un coup

« d'épée, il consomma son martyre. » — (*Martyrologe Romain*).

Les Ménologes des Eglises Orientales, *ad eumdem diem*, relatent les mêmes faits, avec de plus amples détails.

Cet homme des temps apostoliques ne doit pas être confondu, comme l'observe Baronius, *in notis ad Martyrologium*, avec un autre *Eupsychius*, qui a été martyr sous l'empire de Julien l'Apostat.

S. THÉOPHILE

Magistrat d'Antioche, — témoin des miracles des Apôtres, — converti à la foi chrétienne, — entièrement dévoué à Jésus-Christ.

S. *Théophile*[1] est celui à qui S. Luc dédie les livres de l'*Evangile* et des *Actes des Apôtres*, qu'il a composés.

Quelques-uns ont douté si le nom de Théophile est le nom propre d'un homme, ou un nom commun qui désigne par son étymologie, un homme de Dieu, *un ami de Dieu.*

Mais on croit communément avec S. Augustin, S. Chrysostôme, et plusieurs auteurs[2], que ce Théophile était un Chrétien, à qui l'Evangéliste a adressé ces deux ouvrages; et l'épithète de *Très-Excellent*, qu'il lui donne, marque que c'était un homme de très-grande qualité.

Œcuménius dit que c'était un Intendant, un Préfet de ville ou un Gouverneur de Province, parce qu'on leur donnait pour l'ordinaire le titre de *très-excellent* ou *très-puissant*[3]. Grotius pense que c'était un magistrat converti ou instruit par S. Luc.

[1] Act. I. 1, S. Luc, I, 3.

[2] S. Chrys., Theophyl., Æcum., Euthym. hic. Tolet. in Luc. 1, Brug. Erasm. Cornel. Calmet. Godescard, et alii.

[3] Κρατιστε Θεοφιλε.

On pense qu'il demeurait à Antioche; que c'est celui dont il est parlé dans les *Récognitions*[1], lequel ayant été converti par S. Pierre, donna sa maison pour servir d'église. On ajoute que ce fut là que S. Pierre posa sa chaire d'Antioche. C'est le sentiment de Sanctius[2]. S. Clément de Rome dit encore dans les *Constitutions Apostoliques,* que Théophile, ce noble citoyen d'Antioche que S. Pierre avait amené à la foi, succéda à Zachée[3] sur le siége épiscopal de l'église de Césarée, en Palestine. Baronius montre par différents exemples, tirés de l'Ecriture et des auteurs profanes, que le titre distingué que S. Luc donne à son concitoyen, n'était employé à cette époque que pour honorer les personnages haut placés dans la magistrature. Le Ménologe de l'empereur Basile[4], qui régna depuis l'an 976 jusqu'à l'an 1025, rapporte la même chose : *Scripsit Evangelium ad Theophilum quemdam Præfectum.* Ordericus Vitalis[5], dans son histoire ecclésiastique, est du même sentiment, lorsqu'il dit de ce haut personnage chrétien :

« Theophilus autem, qui cunctis potentibus in civitate « (Antiochiæ) sublimior erat, in amore Dei admodum exarsit, « domusque suæ ingentem basilicam Deo gratanter obtulit, « quæ Ecclesiæ nomine consecrata est, in qua Petro Apostolo « ab omni populo cathedra constituta est. »

TURANNOS

Riche Ephésien, — disciple des Apôtres.

Les Actes des Apôtres[6] rapportent que quand S. Paul était à Ephèse et voyait que les Juifs auxquels il prêchait première-

[1] Recognit. Clement., *l. X, c. ult., et ap. Baron.*
[2] Sanctius, *in Acta hic.*
[3] Constit. Apost., l. 7, c. 46, et *apud Baron. an.* 58, *n.* 32.
[4] Menolog. Basilii *apud Boll.* 18 *oct. p.* 282-283.
[5] Orderic. *Hist. eccl. l.* 2, *c.* 5, *p.* 121, *ed. Migne.*
[6] *Act. XIX,* 9. L'an 54 ou 55 de Jésus-Christ.

ment, au lieu de se convertir, s'endurcissaient davantage, cet Apôtre se retira de leur compagnie, n'alla plus dans leur Synagogue, et se mit à enseigner tous les jours l'Evangile dans la maison d'un certain Turannos, ami de S. Paul, et converti depuis peu de temps. Il y a deux opinions sur ce *Turannos*.

Quelques-uns [1] croient que c'était un prince ou un grand seigneur converti à la foi, qui fournissait à S. Paul son palais pour y rassembler ses disciples, et leur annoncer l'Evangile. Mais la plupart des savants sont persuadés que ce Turannos était un Gentil, ami de S. Paul et désireux de l'avancement du Christianisme, qui avait mis à la disposition de ce grand Apôtre une partie de ses édifices. Le nom de *certain Tyrannos* se peut dire également d'un homme de ce nom, et d'un Prince souverain. Quelques manuscrits Grecs lisent *Tyrannios*, au lieu de *Tyrannos* ou *Turannos*; ce qui inclinerait à croire que ce nom désigne plutôt un homme. D'autres exemplaires portent que l'Apôtre enseignait chez lui depuis la cinquième jusqu'à la dixième heure. On trouve dans l'histoire plus d'un homme du nom de Turannos. — Quoiqu'il en soit, il paraît certain que ce généreux hôte de S. Paul, qui prêtait ses appartements pour y recevoir un nombreux auditoire, devait être un homme assez riche, honnête et considérable dans Ephèse, pour que sa maison fût trouvée digne et capable d'une semblable destination. Le témoignage d'un tel personnage a un poids proportionné à la considération dont il jouissait aux yeux des premiers fidèles.

[1] Lyranus, Erasm., Cajetan., Gagn., et alii ap. Calmet, *dict.*

S. PHILÉMON

Homme apostolique, évêque de Gaza, témoin de Jésus-Christ et des Apôtres, martyr (XXII Novembre);

Ste APPIA

Noble dame, disciple des Apôtres et martyr de Jésus-Christ (XXII Novembre);

S. ONÉSIME

Disciple des Apôtres, évêque de Bérée et martyr (VI Février);

(An 30-60.)

S. *Philémon* est un des premiers fidèles de Colosses en Phrygie. Il avait été témoin des prédications et des prodiges des premiers Disciples de Jésus, et en particulier du ministère évangélique de S. Epaphras, disciple de Notre-Seigneur et de S. Paul, lequel annonça, l'un des premiers, l'Evangile dans la ville de Colosses. Il fit en peu de temps les plus grands progrès dans la vertu ; sa maison devint comme une église par la piété de ceux qui la composaient et par les exercices de religion qui s'y pratiquaient. Il paraît que c'était là que se tenait l'assemblée des fidèles.

Onésime, esclave de Philémon, ne profita point des bons exemples qu'il avait sous les yeux ; il en vint jusqu'à voler son maître : après quoi il s'enfuit à Rome. Dieu permit qu'il trouvât dans cette ville S. Paul, qui y était prisonnier pour la première fois. L'Apôtre, qui se faisait tout à tous, dans la vue de gagner tous les hommes à Jésus-Christ, le reçut avec la tendresse d'un père, et fit paraître à son égard d'autant plus de compassion, que ses plaies étaient plus profondes. Il le convertit en même temps que plusieurs Romains, par la démonstration de la vérité de l'Evangile et par la vertu miraculeuse

qui éclatait alors dans les Apôtres. Après l'avoir baptisé, il eut souhaité le garder avec lui, parce qu'il lui aurait été utile, dans la circonstance où il se trouvait. Mais il ne crut pas devoir le faire sans le consentement de celui auquel il appartenait. Il aurait d'ailleurs privé Philémon du mérite d'une bonne œuvre qu'il attendait de sa part. Il renvoya donc Onésime avec une lettre pour Philémon.

Rien de plus tendre, de plus persuasif, de plus noble, de plus apostolique que cette lettre. S. Paul prend le titre de prisonnier de Jésus-Christ pour toucher plus efficacement le cœur de Philémon, et pour le rendre favorable à sa prière. Il joint à lui Timothée, qui était bien connu de Philémon. Il appelle ce dernier son *bien-aimé, son coopérateur dans les travaux de l'Apostolat.* C'est peut-être sur ce fondement que l'Eglise d'Orient, compte S. Philémon au nombre des Septante Disciples, soit qu'il en eût fait partie du vivant de Notre-Seigneur, soit plutôt que, converti par les Apôtres après l'Ascension, il ait été admis au rang des ministres de l'Evangile.

Comme la lettre de S. Paul à Philémon est courte, il semble à propos de la placer ici. Elle commence ainsi :

Paul, prisonnier de Jésus-Christ, et Timothée son frère, à notre cher Philémon, notre coopérateur ; à notre très-chère sœur Appia ; à Archippe, le compagnon de nos combats, et à l'Eglise qui est en votre maison ; que Dieu notre Père, et Jésus-Christ, Notre-Seigneur, vous donnent la grâce et la paix !

« Me souvenant sans cesse de vous dans mes prières, je rends « grâces à mon Dieu, apprenant quelle est votre foi envers le « Seigneur Jésus, et votre charité envers tous les Saints ; et « de quelle sorte la libéralité qui naît de votre foi éclate aux « yeux de tout le monde, se faisant connaître par tant de « bonnes œuvres qui se pratiquent dans votre maison pour « l'amour de Jésus-Christ. Car votre charité, mon cher frère,

« nous a comblés de joie et de consolation, voyant que les « cœurs des Saints ont reçu tant de soulagements de votre « bonté.

« C'est pourquoi, encore que je puisse prendre en Jésus- « Christ une entière liberté de vous ordonner une chose qui « est de votre devoir, néanmoins l'amour que j'ai pour vous « fait que j'aime mieux vous supplier ; quoique je sois tel que « je suis à votre égard, c'est-à-dire quoique je sois Paul, et « déjà vieux, et de plus maintenant prisonnier pour Jésus- « Christ. — Or, la prière que je vous fais est pour mon fils « Onésime, que j'ai engendré dans mes liens, — qui vous a « été autrefois inutile, — mais qui vous sera maintenant très- « utile, aussi bien qu'à moi. — Je vous le renvoie, et je vous « prie de le recevoir comme mes entrailles. J'avais pensé à le « retenir auprès de moi, afin qu'il me rendît quelque service « en votre place, dans les chaînes que je porte pour l'Evan- « gile ; mais je n'ai rien voulu faire sans votre avis, désirant « que le bien que je vous propose n'ait rien de forcé, mais « soit entièrement volontaire.

« Car peut-être qu'il n'a été séparé de vous pour un temps « qu'afin que vous le recouvriez pour jamais, non plus comme « un simple esclave, mais comme celui qui d'esclave est de- « venu l'un de nos frères bien-aimés, qui m'est très-cher à « moi en particulier, et qui doit vous l'être encore beaucoup « plus, étant à vous, et selon le monde et selon le Seigneur.

« Si donc vous me considérez comme étroitement uni à « vous, recevez-le comme moi-même. S'il vous a fait tort, ou « s'il vous est redevable de quelque chose, mettez cela sur « mon compte.

« C'est moi Paul qui vous écris de ma main ; c'est moi qui « vous le rendrai, pour ne pas vous dire que vous vous devez « vous-même à moi. Oui, mon frère, que je reçoive de vous « cette joie dans le Seigneur. Donnez-moi, au nom du Sei- « gneur, cette sensible consolation.

« Je vous écris ceci dans la confiance que votre soumission « me donne, sachant que vous en ferez encore plus que je ne « dis.

« Je vous prie aussi de me préparer un logement. Car j'es- « père que Dieu me redonnera à vous encore une fois, par vos « prières.

« Epaphras, qui est comme moi prisonnier pour Jésus- « Christ, vous salue, avec *Marc*, *Aristarque*, *Démas* et *Luc*, « qui sont mes coopérateurs.

« Que la grâce de Notre-Seigneur Jésus-Christ soit avec « votre esprit. Amen. »

On voit dans cette Epître que l'Apôtre donne à Appia le le nom de *très-chère sœur*, à cause de sa foi et de sa vertu. On dit que c'était une dame chrétienne de la noble famille des *Appiens*; mais elle était plus illustre par sa sainteté que par sa noblesse. Elle était de la ville de Colosses et mariée à Philémon.

S. Paul intéresse aussi au succès de sa demande toute l'Eglise de Colosses : Archippe, qui la gouvernait pour Epaphras, alors prisonnier à Rome, et l'Eglise domestique, ou les fidèles de la maison de Philémon. Il leur souhaite la grâce et la paix, ce qui était sa salutation ordinaire. L'éloge qu'il fait de Philémon est digne d'un Saint. Il loue sa foi, sa charité, sa libéralité pour tous les fidèles ; il lui témoigne son affection en l'assurant qu'il se souvient toujours de lui, et qu'il le recommande à Dieu dans toutes ses prières. Ensuite il le conjure en termes très-honnêtes, et au nom de la fraternité qui les unissait en Jésus Christ, de recevoir Onésime avec bienveillance.

La recommandation d'un si grand Apôtre ne pouvait manquer d'avoir son effet. Philémon accorda la liberté à Onésime, lui pardonna son crime et le renvoya à Rome pour servir S. Paul. L'Apôtre en fit un digne coopérateur dans l'œuvre du ministère évangélique, et l'établit d'abord évêque d'Ephèse,

comme successeur de S. Timothée [1]; puis évêque de Bérée, en Macédoine [2]. Il fut martyrisé à Rome.

Voici, en somme, ce que la tradition de l'Eglise d'Orient rapporte de S. Philémon et de sainte Appia, son épouse. Cette noble dame, ayant appris des Chrétiens que son mari avait été élu évêque de Gaza, fit vœu de continence et l'assista très-utilement à planter et à édifier cette nouvelle vigne, qu'elle arrosa de son sang,

L'an 60 de Jésus-Christ, le 22 novembre, sous l'empire de Néron, persécuteur de l'Eglise naissante, Philémon et Appia, furent saisis par les Païens, dans leur propre maison, dans l'oratoire même où les Chrétiens étaient assemblés pour la prière et le sacrifice. Les Idolâtres avaient profité du jour où ils célébraient la fête de la déesse Diane, leur idole, pour surprendre

[1] Martyrol. S. Richarii, et martyrol. rom. 16 februarii :

« 16 février. Fête de S. Onésime, dont parle S. Paul dans son épître « à S. Philémon, et qu'il ordonna évêque d'Ephèse après la mort de S. « Timothée, en lui confiant le ministère de la prédication évangélique. « Il fut conduit prisonnier à Rome, et lapidé pour la foi de Jésus-Christ. « Son corps, qui y avait été enterré, fut ensuite transporté dans la ville « où il avait été fait évêque. »

[2] *Constit. l.* 7, *c.* 46, *ap. Tillem. t.* 1, *p.* 310.

Les Grecs ajoutent que S. Onésime couronna sa vie apostolique par le martyre, qu'il souffrit sous Domitien l'an 95. Ils l'honorent avec S. Philémon et font de plus sa fête avec grand office le 15 de février.

S. Ignace d'Antioche parle avec éloge de S. Onésime, dans sa lettre aux Ephésiens :

« J'ai reçu, dit-il, toute votre multitude dans la personne d'Onésime, « dont la charité est au-dessus de toute expression. C'est votre évêque « visible. Je le prie de vous aimer avec la tendresse de Jésus-Christ, « et je vous recommande de travailler à vous rendre semblables à « lui. »

Un peu plus loin, après avoir indiqué que Burrhus était diacre d'Onésime, il poursuit : « Onésime donne de grands éloges à la décence, à « l'ordre parfait qui règnent parmi vous. Je sais de lui que vous vivez « tous selon la vérité, que vous ne laissez point pénétrer chez vous « l'hérésie, que vous n'écoutez personne plus que Jésus-Christ, qui, « seul, parle selon la vérité. »

S. Ignace salue les fidèles d'Antioche et le diacre Héron de la part d'Onésime, pasteur des Ephésiens. *(Epist. ad Antioch. et ep. ad Héron.)*

les Chrétiens et les citer ensuite tumultueusement devant les magistrats païens. On les conduisit donc devant le tribunal du président Artoclès, qui s'efforça de persuader à Appia de renoncer à ce qu'il appelait la superstition des Chrétiens. La beauté et la jeunesse de cette noble dame semblaient toucher son âme d'une fausse compassion, qui se changea bientôt en fureur, lorsque lui ayant commandé de sacrifier à Diane, elle refusa constamment de lui obéir. Artoclès en fut si irrité, qu'il prononça contre elle l'arrêt de mort, et déclara qu'il la ferait exécuter sur-le-champ, si, après avoir été flagellée de verges, elle n'abjurait son erreur. Elle fut dépouillée de ses vêtements avec son mari et ils furent flagellés si cruellement que leurs corps étaient ensanglantés et tout déchirés. Ce juge inexorable, voyant que tous ces tourments ne faisaient qu'augmenter leur zèle et leur amour pour Jésus-Christ, les condamna à être enterrés jusqu'à la moitié du corps, et à être, dans cette position, accablés de pierres.

Comme l'Eglise d'Orient, l'Eglise d'Occident a reconnu l'histoire de ce martyre et l'a consignée en ces termes dans le Martyrologe Romain :

« Le 22 novembre, à Colosses, en Phrygie, S. Philémon « et sainte Appia, disciples de S. Paul, lesquels, sous l'em- « pereur Néron, ayant été arrêtés, tandis que les autres s'en- « fuyaient lorsque les Gentils envahissaient l'église où étaient « les fidèles, le jour de la fête de Diane, furent fouettés par « l'ordre du président Artoclès, puis enterrés jusqu'à la cein- « ture, et accablés de pierres. »

S. ZOZIME

Contemporain et disciple des Apôtres, — martyr en Asie sous Trajan. — (XIX Juin.)

« Le XIX juin, à Sozopoli, S. *Zozime*, martyr, qui, dans « la persécution de Trajan, sous le président Domitien, après

« de cruelles tortures, ayant eu la tête coupée, s'en alla vic-
« torieux vers le Seigneur [1]. »

Les Grecs et les Latins font la fête de ce Saint, qui était originaire d'Apolloniades dans le territoire de Sozopole, en Pisidie. Les circonstances remarquables de son martyre sont rapportées dans ses *Actes*, que nous possédons, et dans les Ménées de l'Eglise Orientale [2].

S. AUSTREMOINE

Disciple des Apôtres, — envoyé dans les Gaules par S. Pierre, — apôtre et premier évêque d'Auvergne.

(1er Novembre.)

S. *Austremoine* (*Stremonius* ou *Strymonius*), est un de ces sept illustres missionnaires qui vinrent dans les Gaules sous le règne de Claude (an 42-50) vers le milieu du premier siècle. Il fonda l'Eglise d'Auvergne, dont il fut le premier évêque [3]. Ce siége a été transféré depuis à Clermont (vers le huitième siècle). On assure qu'il fut enterré à l'endroit où l'on a bâti l'abbaye d'Isoire, située dans la Basse-Auvergne, et qui appartenait aux Bénédictins. On y conserve encore son chef. La plus grande partie de ses reliques se gardait dans l'abbaye de *Mauzac*, près de Riom, et à *Pierre-Encise*, autrement *Saint-Ivoine*, en Aquitaine. Le culte de S. *Austremoine* était

[1] *Martyrol. rom.* 19 *junii* ; Vide *Acta Metaphrastes* ; quæ retulit Lipoman, *t.* 7, et Baron. *ad martyrol.* et *in Annal. ad an.* 109, *n.* 37, et Acta SS., *ad* 1 *februarii diem* et *Acta S. Ignatii M.*

[2] Menæa, p. 144, Surius, 19 *jun. t.* 3.

[3] Vide Martyrol. rom. 1 *nov.*; S. Projectum, *qui ejus vitam scripsit ;* Surium, *t.* 7 ; Petrum Cluniac. *l.* 1, *ep.* 2 ; S. Greg. Turon. *Hist. Franc. l.* 1, *c.* 30 ; *de gl. m. c.* 30 ; Baronium, *an.* 46. *n.* 2.

Voir aussi la *Notice historique sur l'arrivée dans les Gaules de S. Lazare et de ses compagnons ;* l'*Histoire de Châlons*, par Ch. Rapine, *p.* 22.

très célèbre en France, dès les premiers siècles. Ce Saint est nommé en ce jour par le Martyrologe Romain.

Les *Actes* de S. Austremoine [1], premier évêque d'Auvergne, (ou de Clermont), marquent que cet Apôtre se rendit très-recommandable par les travaux et les fruits de son ministère; qu'il bâtit ou institua un monastère, et que, dans une persécution qu'il eut à essuyer de la part des Juifs, il remporta la palme du martyre.

On lui donne pour disciples et pour compagnons :

S. Sirenat,

S. Marius,

S. Maucet, ou Mommet,

S. Antonin, et

S. Nectaire,

qui s'employèrent avec zèle à cultiver le même champ. C'est ce qui rend moins étonnants les fruits immenses qu'il rapporta

[1] Apud Labbæum, *t.* 2, *Biblioth. nov. p.* 482.

Acta Sancti Austremonii *(ex veteri Ms. codice Ecclesiæ Lirinensis.)*

« Post gloriosam igitur Domini nostri ascensionem... Beatissimus Petrus, princeps Apostolorum, advocans ipsos sanctissimos Discipulos, ad prædicandum destinavit et sua omniumque Apostolorum benedictione roboravit, et pontificali honore sublimavit. Quorum videlicet virorum illustrium, qui singulis urbibus erant delegandi hæc fuere nomina :

Turonem dirigitur Gatianus episcopus.
Arelatem Trophimus,
Narbonam Paulus,
Tolosam Saturninus,
Lemovicas Martialis,
Arvernicam inter eos monarchiam Austremonius, inclytus martyr, post Deum suscepit regendam.

Gloriosissimus igitur Austremonius, in numero LXXII Discipulorum a D. J. C. designatus .., paucis tantum secum comitibus, quos a B. Petro discipulos et socios accipere meruit retentis, *Necterium* scilicet presbyterum, *Ursinum*que almificæ probitatis virum, *Mametum* quoque habentem Levitici ordinis officium, tellurem *Arvernicam* aggressus est intrepidus. »

Voir M. Faillon, *Monuments inédits*, *t.* 2, *p.* 417.

Le martyrologe romain s'exprime ainsi :

« Kalendis novembris. Arvernis, sancti *Austremonii*, primi ejusdem civitatis episcopi. »

dans la suite. Car l'Eglise d'Auvergne ne fut pas moins distinguée par la piété des fidèles, que par la noblesse et la bravoure de ses habitants [1].

Quelques écrivains, ajoute Longueval, prétendent que l'Eglise de Nevers fut aussi fondée [2] par S. Austremoine. Selon la tradition, il y aurait prêché avant de passer en Auvergne.

S. URCIN

Disciple de S. Pierre, — envoyé à Bourges par le Prince des Apôtres.

(XXIX Décembre et IX Novembre.)

S. *Urcin* [3], après avoir été le disciple et le compagnon des Apôtres, fut ordonné évêque par eux et envoyé par S. Pierre dans les Gaules. Il prêcha l'Evangile dans ce pays, et particulièrement à *Bourges*; il fonda dans cette ville une église dont il fut le premier pasteur et le premier évêque. Après sa mort, on l'enterra dans un cimetière où il avait coutume d'inhumer les corps des fidèles. Il paraît qu'avec le temps on perdit insensiblement le souvenir du lieu de sa sépulture [4]. Vers l'an

[1] Longueval, *Hist. de l'Eglise gallic.*, *t.* 1, *p.* 64.

[2] Cottignon, *Catalogue des évêques de Nevers.*

[3] S. Urcin *(Urcinus)* est mentionné dans le martyrologe romain au 9 novembre ; dans ceux de Bède, d'Usuard, de S. Adon et d'autres ; dans S. Grég. de Tours, *de gl. martyr. c.* 80 ; dans Pierre de Cluny, *l.* 1, *epist.* 2 ; dans le catalogue des Saints de Pierre des Noels, évêque italien ; dans Baronius, *an.* 46, *n.* 2 ; *et ad martyrol. rom.*: dans Claude Robert, *in Gallia Christiana* ; *in serie archiepiscoporum Bituric.*; dans Ribadeneira, *in Flor. SS.*; dans Charles Rapine, *Histoire de Châlons*, *p.* 22.

[4] On rapporte que, à l'époque où S. *Probianus* occupait le siége de Bourges, S. *Ursin* apparut à un saint personnage, nommé Auguste, abbé du monastère de S. Symphorien, ainsi qu'à S. Germain, évêque de Paris, séjournant alors à Bourges, leur découvrit le lieu où était enseveli son corps et leur commanda de l'enlever. Ils firent des fouilles à l'endroit indiqué et trouvèrent le corps intact et sans aucune corruption,

560, on découvrit miraculeusement son corps, on le porta à l'église de S. Symphorien, et on le déposa près de l'autel. L'église de S. Symphorien prit depuis le nom de *Saint-Urcin*. On retrouva ses reliques en 1239. Philippe, archevêque de Bourges, les leva de terre, et, après les avoir enfermées dans une châsse d'argent, il les plaça sur l'autel. La principale fête de ce Saint se célèbre le 29 décembre; elle est cependant marquée au 9 novembre dans les martyrologes de Florus, d'Adon, d'Usuard.

Le P. Labbe [1] a donné, *nov. Bibl.* M. SS. *t. 2*, l'histoire de S. Urcin, d'après les anciens *Actes* de ce Saint, et d'après l'Ancien Bréviaire de Bourges.

RÉSUMÉ DES ANCIENS ACTES DE S. URSIN

PREMIER ÉVÊQUE DE BOURGES.

S. Urcin fut associé aux soixante-douze Disciples [2] de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Les Apôtres l'envoyèrent prêcher dans les Gaules avec six autres évêques, qui sont :

S. Denis de Paris,
S. Saturnin de Toulouse,
S. Trophime d'Arles,
S. Paul de Narbonne,

comme s'il n'eût été qu'endormi. Ils avertirent l'évêque, S. Probianus, ils le levèrent de terre et le transportèrent solennellement à l'église, où il fut enseveli honorablement. Claude Robert donne de plus amples détails sur ce fait dans son *Gallia Christiana.*

[1] Apud Labbæum, *t.* 2, *p.* 459, et apud Gregor. Turon., *l.* 1, *c.* 29.

Lorsque S. Grégoire de Tours dit que S. Ursin fut consacré évêque et *envoyé à Bourges par les disciples des Apôtres*, ces paroles s'entendent communément de *S. Clément de Rome, disciple des Apôtres*, qui donna une seconde fois cette mission à S. Ursin.

[2] Voir la *Vie de Nathanaël*, l'un des soixante-douze disciples de Notre-Seigneur.

S. Austremoine d'Auvergne,

S. Gatien de Tours.

Il emmena avec lui S. Just, et arriva dans la ville de Bourges. Il gagna à Jésus-Christ d'abord les pauvres, ensuite la classe moyenne, puis enfin des personnes de fortune et des dignitaires. Il les baptisa et leur apprit la manière de célébrer le service divin. Plusieurs des riches citoyens et des sénateurs demeurèrent attachés aux superstitions païennes ; les richesses ont toujours été un grand obstacle à la pratique du Christianisme. Les fidèles qui étaient pour la plupart de la classe plébéïenne n'ayant pas le moyen de construire ni de se procurer une église, se cotisèrent pour acheter la maison d'un personnage de Bourges, afin d'en faire le lieu de leurs assemblées. S. Ursin l'alla trouver et lui demanda, s'il consentirait à ce que sa maison de Bourges (il en avait une autre à Lyon où il demeurait ordinairement) fut consacrée à Dieu tout-puissant et au Seigneur Jésus-Christ, son fils unique. *Léocadius*, l'un des premiers sénateurs des Gaules, touché par la grâce divine, agréa les prières du Saint Apôtre, et lui répondit :

— Si le Dieu Très-Haut daignait agréer ma maison de Bourges, pour qu'elle devînt une maison de prières, je la céderais volontiers.

Les fidèles, pénétrés de la plus vive reconnaissance, lui présentèrent trois cents écus d'or dans un bassin d'argent.

Léocadius, pour ne pas paraître mépriser leur offrande, prit seulement dans le bassin trois pièces d'or, et leur remit le reste de la somme, puis il dit à S. Ursin :

— Retournez avec votre présent, et consacrez à Dieu ma maison de Bourges, conformément à ce que vous avez dit. Au premier jour libre, je m'y rendrai, et je m'entretiendrai avec vous.

Une action si généreuse attira à Léocadius des grâces qui lui firent ouvrir les yeux à la vérité. Il embrassa la foi avec son fils *Lusor*, qui mourut peu de temps après son baptême,

et qui est honoré comme Saint dans le Berry, sous le nom de S. *Ludre* [1]. Son tombeau se voit à Bourg-Déol, aussi bien que celui de son père.

La maison de Léocadius, après avoir été convertie en Eglise, fut dédiée par S. Ursin à Jésus-Christ, sous le vocable du proto-martyr *Saint-Etienne*, et enrichie des reliques de ce premier témoin du Christ. Dès le temps de S. Grégoire de Tours, l'église de *Saint-Etienne* de Bourges était une des plus belles des Gaules.

S. Ursin cultiva encore plusieurs années cette vigne du Seigneur, qui porta de grands fruits. Suivant une tradition, cet Apôtre avait pour collaborateurs et pour compagnons, S. Sylvain et S. Silvestre, outre S. Just, qui était mort déjà depuis plusieurs années, et dont on fait mémoire le quatrième jour de juillet. S. Sylvain est patron de la petite ville de Levroux, en Berry, où l'on croit que ce Saint est le publicain Zachée de l'Evangile. Léocadius, l'illustre aïeul de S. Epagathe, qui fut martyr à Lyon avec S. Pothin, au IIe siècle, propagea le règne de la foi pendant sa vie et mourut saintement, répétant ces paroles prophétiques :

Anima mea Deo vivit, et semen meum serviet ipsi :
Mon âme vit pour Dieu et ma postérité le servira également.

Outre S. Epagathe, martyr, Ste Léocadie, grand'mère de S. Grégoire de Tours, descendait de ce sénateur, et honora le Christianisme par sa sainteté, ainsi que plusieurs autres membres de cette noble famille.

S. Ursin connut, par révélation divine, le jour de sa mort. Il réunit ses disciples, les confirma dans la foi, puis il consacra évêque S. *Sénicien (Senicianus)*, pour être son successeur

[1] L'office de S. *Ludre* était marqué dans l'ancien bréviaire de Bourges le quatrième jour de novembre. Le P. Labbe se plaint qu'on l'en ait retranché.

Longueval, *Hist. de l'Egl. gall. t.* 1, *p.* 70.

sur le siége épiscopal de Bourges. Il ne fut pas trompé dans son jugement ; S. Sénicien se montra très-digne de sa charge épiscopale par sa piété, sa doctrine et son zèle. L'Apôtre de Bourges alla recevoir la récompense céleste de ses travaux, la vingt-septième année de son apostolat, le IV^e^ jour des Calendes de janvier.

Il est honoré dans le Berri, le IX novembre et le XXIX de décembre[1].

S. EUCHAIRE (S. Eucharius), — S EGISTUS, S. MARCIANUS

Tous trois contemporains des Apôtres, — témoins de leurs prodiges, thaumaturges eux-mêmes, — apôtres de la Germanie.

(5 Décembre. — An de J.-C. 46.)

« Le VIII décembre, dit le *Martyrologe Romain*, on fait à « Trèves, la fête de S. Euchaire, disciple de l'apôtre S. Pierre « et premier évêque de cette ville. »

Ce fut pareillement S. Pierre qui envoya S. Egistus et S. Marcien en Allemagne, afin d'évangéliser ces peuples. Ils s'y rendirent vers le même temps que S. Euchaire alla à Trèves, avec S. Materne et S. Valère.

Voyez l'*Histoire de* S. *Euchaire et de* S. *Materne* dans la *Notice historique de* S. *Valère*, de Trèves, l'un des soixante-douze Disciples du Christ ; — le Martyrologe Romain, au 8 décembre ; S. Grégoire de Tours, *vita* SS. PP.; Baronius, *ad an.* 46. *n.* 2 ; *Tabulæ Ecclesiæ Trevir.*; le Ven. Bède, Pierre de Cluny, *l.* I, *ép.* 2 ; Marian. Scott., *an.* 74 ; l'*Histoire de* S. *Pierre*, *l.* IV, *c.* 5.

[1] M. l'abbé Faillon, dans ses *Monuments inédits*, *t.* 2, *p.* 414-427, défend victorieusement l'autorité et la fidélité des anciens *Actes* de S. Ursin ; prouve que S. Grégoire de Tours les a suivis, et qu'ils doivent, par conséquent, servir de correctif à ce qu'il y a de défectueux et d'inexact dans la narration de cet historien touchant l'époque de la mission des sept évêques.

S. NICASIUS (S. NICAISE)

Disciple des Apôtres, — ordonné par le pape S. Clément, évêque de Rouen, — martyr du Christ, avec ses compagnons

S. QUIRINUS (QUIRIN ou GÉRIN), *prêtre*,
ET
S. SCUBICULUS (ou S. EGOBILLE), *diacre*.

(XI Octobre. — An 40-95-119.)

S. *Nicaise*, dont le nom est tiré du grec, et signifie *vainqueur*, était, selon toute apparence, des pays de l'Orient. Il fut ordonné évêque de Rouen [1] par le pape S. Clément, l'an de Notre Seigneur 95, au rapport du cardinal Baronius et d'autres auteurs, afin qu'il allât prêcher et annoncer l'Evangile aux habitants de cette ville.

Il se mit en chemin, et prit sa direction vers Rouen, accompagné du prêtre *Quirinus* ou *Gérin*, et du diacre *Scubicule* ou *Egobille*; il descendit la Seine au-dessous de Paris. D'après une ancienne tradition, il prêcha d'abord dans les villages de Conflans, d'Andresy, de Triel et de Vaux. Il y a dans le dernier de ces villages, situé entre Poissy et Meulan, une fontaine de son nom, où l'on rapporte qu'il baptisa plus de trois cents personnes. Meulan, Mantes et le village de Monceaux se glorifient aussi d'avoir été honorés de sa présence.

Etant à la Roche-Guyon, sur la Seine, il convertit une femme de considération, nommée *Pience*, qui fut vierge, sui-

[1] Martyrol. rom. 11 *oct.* Usuard., Ado ; Baron. *Annal. t.* 1, *an.* 95, *n°* 7, *et an.* 98 ; *et in annot. ad martyr.*; Surius, *in vita S. Quirini;* l'auteur des *Antiquités de Rouen, chap.* 12; Breviar. Rothomag.; Gualterus *in Chron. seculo I. sub Clemente papa* ; Tabulæ ecclesiæ Rothomag.; Gallia Christ., *t.* 10 ; Pommeraye, *Hist. des archevêq. de Rouen ;* Bosquet, *Hist. Eccl gallic., t,* 1, *p.* 47 et 55 ; Martène, *Anecdoct. t.* 3 ; Ribadeneira ; Godescard ; Longueval, *Hist., t.* 1, *p.* 75.

vant quelques martyrologes; au même lieu, il convertit encore plusieurs païens à la foi de Jésus Christ. Ce fut là que, avant d'être arrivé jusqu'à Rouen, il fut arrêté par les idolâtres et par les satrapes de *Fescennius*, ou *Sisennius*, préfet dans les Gaules au nom de l'empereur. Ce proconsul persécuteur, le même qui martyrisa S. Denys l'Aréopagite, premier évêque de Paris, et ses compagnons, fit tous ses efforts pour engager S. *Nicaise* et ses compagnons à renoncer à Jésus-Christ et à sacrifier aux idoles : ses promesses étant inutiles, il employa, pour ébranler leur constance, divers tourments des plus cruels, et enfin il les fit décapiter sur les bords de la rivière d'Epte, dans le *Vexin*, à l'endroit où est le bourg de Gany, à une demi-lieue de la Roche-Guyon, le onzième jour d'octobre (de l'an 119).

Les trois martyrs, S. *Nicasius*, S. *Scubiculus* et S. *Quirinus*, y furent enterrés honorablement dans une île, par la noble vierge, sainte *Pience*. Depuis on y a bâti une chapelle. Sainte Pience étant venue faire sa prière à leur tombeau, les infidèles l'arrêtèrent et la mirent aussi à mort. Elle est honorée le même jour.

L'ancien manuscrit du martyrologe d'Usuard, qui se gardait à Saint-Germain-des-Prés, ne donne que le titre de prêtre à S. Nicaise; mais dans d'autres manuscrits, dans les anciennes Chartes, dans Baronius et dans le bréviaire de l'église de Rouen, il est qualifié évêque, et on le regarde comme le premier évêque de Rouen. C'est ainsi qu'il est nommé dans le martyrologe romain.

« Au pays Vexin, martyre de S. Nicaise, évêque de Rouen, « de S. *Quirin* (ou *Gérin*) prêtre, de S. *Scubicule* (ou *Ego-* « *bille*) diacre, et de sainte Pience, vierge, martyrs sous le « président Fescenninus. »

Les reliques de ces saints martyrs furent levées de terre, déposées dans de riches châsses, vénérées en plusieurs endroits, et plus particulièrement dans les églises de S. Vivien et de

S. Nicaise de Rouen, à Gany, à Meulan et à Malmédy, dans le duché de Luxembourg, au diocèse de Liége.

LISTE CHRONOLOGIQUE DES ARCHEVÊQUES DE ROUEN

SUCCESSEURS DE S. NICAISE.

1. S. NICAISE, apôtre et premier évêque de Rouen, capitale de la Normandie (an 50-95).
2. S. Mellon, constructeur de la cathédrale de Rouen.
3. S. Avitien, 280-300.
4. Sévère.
5. Eusèbe, 340.
6. Marcellin.
7. Pierre Ier.
8. Victricius, 383.
9. S. Innocent.
10. S. Yved, 410.
11. Silvestre.
12. Malson ou Malsone.
13. Germain, 460.
14. Crescent.
15. S. Godard ou S. Gildard.
16. Flieu ou Filleul.
17. S. Prætextat, 557,
18. Mélante, 604.
19. Hidulfe.
20. S. Romain, qui avait été garde du sceau de Clotaire.
21. S. Ouen, référendaire du roi Dagobert.
22. S. Ansbert,
23. Grippon ou Griphon, 696.
24. Radiland ou Roland, 713.
25. S. Hugues Ier, premier archevêque de Rouen, 723.
26. Ratbert, 730.
27. Grimon, décoré du *Pallium*, 745.
28. Rainfroi, 753.
29. S. Remi ou Remedie, fils de Charles-Martel, 772.
30. Magenard ou Meinard, 780.
31. Willebert ou Gilbert, 823.

32. Ragnoard, 833.
33. Gontaud, 843.
34. Paul, 849.
35. Wenilon, 855.
36. Adelard, 871.
37. Ricoul, 872.
38. Jean Ier, 888.
39. Witten, 909.
40. Francon, qui baptisa Rollon, premier duc de Normandie en 912.
41. Gonthard, 942.
42. Hugues II.
43. Robert Ier, fils du duc de Normandie, 1036.
44. Mauger, fils de Richard II, duc de Normandie.
45. S. Maurille, 1067.
46. Jean II, fils de Raoul, comte de Bayeux, qui fut plein de zèle pour la décence du culte divin, 1078.
47. Guillaume Ier, 1110.
48. Geofroi, 1128.
49. Hugues III, prélat érudit, 1164.
50. Rotrode, de Warwick, dont l'histoire fait un grand éloge, 1183.
51. Waultier, de Coutances, surnommé le *Magnifique*, à cause de ses grandes actions, 1208.
52. Robert II le Baube, 1217.
53. Thibaud, qui reçut le *Pallium* et eut des différends avec S. Louis, 1229.
54. Maurice, pieux prélat, 1235.
55. Pierre de Colmieu, cardinal, 1237.
56. Odon Ier, décoré du *Pallium*, 1247.
57. Odon II, célèbre docteur en théologie, 1275.
58. Guillaume II de Flavacourt, décoré du *Pallium*, 1306.
59. Bernard de Farges, 1306.
60. Gilles Aycelin, fondateur du collége de Montaigu à Paris, 1318.
61. Guillaume III de Durfort, transféré de l'évêché de Langres, 1330.
62. Pierre III Roger, cardinal, puis pape en 1338.
63. Aiméric Guenaud, transféré de l'évêché d'Auxerre, 1342.
64. Nicolas Ier Roger, 1347.

65. Jean III de Marigny, 1351.
66. Pierre IV de La Forest, transféré de Tournay, cardinal, 1361.
67. Guillaume IV de Flavacourt, 1359.
68. Philippe d'Alençon, défenseur des libertés de l'Eglise, P. C. de Jérusalem, 1393.
69. Pierre V de la Jugie, cardinal, 1375.
70. Guillaume V, de l'Estrange, nonce apostolique, conseiller du roi, 1389.
71. Guillaume VI de Vienne, 1407.
72. Louis Ier, fils du comte d'Harcourt et de Catherine de Bourbon, belle-sœur de Charles V, roi de France, 1422.
73. Jean IV de la Roche Taillée, cardinal, puis archevêque de Besançon en 1429.
74. Hugues IV d'Orges, 1436.
75. Louis II, fils de Jean de Luxembourg, cardinal, 1442.
76. Raoul Roussel, 1452.
77. Guillaume VII d'Estouteville, cardinal, puis évêque d'Ostie, camérier, légat du Pape, doyen du Sacré-Collége, célèbre par sa vertu et sa science, 1483.
78. Robert III, seigneur des Ailleurs, très-aimé de son diocèse, 1493.
79. Georges Ier d'Amboise, cardinal, médiateur en Italie, 1510.
80. Georges II d'Amboise, cardinal, 1550.
81. Charles Ier de Bourbon, cardinal, à qui l'on promettait la royauté, 1590.
82. Charles II de Bourbon, fils du prince de Condé, cardinal, 1594.
83. Charles III, fils d'Antoine, roi de Navarre, 1610.
84. François Ier de Joyeuse, cardinal-protecteur de France, réconcilie le roi Henri IV avec l'Eglise, sacre Louis XIII, préside les états généraux, etc., 1615.
85. François II de Harlay de Chanvalon, savant docteur, cardinal, etc , 1653.
86. François III, de Harlay de Chanvalon, digne prélat, plus tard archevêque de Paris, 1671.
87. François IV Rouxel de Medawy, 1691.
88. Jacques-Nicolas Colbert, fils du ministre d'État, 1709.
89. Claude Maur d'Aubigné, 1719.
90. Armand Bazin de Bezons, 1720,
91. Louis III de La Vergne de Tressan, fonda à Rome le séminaire de S. Louis, 1733.

92. Nicolas-Charles de Saulx-Tavanes, commandeur des ordres du roi, cardinal, grand aumônier de France, 1759.
93. Dominique de La Rochefoucault, cardinal, transféré du siége d'Albi, décédé à Munster, 1800.
94. Etienne-Hubert Cambacérès, cardinal, 1818.
95. François de Pierre de Bernis, 1823.
96. Gustave-Maximilien-Juste, prince de Croy-Dulmen, né au château de l'Hermitage, près du Vieux-Condé, transféré de Strasbourg, cardinal, grand aumônier de France, 1844.
97. Louis-Marie-Edmond Blanquart de Bailleul, puis démissionnaire et chanoine de S. Denis.
98. Henri-Marie-Gaston de Bonnechose, transféré du siége d'Evreux en 1858, occupant encore le siége de Rouen en 1874, revêtu de la pourpre romaine.

Quelques critiques avaient contesté que *S. Nicasius* fût le premier archevêque de Rouen ; mais les savants auteurs de la nouvelle édition du *Gallia Christiana*, t. II, col. 4, prouvent, avec leur solidité ordinaire, qu'on ne doit faire aucun fond sur ces objections. Aujourd'hui on a recherché et retrouvé les preuves de l'antiquité apostolique de la plupart des grands siéges de France et des autres pays de la chrétienté. Elles appuient l'ancienne tradition, introduite dans le *Martyrologe romain* et dans les anciens bréviaires de Rouen et des églises limitrophes.

S. PETRONIUS

Disciple de l'apôtre S. Paul (évêque en Asie), — directeur des saintes vierges HERMIONE *et* EUTYCHIA, *filles de S. Philippe ; — martyr de Jésus-Christ.*

(XII Mars.)

Il est parlé de S. *Pétronius* dans les ménologes d'Orient, à l'occasion de S^te^ Hermione, martyrisée le 4 septembre (*voir sa notice*) ; dans l'ancien manuscrit du martyrologe de S. Jérôme, et dans les *Bollandistes*.

C'était un saint évêque, dont la sagesse et la vie exemplaire

ont édifié particulièrement l'église de l'Asie-Mineure dans les temps apostoliques. Les saintes filles de l'apôtre S. Philippe, *Hermione* et *Eutychia*, s'adressèrent à lui, et reçurent de ses mains une *Règle de vie*, pour travailler tant à leur propre sanctification au milieu des gentils, qu'à la conversion des idolâtres et principalement des vierges et des femmes des pays où elles se trouvaient.

THÉODULE & TIMOTHÉE

(IV Septembre.)

Etaient deux officiers publics, chargés de mettre à mort S^te^ *Hermione;* mais, ayant été punis d'une manière surnaturelle, pour avoir voulu user de surprise à l'égard de cette sainte, et la frapper d'un coup mortel avant qu'elle eût fait sa prière : ayant, de plus, été témoins des autres prodiges opérés auparavant, ils se convertirent à la foi chrétienne, et s'endormirent dans la paix du Seigneur.

S. PHILÉAS

Disciple des Apôtres, — évêque d'Odyssus, — martyr de Jésus-Christ,

ET

S. THÉOPHANE

Disciple de S. Paul, — homme distingué parmi les chrétiens de la ville d'Anchialus.

(An 40-91 de J.-C.)

Ces deux saints, disciples des Apôtres, sont mentionnés dans les *Actes* de S^te^ *Sébastienne*, le premier comme évêque d'*Odyssus*, et martyr de la foi, le second, comme un personnage de distinction de l'église d'*Anchialus*. S^te^ Sébastienne, l'illustre vierge d'Héraclée, passant dans ces villes maritimes,

situées sur le bord occidental de l'Euxin, lorsqu'elle allait gagner la couronne du martyre dans sa patrie, voulut saluer, avant tous les autres fidèles des deux villes déjà nommées, S. *Philéas* et S. *Théophane*, célèbres parmi les premiers chrétiens par leur sainteté et leur science sacrée, par leur dignité ecclésiastique et surtout par leurs vertus évangéliques.

S. ONÉSIPHORE

Témoin des faits de Jésus-Christ et des Apôtres, — associé aux Septante Disciples de Jésus-Christ, — évêque de Coronée, en Béotie, — martyr de Jésus-Christ, avec

S. PORPHYRE

Son serviteur, en Asie, dans l'Hellespont.

(VI Septembre.)

Les Orientaux ont coutume de célébrer la fête de S. *Onésiphore*, avec celle de S. *Evodius*, évêque d'Antioche, le vingt-neuvième jour d'avril. Ces deux hommes apostoliques, disent-ils, étaient du nombre des Septante Disciples. Tous deux affrontèrent un grand nombre de périls et d'épreuves, convertirent à la foi chrétienne une foule de gentils, et allèrent recevoir des mains du Seigneur une légitime récompense.

Les *Synaxaires* de l'Orient font mémoire, comme les *martyrologes* de l'Occident, des saints Apôtres *Evodius* et *Onésiphorus*. Ils annoncent que S. Evodius, créé évêque de la Grande Antioche, après S. Pierre, a brillé avec éclat parmi les septante disciples de Jésus et qu'il a été l'un des hérauts les plus distingués de la Parole évangélique. *Il demeure*, ajoutent-ils, *dans les tabernacles* éternels au milieu du chœur illustre des prédicateurs de la foi, avec l'*apôtre Onésiphore*.

Le *martyrologe romain* s'exprime ainsi sur ce point :

— « Le 6 septembre, dans l'Hellespont, S. *Onésiphore*,

« disciple des Apôtres, dont parle S. Paul à Timothée, qui y « ayant été cruellement flagellé en même temps que *Por-* « *phyre*, par ordre du proconsul Adrianus, et traîné ensuite « par des chevaux fougueux, rendit son âme à Dieu. »

D'après le *ménologe* de l'empereur Basile, *Onésiphore* était allié à la famille de l'impératrice Tryphène; il était originaire et habitant de la ville d'Icônium, où il reçut dans sa maison le grand Apôtre, et reçut, en échange de la généreuse hospitalité qu'il lui offrit, le bienfait de la foi et du baptême. Il faisait de grandes largesses aux pauvres et assista S. Paul dans ses fers, le comblant de soins et de consolations, comme cet Apôtre le rappelle avec effusion dans sa onzième épitre à Timothée, ch. 1, v. 16, en ces termes :

Que le Seigneur répande sa miséricorde sur la maison d'Onésiphore, parce qu'il m'a souvent soulagé, et qu'il n'a point rougi de mes chaînes; mais étant venu à Rome, il m'a cherché avec grand soin, et m'a trouvé. Que le Seigneur lui fasse la grâce de trouver miséricorde devant lui en ce dernier jour : car vous savez mieux que personne combien d'assistances il m'a rendu à Ephèse.

On le saisit avec son serviteur *Porphyre*; comme il refusait de sacrifier aux idoles, et de renoncer à Jésus-Christ, on les étendit d'abord l'un et l'autre sur des grils enflammés, on les flagella, on leur brûla les membres, mais l'assistance de Dieu et la vue des biens éternels les soulagèrent dans ces supplices, et les garantissaient contre la douleur. Cette vue excita la rage des impies; ils attachèrent alors les saints à des chevaux indomptés, chargèrent des soldats de les traîner ainsi parmi les ronces, les pierres et les épines. Ce fut au milieu de ce tourment qu'ils rendirent leurs âmes à Dieu. Les chrétiens recueillirent secrètement leurs reliques précieuses, et les ensevelirent en rendant des actions de grâces au Seigneur [1].

[1] Martyrologia rom., Bedæ, Usuardi, Adonis et aliorum. Acta S. Te-

S. PAPOUL (PAPULUS)

Prêtre et martyr, — compagnon des premiers apôtres de la Gaule et en particulier de S. Saturnin.

(III Novembre.)

Il est parlé de S. *Papoul* dans les *Actes* de S. Saturnin, apôtre de Toulouse. Il y est dit qu'il partagea les travaux évangéliques de ce saint évêque, et qu'il prêcha la foi avec lui aux peuples qui habitaient le Midi de la France, au premier siècle. La couronne du martyre fut la récompense de son zèle. Il souffrit dans le Lauraguais, petit territoire du Languedoc, qui est à neuf lieues de Toulouse.

On y bâtit depuis une église avec une abbaye, qui ressentirent l'effet des libéralités de Charlemagne. Cette abbaye fut sécularisée et érigée en évêché par Jean XXII, en 1317. Le lieu où elle était située est devenu une ville assez considérable connue sous le nom de *Saint-Papoul*.

Le reliques de ce saint martyr, renfermées dans une châsse précieuse, se gardaient à saint Sernin de Toulouse.

Voyez le *martyrologe de l'Eglise Gallicane*; — Les *Actes* de S. Saturnin; — Moréri; — Les *vies des Pères* de Godescard, 3 *Novembre*; — Longueval, *hist. de l'Egl. Gallicane*, *tom. I, p.* 69;

clæ; Menologia, Baronius, *anno* 47, *n.* 4, *et ann.* 59, *n.* 8; *Acta SS.*, 6 septembr. p. 653. Petrus de Natalibus, episc., *l. VIII, cap.* 43, *etc.*

S. PHOCAS

Contemporain des Apôtres, — évêque de Synope, — martyr sous Trajan.

(XIV Juillet. — An de J.-C. 30-100.)

« Le XIV juillet, à Sinope, dans la province de Pont, saint « Phocas, évêque de cette ville et martyr, qui sous l'empire « de Trajan, ayant souffert avec courage la prison, les chaînes, « le fer et le feu pour l'amour de Jésus-Christ, prit son essor « vers les cieux. — Ses reliques, portées à Vienne, en Dau- « phiné, reposent dans l'église des SS. Apôtres. »

S. Astérius, savant évêque d'Amasée, rapporte que *Phocas* était de la ville de Sinope; qu'il cultivait paisiblement son jardin, lorsque, ayant été dénoncé à l'empereur Trajan comme chrétien (et comme évêque), des satellites du Prince se présentèrent chez lui, pour lui trancher la tête. — Ces bourreaux étant arrivés dans sa maison, il les accueillit, et les traita avec libéralité ; ces hommes lui ayant ensuite déclaré qu'ils étaient venus pour faire mourir *Phocas*, il se découvrit alors à eux, et il souffrit généreusement la mort.

S. Astérius ajoute qu'il se fit divers miracles au tombeau de ce saint Pontife; que, après la paix rendue à l'église, on y bâtit une chapelle en son honneur, et que chaque année on célébrait solennellement sa fête; qu'une grande partie de ses reliques furent ensuite distribuées, et son chef apporté à Rome; et qu'enfin il était particulièrement honoré par les mariniers et par les habitants des côtes maritimes.

L'empereur Phocas fit construire à Constantinople une église en l'honneur de S. *Phocas*, à cause de la conformité du nom. Bien que son martyre soit arrivé sous le règne de Trajan, il y avait longtemps qu'il était en pleine relation avec

les Apôtres et les Hommes Apostoliques. — Les Orientaux célèbrent sa fête le 23 de juillet, et les Occidentaux le 14 du même mois

Les faits de ce grand et saint homme sont consignés dans les divers martyrologes, Romain et autres, *au 14 juillet* ; dans Baronius, *ibid*, Mombritius, Bède, Usuard, S. Adon, Pierre des Noëls, *in catalogo, l.* VI, *c. 98* ; dans S. Astérius, *sermone de S. Phoca, etc.*

S. PIONUS & S. GERMANICUS

Disciples des Apôtres et martyrs de Jésus-Christ.

Ces deux saints avaient vécu avec les Hommes Apostoliques et dans les premiers temps de l'église. Ils secondèrent de toutes leurs forces S. Polycarpe assis alors sur le trône épiscopal de Smyrne, et, après avoir brillé avec lui dans l'Asie par leur foi et par leurs vertus, ils souffrirent généreusement le martyre dans la ville de Smyrne, conformément à la prédiction de saint Jean l'apôtre; prédiction adressée au premier évêque de cette ville, et consignée dans l'Apocalypse, II, 10, en ces termes: — *Ne craignez rien de ce qu'on vous fera souffrir. Le Diable dans peu de temps mettra quelques-uns de vous en prison, afin que vous soyez éprouvés; et vous aurez à souffrir durant dix jours. Soyez fidèle jusqu'à la mort et je vous donnerai la couronne de vie.*

(Voir Tirinus, *in h. loc.;* et *l'épitre de l'Eglise de Smyrne sur le martyre de S. Polycarpe, n° 3).*

Il est rapporté de Germanicus qu'il combattit brillamment contre les bêtes du cirque. Le proconsul l'exhortait dans l'amphithéâtre à avoir pitié de lui-même et à considérer son âge ; sans lui répondre, le noble martyr attira sur lui les bêtes féroces, leur fit violence, et se livra à leurs dents meurtrières, afin

de sortir promptement du milieu de ce monde inique et impie. Par sa force et son admirable constance, Germanicus affermit les chrétiens qui paraissaient intimidés. *Fortissimus Germanicus (eos) tolerantia sua corroboravit : qui quidem splendide pugnavit adversus bestias...*

S. POLYCARPE

Contemporain et disciple des Apôtres, — témoin de leurs miracles, thaumaturge lui-même, — primat de toute l'Asie, — martyr de Jésus-Christ.

AVEC DOUZE AUTRES CHRÉTIENS

(XXVI Janvier. — An 60-107-157.)

Nous lisons à son sujet dans S. Jérôme[1] :

« Polycarpe, disciple de l'apôtre Jean, et par lui ordonné « évêque de Smyrne, fut le chef de toute l'Asie ; car il connut « et il eut pour maîtres plusieurs des Apôtres et plusieurs au- « tres personnes qui avaient vu le Seigneur. Sous le règne « d'Antonin-le-Pieux, et lorsque Anicétus gouvernait l'église « de Rome, il vint en cette ville pour quelques questions « sur le jour de la Pâque, et il y ramena à la foi plusieurs « croyants qui avaient été égarés par les artifices de Marcion « et de Valentin. Marcion le rencontra un jour par hasard et « lui dit :

— « Me connaissez-vous ?

« Polycarpe répliqua :

— « Je reconnais le fils aîné de Satan.

« Sous le règne de Marc-Antonin et de L. Aurélius Com-

[1] S. Hier., *de vir. ill. c.* 17 ; S. Irénée, *epist. ad Florin., ap. Euseb. Hist., l.* 5, *c.* 20, *p.* 188. Item de hoc Sancto cæteri Græci ac Latini ; S. Ignat., *Epist. ad Polycarp.* ; Euseb. *Hist. l.* 4, *c.* 14 ; et *l.* 5, *c.* 24 ; Epist. Smyrn. eccl. ; Greg. Turon. *de gl. mart.* Baron. *an.* 107, *n.* 8, etc.

« modus, dans la quatrième persécution depuis Néron, il fut « brûlé vif à Smyrne, en présence du Proconsul et au milieu « des cris que tout le peuple faisait entendre contre lui dans « l'amphithéâtre.

« Il a écrit aux Philippiens une lettre remplie d'utiles con- « seils, et qui se lit aujourd'hui encore dans le Synode de « l'Asie. »

Nous avons les *Actes* du martyre de S. Polycarpe dont le résumé se trouve dans S. Jérôme et dans le Martyrologe Romain qui s'exprime ainsi :

« Le XXVI janvier, à Smyrne, la fête de S. *Polycarpe*, dis- « ciple de l'apôtre S. Jean, qui, ayant été ordonné évêque de « cette ville par le même apôtre, fut Primat de toute l'Asie [1]. « Ensuite, sous l'empire de Marc-Antonin et de Commode, le « Proconsul étant sur son siège, et tout le peuple assemblé « dans l'amphithéâtre criant tumultueusement contre le Saint, « il fut jeté dans le feu; mais, comme il n'en recevait aucune « atteinte, on le perça d'un coup d'épée, et il obtint ainsi la « couronne du martyre. »

« Douze autres Chrétiens, venus de Philadelphie, furent « martyrisés avec lui dans la même ville. »

Dans l'Apocalypse, II, 9, S. Polycarpe, évêque de Smyrne, est représenté par S. Jean, ou plutôt par Notre-Seigneur, comme le seul de tous les évêques d'Asie, à qui aucun reproche n'est adressé. Notre-Seigneur l'exhortait à souffrir courageusement la pauvreté, les tribulations, les persécutions, les calomnies des juifs; il le disait *riche en grâce*, et lui promettait *la couronne de vie* qu'il devait obtenir par le martyre.

Les fidèles avaient pour S. Polycarpe un très grand respect, même après sa mort. Ecoutons S. Irénée, un de ses disciples,

[1] Lorsque S. Ignace allait d'Antioche à Rome, pour y être martyrisé en 107, S. Polycarpe était alors évêque de Smyrne, et reçut chez lui S. Ignace, avec qui il eut un long entretien. (*Vide Acta S. Ignatii M.*)

dans sa lettre à Florinus, qui semait des dogmes hérétiques, et qui avait vu souvent le saint évêque de Smyrne[1].

— « Votre doctrine, *lui disait-il*, n'est pas celle des évê-
« ques qui ont été avant nous. ...Je pourrais encore vous
« dire le lieu où le Bienheureux Polycarpe était assis pour an-
« noncer la Parole de Dieu; la manière grave avec laquelle
« il entrait et sortait, la sainteté de sa conduite, son air ma-
« jestueux sont toujours présents à ma mémoire. Il me semble
« l'entendre raconter les entretiens qu'il avait eus avec Jean,
« et avec les autres qui avaient vu le Seigneur, et nous faire
« le récit de ce qu'ils lui avaient appris de sa doctrine et de
« ses miracles. Je puis assurer devant Dieu, que si ce saint
« évêque eût entendu la doctrine que vous enseignez, il se
« serait aussitôt bouché les oreilles et se serait écrié, selon sa
« coutume: « Bon Dieu! ne m'aviez-vous réservé jusqu'à
« ce temps, que pour entendre de telles choses! — et à l'heure
« même il aurait pris la fuite. » On voit par là l'horreur que S. Polycarpe avait des Hérésiarques.

S. Ignace ayant pris terre à Smyrne, dans son voyage d'Antioche à Rome, eut un entretien avec S. Polycarpe, qui baisa respectueusement ses chaînes. Le martyr lui recommanda son troupeau; ce qu'il fit encore dans une lettre qu'il lui écrivit de Troade, et dans laquelle il le priait d'écrire en son nom aux églises d'Asie, afin de suppléer à ce qu'il ne pouvait faire lui-même. Ces belles lettres sont toutes remplies de l'esprit des hommes apostoliques. Dans la première S. Ignace dit à S. Polycarpe :

— « Connaissant combien vous êtes affermi en Dieu,
« comme sur une pierre inébranlable, je m'estime heureux
« d'avoir été jugé digne de contempler de mes propres yeux
« un aussi saint évêque que vous. Puissions-nous un jour nous
« voir réunis en Dieu! Je vous conjure, par la grâce dont vous

[1] Ap. Euseb., *Hist. l.* 5, *c.* 20, *p.* 188.

« êtes rempli, de vous avancer de plus en plus dans la car-
« rière où vous courez, et d'exhorter tous les fidèles à opé-
« rer leur salut... Partagez les maux de tous les fidèles, et
« combattez comme un athlète généreux, sachant que la gran-
« deur du travail sera la mesure de la récompense... Ne vous
« laissez point intimider par ceux qui, feignant d'être attachés
« à la foi, enseignent des erreurs. Restez inébranlables à tous
« les coups qu'ils vous porteront. Il est d'un vaillant athlète
« d'aller à la victoire par ses blessures... Je suis enfin dans
« un calme parfait, depuis que je sais que l'Eglise d'Antioche
« a obtenu la paix par le secours de vos prières : puissé-je,
« par le martyre que je suis sur le point de souffrir, entrer en
« possession de mon Dieu, et au jour de la Résurrection être
« compté parmi vos disciples ! Il faut, Bienheureux Poly-
« carpe, assembler un Concile digne de la sainteté de Dieu, et
« choisir quelqu'un qui vous soit très-cher, et le charger
« d'aller porter en Syrie les marques éclatantes de votre cha-
« rité et de votre zèle pour la gloire de Jésus-Christ. Un chré-
« tien n'est point à lui ; il doit être tout à Dieu. »

Quelque temps après, S. Polycarpe écrivit aux Philippiens la lettre que nous avons encore. Elle contient d'excellentes instructions, qui sont présentées avec une simplicité et une clarté admirables. On la lisait publiquement dans l'Eglise, du temps de S. Jérôme, qui en fait le plus bel éloge, ainsi que S. Irénée, Eusèbe et plusieurs autres anciens auteurs. Elle commence ainsi :

Polycarpe, et les prêtres qui sont avec lui, à l'Eglise de Dieu, qui est à Philippes : que le Dieu tout puissant et Jésus-Christ Notre Seigneur et Notre Sauveur répandent sur vous avec abondance la miséricorde et la paix !

« J'ai pris une part bien vive en Jésus-Christ Notre Sei-
« gneur, de ce que vous avez reçu chez vous les modèles de
« la vraie charité, et de ce qu'il vous a été donné d'accompa-
« gner avec tous les honneurs convenables ces hommes chargés

« de chaînes, les seules que puissent porter les Saints, nobles « diadèmes pour les vrais élus de Dieu et de Jésus-Christ; « enfin, de ce que la foi qui vous a été annoncée dès les pre- « miers temps, est chez vous si bien enracinée, qu'elle subsiste « toujours et porte des fruits dignes de Notre Seigneur Jésus- « Christ, qui a voulu pour nos péchés descendre jusqu'à la « mort, et que Dieu a ressuscité, après avoir rompu les liens « de l'enfer..... Le Dieu qui l'a ressuscité, nous ressuscitera « nous-mêmes, si nous faisons sa volonté, si nous marchons « dans la voie de ses commandements, si nous aimons ce « qu'il a aimé; si nous nous abstenons de toute injustice, « de toute fraude, de toute avarice, de toute calomnie, de « tout faux témoignage, ne rendant point le mal pour le « mal, faisant miséricorde afin que Dieu nous fasse miséri- « corde. Si je vous parle de la vraie justice, c'est parce que « vous m'en avez prié. Car ni moi, ni aucun homme, ne pou- « vons atteindre à la haute philosophie de S. Paul, ce glorieux « apôtre, qui enseignait la vérité avec tant de force et de di- « gnité devant les hommes d'alors, et qui, loin de vous, a écrit « ces lettres où vous pouvez puiser tout ce qui vous est néces- « saire pour vous affermir dans la foi, qui est notre commune « mère, vous soutenant par l'espérance des promesses, dans la « charité envers Dieu, envers Jésus-Christ, envers le pro- « chain. Si quelqu'un observe ces trois choses, il a rempli « toute justice. »

Après avoir donné des instructions particulières aux personnes engagées dans les divers états, S. Polycarpe continue: « Servons Dieu avec crainte et respect, ainsi qu'il nous l'or- « donne, ainsi que l'ont prescrit les Apôtres qui nous ont prê- « ché l'Evangile et les Prophètes qui nous ont annoncé « d'avance la naissance du Sauveur..... Je vous conjure « d'être dociles au langage de la vraie justice, de vous exercer « de toutes les manières à la patience dont vous avez eu sous « les yeux des exemples, non-seulement dans les bienheu-

« reux *Ignace*, *Zozime* et *Rufus*, mais encore dans plusieurs « d'entre nous, dans Paul lui-même et dans les autres Apôtres ; « lesquels sont arrivés au lieu qui leur était destiné, dans le « Royaume du Seigneur, après avoir pris part à ses souf- « frances.

« Vous m'avez écrit, vous et Ignace, que si quelqu'un venait « en Syrie, j'eusse soin de le charger de mes lettres ; c'est ce « que je me propose de faire, si moi et le député que je vous « enverrai nous trouvons une occasion.

« D'après votre demande, je vous fais passer les lettres que « Ignace nous a écrites et toutes celles que nous possédions « déjà ; elles sont à la suite de celle-ci ; vous en pourrez tirer « de grands fruits. De votre côté, faites-nous connaître ce que « vous savez de plus certain sur Ignace et sur ceux qui étaient « avec lui.

« Je vous écris par Crescent que je vous recommande. Il a « vécu parmi nous d'une manière irréprochable. Je vous re- « commande pareillement sa sœur, quand elle sera près de « vous. Soyez forts, ainsi que tous les vôtres, en Jésus-Christ « Notre Seigneur, et en la grâce. »

S. Polycarpe prenait soin, comme S. Jean son maître, de toutes les églises d'Asie, qu'il parcourait et visitait de temps en temps. Il avait, en outre, plusieurs disciples près de lui ; parmi eux on distinguait S. *Pothin*, qui plus tard fut évêque de Lyon, et S. *Irénée*, son successeur, S. *Bénigne*, apôtre de la Bourgogne, S. *Andochius*, S. *Thyrsus*, ses compagnons. Vers l'an 158, il fit un voyage à Rome, afin de conférer avec le pape S. Anicet sur le jour de la célébration de la fête de Pâques. La pratique était différente dans les diverses églises d'Asie. Celles d'Asie la célébraient comme les Juifs, le quatorzième de la lune de mars, en quelque jour de la semaine qu'il arrivât, au lieu que la coutume de Rome, de l'Egypte et de tout l'Occident, était de ne la célébrer jamais que le dimanche qui suivait le quatorzième de la lune. Lorsque

S. Anicet et S. Polycarpe eurent conféré ensemble, ils convinrent de ne pas rompre les liens de la charité pour ce point de discipline. S. Anicet céda même à S. Polycarpe l'honneur de célébrer les divins mystères dans son Eglise [1]. Durant son séjour à Rome, l'évêque de Smyrne ramena à l'unité de l'Eglise un grand nombre d'hérétiques. Il fuyait avec horreur les hérésiarques endurcis, refusait de les saluer ou de parler avec eux, les considérait comme des fils de Satan. Si ce grand évêque, disciple des Apôtres, refusait ainsi de communiquer avec les sectaires, « que penser de la coupable indifférence des simples fidèles qui fréquentent leur société, lisent leurs livres, ou écoutent leurs discours? »

La sixième année de l'empire de Marc Aurèle et de Lucius-Verus, il s'alluma une violente persécution contre les chrétiens de l'Asie, dont Statius Quadratus était proconsul. S. Polycarpe était de retour à Smyrne, il y scella l'Evangile de son sang. La lettre de l'Eglise de Smyrne, adressée aux différentes églises de la catholicité, lettre qui a été très-estimée des anciens et des modernes, et qui est un des plus précieux monuments de l'antiquité ecclésiastique, consignée en abrégé au chap. XIV du livre 4 de l'*Histoire* d'Eusèbe, nous donne les détails suivants sur le martyre de S. Polycarpe. Elle commence ainsi :

« *L'Eglise de Dieu, qui est à Smyrne, à l'Eglise de Dieu,*
« *qui habite Philadelphie, et à toutes les paroisses de la Sainte*
« *Eglise catholique répandue par tout l'univers; que la misé-*
« *ricorde, la paix et la charité de Dieu le Père et de Notre*
« *Seigneur Jésus-Christ leur soient accordées abondam-*
« *ment* ! »

« Frères, nous vous écrivons au sujet du Bienheureux Polycarpe qui, par son martyre, a mis fin à la persécution. Les martyrs qui parmi nous ont rendu témoignage au Seigneur,

[1] S. Iren., *l.* 3, *c.* 3 ; Euseb., *l.* 5, *c.* 24 ; S. Jérôme, *Catal.*, *c.* 17.

ont été généreux et admirables par leur patience, par leur intrépidité et par l'amour qu'ils ont montré pour Dieu. On les a tellement déchirés par la flagellation, qu'on leur voyait l'intérieur du corps jusqu'aux veines et aux artères. Les païens eux-mêmes étaient touchés de compassion et se lamentaient à ce spectacle; quant aux martyrs de Jésus-Christ, ni ils ne frissonnaient, ni ils ne faisaient entendre de gémissements; mais ils laissaient voir, au milieu de ces horribles tortures, qu'ils n'habitaient plus leurs corps, ou plutôt que le Seigneur les assistait et demeurait avec eux. Ne considérant que la faveur de Jésus-Christ, ils méprisaient les tourments de ce monde, lesquels, endurés l'espace d'une heure, les rachetaient de la peine éternelle. Le feu des bourreaux féroces leur semblait de glace; car ils n'avaient en vue que d'éviter ce feu de l'autre vie qui est éternel et qui ne s'éteindra jamais; et ils envisageaient les biens réservés à leurs souffrances, biens infinis que *l'œil de l'homme n'a point vus, que l'oreille n'a point entendu raconter, et que le cœur de l'homme ne saurait concevoir*. Pour les porter à renoncer Dieu, le démon et les tyrans les ont condamnés aux bêtes, aux supplices les plus barbares et les plus prolongés. Mais grâce à Dieu, ils n'ont pas prévalu contre eux. L'héroïque courage des chrétiens de Smyrne et notamment de *Germanicus*, exaspéra les païens en excitant leur admiration. *Otez les ennemis de nos dieux! Que l'on recherche Polycarpe!* s'écrièrent-ils tous d'une voix unanime.

« Sur ces entrefaites, un chrétien nommé *Quintus*, originaire de Phrygie, pâlit de frayeur à la vue des bêtes et sacrifia pour sauver sa vie. Dieu permit sa chute, parce que, plein d'une téméraire présomption, il s'était de lui-même présenté aux persécuteurs. C'est pourquoi, ô frères, nous n'approuvons pas ceux qui s'offrent ainsi d'eux-mêmes aux bourreaux. L'Evangile ne nous enseigne point une telle manière d'agir.

« S. Polycarpe, cet homme admirable, était incapable de

craindre la mort : au bruit de la persécution, il voulait rester dans la ville, mais il céda aux prières de ses amis, et se retira dans la campagne, dans une maison peu éloignée où toute son occupation était de prier nuit et jour. Trois jours avant son martyre, il eut une vision qui lui représentait le chevet de son lit tout en feu. Se tournant vers ceux qui l'accompagnaient, ils leur dit prophétiquement : *Il faut que je sois brûlé vif.*

« Comme ceux qui étaient chargés de l'arrêter approchaient, on l'obligea de changer de retraite; mais il fut découvert à la fin, par le moyen d'un serviteur qu'on menaça des plus cruels supplices, s'il n'indiquait pas le lieu où il était caché. Hérode, irénarque (ou magistrat) de Smyrne, envoya des cavaliers pendant la nuit, avec ordre d'investir la maison où logeait Polycarpe. Il eût été facile à l'évêque de fuir, mais il ne le voulut pas, il se remit entre les mains des soldats, en disant : *La volonté du Seigneur soit faite* ! Il commanda qu'on leur servît à boire et à manger autant qu'ils voudraient, et leur demanda seulement quelque temps pour prier, ce qui lui fut accordé. Il pria debout pendant deux heures, pour son troupeau et pour toute l'Eglise ; et il le fit avec tant de ferveur, que plusieurs des cavaliers se repentaient d'être venus prendre un vieillard si vénérable.

« Sa prière achevée, on le conduisit à la ville, monté sur un âne. L'Irénarque Hérode et son père Nicétas vinrent à sa rencontre avec un chariot; ils prirent Polycarpe avec eux, et s'efforcèrent de le gagner, en lui répétant souvent : *Quel mal y a-t-il de dire : Seigneur (Dieu) César ! puis de sacrifier, pour sauver sa vie?* S. Polycarpe ne répondit rien d'abord; mais comme on lui faisait des instances, il dit : *Non, je ne ferai point ce que vous me conseillez* ! A ces mots, n'espérant plus le fléchir, les païens l'accablèrent d'outrages, et le poussèrent si rudement hors du chariot, qu'il tomba et se blessa à une jambe. Il ne s'en émut point : il marcha gaiement, comme s'il n'eût rien souffert, et se laissa conduire à l'amphithéâtre.

Lorsqu'il y entra, une voix se fit entendre du ciel, et dit : *Courage, Polycarpe, et montrez que vous avez une âme virile !* Les chrétiens qui étaient présents entendirent cette voix céleste. On introduisit le saint évêque ; le proconsul l'exhorta à renoncer Dieu, à avoir des considérations pour son âge.

« — Jurez par le génie de César ; venez à résipiscence ! dites : *Otez les ennemis de nos dieux !*

« S. Polycarpe regarda alors d'un visage grave et sévère la multitude des infidèles et des impies, présents au cirque, les montra du geste, puis il dit en soupirant : — *Otez les ennemis de Dieu !*

« Le Proconsul reprit : *Jurez par le génie (ou démon)* [1] *de César, et je vous renverrai ; dites des injures au Christ !*

« Polycarpe répondit : — *Il y a* 86 *ans que je le sers, et il ne m'a jamais fait de mal, comment pourrais-je dire des injures à mon Roi, qui m'a sauvé?* Sur les instances du proconsul, il ajouta : *Puisque vous me pressez de jurer par ce que vous appelez le génie de César, et que vous feignez d'ignorer qui je suis, écoutez quelle est ma religion : Je suis chrétien. Mais si vous voulez connaître la doctrine des chrétiens, donnez-moi un jour, et je vous en instruirai.*

« Le proconsul dit : *Persuadez le peuple.*

« S. Polycarpe : — *Quant à vous, je dois vous parler ; car on nous apprend à rendre aux Puissances l'honneur qui leur est dû, et qui n'est point incompatible avec notre Religion. Mais pour ce peuple, il n'est pas mon juge, pour que je me justifie à ses yeux.*

« Le Proconsul, prenant alors un ton de sévérité, dit : — *J'ai à ma disposition les bêtes féroces, je vous y exposerai si vous ne changez de sentiment.*

« — *Faites-les venir*, répondit S. Polycarpe ; *car nous som-*

[1] *Les génies sont des démons*, dit Tertullien. (Apolog. c. 32.)

mes incapables de changer de bien en mal ; mais il est bon de passer du mal au bien.

« Le Proconsul : — *Je vous ferai consumer par le feu, si vous méprisez les bêtes et si vous ne changez d'avis.*

« S. Polycarpe : — *Vous me menacez d'un feu qui brûle pour un temps et s'éteint ensuite ; mais vous ignorez le jugement futur, et les feux éternels qui sont réservés pour les impies. Que tardez-vous? Faites paraître tout ce qu'il vous plaira.*

« Lorsqu'il prononçait ces paroles et plusieurs autres semblables, la sérénité, la joie et une grâce toute céleste rayonnaient sur son visage. Le Proconsul en fut frappé lui-même ; mais il ne laissa pas d'envoyer son héraut, pour crier trois fois au milieu de l'amphithéâtre : *Polycarpe a confessé qu'il était Chrétien !* Après cette proclamation, toute la foule des Païens et des Juifs qui habitaient Smyrne, demanda sa mort en s'écriant : — *C'est le Docteur de l'Asie, le Père des Chrétiens, le Destructeur de nos dieux ! C'est lui qui enseigne aux hommes à ne point sacrifier aux dieux, et à ne les point adorer !*

« En même temps ils criaient à l'asiarque (ou intendant) Philippe, de lâcher un lion contre lui. Mais Philippe s'y refusa, alléguant que les combats des gladiateurs étaient achevés. Alors ils se mirent à crier tout d'une voix : *Que Polycarpe soit brûlé vif !* Il était nécessaire que sa vision prophétique, qui lui avait annoncé qu'il serait brûlé vif, fût accomplie. Ils n'eurent pas plutôt obtenu ce qu'ils demandaient qu'ils coururent chercher du bois dans les boutiques et dans les bains. Les Juifs étaient les plus empressés. Le bûcher étant préparé, Polycarpe ôta sa ceinture et ses vêtements, et se baissa pour se déchausser, ce qu'il n'avait pas coutume de faire ; car les fidèles avaient tant de vénération pour sa vertu, que chacun s'empressait à lui rendre cet office pour avoir le bonheur de le toucher. Comme les bourreaux se disposaient à l'attacher

au poteau, il leur dit : — *Cette précaution est inutile, laissez moi ainsi. Celui qui me donne la force pour souffrir le feu, m'en donnera aussi pour rester ferme sur le bûcher.* Ils se contentèrent donc de lui lier les mains derrière le dos.

« Alors Polycarpe, les bras liés en arrière, semblable à un agneau choisi dans un troupeau, et tout préparé pour être une holocauste agréable à Dieu, leva les yeux au ciel et dit : — *Seigneur Dieu tout-puissant, Père de votre Bien-aimé Fils Jésus-Christ, par qui nous avons reçu la grâce de vous connaître, ô Dieu des Anges et des Puissances, Dieu de toutes les créatures et de toute la nation des Justes qui vivent en votre présence, je vous rends grâces de ce que vous m'avez fait arriver à cette heure où je dois être associé au nombre de vos Martyrs, de ce que j'ai le bonheur de prendre part au Calice de votre Christ pour ressusciter à la vie éternelle dans l'incorruptibilité du Saint-Esprit. Recevez-moi aujourd'hui en votre présence avec eux, comme une victime agréable que vous avez préparée vous-même afin d'accomplir ce que vous m'avez prédit et montré d'avance, ô vous, le vrai Dieu, incapable de mensonge. C'est pourquoi je vous loue de toutes choses; je vous bénis, je vous glorifie par le Pontife Eternel, Jésus-Christ votre cher Fils, avec qui gloire soit rendue à vous et au Saint-Esprit, maintenant et à jamais.* AMEN.

« Quand il eut fini sa prière, on mit le feu au bûcher, et il s'éleva une grande flamme. Alors nous vîmes un miracle surprenant, dont nous fûmes tous témoins, afin que nous pussions l'annoncer aux autres Chrétiens. En effet, les flammes se courbant en arc, et représentant une voile de navire remplie et gonflée par le vent, s'étendirent tout autour du corps du Martyr. Il était au milieu, non semblable à de la chair brûlée, mais à de l'or ou à de l'argent qui brille au milieu de la fournaise; nous sentions en même temps une odeur très-agréable, sem-

blable à celle d'un encens précieux ou de quelque autre parfum délicieux.

« Enfin, les méchants, voyant que le martyr (entièrement intact), ne pouvait être consumé par le feu, commandèrent à un confecteur (ou bourreau) de s'approcher et de lui donner un coup de poignard. Lorsque cet ordre fut exécuté, il sortit une colombe et au même instant une telle quantité de sang qu'elle éteignit le feu, et que tout le peuple présent admirait avec étonnement la différence qui se trouve entre les Infidèles et les Elus. Parmi ceux-ci a brillé l'admirable martyr Polycarpe, qui de nos jours a été un apôtre, un docteur, un prophète, et l'évêque de la catholique église de Smyrne. Toutes les paroles prophétiques qui sont sorties de sa bouche, ou se sont accomplies, ou s'accompliront.

« L'Ennemi des Justes, considérant l'innocence et la grandeur de ce Martyr, sa tête déjà couronnée de la gloire de l'immortalité, son triomphe éclatant, fut jaloux, et fit tant par ses suggestions, que nous fûmes privés des précieuses reliques du héros du Christ, malgré le désir que nous avions de posséder ce trésor. Il se servit des Juifs pour inspirer à Nicétas d'engager le Proconsul à ne pas livrer aux Chrétiens le corps de S. Polycarpe, *de peur*, disaient-ils, *qu'ils ne quittassent le Crucifié pour l'adorer*. Ils ne savaient pas que nous ne pouvons jamais quitter Jésus-Christ, ni en adorer un autre. Il est vrai que nous honorons les martyrs, mais c'est parce qu'ils sont les disciples et les imitateurs de Jésus-Christ, et ont donné les marques du plus grand amour à leur Roi et à leur Maître. Puissions-nous leur être associés !

« Le centurion, voyant le différend qui s'était élevé entre nous et les Juifs, jeta le corps dans les flammes. Nous retirâmes ses os, plus précieux que l'or et les pierreries, et nous les mîmes dans un lieu convenable, où nous espérions nous assembler, afin de célébrer, au milieu des sentiments et des transports de joie, le jour de sa seconde, véritable et heureuse

naissance, c'est-à-dire de son martyre, tant pour rappeler le souvenir de ceux qui ont soutenu ces combats, que pour instruire et réjouir les futurs fidèles.

« S. Polycarpe est le douzième des Chrétiens, qui, venus de Philadelphie, souffrirent le martyre à Smyrne. Il est seul mentionné, parce que, même chez les Païens, il était le plus connu, le plus remarquable par sa doctrine et par sa vertu, par sa constance, que tous désirent imiter. Maintenant qu'il a vaincu l'inique Proconsul, et qu'il a reçu la couronne immortelle, il partage la félicité des Apôtres et de tous les Justes, il glorifie Dieu le Père, et il bénit Notre-Seigneur, le Souverain Modérateur et Maître de nos âmes et de nos corps, et le Pasteur universel de l'Eglise catholique et œcuménique.

« Vous nous aviez demandé de vous exposer tous ces faits. Nous vous en avons donné une connaissance succincte par notre frère Marcus. Lorsque vous aurez pris lecture de cette lettre, transmettez-la à nos autres frères, afin que eux aussi glorifient le Seigneur, qui fait choix de ses serviteurs, et qui peut par sa grâce et sa bonté nous introduire dans son Royaume Eternel, par son Fils Unique Jésus-Christ, à qui soit la gloire, l'honneur, l'empire et la majesté aux siècles des siècles ! *Amen*. Saluez tous les Saints. Ceux qui sont avec nous, et notamment Evarestus qui a écrit la Lettre, vous saluent avec toute l'Assemblée.

« Le bienheureux Polycarpe a souffert le 2 du mois de Xanthique (25 avril), un jour de sabbat, à la huitième heure, (c'est-à-dire à 2 heures de l'après-midi). Il fut saisi par Hérode, sous l'irénarque Philippe, de Trallium ; sous le proconsul Statius Quadratus ; mais sous l'empire éternel de Jésus-Christ, à qui appartiennent la gloire, l'honneur, la majesté, et le trône indestructible dans tous les siècles. Amen. »

Cette *Lettre* des Chrétiens de Smyrne a été transcrite par S. Pionius, martyr contemporain, d'après une révélation et un ordre de S. Polycarpe lui-même ; — par le prêtre Caïus, au-

teur très-ancien ; — par S. Irénée, disciple de S. Polycarpe, *l.* III, *c.* 3, *adv. hær.*; — par l'historien Socrates, qui l'a copiée sur un exemplaire de Caïus ; — par Eusèbe, *Hist. Eccl.*, *l.* IV, *c.* 15, *et Chronicis)*; par S. Jérôme, (*in Catal.*); par Rufin, *in Hist. Eusebii*; par Raban, Agobard, Nicéphore, Fréculphe, Adon, *in Martyrol.*; Gildas, la Chronique d'Alexandrie, S. Grégoire de Tours, *l.* I, *Mirac.*, *c.* 86; *l.* I, *Hist. c.* 28. Les Ménologes des Orientaux, etc.

S. BÉNIGNE

Apôtre de la Bourgogne, spécialement de Langres et de Dijon, martyr de Jésus-Christ.

S. ANDOCHE

Prêtre, — apôtre d'Autun, — martyr.

S. THYRSE

Diacre, avec S. ANDÉOL, *et* S. FÉLIX, *martyrs.*

(An de J.-C. 80-150.)

S. Bénigne, apôtre de la Bourgogne, était, d'après les Martyrologes[1], disciple de S. Polycarpe, évêque de Smyrne. Ce grand docteur de l'Asie, après l'avoir ordonné prêtre, l'envoya

[1] *Acta S. Benigni* ap. Sur. et Boll.; S. Grégoire, évêque de Langres, S. Grégoire de Tours, *de gl. m. c.* 55; S. Pierre de Cluny, *adv. Petr. de Bruys*, Bède, Adon, Usuard, Baronius, les Bréviaires d'Autun, de Dijon, de Langres, de Paris, etc.; *Histoire de l'Eglise gallicane*, par Longueval, *t.* 1, *p.* 42. Godescard, 1er *novemb.* Henschenius, *p.* 35; Tillemont, *t.* 3, *p.* 123; *Chronique de Dijon*; Baillet, *Vies des Saints*; Le Cointe, *Dissert.*; *Acta S. Symphoriani*, ap. Ruinart, etc. Anciennes et constantes traditions de plusieurs églises de France.

Le martyrologe romain :

« Le 1er novembre, à Dijon, S. Bénigne, prêtre, qui ayant été envoyé par S. Polycarpe dans la Gaule, fut affligé de tourments très-cruels, en différentes manières, par le juge Terentius, sous l'empereur Marc-Aurèle. Enfin, on ordonna que son cou fût meurtri de coups de barre de fer, et que son corps fût percé d'une lance. »

prêcher l'évangile dans les Gaules, avec S. *Andoche*, prêtre, S. *Thyrse*, diacre, et S. *Andéol*, ses autres disciples. Ils exercèrent d'abord leur zèle à Autun, où ils baptisèrent la famille de Fauste, père de S. Symphorien, qui fut plus tard un illustre martyr. Là par l'exemple de leurs vertus, par la force de leurs prédications et par l'éclat de leurs miracles, ils convertirent une grande multitude de personnes du culte des idoles au culte du vrai Dieu.

S. Bénigne avec ses compagnons passa de la ville d'Autun à celle de Langres, où ils consacrèrent à Dieu par le baptême, comme les prémices de leur apostolat en cette cité, les frères *Speusippe*, *Eléosippe*, et *Mélasippe*, à la grande joie de leur aïeule *Léonilla*, sœur de Fauste d'Autun. Après y avoir converti à Jésus-Christ, un grand nombre de personnes, il se rendit à Dijon.

Ses travaux y furent couronnés du même succès. Mais son amour pour Jésus-Christ lui coûta le sacrifice de sa vie. L'Empereur Marc-Aurèle vint alors à Dijon pour y visiter les remparts de cette ville ; il y apprit qu'une foule innombrable avait quitté le culte des idoles de l'Empire pour y adorer le Dieu qu'annonçait l'apôtre Bénigne. Jaloux de ce progrès de l'évangile, il se fit amener l'Homme de Dieu, l'interrogea, essaya tantôt par des caresses, tantôt par des menaces, de lui faire abjurer la foi ; mais ce fut en vain. Alors le tyran ordonna de l'étendre sur le chevalet et de lui rompre tous les membres. Au milieu de ces cruels tourments, le martyr répétait cette prière :

— *Je vous rends grâces, ô Seigneur Jésus, de ce que vous m'avez trouvé digne de souffrir pour votre nom !*

De plus en plus exaspéré à la vue de cette constance, l'empereur commanda que l'invincible athlète fut enfermé dans une tour, où il aurait de nouveaux supplices à endurer. On rapporte qu'il fut étendu avec des poulies ; qu'on le déchira avec des nerfs de bœuf ; qu'on lui enfonça des alènes sous

les ongles; qu'on lui scella les pieds avec du plomb fondu, dans une pierre qu'on voyait encore du temps de S. Grégoire de Tours ; que en cet état on l'enferma avec des chiens furieux et affamés. Mais ces bêtes, oubliant leur faim et leur férocité, par respect pour la sainteté de cet apôtre, s'abstinrent de porter les dents sur son corps; que alors on le battit sur le cou avec des barres de fer, et que enfin on le perça d'un coup de lance. — Léonilla, apprenant sa mort, fit embaumer son corps avec des aromates, et l'inhuma dans un lieu près de la prison où il avait souffert.

S. Grégoire, évêque de Langres, dans le diocèse duquel Dijon était alors, eut une révélation céleste qui lui fit bâtir une église sur son tombeau. C'est l'origine de la célèbre abbaye de S. Bénigne de Dijon, qui appartenait à la congrégation de Saint-Maur, avant qu'elle eût été réunie à l'évêché de Dijon. — Notre saint martyr est nommé au premier novembre dans les martyrologes. Il y a d'autres jours marqués pour la translation de ses reliques.

S. *Andoche*, S. *Thyrse*, et S. *Andéol*, également disciples de S. Polycarpe, et envoyés par lui dans les Gaules, portèrent le flambeau de l'Evangile dans plusieurs provinces de cette nation, et fondèrent un grand nombre d'églises. Etant enfin arrivés sur le territoire d'Autun, ils y reçurent la couronne du martyre à *Saulieu*, qui est peu éloigné de cette ville. *Félix*, qui les avait logés dans sa maison, mérita d'être associé à leur bonheur.

S. *Andéol* avait prêché l'évangile à Carpentras et dans les lieux voisins de cette ville. Ce fut au bourg de Bergoiate, près du Rhône, dans le Vivarais, que ce saint apôtre fut martyrisé. Ses reliques sont dans la ville de Bourg-Saint-Andéol, au diocèse de Viviers. Le roi Childebert, d'après l'avis de S. Germain, évêque de Paris, fonda sous l'invocation du Saint martyr, une chapelle qui fut soumise à l'abbaye de S. Vincent, depuis

de S. *Germain-des-Prés*. Dans la suite des temps, cette chapelle devint une église paroissiale. C'est celle qu'on appelait de *Saint-André-des-Arts*. Elle reconnaissait S. Andéol pour son premier patron. — La fête de ce saint se célèbre le premier mai. — Celle de S. *Andoche* et de S. *Thyrse*, le 24 septembre[1]; — Celle de S. Bénigne, le 1er et le 3 novembre.

S. *Symphorien*, baptisé par S. Bénigne, ayant refusé d'adorer les idoles de Cybèle, d'Apollon et de Diane que l'on promenait dans les rues d'Autun, fut d'abord flagellé, puis jeté en prison, et enfin conduit hors de la ville au lieu de l'exécution. Pendant le trajet, sa mère, qui le regardait passer, lui criait: « Mon fils, mon cher fils Symphorien, souviens-toi du Dieu « vivant, et montre-toi courageux jusqu'à la fin! Elève ton « cœur vers le ciel, et considère Celui qui y règne! Ne crains « point une mort qui conduit à la vie éternelle! Pour toi, la « vie n'est pas enlevée; elle est changée pour une meil- « leure!... » S. Symphorien consomma son martyre, et fut inhumé près d'une fontaine; dans la suite on y éleva une église qui fut célèbre par plusieurs miracles.

[1] On lit dans le martyrologe romain :

« Le 24 septembre, à Autun, fête de *S. Andochius*, prêtre, de *S. Thyrsus*, diacre, de S. Félix, martyrs, qui, amenés d'Orient par S. Polycarpe, évêque de Smyrne, pour prêcher dans les Gaules, y furent flagellés pendant longtemps, suspendus en l'air pendant tout un jour, les mains retournées; furent jetés dans le feu qui ne les brûla point; enfin on les frappa avec des leviers sur le cou, et ils gagnèrent ainsi glorieusement leur couronne. »

S. CLÉMENT, *apôtre et premier évêque de Metz ;*

S. DENYS, *apôtre et premier évêque de Lyon ;*

S. CARAUNUS (vulgairement S. Chéron), *apôtre et premier évêque de Chartres ;*

S. MANSUET, *apôtre et premier évêque de Toul ;*

Tous envoyés, par l'Apôtre saint Pierre, dans les Gaules.

(XXV Novembre.)

Ces quatre évêques étaient disciples des grands Apôtres : Ils travaillèrent avec eux au ministère évangélique, jusqu'au jour où le chef de l'église universelle leur donna une mission spéciale pour le pays des Gaules :

A S. Clément, pour la ville de Metz et pour les contrées qui environnent cette cité ;

A S. Denys, pour la ville de Lyon ;

A S. Caraunus, vulgairement appelé S. *Chéron*, pour la ville et le pays de Chartres ;

A S. Mansuet, vulgairement S. *Mansuy*, pour la ville et le pays de Toul.

Ils partirent vers la même époque, et ils évangélisèrent les provinces ou contrées qui leur étaient assignées à chacun. Il n'est peut-être pas inutile de faire remarquer que S. *Clément* et S. *Denys*, dont il s'agit ici, sont différents de S. Denys de Paris et de S. Clément de Rome, et qu'ils ne doivent point être confondus comme étant les mêmes personnages.

S. Clément, premier évêque de Metz, consacra dans cette ville une église sous le vocable de S. *Pierre-le-vif* ; parce que cet Apôtre était encore vivant, lorsque l'apôtre S. Clément lui dédia ce temple. — L'historien de la ville de Châlons, Charles Rapine, témoigne avoir vu cette église ; il marque également que les évêques, ci-devant nommés, S. *Mansuet*, de Toul,

S. *Euchère*, de Trèves; S. *Sixte*, de Reims; S. *Sinice*, de Soissons; S. *Memmie*, de Châlons, etc., sont sortis de l'école de Saint-Pierre, pour aller dans les pays qui leur étaient assignés par S. Pierre. Il indique S. Jacques-le-Majeur comme ayant consacré une église sous le nom de la Bienheureuse Mère de Dieu, pendant qu'elle était encore au monde.

S. EUTROPE

Prince Babylonien, — évêque de Saintes, — témoin immédiat et martyr de Jésus-Christ.

(30 Avril.)

I.

Témoignages relatifs à S. Eutrope.

Le Martyrologe Romain, au 30 avril, s'exprime ainsi au sujet de S. Eutrope :

« A Saintes, S. *Eutrope*, évêque et martyr, que S. Clément « (disciple de S. Pierre), envoya dans les Gaules après l'avoir « consacré évêque. Ayant prêché fort longtemps, il eut la tête « brisée pour le témoignage du Christ, et mourut victorieux[1]. »

Les martyrologes d'Usuard et d'Adon, portent la même chose, ainsi que le chap. 56e de S. Grégoire de Tours, *sur la Gloire des martyrs*, et que les *Actes* mêmes du Saint[2].

Comme les *Actes de S. Eutrope*, qu'on croit avoir été écrits par S. Denys l'Aréopagite, ou du moins par son ordre, sont

[1] Baron, in annal. *an.* 46, *n.* 2, ait :

« Habuerunt a Petro institutum episcopum..... *Sanctonenses Eutropium.* »

S. *Grégoire de Tours, de glor. m. l.* 1, *c.* 56, *col.* 786 (dans M. Faillon, *Mon.*, *t.* 2, *p.* 350), dit que S. Eutrope fut envoyé dans les Gaules par S. Clément.

[2] Petrus, episc. *Catal. I.* 4, *c.* 105; Petrus Cluniacen. *ep.* 2; Fortunatus, scripsit *de basilica S. Eutropii.* Rabanus Maurus, archiep. Mogunt., *in vita S. M. Magdalenæ c.* 37, *p.* 1493, *ed. Migne.*

rapportés sommairement dans tous les Bréviaires de la France et des autres lieux qui honorent cet apôtre, nous allons en donner ici l'abrégé succinct, tel qu'il se trouve dans quelques auteurs.

II.

Origine de S. Eutrope. — Sa royale extraction. — Il a vu Jésus en Judée.

Eutrope naquit à Babylone. Il était de la famille du Roi des Perses et des Babyloniens, auquel on donnait le nom de *Xercès*, nom commun aux Princes des dynasties Persanes. Sa qualité de Prince fit qu'il fut envoyé à la cour du roi Hérode, et que durant son séjour en Palestine il eut occasion d'entendre parler des faits prodigieux de Jésus et de voir le Sauveur lui-même. Les *Actes* de sa vie[1] disent qu'il fut témoin du miracle de la multiplication des cinq pains, qui, comme l'Evangile nous l'apprend, nourrirent cinq mille hommes affamés; que, de plus, le jeune prince se trouvait présent à Jérusalem lors de l'entrée triomphale de Jésus en cette ville; que, pénétré d'estime et de vénération pour le Messie, il répandit avec les autres Hébreux sur le passage du Christ des fleurs et des branches de palmier. Après avoir été témoin du miracle de la Pentecôte, et avoir reçu quelque grâce du Saint-Esprit, qui le récompensait ainsi de la droiture de ses intentions, il retourna à Babylone, où il raconta au roi et aux princes de la Cour ce qu'il avait vu et entendu[2].

[1] « Audita Salvatoris miraculorum fama de urbe in urbem per civi-« tates cum quæsivit (Eutropius) et cum abeuntem trans mare Galilææ « quod est Tiberiadis, cum innumeris populorum turbis, quæ cum se-« quebantur, videntes signa quæ faciebat, consecutus est. » Ad ann. 34 Chronic. Dextri, Bivar., et in Breviario Salmantino ; ap. episc. Petrum de Natalibus ; in antiquo Lectionario ecclesiæ Senonensis ; Des Guerrois, *la Saincteté chrestienne.* L'antique et constante tradition nous représente le jeune prince cueillant à un arbre des palmes et les jetant sous les pas de Notre-Seigneur à son entrée dans Jérusalem. (V. P. Cahier, *caractéristiques, p.* 66.)

[2] Plaçons ici une autre tradition (*Passio B. Eutropii, Santon. episc.*

Plus tard, S. Simon et S. Jude étant allés prêcher le Royaume de Dieu dans la Perse et notamment à Babylone, le Roi, les Princes et les Grands du royaume (parmi lesquels figurait Eutrope), se convertirent sans difficulté à la voix des deux Apôtres, comme il est rapporté dans l'*Histoire* apostolique de S. *Simon* et de S. *Jude*. La plupart des Grands furent donc baptisés, et Eutrope qui depuis longtemps était disciple, fut fait archidiacre de l'église de Babylone, à la tête de laquelle les Apôtres avaient établi comme évêque leur disciple Abdias, comme on le voit dans la vie de ce dernier. Il est dit qu'Eutrope écrivit le martyre des apôtres S. Simon et S. Thaddée ; cela veut dire, selon certains auteurs, qu'il traduisit la relation composée par l'évêque de Babylone, sur la mort des douze Apôtres, et déjà écrite antérieurement par l'historiographe Craton ; mais traduite, après Eutrope, par Julius Africanus.

III.

S. Clément de Rome envoie S. Eutrope en France avec S. Denys et ses compagnons. — Travaux apostoliques du Saint. — Il convertit la ville de Saintes. — Il est martyrisé.

S. Eutrope étant revenu plus tard en Palestine et ensuite à Rome, il se trouva dans la capitale de l'Empire avec S. Denys et ses compagnons, S. Gatien, S. Trophime, S. Paul, S. Saturnin, S. Austremoine, S. Martial. Le Pape S. Clément, cet illustre disciple et successeur de S. Pierre, les envoya tous dans les Gaules [1]. S. Gatien fut évêque de Tours ; S. Trophime,

et m.; Baron., *ad ann.* 46.), laquelle témoigne que *Eutrope*, après sa conversion, *ayant appris les grands et nombreux prodiges de S. Pierre*, alla le trouver, vers l'an 44-49, fut parfaitement accueilli du Prince des Apôtres, demeura quelque temps avec lui, reçut de sa bouche des avis salutaires, et enfin sa mission pour Saintes, ville célèbre des Gaules. Après un long séjour dans cette province, il fit de nouveau le voyage de Rome, où il trouva, sur le siége apostolique, S. Clément, pape, qui lui renouvela sa mission pour les Gaules, et, avant son départ, le consacra évêque, de même que S. Denys et d'autres pontifes.

[1] Acta S. Eutropii ; catalogus san-marthanorum, *t.* 3, *Galliæ Chris-*

d'Arles; S. Paul, de Narbonne; S. Saturnin, de Toulouse; S. Austremoine, d'Auvergne; S. Martial, de Limoges; S. Eutrope, de Saintes[1].

Voici comment les *Actes* de ce saint homme apostolique racontent son entrée dans la ville de Saintes, sa prédication, et sa mort :

« Lorsqu'il arriva aux portes de Saintes, il vit une ville munie de solides remparts, embellie de tours aériennes, située dans un emplacement très-favorable, d'une étendue convenable, possédant tous les agréments; environnée de prés et de vignes, bien aérée, remarquable enfin par la beauté de ses rues et de ses places publiques, et par toute sorte d'embellissements. A cette vue, il se sentit brûlé d'un vif désir de la convertir au vrai Dieu; il chercha en même temps les moyens de la ramener du culte des idoles au culte de Jésus-Christ. Il se mit donc à parcourir ses rues et ses forums, en annonçant constamment la Parole Divine.

Les habitants de la ville, le prenant pour un étranger venu de quelque terre barbare, et entendant qu'il parlait de *Trinité* et de *Baptême*, mots jusqu'alors inouïs parmi eux, s'irritèrent contre lui, lui firent endurer mille outrages, mille sortes de mauvais traitements, le brûlèrent avec des torches ardentes, le frappèrent avec des instruments de bois, et le chassèrent de leur ville.

L'Apôtre endura avec patience cette persécution. Il se bâtit une cabane de bois sur une montagne qui avoisine la ville, et il y séjourna longtemps. Le jour, il allait prêcher dans la ville,

tianæ; Vincent. *Spec. hist.*, *l.* 10, *c.* 18; Petrus de Natalibus, *l.* 4, *c.* 105. Alia quæ argumenta nuper a *D. Faillon* allata.

[1] *Ibid.*, et ap. S. Greg. Turon. *l.* 1, *de gl. martyr.*, *c.* 56-48. L'histoire de l'église d'Avignon, par Nouguier, p. 7, dit que S. Eutrope prêcha d'abord à Orange, et y fonda une petite chrétienté. (Voir *Annal. de Phil. Chr. n.* 97, *p.* 7.) Les *Monuments de l'église d'Orange* et *l'antique Tradition*, consignée dans les écrits de J.-Louis Le Prevost, de Dom Denis de Sainte-Marthe, de M. Faillon, de Des Guerrois, etc.

il passait la nuit dans les veilles, dans les prières et dans les larmes, retiré dans cette cabane solitaire.

Après de grands et longs travaux, Eutrope n'avait converti qu'un très petit nombre de personnes. N'ayant presque plus aucune espérance de succès, il reprit le chemin de Rome, alla trouver le Souverain Pontife, S. Clément, ce zélé disciple des Apôtres, qui, après avoir entendu le récit de sa mission dans la Saintonge, jugea que tant de travaux ne pouvaient demeurer infructueux, lui rendit alors l'espoir et la confiance et l'envoya de nouveau évangéliser cette contrée. L'homme de Dieu revint donc dans sa province, avec un grand courage et avec le vif désir de remporter la couronne du martyre, en versant son sang pour la cause de Dieu.

Etant entré dans la ville de Saintes, il recommença à y annoncer à temps et à contre temps les mystères du salut, l'Incarnation du Christ, sa Passion, sa Résurrection, son Ascension, et la nécessité de la régénération par l'eau et par le Saint-Esprit, pour entrer dans le Royaume de Dieu. Il faisait mille instances, et parlait sans aucune crainte devant toutes sortes de personnes. Comme auparavant, il demeurait, pendant la nuit, dans l'abri qu'il s'était construit sur la montagne.

Or, pendant qu'il poursuivait le cours de ses prédications, il arriva tout-à-coup que la Grâce Divine toucha le cœur des habitants, et qu'un grand nombre de Gentils reçurent le baptême. Parmi le nombre des convertis se trouva la fille du roi de ce lieu (c'est-à-dire du gouverneur). Dès que son père apprit la conversion d'*Eustella* (c'était le nom de cette fille), il la prit en aversion et la chassa hors de la ville. Se voyant expulsée de la ville à cause de son attachement à Jésus-Christ, cette noble fille se procura un asile peu distant de celui de l'homme de Dieu, et y demeura jusqu'à ce que son père, poussé par le sentiment de l'amour parternel, lui envoya dire de revenir à la ville. Elle lui répondit alors : qu'*elle préférait*

demeurer pour Jésus-Christ hors de la cité; qu'elle ne voulait pas y rentrer pour s'y souiller par le culte des idoles. A cette nouvelle, son père entra en fureur contre le bienheureux Eutrope, fit venir tous les bourreaux de la ville, et leur donna cent cinquante pièces d'argent, pour qu'ils missent à mort le Saint homme de Dieu, et qu'ils ramenassent sa fille avec eux.

Les exécuteurs rassemblèrent une multitude de païens, et, la veille des Calendes de mai, ils se rendirent à la loge dont nous avons parlé; ils commencèrent par lapider l'Apôtre, ensuite, s'approchant de lui, ils le frappèrent avec des bâtons et des courroies armées de plomb, et enfin, lui ayant brisé la tête, ils le tuèrent [1].

La vierge Estelle (ou Eustella), aidée de quelques Chrétiens, profita de la nuit pour ensevelir le Saint dans sa loge. Et, tant qu'elle vécut, elle ne cessa d'honorer son tombeau, par des veilles, par des flambeaux qu'elle y alluma, et par différents devoirs d'humanité qu'elle rendit à ses restes mortels; et, lorsqu'elle-même se vit sur le point de quitter cette vie, elle commanda que son corps fût enseveli dans son propre domaine, près du tombeau de son maître.

Dans la suite, on construisit sur l'emplacement où se trouvait le corps du saint Martyr une grande basilique, en l'hon-

[1] Pour concilier au sujet de S. Eutrope les diverses traditions qui s'enchevêtrent et s'obscurcissent, on doit dire que S. Eutrope, après avoir vu les miracles de Jésus-Christ en Palestine, après avoir fait sur Notre-Seigneur son rapport à la cour du roi ou gouverneur de Babylone, se fit chrétien et disciple de Jésus-Christ, de ses Apôtres, et spécialement de S. Abdias. Il exerça dès lors un ministère élevé dans l'église de son pays. Puis, là, apprenant les prodiges de S. Pierre, il alla se mettre à sa disposition et accepta la mission de Saintes, alors ville célèbre (vers l'an 46-48), retourna plus tard à Rome, puis à Babylone, sa patrie, où il fut témoin des miracles et du martyre des Apôtres S. Simon et S. Jude. Il écrivit leur histoire, découvrit, à son retour à Rome, la lettre du proconsul Lentulus sur le portrait de Notre-Seigneur. Enfin, après avoir été ordonné évêque avec S. Denys et d'autres Apôtres des Gaules, par le pape S. Clément, il revint achever sa mission de Saintes, où il fut martyrisé sous l'empire de Trajan.

neur et sous le vocable de la sainte et indivisible Trinité. Cet édifice était d'une beauté très-remarquable. « Les estropiés, « ajoute l'historien, les aveugles, les sourds, et un grand « nombre d'autres personnes y viennent prier, et les demandes « qu'ils y font avec un cœur sincère sont exaucées. Ils y re- « çoivent leur guérison et obtiennent de grands bienfaits. On « voit suspendus aux colonnes de ce temple, des chaînes de « fer, des liens et divers autres instruments de fer, qui ser- « vaient auparavant à lier ceux que le bienheureux Eutrope a « délivrés. Que par ses dignes mérites et par ses prières, il « daigne nous obtenir de Dieu le pardon dont nous avons be- « soin ; qu'il veille sur nos jours et sur notre vie ! Au moment « de notre mort, qu'il nous délivre des périls de l'Enfer, et « qu'il nous conduise dans les bienheureuses demeures des « cieux, par la grâce et pour la gloire de Notre-Seigneur « Jésus-Christ qui, avec le Père et le Saint-Esprit, vit et « règne dans les siècles des siècles ! Amen. »

IV.

Culte de S. Eutrope. — Ses reliques.

La plupart des Eglises de France célébraient le culte de S. Eutrope, comme étant l'un de ses Apôtres les plus illustres. Mais c'était surtout dans l'Aquitaine et dans la Flandre que se propageait et se célébrait avec solennité la mémoire de ce Saint. Aussi était-ce dans ces régions que brillait avec le plus d'éclat le pouvoir miraculeux du bienheureux Eutrope. On rapporte un grand nombre de prodiges opérés en faveur des paralytiques et des lépreux, des enfants malades et même des bestiaux. On obtenait très-facilement du Saint toutes sortes de bienfaits. Un moine de Cluny a laissé un manuscrit, qui en rapporte sommairement plusieurs assez remarquables. On le trouve dans Bollandus, au 30 avril, t. III, p. 736 [1].

[1] Nous trouvons dans Bollandus, *t.* 3, *p.* 736, six pages *in-folio* de

S. Grégoire de Tours écrit que les reliques de S. Eutrope demeurèrent longtemps ignorées ; mais que, après qu'on eût bâti une basilique en son honneur, Palladius, le pontife du lieu, fit, en présence des abbés l'ouverture du tombeau, et que, ayant examiné le corps, tous remarquèrent la plaie cicatrisée que la hache du bourreau avait faite à la tête du Saint. Or, pour confirmer cette preuve, le Ciel voulut que les prêtres eussent la nuit suivante une vision et qu'ils entendissent le saint Martyr lui-même le leur déclarer. Ils le virent, en effet, et ils entendirent sa voix qui leur disait :

— « La cicatrice que vous avez vue à la tête, c'est la plaie « par laquelle j'ai consommé mon martyre. » Ces signes célestes assurèrent le peuple et le clergé, que l'on possédait certainement le corps du Martyr.

Au 16e siècle, l'hérésie avait, dans sa fureur, dispersé les saintes Reliques ; mais elles furent retrouvées, puis transférées à Bordeaux, de là à Saintes. (An 1604).

HISTOIRE DE S. EUTROPE

Disciple de Jésus et des Apôtres, — Apôtre lui-même et évêque de Saintes, — martyr de Jésus-Christ

Par Des Guerrois.

I. — S. Eutrope, martyr pontife, était associé à S. Denis et aux autres Apôtres des Gaules. Les antiques monuments de l'Histoire ecclésiastique rapportent qu'il était Persan de nation et qu'il sortait de la race royale ; il eut pour père le prince Xercès, gouverneur de Perse, et pour mère la princesse Guine, épouse de ce monarque. Son éducation fut l'objet spécial de leurs soins ; dès son bas âge, on l'appliqua aux études et aux

miracles et de prodiges opérés par S. Eutrope en faveur des peuples qu'il évangélisa.

sciences Persanes, Chaldaïques et Grecques. Il y fit des progrès et devint très docte ; plus tard, suivant la coutume des Grands, pour s'instruire de plus en plus, il eut le désir de visiter les contrées les plus célèbres du monde, notamment les pays limitrophes. Il en reçut la permission de son père, qui fut heureux de voir son fils désireux de pratiquer la vertu, et de voyager pour apprendre les mœurs et les coutumes des nations étrangères. Cela lui faisait espérer que son fils acquerrait de la sagesse et de la prudence, comme on le rapportait du prince Ulysse.

C'est pourquoi il lui donna pour conseiller et pour conducteur un homme sage de ses États, nommé *Nicanor*, avec recommandation de ne rien faire sans son avis. Dans ce même temps, ils entendirent parler de la Judée comme d'une contrée fréquentée par toutes les nations qui sont sous le ciel. Le prince, d'après le conseil de Nicanor, partit pour ce pays, et vint dans la Galilée afin de visiter la cour d'Hérode, d'y entrer en communication avec les hommes les plus sages, d'y connaître les usages de ces lieux, la langue et les institutions politiques ; mais apprenant aussitôt les cruautés d'Hérode, et sa conduite adultère, il fut attristé ; lui qui pensait que le pays de Judée était un pays de sainteté et de religion, attendu qu'il avait été gouverné par de nobles et pieux monarques.

II. — Lorsqu'il était sous l'impression de ces pensées affligeantes, il apprit par la renommée les prodiges de Jésus, fils de Dieu. Il fut ravi de ces nouvelles, et dès lors il se mit en marche pour aller le voir et entendre ses prédications. Comme il était parfaitement disposé intérieurement, bien qu'il fût idolâtre, il se laissa toucher, et commença à révérer et à aimer le Christ. Il considérait en même temps que les paroles de Jésus étaient confirmées par des œuvres surnaturelles, que la main toute-puissante de Dieu pouvait seule opérer. La connaissance des Ecritures Chaldaïque et Hébraïque lui fit reconnaître en

Jésus le Messie prédit. Les Grecs lui donnaient à entendre qu'il n'y avait jamais eu un si grand philosophe ; mais après qu'il eût été témoin du miracle par lequel 5,000 hommes, et lui-même avec eux, avaient été nourris et rassasiés, il fut entièrement porté à reconnaître en Jésus-Christ le Fils de Dieu et à lui donner toute sa confiance, et même il se fut dès lors abandonné à lui pour être son disciple, s'il n'eût craint son conseiller Nicanor. Le moment de sa conversion n'était pas encore venu.

III. Il se rendit au Temple de Jérusalem, afin d'y adorer Dieu à l'exemple des étrangers qui, arrivant en cette ville, allaient rendre hommage au Seigneur. Ayant été satisfait de ce premier voyage, et conservant le désir de le renouveler dans un autre temps, il retourna auprès de son père, à qui il fit un ample récit de toutes les merveilles qu'il avait vues et entendues. Déjà éclairé des lumières du Saint-Esprit, il aimait la personne de Jésus, il l'admirait, il en parlait sans cesse à la cour, auprès des jeunes princes, dans la plupart de ses entretiens. Après un an, il obtint de son père une nouvelle permission de faire le voyage de Judée : il arriva à Jérusalem le jour même des *Palmes*, lorsque le Seigneur Jésus-Christ, porté sur une ânesse, faisait son entrée solennelle dans la Grande Cité ; il se rencontra au milieu des gens de bien qui accueillaient le Messie avec des applaudissements et des cris d'allégresse, et qui redisaient avec transport l'*Hosanna Fils de David !*

S. Jean l'Evangéliste, c. 12, rapporte que des Etrangers s'adressèrent à S. Philippe et le supplièrent de leur ménager une entrevue avec Jésus-Christ afin de pouvoir lui baiser les mains et entendre quelques paroles de sa bouche divine. Ils furent présentés au Fils de Dieu par les Apôtres S. André et S. Philippe : Jésus-Christ les reçut avec bonté, et en fit l'éloge en présence des Hébreux. Eutrope était l'un des premiers de

ceux que Jésus-Christ accueillit favorablement. Les grâces spirituelles qu'il retira de cette conversation furent les premiers germes de sa conversion.

Or, ayant appris les complots des Juifs contre le Messie, les desseins et les démarches des Scribes et des Pharisiens contre lui, il en fut très affligé. La peine que lui causèrent ces nouvelles, hâta son retour en Perse.

IV. — Pendant son séjour dans sa patrie, il apprit que Jésus-Christ avait souffert sur la Croix, mais que le troisième jour il était ressuscité des morts : ce qui le porta à croire entièrement en Jésus-Christ et à son Evangile.

V. — Quelques années après, les Apôtres ayant dressé le Symbole de la foi, et s'étant partagé le monde par provinces pour accomplir partout leurs travaux apostoliques, S. Simon et S. Jude vinrent exercer leur ministère en Perse. Eutrope, qui déjà était Chrétien en son cœur, se rendit facilement à la prédication des vérités chrétiennes ; il y amena même son père; car comme ce prince était sage et bien disposé, et que d'ailleurs il savait bien apprécier la conduite, les paroles et les miracles des Apôtres, il céda aux attraits de la Grâce et se fit Chrétien. Tous deux furent instruits par les Apôtres, puis baptisés : des centaines de personnes imitèrent l'exemple de leurs Princes.

V. — Abdias fut sacré évêque de Perse, et S. Eutrope fut ordonné diacre. Comme la Grâce agissait activement en S. Eutrope, il quitta son père et sa famille, sa position princière et la Perse, sa patrie, pour se rendre près de S. Pierre et aller avec lui à Rome. S. Pierre, le jugeant capable de plus grandes choses, lui donna mission pour les Gaules, où devaient se trouver des esprits qui apprécieraient un si grand homme. S. Eutrope, ainsi passé d'Orient jusqu'aux extrémités de l'Oc-

cident, fut inspiré par le Saint-Esprit pour se diriger vers la Saintonge.

Arrivé jusqu'à Saintes, il y annonça Jésus-Christ, son Evangile, sa Loi, ses Jugements. Mais de toutes parts, il est rejeté, méprisé, accablé d'injures et de mauvais traitements, et enfin chassé de la ville, avec défense faite aux citoyens de lui fournir le toit, le feu et l'eau. Toutefois, il trouva, non loin de la ville, un abri où il passait les nuits à prier instamment pour la conversion de ce peuple, et les jours à lui adresser de salutaires et paternelles exhortations. Mais, comme néanmoins il voyait que ces habitants continuaient à fermer les yeux à la clarté des vérités évangéliques ; qu'il ne faisait là que peu de fruits, et qu'il n'y avait converti que dix personnes, il retourna directement à Rome, pour communiquer cet état de choses à S. Pierre. Mais en arrivant, il apprit que le Prince des Apôtres était mort sur la Croix par l'effet des cruautés de Néron.

VI. — Or, S. Clément qui, après S. Lin et S. Clet, était monté sur le siége apostolique, reconnaissant que S. Eutrope était toujours animé de sentiments favorables aux habitants de la Saintonge, le consacra évêque de ces peuples. Ce fut à dater de ce temps que le Père de toute la Chrétienté prit un soin tout spécial du pays des Gaules; ayant appris que ceux que S. Pierre y avait envoyés, étaient décédés, il y destina de nouveaux hommes apostoliques, qui devaient y planter la foi, et l'entretenir là où elle était déjà plantée. Il ordonna et consacra évêques : S. Taurin pour Evreux ; S. Lucien pour Beauvais ; S. Denys, cet homme angélique, pour Paris; S. Nicaise (S. Nicasius) pour Rouen ; et notre S. Eutrope, pour la Saintonge.

Diacre, S. Eutrope n'avait converti que dix personnes ; Evêque à son second voyage, il convertit S^te^ *Eustelle* et une foule de personnes du peuple. Dès-lors, ses prédications accompagnées de miracles, sont couronnées chaque jour par des

conversions nouvelles et notables. La Princesse, dédaignant le monde, ses richesses, et ses grandeurs, se détermina à ne servir que Dieu seul; étant venue visiter S. Eutrope en compagnie des Vierges et du peuple chrétien, elle consigna entre les mains de l'Evêque la promesse solennelle de garder perpétuellement la virginité, afin de devenir l'épouse de Jésus-Christ. — S. Eutrope la confirma dans sa résolution, l'exhorta à remplir les devoirs de la vie céleste qu'elle embrassait, lui promit de l'assister de son pouvoir et de ses services.

Or, le père de la princesse, ayant appris cette nouvelle, lui qui avait projeté de l'allier à une maison illustre et puissante, fut extrêmement irrité. Pendant que, dans son dépit, il songe à ce qu'il doit faire, Satan lui suggère de recourir à des moyens cruels : il se détermine à envoyer des satellites avec ordre de mettre à mort l'Apôtre. Les bourreaux arrivent, se saisissent de S. Eutrope, l'accablent de pierres, de coups de verges armées de plomb, et enfin lui tranchent la tête.

Eustelle versa des larmes sur la mort si cruelle de son Père spirituel ; sa charité ne pouvait plus rien en sa faveur, elle le fit déposer dans une sépulture honorable, où elle passa le reste de ses jours, dans la prière et dans les jeûnes, conservant sa candeur virginale. Ce fut dans ce lieu qu'elle rendit son âme à Dieu, et qu'elle fut ensevelie. — Depuis, la piété des fidèles y contruisit une église, et y honora constamment les corps de ces Saints.

Le Martyrologe Romain, Usuard, S. Adon, en font mémoire le 30 avril, de même que S. Grégoire de Tours, au livre *de gloria Martyrum*, *c.* 56 ; Pierre de Cluny, *en sa* 2e *Epître*; Pierre de Noëls, *l.* IV, *c.* 105 ; Baronius assigne la première mission de S. Eutrope, ordonnée par S. Pierre, à l'an 46, et sa seconde, déterminée par S. Clément, à l'an 95.

La châsse de ses Reliques demeura longtemps au monastère de Mâcheretz. — Voir la *Saincteté Chrétienne* de Des-Guerrois, prêtre de Troyes, 1632.

LES HOMMES APOSTOLIQUES

QUI ONT ÉVANGÉLISÉ ET CONVERTI LES GAULES

Aux temps de S. Pierre et de S. Clément, pape.

Ce fait important de la mission des premiers apôtres des Gaules par S. Pierre et par S. Clément, se démontre de deux manières : par des preuves générales et par des preuves particulières.

I. — *Par des preuves générales.* — Le venue de plusieurs hommes apostoliques dans les Gaules au premier siècle, est démontrée par un autre fait absolument certain, savoir : l'évangélisation générale des Gaules aux temps des Apôtres En effet, si, dès l'époque des apôtres, la France a été en grande partie amenée à la foi, il s'ensuit nécessairement que des prédicateurs y ont été envoyés par S. Pierre et par ses premiers successeurs, tels que S. Clément, et qu'ils y ont fondé nos antiques et premières églises.

Etablissons donc solidement ce fait de l'évangélisation générale et de la conversion des Gaules et de l'Univers entier, *dès le premier siècle,* et nous en tirerons ensuite la conséquence naturelle et nécessaire, (qui est la mission des premiers apôtres des Gaules par S. Pierre et S. Clément.)

La voix des Apôtres, dit S. Paul, *Rom, X,* 18, *a retenti par toute la terre, et leur parole s'est fait entendre jusqu'aux extrémités du monde.* Il dit aux Colossiens, I. 6; *L'Evangile qui est parvenu jusqu'à vous, est aussi répandu dans tout l'Univers; il y fructifie, il y croît, comme il a fait parmi vous...*

S. Clément de Rome dit la même chose (II epist. ad Cor.)

Tibère défendit d'accuser les chrétiens ; « *Ce fut,* dit Eusèbe, l. II, c. 3, *par un secret dessein de Dieu, afin que la parole*

évangélique pénétrât librement et sans empêchement par tout l'Univers, comme elle avait déjà commencé de s'y propager : quo sermo evangelicus, qui jam inchoatus erat, libere et absque impedimento ubique terrarum pervaderet.

S. Hermas (an 40-70 de J.-C.) : *Toutes les nations qui sont sous le ciel, ont entendu les Apôtres, et ont embrassé la foi, et sont appelées d'un seul nom, le nom du Fils de Dieu.* » Si l'Evangile a pénétré chez tous les peuples de la terre, il s'ensuit qu'il a pénétré également dans les Gaules.

S. Hégésippe, voisin et contemporain des Apôtres, dit clairement : l'*Eglise chrétienne est répandue dans tout le genre humain, et il n'existe pas une seule nation où elle n'ait pénétré : Ex quo cœpit congregatio christianorum, in omne hominum penetravit genus, nec ulla natio Romani Orbis remansit quæ cultus ejus expers relinqueretur.* (Libro II de excidio hierosolymitano.) Les anciens historiens désignent nommément les Gaules.

De bons auteurs affirment que S. Philippe et S. Luc ont apporté l'évangile dans les Gaules. (S. Epiphan., *hær.* 51; Freculphus, *in chronico*; Polidor. Virgil., *l. II, etc.*; Marlot, *p.* 405.)

Tertullien, adv. Jud. c. 7, témoigne que le règne de Jésus-Christ est établi *dans tous les lieux du monde, notamment dans l'Angleterre, dans toutes les Espagnes, dans les différentes nations des Gaules...* et chez tous les peuples. — Ce Père énumère en détail toutes les nations du monde qui ont embrassé la foi en Jésus-Christ, dès les temps primitifs.

Sénèque, contemporain des apôtres, dit que *les usages des chrétiens ont tellement prévalu dans le monde, qu'ils sont déjà reçus dans l'univers entier, ut per omnes jam terras recepta sit...* (Ap. S. Aug., *de civ. Dei. l. VI. c.* 2.)

S. *Justin*, (ADV. TRYPH.) : « Votre nation, ô juifs, n'a jamais « passé de l'Orient à l'Occident pour y célébrer vos sacrifices, « et il se trouve des peuples qui ne vous connaissent pas ; mais

« aujourd'hui il n'y a aucun royaume, quel qu'il puisse être, « où les prières ne se fassent au nom de Jésus-Christ. »

S. *Irénée*, S. *Chrysostôme*, S. *Athanase*, *Eusèbe*, *Théodoret*, et les autres Pères de l'église, s'écrient que, *dès le début, semblable à la lumière du soleil, la religion de Jésus-Christ s'est répandue d'un pôle à l'autre*, et ils témoignent en particulier que *les Gaules étaient chrétiennes*, au premier siècle.

Eusèbe avait écrit le *Livre des Martyrs* de l'église primitive. Ce livre a péri malheureusement.

Le pape *Eleutherius*, en 179, écrivit une lettre aux Prélats de l'église des Gaules pour les mettre en garde contre l'hérésie de Montanus. Il y avait donc, *depuis longtemps*, des évêques et des églises dans les Gaules ; ils ne pouvaient que remonter aux temps apostoliques.

Sous l'empereur Dèce, S. *Cyprien* écrit au pape S. Etienne, que Marcien, évêque d'Arles, est tombé dans l'hérésie de Novatus, et qu'il ne suit pas la doctrine de ses prédécesseurs. Il parle des églises de France comme d'une chose établie depuis longtemps. Il y a donc eu plusieurs évêques entre les apôtres des Gaules et les évêques contemporains de S. Cyprien (en 240).

Voyez dans la *Christologie*, *I. Partie*, le livre IX, c. 2, *de la conversion des peuples*. Vous y trouverez toutes les preuves capables d'établir ce fait avec la plus complète évidence. Vous y verrez que la foi s'est propagée rapidement et universellement, *dès le 1^er^ siècle*, dans le monde entier et notamment dans notre France, comme ailleurs.

I^re^ Conclusion. — Les Gaules étaient chrétiennes au premier siècle. Donc des apôtres ont été envoyés dans les Gaules par S. Pierre et par S. Clément, et y ont apporté la foi. Faute d'écrits spéciaux, cette vérité s'apprendrait par les rapports généraux des anciens. Il eût été impossible que toute la Gaule eût été évangélisée dès le 1^er^ siècle sans les premiers prédicateurs.

II° *Les preuves particulières* : — Ce sont celles qui établissent le fait traditionnel de l'avènement de chacun des prédicateurs apostoliques dans les Gaules, à l'époque de S. Pierre et de S. Clément, pape. Si les preuves générales ont déjà suffisamment et péremptoirement établi ce fait, les *preuves spéciales* le démontrent également et avec une non moins grande force. Elles environnent de leur éclat le fondateur de chacune des églises des Gaules ; elles le mettent en lumière, elles nous montrent, aux temps de S. Pierre et de S. Clément, le premier apôtre et le premier évêque de chacune des principales chrétientés de France. Elles remontent ainsi sans contradiction tout le cours des siècles jusqu'aux apôtres. Elles ne cessent de nous éclairer parfaitement que dans la seconde moitié du 1^er^ siècle et dans la 1^re^ moitié du second siècle, durant une période d'environ 100 ou 150 ans. — Or, ce silence de la tradition, à cette époque, s'explique par plusieurs faits, qui durent empêcher les pièces primitives traditionnelles, de nous être transmises. Ces causes sont :

1° *Le secret, obligatoire* alors, sur les choses de la foi et de l'église ;

2° Le peu de soin que l'on met à écrire les commencements des choses dont le succès paraît douteux ou sujet à changer de face. De là l'obscurité sur l'origine des plus célèbres villes et Républiques, des plus fameux pélerinages, et même sur le successeur immédiat de S. Pierre.

3° L'ordre de Dioclétien qui fit rechercher et détruire tous les livres et tous les écrits des premiers chrétiens. Combien de précieux monuments ont dû périr par suite de cette mesure du persécuteur !

4° La perte de bien des cahiers par l'effet de la négligence des dépositaires ;

5° Le sac des Vandales, qui a détruit une infinité de monuments inestimables. Un évêque de Reims, envoyant des reliques de S. Donatien au comte de Flandres, se plaint de ce que

les mémoires contenant la vie des premiers prédicateurs aient été perdus dans cette destruction par les Vandales.

Néanmoins, malgré ces causes nombreuses qui dûrent anéantir ou diminuer une foule de monuments de la Tradition, les pièces testimoniales ou *les preuves particulières* sont généralement suffisantes ; elles sont même abondantes sur plusieurs faits, et suppléent ainsi à celles que l'on désirerait avoir sur d'autres points. En somme, cette dernière démonstration est par elle même suffisante ; elle est souvent pleine et entière. Ainsi, la mission de S. *Denys* à Paris, — de S. *Trophime* à Arles, — de S. *Crescens* à Vienne, — de S. *Paul* en Espagne, se prouvent démonstrativement par la Tradition locale antique, par les martyrologes, par plusieurs Pères de l'église.

Mais jointes aux *preuves générales*, les *preuves particulières* élèvent notre proposition au plus haut degré de certitude traditionnelle et historique.

IIe Conclusion. — Des apôtres ont été envoyés dans les Gaules, au 1er siècle : cela est constant d'après le fait général de l'évangélisation primitive de ce pays. Or, la vie de ces apôtres et la date de leur mission nous sont certifiées par les traditions particulières, qui sont très-anciennes. Donc on doit admettre leur témoignage préférablement à toutes les conjectures postérieures qui sont arbitraires et fausses.

En effet, certains critiques modernes voudraient séparer les missions des hommes apostoliques des Gaules, placer les unes au premier siècle, d'autres à la première moitié du second siècle, et les autres au milieu du IIIe siècle. Mais c'est à tort qu'ils séparent de la sorte ces saints personnages ; car ces derniers ont tous été les compagnons les uns des autres, comme nous l'apprennent les différentes Traditions. Il existe entre les faits respectifs de chacun d'eux un enchaînement historique si positif, si réel et si fort, qu'on ne saurait les disjoindre les uns d'avec les autres, sans fausser, sans nier les cent traditions des églises de France.

La critique des Modernes n'est donc que de l'arbitraire et du roman : c'est une simple opinion, mais une opinion aventurée, contraire aux monuments de nos Pères, et dénuée de tout fondement, soit historique, soit traditionnel. Elle n'a pas même pour elle le simulacre de la raison ; car la raison nous dit que dans un fait surnaturel tel qu'est le fait de l'établissement du règne de Dieu dans le monde entier, on doit admettre et attendre l'intervention surnaturelle, prompte et puissante de Dieu même, et non pas la marche naturelle, lente et faible de l'opération de l'homme.

De plus, si vous vouliez avec la fausse critique du dernier siècle, rejeter dans les âges subséquents les premiers apôtres des Gaules, vous consentiriez à admettre des effets considérables sans cause. Car, d'après tous les premiers Pères de l'église, il est constant que l'évangélisation générale des Gaules était accomplie dès la fin du 1^er^ siècle. Voilà donc un effet considérable qui se serait réalisé sans cause. Or il est évident qu'il n'a pu avoir lieu sans cause, c'est-à-dire sans la prédication d'apôtres primitifs. — *Or, quels ont été ces apôtres primitifs ?* — A cette question il n'y a qu'une réponse raisonnable, qui est celle ci : — Ce sont les hommes apostoliques que désigne et que nomme l'antique Tradition. C'est en vain que, avec la critique moderne, vous voudriez, pour éluder cette réponse simple et vraie, inventer des hypothèses ingénieuses, vous ne mettrez, après mille efforts, que des suppositions arbitraires et de lourdes contradictions en place de l'histoire et des documents traditionnels. Lors même que vous chercheriez d'autres noms, vous vous trouvez obligé d'en apporter d'autres semblables ou équivalents. Dès lors, à quoi bon changer ? Pourquoi ne pas admettre ceux que nos églises nous présentent comme leurs premiers fondateurs ? Pourquoi rejeter ceux qui ont le témoignage et la sanction de tous les siècles ?

Supposeriez-vous que nos Pères, hommes loyaux et amis de la vérité, ont mensongèrement forgé à plaisir l'histoire de nos

premiers apôtres? Je vous demanderai alors : Pourquoi, puisqu'ils y allaient, sur tous les points de la France, avec tant d'entrain et de sans façon, pourquoi n'ont-ils pas poursuivi et continué leurs fictions, là où elles devenaient plus indispensables que partout ailleurs ; pourquoi, dis-je, n'ont-ils pas forgé des noms et des faits pour le IIe et le IIIe siècle ? Rien n'était plus nécessaire, ni plus naturel, ni plus facile que de continuer la liste et l'histoire de leurs successeurs? Or partout, au contraire nos Pères ont laissé vide cet important espace de temps. Là où l'histoire ne disait rien, nos Pères n'ont rien dit. Bien que la lacune historique fût très désagréable et très incommode, nos Pères n'ont rien fait, n'ont rien imaginé pour la combler. Cela montre péremptoirement que partout ils n'ont scrupuleusement suivi que l'histoire et la tradition constante ; qu'ils n'ont parlé que là où l'histoire parlait ; et qu'ils se sont tus là où elle se taisait, — malgré le besoin qu'ils avaient de récits et de documents historiques. Et quelle indigne et intolérable calomnie que celle d'oser imputer un langage mensonger à nos Pères dans la foi, c'est-à-dire à des hommes graves et saints, qui préférèrent sacrifier leurs biens et leur vie, plutôt qu'abandonner la vérité !

Combien donc la critique fausse et incrédule, qui non contente d'obscurcir la vérité dans les intelligences, veut encore flétrir et déshonorer les caractères les plus dignes de notre vénération, ne mérite-t-elle pas d'être écrasée sous le poids de nos réprobations, de nos *preuves générales* et de nos preuves traditionnelles *particulières*, comme elle l'est effectivement depuis que les investigations des savants se sont portées de ce côté !

Ce que nous disons ici du pays des Gaules, s'applique également à l'évangélisation de tous les grands peuples du monde, bien que chaque nation n'ait pas toujours conservé l'histoire de ses premiers apôtres. La voix des premiers hérauts du Christ a réellement et historiquement retenti par toute la terre, jusqu'aux extrémités du Globe.

QUATRIÈME PARTIE

L'AFRIQUE

LES TÉMOINS DU CHRIST

DANS LA QUATRIÈME DIVISION TERRITORIALE.

L'*Afrique*, qui, comme l'Asie, est l'une des plus étendues parmi les cinq grandes divisions du globe, n'offre pas moins d'intérêt que les autres, si on la considère aux belles époques de son christianisme. Alors elle a été fertile en grands hommes, elle a enfanté de beaux et mâles génies, qui, loin de le céder à nos hommes les plus considérables de l'Europe, les ont souvent même surpassés par la force et par la grandeur du talent. Qui, aujourd'hui comme dans les siècles précédents, n'admire son *Tertullien* et son *Origène*, son S. *Cyprien* et son S. *Augustin*, S. *Fulgence* et tant d'autres grands docteurs, qu'elle a fournis au monde et à l'Eglise !

Durant *six* ou *sept* siècles de christianisme, l'*Afrique* a resplendi d'un éclat incomparable. Elle était évidemment redevable de sa splendeur à la pratique sincère de la foi catholique. Au temps de sa gloire et de sa prospérité, elle voyait établis sur son heureux territoire *huit cents* évêchés, dont l'existence, alors nécessaire, accusait l'état florissant de ses vertus morales et de sa parfaite orthodoxie.

Mais, après sa chute dans les hérésies et dans les vices qui en sont la suite naturelle et la conséquence nécessaire, on la vit retomber dans son état d'obscurité. Après qu'elle eut cessé

d'être chrétienne, elle s'abîma dans un affaissement général, elle courba en même temps le front sous le joug de ses ennemis vainqueurs, qui ne lui permirent plus de se relever de son état d'abjection et de ceindre de nouveau le diadème de la science et de l'honneur qui brillait à son front : *Cecidit corona de capite!....* Le Mahométisme a principalement contribué à la maintenir dans ce triste asservissement, dans cette humiliation séculaire dégradante, qui appauvrit la race africaine, au point que, depuis des siècles, l'*Afrique* est même dépeuplée. La population de certain empire de l'Europe égale presque celle de l'Afrique tout entière.

Quand on pense que, dans notre pays, il existe certains esprits égarés qui voudraient éteindre parmi nous les salutaires et vivifiantes clartés de l'évangile, afin d'amener un changement radical dans nos croyances et dans nos mœurs, nous nous sentons saisi d'un profond sentiment de tristesse. Si nous avions le malheur de suivre les funestes théories de ces prétendus philosophes, l'exemple de l'infortunée terre d'Afrique nous indiquerait manifestement dans quelle irréparable ruine nous serions entraînés avec notre pays et avec les autres peuples qui auraient eu la folie de pratiquer ces pernicieuses doctrines. Daigne le Christ-Rédempteur en préserver notre chère patrie !

Nommons présentement les *Hommes illustres de l'Afrique*, qui, dans le siècle de Jésus et des Apôtres, ont déposé dans ce pays l'incorruptible ferment de la foi évangélique ; laquelle a élevé, dès lors, a grandi cette noble *Partie de l'univers*, et l'a rendue vertueuse et florissante.

Outre les Grands Apôtres S. *Mathieu*, S. *Simon* et S. *Jude*, qui les premiers portèrent le flambeau de l'évangile dans les parties Orientale, Occidentale et Méridionale de l'*Afrique*, nous avons les personnages de ce pays, dont la notice historique est tracée ci-après.

S. APHRODISIUS

Egyptien, — témoin de plusieurs miracles de Jésus-Christ et des Apôtres, — prédicateur de l'Evangile, — thaumaturge, — évêque de Béziers, dans la Gaule Narbonnaise.

(XXII Mars.)

Voici ce que l'antiquité[1] chrétienne nous a transmis au sujet de cet homme apostolique :

Aphrodisius était égyptien d'origine. Jeune encore, il avait une intendance générale dans l'Egypte. C'était, dit Pierre des Noëls, évêque d'Emilium, avec plusieurs autres écrivains, dans les temps mêmes que Jésus-Enfant était amené en Egypte par ses parents, pour éviter les poursuites d'Hérode. Toutes les idoles d'un Temple où l'on avait apporté le Christ, tombèrent tout-à-coup. C'est pourquoi les prêtres des idoles voulaient le mettre à mort, afin de venger les dieux de l'Egypte. Ce fut alors que *Aphrodisius*, averti de ce fait extraordinaire, survint dans le Temple, vit tous les simulacres des dieux renversés à terre, et les pontifes indignés contre l'Enfant-Etranger. Ce jeune magistrat prit la défense de Jésus, et ne souffrit point qu'on lui fît aucun mal. Dès lors, il crut en lui, comme s'il eût eu une révélation à son sujet[2].

[1] Apud Galesinium, qui citat Uzuardum, Eisengrenium, *in cent.* 1; Volaterranum, *comm. l.* 3 *et* 13; Petrum de Natalibus, *l.* 3, *cap.* 218; Saussaium, episcopum, etc... In Martyrologio rom. invenitur nomen *S. Aphrodisii* ad 28 aprilis diem; Longueval, *Hist. de l'Eglise gallicane*, *t.* 1, *p.* 63.

[2] Tout ce récit se trouve consigné dans le vingt-quatrième chapitre de l'ancienne *Histoire de la Nativité de Marie* et de l'*Enfance du Sauveur*. Voyez aussi Longueval, *Hist. eccl.*, *t.* 1, *p.* 61, où est rapportée

Après l'ascension du Christ, l'évangile fut immédiatement prêché en Egypte. *Aphrodisius* abdiqua aussitôt sa charge, se joignit aux Disciples, vint à Antioche, y reçut le baptême, s'attacha à S. Pierre, avec qui il se rendit à Rome l'an 42. S. Pierre l'envoya évangéliser les Gaules. Là, il se joignit à Paulus-Sergius, institué évêque de Narbonne par l'apôtre S. Paul, son maître, qui se rendait en Espagne. Sergius Paulus ordonna *Aphrodisius* évêque de Béziers, ville de la Gaule Narbonnaise. Ce nouvel apôtre s'y distingua par une prédication remarquable, par les effets de son pouvoir miraculeux, par le nombre des conversions qui s'opérèrent dans tout le pays. L'idolâtrie tomba. Après avoir gouverné assez longtemps son église, *Aphrodisius* alla recevoir sa couronne des mains du Seigneur, le XI des Calendes d'avril. Les miracles éclatèrent à son tombeau, qui a été placé dans son église.

Le Martyrologe Romain résume ainsi son histoire :

« A Béziers, S. *Aphrodisius*, premier évêque de cette ville, « ordonné par S. Paul de Narbonne, lequel, après avoir établi « le christianisme en ce lieu, mourut d'une mort paisible. »

S. CLARUS

ORIGINAIRE D'AFRIQUE, ET SES SIX COMPAGNONS

S. JUSTIN, — S. GÉRUNTIUS, — S. POLYCARPE, — S. SÉVÈRE, S. JONA ou JEAN, — S. BABILIUS

Tous témoins des miracles et des prédications des Apôtres, — thaumaturges eux-mêmes, — tous intrépides confesseurs ou martyrs de Jésus-Christ, furent les fondateurs des premières églises des Gaules, notamment de la métropole d'Auch, etc.

Voir leurs *Actes*, au tome précédent, page 394.

cette tradition : « Le peuple, dit cet historien, nomme cet apôtre S. « *Afradoce*; il est honoré le 22 mars comme martyr ; une tradition po- « pulaire prétend qu'il était égyptien et que ce fut lui qui logea dans « sa maison l'enfant Jésus, pendant sept ans, » de son séjour en Egypte.

S. DYSMAS ou LE BON LARRON

Crucifié avec Jésus-Christ, — a été l'un des grands Témoins de Jésus-Christ.

(XXV Mars)

Avant de rendre le dernier soupir, un voleur, un scélérat, rentrant en lui-même et reconnaissant ses crimes, ainsi que l'innocence de Jésus, rendit un témoignage éclatant à la divinité du Christ près d'expirer à ses côtés. Ce larron pénitent, docile à l'inspiration de la grâce, reconnut tout-à-coup un Dieu dans Celui que la malice des hommes avait réduit à l'état le plus profond de l'humiliation et jusqu'à l'anéantissement. Il confessa humblement et sincèrement ses péchés, et converti entièrement, il annonça hautement la vérité qui brillait à ses yeux, et exhorta charitablement son compagnon à sauver son âme par son repentir et sa foi :

— *N'avez-vous point de crainte de Dieu,* lui dit-il, *vous qui vous trouvez condamné au même supplice ? Encore pour nous autres, c'est avec justice, puisque nous souffrons la peine que nos crimes ont méritée ; mais celui-ci n'a fait aucun mal.*

Puis il disait à Jésus[1] :

— *Seigneur, souvenez-vous de moi, lorsque vous serez en votre Royaume.*

Jésus lui répondit :

Je vous dis en vérité que vous serez aujourd'hui avec moi dans le Paradis.

Ces paroles du Fils de Dieu nous enseignent que ce nou-

[1] S. Luc. C. XXIII, 40-43.

veau Confesseur de la vérité, appelé communément *Dysmas* [1], était certainement dès lors du nombre des Elus et des Saints, destinés à la béatitude éternelle ; soit que le Paradis dont parle Jésus, doive être pris pour le lieu de repos où les Patriarches attendaient la descente de ce Divin Libérateur ; soit qu'on doive entendre ce lieu de réserve, où se trouvaient Enoch et Elie.

Aussi l'Eglise Latine et l'Eglise Grecque ont-elles honoré d'un culte public la mémoire d'un Saint si favorisé de Dieu [2] ; l'Eglise Latine au 25 mars, et l'Eglise Grecque au 23 du même mois.

On sait que la croix de ce bon larron et celle de son compagnon, furent trouvées avec la Croix du Sauveur par S^te^ Hélène. — D'après la tradition des Eglises, celle du premier a été envoyée à Constantinople, enterrée dans la place Constantinienne, transportée à Nicosie en Chypre, puis partagée et portée à Rome.

Ce qui concerne l'histoire de ce Larron et de son compagnon, sera traité plus longuement dans la *Christologie* au livre VII^e^.

Il est rapporté dans la *vie de* S. *Porphyre*, évêque de Gaza, que ce Saint fut délivré d'une grave maladie par l'intermédiaire de S. Dysmas.

Jésus-Christ lui apparut crucifié avec le bon Larron, et il dit à celui-ci :

— Descendez de votre croix et sauvez ce malade comme vous fûtes vous-même sauvé.

Le Larron descendit au même instant de sa croix, embrassa le malade et le couvrit de baisers; puis, lui présentant la main, il lui commanda de se lever.

[1] *Dismas* ou *Dysmas* est le nom que la tradition et la plupart des auteurs donnent à ce larron.

[2] Des églises et des oratoires ont été construits en son honneur en divers lieux. (Baronius.)

— Venez, lui dit-il, et approchez-vous du Sauveur !

Il le fit et fut guéri.

Ce trait [1] est rapporté au long par Marc, disciple de S. Porphyre.

Le Martyrologe Romain fait mémoire de ce Saint en ces termes :

« Octavo Kal. Aprilis, Hierosolymis, commemoratio S. « *Latronis*, qui, in cruce Christum confessus, ab eo meruit « audire :

« Hodie mecum eris in Paradiso. »

Dans les temps où la foi était plus vive et plus ardente qu'aujourd'hui, on invoquait ce Saint avec confiance, et on se voyait généralement exaucé dans ses vœux.

On avait composé en son honneur des hymnes et des prières qu'on lui adressait dans le danger.

Des criminels, condamnés à la question, espéraient échapper à la souffrance ; des voyageurs, traversant des passages dangereux, étaient assurés de n'être pas volés, en récitant des vers composés en l'honneur du bon larron, et dont voici le début :

Imparibus meritis pendent tria corpora ramis,
Dismas et Gestas, media est Divina Potestas :
Alta petit Dismas, infelix infima Gestas...
Etc.....

Le culte de ce grand Saint, qui était célébré en tous lieux, principalement au jour de sa fête, est beaucoup moins répandu de nos jours. Il n'a cependant pas cessé partout. Les *Oblats de Marie*, apôtres de l'Ancien et du nouveau Monde, récitent encore aujourd'hui l'Office du *Bon Larron*. Les *Serviteurs de Marie* honorent de la même manière celui à qui le Christ même promit à haute voix une place dans le Royaume des Cieux, et qui fut en cette circonstance le Consolateur de la *Mère de Jésus* et le compagnon de ses douleurs.

[1] Acta SS., 25 *martii*.

Paroles des Docteurs et des Pères au sujet du Bon Larron.

Lorsque la Grande Victime, suspendue à la croix, était abandonnée de tout le monde, et qu'aucune voix n'osait se faire entendre pour prononcer une parole de sympathie, un mot du cœur, dans une si douloureuse circonstance, tant était redoutable la fureur des ennemis et des bourreaux du Christ, — le Larron seul a ouvert la bouche pour compatir hautement aux souffrances de l'Homme-Dieu. Ce grand coupable se repentit sincèrement à la vue de l'Innocent par excellence souffrant pour l'expiation des péchés du monde ; il confessa ses crimes à haute voix, et devant le ciel et la terre il rendit témoignage à la divinité de Jésus-Christ et à sa souveraineté éternelle et universelle : *Souvenez-vous de moi*, lui dit-il, *lorsque vous serez dans votre Royaume* !

Ce grand criminel fut donc le plus courageux, le plus croyant des Témoins de Jésus-Christ.

Le *Bon Larron* !... Avons-nous jamais bien médité sur le rapprochement de ces deux mots si peu faits, ce semble, pour s'étreindre de la sorte? Un larron, un voleur, un assassin même, qualifié de *bon* !... mystère aussi grand que celui qui a inspiré à une âme d'élite ce cri sublime, à propos de la désobéissance d'Adam et des suites salutaires qu'elle a eues : *ô felix culpa ! ô heureuse faute !*

Compagnon de toutes les douleurs de Marie, comme l'antique Adam l'avait été si tristement de la faute d'Ève, le Bon Larron fut à la fois l'avocat du Sauveur et le plus puissant Consolateur de sa sainte Mère. Tout se taisait ; Madeleine elle-même, dont il y a à peine quelques jours, l'amour avait trouvé une si éloquente expansion chez Simon-le-Lépreux, et qui lui avait valu de la bouche de Jésus une splendide consécration. Mais ici, à cette heure suprême, au milieu des cris, des insultes, des menaces de mort, quel courage bien autrement

grand que celui qui avait manqué à Pierre, ne fallait-il pas pour confesser la divinité de Jésus, alors que l'œil ne voyait plus en cet Homme des douleurs qu'une masse informe et ensanglantée !

Cet avocat fut le Bon Larron.

S. Bernardin de Sienne n'hésite pas à penser que le Bon Larron ne s'en tint pas là.

— « Il n'y a, dit il, rien d'inconvenant à croire qu'ayant survécu à Notre-Seigneur, et voyant la profonde douleur de sa divine mère, il lui ait adressé des paroles pleines d'une tendresse toute filiale. En devenant chrétien, il était devenu frère de Jésus-Christ ; et il avait raison de reconnaître Marie pour sa vraie mère. » Dans Jésus crucifié, il voyait, comme Marie, un Homme-Dieu mourant pour le salut du monde. Eclairé alors par le Saint Esprit, il eut le privilége d'être pleinement associé aux angoisses de la divine Mère.

« Dans Jésus, dit S. Bernardin de Sienne, Jean et Madeleine pleuraient un bon Maître....; le Bon Larron, avec Marie, pleurait surtout un Homme-Dieu mourant pour le genre humain, — et ses consolations furent seules capables d'adoucir les douleurs de l'auguste Mère. »

Donc, honorer le Bon Larron, c'est témoigner à Jésus dont il se montra le défenseur, et à Marie, dont il fut le Consolateur, un amour auquel ils ne peuvent que se montrer sensibles.

Mais, comme toute grâce a sa source dans un mérite dont Dieu seul est bon juge, rappelons-nous quelle bonne action, unique dans la vie si pleine de crimes du Bon Larron, lui valut d'entendre de la bouche même du Fils de Dieu la promesse du Paradis et de sa gloire.

Lorsque Marie et Joseph, pour arracher à la fureur d'Hérode le Divin Enfant, furent obligés de l'emporter en Egypte par des chemins semés de mille périls, des voleurs arrêtèrent la Sainte Famille ; ce fut grâce à l'entremise du Bon Larron que les fugitifs échappèrent à la mort.

C'était, ce semble, peu de chose dans cette carrière de crimes ; mais comme le Souverain Juge mesure une simple bonne action à la valeur providentielle qu'elle doit avoir, il se trouva que trente-trois ans après, ce larron, crucifié auprès de Celui dont il avait protégé l'Enfance, en reçut, en échange, le salut éternel.

Marie n'avait pu oublier celui qui avait conservé les jours de son Fils bien-aimé, elle avait prié pour sa conversion ; et l'on sait dans quels termes magnifiques le sauveur de l'Enfant-Dieu devient l'avocat de l'Homme-Dieu, et le consolateur de son Auguste Mère.

Le grand S. Athanase a consacré au Bon Larron quelques lignes où s'exhalent son admiration, son amour et sa confiance pour ce Saint vraiment de choix et si splendidement canonisé par le Saint des Saints et l'Auteur de toute sainteté :

— « O bienheureux Larron ! bien plus habile à gagner le Ciel que le premier Adam ! Mal conseillé, le père de la race humaine porta la main au fruit de l'Arbre défendu, et s'infusa, ainsi qu'à toute sa postérité, le poison de la mort. Mieux conseillé, vous avez, en étendant la main vers l'Arbre sacré de la Croix, recouvré le Ciel que vos péchés vous avaient fait perdre, et vous avez gagné la vie.

« O bienheureux Larron ! qui, par un secret jusqu'alors inconnu, avez trouvé le moyen de découvrir et d'emporter le plus merveilleux des trésors !

« O bienheureux Larron ! qui, par vos vertus héroïques, avez fait de votre Croix un piédestal pour monter au Ciel, et une Chaire éloquente, d'où vous avez, avec une énergie surhumaine, pris la défense de votre Bien-Aimé Rédempteur ! »

C'est dans ces termes que les Docteurs de l'Eglise ont préconisé le Bon Larron.

S. APOLLON

Savant docteur d'Alexandrie, — témoin des temps apostoliques, — converti à la foi de Jésus-Christ, — et devenu zélé prédicateur de l'Evangile, — successivement évêque de Corinthe, de Duras, de Colophon, de Césarée, — enfin, martyr de Jésus-Christ.

(XXII Juillet.)

Apollon, ou *Apollo,* était un savant juif de la ville d'Alexandrie, qui, comme le célèbre Philon, s'occupait ardemment de l'étude de la Sainte-Ecriture et de la Philosophie. L'examen approfondi des Oracles prophétiques, joint au spectacle présent des faits de Jésus et de ses Apôtres, le convainquirent pleinement que Jésus-Christ était le Christ. Nouveau S. Paul, il ne peut contenir dans son cœur le feu qui le brûle. Aussitôt, il se met à annoncer la vérité de la foi chrétienne, et il fait passer la chaleur qui le consume dans l'âme de ses auditeurs. Il vint à Ephèse l'an 54 de Jésus-Christ pour y voir S. Paul et les autres Apôtres de ces contrées; mais S. Paul était parti pour Jérusalem.

Apollon, dit S. Luc[1], *était originaire d'Alexandrie; cet homme éloquent et fort habile dans les Ecritures, vint à Ephèse. Il était instruit dans la voie du Seigneur.* Il connaissait Jésus-Christ, et prêchait avec une grande force démonstrative qu'il était le Messie. *Il parlait avec zèle et avec ferveur d'esprit. Il expliquait et enseignait avec soin ce qui regardait Jésus, quoiqu'il n'eût connaissance que du baptême de Jean-Baptiste.* Ainsi il n'avait pas encore reçu le baptême de Jésus-Christ, ni le Saint-Esprit; du moins il n'avait pas reçu le Saint-Esprit par les voies ordinaires des Sacrements; car,

[1] *Act. XVIII,* 24-48, etc.

selon S. Chrysostôme, il l'avait mérité comme Corneille, par ses bonnes œuvres et par son zèle à prêcher Jésus-Christ.

Il commença donc à parler librement et hardiment *dans la Synagogue* d'Ephèse ; *et quand Priscilla et Aquila*, anciens Juifs convertis, l'eurent entendu et eurent reconnu qu'il ne connaissait pas encore distinctement les mystères de notre Religion, mais que d'autre part c'était un homme très-savant dans les Ecritures, parfaitement convaincu que Jésus était le Christ, se déclarant hautement son Disciple, et démontrant avec solidité l'accomplissement des prophéties dans la personne du Sauveur, *ils le retirèrent chez eux, et l'instruisirent plus amplement de la voie du Seigneur*, et lui conférèrent sans doute le baptême de Jésus-Christ.

Quelque temps après, *il voulut passer d'Ephèse en Achaïe*, c'est-à-dire à Corinthe, d'où Aquila et Priscilla étaient venus depuis peu ; *et les frères l'y ayant exhorté, ils écrivirent aux disciples* de cette ville *de le recevoir* comme il méritait. On lit dans un ancien manuscrit du Livre des Actes : *Quelques Corinthiens étrangers s'étant trouvés à Ephèse, et ayant entendu Apollon*, en furent charmés et *le prièrent de venir avec eux dans leur pays : Apollon y consentit. C'est pourquoi ceux d'Ephèse écrivirent aux Fidèles de Corinthe de le recevoir. Et lorsqu'il fut arrivé dans l'Achaïe, il servit beaucoup aux Eglises.*

Car il convainquait les Juifs publiquement avec grande force en démontrant par les Ecritures que Jésus était le Messie. (Il allait même dans les maisons particulières prêcher l'Evangile) [1]. Et Dieu répandait une grâce abondante sur ses travaux.

Ainsi il arrosa dans cette ville ce que S. Paul y avait planté [2]. Mais si l'arrivée d'Apollon à Corinthe y fut d'une

[1] *Nov. Test. Oxonien., p.* 368, Tillemont. *Mém.*

[2] *I Cor.* 3, 7.

grande utilité par rapport aux instructions qu'il donna aux Fidèles, elle faillit y être l'occasion d'une espèce de division et de schisme [1], qui fit que les uns disaient : — *Pour moi je suis à Paul*; et les autres : — *et moi je suis à Apollon*; — *et moi à Céphas*. Mais cette division dont parle S. Paul dans la première Epître aux Corinthiens, n'empêcha pas que S. Paul et Apollon ne fussent très-unis par les liens de l'estime et de la charité.

Apollon ayant su que l'Apôtre était à Ephèse, alla le visiter en cette ville, et c'est peut-être lui-même qui apprit à l'Apôtre cette espèce de partage et ces discours des Corinthiens. Au moins est-il certain qu'Apollon était à Ephèse avec S. Paul, lorsqu'il écrivit sa première Lettre aux Corinthiens, dans laquelle il se plaint de cette scission survenue entre les fidèles. Il dit dans la même Epître qu'il avait prié instamment Apollon de retourner à Corinthe avec Stéphane, Fortunat et Achaïcus, députés de l'Eglise de Corinthe, mais qu'il n'avait pu l'y déterminer pour lors; que toutefois il promettait d'y aller lorsqu'il en aurait la commodité.

S. Jérôme [2] dit qu'Apollon eut tant de déplaisir du trouble qui était arrivé à Corinthe à son occasion, qu'il voulut en sortir; que de là il se retira en Crète avec *Zénas*, docteur de la Loi, qui travaillait comme lui à édifier les Eglises de Jésus-Christ, et que ce trouble ayant été apaisé par la Lettre que S. Paul écrivit aux Corinthiens à ce sujet, Apollon revint dans cette ville, où il fut évêque (pendant quelque temps). Les Grecs, dans leurs Ménologes [3], disent qu'il fut ensuite évêque de Duras, puis de Colophon et d'Icone en Asie. S. Dorothée et d'autres le qualifient évêque de Césarée. Comme il servait beaucoup les églises par la grâce qui était en lui, par ses lu-

[1] *I Cor.* 1, 12.

[2] S. Jérôme, *ad Titum III.*

[3] Menolog. Canisii, *t.* 2, *p.* 929. Ménées, *p.* 134. Ferrarius. S. Doroth. *in Synopsi.*

mières, par son zèle, par sa foi, et qu'il avait un don spécial pour fortifier les fidèles, on ne doit pas s'étonner qu'il ait visité les grandes Eglises et que pendant le séjour plus ou moins long qu'il y aura fait, on lui en ait confié le gouvernement, au moins pour jusqu'au temps où l'on jugerait utile qu'il allât autre part annoncer la parole de Dieu.

C'est pour cette raison, sans doute, que S. Dorothée le range parmi les Septante Disciples, non pas qu'il eût été choisi par Notre-Seigneur lui-même, mais parce que zélé comme eux pour la prédication, il a été trouvé digne de faire partie de l'ordre des Septante Disciples, de leur être associé, et d'être l'un des continuateurs de leur œuvre. C'est dans le même sens que S. Paul a été rangé au nombre des 12 Apôtres.

Les Grecs disent de S. Apollon, qu'après avoir bien gouverné les églises qui lui avaient été confiées, et avoir beaucoup souffert pour Jésus-Christ de la part des Idolâtres, il consomma sa course par un glorieux martyre. Ils font sa fête le 8 décembre, et les Latins le 22 juillet [1].

C'est ainsi que la fameuse Ecole d'Alexandrie, après avoir combattu l'Eglise naissante dans la personne de S. Etienne, lui a peu après donné dans la personne d'Apollon l'un de ses plus beaux et de ses plus puissants génies, pour la consoler et pour étendre ses conquêtes. C'est par un examen attentif des Ecritures prophétiques, qui se trouvaient parfaitement accomplies dans les œuvres et dans la personne de Jésus, son contemporain, que ce Docteur si distingué, si goûté dans la Grèce et dans l'Egypte, dans les pays les plus savants et les plus cultivés, s'est converti au Christianisme. C'est pourquoi Apollon doit être rangé parmi les plus illustres témoins de la Vérité Evangélique.

[1] Voir Tillemont, citant Molanus, *Mém. hist. t.* 1, *p.* 262.

LE SAINT EUNUQUE D'ÉTHIOPIE

L'un des premiers ministres de la reine de Candace, — disciple des Apôtres, — témoin des prodiges primitifs, — prédicateur zélé de l'Evangile.

(XXVII Août. — An 34-70.)

Cet Eunuque Ethiopien, (nommé *Indisch*, dans quelques auteurs), l'un des premiers officiers de Candace, reine d'Ethiopie, et surintendant de tous ses trésors, était venu à Jérusalem pour y adorer Dieu. On croit que cet eunuque était prosélyte, puisqu'il venait de si loin rendre ses hommages au Seigneur, et qu'il lisait le Prophète Isaïe. Après avoir accompli ce que lui dictaient sa foi et sa piété, il s'en retournait assis dans un chariot, et lisant les Ecritures Prophétiques qui parlaient du Messie.

Alors l'Ange du Seigneur parla à S. Philippe-le-Diacre, qui prêchait en ce moment dans la Samarie, et lui dit :

— Levez-vous, et allez vers le Midi, sur le chemin qui descend de Jérusalem à Gaza, qui est déserte.

Philippe se leva et partit.

Lorsqu'il fut arrivé au lieu indiqué, l'Esprit dit à cet Apôtre :

— Avancez et approchez-vous de ce chariot.

Aussitôt Philippe accourut, et ayant entendu que l'Eunuque lisait le Prophète Isaïe, il lui dit :

— Croyez-vous entendre ce que vous lisez ?

Il lui répondit :

— Comment le pourrai-je, si quelqu'un ne me l'explique ?

Et il pria Philippe de monter et de s'asseoir près de lui. Or le passage de l'Ecriture qu'il lisait, était celui-ci :

Il a été mené comme une brebis à la boucherie, et il n'a point ouvert la bouche, non plus qu'un agneau qui demeure muet devant celui qui le tond, etc....

L'Eunuque dit donc à Philippe :

— Je vous prie de me dire de qui le Prophète entend parler ? si c'est de lui-même ou de quelque autre ?

Alors Philippe prenant la parole, commença par cet endroit de l'Ecriture, à lui annoncer Jésus. Après avoir marché quelque temps, il rencontrèrent une fontaine dans le chemin, et l'Eunuque lui dit :

— Voilà de l'eau, qu'est-ce qui empêche que je ne sois baptisé ?

Philippe lui répondit :

— Vous pouvez l'être, si vous croyez de tout votre cœur.

— Je crois, répartit l'Ethiopien, que Jésus-Christ est le Fils de Dieu.

Il commanda aussitôt qu'on arrêtât son chariot, et ils descendirent tous deux dans l'eau, et Philippe baptisa l'Eunuque.

Etant remontés hors de l'eau, l'Esprit du Seigneur enleva Philippe, et l'Eunuque ne le vit plus ; mais il continua son chemin, étant plein de joie. Quant à Philippe, il se trouva dans Azot, et il annonça l'Evangile à toutes les villes par où il passa, jusqu'à ce qu'il vint à Césarée de Palestine, environ à 30 lieues d'Azot.

L'Eunuque Ethiopien, ainsi converti et baptisé, devint ensuite, comme le rapportent les Pères [1], l'Apôtre et le Catéchiste de sa nation. Il fut envoyé par le Saint-Esprit et par le Diacre S. Philippe, qui l'avait baptisé [2], pour prêcher à ses compatriotes la doctrine qu'il avait reçue. Des auteurs [3] croient qu'il annonça Jésus-Christ dans l'Arabie-Heureuse et dans la Taprobane.

Une tradition rapporte que S. Matthieu était allé prêcher

[1] Hieron. *in Isai, c.* 53, *et epist.* 103; Euseb. *l.* 2, *c.* 50; S. Iren. *l.* 3, *c.* 11. S. Cyril., Niceph., *l.* 2, *c.* 6.

[2] S. Cyrill. *Catech.*, 17.

[3] Vide Sophron., c. 13 ; et Baron., in Martyrol. rom., 6 junii.

en Ethiopie, et ayant instruit plus parfaitement l'Eunuque, cet officier aida l'Apôtre dans sa mission et alla lui-même porter la lumière de la foi dans divers pays de l'Ethiopie et dans les presqu'îles des Indes. On cite différents miracles opérés par lui. Les Grecs font sa fête le 27 août.

La Reine Candace qui avait été prédisposée par son officier à la réception des Sacrements, fut baptisée par l'Apôtre avec sa cour, et pleinement confirmée dans la foi par les discours et par les prodiges de l'Homme de Dieu. Pline [1] fait mention de ces reines d'Ethiopie, ou plutôt de la presqu'île de Méroë, située au midi de l'Egypte. Les femmes régnaient dans cette partie de l'Ethiopie, et plusieurs ont porté le nom de Candace.

Voici ce que dit S. Dorothée [2], martyr, cité par Baronius, au sujet de l'Eunuque de Candace :

« L'Eunuque de Candace, reine des Ethiopiens, a prêché « l'Evangile de Notre-Seigneur Jésus-Christ dans l'Arabie- « Heureuse, dans l'île Taprobane, et dans tout le pays de « l'Erythrée. C'est là qu'on rapporte qu'il souffrit un martyre « glorieux et qu'il fut inhumé. Le lieu de sa sépulture est « pour les fidèles un rempart inexpugnable ; il met en fuite « les Barbares, il bannit les maladies, et jusqu'à nos jours, il « opère des guérisons miraculeuses. »

S. ANIANUS (S. ANIEN)

Egyptien, — disciple des Apôtres, — témoin de leurs prodiges, — successeur de S. Marc, au siége épiscopal d'Alexandrie (Egypte).

(XXV Avril. — An 30-105.)

Le Martyrologe romain s'exprime en ces termes au sujet de ce saint homme :

[1] Plinius, *l.* 6, *c.* 29 ; et Strabo, *l.* 17. Calmet, *comm. et dict.*

[2] Doroth. *apud Baron.* 6 *junii die.*

« A Alexandrie, S. *Anianus*, disciple de S. Marc, et son « successeur dans l'Episcopat, qui, après s'être rendu recom- « mandable par ses vertus, se reposa dans le Seigneur. »

Voici ce que l'histoire traditionnelle de S. Marc rapporte au sujet de la conversion de S. Anianus.

I. — Le vénérable et saint Evangéliste, après avoir fait ses adieux aux nombreux fidèles de la Lybie, des Régions de la Pentapole Africaine, vint apporter le flambeau de l'Evangile dans la Thébaïde, dans l'Egypte et particulièrement à Alexandrie.

Lorsque la septième année de l'empire de Néron, (commencée l'an 60 au mois d'octobre), il se dirigeait vers cette grande ville, S. Marc arriva dans un lieu nommé *Bennide*, à l'entrée même d'Alexandrie. Au moment où il y entra, sa sandale se rompit. A cette vue, le Saint, éclairé d'en haut, dit :

— Désormais, ma marche sera plus libre.

Il aperçut au même instant un homme qui s'occupait du métier de cordonnier ; il lui donna sa chaussure à réparer. Pendant que ce dernier se livrait à cette occupation, il se fit une large blessure à la main et s'écria de douleur :

— Unus Deus !... *Unique Dieu* !...

(Car toute la corruption de l'idolâtrie n'a jamais pu empêcher que dans les occasions imprévues où l'on voit mieux paraître les mouvements naturels, l'âme des Païens même ne parut chrétienne, dit un ancien [1], en reconnaissant un seul Dieu, et en ne s'adressant qu'à lui seul). Aussi cette parole donna-t-elle de la joie à S. Marc, et lui fit-elle espérer que Dieu l'assisterait en cette rencontre.

— En effet, dit-il, Dieu a rendu heureux mon voyage.

Puis s'adressant à Anianus, le cordonnier, il lui parla de ce

[1] Tertull., *Apologet.*, *cap.* 17.

Dieu Unique qu'il avait invoqué, ainsi que de Jésus-Christ, par le pouvoir de qui il lui fit espérer de le guérir. En même temps, il fit un peu de boue avec sa salive, en mit sur la plaie et invoqua le nom du Sauveur en disant :

— Au nom de Jésus-Christ, Fils de Dieu, que votre main reçoive la guérison !

Et au même instant la main d'Anianus fut guérie.

Le Cordonnier, frappé à la vue du pouvoir de cet homme, et de la prodigieuse efficacité de sa parole, considérant d'ailleurs l'extérieur mortifié du Saint, lui dit :

— Je vous conjure, ô Homme de Dieu, de daigner descendre dans la maison de votre serviteur, pour y prendre votre réfection ; car aujourd'hui, vous m'avez fait éprouver les effets de votre bonté.

Le visage du bienheureux Marc parut joyeux.

— Que le Seigneur, lui dit-il, vous donne le pain de vie, descendu du ciel.

En même temps, Anianus l'obligea avec une douce violence d'entrer chez lui.

II. — *Conversion d'Anianus et de plusieurs Alexandrins.*

Lorsque Marc entra dans la maison, il dit :

— Que la bénédiction du Seigneur soit ici ! — Prions, mes frères.

Tous ceux qui l'accompagnaient se mirent alors en prières. Après qu'ils eurent rendu grâces au Seigneur, Anianus dit à l'Apôtre :

— Je désire connaître d'où vous êtes, et de qui vient cette puissante parole de vie dont vous nous avez parlé.

Marc lui répondit :

— Je suis le Serviteur du Seigneur Jésus-Christ, le Fils de Dieu.

— Je serais très désireux de le voir, reprit l'homme d'Alexandrie.

— Je vous le ferai voir, répartit S. Marc.

Il commença aussitôt à lui faire connaître l'Evangile de Jésus-Christ, et à lui montrer comment les Oracles des Prophètes s'étaient accomplis en Jésus.

— Quant à moi, répondit l'Hôte d'Alexandrie, je n'ai jamais entendu parler des Ecritures dont vous nous entretenez; je ne connais que l'*Iliade* et l'*Odyssée* : ces deux poèmes tiennent lieu de toute science aux yeux des Egyptiens.

Alors S. Marc commença à lui annoncer clairement Jésus-Christ, et à lui montrer, de même, que toute cette science, que toute cette philosophie (Homérique et profane) n'est que folie aux yeux de Dieu.

Après avoir écouté attentivement la doctrine du bienheureux Marc et avoir considéré les signes miraculeux et les éclatants prodiges qu'il opérait, l'homme d'Alexandrie crut en Dieu, et fut baptisé avec toute sa famille et avec une grande foule de personnes du même quartier (de la ville).

III. — *Ordination de S. Anianus.*

En peu de temps, S. Marc forma à Alexandrie une Eglise très-nombreuse et très-florissante en toutes sortes de vertus et de mérites. Il fut obligé de diviser cette grande ville en plusieurs paroisses ou cantons, suivant notre manière de parler, ordonnant que les Chrétiens de chaque paroisse s'assembleraient en un lieu déterminé, sous la direction d'un prêtre qui en serait chargé, pour y recevoir les Sacrements et y entendre la parole de Dieu.

Les immenses progrès du Christianisme à Alexandrie excitèrent la jalousie et les murmures des Païens contre S. Marc, ce Galiléen qui avait ruiné le règne et le culte des dieux de la Gentilité. Or, le bienheureux Marc, connaissant les piéges et les desseins des idolâtres, crut devoir se retirer pour un temps. Avant son départ, il ordonna pour évêque d'Alexandrie S. *Anianus*, devenu l'un des fidèles les plus vertueux et les plus ins-

truits de la ville, et avec lui trois prêtres, savoir : *Mélianus*, *Sabinus* et *Cerdon*, et sept diacres, puis onze autres prêtres pour demeurer avec le patriarche Anianus (S. *Agnan*) ; de ce nombre on devait prendre un jour celui qui succéderait au Patriarche décédé.

S. Anianus gouverna donc l'Eglise d'Alexandrie quatre ans avec S. Marc, et près de dix-neuf ans après son retour et son martyre, comme le rapporte la *Chronique Orientale*. Il mourut l'an 86, le dimanche 26 de novembre. Eusèbe, *l.* II, *c.* 25, dit, en parlant de lui, que *c'était un homme fort aimé de Dieu et admirable en toutes choses*. S. Epiphane, *hær.* 60, *c.* 2, ajoute qu'une église fut fondée à Alexandrie sous son invocation. On la voyait au IV^e^ siècle.

Voyez *Acta S. Marci* ; S. Jérôme, *de viris illustr. in Marco* ; la *Chronique Orientale* ou *chron. d'Alexandrie* ; *Tabulas Ecclesiæ Alexandrinæ* ; Euseb. *in Chron.*, et *l.* II, *c.* 23. et *libr.* III, *c.* 12, *hist. eccl.*; S. Epiphan., *in Panar. hær.* 69 ; et alia monumenta, *ap. Bolland. ad* 25 *aprilis* ; — Dom Cellier, *Histoire des Ecrivains Ecclésiastiques*, *t.* I, *p.* 492, et la plupart des auteurs qui se sont occupés des *Actes de S. Marc*, font observer qu'on ne peut élever aucun doute sur leur antiquité, et qu'ils rapportent les faits véritables de S. Marc et de S. Anianus, consignés d'ailleurs dans les Traditions de l'Eglise d'Alexandrie. Nicéphore, *hist. eccl. l.* III *c.* 2.; Petrus e Natalibus, episc. Equilinus, *l.* IX, *c.* 19; Baronius, *in Annalibus*, et ad Martyrologium Romanum. — Voir également l'*Histoire de* S. *Marc*, parmi celles *des Soixante-Douze Disciples*, *pages* 319-362.

S. ABILIUS (S. MELIANUS), S. CERDON, S. SABINUS

AVEC

SEPT DIACRES ET ONZE PRÊTRES

Tous disciples des Apôtres, — témoins de leurs prodiges, thaumaturges eux-mêmes.

(XXII Mars.)

Nous avons parlé précédemment de S. Anianus, (ou S. *Anien*, S. *Agnan*), et dans l'*Histoire de S. Marc*, et dans une notice spéciale. Ce saint évêque eut pour successeur S. *Abilius* (surnommé *Melianus*), qui mourut un lundi 29 août, l'an 96, après avoir gouverné l'Eglise d'Alexandrie pendant dix ans. Abilius et *Cerdon*, son successeur, avaient été du nombre des trois premiers prêtres ordonnés à Alexandrie par l'Evangéliste S. Marc. Cet Apôtre, dans la vue de les faire aider dans l'accomplissement du ministère épiscopal, avait ordonné en même temps sept diacres et onze prêtres, choisis parmi les fidèles d'Alexandrie les plus zélés et les plus vertueux.

Les *Constitutions apostoliques* de S. Clément, *l.* VII, *c.* 46, disent que S. Luc conféra les Ordres Sacrés à Abilius. La *Chronique Orientale*, *p.* 111, marque que l'Eglise d'Alexandrie jouit de la paix durant son épiscopat, et que le nombre des fidèles s'augmenta considérablement, tant dans l'Egypte que dans la Thébaïde et dans la Lybie. Il est honoré par l'Eglise le XXII^e^ jour de Mars, jour auquel son nom se lit dans les Martyrologes d'Adon, d'Usuard, de Notker, et dans plusieurs autres.

(*Apud Bolland. 22 februarii, t.* II, *p.* 285).

S. Abilius eut pour successeur Cerdon, qui mourut le 5 juin de l'an 110, après avoir gouverné dix ans et un peu plus de neuf mois l'Eglise d'Alexandrie. On rapporte que toute sa vie

fut un modèle de continence, d'humilité et de douceur. Primus le remplaça sur le siége épiscopal.

(Voir Tillemont, *Mém. Ecclés. p.* 173).

SAINTE SOPHIA

AVEC SES TROIS FILLES

S^te^ DIBAMONA. — S^te^ N...., — S^te^ BISTAMONA

Ont été martyrisées en Egypte, sous le règne de l'empereur Adrien,

AVEC

S. WARSANOPHA ET SA MÈRE, *originaires de* DENFA.

(IV Juin.)

Les martyres de ces six personnes africaines, demeurant dans les pays méridionaux de l'Egypte près de l'Ethiopie et de l'Abyssinie, sont mentionnés dans les *Acta Sanctorum* ad 4 junii diem, de même que dans l'*Hagiologium Æthiopicum* et *Habessenicum.*

LES MOINES D'ALEXANDRIE

EN ÉGYPTE

Disciples des Septante premiers Evangélistes, et en particulier, de S. Marc, et de Fronton, contemporain des Apôtres.

Jamais dans le cours des siècles, on ne vit de Chrétiens plus convaincus de leur foi, plus inébranlablement attachés à Jésus-Christ, plus fervents dans la piété, que ceux qui furent les témoins les plus immédiats des faits apostoliques et des faits évangéliques. Si cette observation est exacte relativement aux Chrétiens de la Grande-Antioche, voisine de la Palestine, elle est également applicable aux fidèles de la florissante ville d'Alexandrie, pareillement voisine de la Terre-Sainte. Car on y

vit les plus nombreux comme les plus éclatants exemples de l'abnégation évangélique, de la ferveur dans le culte du Christ, de l'héroïsme dans le martyre, et de toutes les vertus chrétiennes. Dieu a voulu que les pratiques du Christianisme fussent observées par ces premiers fidèles avec la plus incontestable sincérité, pour que la sincérité de leur témoignage fût irrécusable. Il a voulu que ces premiers témoins du Christ obtinssent les éloges approbateurs du plus savant homme de l'Orient à cette époque, pour faire comprendre la valeur du témoignage de tels hommes.

Ces Chrétiens primitifs, si rigides observateurs des préceptes et des conseils évangéliques, si appréciés par l'un des plus beaux génies du temps et par les esprits les plus cultivés de l'univers, s'étaient multipliés comme les étoiles du ciel, sur tous les points de l'Egypte et principalement dans le centre des lumières et de la civilisation, à Alexandrie. Il y en avait de nombreuses associations sous les premiers Disciples, sous S. Marc l'Evangéliste, sous les successeurs de cet Apôtre. *Fronton*, qui florissait du temps des hommes apostoliques, était, vers l'an 140-150, à la tête d'une Congrégation de 70 religieux de ce pays. Ce furent donc ces fervents Egyptiens, convertis et instruits par les Apôtres, qui donnèrent origine aux Ordres Monastiques, comme l'ont reconnu et enseigné, S. Jérôme, S. Epiphane, Eusèbe, Cassien, Sozomène, Nicéphore, Bède et plusieurs autres Pères, cités par Baronius, Bellarmin, et le commun des Docteurs Catholiques[1].

[1] Hier., de scrip. eccl. *in Marco et Philone.* Epiph., *hær.* 37, *etc.* Baron., *an.* 64, *n.* 3 *et* 4, Bellarm., *Controv.*, *l.* 2, *c.* 5.

S. THÉODORE II

Evêque de Saragosse, — disciple de S. Jacques, — martyr dans la Pentapole d'Afrique

AVEC

S. IRÉNÉE, *son archidiacre*, — S. SÉRAPION, — S. AMMONIUS *Lecteurs.*

(XXVI Mars.)

Le martyre de S. Théodore et de ses compagnons est mentionné dans le Martyrologe Romain[1] au 26 mars, en ces termes :

« Dans la Pentapole de Libye, la fête des saints martyrs « Théodore, évêque, Irénée, diacre, Sérapion et Ammonius, « lecteurs. »

S. Théodore, disciple de l'apôtre S. Jacques-le-Majeur, avait succédé à S. Athanase, premier évêque de Saragosse, au siége de *Sainte-Marie-del-Pilar*. Il parcourut toute l'Espagne, en y propageant avec zèle la foi chrétienne ; il aborda ensuite sur les côtes d'Afrique, accompagné d'Irénée, son diacre, et de Sérapion et Ammonius, lecteurs. Arrivés dans la province appelée la Cyrénaïque ou la Pentapole, ils furent saisis par les Gentils, qui, voyant le refus qu'ils faisaient de sacrifier aux fausses divinités, leur tranchèrent la tête après leur avoir fait endurer divers supplices.

A cette époque, S. Crescent occupait le siége épiscopal de Carthage ; car S. Pierre, comme le rapporte Métaphraste, l'avait institué évêque de cette ville (vers l'an 50). Ce Prélat, sachant que Théodore avait témoigné le désir d'être inhumé près de S. Jacques, son maître[2], accomplit son vœu, en

[1] Et apud Usuard., Bed., Petrum, episc. Equilinum.

[2] Il y a toute apparence que ces disciples de S. Jacques étaient des Hébreux convertis à Jésus-Christ et qui avaient accompagné cet Apôtre.

faisant enlever son corps et en le transportant en Galice. Ce devoir d'humanité accompli, S. Crescent se rendit dans la Gaule, où il fonda et gouverna l'Eglise de Vienne, comme il est marqué dans le Martyrologe Romain au 29 décembre :

« A Vienne, en France, S. Crescent, disciple de l'Apôtre « S. Paul, et premier évêque de cette ville. »

Cette histoire est appuyée sur des témoignages vénérables et sur des monuments anciens. Elle est rapportée dans Vincent de Beauvais, Moralès, Marieta, Aldérète, dans l'ancien Bréviaire de Cordoue, dans les traditions de l'Eglise de Compostelle, dans la chronique de Dexter, *an* 71, dans une lettre du Pape Calixte II et dans celle du Pape S. Léon, *au sujet de la translation de S. Jacques*, où ce pontife s'exprime dans ces termes, en parlant de S. Théodore et de S. Athanase :

« Ces deux disciples, compagnons de ses travaux, par res- « pect pour leur maître, ordonnèrent que, après leur décès, « les chrétiens ensevelissent leurs corps près de celui de leur « maître, l'un à sa droite et l'autre à sa gauche. »

C'est ce qui a été exécuté, comme le rapportent les auteurs précités et d'autres historiens. Voici une ancienne hymne, en vers sapphiques, composée par Maxime, et qu'on chantait en l'honneur des premiers évêques de Saragosse ;

En pie sacris adolemus aris
Thura, nardumque et solitos odores,
Præsulum turbæ sibi quos patronos
Urbs habet ista.

Quos habet Patres, fideique primos
Præsules ; istis quoque sub magistris,
Cæsaris floret nimis Urbs, quibusque
Dedicat ædes.

Laudo te primum, sacer Athanasi,
Teque præstanti, Theodore, cantu,
Non minus nostris, Epilecte Præsul,
Dignus es odis.

Tertium et Primum vidit ipse Iberus
Fortiter passum ; sed enim secundum
Sacra per tractus Libycos serentem
Clara Cyrene.

Hic cubant sacri cineres sepulti,
Quos dolens Crescens sepelire mandat :
Hinc levat Crescens, graviore causa,
Frater et hospes.
Et comes supplex Irenæus illis,
Qui Levitarum caput esse fertur ;
Atque Lectores duo, sed necantur
Quatuor ense.
Martii sena quater, alma luce,
Plebs tibi supplex, sociisque sacris,
Quo die passos memorant, celebrat
Festa quotannis.

S. ÉPŒNÉTUS

L'un des premiers Asiatiques convertis, — témoin des faits apostoliques, — ministre de l'Evangile, — évêque de Sirmium, en Espagne, puis de Carthage, en Afrique.

(XVI Juillet.)

S. Paul appelle[1] Epœnétus les *prémices de l'Asie*, parce qu'il fut le premier des Juifs de ce pays qui se convertirent à l'Evangile. Dans son épître aux Romains, ce grand Apôtre lui fait l'honneur de le saluer comme une personne qu'il aimait particulièrement :

Salutate Epœnetum, dilectum mihi, qui est primitivus Asiæ in Christo.

Saluez mon cher Epénètus, qui a été les prémices de l'Asie par la foi en Jésus-Christ.

On voit que ce disciple de S. Paul travaillait à Rome avec les autres hommes apostoliques au ministère de l'Evangile. Il se trouvait alors sous le commandement immédiat de S. Pierre, remplissant les différentes missions que lui confiait le chef des Apôtres. Les Orientaux[2], qui l'honorent le 30 juillet avec S. Crescent et S. Andronique, disent d'eux tous qu'ils mouru-

[1] Rom. XVI, 5.

[2] Menæa, *p.* 299. Maximus Cythcr.; Menolog. Canisii, *p.* 830, *t.* 2.

rent en paix, après avoir prêché la parole de la foi chrétienne à Chalcédoine, dans la Gaule, et en différents lieux de l'univers, et après avoir retiré de la voie de l'impiété, amené à la connaissance du vrai Dieu, et baptisé un grand nombre de personnes.

Un ancien auteur, cité dans les *Acta Sanctorum* [1], Métaphraste, la Chronique de Flavius Dexter, et la constante tradition d'Espagne, assurent que lorsque S. Pierre vint en Espagne, vers l'an 51 ou 52, accompagné de plusieurs disciples et ministres de l'Evangile, il établit S. Epaphrodite évêque de Terracine, et que, de là, s'étant rendu à Sirmium (autrement appelée alors *Sexifirmium*), autre ville d'Espagne, il y institua évêque S. *Epœnétus*, dont le martyrologe espagnol fait la fête le 15 juillet.

Selon S. Dorothée [2], S. Epœnétus fut ensuite transféré du siége de Sirmium à celui de Carthagène (ou même de Carthage) : ce qui arriva vers l'an 60 de Jésus-Christ ; il a été aussi associé au nombre et à l'ordre des soixante-douze disciples. Sa doctrine et sa sainteté le rendaient digne de faire partie de cette illustre société instituée par le Christ lui-même [3].

[1] Voir l'*Histoire de S. Pierre*, *l.* 4, *c.* 11 ; la Chroniq. de Dexter. *an.* 50, *p.* 163, 188, 274.

[2] Doroth., *in Synopsi.*

[3] Vide Bivar., *in Dextrum*, *p.* 188.

S. LÉONCE, *soldat*, — S. HYPATIUS, *tribun*, S. THÉODULE, *soldat*.

Disciples des Apôtres, — témoins de leurs miracles, — thaumaturges eux-mêmes, — martyrs de Jésus-Christ, à Tripoli, en Afrique.

(XVIII Juin. — An de J.-C. 30-79.)

Le Martyrologe romain s'exprime ainsi au sujet de ces glorieux martyrs :

« Le 18 juin, à Tripoli, en Phénicie, S. *Léonce*, soldat, « qui, sous le président Adrianus, parvint avec le tribun *Hy-* « *patius* et *Théodule*, qu'il convertit à Jésus-Christ, à la cou- « ronne du martyre par de cruels tourments. »

Les Actes de S. Léonce (*Leontius*) sont rapportés sommairement dans les Ménologes des Orientaux, dans S. Théodoret, *In Commentario de Evangelica veritate, l.* 8, *de martyribus ad fin.*; plus longuement dans Métaphraste, dans Lippomani, *t.* 7, dans Surius, *t.* 6; S. Léonce y est présenté comme l'un des plus illustres martyrs de la primitive Eglise.

Procope, *lib. 3 de ædif. Justin, imp.*, dit que l'empereur Justinien fit construire une magnifique basilique en l'honneur de ce saint martyr. A Tripoli, en Phénicie, dit le cardinal Baronius, *ad Martyrol. rom.*, il y avait aussi en l'honneur du même Saint une église très remarquable, dont il est parlé dans le cinquième Concile général, *Act.* 1.

Comme le Ménologe de l'empereur Basile, les Ménées et les Synaxaires des églises orientales, et les Actes mêmes du Saint, portent tous que S. Léonce fut martyrisé à Tripoli, en Afrique, et non à Tripoli, en Phénicie ; et, d'un autre côté, comme les chrétiens devaient être plus nombreux et plus connus en Phénicie, que ne le supposeraient les *Actes*, nous croyons que l'ancienne leçon portant : *à Tripoli, en Afrique*, est beaucoup

plus probable que la nouvelle et qu'elle doit être préférée à la correction que quelques modernes ont voulu introduire. Les Bollandistes, *ad 18 junii, p.* 554, remarquent que Baronius est le seul qui ait adopté cette correction dans le martyrologe précité. Et encore peut-on entendre que Baronius a voulu dire que S. Léonce avait une église à Tripoli de Phénicie, et que sa fête y était particulièrement célébrée, lors même que ce Saint eût été martyrisé ailleurs.

ACTES

DES

SS. MILITAIRES MARTYRS, LÉONCE, HYPATIUS & THÉODULE

A TRIPOLI, EN AFRIQUE.

I.

S. Léonce donne l'hospitalité aux soldats envoyés pour le saisir. — Puis, se découvrant à eux, il les convertit et les baptise.

Dans le temps que Vespasien tenait les rênes de l'Empire Romain, un sénateur, appelé Adrianus, homme cruel, au cœur inhumain, inventeur de tous les maux, entendit raconter que *quelques Chrétiens avaient horreur de toute participation aux sacrifices des dieux* ; — *qu'ils méprisaient les divinités de l'empire* ; — qu'ils *détournaient du culte des idoles les autres hommes au moyen d'arts magiques, de doctrines et d'adulations* ; — qu'ils *disaient entre autres choses que les dieux des Païens n'étaient point des dieux*, mais *qu'il n'y a qu'un Dieu unique*. A cette nouvelle, il fut saisi de fureur et alla trouver l'Empereur et lui demanda le pouvoir de sévir contre les Chrétiens. Aussitôt l'Empereur accorda à Adrianus tout pouvoir d'agir, avec commandement d'honorer, de récompenser amplement, et de lui envoyer tous ceux qui obéi-

raient à son édit, et qui sacrifieraient aux dieux ; — de livrer, au contraire, aux plus cruels supplices et à la mort ceux qui s'y refuseraient.

Sorti de la Grande Rome, Adrianus apprit de quelques hommes, que, dans la ville de Tripoli, il y avait un militaire, nommé *Léonce*, qui réprouvait le culte des dieux, qui détournait de leur culte ceux qui étaient disposés à leur offrir des sacrifices, — et qui renversait par sa doctrine les lois de la patrie (concernant les choses du culte). A cette nouvelle, Adrianus éprouva une satisfaction qu'il ne dissimula point. Il envoya sur-le-champ une cohorte pour appréhender Léonce, coupable de ce fait.

Lorsque cette cohorte de soldats fut arrivée à la ville, leur tribun, appelé *Hypatius*, attaché, lui aussi, à la superstition du culte des démons, fut tout-à-coup saisi par les fièvres, et il dit à ses soldats :

— Daignent les dieux m'être favorables et me faire connaître d'où provient la maladie qui s'est emparée de moi ! Sans doute les dieux sont irrités contre moi ; avant mon départ, je ne leur ai point offert le sacrifice que je devais.

Les soldats voyant donc leur Tribun ainsi en proie aux brûlantes chaleurs de la fièvre pendant trois jours, sans prendre aucune nourriture, et apercevant que le mal faisait des progrès de plus en plus alarmants, étaient dans de grandes inquiétudes.

Or, durant la nuit, l'Ange du Seigneur lui apparut et lui dit :

— Tribun Hypatius, si vous voulez guérir, ainsi que les soldats qui sont avec vous, criez trois fois :

O vous, qui êtes le Dieu de Léonce, je vous en conjure, venez à mon secours !

Si vous dites ces paroles, vous serez guéri.

Dans cette vision, le Tribun avait l'esprit libre et une connaissance parfaite ; il vit l'Ange sous la forme d'un jeune

homme, vêtu d'une robe éclatante de blancheur, et ayant dans la physionomie quelque chose de formidable.

— Je suis, lui répondit-il, envoyé avec ces soldats, pour arrêter Léonce et pour le garder captif jusqu'à l'arrivée de notre chef Adrianus; et vous me dites d'invoquer à haute voix le Dieu de Léonce, de lui demander protection afin que je sois sauvé !

Pendant qu'il parlait ainsi à l'Ange, celui-ci disparut et la crainte s'empara du Tribun. Hypatius voyant que la fièvre poursuivait son cours, appela les soldats et leur dit :

— Frères, écoutez ce que j'ai à vous communiquer. Au moment où un premier sommeil venait de s'emparer de moi, un personnage tout entouré d'éclat se présenta à moi, et me dit : *Si vous voulez être guéri, criez par trois fois* : « *Dieu de* S. *Léonce, venez à mon secours !* et après ces mots, il disparut à mes yeux.

A ce récit du Tribun Hypatius, le soldat Théodule fut plus que les autres saisi d'étonnement, et il demanda au Tribun, *si réellement le vêtement du personnage dont il parlait, était éclatant de blancheur, et si son aspect était formidable.* Et il apprit qu'il en était ainsi. Or, le lendemain, au matin, Théodule assistait lui-même le Tribun, et repassait dans son esprit ce qu'il avait entendu de la bouche du malade. L'heure du repas arrivée, les soldats appelèrent Théodule, afin qu'à son ordinaire il se récréât avec eux : car Théodule était lui-même un homme très-distingué parmi les Grecs. Lorsqu'il se fut mis à table avec les autres, il n'accepta aucun mets et ne voulut prendre aucun aliment; mais s'étant prosterné à terre et demeurant à jeûn, il y resta pendant un long temps, et enfin il se laissa aller au sommeil. Lorsqu'il fut éveillé, il dit à ses compagnons :

— C'est demain qu'Adrianus doit venir ; et Léonce n'est point encore arrêté ? Mais si tous vous agréez mon avis, je vais prendre avec moi le Tribun Hypatius, je me rendrai à la ville

et je m'informerai de ce Léonce ; lorsque nous nous serons saisis de lui, nous le garderons soigneusement jusqu'à l'arrivée du Proconsul Adrianus. Or, le Tribun Hypatius se trouvait alors même délivré des fièvres et parfaitement guéri, parce qu'il avait obéi à ce qu'il lui avait été dit dans la vision.

Lorsqu'ils furent arrivés à la hauteur qui dominait la ville de Tripoli, Léonce lui-même se présenta à leur rencontre; il leur dit :

— Salut, frères en Notre-Seigneur !

A ces mots, Hypatius et Théodule répondirent en ces termes :

— Ami, recevez aussi notre salutation.

— Frères, leur dit Léonce, quel motif vous a amenés en ces lieux ? Qu'y êtes-vous venus chercher ?

Les Soldats : Il y a dans cette ville un homme savant et vertueux, nommé Léonce, dont on a parlé à l'empereur Vespasien ; nous désirons l'aller trouver, pour accomplir des ordres que nous avons reçus. Car ces jours-ci, le Proconsul Adrianus, doit lui-même venir en ces lieux pour voir Léonce, le combler d'honneur comme étant très-dévoué aux dieux, et le conduire ensuite à l'Empereur. Tout le Sénat de Rome est désireux de le voir, parce qu'il a entendu parler de ses actions éclatantes et de son dévouement aux dieux, et surtout aussi parce que Léonce est un des principaux personnages de la ville de Tripoli.

— Comme je le vois, répondit Léonce, vous êtes étrangers, et vous ne connaissez point ces lieux. Venez donc, et vous vous reposerez avec moi, puis je vous ferai voir Léonce, que vous dites ami des dieux. Or il n'est nullement ami des dieux que vous adorez, et je sais qu'il est chrétien et qu'il a embrassé la foi du Seigneur Jésus Christ.

A ces paroles, les soldats se demandaient :

— Quel est cet homme, qui nous dit que Léonce est Chrétien ? ne serait-ce pas quelqu'un de sa parenté ?

Théodule lui dit donc : — Quel est votre nom ?

Léonce lui répondit : — Mon nom est marqué dans les paroles suivantes des Divines Ecritures : *Vous marcherez sur l'aspic et sur le basilic, et vous foulerez à vos pieds le lion et le dragon*; le lion, dis-je, c'est-à-dire cet ennemi invisible aux yeux du corps, et le dragon, c'est-à-dire le Proconsul lui-même et son conseilleur.

Le Tribun Hypatius, se tournant vers Théodule, lui dit :

— Et quel est celui qui dit : il faut que je foule sous mes pieds le lion et le dragon, et les conseillers du Proconsul?

Ballottés par l'incertitude, ils ne savaient ce qu'ils devaient faire. Ayant été invités chez cet homme avec tant de bonté, ils s'arrêtaient, craignant de lui révéler leur funeste dessein. Toutefois, comme ils envisageaient la cruauté d'Adrianus, et qu'ils la redoutaient extrêmement, et comme ils ne voulaient pas revenir sans avoir rien fait, ils firent route ensemble jusqu'à la maison de Léonce, feignant des dehors d'amitié.

Arrivés chez lui, ils lui dirent :

— Nous sommes venus loger dans votre maison et jouir de tous vos biens. Veuillez donc maintenant nous montrer Léonce, afin qu'à l'arrivée d'Adrianus, il soit comblé d'honneur, et que cet ami dévoué des Empereurs soit conduit et établi dans leur palais.

Lorsqu'ils eurent fait cette demande, le Martyr du Christ leur dit :

— C'est moi qui suis ce Léonce que vous cherchez : c'est moi qui suis ce soldat du Christ; je suis celui qu'Adrianus poursuit par votre ministère.

Lorsqu'ils l'eurent entendu prononcer ces mots : *C'est moi!* les soldats se jetèrent la face contre terre, et s'écrièrent :

— Serviteur du Dieu Très-Haut, pardonnez-nous notre péché ! hâtez-vous d'apaiser votre Dieu, afin qu'il nous délivre de cette souillure de l'idolâtrie, et d'Adrianus, cette bête féroce ; — car nous aussi, nous sommes Chrétiens !

A ces mots, le bienheureux serviteur de Dieu, Léonce, se jeta à terre, pleurant et disant :

— Seigneur mon Dieu, qui voulez que tous les hommes soient sauvés, et qu'ils parviennent à la connaissance de la vérité, ô vous, qui nous avez donné les gages du salut, jetez sur nous, à cette heure, je vous en prie, un regard de miséricorde. Vous avez fait que ceux qui étaient venus contre moi, fussent pour moi ; j'étais une brebis égarée, conservez-moi dans votre bercail, et éclairez pareillement avec moi ces hommes, en répandant sur eux la lumière de votre miséricorde et la grâce de votre Saint-Esprit ; créez en eux un cœur pur, marquez-les du signe du salut, rendez-les invincibles contre le Démon, leur ennemi, en leur donnant votre puissance et vos armes spirituelles ; je vous en prie par les entrailles de votre miséricorde. O vous, qui voulûtes demeurer trois jours dans le tombeau, qui foulâtes sous vos pieds la tête du dragon infernal ! faites, je vous prie, la grâce à ce Tribun et à Théodule, de briser la tête du Proconsul Adrianus, ce dragon plein de malice, et à cet effet, fortifiez-les par la force de votre grâce. Car c'est vous qui rendez la lumière et l'espoir à ceux qui étaient sans espérance, qui par votre bonté ramenez dans le droit chemin ceux qui s'en étaient écartés ; car vous connaissez les secrets des cœurs, étant le créateur de l'humanité toute entière. Agréez, je vous en conjure, les prières du pécheur Léonce ; faites connaître à ces hommes, qu'il n'y a pas d'autre Dieu que vous ; qu'ils voient que ces dieux inanimés et muets, en qui ils ont confiance, ne sont que vanité et que néant ; faites briller à leurs yeux la lumière de votre doctrine, afin qu'ils reconnaissent la vérité ! Oui, ô Dieu notre Sauveur, faites qu'il en soit ainsi, car à vous, ainsi qu'au Père et au Saint-Esprit, appartiennent le règne, la puissance et la gloire, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. — Amen.

Après qu'il eut prononcé le mot *Amen*, une nuée d'eau des-

cendit sur Théodule et sur le Tribun Hypatius, et les baptisa, en les éclairant. A cette vue S. Léonce dit à haute voix :

— Gloire vous soit rendue, ô mon Dieu, qui ne dédaignez point d'accomplir le désir de ceux qui vous cherchent. — Alors il leur donna des vêtements blancs, et fit porter devant eux des cierges allumés.

Quelques Grecs ayant été témoins de ces faits si extraordinaires, commencèrent à faire du bruit dans la ville et à crier :

— Qu'on livre aux bûchers ceux qui rejettent nos dieux !

La ville ne fut pas médiocrement troublée par le tumulte qu'ils excitèrent dans cette occasion.

II.

Deux jours après, arriva le Proconsul Adrianus avec toute sa suite. S'étant arrêté aux portes de la ville, il demanda ce que voulait dire ce bruit, ce tumulte, qu'on entendait, et ce que signifiaient les clameurs du peuple.

Alors les notables de la ville lui dirent :

— Un homme, appelé Léonce, surnommé le Chrétien, harangue le peuple et le détourne du culte de nos dieux ; il séduit les hommes par des effets magiques, et, quand il leur parle et qu'il leur débite des bagatelles, il célèbre, il vante et élève jusqu'aux nues un homme qui a été crucifié, que Pilate a fait flageller après un jugement, et que les Juifs ont souffleté ensuite. Bien plus, par ses largesses, il a séduit les soldats de notre Empereur, les a entraînés à suivre la religion de cet homme Galiléen, et après les avoir vêtus d'habits blancs, il les garde chez lui depuis trois jours, et rejette avec mépris nos grands dieux.

Alors Adrianus, enflammé de colère, ordonna aux soldats, qu'il avait à sa suite, d'aller saisir ces trois hommes, de les garder en prison avec précaution, jusqu'au moment où il les ferait comparaître devant son tribunal. — Les soldats exécu-

tèrent cet ordre, et, ayant arrêté les trois hommes, ils les jetèrent en prison.

Or, pendant tout le jour, Léonce ne cessait d'enseigner la foi et la doctrine du Christ à ses deux compagnons :

— Courage ! frères, leur disait-il, soyez pleins de force, et pensez que les tourments temporels sont en petit nombre et de courte durée ; mais que la joie et la félicité qui les suivront seront éternelles. Si donc, nous supportons ici-bas les injustices des hommes, nous trouverons là-haut un repos sans fin. — Pendant la nuit, il répétait ces versets du Psaume :

Notre Dieu est au ciel et sur la terre ; il a fait tout ce qu'il a voulu. — C'est Dieu qui m'a revêtu de la ceinture de la force ; c'est lui qui a rendu notre vie pure et sans tache.

Dès le point du jour, le Proconsul Adrianus monta à son tribunal, et donna l'ordre qu'on amenât en sa présence Léonce, le Tribun Hypatius et Théodule. Lorsqu'ils furent présents :

— Vous êtes Léonce ? dit le Proconsul.

— C'est moi-même, dit Léonce.

Le Proconsul : Quel est votre état, et quelle est votre condition ? Comment, par vos maléfices et par vos enchantements, avez-vous soustrait à notre Empereur ses soldats ? Après les avoir soustraits à notre Empereur, eux qui avaient toujours été à son service, vous les avez portés à croire en celui que vous appelez un Dieu.

Léonce répondit : Pour moi, je suis soldat du Christ ; je suis enfant de la Lumière véritable, de cette Lumière qui éclaire tous les hommes. Quiconque marche à la clarté de cette Lumière, ne s'égare point. Le Tribun Hypatius et Théodule savent que l'origine et la plénitude de cette lumière sont dans le Christ ; c'est pourquoi ils ont abandonné les dieux de bois, de pierre, ces dieux fabriqués avec des ossements d'animaux ; car ils sont fragiles, et on peut facilement les briser.

Le Proconsul, entendant Léonce parler avec tant de liberté, s'irrita et commanda à ses officiers de le frapper avec des bâ-

tons. — Mais pendant qu'on le frappait, Léonce leva les yeux au ciel et dit :

— Vous croyez, Adrianus, m'infliger des tourments ; et c'est à vous-même que vous les infligez.

Adrianus voyant que, en effet, il souffrait les tourments, et que Léonce persévérait avec constance dans la confession du Christ, il le fit reconduire en prison.

Alors, se tournant du côté du Tribun et de Théodule, il leur dit :

— Pourquoi avez-vous renoncé aux coutumes de nos pères dans lesquelles vous avez été élevés? et pourquoi, désertant le service militaire, avez-vous causé du chagrin à notre Empereur?

Hypatius et *Théodule* répondirent : Nous avons participé à un pain immortel, descendu du ciel, et à un calice d'un vin sorti du côté même du Dieu Très-Haut ; au lieu de ces viandes corruptibles, on nous a donné le corps de l'Agneau pur et sans aucune tache.

Adrianus. — C'est ce perfide Léonce qui vous a suggéré ces pensées. Accomplissez donc ce qui est agréable à l'empereur. Ignorez-vous que l'empereur a commandé que ceux qui sacrifieraient aux dieux fussent comblés de grands honneurs et élevés dans les grades militaires ; mais que ceux qui refuseraient d'obéir à ses décrets, fussent mis à mort au milieu des plus durs supplices?

Le tribun et Théodule. — Nous avons pris des engagements dans la milice céleste. Faites tout ce qu'il vous plaira. Pour vous, en vous portant comme vengeur du honteux culte des idoles, vous vous armez contre nous ; mais toute votre vie sera triste et désolée, et le nombre de vos jours sera abrégé.

Adrianus, ayant entendu ces paroles, commanda que le tribun Hypatius fût suspendu à un bois, et qu'on lui déchirât le corps sans discontinuation ; et que Théodule, étendu

à terre, fût frappé de coups. — Pendant qu'on leur faisait endurer ce cruel tourment, ils ne faisaient entendre que ces paroles :

— *Sauvez-moi, Seigneur, parce que l'homme saint manque.*

Adrianus, voyant qu'ils étaient entièrement déterminés, et que leur résolution était inébranlable, commanda qu'ils fussent frappés par la hache (du licteur). Pendant qu'on les menait au supplice, ils chantaient ces versets :

— *Seigneur, vous êtes notre protecteur, nous remettons nos âmes entre vos mains.*

Lorsqu'ils eurent fini leur prière, ils furent frappés par le bourreau, et ils rendirent leurs âmes à Dieu en lui rendant saintement témoignage.

Adrianus fit amener ensuite S. Léonce. — Lorsqu'il fut présent, le proconsul lui dit :

— Allons, Léonce, soyez touché de votre position, afin que vous n'enduriez point les durs tourments qu'ont éprouvés le tribun Hypatius et Théodule, hommes qui ont été victimes de votre séduction. Croyez-moi, sacrifiez aux dieux maintenant, et par là vous obtiendrez de grands honneurs de moi, de l'empereur et du Sénat ; car l'empereur est très-désireux de vous voir.

— Dieu me préserve, répondit Léonce, de voir en face l'empereur, ce détestable ennemi de Dieu ! Pour vous, Adrianus, si vous le voulez bien, devenez l'ami du Christ. Si vous vous convertissez à lui, je vous ferai connaître la grandeur du salut, de la puissance et des richesses éternelles que vous recevrez de sa libéralité.

Le Proconsul : Oui, vous prétendez que je me sauve, comme se sont sauvés le tribun Hypatius et Théodule ? Ignorez-vous, homme coupable, par quel supplice ils ont terminé leur vie ?

Léonce : N'appelez point supplice ce que vous avez fait à

leur égard ; appelez cela plutôt la vie, la paix et la joie ; car maintenant ils se réjouissent et ils sont au comble de la félicité ; ils sont mêlés aux chœurs des Anges.

Adrianus lui dit alors : Prêtez attention, Léonce, à ce que je vais vous dire. Quel homme sensé consentit jamais à quitter cette lumière du soleil, et les grands dieux Jupiter, Apollon, Neptune, Vénus, et les autres, pour terminer sa vie par la mort la plus affreuse ? Personne, certes, sinon ceux que vous avez séduits.

Léonce : Quant à vous, vous ignorez complétement ce qui est écrit au sujet de vos divinités : *Les dieux des Gentils sont des démons. — Que ceux-là deviennent semblables à eux, qui les font et qui mettent en eux leur espérance.* Quel homme donc, doué d'une âme sage, consentirait, non-seulement à leur offrir des sacrifices, mais même à devenir semblable à ces divinités, qui sont faites de pierres et d'autres matières de même espèce, qui sont muettes, privées d'âme et entièrement insensibles.

Le Proconsul, ayant entendu ces paroles et comprenant que la détermination du martyr était ferme et inébranlable, ordonna qu'il fût lié et flagellé, et qu'un héraut public criât en présence de tout le monde :

— Ainsi périront tous ceux qui méprisent nos dieux et qui n'observent pas les prescriptions impériales !

Lorsque Léonce eut pendant longtemps reçu les coups de la flagellation et que les bourreaux furent lassés de le frapper, il dit au proconsul :

— Bien que vous m'ayez déchiré le corps, homme méchant, vous ne serez jamais toutefois le maître de mon âme.

Le Proconsul commanda ensuite qu'on le suspendît au bois et qu'on lui déchirât les jambes et les côtés. — Durant ce long tourment, le martyr ne proférait d'autre parole que celle-ci :

— Mon Dieu, j'ai espéré en vous ; — sauvez-moi, Seigneur.

Lorsque Léonce regarda le ciel, le Proconsul dit aux bourreaux :

— Détachez-le du bois ; car je sais que, quand il fixe le ciel, il prie les dieux de lui apporter le repos.

Léonce : Périssent vos dieux avec vous-même, homme misérable ; pour moi je prie mon Dieu de me donner la force de supporter vos tourments.

Adrianus, voyant la fermeté et la constance de Léonce, ordonna de nouveau qu'on le suspendît au bois, la tête en bas, et qu'on lui attachât au cou une énorme pierre, pour augmenter son supplice. Mais le saint et généreux martyr supporta avec force ce nouveau tourment, et, regardant vers le ciel, il pria Dieu en ces termes :

— Seigneur Jésus-Christ, qui avez fortifié vos serviteurs Hypatius et Théodule, pour rendre témoignage à votre saint nom ; je vous en supplie, fortifiez-moi pareillement, pour pouvoir supporter ces supplices, daignez ne pas tromper mon espérance !

Adrianus lui dit : Je sais, Léonce, que vous serez l'ami de nos dieux.

— Je suis, répondit Léonce, le serviteur du Dieu Très-Haut ; quant à vous, vous êtes l'esclave de vos dieux ; vous, votre cortége et votre armée vous périrez donc avec eux.

Le Proconsul, voyant la constante fermeté de Léonce, le fit reconduire en prison et conserver jusqu'au lendemain. Le martyr, rentré en prison, passa toute la nuit à chanter le psaume suivant :

Dominus illuminatio mea et salus mea ; quem timebo ?

Le Seigneur est ma lumière ; il est mon Sauveur ; qui craindrai-je ?

Pendant qu'il chantait le cantique du Prophète, un ange lui apparut et lui dit :

— Courage ! Léonce, soyez fort, car je suis avec vous ! C'est le Seigneur votre Dieu, l'objet de vos désirs, qui m'a envoyé vers vous.

Lorsque le jour eut commencé à luire, Adrianus donna ordre d'amener Léonce devant son tribunal, et, lorsqu'il fut présent, il lui parla en ces termes :

— Avez-vous, Léonce, réfléchi à ce qui regarde vos plus chers intérêts ?

Alors le saint martyr lui répondit ainsi :

— Comme j'ai toujours connu ce qui m'est avantageux, j'ai résisté à vos vains discours ; c'est pourquoi je vous l'affirme de la manière la plus expresse : non, jamais je ne me rendrai coupable d'un crime qui me ferait abandonner Celui qui a fait le ciel et la terre, la mer et tout ce qu'ils renferment, savoir le Seigneur Jésus Christ, Fils de Dieu, qui, pour nous autres hommes, a voulu souffrir le supplice de la croix ; non, dis-je, non, jamais je ne l'abandonnerai ; car c'est en lui seul, c'est en son nom que j'ai placé mon espérance, c'est de lui que j'obtiendrai miséricorde.

A ce discours, le Proconsul commanda qu'on attachât Léonce à quatre poteaux, et qu'on lui appliquât les coups les plus violents. — Or, pendant qu'on le battait ainsi, Adrianus lui criait :

— Accomplissez, Léonce, ce que je vous ai commandé, et sacrifiez aux dieux ; car j'en jure par la clémence des dieux, si vous le faites, vous obtiendrez par mes soins un nouveau degré de dignité, et plusieurs autres avantages beaucoup plus considérables.

Le saint martyr Léonce lui répondit :

— Et quelle dignité pourrait avoir assez de prix pour que je pusse renier mon Dieu et obéir à vos ordres (impies) ? Est-ce à vos démons que vous m'engagez d'offrir des sacrifices,

lorsque le monde entier lui-même n'aurait pas assez de valeur pour pouvoir entrer en comparaison avec l'amour du Christ ?

Le Proconsul Adrianus, ayant dès lors compris que la constance de Léonce était tellement ferme, qu'elle devait demeurer inébranlable, porta enfin contre lui cette sentence :

— « Nous ordonnons que Léonce, qui a refusé de sacrifier « aux dieux et d'obtempérer aux édits impériaux, et qui, de « plus, a jeté le mépris sur les divinités de l'empire, soit sus- « pendu à quatre poteaux et frappé jusqu'à ce qu'il ait expiré « sous les coups. »

Le saint martyr Léonce, ayant donc été frappé pendant fort longtemps et étant tout couvert de plaies sanglantes, rendit son âme à Dieu, et fut enseveli au port même de Tripoli, le dix-huitième jour de juin, après avoir laissé au monde l'excellent exemple de sa vertu et de sa force. Que par les mérites du martyr Léonce, Dieu daigne nous accorder une part dans son Royaume.

— Ces mémoires du martyre du bienheureux Léonce ont été écrits par Cyrus, gardien des prisons, sur des tablettes de plomb et déposés dans le monument du saint martyr, afin que cet excellent exemple d'attachement à Notre-Seigneur Jésus-Christ ne fût point perdu pour les futures générations. Quiconque donc y lira le généreux témoignage que le Saint a rendu au Christ, qu'il élève les mains au ciel et qu'il rende gloire au Seigneur pour avoir accordé à ses soldats une telle force de patience. Or, le bienheureux Léonce a gagné la palme du martyre le dix-huitième jour de juin, comme nous l'avons déjà marqué, sous l'empire de Vespasien ; Notre-Seigneur Jésus-Christ régnant sur nous; à lui soient l'honneur, la gloire et l'empire, dans les siècles des siècles ! Ainsi soit-il.

Le culte de S. Léonce était très répandu dans la Grèce, à Constantinople et dans l'Orient. Les différentes églises, dans les hymnes qu'elles chantaient en l'honneur de ce Saint, ex-

primaient les bienfaits et les guérisons miraculeuses que les fidèles obtenaient par son intercession :

« Qui ne vous admirerait, ô Léonce ! ô vous qui reçûtes en « vous-même la source de la vérité, vous répandez sur les « fidèles des fleuves de bienfaisance ; vous accordez vos dons « à tous ceux qui vous invoquent avec une ardente foi ; vous « les réjouissez en faisant couler sur eux les eaux des divi- « nes miséricordes. Priez en notre faveur, afin que nos âmes « soient sauvées !

« Vous accordez aux fidèles la guérison de leurs maladies, « et c'est pourquoi nous aimons à honorer votre mémoire, ô « sage Léonce ! »

Les mêmes Synaxaires et Ménées orientaux disent que S. *Léonce, originaire de la Grèce, était un homme très remarquable par sa belle et grande taille, par ses richesses ; que, lorsqu'il occupait un grade élevé dans l'armée, il combattit souvent et vaillamment les ennemis, remporta de brillantes victoires ; que, comme il excellait autant par le conseil et la prudence que par la bravoure, il fut élevé au grade de général et de conducteur de la guerre ; qu'il porta dignement les insignes de son rang ; qu'enfin, établi à Tripoli, il nourrissait tous les pauvres avec ses revenus, et servait Dieu avec le cœur le plus sincère.....*

Tel est S. Léonce. En lui, les siècles contemplent l'un des plus illustres témoins des miracles primitifs et des prédications apostoliques. L'intrépidité héroïque avec laquelle il a triomphé des supplices et de toutes les séductions de Satan, montre que ses convictions étaient profondes. Mais sa foi elle-même, soutenue par ses vertus, a opéré des prodiges, qui sont devenus alors des preuves de la vérité chrétienne. Et, comme ses miracles se sont multipliés après sa mort, ce glorieux martyr a continué dans les cieux d'être le témoin de Jésus-Christ.

CINQUIÈME PARTIE

LES NATIONS LOINTAINES ET LES ILES

LES TÉMOINS DU CHRIST

DANS LA CINQUIÈME DIVISION TERRITORIALE.

Les *Iles* et les *Nations lointaines* n'ont point été oubliées par la Providence. D'après les données traditionnelles et historiques, elles ont été visitées dès les premiers temps du christianisme par les Apôtres eux-mêmes ou du moins par des Hommes apostoliques, leurs disciples immédiats. C'est ainsi que, suivant les anciens, S. *Barthélemy*, S. *Thomas*, S. *Matthieu*, S. *Matthias*, et d'autres disciples avec eux, ont pénétré, durant un temps de leur apostolat, jusque dans les contrées les plus reculées et les plus inconnues de l'Orient et de l'Afrique. Ils y ont semé la semence de la Parole évangélique. Bien que l'histoire que nous possédons n'en fasse pas une mention détaillée, cette divine semence y a porté ses fruits, c'est-à-dire des fruits de foi, de conversions, de bonnes œuvres, de justice et de louange. En effet, plusieurs siècles après la mort des premiers Hommes apostoliques, les vestiges de leur prédication et de leur passage dans ces lieux demeurés longtemps

inconnus, ont été découverts par les missionnaires, par les voyageurs et les savants. De la sorte, s'est vérifiée la parole du Prophète, lequel, comparant l'Evangile à un soleil qui parcourt les deux hémisphères du monde, et qui répand en tout lieu sa bienfaisante clarté, ajoute : ET NON EST QUI SE ABSCONDAT A CALORE EJUS : *Et il n'est personne au monde qui ait été privé de sa vivifiante chaleur* ! Nulle contrée n'a été frustrée de ce bienfait divin. Les *Iles lointaines*, que l'on appelait les *Indes occidentales* parce qu'elles se rattachaient au pays des *Indes*, et que nous nommons aujourd'hui communément les *Pays d'Amérique*, ont elles-mêmes vu luire à leurs yeux les premiers rayons de ce soleil évangélique comme le témoignent divers monuments que nous avons produits et examinés ailleurs.

L'*Australie* ou *Inde méridionale* faisait alors partie de l'immense pays que S. Thomas l'apôtre a évangélisé durant tout le cours de sa rapide et infatigable mission. D'ailleurs, si l'on doit s'en rapporter au sentiment de bon nombre de savants géographes, l'Australie et la multitude des autres îles qui l'avoisinent, ont été peuplées par des colons émigrés soit de l'Asie méridionale, soit de l'Afrique orientale. Or, ces derniers connaissaient l'Evangile.

Jésus-Christ s'annonçant dans les Prophètes comme le futur sauveur et le futur chef de toutes les nations, s'adresse d'abord aux îles, 31, 69, 1 :

Audite, Insulæ ! et attendite Populi de longe !....

Ibid. XLII, 4, 10, 12 : *Les îles attendront ma loi..... Elles rediront des chants de louanges ; on annoncera dans les îles la gloire du Seigneur* !....

Ibid., LXIX, 19. *J'enverrai des hérauts de la bonne nouvelle vers les îles lointaines, qui n'ont point vu ma gloire et qui n'ont point entendu parler de moi.* Et elles viendront à moi. *Les îles m'attendront, et elles seront dans l'espérance du* Sauveur *qui sera envoyé.* (Is. LI, 5.)

Le prophète David avait annoncé le même événement (Ps. 96, 1) : *Que les nations soient dans l'allégresse, et que la multitude des peuples se livre à la joie.* Ps. 71, 10 : *Les rois et les îles*, étant convertis au Messie, *lui apporteront des offrandes : et insulæ munera offerent.....*

Tous ces oracles se sont pleinement accomplis. Les îles de la Méditerranée, de l'Angleterre, de l'Océan, des Indes orientales et des autres mers du globe, de même que les nations lointaines, ont vu avec transport briller à leurs yeux le flambeau de l'Evangile, et, à la vive clarté de cette lumière du Christ, elles sont entrées joyeusement dans le chemin de la glorieuse immortalité promise.

S. PUBLIUS

Gouverneur de l'île de Malte, au temps des Apôtres, — ancien magistrat romain, homme savant, — témoin des miracles de S. Paul et des Apôtres, avec PUBLIUS, *son père, — second évêque d'Athènes, — martyr du Christ.*

(XXI Janvier.)

On lit à son sujet dans le martyrologe romain :

« A Athènes, S. Publius, évêque, qui gouverna très dignement cette église après S. Denys l'Aréopagite. Aussi célèbre « par l'éclat de ses vertus, qu'illustre par sa doctrine, il reçut « la couronne de gloire pour le témoignage qu'il avait rendu « à Jésus-Christ. »

L'ancien martyrologe romain, Pierre des Noëls, *l.* 2, *c.* 109, les martyrologes de Bède, d'Adon, de Notker, de Maurolycus, de Canisius, Constant Felix, J.-B. Sanctorius, et plusieurs autres savants, ajoutent ce qui suit :

S. Publius était (l'an 60 de Jésus-Christ) gouverneur[1] de l'île de Malte, citoyen romain, habile et très versé dans la connaissance des sciences divines et humaines. C'est le même Publius, dont il est parlé dans les *Actes des Apôtres*, c. 28, qui vit S. Paul mordu d'une vipère, guéri miraculeusement de sa blessure, guérissant ensuite tous les malades de l'île, et entre autres le père de Publius lui-même.

Il y avait dans cet endroit-là, dit S. Luc, *des terres qui appartenaient à un nommé Publius, le premier* (Princeps) *de cette île, qui nous reçut fort humainement, et qui exerça envers nous l'hospitalité durant trois jours.*

[1] C'est le sentiment des savants, notamment de Bochart, de Grotius, de Calmet, etc.

Or, il se rencontra que son père était malade de fièvre et de dyssenterie. Paul alla donc le voir; et ayant fait sa prière, il lui imposa les mains et le guérit.

Après ce miracle, tous ceux de l'île qui étaient malades vinrent à lui et furent guéris.

Ils nous rendirent aussi de grands honneurs; et lorsque nous nous remîmes en mer, ils nous pourvurent de tout ce qui nous était nécessaire pour notre voyage.

Publius, converti avec son père et la plupart des insulaires, s'attacha à la foi chrétienne, fut ordonné évêque par S. Paul ; et, après le départ de S. Denys, premier évêque d'Athènes, les chrétiens de cette grande ville jetèrent les yeux sur l'ancien gouverneur de Malte, homme aussi illustre par sa sagesse que par sa position sociale et par son opulence, pour l'inviter à occuper le siége épiscopal d'Athènes [1]. Ce grand homme justifia le choix qu'on avait fait de lui, par la noblesse de ses sentiments et de ses vertus, comme par l'éclat de sa parole et surtout par son généreux martyre [2]. Il eut pour successeur S. Quadratus, autre athénien, célèbre par sa sainteté et par la beauté de son génie, pareillement contemporain des Apôtres et des soixante-douze Disciples. Nous en parlerons plus loin. — L'église cathédrale de l'île de Malte est dédiée sous le nom de S. Publius.

[1] S. Denys de Corinthe, savant évêque des siècles apostoliques, dont les paroles sont citées par Eusèbe, témoigne que S. Publius fut chargé du gouvernement de l'église d'Athènes. *(Euseb. l. 4, c. 23.)* S. Adon, S. Chrysost. *hom.* 54 *in Acta* ; S. Greg. Mag. *in Job. l.* 27, *c.* 11 ; et la plupart des auteurs modernes.

[2] Vide Adon., Usuard. et Raban., Notker., Martyrol. roman., ad 21 janu.

EN EUROPE, DANS LA MÉDITERRANÉE, LES SEPT MARTYRS

SATURNINUS, INSISCHOLUS, FAUSTINIANUS, JANUARIUS, MARSALIUS, EUPHRASIUS ET MAMMIUS

Convertis, dans l'île de Corfou, par deux des Soixante douze Disciples, JASON *et* SOSIPATRE, *et mis à mort pour Jésus-Christ, par les idolâtres.*

(XXIX Avril.)

Voir l'HIST. DE S. JASON, *les Martyrologes romains et autres, au* 29 *avril.*

Les noms de ces martyrs, disciples de S. Jason, sont cités par les Grecs, *in menologio*, et par Baronius, *ad martyrol. rom.*, 29 *aprilis die.*

Ces sept chefs de voleurs se trouvaient enfermés dans la même prison où avaient été les apôtres S. Jason et S. Sosipâtre. Ces captifs, ayant été témoins des actions miraculeuses des deux hommes de Dieu, et ayant entendu leurs discours, tout empreints de vérité, crurent en Jésus-Christ. Le gardien de la prison se convertit pareillement; et tous, de loups ravissants qu'ils étaient auparavant, furent changés en de doux agneaux, tous disposés à se laisser immoler pour le nom de Jésus-Christ.

En effet, Antonius, le gardien de la prison, eut la tête tranchée pour la foi, et les sept voleurs convertis furent jetés et brûlés dans des cuves d'airain embrasées, remplies de bitume et de soufre, et ils reçurent ainsi la couronne du martyre. Cela se passa au dehors de la ville.

Tous les martyrologes orientaux et occidentaux rapportent ces faits. L'ancien et le nouveau martyrologes romains s'expriment ainsi sur ce sujet.

« Le même jour (29 avril), sept voleurs, que S. Jason avait

« convertis à Jésus-Christ, parvinrent à la vie éternelle par « la voie du martyre. »

Le Ménologe de l'empereur Basile est plus exprès ; il raconte sommairement toute l'histoire précédente, et joint le nom de S. Sosipâtre à celui de S. Jason. Les noms des sept martyrs sont : *Saturninus*, *Incischolus*, *Faustianus*, *Januarius*, *Marsalius*, *Euphrasius* et *Mammius*.

S. ZÉNON, — EUSÉBIUS, — S. NÉON, — S. VITAL, Ste CERCYRA, *la fille du proconsul*,

LE GOUVERNEUR DE L'ILE DE CORFOU, AVEC SON FILS ET PLUSIEURS PAIENS CONVERTIS

Tous témoins des prodiges des Apôtres.

(XXIX Avril.)

Les mêmes auteurs déjà nommés s'accordent à rapporter que dans la même persécution et dans la même île de Corfou ou *Corcyre*, plusieurs autres chrétiens, et nommément *Zénon*, *Eusebius*, *Néon* et *Vital*, instruits par les apôtres S. Jason et S. Sosipâtre, furent accusés devant le gouverneur de l'île, saisis, chargés de chaînes par son ordre, et traînés devant lui par les idolâtres. Comme dans leur interrogatoire, ils rendaient gloire à Jésus-Christ, on les dépouilla de leurs vêtements, on les étendit sur la terre, et, après leur avoir lié les pieds et les mains, on les flagella durant plusieurs heures avec une extrême cruauté, dans le but de les obliger à renoncer à Jésus-Christ, et à sacrifier aux idoles. Comme ils refusaient constamment de le faire, et qu'ils ne témoignèrent par aucune de leurs paroles qu'ils consentaient à adorer les démons, on les rejeta presque morts dans la prison. On alluma ensuite une grande fournaise pour les y jeter au sortir de la prison. Ce fut dans les flammes qu'ils consommèrent leur martyre.

Cercyra, la fille du proconsul persécuteur, déjà instruite des vérités évangéliques, ayant vu les prodiges des Apôtres et la constance des martyrs, se déclara hautement chrétienne. Amenée devant son père, elle refusa d'abandonner Jésus-Christ. La vierge sacrée du Fils de Dieu fut soumise à divers supplices, puis transpercée de flèches. Enfin, accablée de pierres, elle remporta la couronne du martyre. A la vue d'un tel courage, grand nombre de païens embrassèrent la foi.

Le proconsul persécuteur périt presque aussitôt comme Pharaon ; il fut submergé en pleine mer, au moment où il poursuivait les chrétiens pour les mettre à mort. Son successeur, le nouveau gouverneur de Corfou, ayant vu comment Dieu préservait miraculeusement ses Apôtres de l'atteinte du feu, se fit instruire et se convertit avec un grand nombre de personnes.

— « *Dieu de Jason et de Sosipâtre, ayez pitié de moi* ! » s'écriait-il dans son repentir.

Quelque temps après, le fils du proconsul tomba dans une grave maladie et mourut. Par ses prières, S. Jason le ressuscita d'entre les morts.

A dater de cette époque, le règne de Jésus-Christ s'étendit dans l'île et dans les autres îles adjacentes. Des temples s'érigèrent en plusieurs endroits, et le troupeau de Jésus-Christ allait s'augmentant chaque jour.

Voir *Histoire de S. Jason*, parmi les *soixante-douze Disciples*.

S. HÉRACLIDES & S. MYRON

Disciples des Apôtres, — témoins immédiats de leurs actions, — évêques dans l'île de Chypre.

(XVII Septembre.)

S. *Héraclides* fut instruit dans la foi par les Apôtres S. Paul et S. Barnabé, baptisé par eux, puis confirmé par leurs dis-

cours et par les dons du Saint-Esprit, et enfin institué évêque de Tamasse, en Chypre. Ce saint prélat, qui était originaire de cette ville, qui l'instruisit dans la foi, de même que plusieurs autres cités de cette île, versa son sang pour Jésus-Christ, et eut pour successeur S. *Myron*, qui est peut-être ce vénérable personnage, qui donna l'hospitalité à S. Jean, exilé dans l'île de Pathmos. S. Myron rendit également témoignage à la vérité évangélique jusqu'à l'effusion du sang. C'est pourquoi les *Ménologes* des Orientaux s'expriment ainsi à leur sujet :

« Le même jour (17 septembre), fête des Très-Saints-« Martyrs Héraclides et Myron, évêques de Tamasse, en « Chypre. »

On peut joindre à ces deux noms celui de S. *Auxibius*, qui exerça pareillement les fonctions sacrées de l'épiscopat dans cette même île. Les *Actes* de ce Saint portent que S. Paul envoya *Epaphras* et *Tychicus* avec quelques autres disciples vers S. Héraclides, archevêque de l'île, pour lui remettre une lettre dans laquelle il lui mandait d'instituer Epaphras, évêque de Paphos, — Tychicus, évêque de Néapolis, et quelques autres disciples, évêques d'autres villes, mais notamment de rechercher Auxibius, citoyen romain, et de l'instituer évêque de Soles. Le bienheureux Héraclides se mit aussitôt en route pour chercher l'évêque désigné. On lui indiqua la ville où il demeurait : il s'y rendit, salua et embrassa Auxibius, et lui dit :

— « Je suis envoyé vers vous de la part des Apôtres du « Christ. Jusques à quand vous tiendrez-vous caché, et ne pa-« raîtrez-vous point ? Pourquoi tenez-vous la lumière cachée « sous le boisseau, et ne la mettez-vous pas plutôt sur le « chandelier du Sauveur, pour qu'elle brille aux yeux de tous « ceux qui sont en cette ville ? Désormais mettez-vous à l'œu-« vre, et éclairez ceux qui sont dans les ténèbres de l'idolâ-« trie... »

Après que S. Héraclides eût vivement exhorté le Disciple

des Apôtres, et l'eût instruit des règles ecclésiastiques, comme lui-même les avait apprises des Apôtres, il fit à son égard ce qu'il lui était ordonné, l'embrassa de nouveau et revint dans sa ville[1].

S. LUCIUS DE LAODICÉE

Voyez l'*Histoire de S. Apelles*, l'un des Soixante-douze Disciples.

S. BUCOLUS

Disciple des Apôtres, — témoin de leur prédication et de leurs miracles, — premier évêque de Smyrne, — célèbre thaumaturge de la primitive Eglise.

(VI Février. — An 20-99.)

S. STRATÉAS, OU THRASÉAS

Docteur de la même Eglise, — également disciple des Apôtres, — puis évêque d'Eumènia, dans la Phrygie Pacatienne, — et enfin martyr de Jésus-Christ.

(V Octobris.)

Dès son enfance, *Bucolus*[2] s'appliqua à conserver son innocence et à pratiquer la vertu. Il devint ainsi le temple du Saint-Esprit. Le disciple bien-aimé de Jésus-Christ, Jean-le-Théologien, remarquant en lui une sainteté réelle et éminente, le jugea digne d'être préposé à la tête de l'Eglise de Smyrne. Il le consacra évêque, et mit sur le chandelier cette lampe bril-

[1] Vide *Vitam S. Auxibii, et Acta SS. ad 17 septemb., et ad 19 februarii.*

[2] S. Bucolus est mentionné dans plusieurs anciens auteurs. Apud Pionium, *in vita S. Polycarpi*, 26 *januar.*, *in Menæis*; In Anthologio græco, in variis martyrologiis Usuardi, Galesinii... apud Suidam; ap. Nicephor. Callixtum, *l.* 3, *c.* 34; ap. Boll. 6 *februarii.*

lante qui éclaira aussitôt les hommes qui étaient assis dans les ténèbres des erreurs. Bucolus délivra du joug des Puissances infernales et rendit enfants de lumière par le Baptême, une multitude innombrable de Gentils. Avant de quitter la vie terrestre, il se donna pour successeur le bienheureux Polycarpe, qu'il avait élevé et instruit avec soin, et qui fut un excellent docteur de l'Eglise de Smyrne, et un pasteur habile et dévoué à son troupeau.

Bucolus fut très-illustre dans toute l'Asie par les grands et nombreux prodiges qu'il opéra pour le bien des peuples, la guérison des malades, la conversion des âmes, etc. Son tombeau fut célèbre par l'éclat des miracles qui s'y opérèrent longtemps après sa mort. Dans la prédication de l'Evangile et dans le ministère pastoral, il avait à Smyrne pour collaborateur le docteur *Strateas*, fils d'Eunicès, et disciple des Apôtres. Il exerça longtemps la charge épiscopale, et mourut vers l'an 99 de Jésus-Christ.

Telle est la tradition que nous présentent les divers monuments anciens[1], qui ajoutent qu'à son sépulcre naissait une plante ou une herbe salutaire, laquelle avait la vertu de guérir les maladies (Vide *Acta* SS. 6 *die februarii*).

Les Ménologes Orientaux marquent que S. Bucolus fut l'un des plus formidables adversaires des hérétiques primitifs, surtout de Cérinthe et d'Ebion. Ils lui donnent de grands éloges, pour avoir étouffé les erreurs qui se propageaient, *quod « Dominicum gregem bonus pastor ad pascua pietatis de- « duxerit, omnemque hæresim, ut immanes feras, abegerit : « sua que doctrina ex intelligibilis lupi faucibus populos « extraxerit, et hæreticorum ora, ostio carentia, obturarit, « divina sua eruditione.* »

[1] In *Anthologio græco* et in *Actis S. Polycarpi.*

S. ÉLEUTHÈRE, *pape*

(XXVI Mai. — 110-192.)

S. LUCIUS, *roi dans la Grande-Bretagne,*

Voisins des temps apostoliques, — et martyrs de Jésus-Christ.

(III Décembre. — 110-190.)

S. Eleuthère, grec de naissance, natif de la ville de Nicopolis, était fils d'Abundius, et fut diacre de l'Eglise Romaine, sous le pape Anicet. En 176, il succéda à S. Soter sur la chaire de S. Pierre. Il gouverna l'Eglise dans un temps où elle était agitée par l'hérésie naissante des Montanistes.

Ces sectaires, affectant un rigorisme excessif, allèrent jusqu'à enseigner que Montan était le Saint-Esprit, et que deux femmes, nommées Priscilla et Maximilla, étaient des prophétesses. Les illusions extravagantes de cette secte et les désordres honteux auxquels elle se livrait, du moins dans les derniers temps, ne l'empêchèrent pas d'attirer à elle beaucoup de personnes. Dans le commencement, Irénée, député de la part des confesseurs qui étaient encore prisonniers à Lyon, pour la cause de l'Evangile, envoya consulter le pape S. Eleuthère, touchant la doctrine des Montanistes. Le Pape, touché par les lettres catholiques des Cataphrygiens, et par le compte avantageux qu'on lui rendit de leur vertu et de la sévérité de leur morale, était sur le point, dit-on, de leur adresser des lettres de communion ; mais Praxéas, qui avait confessé la foi devant les persécuteurs, étant venu à Rome sur ces entrefaites, l'informa du véritable état des choses, et lui fit si bien connaître l'hérésie des Montanistes, que ce Pape révoqua les Lettres de paix qu'il était déterminé à leur envoyer.

Si Eleuthère eut la douleur de voir l'Eglise décimée par le

glaive impérial, à Lyon et à Vienne, dans les Gaules, il eut aussi la consolation d'y compter de nouveaux peuples. La foi, persécutée sur le continent, traversa les mers et alla faire de nouvelles conquêtes dans la Grande-Bretagne. L'Evangile avait pénétré dans cette île du temps même des Apôtres ; mais les superstitions régnantes en avaient beaucoup altéré la pureté. Le peuple était encore très-ignorant par suite des guerres que lui firent les Romains lorsqu'ils soumirent le pays. La Providence cependant ne l'abandonna pas. « Dieu qui choisit « douze pauvres pêcheurs pour convertir le monde, inspira à « un prince de se faire apôtre, et de moins estimer l'avantage « de porter la couronne, que celui d'étendre la foi dans cette « partie éloignée de l'Univers.[1] »

Ce Prince, qui se nommait *Lucius*, régnait dans une partie de l'Ile. C'était un de ces rois que les Romains établissaient dans les pays éloignés, pour contenir dans la soumission les peuples conquis. C'est ce que prouve d'ailleurs son nom qui est romain. Lucius envoya à Rome une ambassade solennelle pour demander au pape Eleuthère des Ecclésiastiques zélés qui pussent instruire ses sujets, célébrer parmi eux les Divins Mystères et leur administrer les Sacrements. L'historien Bède, d'Angleterre, ajoute que le saint Pontife Eleuthère accueillit avec joie cette ambassade, et qu'il chargea quelques hommes apostoliques d'aller annoncer l'Evangile dans la Grande Bretagne. La foi y fit de si rapides progrès que du pays soumis à Lucius, elle se propagea bientôt dans les Contrées septentrionales, *où les aigles romaines n'avaient pu pénétrer* : *Britannorum inaccessa Romanis loca, Christo vero subdita*, dit Tertullien, *l. adv. Judæos* c. 7.

Le roi Lucius est honoré comme Saint le 3 décembre. Et le Martyrologe Romain, à ce sujet, s'exprime en ces termes :

— « A Coire en Allemagne, S. Lucius, roi des Anglais,

[1] Voyez Bède, *Hist. l.* 1, c. 4.

« qui fut le premier de leurs rois à embrasser la foi chré-
« tienne, au temps du pape Eleuthère [1]. »

Les archives de l'abbaye de Glastenbury, citées par Guillaume de Malmesbury, et plusieurs autres anciens monuments cités par Ussérius [2], outre ceux déjà mentionnés, nous apprennent qu'Eleuthère envoya dans la Grande-Bretagne deux pieux et savants personnages nommés *Fugatius* et *Damianus*, vulgairement surnommés Fagan et Dumien ou Duvien, lesquels baptisèrent le roi Lucius avec un grand nombre de ses sujets, et furent enterrés à Glastenbury. Il existe dans le doyenné de Dunstor, au comté de Sommerset, une église paroissiale qui porte le nom de Saint-Déruvien. Les Gallois, au rapport d'Ussérius, appellent ce saint, Duvien ou Dwywan. D'après Harpsfield, et d'après les *Annales* de Stow, cette église du pays de Galles était dédiée sous l'invocation des deux Saints Missionnaires.

Il est certain, du reste, que la foi avait pénétré jusque dans la Bretagne, dès le temps des Apôtres. Le Pape S. Clément assure que S. Paul prêcha l'Évangile aux extrémités de l'Occident. On lit dans Gildas [3], que le premier rayon de cette divine lumière parut dans la Bretagne vers la huitième année de Néron. Théodoret parle des Bretons comme d'une nation parmi laquelle S. Paul avait jeté la semence de la foi, et il dit dans un autre endroit que cet Apôtre porta le salut aux îles qui sont dans l'Océan. Enfin, on prouve, par l'autorité de S. Justin, de S. Irénée, de Tertullien, d'Eusèbe, de S. Jean Chrysostôme et de Théodoret, que la Bretagne connut le Christianisme peu de temps après la Résurrection de son divin Auteur. De plus, l'histoire témoigne que deux Disciples de Notre-Seigneur Jésus-Christ, *Joseph d'Arimathie* et *Aristobule*, allè-

[1] Voir le *Martyrol. rom.* et le *Bréviaire romain au* 26 *mai*, où est rapportée toute cette histoire.

[2] *Antiq. Britanniq.*, *c.* 4, *p.* 29 ; Harpsfield. *l.* 1, *c.* 3.

[3] Gildas, § 6, *t.* 1. *Scrip. Hist. Brit. p.* 3.

rent évangéliser l'Angleterre peu de temps après l'Ascension. — Trois évêques bretons assistèrent au Concile d'Arles en 314, savoir : Eborius d'York, Restitutus de Londres, et Adelfius, évêque d'un siége qui n'est pas bien connu, de *Colchester* selon Ussérius ; de *Lincoln*, suivant d'autres. Quelques évêques de la même île souscrivirent le Concile de Nicée contre les Ariens.

Il n'est donc pas étonnant qu'un prince breton ait embrassé la foi vers l'an 176, au commencement du pontificat de S. Eleuthère. Et quand Ellies Dupin, sans s'appuyer d'aucune raison, porte un démenti à une telle tradition, c'est tout simplement de sa part une impardonnable témérité, une aveugle audace, c'est un acte mensonger ! — Un savant moderne [1] a trouvé les paroles suivantes dans une ancienne histoire manuscrite d'Angleterre [2] :

— « Lucius envoya au pape Eleuthère une lettre où il le « priait de lui procurer la connaissance de la Religion chré- « tienne, et il obtint ce qu'il demandait. Eleuthère, dit le « même auteur, d'après un ancien catalogue des Papes, écrit « du temps de l'Empereur Justinien, et trouvé dans la biblio- « thèque de Christine, reine de Suède, reçut une lettre de « Lucius, roi de la Bretagne, qui demandait à se faire Chré- » tien sous son autorité. »

Il est historiquement certain que, à cette époque, il y avait des rois chrétiens dans la Bretagne. Tacite [3] parle de Prasutagus, roi des Iceni dans les comtés de Norfolk, de Suffolk, de Cambridge, Hungtingdon. Ce prince, en mourant, institua Néron son héritier, dans l'espérance de procurer par là une protection à son peuple ; mais le contraire arriva : car le pays fut pillé par les centurions et les esclaves. Le même historien

[1] Schelstrate, préfet de la bibliothèque du Vatican, dans sa *Dissert.* sur l'autorité patriarcale.

[2] *Ibid.*

[3] Tacit., *Annal. l.* 14, *c*, 31.

rapporte[1], qu'on donna certaines villes à Cogidunus, suivant l'ancienne coutume des Romains, qui se servaient de l'autorité royale pour asservir les nations.

Quant à Lucius, il est prouvé par deux médailles dont Usérius fait mention[2] et par une autre que cite Bouteroue, qu'il a existé dans la Bretagne un roi chrétien de ce nom : mais on ignore dans quelle partie de cette île il a régné.

Suivant quelques auteurs, Lucius descendait de Cogidunus que Claude fit roi des *Dobuni*, qui habitaient le comté de Glocester, etc. On donne à ce Cogidunus une fille appelée *Claudia*, que Pudens, sénateur romain, épousa quand il était dans la Bretagne. Le mari et la femme embrassèrent le Christianisme à Rome en l'an 66[3]. *Claudia* s'appelait *Claudia Ruffina*, et Martial l'a célébrée, (*l.* IV, *Epigr.* 13, *et l.* II. *Epigr.* 54). Elle put engager Lucius, son parent, à se faire chrétien. C'est une chose remarquable que les plus célèbres chrétiennes de Rome, du temps des Apôtres, *Claudia*, *Pomponia*, et *Græcina*, femme d'Aulus Plautius, aient été Bretonnes.

Plusieurs historiens de Bavière et d'Allemagne assurent que Lucius, ayant abdiqué la couronne, prêcha la foi dans la Norique, dans la Vindélicie, et principalement à Augsbourg ; qu'ayant été chassé de là, il annonça l'Evangile dans la Rhétie, et surtout à Coire, dont l'Eglise l'a toujours honoré parmi ses premiers Apôtres. Tandis qu'il exerçait les fonctions de missionnaire chez les Grisons, ces infidèles l'obligèrent à prendre la fuite. Le lieu qu'il choisit pour retraite s'appelle encore *Sanct Lucis Lochlin*. A la fin, il tomba entre les mains des persécuteurs, et il fut décapité dans la forteresse de Martiala, vers 190. Il existe près de Coire un ancien monastère qui porte le nom de *Saint Lucius*. Sa fête se célèbre dans ce diocèse avec beaucoup de solennité. On conserve une partie de

[1] *Vit. agric. c.* 14.

[2] *Antiq. Brit. c.* 3, *p.* 22.

[3] Tim. IV, 21.

ses reliques à Augsbourg, dans l'église de S. François, et dans celle qui appartenait aux Jésuites.

Bruschius montre que le monastère de S. Lucius, à Coire, dut sa naissance à une chapelle bâtie à l'endroit où le saint Apôtre du pays avait été mis à mort, ou du moins enterré. C'était un des plus anciens monastères de l'ordre de S. Benoit en Allemagne. On y mit des chanoines réguliers de l'Ordre de Prémontré en 1100. C'est aujourd'hui un hôpital.

Depuis Lucius, la foi fut très-florissante dans la Grande-Bretagne ; et nous voyons les Bretons reconnus comme Chrétiens par Origène, Eusèbe, S. Chrysostôme, Théodoret, Gildas[1], etc.

Sous le pape Eleuthère, la foi se propagea dans le monde entier. Ce Pontife condamna *Florinus*, qui enseignait que Dieu était l'auteur du mal, — et *Blastus*, qui prétendait que la coutume de célébrer la pâque le XIV^e^ jour de la lune de mars, coutume tolérée parmi les Orientaux, devait être adoptée par l'Eglise Romaine.

Il mourut en 192, après avoir siégé environ 16 ans ; il fit trois ordinations au mois de décembre, et ordonna 12 prêtres, 8 diacres et 15 évêques, qu'il institua en divers lieux. Il fut enterré sur la voie Salarienne. Ses reliques ont été transférées dans l'église du Vatican, près du corps de S. Pierre.

Ont parlé d'*Eleuthère* : S. Irénée, *l.*, 3, *c.* 3 ; Eusèbe, *hist. l. 4, c.* 21 ; *in chron., l.* 5, *etc.* ; S. Augustin, *epist.* 165 ; Ciaconius, *in Eleuth.* ; Baronius, *in Annal, an* 179 *et seq. et in Martyrol. rom. ad* 26 *maii* ; Turrien, *l.* 2 *cont. magdeb., c.* 8 et 9, *et* 1 *tom. conc.* ; Tillemont, *t.* 3, *p.* 60 ; — du roi Lucius : Ussérius, *antiq. Brit., c.* 3 ; Stillingfleet, *orig., c.* 11 ; Selden, *analect. Anglo-Brit., c.* 6, *t.* 2, *p.* 895 ; Alford, *Ann. Britann. ad an.* 182 ; Baronius, *an.* 183 ; Collier, *hist. eccl., t.* 1 ; Tillemont, *t.* 3, *p.* 62 *et* 615 ; *Annot. in edit. rom. Ana-*

[1] Voir Ussérius, Alford.

stasii Biblioth., *t.* 1, *p.* 15, *t.* 3, *p.* 139; Guthrie, *hist. d'Angleterre*, *t.* 1; Sprecher, *Palladis Rheticæ*, *l.* 2; Raderus, *Bavaria Sancta*, *t.* 1, *p.* 14; *le Bréviaire de Coire*; Bruschius, *monasteriorum germanor. chronologia*, *fol.* 119; Godescard, *t.* 9, *p.* 127-9, et plusieurs autres écrivains.

ONZE MILLE MARTYRS

EN ARMÉNIE

(XXII Juin. — An de J.-C. 60-108.)

Le Martyrologe Romain, Surius, les Ménologes d'Orient, etc., font, le 22 juin, mémoire de *onze mille martyrs*, crucifiés sous l'empire d'Adrien, sur la montagne d'Ararat, dans la Grande Arménie.

Baronius a pleinement refuté l'opinion de quelques écrivains qui pensaient que, sous le règne d'Adrien, une telle barbarie n'avait pu arriver. Il indique la position géographique de la ville d'Alexandrie, en Arménie, différente d'Alexandrie d'Egypte, et située sur le Tigre, non loin de l'Euphrate. Il montre comment le supplice d'un si grand nombre de personnes n'était pas chose nouvelle ni extraordinaire en ce temps-là.

Voir l'*Aistoire de S. Romulus et de ses compagnons MM.*; — Baronius, *ad ann.* 100, *n°* 2; Bède; les *Actes* mêmes de ces martyrs; Anastase le bibliothécaire; — Mombritius, Maurolycus, Petrus e Natalibus, *in catalogo l. V. c.* 137; Galesinius, Martyrolog. Rom., *a Baronio adnotatum*...

LE XIX AVRIL

LES FASTES DE L'ÉGLISE FONT MÉMOIRE DES SIX MARTYRS PRIMITIFS DONT LES NOMS SUIVENT

S. HERMOGÈNES, — S. CAIUS, — S. EXPÉDITUS, S. ARISTONICUS, — S. RUFUS, — S. GALATAS.

Tous ces intrépides héros de la foi furent couronnés le même jour, à Mélitine, en Arménie. Après avoir été témoins oculaires des faits miraculeux des Hommes apostoliques, notamment de S. *Timon*, l'un des septante-deux Disciples du Seigneur, ils n'hésitèrent point à tout sacrifier, jusqu'à leur vie, pour suivre l'Evangile et pour rendre un illustre témoignage à Jésus-Christ.

On fait également mention de plusieurs autres disciples des Apôtres, sans qu'il soit rapporté qu'ils aient, comme les précédents, souffert le martyre, ce même jour. Parmi ces derniers sont nommés, dans l'*Hagiologium* de S. Jérôme et d'autres auteurs, les saints personnages suivants :

S. Donatus,

S. Fortunatus,

S. Hilarius, etc.

Les *Actes* de S. Timon parlent d'un disciple des Apôtres, nommé *Aristoclianus*, qui avait été lépreux à Antioche, et qui, ayant été guéri par S. Paul et par S. Barnabé, fut ordonné évêque, puis envoyé en Chypre, où plus tard il donna l'hospitalité à S. Barnabé et à ses compagons.

(Voir la *notice de S. Timon*, parmi les 72 Disciples, p. 160-161.)

S. AUXIBIUS

Citoyen romain, de famille opulente, — disciple des Apôtres et notamment de S. Marc, — témoin de leurs prodiges et thaumaturge lui-même, — prédicateur de l'Evangile, — archevêque de Soles, en l'île de Chypre,

AVEC

S. THÉMISTAGORAS, *son frère*,
Ste TIMON, *sa belle-sœur*,
S. AUXIBIUS, *son successeur*.

(XIX Février. — An de J.-C. 54-100.)

I.

Patrie du Saint. — Il refuse les liens du mariage. — Il quitte ses parents et se rend en Chypre.

S. *Auxibius*, ou S. *Auxibe*, était originaire de Rome, issu de parents fort riches, mais adonnés au culte des faux dieux. Il n'avait qu'un frère, appelé *Themistagoras*, bien différent d'Auxibe sous le rapport des mœurs et de la bonne vie. Car Auxibe était d'un caractère doux, honnête et poli, particulièrement ami de la chasteté : vertu, qui est la base de toutes les autres, avec l'humilité. Dès sa jeunesse, Auxibe paraissait un homme accompli en toutes sortes de perfections.

Son père et sa mère, reconnaissant en lui un esprit docile et capable de parvenir un jour à quelque degré d'honneur, apportèrent un soin tout particulier à ce qu'il fût bien élevé et instruit en tout ce que demandent la sagesse et la prudence humaine.

Lorsqu'il fut parvenu à l'âge nubile, ils voulurent lui procurer un parti riche et honnête, et l'avancer de tout leur pouvoir aux honneurs et aux dignités. Mais Auxibe ayant souvent entendu parler du christianisme, aspirait à devenir disciple de Jésus-Christ, et élevait ainsi son esprit bien au-dessus des

honneurs mondains. Aussi ne voulut-il point entendre parler de mariage, persuadé qu'une femme et le tracas d'un ménage seraient autant d'obstacles qui le détourneraient de son pieux dessein.

Cependant, ses parents qui ne désiraient rien tant que de voir leur fils avancé, le pressaient fortement et voulaient, en quelque sorte, le contraindre d'acquiescer à leur volonté. Son père se servait de menaces, et sa mère usait de paroles insinuantes et artificieuses pour l'y amener. Ne sachant dès lors que faire pour les contenter, ne voulant point toutefois leur découvrir sa pensée, pour ne pas provoquer de plus vives instances, il prit la résolution de sortir de Rome et de s'enfuir. Il fit donc provision d'argent et de tout ce qui lui pouvait être nécessaire, puis s'embarquant sur la mer, il vint à Rhodes, et de là dans l'île de Chypre, en un village nommé *Le-Port*, où il séjourna quelque temps. Ce village est à quatre lieues environ de la ville de Soles. Par sa divine providence, Dieu y avait amené le bienheureux Auxibe pour le salut de plusieurs.

II.

Auxibe reçoit le Baptême, — la Confirmation, — l'Ordre de prêtrise.

En ce même temps, il arriva que S. Barnabé et S. Marc, évangélisant l'île de Chypre, le premier fut arrêté et martyrisé dans la ville de *Constance*, que l'on appelait autrefois *Salamine*. Comme l'on cherchait le second pour lui faire souffrir un semblable traitement, S. Marc s'enfuit avec les disciples *Timon* et *Rhodon*, et ils vinrent jusqu'au *Port* où ils rencontrèrent Auxibe, tout nouvellement arrivé de Rome. Ils le trouvèrent très affectionné à la religion chrétienne, mais il n'avait pas encore reçu le baptême.

S. Marc, voyant son désir, s'informa auprès de lui-même de sa patrie, de sa famille, du motif de sa fuite, et le trouvant parfaitement disposé à recevoir le baptême, il lui conféra ce

sacrement en invoquant le nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, et il lui donna en même temps le Saint-Esprit par l'imposition des mains. — Ensuite, il l'instruisit plus spécialement des Mystères de la foi, de ce qui regarde le ministère évangélique, afin qu'il pût annoncer la Parole divine, il l'ordonna prêtre, et lui donna ordre et mission pour prêcher l'Evangile à Soles, ville de Chypre.

— Mon fils, lui dit-il, comme cette ville est toute livrée au culte des faux dieux, et qu'elle n'a jamais été éclairée de la lumière de l'Evangile, retenez ce que je vais vous dire : Faites en sorte que tout d'abord, et en commençant, l'on ne vous reconnaisse pas pour chrétien ; mais qu'il semble extérieurement que vous êtes de même religion qu'eux ; insinuez-vous peu à peu, et prudemment, dans leurs bonnes grâces. Par ce moyen, et avec le temps, vos discours et votre exemple pourront les disposer à recevoir la doctrine évangélique.

S. Marc, après lui avoir donné ces instructions et plusieurs autres semblables, touchant la prédication de l'Evangile, le laissa dans cette ville et partit lui-même avec Timon et Rhodon pour Alexandrie.

III.

Auxibius convertit à Soles le sacrificateur du temple de Jupiter.

On voyait près de l'une des portes de la ville, du côté occidental, un temple de Jupiter, près duquel résidait un prêtre idolâtre, chargé d'offrir des sacrifices profanes, selon les rits païens. Auxibe, passant par là, fut aperçu par ce prêtre, qui, à sa physionomie, le reconnaissant pour un étranger, l'invita honnêtement à descendre chez lui, et le traita avec beaucoup d'humanité. Après cet accueil bienveillant, le prêtre païen lui demanda qui il était, d'où il était et où il allait ?

Auxibe lui répondit qu'*il était romain ; que s'étant déterminé à visiter ce pays, sa curiosité l'avait porté à voir la ville de Soles, qu'on lui avait représentée comme une cité fort belle et très agréable.*

Alors le prêtre lui offrit un logement dans sa demeure pour tout le temps qu'il séjournerait dans ce lieu. Auxibe, voyant que cette offre était franche et cordiale, jugea qu'il ne devait pas la refuser ; de sorte qu'il demeura quelque temps avec lui sans faire paraître qu'il fût chrétien, selon la recommandation de S. Marc ; il considérait, d'ailleurs, que, si le démon se transforme en ange de lumière afin de précipiter plus facilement dans les ténèbres ceux qui l'écoutent, il pouvait bien, de son côté, paraître méchant avec les méchants, afin de les tirer de leurs ténèbres et de les éclairer de la lumière céleste.

Ainsi donc, s'étant peu à peu gagné les bonnes grâces de ce prêtre, il arriva, tant par ses discours que par sa vie sainte, à lui faire reconnaître la vérité, quitter et détester les faux dieux, pour adorer le Dieu vivant et véritable. Le prêtre païen se mit dès lors sous la direction d'Auxibius qui, redoublant de zèle pour publier le saint nom de Jésus-Christ, animé par un si heureux succès, allait et venait librement dans la ville où il se comportait de la même manière qu'il avait fait envers ce prêtre, prêchant avec prudence et habileté la parole de Dieu, et continuant toujours à avoir sa retraite dans le même temple avec ce sacrificateur.

S. Marc, étant allé à Alexandrie, y convertit et baptisa un grand nombre de Gentils, puis alla trouver l'apôtre S. Paul et lui raconta ce qui était arrivé à S. Barnabé dans la ville de Salamine (ou Constance), et comment il avait baptisé et ordonné le prêtre Auxibius, qu'il avait trouvé près de Soles, où il l'avait envoyé pour annoncer la parole de Dieu, et il ajouta qu'il n'y avait point d'apôtre ni d'évêque en Chypre.

S. Paul écrivit à l'archevêque Héraclides, et lui commanda d'ordonner des évêques dans les villes où il le jugerait à propos, et entre autres d'ordonner Auxibius, évêque de Soles, où il travaillait fructueusement à l'avancement de la foi de Jésus-Christ.

IV.

Auxibius est ordonné évêque de Soles par S. Héraclides.

Aussitôt qu'Héraclides eut reçu les lettres de l'apôtre S. Paul, il alla chercher Auxibius, qu'il trouva dans ce temple de Jupiter, et lui ayant fait entendre qu'il était envoyé vers lui de la part des Apôtres, il lui dit qu'il était temps de paraître et de mettre la lumière sur le chandelier, afin d'éclairer ce peuple infortuné, tout plongé dans l'aveuglement et les ténèbres de l'idolâtrie. Il l'ordonna donc évêque de cette ville, lui disant qu'il ne devait point appréhender les supplices et les tourments, puisque le martyre était la marque distinctive des disciples de Jésus-Christ ; que le Sauveur avait dit aux siens : *Je vous envoie comme des brebis au milieu des loups* ; qu'au reste il ne devait pas se mettre en peine de ce qu'il dirait ou prêcherait, puisque le Christ avait encore assuré ses Apôtres et ses Disciples, que *le Saint-Esprit les enseignerait et leur suggérerait tout ce qu'ils devaient dire.*

Après lui avoir tenu ces discours, et lui avoir lui-même donné quelques instructions sur les mystères de notre foi, il le mena dans la ville, lui montra et lui marqua l'emplacement où il bâtirait une église, puis, l'ayant recommandé à Notre-Seigneur, il prit congé de lui.

V.

Le Saint convertit les habitants de Soles par ses discours et par ses miracles.

Alors S. Auxibe mit courageusement la main à l'œuvre, et fit promptement bâtir une église, qu'il dédia ; puis, y entrant, il se mit à genoux, faisant sa prière avec abondance de larmes, demanda à Dieu la grâce, la force et le courage de prêcher sa parole à ce peuple idolâtre, pour le convertir, lui faire connaître son erreur, le déterminer à adorer Jésus-Christ, seul vrai Dieu.

Après avoir fait sa prière, il s'en alla sur la place publique

où il y avait une grande multitude de peuple, et, s'adressant à eux avec une confiante hardiesse :

— Mes frères et amis, leur dit-il, je vous prie d'ouvrir les yeux de votre intelligence, et de reconnaître dans quel abîme de ténèbres vous vous trouvez plongés, adorant des statues de pierre et de bois faites de la main des hommes. Elles ont bien une bouche, mais elles ne parlent point ; des yeux, mais elles ne voient point ; des oreilles, mais elles n'entendent point, et elles ne flairent point le sacrifice qu'on leur offre ; de plus, elles ne représentent que des créatures abjectes, qui se sont souillées dans les vices et dans les abominations pendant qu'elles étaient en ce monde. Quittez, quittez ces fausses déités et adorez Jésus-Christ, seul vrai Dieu, que je vous annonce présentement. Il est le Créateur de tout l'univers, Celui qui peut perdre et sauver nos âmes, le conservateur et le refuge de tous ceux qui croient en lui.

Il leur tint ces discours, et après leur avoir parlé plus explicitement des mystères de la foi, une grande multitude de peuple crut et se convertit à Jésus-Christ. Ce qui les déterminait surtout à embrasser la doctrine qu'il leur prêchait, c'était la vue des miracles que Notre-Seigneur opérait par ses mains ; car il guérissait tous les malades qui se présentaient à lui, chassait les démons de ceux qui étaient possédés ; il opérait toutes ces merveilles au nom de Jésus-Christ, et en faisant le signe de la croix. De sorte que le bruit de ses miracles attira tous les malades des environs de la ville ; on les lui amenait et il les renvoyait pleins de santé. C'était le spectacle de tant de prodiges qui obligeait tout le monde à lui demander le baptême.

VI.

Conversion de son frère et de sa belle-sœur. — Il se nomme un successeur.

L'éclat de la sainteté du saint évêque Auxibius se répandant en tout lieu, il fut connu jusqu'à Rome où *Thémistagoras*,

son frère, qui avait épousé une femme vertueuse, nommée *Timon*, désira le voir et se faire chrétien. Il vint trouver à Soles, avec sa femme, son cher frère, qui les baptisa et leur conféra l'ordre du diaconat, afin qu'ils servissent l'Eglise. D'un mutuel consentement, ils se séparèrent l'un de l'autre, afin de se livrer au service de Dieu avec plus de pureté et plus de liberté.

Il y avait un autre Auxibius dans un village, appelé *Solopotamie*. Ayant appris la nouvelle des merveilles opérées par notre saint évêque, il vint à Soles se jeter à ses pieds, et lui demanda le baptême. Il devint ensuite très semblable à S. Auxibius, dont il portait le nom ; car, à compter de l'époque de son baptême, il ne le quitta jamais, et il s'efforça tellement d'imiter toutes ses vertus, vécut dans une telle sainteté, que S. Auxibius, se voyant près du terme de sa vie, l'élut pour son successeur.

VII.

Mort de S. Auxibius. — Sa sépulture. — Ses prodiges. — S. Thémistagoras.

Enfin, ce saint prélat, après avoir gouverné l'église de Soles, durant cinquante ans, avec une admirable sainteté et après avoir gardé toute sa vie une parfaite virginité, sachant qu'il était sur le point de quitter ce monde, fit assembler tous les prêtres et les diacres de son église et leur adressa une touchante exhortation, en les invitant à demeurer fermes et constants dans la foi, à garder les enseignements et les traditions qu'ils avaient appris de sa bouche et à honorer celui qu'il leur laissait pour évêque et pour pasteur. En même temps, il prit la main du nouvel Auxibius qu'il avait élu pour lui succéder, et il lui dit :

— Mon frère Auxibius, Dieu, dans son ineffable bonté, vous a élu prêtre. Ayez soin du troupeau de Jésus-Christ, que ce divin Sauveur a racheté de son propre sang.

Après qu'il eut dit cela, le nouvel évêque, son disciple, donna le baiser de paix à toute l'assemblée.

Le troisième jour suivant, qui était le dix-neuvième de février, le Saint recommanda à Dieu son troupeau, donna sa bénédiction à tout le peuple qui était accouru pour le voir une dernière fois, puis il rendit heureusement son âme entre les mains du Seigneur.

Son corps fut déposé dans un tombeau qu'il s'était lui-même préparé pendant sa vie, et au dehors duquel il avait écrit ces mots :

— *Je vous conjure de n'ouvrir ce cercueil qu'après la mort de mon frère Thémistagoras.*

Le jour de son décès, plusieurs personnes furent miraculeusement guéries de leurs maladies. Il se faisait un grand concours de peuple au tombeau du Saint pour vénérer ses reliques sacrées, à cause des prodiges qui s'y opéraient en si grand nombre, que tous ceux qui étaient malades recouvraient la santé par son intercession.

Le bruit de ses miracles, se répandant de toutes parts, parvint jusqu'à *Paphos*. Douze démoniaques partirent ensemble de cette ville pour visiter les reliques du saint évêque de Soles. Lorsqu'ils furent environ à quinze lieues de là, S. Auxibe leur apparut et les délivra tous également. Pour eux, se sentant entièrement délivrés et guéris, ils profitèrent de la liberté qui leur était rendue, pour se hâter de se rendre au tombeau du Saint, le remercier du bienfait qu'il leur avait accordé, et ils publièrent partout ce qui leur était arrivé. De là vient que, depuis cette époque, on célèbre à Paphos la fête de S. Auxibe avec autant de solennité et de pompe que dans l'église de Soles.

Depuis la mort de S. Auxibe, son tombeau n'a point été ouvert par respect pour lui. Son frère, S. *Thémistagoras* ne voulut point être inhumé dans ce même tombeau, *parce que*, disait-il, *son corps n'était pas digne d'être placé à côté d'un*

si précieux gage. Il obligea même le clergé à lui promettre par serment qu'il ne dérogerait point à sa volonté sur ce point. Cette défense et celle que S. Auxibe avait faite d'ouvrir son tombeau avant la mort de son frère, nous montrent combien nous sommes obligés d'honorer les Saints, puisque les Saints mêmes ont tant de respect pour les Saints.

Sa vie se trouve écrite en partie dans divers monuments de l'antiquité chrétienne, relatifs aux premiers hommes apostoliques. Elle a été écrite par Simon-Métaphraste, et recueillie depuis par Lipoman et par Surius. Le martyrologe romain et les ménologes des Grecs font mention de S. Auxibius le dix-neuvième jour de février, ainsi que le cardinal Baronius dans ses *Annales ecclésiastiques* et dans ses *Annotations sur le Martyrologe romain*.

S. PHILAGRIUS, *évêque de Chypre;*

S. MARCELLUS, *évêque de Syracuse, en Sicile;*

S. PANCRATIUS, *évêque de Taormina;*

S. MAXIME, *successeur du précédent à Taormina;*

Tous contemporains de Jésus-Christ et des Apôtres, — tous témoins de leurs miracles, — tous prédicateurs de l'Evangile, — et martyrs de la foi.

(IX Février. — III Avril. — An de J.-C. 10-68.)

Les Martyrologes occidentaux et les Ménologes orientaux[1] font mention de ces trois saints disciples de Jésus-Christ, lesquels, après avoir versé leur sang pour la foi, sont allés jouir des délices de l'Eden.

Tous trois furent disciples et compagnons de S. Pierre. — Lorsque Jésus-Christ était encore corporellement sur la terre,

[1] Menæa; Maximus Cytheræus.

et opérait des miracles, *Marcellus* entendit parler de lui et partit avec *Pancratius* de la ville d'Antioche pour Jérusalem, dans le but de voir le Sauveur. Ce fut donc alors que S. Pierre fit la connaissance de Pancratius ; or, celui-ci, après l'ascension de Jésus-Christ dans les cieux, s'attacha à la suite du Prince des Apôtres et fut désigné par lui pour l'épiscopat de *Taormina* [1]. Ce fut dans cette ville que les adorateurs des idoles le mirent à mort à cause de Jésus-Christ qu'il servait. Il eut pour successeur S. *Maxime*.

Marcellus fut pareillement ordonné et fait évêque de la Sicile. Lorsqu'il eut converti à la foi un grand nombre de personnes, il endura une mort semblable.

Egalement, *Philagrius*, évêque de Chypre, après avoir annoncé le nom de Jésus-Christ, et avoir essuyé pour la vraie foi quantité d'épreuves, alla recevoir du Seigneur sa récompense.

S. ADŒUS, S. MARIUS, S. AGHŒUS

Disciples de Jésus, adjoints aux Soixante-douze Disciples et aux Douze Apôtres ; — prédicateurs de l'Evangile dans les régions les plus lointaines de l'Orient.

(XXV Août.)

Les écrivains arméniens [2], et notamment *Amrus*, docteur de cette nation, rapportent, d'après les monuments et les traditions du pays, que Barthélemy, l'apôtre, était accompagné dans ses courses évangéliques de trois principaux disciples, nommés *Adæus*, *Maris* (ou Marius) et *Aghæus* (ou *Aggée*), tous trois du nombre des soixante-douze Disciples, ou plutôt adjoints ou associés à cette illustre compagnie. Avec eux l'Apô-

[1] Vide Martyrolog. Rom., *de S. Pancratio, ad* 3 *Aprilis*.

[2] Apud Assemani, *t.* 3, *part.* 2, *Boll.*, 25 *Aug.*, *p.* 27.

tre Barthélemy parcourut l'Orient et prêcha Jésus-Christ à Nisibe, en Mésopotamie, à Mosul, en Assyrie, dans la Babylonie, dans la Chaldée, dans l'Arabie, dans la Nabathée, dans les pays de Hus et de la Perse, dans les Indes et jusque dans les plages les plus lointaines de la Chine et de l'Orient; enfin dans la Grande-Arménie.

Ces Disciples ont pu ne pas suivre constamment S. Barthélemy ; et il est très probable qu'ils le quittèrent pour un temps afin d'aller aider S. Thaddée et S. Thomas dans les immenses travaux qu'ils accomplissaient en ce même temps dans les contrées orientales. C'est ce que laisse entendre la tradition arménienne, rapportée par le docteur Amrus et par le savant Assémani, orientaliste. Ces collègues des soixante-douze Disciples, ayant été les fidèles compagnons des Apôtres, sont considérés comme Saints et honorés comme tels dans les pays d'Arménie et d'Orient.

D'autres écrivains rapportent ainsi le même fait :

Lorsque S. Thadée (ou Adée), l'un des soixante-douze disciples de Jésus-Christ, porta la lumière de la foi dans la Chaldée, c'est-à-dire dans la Babylonie, la Mésopotamie, la Médie, le pays des Parthes et l'Assyrie, les disciples *Maris* et *Achim* ou *Acham* l'accompagnèrent, et ils baptisèrent beaucoup de peuples.

Maris, après avoir parcouru la Babylonie, la Perse, et une grande étendue de pays (depuis l'Inde et la Tartarie jusqu'à la Chine), s'arrêta enfin à *Séleucie*, en Chaldée, et y établit son siége épiscopal qui, pour cela, a toujours été regardé comme le premier siége épiscopal des Chaldéens, mais dépendant néanmoins du siége patriarcal d'Antioche, comme le prouve le mot de *catholique* propre à l'évêque de Séleucie, qui signifie *procureur* ou *vicaire* d'un autre. Dès les premiers temps, ce catholique était envoyé d'Antioche à Séleucie [1].

[1] Voyez *Bibliothèque sacrée* de Richard et Giraud, au mot *Chaldée*, p. 368.

S. ROMULUS, *préfet de la cour de l'empereur Trajan;* S. EUDOXIUS, *comte de l'empire romain;* S. ZÉNON, — S. MACARIUS

ET

ONZE CENT QUATRE SOLDATS

Tous contemporains des Apôtres, — témoins immédiats des prodiges des premiers disciples de Jésus, — tous sincèrement attachés à la foi chrétienne, — tous athlètes intrépides et martyrs du Christ, en Arménie [1].

(v Septembre. — An 80-105-109 de J.-C.)

La persécution Trajane qui, en 107, avait livré S. Ignace aux bêtes de l'amphithéâtre, continua les années suivantes. Les Actes des SS. *Romulus, Eudoxius,* et de leurs compagnons, nous font connaître qu'elle se poursuivait avec violence. Nous y voyons qu'une armée de onze cents chrétiens, ayant remporté une victoire dans l'Orient, et ayant reçu ordre de Trajan d'offrir des sacrifices aux dieux païens en actions de grâces, ces soldats, fidèles à l'Evangile du Christ, s'y refusèrent constamment, à l'exemple du préfet Romulus et de leur chef Eudoxius. Pour punir ce refus, Trajan fit d'abord trancher la tête à ces deux personnages ; puis il relégua un certain nombre de chrétiens en différentes provinces de l'empire, et *onze cent quatre* soldats à Mélitine, en Arménie. Ces militaires, persévérant ensuite dans la profession de la foi chrétienne, après beaucoup

[1] In Martyrologio Romano legitur :

« *Eodem die sancti Romuli aulæ Trajani præfecti, qui cum sævitiam* « *imperatoris in Christianos detestaretur, cæsus virgis, capite trun-* « *catus est.* »

Item apud Græcos in *Menologiis* quæ ejus certamen describunt; et apud *Metaphrasten*, qui illud ex antiquis monumentis descripsit; apud *Lipoman. t.* 6, et Surium, *t.* 5; Baron., *ad Martyrolog. rom.*

de menaces et de reproches de la part du juge idolâtre, furent mis à mort pour le nom de Jésus-Christ.

Tous les Martyrologes Occidentaux et les Ménologes orientaux font mention de ces généreux martyrs. Leurs actes donnent des détails pleins d'intérêt sur ce grand événement.

— Quatre corps, pris dans le nombre des soldats qui furent honorés de la couronne du martyre à Mélitine, en Arménie, furent, dit Baronius, dans ses *Annotations sur le Martyrologe romain*, transférés à Constantinople, et découverts depuis sous le règne de Justinien. Cet empereur, qui était alors attaqué d'une maladie mortelle, fut guéri par la vertu de ces reliques. Procope [2] a consigné dans ses ouvrages ce fait digne d'un éternel souvenir.

Voici les Actes mêmes de ces saints martyrs, tels que nous les trouvons dans *Métaphraste*, *Lipoman* et les *Bollandistes*.

I.

Trajan exile les soldats chrétiens. — S. Romulus improuve cet acte, confesse hautement Jésus-Christ et subit le martyre.

Trajan, cet empereur idolâtre, employait tous ses soins à soutenir et à propager l'erreur exécrable du paganisme, et persécutait, par conséquent, à outrance, les fidèles qui avaient embrassé la vraie foi. On forçait tout le monde à sacrifier aux démons, mais particulièrement les militaires.

Des lettres impériales circulaient dans tous les lieux de la domination romaine, pour presser l'observation des rits impies et pour mettre les chrétiens dans l'alternative ou de sacrifier aux idoles, ou d'être envoyés aux supplices. Lorsqu'elles furent parvenues à l'armée qui combattait en Orient, les soldats, qui professaient la foi chrétienne, et qui voyaient que ces lettres leur prescrivaient des pratiques directement opposées au christianisme, n'en tinrent aucun compte et conti-

[2] Procop., *de Ædificiis Justiniani imper.*, *l.* 1.

nuèrent à s'occuper de leurs travaux militaires. Sur ces entrefaites, ayant eu un grand combat à soutenir, ils remportèrent la plus brillante victoire sur les ennemis de l'empire.

On fit à Trajan un rapport de tout ce qui s'était passé. Cet empereur, voyant que son édit avait été méprisé, ne fit aucun cas de l'avantage commun que cette victoire avait procuré à l'empire ; mais il frappa de la peine du bannissement ceux qui avaient méprisé ses ordres impériaux (et qui étaient au nombre de onze mille, dit Métaphraste), et il les relégua à Mélitine, ville d'Arménie, et dans les lieux circonvoisins. Le reste de l'armée craignait que tant de militaires exilés, connus par leur bravoure, n'entreprissent l'exécution de quelque dessein contre l'empire ou contre ceux qui ne partageaient ni leurs sentiments ni leur exil. Mais ces soldats, instruits à l'école des Apôtres, n'entreprirent rien d'hostile, et n'en eurent pas même la pensée; ils voulurent imiter leur divin Maître, en supportant en paix, et sans murmurer, la peine de l'exil.

Mais Romulus, préfet de la cour impériale, n'approuva, ni devant l'empereur Trajan, ni devant les habitants de Rome, la mesure qui avait été prise. Ce prince, qui avait reçu de grands services de Romulus, et qui avait toujours trouvé en lui l'homme le plus dévoué, tint à son égard, dans cette occasion, une conduite pleine d'ingratitude et de déraison ; il s'emporta en invectives et en injures contre lui, et lui fit un crime de sa religion. Romulus ne fit aucunement attention à ses paroles, se glorifiant des affronts qu'on lui faisait endurer à cause de Jésus-Christ. Enflammé ensuite d'un zèle ardent pour la défense de la vérité, il traita les dieux de l'empire comme ils le méritaient, il les insulta librement et sans rien craindre, il confessa hautement Jésus-Christ, et fit hardiment profession de la foi chrétienne. Trajan, beaucoup plus irrité, le fit étendre et battre de verges.

Romulus supporta généreusement cette flagellation.

— C'est maintenant, s'écriait-il en s'adressant à Trajan, que vous me comblez des plus grandes faveurs. Car ce sang qui rougit tout mon corps, lave les souillures qu'il a contractées au milieu des odeurs qui s'exhalaient de vos sacrifices idolâtriques, et mon âme se revêt de la robe sans tache de l'incorruptibilité.

Trajan ne put supporter ce langage; mais, outré de dépit, il lui procura une prompte délivrance, il commanda de lui trancher la tête. Romulus entra très volontiers dans la carrière des martyrs, il regarda sans pâlir, et avec un sentiment de joie, le glaive qui allait le frapper.

II.

S. Eudoxe reçoit à sa table les satellites envoyés pour le saisir. — Il se présente de lui-même devant le juge, et, en sa présence, il fait profession de la foi chrétienne, et quitte ses insignes militaires. — Son exemple est suivi par onze cent quatre soldats.

Après un long intervalle de temps, Adrien devint maître de l'empire et surpassa ses prédécesseurs en impiété et en cruauté. Aussi envoyait-il fréquemment à ses sujets des édits qui les mettaient dans la nécessité ou de partager ses superstitions impies, ou de subir la mort comme la peine de leur désobéissance. Les chrétiens donc, pour éviter sa colère et sa barbarie, aimaient mieux, les uns, habiter avec les bêtes féroces dans les déserts qu'avec les hommes dans les villes ; les autres, se retirer dans les cavernes et dans les antres des montagnes, et fuir même la lumière du soleil.

Ce fut alors qu'on lui dénonça un homme chrétien, plein de zèle et de piété, appelé *Eudoxe* ou *Marianus* ou *Marinus* ; car il portait ces deux noms. A cause de son christianisme, on l'avait fait descendre du grade de primicier à celui de comte de l'empire. Il se serait même passé facilement de cette dernière dignité, s'il eût eu la liberté d'adorer celui qu'il aimait. On le déféra donc au gouverneur de Mélitine. Celui-ci, sur la

dénonciation, envoya aussitôt des soldats avec ordre de le lui amener. Eudoxius en fut instruit, se vêtit d'habits grossiers, pour ne pas être reconnu, et se montra lui-même aux émissaires. Ceux-ci, arrivés sur les lieux, et sans penser que ce fût lui, lui demandèrent où était le comte Eudoxius. Il leur répondit avec beaucoup de bienveillance :

— Si vous voulez descendre à ma maison, vous reposer un peu de la fatigue du voyage, et vous asseoir à ma table, je vous montrerai celui que vous cherchez.

Lorsqu'il eut preparé le festin, il les traita très libéralement. Les envoyés, après avoir joyeusement pris leur réfection à sa table, demandèrent qu'il tint la promesse qu'il leur avait faite, et qu'il leur indiquât la retraite de celui qu'ils cherchaient. Il leur dit qu'Eudoxius était dans l'intérieur même de sa maison.

— Je suis moi-même, ajouta-t-il, celui que vous cherchez !

Ces paroles leur percèrent le cœur plus vivement que la pointe du glaive. Alors ils lui répondirent :

— Nous ne vous livrerons point ; vous nous avez reçus à votre table avec cordialité ; nous ne paierons point votre généreuse hospitalité par une si noire ingratitude. Il nous suffira, pour nous excuser, de dire que, après beaucoup de recherches, nous n'avons pu découvrir Eudoxius.

Les émissaires remercièrent Eudoxius de son accueil hospitalier.

Pour lui qui savait se cacher quand il était besoin et se découvrir quand il était temps, docile en toutes choses à la grâce qui l'inspirait, il résolut de suivre les satellites. Il fit venir son épouse *Basilissa*, autrement dite *Mandanes* (car elle portait ces deux noms). Il lui fit ses recommandations sur tout ce qui concernait sa maison. Après lui avoir donné tous les avis utiles, il lui prescrivit, en dernier lieu et tout spécialement, de ne point pleurer sa mort, de ne point faire entendre de plaintes

ni de gémissements, mais plutôt d'honorer ce jour par l'éclat des flambeaux allumés et par d'autres manifestations joyeuses. Il ne tint plus compte de sa parenté, il oublia pour Jésus-Christ l'amour qu'il avait pour ses enfants, cet amour si puissant et si fort, que les parents ne sauraient se dégager de ses liens. Il quitta tout et regarda toutes choses comme un néant, afin de gagner Jésus-Christ. Ce fut dans ces dispositions qu'il alla trouver le gouverneur ou président de Mélitine.

Aussitôt qu'il le vit, ce magistrat lui dit :

— Salut, comte Eudoxius !

Eudoxius lui rendit le salut :

— Président, je vous salue aussi, lui dit-il.

Le Président reprit la parole et dit à Eudoxius :

— Nous vous avons fait venir, afin que, docile aux ordres de l'empereur, vous offriiez un sacrifice aux dieux, comme il convient, en premier lieu, au grand Jupiter, père de tous les dieux, ensuite à Phébus Apollon, puis à la déesse Diane.

Le martyr lui répondit :

— Je ne connais qu'un seul sacrifice, c'est celui que j'offre au vrai Dieu, qui a créé l'univers. J'offrirai un sacrifice de louange à celui qui est le Dieu unique dans la trinité des personnes, et qui est l'auteur de la vie et le dispensateur du salut. Quant à ceux que vous me nommez, je ne vois dans leurs simulacres que du bois et de la pierre, entièrement semblables à la matière d'où ils ont été pris.

Le Président, ne pouvant comprendre cette raison, plongé qu'il était dans l'ivresse volontaire de l'idolâtrie et de l'impiété :

— Je vous ai exhorté, lui dit-il, à obéir aux ordres de l'empereur, et à faire à l'égard des dieux ce qu'on a coutume d'accomplir. Pour vous, comme je le vois, vous méprisez et les dieux et l'empereur, puisque vous attaquez et insultez les divinités qu'adore le Prince; que vous introduisez une

religion nouvelle, et que, comme le bruit en est parvenu à mes oreilles, vous persuadez à un grand nombre de l'embrasser.

Tel était le langage que tenait le Président, en présence d'une foule de soldats qui l'environnaient. Ce juge jeta alors sur eux tous un regard sévère et farouche, et leur dit :

— Quiconque parmi vous n'accomplit pas les ordres de l'empereur, qu'il quitte la tunique militaire, et qu'il sache qu'il est dès lors dépouillé des insignes de sa dignité.

Le perfide magistrat disait cela pour obliger tous ceux de l'armée qui partageaient les sentiments d'Eudoxius, à rougir, en se voyant isolés au milieu d'une si grande multitude; car il croyait qu'ils n'y étaient qu'en très petit nombre. Il avait dessein, en même temps, de couvrir de confusion Eudoxius, lorsque celui-ci se verrait dans un sentiment opposé au sentiment de toute l'armée. S'il se trouvait seul de son côté, il en ferait ce qu'il voudrait. Mais celui qui surprend les habiles dans leur propre habileté, fit tourner le dessein du juge contre lui-même. Car il n'avait pas encore achevé sa harangue, qu'Eudoxius, cet illustre chef, qui était alors revêtu des insignes de sa dignité, ôta sa riche ceinture et la jeta en présence du juge. Ce fut pour les autres un signe d'exhortation qui enflamma leur courage : tout le détachement de l'armée, qui se trouvait présent, et qui était composé de onze cent quatre militaires, imita aussitôt l'exemple d'Eudoxius, et jeta ses ceintures aux pieds du Président.

Ce gouverneur, n'étant plus aussi confiant dans les sentiments de l'armée, fit son rapport à Adrien. Ce Prince ordonna que les auteurs de cette entreprise audacieuse fussent envoyés au supplice, et déclara que le Sénat déciderait à l'égard des autres.

Lorsque le Président eut reçu ce pouvoir de l'empereur, qui était comme furieux, il fit comparaître Eudoxius à son tribunal et lui dit :

— Mettant de côté toutes ces vaines questions et ces bravades que profère la bouche et que dément le cœur, sacrifiez aux dieux librement ; car autrement vous y serez toujours forcé par l'extrême rigueur des supplices. Et en même temps il lui énuméra les cachots, les fouets, la prison, le feu et tous ces tourments dont les noms seuls ne s'entendent répéter qu'avec horreur et frémissement. Vous pensez peut-être que la description de ces horribles supplices aura troublé le généreux athlète. Rassurez-vous. Elle ne fit qu'enflammer de plus en plus son zèle pour la religion ; il prévoyait que par là il remporterait une victoire plus grande et gagnerait aussi une couronne plus éclatante.

Le Martyr lui répondit donc :

— Vous voulez plaisanter, président ? ces menaces de supplices et cet appareil que vous déployez à mes yeux, ne sont que des épouvantails d'enfants : j'ai les yeux fixés sur ces magnifiques récompenses qui nous attendent au ciel, et je ne vois que la main libérale du Christ, le juge et le rémunérateur des combats. Je ne suis effrayé que de ce feu vengeur qui ne s'éteindra point, de ce grincement de dents, et de ces autres supplices terribles, préparés à ceux qui méprisent le vrai Dieu et qui ne lui obéissent point. Quant aux tourments dont vous me parlez, ils ne sont qu'un jeu à mes yeux, et le feu dont vous me menacez est plus froid que l'eau elle-même. L'épée me rendra service ; elle me mettra en possession des biens que je désire ; elle me donnera, en place de ce soleil qui se cache et disparaît chaque jour, un autre soleil plus brillant qui ne connaît pas d'éclipse ni de coucher, qui répand la plus douce et la plus agréable lumière ; — en place de cette scène transitoire du monde, elle me fera jouir d'une autre vie stable, heureuse et éternelle. Quant à regarder comme des dieux, le bois et la pierre, l'or et l'argent, que la main de l'homme a façonnés et que l'art a polis, et auxquels il a formé les yeux, les mains et les autres membres, n'est-ce pas une grande folie?

III.

Eudoxius supporte les plus cruels tourments avec une admirable constance et magnanimité. — Condamné à mort, il prie Dieu, — donne des ordres à son épouse, — prédit le martyre à son ami. — Sa mort et celle des autres soldats chrétiens.

Le Président reprit :

— Il me semble que l'extrême douceur et bonté dont j'ai usé à votre égard, vous ont inspiré cette folie et cette extrême audace. Au reste, nous ne ferions pas difficulté de supporter les injures qui ne nous sont que purement personnelles, mais souffrir que vous injuriez les dieux et l'Empereur, ce serait de notre part un acte insensé, et même comme un acte d'aliéné.

Le *Martyr* : — Les choses que je vous ai dites, sont agréables à ceux qui aiment la sagesse et dont l'âme n'est point passionnée.

Cette réponse redoubla la fureur du gouverneur, qui aussitôt commanda à quatre hommes d'étendre le généreux athlète de Jésus-Christ, et de le frapper rudement sur les reins avec des lanières toutes neuves. Lorsqu'on l'eut frappé ainsi pendant un long temps, et que le martyr de Jésus-Christ eut fait paraître dans un corps mortel, une force et une patience surhumaine, le tyran se voyant moqué, fit cesser la flagellation et jeter Eudoxius en prison.

Lorsqu'il eut séjourné quelques jours dans les cachots, le Juge le fit de nouveau comparaître devant son tribunal :

— Avez-vous quelque sentiment de repentir, lui dit-il? Êtes-vous revenu de cette folie et de cette rage (dont vous étiez animé) ?

— Je le vois, répondit Eudoxius, vous ne comprenez encore rien à ce qui nous concerne ; mais j'espère bien que vous le comprendrez, quoique un peu tard, lorsque vous aurez fait un plus long essai, et que vous m'aurez soumis à des tourments plus cruels.

Le Président, ne pouvant supporter cette moquerie et se

sentant pris d'une fureur de plus en plus grande, donna ordre qu'on lui fît subir un tourment plus cruel que mille morts. Mais le martyr demeurait immobile comme une forteresse inexpugnable, il n'en parut pas même atteint.

Le Président, qui ne pouvait souffrir de se voir si honteusement vaincu, pensa qu'il devait s'en délivrer au plus vite, et le condamna à la peine de mort.

La foule des licteurs se saisit alors de sa personne, et le mena au lieu du supplice. Arrivé en ce lieu, le Martyr éleva les mains et les yeux au ciel et dit :

— Seigneur, mon Dieu, qui avez agréé le sacrifice d'Abel, les offrandes d'Abraham, celles de tous les Patriarches depuis le commencement du monde, le sang, les longs tourments et l'admirable patience des martyrs et des Justes, regardez pareillement avec des yeux favorables mon propre sacrifice, et ne dédaignez point, Seigneur, le sang de peu de prix qui va être versé pour vous, et que je vous offre du cœur le plus dévoué. Car vous le voyez, je vais aujourd'hui livrer ma vie, et la sacrifier pour vous.

Il ajouta ensuite :

— Seigneur, qui êtes plein de bonté, accordez votre secours et votre assistance à ceux qui, à mon occasion et par moi, invoquent votre saint nom. Souvenez-vous de cet héritage, que vous vous êtes acquis parmi nous, et que votre miséricorde, accompagne chacun d'eux, sans aucune exception.

Lorsqu'il eut adressé cette prière à Dieu, il aperçoit, en se tournant un peu, son épouse, à qui il rappela les recommandations qu'il lui avait faites auparavant, en lui faisant promettre de les accomplir ponctuellement ; il lui dit enfin de lui faire creuser une fosse au lieu appelé *Amimna*, et d'y ensevelir son corps.

Comme il était environné d'une grande foule de personnes, il vit un homme nommé *Zénon*, son ami intime, qui déplorait sa mort.

— Mon cher Zénon, lui dit-il, je le sais, vous pleurez notre séparation; mais le Dieu que je sers et en qui j'ai confiance, ne nous séparera point l'un de l'autre, nous que son ardent amour, aussi bien que l'amitié la plus étroite a unis intimement : nous voyagerons ensemble, et pour ainsi dire, comme dans une même barque.

Enflammé par ces paroles, Zénon reprit sa hardiesse première, et déclara aussitôt qu'il était Chrétien et martyr, et le témoigna hautement en présence d'une foule de personnes qui le voyaient et l'entendaient. Or les licteurs le saisirent, pendant qu'il faisait à haute voix ses protestations, et, conformément aux ordres du tyran, ils lui tranchèrent la tête. C'est ainsi que fut aussitôt accomplie la prédiction d'Eudoxius, et que cet intrépide athlète du Christ vit son ami remporter avant lui la palme du martyre.

Lorsqu'il eut ainsi pourvu au salut de son ami, il entendit aussitôt une voix qui l'appelait lui-même; il se présenta alors à la mort comme à un festin, il offrit sa tête au licteur qui tenait l'épée, et il mourut après son ami, (avec les autres compagnons et martyrs comme lui, qui se trouvèrent alors au nombre de onze cent quatre)[1].

Son épouse, qui lui était attachée non-seulement corporellement, mais aussi de cœur et d'âme, voyant son mari mis à mort pour Jésus-Christ, ne se montra point indifférente à son égard, ne proféra aucune parole indigne d'un grand cœur; mais elle vint immédiatement recevoir dans une étoffe de laine le sang du héros chrétien. Elle enleva son corps, l'ensevelit avec honneur au lieu indiqué, sans négliger aucune de ses recommandations. Si elle déplora son veuvage, ce ne fut point pour avoir perdu son époux, mais parce qu'elle ne l'avait pas accompagné au sortir de cette vie.

Ayant été mandée par le tyran, elle se présenta aussitôt

[1] Menæa Græcorum et alia Mss. græca.

d'elle-même, tourna en dérision ses dieux et leur insulta, sans épargner même dans ses injures celui qui supportait qu'on leur rendît des honneurs.

— Vous agissez ainsi, lui dit le tyran, pour que je vous fasse mettre à mort ; vous voulez aller à la suite de votre mari, dans le but d'acquérir quelque célébrité parmi les Galiléens. Mais je ne vous procurerai point la mort, bien que vous en soyez mille fois digne ; ne pensez point que je vous accorde ici ce que vous souhaitez.

— Le Seigneur, lui répondit-elle, voit mon cœur, et il accepte l'intention avant et sans l'action. Je ne suis donc pas privée de la couronne, pour n'être pas tuée par vous, mais parce que je me suis sacrifiée volontiers dans mon intention et dans ma volonté, je partagerai avec mon mari les mêmes récompenses, et je jouirai des mêmes rémunérations.

L'ayant entendue tenir un tel langage, le Président la chassa de son tribunal.

Sept jours ne s'étaient pas encore écoulés, que le glorieux martyr Eudoxius, apparaissant dans une révélation à son épouse, lui ordonna d'envoyer au prétoire, *Macarius*, son ami intime. *Basilissa* fit connaître à Macarius ce qui lui avait été dit ; il se rendit aussitôt au Prétoire. Les satellites l'ayant reconnu, le saisirent et le menèrent au Président, qui lui demanda aussitôt quelle était sa religion, et quelle était son origine.

— Je suis Chrétien, répondit-il ; depuis longtemps, j'ai appris à mépriser les dieux des Gentils ainsi que toutes leurs impostures. L'admirable Eudoxius m'a pleinement instruit sur ce point. C'est ce qui fait que j'emploierai mes efforts à pouvoir être immolé comme une victime au Dieu véritable. Par ce moyen, je pourrai promptement arriver près d'Eudoxius, mon maître.

Le Président, entendant prononcer le nom d'Eudoxius, et reconnaissant que Macarius était son disciple, se trouva dans

une grande perplexité ; car il savait qu'il ne gagnerait pas plus facilement le disciple que le maître.

— Qu'on tranche aussi à l'instant, dit-il, la tête coupable de ce misérable Macarius !

Les Licteurs exécutèrent aussitôt cet ordre, et ainsi Macarius devint réellement ce que signifie son nom, qui veut dire *bienheureux*. Il fut admis au nombre de ces généreux martyrs [1], qui avaient souffert avant lui.

Tous les athlètes magnanimes élevèrent un trophée illustre à la confusion de l'Ennemi du genre humain, à la gloire de Jésus-Christ notre Dieu, du Père qui est sans commencement, et du Saint-Esprit, auteur de tout ce qui est bon; c'est à ce Dieu, en effet, que conviennent la gloire et la puissance, l'honneur et l'adoration, maintenant et toujours et dans les siècles des siècles. Amen.

Suivant le sentiment très-probable de Baronius [2] et d'autres graves auteurs, les onze mille soldats, dont il est parlé dans les actes précédents, comme composant l'armée de Mélitine, en Arménie, et dont *onze cent quatre* furent mis à mort par le Président de Mélitine, avec le primicier Eudoxius, sont les onze mille soldats martyrs, qui furent crucifiés dans les forêts du Mont *Ararat*, en Arménie, par les ordres de l'empereur Adrien (an 108) et dont l'Eglise célèbre la fête le 22 juin. Baronius dit que Trajan, passant la revue de ses troupes arméniennes, trouva que presque toute l'armée était chrétienne ; il découvrit que onze mille soldats de cette armée avaient renoncé aux idoles et embrassé le Christianisme.

Le même cardinal réfute l'opinion d'un écrivain qui avait voulu établir l'invraisemblance du martyre de tant de militaires. Il démontre par des faits historiques de la même époque, que le supplice de tant d'hommes n'était pas chose nou-

[1] Mss. gr.

[2] Baron., *ad ann.* 108. *apud Boll.*, 5 *sept.*, *p.* 510, 2 *col.*

velle ni très-extraordinaire en ce temps-là. Il apporte plusieurs autorités qui appuient la vérité de ce fait, les anciens Martyrologes, le témoignage d'Anastase-le-Bibliothécaire, et les actes mêmes de S. Romulus et de S. Eudoxius, qui rapportent que ces onze mille soldats avaient été exilés dans les environs de Mélitine, en Arménie, parce qu'ils faisaient profession de la foi chrétienne. Il n'est point étonnant que, après avoir fait une première exécution de onze cent quatre militaires, les idolâtres n'aient été amenés à mettre pareillement à mort le reste de ces exilés.

MARIHAB, *gouverneur d'Alznia, en Orient;*

SAMSAGRAM, *prince d'Apahunie, en Arménie;*

ANANUS, *ami et chambellan du roi de Mésopotamie;*

Tous trois témoins oculaires des miracles de Jésus, — tous trois devenus fervents disciples de l'Evangile, au temps de Ponce Pilate.

(An 33-34 de J.-C.)

L'*Histoire d'Arménie*, écrite en trois livres par le docte Moïse de Chorène, rapporte les circonstances de la conversion de ces trois dignitaires de la Cour d'Edesse, en Mésopotamie. Le roi de ce pays ayant à traiter une affaire personnelle, très-importante, auprès de Julius Marinus, gouverneur de Syrie, et représentant, en Orient, de la puissance Romaine et de la Majesté impériale de Tibère, lui adressa des ambassadeurs de choix, et dignes d'être favorablement accueillis. Ces hommes d'élite étaient : Mariiab, gouverneur d'Alznia, dans l'Arménite ; Samsagram, prince d'Apahunie, gouverneur dans les mêmes régions ; et son ami intime et fidèle, Ananus, qui remplissait les fonctions d'interprète et de médiateur entre le roi et les étrangers. Ces députés s'acquittèrent parfaitement de leur mission auprès du Proconsul Romain ; ils firent tomber

toutes les injustes accusations, que Hérode Antipas et Ponce-Pilate avaient dressées contre le roi d'Edesse. Après avoir pleinement justifié leur Maître, et avoir reçu des assurances favorables et des garanties contre des projets malveillants, ils reprirent le chemin de leur patrie.

Or, en revenant, les trois députés passèrent par Jérusalem. Ils avaient entendu parler de Jésus-le-Messie, dont la renommée, comme le témoignent d'ailleurs les Evangélistes, s'était répandue au loin, non-seulement dans tous le pays de la Palestine, mais encore dans les régions de la Gentilité, dans toute la Syrie, dans la Phénicie, dans les pays d'Arabie, dans l'Idumée et dans l'Egypte. Comme les autres, ces illustres personnages avaient appris les miracles nombreux et admirables qu'opérait Jésus. Ils montèrent donc au Temple de Jérusalem ; et comme Jésus prêchait dans *le parvis des Israëlites*, et qu'eux-mêmes ne pouvaient franchir *le parvis des Gentils*, ils s'adressèrent à l'apôtre S. Philippe, pour obtenir la faveur de voir Jésus-Christ et de lui parler. S. Philippe parla à S. André, et ces deux Apôtres se firent les introducteurs de ces Gentils auprès de la personne du Christ. Notre-Seigneur, après avoir vu ces étrangers, rendit grâces à son Père, et annonça comme avec transport la prochaine entrée des peuples de la Gentilité dans le Royaume de Dieu.

Les trois députés, après avoir vu leur vœux pleinement satisfaits, furent témoins de plusieurs prodiges que Jésus-Christ opérait en présence du peuple. Et, de retour dans leur patrie, il les racontèrent au roi Abgare. Ce Prince, en les entendant, ne put contenir sa joie et son admiration.

— « Ces prodiges, s'écria-t-il, dépassent infiniment « la puissance humaine ! Dieu seul peut ressusciter les « morts ! »

Ananus fut l'intermédiaire entre le Roi et le Christ Sauveur. Ce fut lui qui se chargea de porter à Notre-Seigneur la lettre que le Prince résolut de lui adresser après le récit au-

thentique qui lui avait été fait au sujet de son pouvoir miraculeux.

Lorsque Thaddée vint à Edesse pour accomplir les promesses de Jésus Christ à l'égard du Roi, les trois Députés furent des premiers à accueillir la prédication de la foi, et à réduire en pratique les préceptes de l'Evangile.

RÉFLEXION GÉNÉRALE

Voilà, outre les Douze Apôtres et les Soixante-douze Disciples, une partie de ceux qui furent les spectateurs des œuvres Divines du Christ et de ses Envoyés. Ils en sont les témoins sûrs et véridiques, pour les trois raisons suivantes :

1° Parce qu'ils ont vu de leurs propres yeux les miracles de Jésus et ceux des Apôtres, et communément les uns et les autres.

2° Parce qu'eux-mêmes en ont opéré un grand nombre, et quelquefois de plus grands que ceux de Jésus-Christ et des Apôtres.

3° Parce que la plupart d'entre eux ont signé avec tout le sang qui coulait dans leurs veines, le témoignage qu'ils ont rendu à la réalité et à la divinité de ces prodiges; et c'est pour cela qu'on les appelle *martyrs*, c'est-à-dire les *Témoins* du Christ.

Ajoutez à cela, que, en entreprenant les fonctions de prédicateurs de l'Evangile, ils étaient assurés d'avance qu'il leur faudrait être suppliciés pour cette cause ; — qu'ils seraient comme des agneaux au milieu des loups ; — qu'ils devaient être dévorés ; — que leur salut était à ce prix : *qui perdra sa vie à cause de moi, c'est celui-là qui la sauvera* !

Le dévouement à la gloire de Dieu et au salut du monde, le désintéressement le plus absolu, l'abnégation la plus entière,

forment le fond du caractère de ces généreux Témoins. Ils ont été justement appréciés par le Siècle le plus philosophe, le plus positif, le plus fécond en grands génies, le plus fertile en nobles courages. Car ce Siècle s'est converti.

Si nous avions les noms de tous les témoins oculaires de ce siècle, nous en compterions des millions.

Jérusalem a vu les effets du pouvoir miraculeux du Christ, des Apôtres et des Soixante-douze Disciples, et s'est convertie en grande partie à Jésus-Christ. — Antioche, Alexandrie et Ephèse, Rome et Athènes, les ont vus, et ces grandes Cités se sont converties à Jésus-Christ. — L'Egypte, l'Ethiopie, l'Arabie, les ont vus. — La Grande-Asie et l'Asie-Mineure, — les Indiens, les Parthes et les Arméniens et les Scythes, les ont vus. — Le Pont, la Cappadoce, la Phrygie, les ont vus. — La Grèce savante et la belliqueuse Italie, la Germanie et les Gaules, les pays glacés de l'Europe septentrionale et les régions brûlantes de l'Afrique, les ont vus; et ces divers peuples se sont convertis. L'Orient et l'Occident les ont vus, et ils se sont tournés vers le soleil de vérité, et l'Orient et l'Occident ont adoré le Christ !

Les six à sept cents témoins des plus illustres, dont nous avons ici les noms ou les notices historiques, sont donc à nos yeux autant de preuves de la Vérité évangélique. Ce ne sont pas, il est facile de le voir, des noms fabriqués à plaisir, des noms romantiques; ce sont des noms usuels, réels, historiques, qui doivent être inscrits au premier rang d'honneur, dans les fastes de l'Eglise. Ces noms précieux nous rappellent des vies entières, consacrées à Jésus-Christ, des existences authentiques, des dévouements réels, qui parlent en faveur de la Vérité Evangélique plus éloquemment que tous les discours, et qui convainquent plus fortement que tous les syllogismes, que tous les raisonnements de la Dialectique.

Ce ne sont pas là seulement des témoins irréprochables de notre foi; ce sont encore des modèles de force, de vertu, de

foi invincible, de sacrifice, de sainteté et d'héroïsme surnaturel. Les monuments vénérables qui contiennent le récit de leurs chrétiennes actions, sont comme des trésors enfouis. Qu'il y a peu de Chrétiens, même parmi les plus zélés, qui s'occupent de les rechercher! Et cependant quelle moisson abondante de récits pleins d'utilité et d'intérêt! que de caractères héroïques qui font pâlir les plus vantés de l'Antiquité profane! que de tableaux saisissants, que d'épisodes curieux, que de descriptions pleines de naturel et de fraîcheur! Le simple et le sublime, le tendre et le gracieux, la matière de tous les genres de poésie, et tous les sujets que vont chercher bien loin ceux qui veulent captiver l'esprit et le cœur des lecteurs, se trouvent ici à chaque pas. Le seul embarras est de choisir parmi un si grand nombre de sujets, qui tous fournissent des méditations pieuses, en même temps qu'une lecture agréable, et qui exhalent partout un parfum de foi et de piété qui se communique de l'âme des Héros Chrétiens à celle des lecteurs.

AUTRES

TÉMOINS DE JÉSUS-CHRIST

PRIS EN DEHORS DE L'ÉGLISE

SEPTIÈME CLASSE DE TÉMOINS.

LES PREMIERS TÉMOINS DE JÉSUS-CHRIST

PRIS EN DEHORS DE L'ÉGLISE, DANS LE PARTI OPPOSÉ A JÉSUS-CHRIST

LES PLUS FAMEUX

PHILOSOPHES & HÉRÉTIQUES

DES TEMPS APOSTOLIQUES

DE MÊME QUE

DES ROIS, DES MAGISTRATS, DES CORPS ILLUSTRES
DES EMPEREURS PAIENS

DE LA MÊME ÉPOQUE

ONT RENDU UN ÉCLATANT TÉMOIGNAGE A LA VÉRITÉ ET A LA DIVINITÉ
DES FAITS DE JÉSUS ET DES APÔTRES

Publiés avec les preuves et les détails de leurs vies

PAR

M. l'Abbé MAISTRE

CHANOINE H^re^, PROFESSEUR D'ÉCRITURE SAINTE, DE THÉOLOGIE, ETC.

« Il fallait que la vérité reçût le témoignage de *Tous*, des Ennemis comme des Amis, afin de devenir un arrêt de condamnation pour les Incroyants, comme une sentence de salut pour les Croyants. »
(S. IRÉNÉE, *Adv. Hær.*, *l.* IV, *c.* 6.)

« Nous tirons aujourd'hui presque autant d'avantage des écrits de nos Ennemis, que des ouvrages de nos Apologistes. »
(BERGIER, *Du Christianisme.*)

DES TÉMOINS PRIMITIFS

PRIS EN DEHORS DE L'ÉGLISE ET AU SEIN MÊME DE L'OPPOSITION

DE LA FORCE DE LEUR TÉMOIGNAGE

Les esprits rationalistes de notre époque voudraient, disent-ils, des preuves positives de la vérité des faits évangéliques de Jésus. — Quelle ignorance dans cette demande ! Ils n'ont donc point examiné l'histoire de Jésus-Christ, qui est, de toutes parts, environnée de ce qu'il y a de plus fort, de plus positif en fait de preuves démonstratives ? Ces preuves, outre celles exposées précédemment, sont des faits, sont des personnages historiques ; des faits irrécusables, des personnages fameux, dont la renommée n'est explicable que par le témoignage qu'ils rendirent, dans ces temps primitifs, à la réalité de l'histoire évangélique.

Les profonds penseurs et les sages de cette époque, après avoir attentivement examiné la vérité et la nature des faits de Jésus, jugèrent qu'ils devaient les croire et les admettre, parce qu'ils les voyaient appuyés sur la notoriété publique et sur l'évidence historique la plus incontestable, et que, d'ailleurs, les Disciples du Christ continuaient et renouvelaient, sous leurs yeux, les mêmes opérations miraculeuses.

Aucun de ces hommes habiles ne pensa qu'il lui fût pos-

sible, vu la certitude absolue de ces faits divins, de les obscurcir par aucun moyen. Pas un de tant de savants hommes n'osa essayer de les rendre problématiques. Toute tentative de ce genre eût été immédiatement jugée inepte, évidemment opposée à la raison. Elle eût été frappée d'impuissance.

Ces philosophes de l'époque la plus civilisée, la plus célèbre, n'avaient-ils donc aucun motif qui les portât à combattre la vérité de ces faits? — Ils n'en avaient que trop. Pour en citer un seul entre plusieurs, ils avaient été élevés dans les plaisirs enchanteurs du Paganisme, ils y tenaient, ils s'y livraient, ils ne voulaient à aucun prix les abandonner. Ils avaient donc intérêt à combattre, et conséquemment à nier, ou du moins à révoquer en doute les faits de Jésus, dont la doctrine condamnait leurs désordres.

L'ont-ils fait? — Non. — Car ils ont persévéré à les croire, à les publier comme incontestablement authentiques et réels.

Mais il faut remarquer ici le moyen qu'ils employèrent pour éluder la force du précepte évangélique, et concilier leurs passions avec leur croyance chrétienne. Ils cherchèrent à modifier, à dénaturer le sens de la doctrine du Christ, ils profitèrent de l'obscurité de quelque parole de l'Ecriture, pour la faire servir à la justification de leurs habitudes immorales.

L'Eglise les condamna : elle les repoussa de son sein. Ils s'irritèrent ; mais ils ne cessèrent point de croire les faits évangéliques. Ils furent ignominieusement chassés de la communion des fidèles par les Hommes Apostoliques eux-mêmes. Dès lors, ils vécurent séparés, flétris, le cœur plein de dépit et du désir de la vengeance. Néanmoins, on ne les vit point renoncer à la foi évangélique, bien que ce fût l'occasion. Ils ne cherchèrent qu'une chose : la possibilité de justifier par l'Evangile même leur immoralité. De là l'origine de tant de

faux systèmes philosophico-théologiques, qui furent les *premières hérésies*.

Ces philosophes-hérétiques ont donc rendu le plus fort témoignage à la vérité historique et divine des faits de Jésus, en ce que, malgré tout l'intérêt qu'ils eussent à les nier, ils les ont, au contraire, hautement et constamment affirmés, enseignés, expliqués, dans les temps mêmes où ces faits se sont accomplis. Se peut-il concevoir un genre de preuves plus fort?

Ce n'est pas une des moindres gloires de l'Eglise du Christ, que d'être à même de présenter à la foi du genre humain des faits divins, attestés non-seulement par le témoignage de l'abnégation la plus complète et par le témoignage du sang, mais encore par le témoignage non suspect des ennemis les plus intéressés à nier la base historique du christianisme, et les plus acharnés à combattre l'Eglise catholique.

Dressons donc le catalogue de ces philosophes et de ces hérétiques. Que leur existence historique, que leurs passions aveugles tournent à la gloire du Christ ! et que leurs erreurs mêmes parlent en faveur de la vérité !

Mais il y a un point essentiel à établir tout d'abord : c'est le lien de connexion intime qui rattache indissolublement l'histoire évangélique à l'histoire des Princes contemporains. Ainsi l'histoire de la Nativité du Christ et l'histoire de César-Auguste et d'Hérode-le-Grand sont liées ensemble. L'une suppose l'autre. Elles ne sauraient être séparées sans que les auteurs sacrés et les écrivains profanes ne soient à la fois accusés d'erreur. On en doit dire autant de l'histoire de Jésus-Christ et de celle de Tibère, de Pilate et des autres Princes et Proconsuls de cette époque. Il y a des liens communs qui les unissent dans leur ensemble et dans leurs diverses parties. Le retranchement de l'une ne pourrait se faire, sans ébranler du même coup l'histoire profane et l'histoire sacrée.

Puisqu'elles se supposent ainsi réciproquement, et qu'elles

sont essentiellement connexes, inséparables, nous en rappellerons succinctement les points de contact et d'union. Il est bon que les faits primordiaux du christianisme soient enchevêtrés dans les faits historiques des premiers empereurs romains et dans ceux des gouverneurs de provinces, leurs contemporains. Par l'effet de leur union, toute la certitude des uns passe dans l'histoire des autres.

VIRGILE

Le Prince des poètes latins, a témoigné en faveur du Christ, en consignant dans ses ouvrages les oracles qui prédisaient la prochaine venue du Fils de Dieu, Libérateur des peuples.

(An 70-19 avant J.-C.)

Le plus illustre des poètes de Rome, Virgile, était fils d'un potier d'Andes, dans le territoire de Mantoue, où il naquit le 15 octobre de l'an 684 de Rome, 70 ans avant Jésus-Christ. Après avoir fait ses études à Naples, il vint à Rome où son mérite le mit en rapports intimes avec les plus beaux esprits et les plus illustres personnages de son temps, notamment avec l'empereur César-Auguste, avec Mécénas, avec Pollion. Il composa des vers que tout le monde admira, et porta la poésie latine à la plus haute perfection où elle soit parvenue. Aussi Virgile est-il regardé comme *le Prince des poètes latins*. Il fit ses *Eglogues* à l'imitation de Théocrite ; ses *Géorgiques* à l'imitation d'Hésiode ; et l'*Enéide* à l'imitation d'Homère. Ce poète mourut âgé de 51 ans, à Brindes, en Calabre, le 22 septembre l'an 735 de Rome, et dix-neuf ans avant Jésus-Christ, lorsqu'il revenait de Grèce avec Auguste.

Le plus digne poète du Latium nous fournit dans sa célèbre églogue, intitulée *Pollion*, l'une des plus éclatantes preuves de la tradition primitive prophétique concernant la naissance miraculeuse du Messie promis.

Les plus grands hommes dans les lettres et dans les sciences sacrées, tels que Eusèbe, Constantin-le-Grand, Lactance. S. Augustin, Pope, appelé l'*Homère anglais*, le comte de Maistre, le chevalier Drach, et beaucoup d'autres, qui ont examiné ce chant pastoral de Virgile, y reconnaissent, sans hésiter, l'ex-

pression des prophéties orientales, hébraïques, sibyllines, touchant le prochain avènement de Jésus-Christ. Les Prophètes Hébreux avaient depuis longtemps annoncé au peuple de Dieu le Messie libérateur. Les Sibylles, soit qu'elles n'eussent fait que répéter en d'autres termes analogues ce qu'avaient annoncé les Prophètes Hébreux, soit que Dieu eût voulu qu'elles-mêmes fissent aussi connaître d'avance aux Gentils le Christ-Sauveur, avaient exprimé dans leurs Livres les mêmes prédictions. Virgile, dans son Eglogue, se faisant l'écho de tous ces oracles, relatifs au Messie, consignés dans les livres Sibyllins et dans les monuments de tout l'Orient, comme dans les livres sacrés des Hébreux, a, dans une poésie harmonieuse, célébré la *prochaine* apparition ou naissance du grand Restaurateur de toutes choses, *la création d'une ère nouvelle, d'un nouvel ordre social, l'avénement du Fils même du Dieu souverain, la joyeuse venue de la Vierge, objet* des *antiques prédictions* des *Sibylles* et des *Hébreux.* Il parle d'*un Enfant surnaturel,* mystérieux, *qui appartient aux habitants de l'Empirée,* et *devant lequel se courbe la nature entière.* Cet enfant *est un rejeton du ciel qui daigne descendre en terre du haut du séjour de la gloire.*

Jam nova Progenies cœlo demittitur alto.

Il est *le grand fils de Jupiter, participant aux vertus de son père.*

Cara Deum Soboles, magnum Jovis incrementum.

Il *sera la Paix du monde,* ou le *Pacificateur universel,* qualité que les Prophètes Hébreux exaltaient singulièrement. Il *brisera le Serpent et détruira l'effet de son venin,* c'est-à-dire, il enlèvera à Satan, qui est l'*Antique Serpent,* sa puissance et son règne; *il effacera l'ancienne tache originelle, et il en délivrera le genre humain. Il ramènera l'âge d'or et le bonheur parfait. La malédiction* qui pèse sur la terre *disparaîtra.* Il *sera l'auteur de l'expiation universelle,* de *la jus-*

tice, de *la paix*, de *toute vertu. Son sceptre s'étendra sur tout l'univers. Tout cela doit s'accomplir à cette époque-là même*; cela est marqué expressément dans les livres de la Sibylle de Cumes :

Ultima Cumæi venit jam Carminis ætas.

D'après les termes de ces oracles on était donc à la veille de l'avènement du Sauveur du Monde, du Rédempteur des hommes. Virgile ne l'atteste pas seul à cette époque. Suétone et Tacite le témoigneront pareillement. Le poète romain n'a célébré que l'Enfant divin ; ou s'il a composé son chant pastoral pour la naissance de quelque enfant de distinction, « il en résulte seulement, dit M. de Maistre, que Virgile, pour faire sa cour à quelque grand personnage de son temps, appliquait à un nouveau-né les Prophéties de l'Orient. »

LES SIBYLLES OU PROPHÉTESSES DES GENTILS

Ont annoncé d'avance l'avènement du Christ et plusieurs faits miraculeux de sa vie.

(900-300-200 ans avant Jésus-Christ.)

I.

Les *Sibylles*, du mot grec Σιος Βουλη, *Jovis consilium*, *le Conseil de Dieu*, étaient, selon les anciens [1], les *Prophétesses des Gentils*, comme plusieurs saints hommes et plusieurs saintes femmes d'Israël, inspirés de Dieu, ont été les Prophètes et les Prophétesses des Hébreux. Elles prédisaient l'avenir et annonçaient aux peuples des vérités importantes, et notamment la venue et quelques actions de Jésus-Christ. On en compte ordinairement dix :

[1] S. Theophil. Antioch., ad Autolycum, l. 2, apud Baronium, *Annal.*, *in apparatu n.* 18.; S. Hieron., *adv. Jovinian.*, *l.* 1.

La première et la plus ancienne est la *Delphique*, que quelques-uns appellent *Artémis*. Elle vivait longtemps avant la guerre de Troie, et des auteurs croient que Homère a inséré plusieurs de ses vers dans son Iliade. C'est la même que Diodore de Sicile nomme *Daphné*, fille de Tirésias.

La deuxième est l'*Erythréenne*, née à Erythra, en Ionie.

La troisième est la *Cumæenne*, qui était de Cimmérie, petit canton d'Italie, près de Cumes.

La quatrième est la *Cumane*.

La cinquième, qui était de l'île de Samos, avait nom *Euryphile*, selon Eusèbe, et *Erythrée*, selon le sentiment de Solin: Elle vivait du temps de Numa Pompilius, roi des Romains.

La sixième est l'*Hellespontique*, qui était originaire de Marpessa, dans l'Hellespont.

La septième, la *Lybique*, était du pays de la Lybie, d'où elle tire son nom.

La huitième est la *Persique*. S. Justin, martyr, croit qu'elle était fille de l'historien Bérose ; d'autres ajoutent qu'elle était juive, qu'elle se nommait *Sambethia*, et qu'elle laissa vingt-quatre livres où elle parlait de l'avènement du Messie.

La neuvième, qui est la *Phrygienne*, publia ses prédictions à Ancyre.

La dixième, qui est la *Tiburtine*, était de Tivoli, se nommait *Albunée* et était honorée comme une déesse.

L'histoire romaine[1] parle de neuf volumes que la Sibylle Cumane présenta à Tarquin-le-Superbe, en lui demandant trois cents écus. Tarquin ne voulut pas donner cette somme ; alors elle en brûla trois de neuf, et lui offrit les six autres pour le même prix. Tarquin la renvoya comme une folle et se moqua d'elle. Elle en brûla encore trois en sa présence, et lui demanda s'il voulait lui donner les trois cents pièces d'or pour

[1] Dyonisius Halicarn., *l.* 4 ; Aulu-Gell., *l.* 1, *c.* 19, *Noct. Attic.;* Lactant. *de falsa relig., l.* 1, *c.* 6, et alii.

les trois autres qui lui restaient. Un procédé si extraordinaire fit soupçonner à Tarquin qu'il y avait là-dedans du mystère. Il envoya chercher les augures pour savoir leur sentiment ; ils répondirent qu'ils jugeaient, par certains signes, que ce qu'il avait méprisé était un présent des dieux ; qu'il était à regretter, qu'il n'eût pas acheté les neuf volumes ; ils le pressèrent de donner à cette femme ce qu'elle demandait pour les trois qui restaient. Il le fit : la femme livra ses trois volumes et recommanda de les conserver soigneusement, parce qu'ils contenaient les destinées de Rome. Après ces paroles, elle se retira, et on ignore ce qu'elle devint. Tarquin fit placer les trois derniers livres dans un coffre de pierre, qui fut porté au Capitole et conservé sous la garde de deux patrices, nommés *Duumvirs*. Les Romains les consultaient dans les malheurs, et lorsqu'il arrivait quelque prodige extraordinaire. On ne les ouvrait qu'en vertu d'un décret du Sénat.

Durant les guerres civiles de Marius et de Sylla, le feu ayant pris par hasard au Capitole, les livres Sibyllins furent consumés par les flammes. L'an 83 avant Jésus-Christ, le consul Scribonius Curion et son collègue proposèrent au Sénat d'envoyer des ambassadeurs en Grèce et en Asie pour recueillir les oracles de ces fameuses prophétesses. Octacilius Crassus et L. Valérius Flaccus furent députés vers Attalus, roi de Pergame, et rapportèrent environ mille vers grecs, qui passaient pour les prophéties de la Sibylle d'Erythrée ; on nomma une commission de quinze personnes instruites, pour en faire la révision, et quand on les eut vérifiés, on les mit dans le Capitole, nouvellement rebâti, à la place des livres qui y avaient été consumés lors de l'incendie du Temple.

Du temps d'Auguste [1], comme on avait fait plusieurs re-

[1] Tacite (*l.* 5, *Annal.*, *c.* 13), témoigne qu'il y avait des oracles Sibyllins et par conséquent des Sibylles, non-seulement à Erythrée, mais encore dans les diverses contrées de l'Univers, et il ajoute que, par un décret impérial de César-Auguste, ces oracles furent reconnus et vé-

cueils en divers lieux, on les vérifia de nouveau et on enferma dans deux cassettes d'or, dans le temple d'Apollon, ceux qu'on crut authentiques. On brûla les autres. Sous Tibère eut lieu la même révision et on condamna encore au feu plusieurs volumes. Il est certain [1] que tant qu'il y eut à Rome des empereurs païens, on garda toujours avec soin ces Oracles Sibyllins, que l'on consultait dans les nécessités pressantes.

Nous avons encore aujourd'hui dans la *Grande Bibliothèque des Pères* un Recueil de vers grecs, divisés en huit livres, que l'on appelle les *Oracles des Sibylles*, et qui ont été cités dans le deuxième siècle. Mais plusieurs savants doutent si ce sont bien les anciens livres Sibyllins. Ce sont, du moins, en grande partie, ceux que les Pères de l'Eglise ont cités contre les infidèles, et que l'on retrouve par fragments dans leurs ouvrages.

rifiés. Dion marque que ce travail se fit sous le consulat de Lentulus et de Marcellinus, l'an 736 de la fondation de Rome (environ 12 ans avant la naissance de J.-C.)

« Sanxit Augustus (dit Tacite, *l.* 5 *Annal.*), quem intra diem ad Præ-
« torem Urbanum ferrentur (oracula), neque habere privatim liceret.
« Quod a Majoribus quoque decretum erat, post exustum sociali bello
« Capitolium, quæsitis Samo, Ilio, Erythris, per Africam etiam ac Sici-
« liam et Italicas colonias carminibus Sibyllæ, seu una, seu plures
« fuere ; datoque Sacerdotibus negotio, quantum humana ope potuis-
« sent, vera discernere. »

L'historien païen Suétone s'exprime avec beaucoup de clarté sur la reconnaissance des oracles Sibyllins, qui fut faite à cette époque par César-Auguste :

« Postquam vero Pontificatum Maximum quem nunquam vivo Lepido
« auferre sustinuerat, mortuo demum suscepit : quidquid fatidicorum
« librorum Græci Latinique generis, nullis vel parum idoneis auctori-
« bus vulgo ferebatur, supra duo millia contracta undique cremavit;
« ac solos retinuit Sibyllinos, hosque delectu habito; condiditque
« duobus forulis auratis sub Palatini Apollonis basi. » Hæc Suetonius, *in Octav. Aug.*, *c.* 41. Baron., *Apparat.*, *n.* 22.

[1] Tacite, *Annal.*, *l.* 5, Suétone, *in Cæs. Aug.*, *c.* 41, Denys d'Halycarnasse, *Hist. Rom.*, *l.* 4; Cicéron, *de Divin.*, *l.* 2; Varron, *ex Lactantio*, *l.* 1, c. 6; Pline, *l.* 13, *c.* 13, etc., tous auteurs païens de cette époque, attestent que les oracles Sibyllins furent recherchés partout, examinés avec soin, puis publiquement et authentiquement reconnus par différentes commissions de savants païens. Vide Baron., *App.*, *p.* 7, 8, 9, et *Annal.*, *an.* 19, *n.* 2.

— Ces vers parlent prophétiquement de l'Incarnation, de la Naissance, de la Circoncision, de la Résurrection, de l'Ascension de Notre-Seigneur Jésus-Christ, presque aussi clairement que les Prophètes hébreux et que les Evangélistes. Ils décrivent le règne de Jésus-Christ sur la terre, ils désignent les empereurs romains, à peu près selon l'ordre de leur succession, depuis Jules-César jusqu'aux Antonins, et les principaux événements politiques et religieux des temps primitifs de l'Eglise.

II.

Ce qui a donné du crédit aux Oracles Sibyllins.

Platon [1], Aristote [2], Varron, Denys d'Halicarnasse, Cicéron, Tite-Live, etc. [3], parlent des Sibylles avec honneur.

« Sybillæ versus observamus (dit Cicéron [4]), quos illa furens « fudisse dicitur. Quorum Interpres, nuper (falsa quadam ho- « minum fama) dicturus in Senatu putabatur, cum quem re- « vera Regem habebamus, appellandum quoque esse Regem, « si salvi esse vellemus. Hoc si est in Libris, in quem homi- « nem, et in quod tempus est ? etc. Non esse autem illud car- « men furentis, cum ipsum Poema declarat (est enim magis « artis et diligentiæ, quam incitationis et motus) tum vero ea « quæ Ἀκροστιχὶς [5] dicitur, cum deinceps ex primis versuum « litteris aliquid connectitur, etc. »

Virgile avait pris des vers Sibyllins ce qu'il dit de la Naissance du Messie, car on ne peut [6] appliquer à d'autres ces vers de l'Eglogue IVe :

[2] Plato, *in Phædro.*

[2] Aristot., *De Admirandis.*

[3] Pausanias, Hygin, Plutarque, Arrien, Hérodote, Xénophon.

[4] Ex Ciceronis *l.* 2, *De Divinatione.*

[5] Constantin-le-Grand, *apud Euseb., l.* 8, *et in Orat. Constant. Magni*, rapporte les vers acrostiches de la Sibylle, qui ont rapport à Jésus-Christ.

[6] Calmet, etc. Baron., *App., p.* 9. — Saloninus, fils de Pollion, à qui

Ultima Cumæi venit jam carminis Ætas :
Magnus ab integro Sæclorum nascitur Ordo.
Jam redit et Virgo; redeunt Saturnia regna,
Jam nova Progenies cœlo demittitur alto, etc.

C'est de la même source que Suétone [1] avait appris que, *vers ce temps, devaient venir de la Judée ceux qui auraient l'empire du monde, suivant les prédictions de l'Orient.....*

Joseph, l'historien juif [2], qui vivait au temps de Vespasien, cite dans son histoire un passage des Sibylles, qui parlait du Déluge.

Clément d'Alexandrie [3] assure que S. Paul, dans ses Prédications, citait quelquefois les livres Sibyllins, et y renvoyait les Gentils. Cet ancien Père donne comme de cet Apôtre les paroles suivantes :

Prenez en main les livres des Grecs, lisez les Sibylles, et voyez ce qu'elles disent de l'unité d'un Dieu, et comment elles annoncent l'avenir, et vous y trouverez clairement le Fils de Dieu [4].

Les anciens Pères de l'Eglise ont cité les oracles des Sibylles, S. Justin, le martyr, Athénagore, S. Théophile d'Antioche, Tertullien, Lactance, S. Grégoire de Naziance, Eusèbe, S. Jérôme, *l.* 1, *adv. Jovin.*; S. Augustin, et divers autres saints Pères [5], s'en sont servis avantageusement contre les Païens;

Virgile appliqua par flatterie les oracles de la Sibylle, a été inconnu, et mourut peu de temps après sa naissance. Donc l'objet de la prophétie, consignée dans Virgile, n'est point le fils de Pollion.

[1] Suet., *in Vespasiano.*

[2] Josephus, *Antiq.*, *l.* 1, *c.* 5.

Clem. Alex., *Strom.*, *l.* 6.

[4] « De même, dit-il encore, que Dieu voulut sauver les Juifs, en leur « donnant des Prophètes, ainsi il suscita les plus Sages des Grecs, pour « qu'ils fussent des prophètes de ce peuple..., et il les sépara du com- « mun des hommes. »

Voir Calmet et Tillemont, *in Acta Apost.*, *c.* 17, *v.* 28; Cotelier, Baron., *App.*, *p.* 7, etc.

[5] L'empereur Constantin, *ap. Euseb.*, *Hist. eccl.*

ils en ont tiré des arguments favorables à la religion chrétienne [1].

S. Augustin, par exemple, dans le dix-huitième livre de la *Cité de Dieu*, *c.* 23, apporte, comme étant des Sibylles, ces vers prophétiques de la Vie et de la Mort de Jésus-Christ.

In manus iniquas Infidelium veniet,
Dabunt Deo alapas manibus incestis
Et oribus immundis expuent salivas venenosas,
Etc.

Le fréquent usage que les Pères et les premiers Chrétiens

[1] S. Justin rapporte que les Païens se montrèrent jaloux de l'avantage que les Chrétiens tiraient des oracles Sibyllins contre les faux dieux et contre tout le paganisme. C'est pourquoi ils excitèrent et déterminèrent les empereurs à en interdire la lecture et à punir de mort ceux qui continueraient de les lire. Voici les paroles mêmes de S. Justin, tirées de l'apologie qu'il adressa à l'empereur Antonin-le-Pieux :

« Opera autem, et instinctu malorum Dæmonum, mortis supplicium adversus Hydaspis et Sibyllæ aut Prophetarum lectores constitutum est; ut per timorem homines ab illis, quominus scripta ea legentes, rerum bonarum notitiam percipiant, sed in servitute eorum retineantur, absterrerentur, quod quidem efficere, et ad suum finem perducere nequiverunt. Non enim absque timore tantum hujusmodi scripta legimus; verum etiam vobis ad inspiciendum quæ in eis traduntur, ut videtis, offerimus, grata acceptaque omnibus fore scientes. Atque hoc etiam si paucis persuaserimus, maximum tamen inde feremus lucrum; nam, ut boni agricolæ, amplam a Domino capiemus mercedem. (Hæc Justinus, *ap. Baron.*, *App. p.* 7, 8.)

Ce qui montre encore qu'il n'y avait pas de sûreté pour les chrétiens à lire et à consulter les Livres Sibyllins, c'est un rescrit que l'empereur Valérianus, comme le rapporte le païen Flavius Vopiscus (*in Valer. imp.*), adressa au Sénat romain :

« Miror, *dit-il*, vos, Patres Sancti, tamdiu de aperiendis Libris Sibyllinis dubitasse, perinde quasi in Christianorum Ecclesia, et non in Templo omnium deorum tractaretis. » Hæc Vopiscus.

« Je suis surpris, honorables sénateurs, que vous ayez si longtemps « hésité à ouvrir les Livres des Sibylles, comme si vous eussiez délibéré « dans une assemblée de chrétiens et non dans le temple de tous les « dieux. »

Lactance *l.* 1, *c.* 6, Baronius, *App.*, *n.* 18, et divers auteurs, disent avec S. Justin, que Mercurius-Trismegistus, Hydaspes, et les Sibylles étaient les prophètes des Gentils, suscités pour annoncer aux nations païennes le futur avénement du Fils de Dieu.

ont fait des vers sibyllins leur ont fait donner par quelques-uns le nom de *Sibyllistes* [1].

Toutes ces autorités sont plus que suffisantes pour appeler notre attention sur ce qui a été dit par ces fameuses et anciennes prophétesses. L'Eglise catholique romaine n'a point dédaigné le témoignage des Sibylles; dans sa liturgie elle l'a rapproché de celui des Prophètes du vrai Dieu.

Teste David cum Sibylla :
David, ainsi que la Sibylle, attestent le grand Jugement!
(In Officio def.)

La plus célèbre de toutes est celle à qui les Grecs ont donné le nom d'*Erythrée*, parce qu'elle était née à Erythrée, en Asie-Mineure. Selon certains auteurs, comme elle quitta son pays, et vint s'établir à Cumes en Italie, les Latins lui ont donné le surnom de *Cuméenne*. S. Justin, martyr [2], dit qu'on prétendait qu'elle était Babylonienne d'origine « et fille de Bérose, l'his-« torien de Chaldée; que étant venue, on ne sait comment, « dans la Campanie, c'est là qu'elle rendait ses oracles dans « une ville nommée *Cumes*, qui est à six milles de Bayes. « J'ai vu l'endroit, ajoute-t-il, c'est un grand oratoire taillé « dans le roc, qui a été construit avec un grand travail; car il « est très-élégant et très-spacieux. Là, à ce que dirent les « habitants du lieu, qui le tiennent par tradition de père en « fils, cette Sibylle rendait ses réponses. Ils me montrèrent au « milieu de la grotte trois endroits creux taillés aussi dans le « roc, où ils disent qu'elle se baignait après les avoir remplis « d'eau ; que ensuite, s'étant vêtue, elle se retirait dans l'ap-« partement le plus enfoncé de la grotte qui était une espèce « de cellule aussi taillée dans le roc, et que s'y posant sur « un siége élevé, qui l'avançait au milieu, elle y prononçait « ses oracles. »

[1] *Vide* Origenem, *l.* VII *adv. Celsum.*, et apud Baron., *in apparatu*, *n.* 19.

[2] S. Justin, *cohortatio ad Græcos.*

Voilà ce que dit S. Justin de l'antre de la Sibylle de Cumes. On assure[1] qu'on l'a vu au même état jusqu'en l'an 1539, qu'un grand tremblement de terre, qui secoua toute la Campanie, et jeta du fond de la mer à Pouzolles, des montagnes de sable, de gravier, et d'une matière bitumineuse, qui abîmèrent cet antre de la Sibylle. Si celle dont parle S. Justin, est fille de Bérose le Babylonien, il faut qu'elle ait vécu depuis le règne d'Alexandre-le-Grand.

Clément d'Alexandrie parle de plusieurs sibylles, de celle de Phrygie, appelée *Diane*, qui partit ensuite pour Delphes, où elle rendit ses oracles. On cite d'elle ces trois vers :

O Delphi, quibus est Numen jaculator Apollo !
Veni ego, quo dicam mentem Jovis armi-potentis :
Frater Apollo mihi, sed cui succenseo fratri.

Le même Père dit que celle d'Erythrée s'appelait *Hérophila*; que c'est celle dont Héraclide de Pont parle dans son ouvrage *de Oraculis*. Il fait mention de celle d'Egypte, et de celle d'Italie, qui séjourna à Rome, et qui eut un fils nommé Evander, lequel bâtit dans la capitale de l'Italie le Temple des Lupercales. Il ajoute qu'il existait plusieurs livres d'oracles sibyllins. (*Oraculorum sunt Libri complures*).

Lactance[2] cite les paroles du célèbre Varron, et rapporte au sujet des Sibylles ce que nous en avons dit plus haut. S. Jérôme et d'autres Pères font observer qu'elles étaient vierges, et que le don de prophétie leur a été communiqué comme récompense de leur virginité. Toutefois l'une d'elles confesse qu'elle s'est rendue coupable d'un adultère.

— Lorsque nous considérons les éloges innombrables que les anciens Pères de l'Eglise ont donnés aux Sibylles, comme aux Prophétesses[3] que Dieu avait accordées aux Gentils ; lors-

[1] Onuphr., *lib. de Sibyllis et de Carminibus Sibyllinis.*

[2] Lactant., *Instit.*, *l.* 1, *c.* 6, et *De ira Dei*, *l.* 1, *c.* 22; et *De vera Sapientia*, *l.* IV, *c.* 15.

[3] C'est ainsi qu'elles sont appelées par S. Théophile, évêque d'Antioche, par Constantin-le-Grand, etc.

que nous faisons attention à l'usage qu'ils en ont fait, et au grand avantage qu'ils en ont tiré, dans les temps mêmes où l'Eglise commençait à s'établir dans le monde Païen, pour démontrer aux Idolâtres la vérité des dogmes de notre foi et la vanité des superstitions auxquelles les Gentils se livraient, — nous avons lieu de penser, que, de même que Dieu a forcé autrefois un faux prophète de la Gentilité, Balaam, a prédire clairement le Messie et les circonstances miraculeuses de son avènement, ainsi a-t-il pu, dans des temps plus rapprochés, contraindre de nouveau les Prophétesses de la Gentilité, à annoncer la venue du Fils de Dieu et plusieurs circonstances miraculeuses de sa vie divine. Par là le monde païen aura été convenablement préparé à recevoir la foi de Jésus-Christ, et la doctrine sévère de son Evangile.

Cette conclusion ne saurait être infirmée d'aucune manière, tant que les critiques du dernier siècle qui ont pensé le contraire, n'auront pas apporté de meilleures raisons à l'appui de leur sentiment[1].

La qualification de *femmes inspirées*, donnée aux Sibylles, est fondée sur l'exemple de plusieurs Pères, qui les appellent *Prophétesses*. S. Justin, comme S. Théophile et Constantin, disait que la Sibylle, *inspirée surnaturellement*, θεόθεν, *rendait des oracles*[2]. S. Jérôme assurait que *la chasteté virginale des Sibylles fut récompensée par le don de prophétie*[3]. L'opinion qui favorise cette interprétation, ainsi que l'authenticité des oracles Sibyllins, au moins pour le fond, est adoptée par M. Drach, dans son *Harmonie entre l'église et la synagogue*[4], et par plusieurs auteurs modernes. On peut voir sur ce point la

[1] Voir Baronius, *Annal. Ecclesiast.*, *in apparatu*, *p.* 447.

[2] *(Cohort. ad Gr. n.* 37.)

[3] S. Jérôm., *Adv. Jov.*, 1, 41.
« Quid referam Sibyllas, *dit-il*, quarum insigne virginitas est, et « *virginitatis præmium* divinatio ? »

[4] *T.* 2, *p.* 383, *Harm.*

préface du 3e tome des *Scriptores veteres* de S. Em. le cardinal Maï, et les deux dissertations de *Thorlacius*, intitulées, l'une : *Libri Sibyllistarum veteris ecclesiæ crisi, quatenus monumenta christiana sunt, subjecti* ; L'autre : *Conspectus doctrinæ christianæ, qualis in Sibyllistarum libris continetur.*

III.

ORACLES CHOISIS DES DIFFÉRENTES SIBYLLES [1]

TOUCHANT JÉSUS-CHRIST ET LA VIERGE SA MÈRE

Traduits du grec en vers latins, et publiés par le ministre Jean-Jacques GRYNŒUS.

I. — *Persica.*

Virgine matre satus, pando residebit Asello,
Jucundus Princeps, unus qui ferre salutem
Rite queat lapsis : tamen illis forte diebus,
Multi multa ferent immensi fata laboris.
Solo sed satis est oracula prodere verbo :
Ille Deus casta nascetur Virgine Magnus.

II. — *Libyca.*

Ecce dies venient quo æternus tempore Princeps
Irradians sata læta, viris sua crimina tollet,
Lumine clarescet cujus Synagoga recenti :
Sordida qui solus reseradit labra reorum,
Æquus erit cunctis, gremio rex membra reclinet,
Reginæ mundi, Sanctus, per sæcula vivus.

III. — *Delphica.*

Non tarde veniet, tacita sed mente tenendum
Hoc opus : hoc memori semper qui corde reponet,
Hujus pertentant cor gaudia magna Prophetæ
Eximii, qui virginea conceptus ab alvo
Prodibit, sine contactu maris. Omnia vincit,
Hoc naturæ opera : at fecit, qui cuncta gubernat.

IV. — *Cimmeria.*

In teneris annis facie præsignis, honore
Militiæ æternæ Regem, sacra Virgo cibabit

[1] Voir Tacite, *l.* 5, *c.* 13, *Annal.*, sur l'existence des Sibylles dans les diverses contrées de l'Univers. — Varron, et plusieurs auteurs avec lui, comptaient dix Sibylles.

Lacte suo ; per quem gaudebunt pectore summo
Omnia, et eo lucebit sidus ab orbe
Mirificum : sua dona Magi cum laude ferentes,
Objicient Puero, myrrham, aurum, thura Sabæa.

V. — *Samia.*

Ecce dies, quæ nigras tollet læta tenebras,
Mox veniet, solvens nodosa volumina vatum
Gentis Judææ, referunt ut carmina plebis.
Hunc poterunt clarum vivorum tangere Regem,
Humano quem Virgo sinu inviolata fovebit.
Annuit hoc cœlum, rutilantia sidera monstrant.

VI. — *Cumana.*

Jam mea certa manent, et vera, novissima verba,
Ultima venturi quod erant oracula Regis,
Qui toti veniens mundo, cum pace, placebit,
Ut voluit, nostra vestitus carne decenter,
In cunctis humilis, castam pro matre puellam
Deliget, hæc alias forma præcesserit omnes.

VII. — *Hellespontica.*

Dum meditor quondam, vidi decorare puellam
Eximio (castam quod se servaret) honore,
Munera digna suo, et divino numine visa.
Quæ sobolem multo pareret splendore micantem :
Progenies Summi, speciosa et vera Tonantis,
Pacifica mundum qui sub ditione gubernet.

VIII. — *Phrygia.*

Ipsa Deum vidi summum, punire volentem
Mundi homines stupidos, et pectora cæca, rebellis.
Et quia sic nostram complerent crimina pellem,
Virginis in corpus voluit demittere cœlo
Ipse Deus prolem, quam nuntiat Angelus Almæ
Matri, quo miseros contracta sorde lavaret.

IX. — *Europæa.*

Virginis æternam veniet de corpore verbum
Purum, qui valles et montes transiet altos.
Ille volens etiam stellato missus Olympo,
Edetur mundo pauper, qui cuncta silenti
Rexerit imperio : Sic credo, et mente fatebor :
Humano simul ac divino semine gnatus.

X. — *Tyburtina.*

Verax ipse Deus, dedit hæc mihi munia fandi
Carmine quod sanctam potui monstrare puellam,

Concipiet quæ, Nazareis in finibus, illum
Quem sub carne Deum Bethlemitica rura videbunt.
O nimium felix, cœlo dignissima mater,
Quæ tantam sacro lactabit ab ubere prolem !

XI. — *Agrippa.*

Summus erit sub carne satus, clarissimus atque
Virginis et veræ complebit viscera Sanctum
Verbum consilio, sine noxa, Spiritus Almi :
Despectus multis tamen Ille, salutis amore,
Arguet et nostra commissa piacula culpa :
Cujus honos constans, et gloria certa manebit.

XII. — *Erythræa.*

Cerno Dei natum, qui se demisit ab alto,
Ultima felices referent quum tempora soles :
Hebrea quem Virgo feret de stirpe decora.
In terris multum teneris passurus ab annis,
Magnis erit tamen hic divino carmine vates,
Virgine matre satus, prudenti pectore Verax [1].

TRADUCTION DES ORACLES SIBYLLINS.

I. — *La Sibylle Persane.*

Une Vierge lui donnera naissance ; une ânesse lui servira de monture. Ce Prince sera plein de mansuétude, il est l'unique Sauveur qui puisse procurer le salut aux hommes déchus. Dans

[1] Voici le rang qu'occupe chaque Sibylle dans la célèbre *Chronique d'Alexandrie*, p. 32 :
La Sibylle d'Erythrée, qui florit en Egypte 800 ans av. J.-C. ;
La Sibylle du pays des Hébreux (*Hebrea*) ;
La Sibylle du pays des Persans (*Persica*) ;
La Sibylle de Delphes (*Delphica*) ;
La Sibylle Cimmérienne (*Cimeria* seu *Adæna*) ;
La Sibylle de Samos (*Samia*) ;
La Sibylle de Rhodes (*Rhodia*) ;
La Sibylle de Cumes (*Cumana*) ;
La Sibylle de Libye (*Libyca*) ;
La Sibylle de Troie (*Trojana*) ;
La Sibylle de Phrygie, (*Phrygia*) ;
La Sibylle de Tibur (*Tiburtina*).
La *Chronique* ajoute que la Sibylle d'Erythrée était originaire de la petite ville d'Erythrée, près de *Scio*, et non loin de Stérée ; qu'aujourd'hui encore (c'est-à-dire au v[e] siècle), on visite le monument qui a été élevé en son honneur dans la ville d'Erythrée.

son temps, toutefois, plusieurs hommes supporteront d'immenses travaux qui procureront à plusieurs d'heureuses destinées. Mais il suffit d'avoir énoncé ces oracles par la parole seulement. Ce grand Dieu naîtra d'une Vierge sans tache.

II. — *La Sibylle de Libye.*

Les jours viennent où le Roi éternel réjouira la génération qui le verra apparaître, et délivrera les hommes de leurs crimes. Aux premiers rayons de cet Astre, la Synagogue sera éclairée. Seul il ouvrira les lèvres impures des coupables. Ce Roi sera plein de bonté envers tout le monde, il reposera ses membres fatigués sur le sein de la Reine du monde, sa mère; il sera saint et vivant dans tous les siècles.

III. — *La Sibylle de Delphes*

Il ne tardera pas à venir. On doit méditer dans son cœur ce grand œuvre de la délivrance du monde ; quiconque conservera dans son esprit le souvenir de ce mystère, sera comblé de la joie infinie qu'apportera le Prophète par excellence. Il sera conçu dans un sein virginal, sans contact humain : il apparaîtra et se montrera le maître absolu de la nature et des éléments. C'est lui qui les a créés, et c'est lui qui les gouverne.

IV. — *La Sibylle Cimmérienne.*

Dans ses tendres années, il apparaîtra beau de visage. Une Vierge nourrira de son lait Celui qui est le Roi de la Milice éternelle, Celui qui réjouit le cœur de tous les êtres vivants. Un astre merveilleux, venant de l'Orient, brillera sur son berceau; des mages lui apporteront de riches présents avec leurs adorations; ils lui offriront la myrrhe, l'or et l'encens de Saba.

V. — *La Sibylle de Samos.*

Voici le jour éclatant qui dissipera les noires ténèbres : le voici qui va venir jeter la lumière sur les obscurs oracles des Hébreux, comme le portent les traditions du peuple Juif. On pourra toucher le grand Roi des vivants, qu'une Vierge Immaculée portera sur son sein. Le Ciel annonce son avènement, les astres brillants nous le montrent déjà par leur éclat.

VI. — *La Sibylle de Cumes.*

Ils sont véridiques et infaillibles, mes derniers oracles, concernant le Roi qui est sur le point d'arriver. Revêtu de notre chair, ainsi qu'il l'a voulu, il se présentera pacifiquement dans le monde et plaira aux hommes. Il apparaîtra doux et humble. Il choisira pour être sa mère une Vierge chaste, dont la beauté surpassera celle de toutes les femmes.

VII. — *La Sibylle de l'Hellespont.*

Lorsqu'un jour j'étais plongée dans la réflexion, je vis qu'on environnait de l'honneur le plus distingué une Vierge, parce qu'elle s'était conservée chaste ; elle paraissait digne de sa distinction et de la divinité même. Elle devait enfanter un fils tout resplendissant d'éclat : c'est le Fils même du souverain Dieu, son Fils véritable et tout brillant de gloire, qui doit gouverner le monde sous son empire pacifique.

VIII. — *La Sibylle de Phrygie.*

Je vis le Dieu suprême résolu à châtier les hommes insensés et aveugles de ce monde rebelle. Et, comme nos crimes dépassaient toute mesure, il voulut envoyer son Fils du ciel dans le corps d'une Vierge ; un ange l'annonça à son excellente Mère. Ce Fils devait laver les malheureux mortels des souillures qu'ils avaient contractées.

IX. — *La Sibylle d'Europe.*

Le Verbe Eternel naîtra du sein d'une Vierge pure ; il franchira les vallées et les montagnes. Descendu du ciel étoilé, il viendra au monde au milieu d'une pauvreté volontaire, lui qui gouverne toutes choses par son commandement silencieux. Je le crois ainsi et je le déclarerai hautement. Sa naissance sera à la fois humaine et divine.

X. — *La Sibylle de Tibur.*

Le Dieu, qui est la vérité même, m'a chargé de prononcer ses oracles, et j'ai pu voir la Vierge sainte qui, sur les confins de Nazareth, enfantera Celui que les campagnes de Bethléem contempleront comme un Dieu revêtu de notre chair. Oh ! mille fois heureuse et digne du ciel, cette mère qui nourrira un tel Fils suspendu à sa mamelle sacrée !

XI. — *La Sibylle Agrippa.*

Le souverain Dieu naîtra environné de notre chair ; le Verbe Saint par la disposition de l'Esprit Excellent, remplira les entrailles d'une Vierge pure et véritable. Il sera néanmoins méprisé, et par amour de notre salut, il se chargera d'expier les fautes que nous avons commises. Sa louange durera perpétuellement, et sa gloire demeurera éternellement.

XII. — *La Sibylle d'Erythrée.*

Je vois le Fils de Dieu, qui descendra d'en haut, lorsque les derniers temps amèneront des jours heureux ; une vierge, descendue d'une noble race, le portera dans son sein. Il aura beaucoup à souffrir sur la terre, dès ses tendres années. Il sera néanmoins le grand Prophète prédit, ayant pour mère une Vierge, possédant la plénitude de la sagesse, de la bonté et de la vérité.

IV.

Les *Sibylles*, représentées dans les églises catholiques.

On trouve les Sibylles représentées dans un très grand nombre de monuments qui décorent les anciennes églises de la catholicité.

Ainsi, dans l'église Notre-Dame de Brou, on voit un groupe d'hommes et de femmes : ce sont les Sibylles complétant les grands et les petits Prophètes. C'est la Sibylle *Persique*, une lanterne en main et annonçant la venue du Messie ; c'est la *Libyque*, tenant un cierge allumé et présidant à la naissance du Christ, lumière du monde ; — la *Sibylle de Cumes*, qui tient une crèche et a prédit la naissance dans une étable ; la *Phrygienne*, qui porte un étendard, parce qu'elle a prophétisé la résurrection et la victoire du Christ. Les autres Sibylles portent d'autres attributs relatifs à l'objet de leurs prophéties.

Ce sujet des Sibylles mises en regard des Prophètes est fréquent au XII[e] siècle.

A Brou, les Sibylles sont encore sculptées en marbre au tombeau de Philibert-le-Beau. Les Sibylles sont sculptées à Autun, au retable dit *noli me tangere*, dans une chapelle de la cathédrale.

Sculptées au portail occidental de l'église de Clamecy (Nièvre), elles sont peintes sur verre à Saint-Ouen de Rouen, à la cathédrale de Beauvais, à la cathédrale d'Auch, à Dosnon, (au diocèse de Troyes).

Dans la cathédrale de Sens, une des Sibylles annonce à Auguste la naissance du Christ[1]. Elles sont sculptées sur les stalles en bois de Saint-Bertrand de Comminges, de la cathédrale d'Auch ; elles sont peintes en marqueterie contre le dossier des stalles provenant de l'ancienne chapelle de Gaillon, et

[1] Elles sont sculptées à la fin du XII[e] siècle dans la cathédrale d'Auxerre ; à des époques diverses dans les églises de Chaumont (Haute-Marne), d'Amiens, etc.

qui sont maintenant dans l'église de Saint-Denys; elles sont peintes sur parchemin dans plusieurs manuscrits, notamment dans les Heures d'Anne de France, fille de Louis XI, qui sont à la bibliothèque Royale, numéro 920.

Une chapelle dite des Sibylles est à l'entrée de Saint-Jacques de Dieppe ; elle renferme douze niches qui devaient être occupées par les statues des douze Sibylles. — Des chapelles de ce nom existent à l'abside de Saint-Etienne de Châlons (Marne). Voilà ce qui se trouve en France.

Il en est de même en Allemagne, aux stalles de la cathédrale d'Ulm, entre autres.

En Italie, Michel-Ange et Raphaël se sont exercés sur ce beau sujet, (dont parlent S. Augustin, Lactance, S. Jérôme, etc.). Vincent de Beauvais les nomme dans son *Speculum universale*.

Une iconographie des Sibylles, dit M. Didron[1], a qui nous empruntons ces documents, ne serait pas sans intérêt, et l'on doit attendre des détails curieux à cet égard d'un travail que prépare M. Ferdinand de Guilhermy.

Les Sibylles sont pareillement représentées dans les églises de Rome, comme des vierges dignes d'honneur et de vénération, et comme inspirées surnaturellement.

Saint Pie V fit exécuter les dix statues des dix Sibylles[2] qui se voient dans les niches autour de la maison de la Sainte Vierge et de la Basilique de Lorette.

Au XVI^e^ siècle, où elles étaient dans leur gloire, non-seulement les Sibylles couvraient les parois ou les vitraux des églises et des cathédrales de la chrétienté, les marges des manuscrits ou des livres à miniatures et des ouvrages de l'imprimerie, mais elles jouaient un rôle dans les spectacles religieux, dans les représentations liturgico-théâtrales, dans les galeries des hôtels, etc.

[1] Voir M. Didron, Iconographie chrét. *hist. de Dieu*, *p.* 293.
[2] M. Lecanu, *Vie de la Sainte-Vierge*, *p.* 416.

CICÉRON

Le plus célèbre des orateurs romains, — florissant cinquante ans avant Jésus-Christ, — témoin des oracles qui annonçaient l'avènement prochain du Messie.

(60-43 ans avant J.-C.)

Cicéron (*Marcus Tullius Cicero*), le prince de l'éloquence parmi les Latins, né à Arpinum l'an 106 avant Jésus-Christ, d'une famille de chevaliers peu connue, se forma de bonne heure à l'éloquence en étudiant la rhétorique et la philosophie sous les meilleurs maîtres d'Athènes et de Rome ; à 30 ans il fut nommé questeur en Sicile. Il fut élevé au consulat l'an 63 avant Jésus-Christ ; il découvrit et fit échouer la conspiration de Catilina et fut proclamé par le Sénat *Père de la Patrie*. Après avoir défendu plusieurs causes célèbres, il fut nommé au gouvernement de la Cilicie, (52 ans avant Jésus-Christ), et obtint dans cette province des succès militaires qui lui valurent de la part de ses soldats le titre d'*Imperator*.

Pendant la guerre civile, il s'attacha au parti de Pompée ; mais après la bataille de Pharsale il abandonna quelque temps les affaires et consacra ses loisirs à la composition de ses plus beaux ouvrages de philosophie. Après le meurtre de César, auquel il était resté étranger, Cicéron se déclara contre Antoine, l'attaqua avec violence dans ses *Philippiques*, (45 ans avant Jésus-Christ), et se rapprocha du jeune Octave, le croyant moins dangereux pour la liberté. Mais lorsque celui-ci eut formé avec Antoine et Lépide cette ligue connue sous le nom de *Triumvirat*, il n'eut pas honte d'abandonner Cicéron à la haine d'Antoine, qui envoya des sicaires pour le mettre à mort. Ils le tuèrent à Formies ; Cicéron leur livra sa tête sans vouloir résister (43 ans avant Jésus-Christ). Il avait 64 ans.

Cet orateur-philosophe, qui n'a point d'égal chez les Romains,

eut connaissance des oracles Sibyllins qui annonçaient le Roi-Messie, le futur Dominateur de l'univers. Dans son traité *De divinatione, lib.* 2, il rapporte une prédiction Sibylline, l'interprète, et dit que *les hommes ne pourront être sauvés qu'en accueillant ce Roi Universel*; et bien que sa passion pour le système républicain, le porte à attaquer cette prédiction, et à ne l'envisager que comme une invention humaine, faite pour tromper le monde, néanmoins il reconnaît et constate que *les temps prédits sont arrivés*, et que *le moment approche où doit s'accomplir une prophétie qui vient des livres Sibyllins, et qui est sur toutes les lèvres.*

Cicero, de Rege Venturo Sibyllinum recitat vaticinium, ejusque interpretationem, quod aliter homines salvi esse non possent, nisi eumdem Regem exciperent, ac licet ipse Reip. studiosissimus illud ut humanum inventum ad invadendam rempublicam detestetur; quodque ejus rei certum tempus non fuisset definitum, eam ad decipiendum dicat adhibitam esse latebram obscuritatis; tamen ipsa adesse tempora, ex iisdem carminibus ore multorum jactari solitum, manifestum facit[1].

Le même Cicéron[2] observe que Marc-Antoine s'appuyant sur la teneur des oracles Sibyllins, mit sur la tête de César *la couronne royale*, destinée à un Dominateur universel, plus grand et plus puissant.

On rapporte[3] que Lentulus aspira aussi à cette royauté prédite par les Sibylles, et que ce fut pour cette raison qu'il se jeta dans le parti de Catilina.

Mais, quoique Cicéron fût l'ennemi déclaré de la tyrannie et de la royauté, ce grand philosophe avait toutefois conçu une telle idée de la monarchie universelle prédite par les Sibylles, que, dans son *livre de la République*, il témoigne qu'il verra avec joie arriver *le royal et céleste Auteur d'une législation*

[1] Sic Baronius, *in apparatu, n.* 23.

[2] Cicéron, *Philipp.* 2.

[3] Luc. Flor., *lib.* 4, *c.* 1.

nouvelle et universelle, et il ajoute qu'il se sent tout disposé à lui payer le tribut, aussitôt qu'il apparaîtra.

CÉSAR-AUGUSTE

Empereur romain, — successeur de Jules-César, — contemporain des merveilles de la Nativité de Jésus-Christ, — prenant part aux grands événements qui ont signalé l'avènement du Messie.

(Né l'an 63 avant J.-C. — Mort l'an 14 de J.-C.)

Il est des hommes dont la destinée est providentielle et mystérieuse, dont l'histoire est digne d'admiration et pleine d'enseignements. Sans le savoir, *César-Auguste* a concouru, conduit par la Providence, à l'accomplissement dans la personne de Jésus, des anciens oracles prophétiques, relatifs au Messie. Les *Actes publics* de ce Prince, enregistrés dans les archives de l'empire et dans les historiens du temps, ont servi à constater, devant l'univers entier, plusieurs grands faits relatifs à la Nativité de Jésus-Christ, qui sont la réalisation manifeste des anciennes Prophéties des Hébreux. Indiquons quelques-uns de ces événements.

Caïus-Julius-César-Octavianus-Augustus, né l'an 63 avant Jésus-Christ, d'Octavius et d'Accia, nièce de Jules-César, vainqueur de tous ses ennemis, élevé à l'empire l'an 29 avant Jésus-Christ, maître du monde et Pacificateur des peuples, fut *d'abord* le Prince qui, enlevant aux descendants du Patriarche Judas la couronne de la Judée pour la remettre à un prince étranger, à *Hérode l'Ascalonite*, accomplit ainsi le célèbre oracle de Jacob [1], concernant l'époque de l'avènement du Messie. *Ensuite*, ce fut principalement ce Prince qui, fondant cette quatrième et puissante monarchie prédite par Da-

[1] Gen. XLIX. 10.

niel [1], envahissant, comme un torrent destructeur, les trois grands empires de Nabuchodonosor, de Cyrus et d'Alexandre-le-Grand, et réalisant plusieurs autres particularités annoncées en détail par le Prophète, démontra de la sorte que l'époque prophétiquement désignée pour la venue du Christ était arrivée, et que bientôt tout le vaste empire romain serait lui-même englouti dans l'universelle Domination du Messie.

Troisièmement. Ce fut cet empereur qui ordonna le dénombrement universel dont il est parlé dans l'Evangile de S. Luc [2], dénombrement qui obligea la sainte Vierge et S. Joseph à se transporter de Nazareth à Béthléem, où Jésus-Christ prit naissance. Il était nécessaire que Jésus naquît dans cette dernière ville, pour que les anciens oracles fussent vérifiés. Or, cet accomplissement eut lieu par suite de l'édit de César-Auguste.

Quatrièmement. Selon une tradition assez communément accueillie [3], Auguste reçut de quelques sanctuaires d'idoles des réponses qui lui firent connaître la divinité et la puissance suprême du Christ nouvellement né [4]; il vit lui-même des signes manifestes [5] qui lui indiquaient le Fils de la Vierge, et il lui rendit hommage [6].

[1] Dan. *II*, 40 *et suiv.*

[2] S. Luc. II. 1.

[3] Voir la *Christologie*, *l.* 2.

[4] Suidas, *Voce Augusti.* Cedrenus, *in comp. hist.*; apud Nicephor. *l.* 1. *c.* 17, *hist. Eccl.* et apud Baronium, *appar. ad annal.*, *n.* 25; et d'autres auteurs témoignent que César-Auguste, déjà vieux, fit un voyage exprès dans la Grèce, pour y consulter l'Oracle de Delphes sur son successeur à l'Empire. L'oracle se tut longtemps; mais enfin, vaincu à force de prières et de sacrifices, il fit cette réponse :

Me puer Hebræus, Divos, Deus ipse, gubernans,
Cedere sede jubet; tristemque redire sub Orcum.
Aris ergo dehinc tacitus absedito nostris.

« Un Enfant hébreu, à qui tous les dieux obéissent, et qui est Dieu « lui-même, me force à sortir d'ici, et m'exile tristement dans les Enfers. Ainsi, César, retirez-vous en silence de mes autels. »

[5] *Ibid.*

[6] On ajoute, (Nicéphor. *ibid.*, l. 1, *c.* 17; et Suidas, *in Augusto*; Baro-

Cinquièmement. Revêtu de la dignité de Souverain-Pontife des Romains, il dut s'occuper de ce qui concernait la religion. Un de ses premiers soins fut de faire examiner les livres Sybillins [1], qui étaient alors très communément répandus. Il fit brûler tout ce qui ne lui paraissait pas bien authentique. Il ne conserva que ceux qui portaient le nom de quelques Sybilles, et qu'on regardait généralement comme leur ouvrage. Ceux qu'il conserva, après un examen sévère, furent placés dans deux cassettes d'or, sous le piédestal de la statue d'Apollon, dont le temple était bâti dans l'enceinte du palais. Or, les oracles des Sybilles parlaient du Messie à venir, de son règne et des circonstances de son histoire, comme le témoignent tous les Pères primitifs et les Docteurs des siècles postérieurs. Par là, Auguste a fourni un argument de plus pour établir, aux yeux des Païens, la Vérité évangélique. Cette preuve fit, en effet, une très grande impression sur l'esprit des Gentils et ne

nius, *in Apparatu*, *p.* 17; — Ribadeneira, *flores SS. p.* 2); à ce qui précède, que, de retour à Rome, Auguste, averti par la Sybille, vit au milieu des airs la figure de la Mère de Dieu, rayonnante de gloire, et tenant son fils dans ses bras. C'est pourquoi ce prince fit élever dans le Capitole un autel magnifique à l'honneur de Jésus-Christ, avec cette inscription :

ARA PRIMOGENITI DEI ! « *C'est ici l'autel du Fils unique de Dieu !* »

A Rome, la place de cet autel est regardée et vénérée comme un monument authentique. L'an 1150, le pape Anaclet la fit entourer de quatre colonnes. Ensuite, en 1605, un évêque romain, Girolamo Cintelli, y construisit une coupole magnifique, où les peuples viennent vénérer la mémoire de l'Enfant Jésus Cette sainte chapelle se voit sur le Mont Capitolin dans l'église d'*Ara Cœli*, à peu de distance du Grand Autel. (*Roma moderna*, 1689, *p.* 424). En France, nous voyons cette même tradition représentée sur les antiques vitraux de nos églises, par exemple, à S. Parres-aux-Tertres, près de Troyes, etc.

Elle est fondée sur le témoignage de plusieurs historiens, 1° d'*Eusèbe* (*in Litteris*, d'après Casaubon); 2° de *Timothée le-Sage*, chronographe du IIIe siècle, appelé par Hésychius, Θεοφιλεστατος χρονογραφος ; 3° de *Jean Malalas*, historien d'Antioche, *l.* 10, *p.* 98 *au* 23e *vol. des écrivains de l'histoire Bysantine* 1733; 4° de *Suidas*, *loc. cit.*; 5° de *Cédrenus*, *in chronico* ; 6° de Nicéphore, *loc. cit.*; 7° de Baronius, etc. *Voir* Ann. *Ph. Chr. n.* 79, *p.* 65.

[1] Sueton. *in Octav.*; Dio Cassius, *l.* 54.

contribua pas médiocrement à leur conversion. Ce fut, d'après les livres Sybillins que Virgile a pu chanter d'avance la naissance de Jésus.

Sixièmement. Auguste, ayant appris que Hérode-l'Ancien, par crainte de se voir dépossédé de son trône par le Messie, avait fait mourir tous les enfants de Béthléem et avec eux, ses fils, *Alexandre*, *Aristobule* et *Antipater*, Auguste, disons-nous, blâma la conduite barbare du roi de Judée, et dit à ce sujet, comme le rapporte Macrobe [1], qu'*il valait beaucoup mieux être le pourceau d'Hérode que son enfant.*

L'histoire de César-Auguste et celle de divers événements accomplis sous son règne mémorable, présentent plusieurs preuves démonstratives du caractère messianique de Jésus-Christ. Elles sont signalées dans le cours de cette *Christologie*, chacune en son lieu particulier.

TIBÈRE

Empereur des Romains, — considéré comme témoin médiat, — contemporain des miracles et du caractère divin de Jésus-Christ.

L'empereur *Tibère* (*Claudius-Tiberius Nero*), fils de Livie, femme d'Auguste et de Tibère Néron, de la famille patricienne des Claude, fut adopté par César-Auguste, l'an 4 de Jésus-Christ et régna vingt-deux ans, sept mois, sept jours. Ce Prince était né avec un génie puissant. Valeureux, prévoyant, habile, et ferme dans sa volonté, si le temps de son passage sur la terre eût eu lieu à une autre époque, dit un auteur contemporain, il aurait peut-être marqué sa page dans l'histoire romaine avec de la gloire, au lieu de la souiller avec du sang. D'un autre côté, triste et

[1] Macrob., *Saturnal.*, *l.* 2, *c.* 4.

sombre par tempérament, orgueilleux par la conviction qu'il avait de l'infimité des autres, violent et haineux par une aigreur de caractère dont il s'était fait une nécessité politique, cet homme redoutable faisait trembler les Romains ; il les enchaîna pour les tyranniser ; il fit périr tous ceux qui lui portaient ombrage. Il gouverna avec une autorité despotique. Malgré ses cruautés et ses infamies, le Peuple-roi l'appelait le *divin Tibère* ; on lui disait : *Votre Eternité* ! Autocrate absolu, il était encore le Grand-Prêtre du Paganisme : il avait été, durant soixante ans, le Souverain Sacrificateur et le Pontife des idoles. Ce n'est pas notre dessein d'entrer dans le détail de la vie et des actions de ce Prince ; il nous suffit d'avoir donné une connaissance générale de son caractère et de la trempe de son esprit, afin que nous puissions juger de la valeur de son sentiment sur les faits de Notre-Seigneur dont il était contemporain.

Voici comment ce Prince eut connaissance des prodiges et de la divinité de Jésus.

C'était la coutume[1] des Gouverneurs et des Magistrats romains de dresser des procès-verbaux et des actes des jugements qu'ils rendaient, et de tout ce qui se passait de remarquable dans leurs provinces, pour l'envoyer à l'empereur. L'on ne manqua pas d'en dresser de ce qui concernait Notre-Seigneur. On y lisait[2] les miracles qu'il avait faits, l'histoire et les circonstances de sa Passion, et jusqu'au partage que les soldats se firent de ses vêtements ; le triomphe du Christ sur la mort, ses Apparitions, le nombre de ses Disciples. La Résurrection[3] et l'Ascension de Jésus-Christ étaient devenus ensuite si célèbres, qu'il n'y avait personne dans la Palestine qui n'en parlât. Cette notoriété obligea Pilate d'en informer Tibère.

[1] Euseb., *l.* 2, *c.* 12, *p.* 40. — Casaubon, exercit. — Baron., an 34.

[2] S. Justin., 2 *Apolog.*, *p.* 84-76.

[3] Euseb., *l.* 2, *c.* 2.

Et cet empereur [1] apprit, par ce moyen, les preuves miraculeuses que Jésus-Christ avait données de sa divinité. Il sut qu'en effet un grand nombre de personnes le regardaient comme un Dieu [2].

S. Justin (an 105-150) avait vu, comme on le croit, les *Actes mêmes* de Pilate, qu'il cite touchant la mort de Jésus-Christ, puisqu'il y renvoie les empereurs, le Sénat et tous les Romains, à qui il adresse sa grande Apologie. Tertullien parle aussi de la *Relation de Pilate à Tibère* comme d'une chose dont il était pleinement assuré.

Ce savant auteur [3], après avoir fait un récit sommaire de la Vie, de la Mort, de la Résurrection et de l'Ascension de Jésus-Christ, ajoute que Pilate avait fait un rapport de tous ces faits à l'empereur Tibère. Il assure en même temps que ce gouverneur avait assez de lumière pour embrasser le Christianisme, s'il n'eût écouté que la voix de sa conscience. Il faisait le récit [4], non-seulement de ce qui regardait Jésus-Christ, mais il parlait [5] encore de la Religion chrétienne et des miracles que les Disciples de Jésus faisaient au nom de leur Maître. — De plus, d'anciens auteurs citent *deux lettres* [6] que le Gouverneur de Judée a écrites à l'empereur sur les mêmes faits, pour lui en annoncer immédiatement l'accomplissement [7].

[1] Tertull., *Apol. c.* 5.

[2] Euseb., *p.* 40.

[3] Tertull., *c.* 21.

[4] Euseb., *in Chron.*

[5] Oros., *l.* 7, *c.* 4.

[6] Bibl. PP. t. 7.; Hegesipp.; Baron., 34; Marcell., disc. B. Petri. *ap. Florentini, p.* 105, 112; Sixt. Sinens., *l.* 2, *p.* 123.

[7] Ces Lettres ont été écrites aussitôt après les faits et les événements accomplis, c'est-à-dire l'an 33, tandis que les *Actes* authentiques de l'administration de Pilate ne furent rédigés que l'an 36 de Jésus-Christ, selon la *Chronique* d'Eusèbe. Toutefois, certains manuscrits de cette *Chronique*, mettent la vingt-unième année de Tibère, c'est-à-dire la trente-cinquième de Jésus-Christ.

Tibère, après avoir été si particulièrement instruit par son procurateur Pilate, de ce qui regardait la personne et les miracles de Jésus-Christ, ne pouvait avoir conçu au sujet du Christ que des sentiments favorables et une haute idée de sa puissance surnaturelle. Aussi, cet empereur écrivit-il de toutes ces choses au Sénat, et même d'une manière qui témoignait assez clairement qu'il les approuvait, et que sa volonté était qu'on décernât les honneurs divins à Jésus-Christ.

Néanmoins, le Sénat rejeta pour lors le culte et l'adoration du Sauveur, soit pour flatter Tibère en ne voulant pas accorder à un autre des honneurs que ce Prince avait refusés pour lui-même [1], lorsque le Sénat avait voulu les lui déférer ; soit, sous le prétexte de maintenir son autorité [2], parce que d'autres avaient adoré le Christ, sans avoir obtenu préalablement la permission de ces hauts magistrats, qui prétendaient [3] qu'un Dieu devait dépendre de leur puissance, et n'être Dieu que par leur agrément et par leur autorisation. Mais dans l'ordre providentiel de Dieu, la véritable raison de ce refus était que Jésus-Christ voulait démontrer hautement qu'il n'avait nul besoin de l'assistance des hommes pour établir sa Loi évangélique par tout l'univers, et ensuite qu'il [4] voulait être reconnu pour seul et unique Dieu, sans être ignominieusement mêlé à une multitude de fausses divinités, qui n'avaient de pouvoir et de majesté, qu'autant qu'il plaisait aux hommes de leur en attribuer.

Malgré ce refus du Sénat, Tibère [5], persistant dans sa volonté, continua à témoigner de l'inclination pour les chrétiens, et menaça même de la mort ceux qui les accuseraient et qui, injustement, leur feraient de la peine.

[1] *Quia in se non probaverat.*

[2] S. Chrysost., *hom.* 26, *in* 2 *Cor.*, *p.* 740.

[3] Tertull., *Apolog.. c.* 5, *ap.* Till., *t.* 1, *p.* 152.

[4] S. Chrys., *ibid. hom.* 26, *in* 2 *Cor.*

[5] Tertull., *apol. c.* 5 ; Euseb., *in Chron, p.* 41, *etc.*

Tel est le côté sous lequel ce puissant et habile empereur se présente aux yeux des âges chrétiens comme témoin contemporain et non suspect de la vérité historique, en même temps que de la supernaturalité des œuvres de Jésus.

ANTIPATER

Iduméen, — gouverneur de la Judée, — père de la race Hérodienne, qui se saisit du sceptre de Juda, — présentant la preuve de l'accomplissement des prophéties dans la personne de Jésus.

Antipater, fils d'*Antipas* ou *Antipater*, était Iduméen de nation, et, par conséquent, étranger à la race de Jacob et de Juda [1]. L'historien Josèphe affirme qu'Antipas, père d'Antipater, était gouverneur d'Idumée. Africanus assure que ce même Antipas, iduméen, avait été concierge du temple d'Apollon. Son fils, Antipater, était riche, habile, entreprenant, ami d'Hyrcan et ennemi d'Aristobule, à qui sa puissance était devenue suspecte. Il persuada à Hyrcan de se retirer auprès d'Arétas, roi des Arabes, qui s'entremit pour le rétablir dans le royaume de Judée. Depuis il vint trouver Pompée, de la part d'Hyrcan, et servit utilement Scaurus dans l'Arabie. Il y avait épousé une femme de qualité, nommée *Cypris*, dont il eut quatre fils : *Phasaël*, le roi *Hérode*, *Joseph*, *Phéroras*, et une fille nommée *Salomé*. Par l'ordre d'Hyrcan, il conduisit trois mille hommes à César, dans la guerre d'Egypte qui avait éclaté entre lui et Pompée ; ce secours, joint à la valeur et à l'habileté de l'officier iduméen-juif, contribua puissamment au gain de la bataille qui se livra dans le Delta. César, pour récompenser la belle conduite d'Antipater, le confirma dans le gouvernement de la Judée, et lui offrit des emplois plus consi-

[1] Joseph., *l.* 14 *antiq. Jud.*, *l.* 1, *de bello Judæorum.* Nicepb., *hist. eccl.*, *l.* 1, *c.* 9. « Fuit Herodes paterno genere Idumæus ; materno au- « tem, Arabs. » (*ex Josepho*).

dérables. Il donna le gouvernement de Jérusalem à Phazaël, son fils aîné, et celui de la Galilée à Hérode. Un certain Malchus, jaloux du pouvoir d'Antipater, qu'augmentait encore la position élevée de ses fils, gagna un échanson et le fit empoisonner au milieu d'un festin, l'an 43 avant Jésus-Christ. Hérode vengea cette mort et bâtit, en l'honneur de son père, la ville d'Antipatride.

L'origine étrangère d'Antipater, souche de la famille des Hérode, qui s'emparèrent du sceptre de Juda, est un fait démonstratif de l'accomplissement du célèbre oracle de Jacob dans la personne de Jésus. En effet, le patriarche Jacob [1] avait annoncé prophétiquement, que *les enfants de son quatrième fils, Judas, conserveraient le pouvoir royal jusqu'à la venue du Messie* ; mais qu'*à l'avènement du Christ, ils cesseraient de le posséder*. Or, la postérité de Judas, fils de Jacob, ayant, conformément à cette prophétie, constamment donné des souverains à la Judée, jusqu'au temps de la Nativité de Jésus-Christ, c'est-à-dire durant 1650 ans, et, à cette époque, le sceptre lui ayant été enlevé pour passer en des mains étrangères, il s'ensuit nécessairement que l'oracle était accompli dans la personne de Jésus, et que celui-ci était le Christ, attendu et prédit par Jacob. Car il n'est personne autre que lui qui ait accompli ce qui est marqué dans la prophétie. Par exemple, il n'est personne, autre que lui, qui *ait possédé l'assemblée des nations*, selon les termes prophétiques.

Ce seul fait est une démonstration de la divine mission de Jésus-Christ. Antipater, avec son origine iduméenne et profane, avec sa femme d'origine arabe, avec ses enfants absolument étrangers à la race de Judas et de Jacob, paraît donc ici comme témoin irrécusable de la réalisation complète d'un oracle fameux, consigné clairement dans les livres sacrés de la Synagogue.

[1] Jacob., *in Gen.*, *c.* 49. 10.

HÉRODE L'ANCIEN ou L'ASCALONITE

ROI DE LA JUDÉE

Témoin des merveilles opérées à la Nativité du Christ, — persécuteur de S. Jean-Baptiste et du Sauveur, — meurtrier des enfants de Bethléem, — frappé de la main de Dieu pour ses crimes.

(71 ans avant J.-C. et 1re année de J.C.)

Hérode, surnommé *le Grand*, ou l'*Ascalonite*, parce qu'il était d'*Ascalon*, naquit de l'Iduméen Antipater, l'an 68 avant Jésus-Christ. Il obtint à 20 ans par le crédit de son père auprès de César, le gouvernement de la Galilée, qu'il purgea des brigands qui l'infestaient. Comme il les avait fait mourir de sa propre autorité, il fut mandé pour rendre compte de sa conduite auprès d'Hyrcan, grand sacrificateur. Il comparut vêtu de pourpre, suivi de gardes, et moins en coupable qu'en souverain ; personne n'osa ouvrir la bouche contre lui. Après la mort de César, il suivit le parti de Brutus et de Cassius, qui s'étaient rendus maîtres de l'Orient ; mais lorsque l'armée des républicains eut été détruite à la bataille de Philippes, il fit sa soumission aux vainqueurs, et s'attacha à la fortune d'Antoine qui le fit nommer Tétrarque, ensuite roi de la Judée, (l'an 40 avant Jésus-Christ). Trois ans après, Antigone, son compétiteur au trône, ayant été mis à mort par ordre du Sénat, Hérode devint paisible possesseur du royaume, et épousa *Marianne*, fille d'Alexandre, fils d'Aristobule, donna la souveraine sacrificature à Aristobule, frère de cette princesse, le fit noyer par jalousie l'an 35 avant Jésus-Christ, et fit mourir, l'an 30, Hyrcan, son aïeul, sans que son âge de 80 ans, sa naissance et sa dignité pussent le sauver.

Après la bataille, dans laquelle Antoine, son protecteur, fut défait, il alla trouver Auguste qui était à Rhodes, et fit si bien

par ses soumissions et par ses habiles flatteries, que ce prince lui conserva son royaume et l'admit même au nombre de ses amis.

A son retour en Judée, il fit mourir Sohème, pour avoir révélé à Marianne, qu'Hérode lui avait donné ordre de la tuer, si Auguste l'eut condamné; et l'an 28 avant Jésus-Christ, il fit mourir Marianne elle-même, qu'il aimait passionnément. Il eut ensuite un remords si violent de ce crime, qu'il en devint comme frénétique, jusqu'au point que souvent il commandait à ses gens d'appeler la reine, comme si elle eût été encore vivante. Ce désespoir le jeta dans une maladie dangereuse, et lorsqu'il eut recouvré la santé, il fit mourir *Alexandra*, mère de Marianne. Il n'épargna pas ses plus chers amis, dès qu'il conçut contre eux le moindre soupçon : le mari de sa sœur *Salomé*, tous ceux qui étaient de la race des *Asmonéens*, ou qui avaient quelque autorité, perdirent la vie, sans aucune forme de justice. Il montra toutefois quelque humanité pour le peuple de Judée dans un temps de peste et de famine : il vendit sa vaisselle d'argent et ses objets précieux pour secourir les pauvres. Josèphe dit qu'il agrandit et embellit les constructions du Temple (l'an 19 avant Jésus-Christ); mais il entreprit cet ouvrage moins par piété, que pour faire montre de magnificence. Ce qui le prouve, ce sont les diverses constructions qu'il fit exécuter en même temps, contrairement aux prescriptions les plus rigoureuses de la loi de Dieu : par exemple, la construction d'un théâtre orné d'images prohibées et d'un amphithéâtre, où, de 5 ans en 5 ans, il fit célébrer des combats en l'honneur d'Auguste ; la construction d'un Temple dans la Trachonitide, en l'honneur du même prince et des faux dieux, et celle du Temple profane de Césarée, où il éleva une statue aussi grande que celle de Jupiter *Olympien*.

La discorde continuant à régner dans la famille d'Hérode, ce prince se rendit à Rome, pour accuser auprès d'Auguste ses deux fils, *Alexandre et Aristobule*. Auguste les réconcilia avec

leur père. Cette paix ne fut pas de longue durée. A son retour, Antipater (qu'Hérode avait eu étant encore homme privé), Phéroras et Salomé, frère et sœur de ce prince, lui firent artificieusement entendre qu'Alexandre et Aristobule avaient attenté à ses jours. Hérode ajouta foi à ces calomnies et les fit étrangler, un an avant la naissance du Sauveur. Antipater souffrit, peu après la même peine, par suite d'une semblable accusation dirigée contre lui.

Ce fut à cette époque, que le Sauveur du monde naquit à Bethléem, et que des Mages vinrent de l'Orient pour lui rendre leurs hommages. Ils avaient suivi un phénomène lumineux qui les avait conduits dans la Judée. Arrivés à Jérusalem, ils demandèrent où était le nouveau Roi des juifs qui venait de naître ? A leur arrivée, toute la ville de Jérusalem fut troublée, et Hérode, qui était occupé à des projets ambitieux, en même temps qu'il faisait périr, par crainte pour son trône, les membres de sa famille, en fut autant et plus troublé que les autres. Mais dissimulant ses soupçons et ses desseins contre le nouveau Roi qu'on lui annonçait, il voulut d'abord savoir exactement le lieu où il était. Il assembla aussitôt le conseil de tous les prêtres et des docteurs d'Israël, pour savoir d'eux où le Roi-Messie devait naître. Ils lui dirent que c'était à Bethléem, de la tribu de Juda, suivant l'oracle du prophète Michée.

Alors Hérode fit venir les Mages, leur demanda le temps auquel l'Etoile merveilleuse leur était apparue, puis les envoya à Bethléem, en leur commandant de revenir, lorsqu'ils auraient trouvé le Roi qu'ils cherchaient.

Mais lorsque les Mages eurent adoré le Christ, ils reçurent de l'Ange du Seigneur l'avis de s'en retourner par un autre chemin, parce qu'Hérode avait conçu de mauvais desseins contre le Nouveau-Né. Vers le même temps, l'Ange dit à Joseph de prendre l'Enfant et sa mère, et de se retirer en Egypte.

L'ombrageux Hérode, voyant qu'il avait été joué par les Mages, entra dans une grande colère, envoya des gens armés

à Bethléem et dans le pays d'alentour, et fit tuer tous les enfants mâles, âgés de deux ans et au-dessous, selon le temps que lui avaient indiqué les Mages [1].

Après l'exécution d'une mesure si impie et si barbare, Dieu punit Hérode par une maladie qui était aussi honteuse que cruelle. Il sortit de son corps une quantité innombrable de vers qui, en le dévorant par leurs morsures, répandaient une odeur insupportable. Aussi voulut-il se tuer, pour se délivrer de ces douleurs. Ce fut dans ce moment qu'il fit mettre à mort Antipater, son fils, qui avait essayé de s'échapper de prison.

On apprit à Auguste le massacre des enfants de Bethléem et la mort des enfants d'Hérode. Cet empereur qui lui avait donné la permission de les mettre en liberté ou de les mettre à mort, selon qu'il les jugerait innocents ou coupables, blâma cette conduite, et dit ironiquement : qu'*il valait mieux être pourceau que fils d'Hérode.*

Macrobe, auteur païen, en parlant d'Auguste dans ses écrits, fait mention de ces cruautés d'Hérode le Grand.

L'historien juif, Josèphe, parle ainsi de la maladie dont ce Prince fut frappé :

« Une chaleur lente, qui ne paraissait point au dehors, le brû-
« lait et le dévorait au dedans. Il avait une soif si dévorante que
« rien ne suffisait pour l'apaiser. Ses intestins étaient pleins
« d'ulcères : de violentes coliques lui faisaient souffrir d'hor-
« ribles douleurs. Ses pieds étaient enflés et livides ; ses aines
« ne l'étaient pas moins. Les parties du corps que l'on cache
« avec le plus de soin, étaient dans un tel état de corruption,
« que l'on en voyait sortir des vers ; ses nerfs étaient tout con-
« tractés. Il ne respirait qu'avec grande peine; et son haleine

[1] De plus, selon les monuments de la Tradition primitive, il voulut faire mourir en même temps S. Jean, le Précurseur, qui fut dès-lors et à cette occasion porté et nourri dans les déserts. Il fit tuer Zacharie dans le Temple, parce que ce Pontife ne lui livrait pas son fils, né depuis six mois. — Ces faits sont détaillés et établis suffisamment dans la *Christologie, l.* 2.

« était si mauvaise, que l'on ne pouvait s'approcher de lui. « Tous ceux qui considéraient avec un esprit de piété l'état où « se trouvait ce malheureux prince, demeuraient d'accord que « c'était un châtiment visible de Dieu, pour le punir de sa « cruauté. »

Cependant, au lieu de le reconnaître et de réparer ce crime par quelque action de clémence, comme il savait que les Juifs se réjouiraient de sa mort, il voulut les contraindre de pleurer à sa mort, en imaginant le moyen suivant, le plus infernal qui pût entrer dans l'esprit humain, et qui devait, du reste, couronner parfaitement toute une vie de cruautés. Il fit venir à Jéricho tout ce qu'il y avait dans son royaume de personnes un peu considérables, les menaçant de mort, si elles manquaient d'y venir. Lorsque tous les hommes de qualité de la Judée furent arrivés, il les fit enfermer dans le Cirque, et contraignit, en pleurant, Salomé, sa sœur, et Alexas, son beau-frère, de lui promettre que, dès qu'il serait mort, ils feraient massacrer toutes ces personnes ; afin que les Juifs de tous les cantons du pays donnassent, au moins à l'extérieur, des larmes à sa mort. Mais cet ordre ne fut point exécuté.

Hérode ne survécut que de cinq jours à la mort de son fils Antipater. Durant ce temps, il changea son testament, et donna le royaume à Archélaus ; la Gaulanite, la Trochonite, la Batanée, à Philippe, frère germain d'Archélaus; et la Galilée et la Pérée à Hérode-Antipas. — Ainsi mourut Hérode, vers la fête de Pâques, l'année d'après la naissance du Fils de Dieu, l'an 4001 du monde, la première année de Jésus-Christ, qui était la 71e de la vie d'Hérode, au commencement de la 41e de son règne, à compter du temps où il fut déclaré roi par le Sénat, la 34e depuis qu'il était demeuré maître de la Judée par la prise de Jérusalem et par la mort d'Antigone, le dernier des Asmonéens.

Josèphe témoigne qu'il ne s'est vu jamais Prince plus favo-

risé de la fortune qu'Hérode. Né dans une condition privée, cet homme s'éleva sur le trône, surmonta des périls sans nombre, put exécuter de grands projets, vécut longtemps. Mais il ajoute aussi que jamais on ne vit de monarque plus emporté, plus injuste que lui. Les Juifs ne l'ont jamais aimé, à cause de ses cruautés et de ses impiétés, et parce qu'ils voyaient que ses actes même de bienfaisance et de religion n'avaient pas un motif louable. Il affecta toujours de favoriser les Païens et de les préférer aux Hébreux; il professait au dehors la religion judaïque, mais en réalité, et intérieurement, il ne s'en mettait nullement en peine.

La main de Dieu ne s'appesantit pas seulement sur sa personne; elle atteignit également sa dynastie et ses enfants. Il avait une race très-florissante et très-nombreuse, qui semblait devoir éterniser son nom dans tous les siècles. Mais Dieu, parut ne l'élever un instant que pour la précipiter plus profondément; il voulut en elle montrer aux peuples et aux rois, jusqu'à quel degré de grandeur il élève ceux qui lui demeurent fidèles, et avec quelle rapidité il anéantit ceux qui le méprisent. *Je poursuivrai l'impie*, dit Dieu dans sa loi, *jusqu'à la troisième et quatrième génération.*

Ce fut ainsi, dit Josèphe, *l.* 18, *c.* 7, qu'en moins d'un siècle périt cette nombreuse famille d'Hérode, qui était si élevée en grandeur et en prospérité.

Remarquons que nous n'avons dressé ici que la généalogie de la principale branche.

Les mesures extrêmes qu'Hérode le Grand employa pour faire périr Jésus, montrent que ce Prince jugeait que le *nouveau-né* était sûrement le Roi-Messie prédit et promis aux Hébreux. La mort ignominieuse et cruelle dont il a été frappé aussitôt après le massacre des Innocents, fait voir que le Ciel protégeait l'*Enfant-Divin* contre les entreprises d'un tyran sanguinaire. Ainsi toute l'histoire d'Hérode témoigne hautement en faveur des caractères messianiques de Jésus-Christ.

TABLE GÉNÉALOGIQUE

DES DESCENDANTS D'HÉRODE L'ANCIEN OU L'ASCALONITE, FILS D'ANTIPATER

Phasaël, frère d'Hérode-l'Ancien et gouverneur dans Jérusalem.

HÉRODE L'ANCIEN
Le meurtrier des *Innocents*, mort quelques mois après la naissance de Jésus-Christ
(*Macrobe, Auguste, Calmet, etc.*)

Ses deux autres frères sont : *Joseph* et *Phéroras*, qui avaient des charges d'intendance dans la maison d'Hérode.

Sa sœur se nommait *Salomé*. Elle prit habituellement en haine les épouses et les enfants d'Hérode. Elle répudia son mari *Costobarus*, en lui envoyant, contre l'usage, un billet de divorce.

épousa

- **DORIS** mère d'*Antipater* qui fut mis à mort peu de jours avant qu'Hérode mourût, vers l'époque du massacre des enfants de Bethléem.
- **MARIAMNE** fille d'Alexandre, asmonéenne, qui fut mère
  - **D'ALEXANDRE** qui épousa Glaphyra, roi de Cappadoce, dont il eut *Tigranne*, roi d'Arménie, et *Alexandre*, qui épousa la fille d'Antiochus, roi de Comagène. Il fut étranglé avec son frère Aristobule par ordre de son père.
  - **D'ARISTOBULE** qui épousa Bérénice, fille de Salomé, dont il eut 3 fils et 2 filles, qui sont
    - **HÉRODE** roi de Chalcide, qui épousa *Mariamne*, fille d'Olympiade, et ensuite *Bérénice*, de laquelle il eut *Aristobule*, *Bérénice* et *Hircan*. Aristobule épousa Salomé-la-Danseuse, v^e^ de Philippe, dont il eut trois fils : *Agrippa*, *Hérode* et *Aristobule*.
    - **AGRIPPA I^er^** roi des Juifs, qui épousa Cypros, fille de Salampso. Il fut le meurtrier de l'apôtre S. *Jacques-le-Majeur*; il incarcéra S. *Pierre*. Après ces crimes, ce prince, qui se trouvait élevé au comble de la prospérité et de la puissance, fut frappé par l'Ange de Dieu à Césarée, et mourut dévoré des vers. Père de
      - **DRUSIUS.**
      - **AGRIPPA II** qui fut d'abord roi de Chalcide, et ensuite tétrarque de la Trachonite. Il entendit S. Paul plaider sa cause.
      - **BÉRÉNICE** qui épousa *Marc*, puis Hérode, roi de Chalcide, et enfin Polémon, roi de Cilicie. Elle fut demandée en mariage par Titus.
      - **MARIAMNE,** qui épousa *Archélaüs*, fils de Chelcias, et ensuite Démétrius, alabarque des Juifs d'Alexandrie, dont elle eut *Bérénice* et *Agrippa*.
      - **DRUSILLA** qui épousa *Aziz*, roi d'Emèse, et ensuite *Félix*, gouverneur de Judée. Elle en eut un fils, nommé *Agrippa*, qui mourut avec sa femme dans l'incendie du mont Vésuve.
    - **ARISTOBULE** qui épousa Jotapé, fille du roi d'Emèse.
    - **HÉRODIAS** qui épousa *Hérode*, autrement dit *Philippe*, le tétrarque de la Batanée, dont elle eut *Salomé-la-Danseuse*; et ensuite elle épousa *Hérode-Antipas*, tétrarque de Galilée, le meurtrier de S. Jean-Baptiste.
    - **MARIAMNE** qui épousa Antipater, son oncle.
  - **D'HÉRODE** mort très-jeune, lorsqu'il était à Rome aux études.
  - **DE SALAMPSO** qui épousa Phasaël, après avoir été promise à Phéroras.
  - **DE CYPROS** qui épousa Antipater, fils de Salomé, sœur de Hérode-l'Ancien
- **PALLAS** qui fut mère d'un fils nommé *Phasaël*.
- **PHÈDRE** mère de Roxane qui épousa un fils de Phéroras.
- **MARIAMNE** fille du grand-prêtre Simon, qui fut mère d'*Hérode*, dit *Philippe*, époux d'Hérodiade, dont il eut *Salomé* la Danseuse, laquelle épousa *Philippe* et ensuite *Aristobule*, fils d'*Hérode*, roi de Chalcide.
- **MALTHACÉ** mère d'*Archélaüs* le tétrarque de Judée, et d'*Antipas*, le tétrarque de Galilée, et d'une fille, nommée *Olympias*, laquelle épousa Joseph, neveu d'Hérode l'Ancien. *Antipas* épousa la fille d'Arétas, roi d'Arabie, et ensuite Hérodiade, épouse de son frère encore vivant. C'est cet Hérode-Antipas qui fit décapiter le Précurseur et qui se moqua de Jésus-Christ dans sa passion. Exilé à Lyon, il s'enfuit en Espagne, où il périt avec Hérodiade.
- **CLÉOPATRE** mère d'*Hérode* et (de *Philippe*-le-Jeune), époux de *Salomé* la Danseuse.
- **ELPIDE** qui fut mère de Salomé, qui épousa un fils de Phéroras, frère d'Hérode l'Ancien.

LES HÉRODIENS

HÉRÉTIQUES JUIFS

Contemporains de Jésus-Christ et des Apôtres, — prouvant l'accomplissement des oracles relatifs à l'avénement du Messie, et faisant ressortir le caractère messianique de Jésus.

(An 1-50 de J.-C.)

Il est fait mention de la secte des *Hérodiens* dans deux endroits de l'Evangile, dans S. Matthieu, *chap.* 22, *v.* 16, et dans S. Marc, *chap.* 3, *v.* 6. Ils tirent leur nom, selon les uns, d'*Hérode-l'Ancien*; selon d'autres, d'*Hérode-Antipas*; selon d'autres, d'*Hérode-Agrippa*.

Quant à leurs dogmes, S. Epiphane, S. Philastrius, et plusieurs auteurs, disent qu'ils croyaient que Hérode était le Messie, et qu'ils lui appliquaient l'oracle de Jacob [1] :

Le sceptre ne sortira point de Juda, jusqu'à ce que viennent Silo, à qui appartiennent le Royaume et l'Assemblée des nations.

Ils reconnaissent deux choses, comme on le voit : 1° l'accomplissement des temps marqués pour l'avénement du Messie ; 2° l'authenticité de la prophétie de Jacob ; 3° la translation du sceptre de la famille royale de Juda dans des mains étrangères.

Les Hérodiens, s'appuyant sur cette prophétie de Jacob, firent croire aux *Hérode* et à une partie des grands et du peuple de la Judée, que Hérode-l'Ancien était le Messie promis par l'oracle divin, et que ses fils, Hérode-Antipas et Hérode-Agrippa, avec leur famille, étaient les enfants du Messie, et la race bénie de Dieu. Ils reconnaissaient Hérode pour grand-

[1] Gen. c.

prêtre de leur nation, dit S. Justin [1], l'an 105-150. — Josèphe dit que ce prince, après la mort de son beau-frère Aristobule, disposa à son gré de la souveraine Sacrificature, ce qui déplut singulièrement à toute la nation. Les dogmes des Hérodiens, selon Prideaux, se réduisaient à dire : 1° que la domination des Romains sur les Juifs était juste et légitime, et qu'il fallait s'y soumettre; 2° qu'on pouvait, en conscience, dans les circonstances de la nécessité présente, suivre plusieurs usages et plusieurs modes des Païens ; 3° l'Évangile nous montre que ces partisans d'Hérode étaient d'accord avec les Sadducéens, c'est-à-dire avec des hérétiques qui niaient la résurrection des morts, l'existence des Anges, la vie éternelle, etc.; 4° Perse [2], satyrique païen, nous apprend, avec un ancien Scoliaste, que les Juifs hérodiens célébraient un sabbat, ou du moins des fêtes, en l'honneur d'Hérode, avec de grandes illuminations, non-seulement en Judée, mais encore à Rome.

> . . . . . *at cum*
> *Herodis venere dies, unctaque fenestra*
> *Dispositæ pinguem nebulam vomuere lucernæ,*
> *Portantes violas, rubrumque amplexa catinum*
> *Cauda natat Thynni, tumet alba fidelia vino.*

Cette hérésie s'était donc accréditée dans la nation juive, et c'est ce qui fait que Notre-Seigneur Jésus-Christ l'a qualifiée doctrine dangereuse :

Défiez-vous, disait-il à ses Disciples, *du levain des Pharisiens et du levain d'Hérode : Videte, et cavete a fermento Pharisæorum, et fermento Herodis* [3]. Dans le style des Ecritures, le *levain* désigne la doctrine. Ce qui montre que cette doctrine était impie et semblable à celle des Sadducéens, c'est que ces derniers s'entendaient avec les Hérodiens pour tenter Jésus-Christ, et que Notre-Seigneur, désignant implicitement

[1] S. Justin, *dialog. cum Triphon.*
[2] Perse, *Satyre V.*
[3] *Ap. Marc. VIII*, 15.

la doctrine des deux sectes, dit ailleurs à ses Disciples : *Gardez-vous du levain des Pharisiens et des Sadducéens*[1]. S. Marc, selon Calmet, n'a qu'expliqué ce qui est dit ici dans S. Matthieu.

Fausseté de la doctrine Hérodienne. — Il est certain que le dogmatisme des Hérodiens était faux. Voici quelques-unes des raisons qui le démontrent : 1° Le Messie devait descendre de la race de Jacob, par Juda, par David et par les rois de la Judée ; tous les Prophètes et les Docteurs de la Synagogue et de l'Eglise sont d'accord sur ce point. Or, Hérode était Iduméen ou Ascalonite, né d'une race profane. Il eût bien voulu descendre de cette race royale ; mais sachant qu'il lui était étranger, il fit brûler les archives où l'on conservait les Mémoires généalogiques de la maison de David, afin que personne ne put prouver qu'il n'était pas de cette famille, d'où l'on savait que le Messie devait naître[2]. 2° Un impie est l'ennemi de Dieu, non son ami ni son élu. Hérode, comme on le voit dans Josèphe, s'est signalé par toutes sortes d'impiétés, d'actions idolâtriques et de cruautés. 3° Le Messie, selon l'oracle cité par les Hérodiens eux-mêmes, devait rassembler dans son Royaume ou Église, toutes les nations, Hébreux et Gentils ; or, au lieu de s'assujettir les Romains et les Gentils, Hérode, avec sa secte, s'assujettit, lui et son peuple, aux Gentils et aux Romains, et enseigne que cela doit être ainsi. Où est maintenant l'accomplissement de l'oracle de Jacob ? Nous ne voyons nulle part que ce Prince ait réuni, dans son royaume, les nations de la terre. Où est donc l'accomplissement de l'oracle ? 4° L'ami des idolâtres, l'ami des hérétiques (des Sadducéens), qui nient les dogmes les plus essentiels de la religion, celui qui est l'ami des faux dieux païens, c'est-à-dire des démons, jusqu'au point de leur ériger des statues et des temples magnifiques, peut-

[1] *S. Matth. XVI*, 6.

[2] Calmet, *sur les Hérod.*

il être le Messie ? peut-il être l'ami du vrai Dieu ? — Or, tel a été Hérode et telle a été sa race.

5° Les Hérodiens ont eux-mêmes, enfin, reconnu leur propre erreur et compris que les Hérode avaient été justement punis de Dieu pour leurs crimes et leurs impiétés ; les malheurs de cette race, et les maux dans lesquels elle a jeté la nation juive, ont ouvert les yeux à la secte des Hérodiens, qui s'éteignit avant la moitié du premier siècle.

Conséquences de l'existence de cette secte. — Si la doctrine des Hérodiens est évidemment fausse, leur existence historique prouve cependant en faveur du christianisme. Elle montre 1° que tout le monde était alors dans l'attente du Messie : 2° que la cessation de l'autorité royale et de l'autorité judiciaire dans la race de Juda et de Jacob était un signe certain de l'avènement du Christ ; 3° que des prophéties annonçaient cela clairement ; 4° que ces oracles étaient bien authentiques, et entendus dans ce sens par les Docteurs de la Synagogue ancienne ; 5° que les ennemis mêmes de Jésus ont reconnu que les temps de l'avènement du Messie était venu ; 6° que toutes les qualités et les titres d'homme belliqueux et conquérant, de restaurateur du Temple, de Roi magnifique et puissant, de fondateur d'une monarchie universelle et perpétuelle, de Prince heureux, etc., tous titres que voulaient s'attribuer les Hérode, étaient applicables au Messie véritable, à Jésus-Christ. De plus, la haine que cette secte déploya contre Jésus, parce qu'on reconnaissait que les oracles s'accomplissaient en sa Personne plutôt qu'en celle d'Hérode, parle éloquemment en faveur du Fils de David. Ajoutez à cela la fausseté notoire des dogmes de la secte dynastique, et dès lors tout le nuage qui semblait voiler l'éclat divin du Christ Jésus, se dissipe et le laisse rayonner seul de la gloire messianique.

HÉRODE-ANTIPAS

TÉTRARQUE DE GALILÉE

Contemporain de Jésus et de ses Apôtres, — témoin de ses faits prodigieux et de sa Passion, — complice de sa mort après avoir fait décapiter son Précurseur, — puni visiblement du Ciel, pour ses crimes,

AVEC

HÉRODIADE, *son épouse illégitime.*

(An 8-10 avant J.-C. — An 1-45 de J.-C.)

Hérode, surnommé *Antipas*, fils d'Hérode l'Ascalonite et de Maltacé, fut tétrarque de Galilée après la mort de son père, et en vertu d'un jugement de César-Auguste. Il fit depuis bâtir la ville de Tibériade, en l'honneur de Tibère, successeur d'Auguste. Il épousa en premières noces la fille d'Arétas, roi d'Arabie ; mais épris d'amour pour Hérodiade, femme de son frère Philippe, il la lui ravit et répudia son épouse légitime. Arétas, pour venger cet affront, vint lui livrer bataille, et les troupes d'Hérode furent plusieurs fois battues (an de J.-C. 30). Les Juifs eux-mêmes reconnurent [1] que c'était une juste punition du ciel, pour la mort de S. Jean-Baptiste, qu'Antipas sacrifia à la fureur de sa compagne incestueuse, par une complaisance criminelle. — Le saint Précurseur, durant le temps de son ministère, ne cessait de parler contre le mariage illégitime de ce prince avec Hérodiade ; Hérode le fit arrêter et l'envoya, chargé de chaînes, dans la prison de son château de Machéronte. Animée contre le Précurseur, Hérodiade ne cherchait qu'à le faire périr ; elle craignait qu'Hérode, qui n'était pas insensible aux reproches de S. Jean-Baptiste, et qui l'écoutait quelquefois volontiers, ne se laissât enfin ébranler et ne la répudiât.

[1] Josèphe. *Antiq.*, *l.* 17, *c.* 7.

Le jour de la fête de sa naissance, Hérode donnait un grand festin aux premiers de sa cour [1]. Salomé, qu'Hérodiade avait eue de Philippe, son premier mari, se présenta dans la salle du festin, et y dansa avec tant de grâce qu'elle plût extrêmement au roi, qui lui promit avec serment de lui accorder tout ce qu'elle lui demanderait. Salomé consulta sa mère, et celle-ci lui dit de ne demander que la tête de Jean-Baptiste. Le roi fut contristé de cette demande ; mais enfin il commanda qu'on coupât la tête à Jean-Baptiste [2].

La nation juive regarda cette iniquité comme la cause des défaites du roi Antipas. C'est l'historien juif Josèphe qui le raconte au livre des *Antiquités*. Le même écrivain rapporte la fin des deux époux incestueux, qui prouve que Dieu vengea encore, sur leurs personnes, la mort de S. Jean-Baptiste et les affronts qu'Antipas fit endurer au Christ durant sa Passion.

L'ambitieuse Hérodiade ne pouvait souffrir [3] de voir son mari simple tétrarque, pendant que son frère Hérode-Agrippa, qu'elle avait vu dans l'humiliation et dans la misère, était honoré du titre de roi et élevé à une haute puissance ; elle inspira à Antipas, son mari, d'aller à Rome pour demander à l'empereur Caïus-Caligula, qu'il lui accordât la même grâce qu'il avait faite à Agrippa. Mais Agrippa, par une autre jalousie encore plus basse, fit, en même temps, partir un de ses affranchis avec des lettres à Caïus, qui portaient qu'Hérode avait dans ses arsenaux de quoi armer soixante-dix mille hommes. Antipas, n'ayant pu nier ce fait, fut sur-le-champ relégué à Lyon (an de J.-C. 39). Hérodiade, qui avait précipité son mari dans l'infortune, le suivit en exil. De Lyon,

S. Matth. XIV. 3 ; S. Marc, VI. 17.

[2] S. Jérôme rapporte que Hérodiade tenant dans ses mains la tête du Précurseur, lui perça la langue avec le poinçon de ses cheveux, ainsi que la femme d'Antoine avait fait à Cicéron. (S. Jérôme, *in Rufin.*, *l.* 3, *c.* 11, *p.* 247).

[3] Josèphe, *Antiq.*, *l.* 18, *c.* 9.

ils furent bannis en Espagne, où ils moururent misérablement [1].

Au reste, cet Hérode est le même qui est mentionné dans le récit de la Passion. Pilate lui renvoya Jésus-Christ. Depuis longtemps, ce prince désirait voir Jésus ; il avait beaucoup entendu parler de ses miracles. Sans cesse préoccupé du crime qu'il avait commis à l'égard de S. Jean-Baptiste, il s'imaginait, en entendant le récit des prodiges du Fils de Dieu, que ce pourrait bien être Jean-Baptiste qui serait ressuscité d'entre les morts. Il fit à Jésus-Christ plusieurs questions, auxquelles le Sauveur du monde ne répondit point. Hérode, avec ses grands et ses officiers, le tourna en dérision et le renvoya, revêtu, par moquerie, d'un manteau royal, au gouverneur Ponce-Pilate.

La punition d'Hérode-Antipas et d'Hérodiade, son épouse illégitime, prouve, comme celle d'Hérode l'Ancien, la toute-puissance de Jésus-Christ et sa Providence, soit que le Fils de Dieu se trouve réduit volontairement à l'état de l'Enfance, ou qu'il soit assis, dans les cieux, à la droite de son Père éternel.

PHILON

Célèbre philosophe Alexandrin, et écrivain juif, — pharisien, — contemporain de Jésus-Christ et des Apôtres, — témoin par rapport au Christianisme primitif.

(An 30 avant J.-C. — An 70 après J.-C.)

Philon naquit environ trente ans avant Jésus-Christ, à Alexandrie, capitale d'Egypte. Issu d'une famille sacerdotale, qui tenait un des premiers rangs dans cette ville, il reçut une éducation brillante et s'acquit, en peu de temps, une grande

[1] Josèphe, *l. 2, de bello, c. 16.*

réputation dans la philosophie et dans les Lettres. Personne, au rapport d'Eusèbe, ne connaissait mieux que lui les doctrines de Pythagore et de Platon. Il s'y attacha de bonne heure et se les rendit tellement propres, qu'on l'appelait le *Platon juif*, ou le *Juif Platonicien* : *aut Philo platonizat, aut Plato philonizat*, disait-on communément de lui à Alexandrie.

Philon avait près de soixante-dix ans lorsque les Juifs, ses compatriotes, le députèrent à Rome pour demander à l'empereur Caïus-Caligula la confirmation du droit de bourgeoisie, dont ils jouissaient depuis longtemps, par concession des Ptolémées et des Césars. Il devait réclamer en même temps la restitution de quelques synagogues qu'on leur avait enlevées. Mais quoique l'empereur l'eût admis en sa présence et lui eût permis d'exposer le sujet de son voyage, son ambassade fut sans résultat, et il courut même danger de la vie pendant le séjour qu'il fit à Rome.

On rapporte que, durant le temps qu'il séjourna à Rome, il se rencontra avec S. Pierre ; qu'il eut avec lui des conférences sur la question du Christ, et qu'il commença à embrasser la religion chrétienne. Cette tradition est fondée sur l'autorité d'Eusèbe, de S. Jérôme, de Suidas et de Photius.

Le docteur Sepp observe, en outre, que les écrits de Philon portent des traces incontestables de certains passages des Epîtres de S. Paul, qui prouvent, ou qu'il a connu cet Apôtre, ou qu'il a eu ses lettres entre les mains.

Philon mourut dans un âge très-avancé, bien qu'on ignore l'année de sa mort. Ses ouvrages étaient nombreux et admirés pour l'élévation du style, la noblesse des pensées, la force des expressions. Il avait écrit sur l'histoire, la philosophie, la morale et la politique ; mais plusieurs sont perdus. Les principaux de ceux qui nous restent sont : 1° un grand nombre de traités allégoriques sur la *Genèse*, l'*Œuvre des six jours*, la *Circoncision*, les *Cérémonies* et les *Prescriptions de la Loi*, etc. La coutume de cette époque était de donner beaucoup

d'explications allégoriques et mystiques. 2° Des traités de politique, de morale et de philosophie : de la *Monarchie*, de la *Justice* et *Constitution des Princes*, de la *Vie contemplative*, de la *Corruptibilité du monde*, de l'*Athéisme* et de la *Superstition*, etc. 3° Un *Livre contre Flaccus*, de l'*ambassade à Caligula*, etc.

Dans son livre de la *Vie contemplative*, Philon a, d'après le sentiment des Pères et des Docteurs chrétiens, fait le portrait d'un grand nombre de chrétiens d'Alexandrie, qui non-seulement vivaient dans la justice et faisaient profession de la foi chrétienne, mais avaient encore embrassé les règles les plus parfaites et les plus étroites de la perfection évangélique. Au rapport du docteur alexandrin, des hommes d'une vie parfaite, appelés *Thérapeutes*, étaient alors répandus dans toute l'Egypte. Ils vivaient éloignés du monde, disposaient de leurs biens en faveur de leurs parents, lisaient la Sainte-Ecriture, donnaient beaucoup de temps à la méditation, ne prenaient leurs repas qu'après le coucher du soleil et pratiquaient diverses austérités. Quelques-unes de leurs femmes vivaient perpétuellement dans la virginité, par motif de religion, etc. — Eusèbe et S. Jérôme et avec eux l'Antiquité chrétienne, et la plupart des savants modernes, ont pensé que Philon a parlé des fervents Disciples de S. Marc, qui instituèrent dès lors la vie monastique, peuplèrent les déserts de la Thébaïde et y fondèrent ces monastères, à jamais célèbres par la sainteté et la vie angélique des premiers chrétiens qui les habitèrent. On peut voir les raisons qui appuient ce sentiment, exposées longuement dans l'histoire de S. Marc, *c.* 6.

Philon fut aussi l'un des principaux auteurs du néo-platonisme alexandrin. Il chercha la philosophie de Pythagore et de Platon dans les Ecritures Saintes ; il tourna en allégories, plus ou moins plausibles ou imaginaires, une multitude de faits simples et naturels qu'on lit dans la *Genèse*. Bien qu'il se soit trompé en beaucoup d'endroits, parce qu'il ignorait le sens

des Figures de l'Ancien Testament, toutefois on remarque qu'il a dit des choses admirables touchant le *Verbe Divin* (le *Logos* des Grecs), la *Sagesse incréée et éternelle* des Hébreux. Il voit ce Verbe agissant dans tous les temps, apparaissant aux anciens Patriarches, inspirant les hommes et particulièrement les Sages. Il entrevoit avec Platon, et surtout avec les anciens Docteurs de la Synagogue, le sublime mystère de la Trinité divine. Quelques-unes de ses paroles sur ce sujet sont citées au second livre de la *Christologie*.

HÉRODE-AGRIPPA Ier

ROI DE LA JUDÉE

Contemporain de Jésus et de ses Apôtres, — est miraculeusement châtié pour avoir voulu immoler les Apôtres à la haine des Juifs. — Sa punition, la chute de son trône puissant et de sa florissante dynastie, démontrent la puissance de Jésus, qui est assis à la droite du Père.

(An 7 avant J.C. — An 40-43 de J.-C.)

Dominus a dextris tuis : confregit in die iræ suæ Reges.
« O Dieu, Jéhovah qui est assis à votre « droite, a brisé, au jour de sa vengeance, « les rois persécuteurs. » (Ps. CIX.)

Hérode-Agrippa Ier était fils d'*Aristobule* et de *Bérénice*, et petit-fils d'Hérode l'Ancien et de Mariamne. Il fit un voyage à Rome, peu avant la mort d'Hérode, et lia une amitié étroite avec Drusus, fils de Tibère; mais sa prodigalité le jeta dans des dépenses excessives pour se faire des créatures à la cour ; bientôt il fut accablé de dettes, et alors, craignant la poursuite de ses créanciers, il s'enfuit de Rome et alla s'enfermer dans la forteresse de Malatha, en Idumée, où il eût lui-même mis fin à ses jours si sa femme, Cypros, qui l'aimait tendrement, ne lui eût ouvert des moyens de subsister avec quelque honneur. En-

suite, après quelques autres disgrâces, il emprunta une somme d'argent, avec laquelle il passa en Italie. Appuyé de la protection d'Antonia, veuve de Drusus, laquelle avait aimé autrefois Bérénice, mère d'Agrippa, il se poussa à la cour jusqu'au point que Tibère lui donna la conduite de son petit-fils. Sa reconnaissance pour les bontés d'Antonia le porta à s'attacher à son petit-fils, Caïus-Caligula, que le peuple romain aimait singulièrement, parce qu'il était fils de Germanicus.

Un jour qu'ils étaient ensemble dans une litière (an 36 de J.-C.), Agrippa dit à Caius :

— *Quand verrai-je le jour où ce vieillard* (il parlait de l'empereur) *ira dans l'autre monde, et vous laissera maître de celui-ci, sans que son petit-fils Tibère-Néron puisse vous faire obstacle ! Que la terre serait heureuse et que je verrais avec plaisir ce moment !*

Son affranchi, Eutychès, entendit ces paroles, et, peu après, l'accusa d'avoir souhaité que Tibère mourût bientôt, afin que Caius montât à son tour sur le trône. Il fut aussitôt jeté en prison. Six mois après, Caius était devenu empereur. Ce prince le tira de prison, et lui donna une chaîne d'or du même poids que la chaîne de fer qu'il avait portée en prison, et lui fit prendre le titre de roi l'an 37 de Jésus-Christ, lui assignant les provinces de Judée qui avaient appartenu à Philippe et à Lysanias, auxquelles ce même empereur ajouta la portion qui était échue à Hérode le Tétrarque. Agrippa fit placer dans le Temple de Jérusalem, comme une marque de sa gratitude, la chaîne d'or dont Caius-Caligula lui avait fait présent ; il fut en faveur non-seulement pendant tout le règne de ce Prince, mais aussi sous celui de Claude ; car, outre qu'il avait été élevé avec ce dernier pendant son premier voyage de Rome, il lui donna des conseils qui ne contribuèrent pas peu à lui assurer l'empire après la mort de Caligula ; il se trouvait alors à la cour. Claude ne fut point ingrat, il lui confirma la possession des dignités dont il était revêtu et il y en ajouta de nouvelles ; de sorte

qu'Agrippa réunit à sa couronne toutes les provinces qui avaient composé le royaume de son aïeul Hérode-l'Ancien. Il amassa de grands trésors, qu'il employa avec magnificence ; il régna avec beaucoup de douceur et d'équité ; mais la complaisance qu'il avait pour son peuple le poussa à commettre la plus coupable des actions, jusqu'à porter la main sur les amis du Christ, sur les Apôtres S. Jacques le Majeur et sur le Chef de l'Eglise, S. Pierre. Il voulut réjouir les ennemis du Fils de Dieu, et il y réussit en faisant injustement mettre à mort, par le glaive, l'un des plus grands Apôtres. *Ce Prince*, dit l'Ecriture, *voyant que cela faisait plaisir aux Juifs*, avait dessein de leur procurer une nouvelle et plus grande satisfaction, en faisant périr de la même manière le Prince des Apôtres. Il le fit donc saisir et jeter en prison [1]. Mais Dieu arrêta le cours de ses iniquités ; il délivra miraculeusement S. Pierre de ses mains sanguinaires, et, après que ce roi eût envoyé au supplice les soldats qui n'avaient pas su retenir dans la prison celui que l'Ange du Seigneur en avait tiré, il fut atteint lui-même par la vengeance céleste. Voici comment ce Prince qui, dans l'histoire, ne paraît guère avoir commis que ces deux crimes, a été frappé de Dieu [2].

Il alla dans ces mêmes jours célébrer des réjouissances à Césarée, en l'honneur de Claude. Il était accompagné d'une brillante suite de personnes de distinction, tant de ses propres états que des pays voisins. Le deuxième jour des jeux, il parut sur le théâtre de grand matin pour parler au peuple ; il s'assit sur son trône, vêtu d'une robe toute tissue d'argent et d'un travail admirable. Le soleil, à son lever, le frappa de ses rayons et lui donna un éclat que les yeux ne pouvaient qu'à peine supporter. Le peuple et les flatteurs, les Tyriens et les Sidoniens, tous se mirent à donner des éloges impies à un roi

[1] Act. XII, 1-19.

[2] Josèphe, *Antiq.*, *l.* 19, *c.* 7; et Act. XII, 19.

qui savait faire plaisir à son peuple jusqu'à immoler les innocents à son ressentiment. Ils l'interrompirent pendant sa harangue pour s'écrier :

— « Ce n'est point la voix d'un homme, c'est la voix d'un Dieu ! »

Enivré de ces flatteries sacriléges, et les recevant avec complaisance, Hérode-Agrippa vit alors, dit Josèphe, un hibou placé au-dessus de lui sur une corde. Il avait déjà vu autrefois le même oiseau, lorsqu'il était dans les fers, sous le règne de Tibère, et il lui fut dit alors que bientôt il serait mis en liberté ; mais que lorsqu'il verrait la même chose une seconde fois, il n'aurait plus que cinq jours à vivre. Il fut donc saisi d'une extrême frayeur.

En même temps, l'*Ange du Seigneur le frappa, parce qu'il n'avait pas rendu gloire à Dieu* dans cette circonstance, non plus que dans les précédentes. Il fallut le reporter dans son palais, où il mourut cinq jours après, au milieu de cruelles douleurs d'entrailles, et consumé par les vers. — Telle fut la mort d'Hérode-Agrippa I^er^, après sept ans d'un règne le plus florissant, après avoir pratiqué les règles de la justice et de la religion jusqu'au jour du martyre de S. Jacques et de l'emprisonnement de S. Pierre.

Il laissa quatre enfants : un fils nommé Agrippa comme lui, âgé de dix-sept ans ; trois filles : *Bérénice*, mariée à son oncle Hérode, roi de Chalcide, âgée de seize ans ; *Mariamne* et *Drusilla*, encore filles. Son fils, ayant été jugé trop jeune pour lui succéder, la Judée retomba sous la puissance des proconsuls romains ; elle redevint une simple province, qui eut pour gouverneur *Cuspius Fadus*.

Ainsi l'iniquité, commise à l'égard des Apôtres et de Jésus-Christ, a fait périr en un instant Hérode-Agrippa avec son trône si bien affermi et avec sa florissante dynastie. C'est qu'il est écrit : *Nolite tangere Christos meos* ! *Gardez-vous de toucher à mes christs* !

On peut ajouter ici, à l'occasion du châtiment d'Agrippa et des autres *Hérode* qui ont commis de semblables injustices à l'égard de Jésus et de ses Disciples, on peut dire avec le royal Prophète, *Ps.* 2 :

Et maintenant, ô Rois, comprenez ! soyez instruits par ces exemples, ô vous *qui, sur la terre, jugez les peuples !*

Et encore, *Ps.* 109 :

Le Seigneur Jésus, *qui est assis à la droite de Jéhova, a brisé les rois au jour de son indignation : Dominus a Dextris tuis confregit in die iræ suæ reges.*

PLUSIEURS MAGISTRATS

PRÉSIDENTS, GOUVERNEURS DE PROVINCES, JUGES ET PROCONSULS

Contemporains des Apôtres, — démontrent la divinité de la Religion chrétienne, par les châtiments surnaturels et effrayants qu'ils eurent à subir, pour avoir porté sur les premiers Disciples de Jésus une main sacrilége et sanguinaire.

Au premier siècle, lorsque le Christ établissait sur la terre l'Eglise, qui est son Royaume spirituel, les *magistrats* païens s'opposèrent presque partout à la fondation de ce nouvel empire, et persécutèrent jusqu'à la mort les Ministres et les Disciples du Christ; non contents de les proscrire et de les livrer à la mort, ils voulurent les exterminer entièrement et les faire périr, pour effrayer les autres, dans les plus horribles supplices.

Alors, ordinairement, la puissance du Christ intervenait. Dieu faisait éclater, en faveur des siens, les merveilles les plus étonnantes ; il déployait la force de son bras, et confondait par des effets miraculeux et terribles de son pouvoir céleste, l'impiété des Persécuteurs Païens. Il châtiait hautement et à l'ins-

tant même, ces ennemis de son Eglise. Ces tyrans étaient alors forcés de céder, et de cesser les tourments.

Mais comme il fallait, d'une part, que la volonté perverse de ces magistrats et proconsuls idolâtres eût son cours ; et, d'autre part, que le témoignage rendu à la vérité évangélique par les martyrs fût inattaquable dans toute la suite des âges, Dieu permettait, ordinairement, que ces persécuteurs, attachés de cœur à l'idolâtrie, finissent par mettre à mort les témoins de la Vérité, et que ceux-ci signassent de leur sang leur témoignage. S'ils eussent pu compter, *ordinairement*, sur une délivrance miraculeuse et finale, leur témoignage n'aurait plus eu, aux yeux de la postérité, la valeur *qu'il fallait*, la valeur irréfragable, qui le place maintenant au-dessus de tout autre témoignage. Cet espoir eût rendu le sacrifice moins grand et partant le témoignage moins fort. Cette délivrance miraculeuse eût diminué considérablement, sinon annulé totalement, la force indéclinable, ainsi que le nombre de ces précieux témoignages du sang, qui sont la plus grande preuve des faits évangéliques. — Il suffisait donc, dans ces solennelles circonstances, que Dieu fît voir aux Païens, par des miracles puissants, que les martyrs chrétiens étaient ses *vrais serviteurs*, *ses amis*, et les *sectateurs de la vraie Religion* ; et que, au contraire, les fauteurs du paganisme et de l'idolâtrie, tels que les juges et les proconsuls polythéistes, étaient ses *ennemis*, les *ennemis de la vérité*. C'est ce qui arriva.

Telle est la raison pour laquelle Dieu a souvent châtié exemplairement ceux qui persécutaient les Chrétiens, et a rendu impuissants tous les genres de supplices qu'ils employèrent contre eux. Après les avoir contraints de s'avouer vaincus, après avoir environné la vérité des signes miraculeux et authentiques de son approbation divine, le Christ permettait à la malice des tyrans de s'exercer. Les martyrs mouraient ordinairement par le glaive, et remportaient ainsi la palme du triomphe, en même temps qu'ils laissaient après eux le plus intact, le plus irré-

fragable, et le plus impérissable témoignage qui pût être rendu en faveur des faits de l'Evangile.

Nommons ici quelques-uns seulement des *Magistrats* et *Juges Païens*, qui, pour avoir persécuté les disciples de l'Evangile, ont vu éclater les prodiges, et ont démontré la vérité du christianisme naissant par les châtiments terribles dont Dieu les affligea et par leur fin malheureuse.

Outre les empereurs, les gouverneurs et les rois HÉRODE L'ANCIEN, *Pontius Pilatus*, *Annas* et *Caïphas*, — HÉRODE ANTIPAS, — *Hérodiade* et *Salomé*, sa fille, — *Ananus* et *Ananias*, HÉRODE AGRIPPA I^er^; et NÉRON; *Judas Iscariote* et *Simon le Magicien*.

Outre les princes, HYRTACUS, (*hist. de l'ap. S. Mathieu*);
MESDOEUS, roi des Indes, (*hist. de l'ap. S. Thomas*);
ASTYAGES, roi d'Arménie, (*hist. de l'ap. S. Barthélemy*);
CLAUDE, empereur des Romains, (*hist. de S^te^ Prisca*);
Etc., etc.

Nous voyons, de plus :
ÆGÉAS, proconsul d'Achaïe, (*hist. de l'ap. S. André*);
ARISTARQUE, proconsul d'Hiérapolis, (*hist. de l'ap. S. Philippe*);
MARCUS, préfet de Rome, (*hist. des ap. S. Pierre et S. Paul*);
ANOLINUS, proconsul romain, sous Néron;
AURÉLIANUS, préfet, (*hist. de S. Alexandre, pape*);
OCTAVIUS, (*hist. de S. Longin*);
MAURÉLIUS, (*hist. de S. Domninus*);
OCTAVIANUS, président et
LÉONCE, homme consulaire, (*hist. de S. Montanus*);
ALBINUS, sénateur Romain;
FESCENNINUS, gouverneur des Gaules;
ADRIANUS, proconsul en Asie, (*hist. des SS. Léonce, Hypatius, et Théodule*);
MINUTIUS RUFUS, (*hist. de S. Nérée et de S. Achillée*);
SATELLICUS, (*hist. de S. Tropès*).

Et un grand nombre d'autres exemples semblables.

En infligeant de sévères punitions à ces magistrats, persécuteurs des *Chrétiens*, Dieu a fait voir hautement que les ministres et les disciples du Christ étaient ceux-là mêmes dont il a prophétiquement parlé dans les Saintes Ecritures :

Nolite tangere Christos meos. (Ps. CIV, 15).

Gardez-vous de toucher à mes oints.

Littéralement: à mes *Chrétiens!*

HÉRODE-AGRIPPA II

SURNOMMÉ LE JEUNE

Dernier roi des Juifs, — contemporain de Jésus et des Apôtres, — reconnaît l'innocence des Apôtres et la vérité du Christianisme, mais sans oser embrasser la foi.

FESTUS, *gouverneur romain, et la reine* BÉRÉNICE,
avec les PRINCIPAUX *de la ville de* Césarée,
partagent la pensée d'Agrippa.

JULIUS, *capitaine de la Légion* Augusta, *estime et vénère S. Paul.*

(An 20-90 de J.-C.)

Agrippa-le-Jeune, fils d'Agrippa Ier, était à Rome auprès de l'empereur Claude, lorsque son père mourut l'an 43[1]. Il n'avait que 17 ans. L'Empereur voulait lui donner tous les états de son père; mais ses conseillers l'en dissuadèrent. Il retint Agrippa encore quatre ans auprès de lui, et envoya en Judée *Cuspius-Fadus*, comme gouverneur.

L'an 48, Hérode, roi de Chalcide, oncle du jeune Agrippa, étant mort, l'Empereur donna ses états à ce jeune prince. Cependant Agrippa n'alla en Judée que quatre ans après, c'est-à-dire en l'année de Jésus-Christ 53, lorsque Claude lui ayant

[1] Josèphe, *Antiq. l.* 17, *c.* 7 *et l.* 20, *c.* 1, *et seq.*

ôté le royaume de Chalcide, lui donna la Gaulonite, la Trachonite, la Batanée, Panéade et l'Abylène.

Après la mort de Claude, Néron, son successeur, qui affectionnait Agrippa, lui donna encore Juliade dans la Pérée, et cette partie de la Galilée où étaient Tarichée et Tibériade.

L'an 60 de Jésus-Christ, *Festus*, gouverneur de la Judée, étant venu prendre possession de son gouvernement, le roi Agrippa et Bérénice, sa sœur [1], vinrent à Césarée pour le saluer et comme ils y demeurèrent assez longtemps, Festus parla au roi de l'affaire de S. Paul, qui avait été arrêté dans le Temple de Jérusalem, environ deux ans auparavant, et qui depuis peu de jours en avait appelé à l'Empereur. Il lui dit cavalièrement que Paul avait avec les Juifs des contestations au sujet *d'un certain Jésus mort, que Paul assurait être vivant.*

Agrippa dit à Festus :

— Il y a bien du temps que j'ai envie d'entendre parler cet homme.

Ce qui montre que S. Paul était très-connu dans la Judée. Agrippa était pris d'une curiosité semblable à celle qui porta Hérode le tétrarque à désirer de voir Jésus-Christ.

— Vous l'entendrez demain, répondit Festus.

Le lendemain donc, Agrippa et Bérénice vinrent avec grande pompe, et étant entrés dans la salle des audiences avec les tribuns et les principaux de la ville, Paul fut amené par le commandement de Festus.

Festus dit alors à Agrippa :

— O roi Agrippa, et vous tous qui êtes ici présents avec nous, vous voyez cet homme contre lequel tout le peuple Juif est venu me trouver à Jérusalem, me représentant avec de grandes instances et de grands cris, qu'il n'était pas juste de le laisser vivre plus longtemps. Cependant j'ai trouvé, en l'examinant, qu'il n'avait rien fait qui fût digne de mort ; et comme

[1] Act. XXV et XXVI.

lui-même en a appelé à l'Empereur, j'ai résolu de le lui envoyer. Mais parce que je n'ai rien de certain à en écrire à l'Empereur, je l'ai fait venir devant cette assemblée, et principalement devant vous, ô roi Agrippa, afin qu'après avoir examiné son affaire, je sache ce que je dois en écrire. Car il me semble qu'il ne serait pas raisonnable d'envoyer un prisonnier, sans marquer en même temps les crimes dont on l'accuse.

Alors Agrippa dit à Paul :

— On vous permet de parler pour votre défense.

Paul aussitôt, ayant étendu la main, commença à dire :

— Je m'estime heureux, ô roi Agrippa, de pouvoir aujourd'hui me justifier devant vous, de toutes les choses dont les Juifs m'accusent ; car vous êtes pleinement informé de toutes les coutumes des Juifs, et de toutes les questions qui sont entre eux. C'est pourquoi je vous prie de m'écouter avec patience. — Ensuite il déclara qu'il n'était dans les chaînes que pour avoir soutenu l'espérance d'Israël, c'est-à-dire la résurrection des morts. Puis s'adressant à Agrippa :

Vous semble-t-il donc incroyable, lui dit-il, que Dieu ressuscite les morts ?

Il raconta après cela les persécutions qu'il avait fait souffrir aux Chrétiens, et la manière miraculeuse dont Dieu l'avait converti sur la route de Damas. Comme il parlait de la résurrection de Jésus-Christ, de la conversion des Gentils et de l'apparition qu'il avait eue en allant à Damas, Festus s'écria :

— Vous êtes insensé, Paul, votre grand savoir vous fait perdre le sens !

— Je ne suis point insensé, très-excellent Festus, lui répondit Paul, mais les paroles que je viens de dire sont des paroles de vérité et de bon sens ; car le roi Agrippa est bien informé de tout ceci, et je parle devant lui avec d'autant plus de liberté, que je crois qu'il n'ignore rien de ce que je dis ;

parce que ce ne sont pas des choses qui se soient passées dans le secret. O roi Agrippa, ne croyez-vous pas aux Prophètes? Je sais que vous y croyez.

Alors Agrippa dit à Paul :

— Il ne s'en faut guère que vous ne me persuadiez d'être Chrétien.

— Plût à Dieu, lui répondit Paul, que non-seulement il ne s'en fallût guère, mais qu'il ne s'en fallût rien du tout que vous et tous ceux qui m'écoutent présentement devinssiez tels que je suis, à la réserve de ces liens !

Paul ayant dit ces paroles, le Roi, Bérénice, et le Gouverneur avec tous ceux qui étaient assis avec eux, se levèrent. Et s'étant retirés à part, ils parlèrent ensemble et dirent :

— Cet homme n'a rien fait qui soit digne de mort ou de prison.

— Il aurait pu être renvoyé absous, s'il n'en eût appelé à César, dit Agrippa à Festus.

Agrippa ôta le Pontificat à Joseph Cabéï, pour le donner à *Ananus*[1], l'an 62 de Jésus-Christ. Ce fut cet Ananus qui fit mourir S. Jacques-le-Mineur à Jérusalem, vers la fête de Pâques. Mais cette action déplut tellement à tout le peuple, qu'Agrippa lui ôta la souveraine sacrificature, qu'il n'avait tenue que trois mois, et la donna à Jésus, fils de Damnée.

Pendant que tout se disposait à la révolte dans la Judée, Agrippa fit ce qu'il put pour calmer les esprits et les porter à la paix. Mais ses efforts eurent peu de succès. Il suspendit pendant quelque temps, mais il n'arrêta pas entièrement l'émotion des Juifs aigris et poussés à bout par l'insolence et la cruauté de leurs gouverneurs. Ils se déclarèrent hautement contre les Romains, l'an 66 de Jésus-Christ, et Agrippa se vit contraint de joindre ses forces à celles des Romains, pour réduire ses compatriotes et pour aider à prendre Jérusalem. Après la

[1] Josèphe, *Antiq.*, *l.* 20, *c.* 8.

ruine de cette ville, il se retira à Rome avec sa sœur Bérénice, où il mourut âgé de 70 ans.

Le pouvoir d'Agrippa en Palestine était peu considérable, si on le compare à celui des gouverneurs romains de ce pays. Son autorité semble ne s'être étendue que sur ce qui concernait la Religion. Il la fit valoir par la destitution fréquente des souverains sacrificateurs. Mais il avait peu de crédit à Jérusalem et dans la Judée. Aussi, malgré ses pressantes exhortations, ne put-il empêcher la révolte des Juifs, (qui le tenaient pour aussi païen que juif).

Toutefois, nous remarquons qu'il reconnut avec le gouverneur Festus, l'innocence de S. Paul ; qu'il écouta volontiers ce qui avait trait à la conversion et à la foi chrétienne de cet Apôtre ; qu'il comprit bien la Vérité Evangélique, fondée sur les Prophéties et sur les Miracles ; qu'il eût été *volontiers chrétien,* si certaines considérations politiques, tant du côté de Jérusalem que du côté de Rome, n'eussent fait obstacle à l'accomplissement d'un tel vœu. Voilà, en général, les motifs qui l'ont empêché, comme son père, de rendre gloire à Dieu. On voit que, si ce prince eût condamné S. Paul, il eût agi contre sa conscience et contre Dieu, et se fût rendu coupable d'un très-grand crime. Or, nous avons lieu de croire que son père, Agrippa I^er^, que Dieu châtia d'une manière si extraordinaire, avait eu les mêmes moyens de s'instruire de la vérité de la foi, et qu'il se rendit très-coupable, en immolant, par une lâche complaisance pour les Juifs, les premiers docteurs du Christianisme qu'il savait être innocents. Cependant S. Chrysostôme, parmi les Anciens, et Salmeron, parmi les modernes, avec d'autres auteurs, disent qu'Agrippa II se fit Chrétien dans la suite. Mais nous n'en avons aucune preuve certaine.

Julius, capitaine de la cohorte appelée *Augusta*, montra toujours pour S. Paul la plus grande considération. Cette estime et cette vénération étaient fondées sur ce qu'il avait appris de S. Paul et sur les œuvres de cet Apôtre.

PONCE PILATE

Magistrat Païen, — gouverneur de la Judée pour les Romains, — témoin de Jésus et de ses faits miraculeux, — les atteste publiquement, — en fait la Relation, *qu'il adresse à l'empereur Tibère, son maître.*

Pilate ou *Pontius Pilatus*, ainsi appelé de l'île *Pontia*, où il avait exercé probablement quelque commandement, était né en Espagne, selon la Tradition. L'an 27 de notre ère il succéda à Valérius Gratus dans la charge de *procurateur* en Judée pour les Romains. Il dédaigna de s'attacher les Juifs, et fit tout ce qui était le plus capable de les exaspérer contre lui et contre l'empire. Il voulut introduire dans la ville de Jérusalem des simulacres païens, objets d'un culte idolâtrique chez les Romains. Mais il céda devant la perspective du massacre de tout un peuple, qui était prêt à se laisser égorger plutôt que de recevoir ces images profanes. Il fit périr un autre jour un grand nombre de Galiléens, qui s'opposèrent à ce que la statue de Tibère fût placée dans le Temple. Ce fut la cause de l'inimitié qui exista dès lors entre lui et Hérode, tétrarque de Galilée. Il porta ses prétentions sur les trésors du Temple, et il en coûta la vie à plusieurs de ceux qui s'opposèrent à cette entreprise.

Mais ce qui acquit à Pilate la plus triste célébrité, ce fut le jugement inique qu'il porta contre le Sauveur, dont il reconnaissait l'innocence. Les Juifs lui avaient amené Jésus, pour le prier d'exécuter le jugement de mort qu'ils avaient prononcé contre lui. Pilate essaya de le délivrer, sachant que l'envie de ses accusateurs était son seul crime. Toutefois, il le fit flageller cruellement, afin, par ce tempérament, de calmer un peu la haine des Pharisiens. Ce fut en vain. Les Pharisiens n'en furent que plus exigeants ; ils employèrent la menace. Pilate, in-

timidé, chercha encore d'autres moyens de sauver Jésus. Mais, voyant un redoublement de cris et de menaces, le faible gouverneur craignit pour sa place, et, étouffant la voix de sa conscience, il livra l'innocent pour être mis à mort.

La triple inscription qu'il avait fait graver sur la croix, en hébreu, en grec et en latin, portait : *Jésus de Nazareth, Roi des Juifs*. Les Princes des Prêtres vinrent demander qu'on effaçât ce titre de *Roi des Juifs*. Pilate, voulant les humilier, leur répondit avec hauteur : *Ce que j'ai écrit restera écrit* ! Il fit alors paraître de la fermeté, parce qu'il le pouvait sans danger; il n'était plus temps ; le Juste était sacrifié ! En vain a-t-il cru, en trahissant sa conscience, s'assurer la conservation de sa magistrature ; en vain affecta-t-il un dévouement sincère pour l'empereur, en plaçant ses images dans le palais des Hérode, et en réprimant avec force et promptitude les séditieux réunis à Gazirim, il ne tarda pas à porter la peine de son déicide. Vitellius, consul et père de l'empereur de ce nom, gouverneur de Syrie, le dénonça à Tibère, qui le déposa de son gouvernement et le relégua dans les Gaules (an 37). La Tradition dit qu'il se retira à Vienne, en Dauphiné, où il vécut encore trois ans, après lesquels, fatigué d'ennuis, de remords et de désespoir, il se tua de ses propres mains. On montre à Vienne le prétoire de Ponce-Pilate. (*L'art. d'Ad.*) Plus loin, on voit un tombeau pyramidal, que l'on dit être celui de ce malheureux juge. D'après une opinion populaire, le *Mont-Pilate*, près de Saint-Etienne, est ainsi nommé parce que l'ex-gouverneur de Jérusalem y allait chasser durant son séjour à Vienne. A Rome, on montre la maison qu'il a habitée, et la *Scala-Sancta*. Ce sont vingt-huit degrés de marbre qui ont appartenu au palais de Pilate, et que les fidèles ne montent qu'à genoux, en mémoire du Sauveur qui les a foulés de ses pieds augustes. On voit aussi dans l'église voisine une inscription triglotte, qui est regardée généralement comme étant celle

de la Croix. Elle est tracée au minium sur bois de cèdre, et les antiquaires estiment qu'elle remonte, en effet, à la plus haute antiquité.

Quant aux Actes de Pilate, leur existence est incontestable. Eusèbe et plusieurs historiens anciens rapportent que les gouverneurs étaient dans la coutume d'informer l'empereur des jugements qu'ils rendaient dans les provinces, et de ce qui se passait de remarquable. Témoin la fameuse lettre de Pline le Jeune à Trajan ; témoins encore ces mémoires qu'on adressait chaque jour d'Alexandrie à l'empereur Caligula (*Comment. rer. quotid.*, et, dans Philon, *Ephem. Mnémon.*). Pilate a dû d'autant moins négliger ce devoir, qu'il avait affaire à Tibère, prince soupçonneux, et qu'il s'agissait d'un personnage qui s'était dit le *Messie*, c'est-à-dire Celui qui devait venir comme Monarque universel et que les Juifs attendaient comme leur Roi et leur Libérateur. Il y a des témoignages aussi anciens qu'irrécusables. S. Justin, parlant de la mort et des souffrances du Sauveur dans sa seconde apologie adressée à l'empereur et au Sénat romain, en appelle aux Actes de Pilate conservés dans les archives de l'Empire. Or, S. Justin touchait aux temps apostoliques ; il invoquait un acte public sur des faits éclatants et merveilleux, et il avait en face les Philosophes, ennemis du nom chrétien, et surtout *Crescens*, son adversaire, qui était intéressé à le trouver en défaut et ne devait rien lui pardonner, d'autant plus qu'il avait été défié par lui à une dispute publique, en présence du Sénat, sur la vérité de la religion chrétienne.

— Nous avons encore Tertullien qui, dans les chapitres 5 et 21 de son *Apologétique*, assure que Ponce-Pilate avait fait connaître à Tibère les merveilles que Jésus opéra durant sa vie et à sa mort. « Pilate, dit ce Père, était chrétien ou disciple « du Christ dans sa conscience, et il écrivit à l'empereur les « faits de la Résurrection de Jésus-Christ. » Tertullien ajoute que Tibère, ayant fait là-dessus un rapport au Sénat, proposa

de recevoir Jésus-Christ au rang des dieux de l'Empire, et que sa proposition n'ayant pas été accueillie (à cause du danger que courait le culte des idoles), il persista dans sa résolution et menaça de sa disgrâce quiconque essaierait d'inquiéter les chrétiens. En qualité de jurisconsulte habile et célèbre, Tertullien avait dû rechercher avec soin les pièces du grand procès qu'il se proposait de plaider en faveur du christianisme ; il avait pu et il avait dû, par l'entremise de quelques-uns des chrétiens du palais, consulter les registres de l'Empire. D'ailleurs, c'était aussi à l'empereur et au Sénat qu'il s'adressait, et rien n'était plus facile que de vérifier ses assertions.

— Enfin, nous avons Eusèbe qui, deux siècles plus tard (280-330), raconte dans son *Histoire Ecclésiastique*, le fait des *Actes de Ponce-Pilate*, avec les mêmes circonstances que Tertullien, et ne dit pas que ce fait ait été jamais contesté. Il a été admis par presque tous les auteurs, et défendu même par la plupart des Protestants : de ce nombre sont Fabricius, Hasens, Havercamp, Addisson, Mosheim, Casaubon, Grotius, de Correvon, Isselin, Pearson, et plusieurs autres. — Nous avons, outre ces *Actes*, une lettre de Pilate à Tibère. Elle est reçue comme authentique par de graves auteurs. On la trouve dans les *Orthodoxographa*. Ponce-Pilate a rendu témoignage à la vérité historique des faits de Jésus, non-seulement par ses épîtres à l'empereur et par sa relation authentique, mais encore par la frayeur qu'il éprouva, lorsque, malgré lui, il abandonna le Juste à la fureur des Pharisiens.

CAIUS CALIGULA

Empereur romain, — contemporain des Apôtres.
Instrument de la vengeance divine, par rapport aux Juifs, ennemis de Jésus-Christ.

AUTRES MAGISTRATS, *exécuteurs des vengeances célestes.*

(An 1-37-41 de J.-C.)

Caïus-Caligula succéda à Tibère. Il prit les rênes du gouvernement de l'Empire l'an 37 de Jésus-Christ. Il régna trois ans et neuf mois. Ce Prince fut dans les mains de Dieu un instrument qui vengea la mort de S. Jean-Baptiste, précurseur du Christ, de même qu'une partie des dérisions que le Rédempteur endura à la cour d'Hérode-Antipas. *Hérodiade* avait sollicité la mort de S. Jean, et Hérode l'avait complaisamment accordée. De plus, ce Prince juif avait approuvé les mesures que les Pontifes et Ponce-Pilate avaient prises contre le Messie. Caligula reçut mission d'En-Haut, pour faire expier ces crimes à leurs auteurs. Il priva Hérode-Antipas et Hérodiade, sa femme incestueuse, de leur tétrarchie et de tous leurs biens, puis les condamna à un exil perpétuel. Il les relégua d'abord à Lyon, et ensuite en Espagne, où ils périrent misérablement.

Vitellius, gouverneur de Syrie, et père de l'empereur Vitellius, fut, vers cette époque, an 35, l'exécuteur de la vengeance céleste à l'égard de *Caïphas*[1], ce juge inique qui, arbitrairement, condamna à mort le Christ. Vitellius, à la demande générale des Juifs, déposa le grand-prêtre Caïphe, devenu odieux à tout Jérusalem pour avoir répandu le sang du

[1] Josèphe, *Antiq.*, *l.* 18, *c.* 6,

Juste. Un ancien auteur [1] ajoute que le juge impie se donna ensuite la mort de désespoir.

Agrippa Ier et *Albinus*, gouverneur de Judée, ont déposé et réprimé fortement le grand-prêtre *Ananus II*, qui avait condamné à mort S. Jacques-le-Mineur, évêque de Jérusalem, et plusieurs autres Disciples de Jésus-Christ. — Ce pontife fut, un peu plus tard, massacré avec insulte dans Jérusalem [2].

Caïus Avilius Flaccus (an 40), gouverneur d'Egypte sous le règne de Tibère et sous celui de Caïus-Caligula, pour gagner l'affection du peuple d'Alexandrie et les bonnes grâces de l'empereur, persécuta les Juifs qui étaient mal vus des Alexandrins. Dès ce moment, cet homme, qui avait toujours été juste et accessible à tous, devint injuste et de difficile accès pour les réclamations des Juifs, et chercha à leur nuire par toutes sortes de moyens. Hérode-Agrippa, en passant à Alexandrie, eut à supporter les violences d'une sédition, qu'on ne manqua pas d'attribuer aux Juifs, et dont la cause était attribuée au faste et à l'opulence du nouveau roi. On parodia insolemment sa puissance, en donnant tous ses attributs à un fou. Jésus-Christ avait été abreuvé du même genre d'ignominie chez Hérode. Flaccus est regardé comme l'instigateur de ces troubles, en jalousie d'Hérode-Agrippa, qui était plus opulent que lui. Mais cette sédition, attribuée si faussement aux Juifs, puisque Agrippa était leur protecteur, ne fut que le signal de nouvelles persécutions. Sous prétexte que les Hébreux étaient *turbulents*, Caius et le peuple alexandrin cherchèrent à exercer contre eux leurs méchancetés. Le peuple s'ameuta et voulut placer les statues de l'empereur dans les Synagogues. Les Juifs résistèrent ; c'est ce qu'on désirait. Dès lors, il y eut des tu-

[1] *Constitut. Apost.*, *l.* 8, *c.* 1.

[2] Josèphe, *Antiq.*, *l.* 20, *c.* 8.

multes, des combats. Les Synagogues furent brûlées, les maisons des Juifs envahies, un décret de bannissement lancé contre eux ; leurs demeures furent livrées au pillage et aux flammes. On les chassa. Ces malheureux erraient dans les campagnes, sans asile, sans aucun moyen de subsistance ; et ils étaient impitoyablement poursuivis par leurs ennemis, qui employaient, pour les supplicier, la verge et la croix. Par ordre du préfet, trente-huit sénateurs juifs furent cruellement flagellés, sous prétexte qu'ils n'avaient pas contenu la multitude. C'est ainsi que, par le Proconsul d'Alexandrie, Dieu rendit aux Juifs tous les mauvais traitements qu'ils avaient fait endurer à leur Messie par le proconsul de Jérusalem.

Philon, leur célèbre docteur, a fait le tableau de toutes les cruautés qui furent alors exercées contre eux.

CLAUDE

Empereur romain, — contemporain de Jésus-Christ et des Apôtres, — témoin de l'ébranlement moral opéré dans le monde et surtout dans la capitale de l'empire, par l'avènement de Jésus-Christ.

(An 15-54 de J.-C.)

L'Empereur *Claude*, mentionné dans quelques endroits des Ecritures, succéda à Caïus-Caligula, l'an de Jésus-Christ 41, régna 13 ans, 8 mois et 19 jours, et mourut l'an 54 de Jésus-Christ, par le poison, à l'âge de 63 ans.

Comme Agrippa avait beaucoup contribué à lui faire obtenir le sceptre impérial, Claude donna à Agrippa le titre de roi de toute la Judée, et à Hérode, son frère, le royaume de Chalcide [1]. Cet Empereur traitait avec beaucoup de faveur, dans le commencement, la nation juive à laquelle il accordait le libre exercice de son culte à Alexandrie et à Rome. Mais voyant

[1] Joseph., *Antiq.*, *l.* 19, *c.* 4.

le tumulte que les Juifs faisaient dans la capitale au sujet de Jésus-Christ, il leur défendit d'y tenir désormais des assemblées[1].

Le roi Agrippa mourut frappé de Dieu, comme on le sait, la quatrième année de Claude, et l'an 44 de Jésus-Christ. L'Empereur réduisit de nouveau la Judée en Province, et y envoya *Cuspius Fadus* en qualité d'intendant. Ce fut vers la même année qu'arriva la famine marquée dans les *Actes des Apôtres* et prédite par le prophète Agabus[2]. — Alors les Chrétiens d'Antioche secoururent les Chrétiens de Jérusalem par les aumônes qu'ils leur envoyèrent par les mains de Saul et de Barnabé, l'an 44 de Jésus-Christ.

L'an 49 de Jésus-Christ, la neuvième de son empire, Claude fit chasser de Rome tous les Juifs à cause du tumulte et des troubles continuels qu'ils excitaient dans cette capitale, à l'instigation ou plutôt à l'occasion de *Chrestus*. C'est ainsi que les Païens nommaient le Christ (Christus), comme le font observer Tertullien[3], Lactance[4] et d'autres savants[5]. Les uns pensent que les Idolâtres lui donnaient ce nom par ignorance ; selon d'autres, c'était par mépris pour celui qui avait entrepris le renversement du culte des idoles et la substitution de l'Evangile au Paganisme et au Judaïsme. L'esprit de Jésus-Christ, toujours présent avec ses Apôtres et ses Disciples, les poussait à la conquête du monde. Le monde romain et tous les Juifs dispersés, résistaient à leurs efforts. De là, la lutte vive et ardente, qui, au cœur de l'empire, se livrait entre les Chrétiens d'une part, et les Juifs et les Païens de l'autre. De là, cette agitation générale qui semblait menacer le repos de Rome, et qui fit craindre aux hommes d'Etat et à l'empereur Claude

[1] Dio, *l.* 60, *p.* 669.

[2] Act. XI, 28-30.

[3] Tertull. *coh. ad Gent.*

[4] Lact., *l.* 4, *c.* 7.

[5] Pulmancius et Torrentius, commentateurs de Suétone.

une perturbation de l'empire. Comme les Disciples de Jésus, qui étaient Juifs d'origine, étaient la cause occasionelle de ce grand mouvement, on les accusa comme étant de perpétuels perturbateurs, et pour cette raison on porta contre eux un édit de bannissement. C'est là un fait bien certain, attesté par l'histoire païenne comme par l'histoire sacrée contemporaine.

Judæos, impulsore Chresto, dit Suétone [1], *assidue tumultuantes* (Claudius) *Roma expulit.*

L'historien S. Luc rapporte le même fait dans les *Actes*, lorsqu'il dit :

Et inveniens quemdam Judæum nomine Aquilam, Ponticum genere, qui nuper venerat ab Italia et Priscillam uxorem ejus, (eo quod præcepisset Claudius discedere omnes Judæos a Roma) accessit ad eos.

On voit par là que, sous le nom de Juifs, on confondait les Juifs et les Chrétiens, ou du moins les Juifs convertis au Christianisme, de même que les Apôtres et ceux des Soixante-Douze Disciples de Notre-Seigneur, qui alors se trouvaient à Rome.

Tel est l'événement remarquable qui, sous le règne de Claude, a pu intéresser l'histoire des Juifs et des Chrétiens, et qui, à ce titre, mérite de figurer dans ces recherches. Il montre combien le levain de la parole évangélique fermentait dans la masse entière du genre humain, et quel était le frémissement des Juifs et des Gentils qui alors se soulevaient de toutes parts contre le Seigneur et son Christ. Ils craignaient avec raison, à la vue de cette Religion si puissante, la prochaine abolition de leurs institutions polythéistes, l'anéantissement de la magie démoniaque et des oracles des fausses divinités.

Mais le Christ qui est assis dans les Cieux à la droite de son Père Tout-Puissant, devait se jouer de leurs desseins et se moquer de leurs efforts [2].

[1] Sueton., *l.* 5, *c.* 25.

[2] *Ps.* 2.

Selon les *Actes de S^te^ Prisca,* noble vierge et martyre de Rome, l'empereur Claude perdit lui-même misérablement le trône et la vie pour avoir persécuté les Chrétiens [1].

SÉNÈQUE

Contemporain des Apôtres, — applaudit à la doctrine des Chrétiens, — se pénètre des pensées de S. Paul ; — eût, selon toute apparence, embrassé la foi ouvertement, sans ses charges publiques et lucratives de préteur, de questeur et autres, qui l'obligeaient de maintenir les usages païens de Rome, et auxquels il tenait fortement.

(An 2-65 de J.-C.)

« *Lucius Annæus Sénèque* [2], de Cordoue, disciple du stoï-
» cien Sotion, et beau-père du poète Lucain, mena une vie
« très-pure. Je ne le placerais pas dans le *Catalogue des*
« *Saints*, si je n'y étais engagé par ces *Lettres de Paul à Sénè-*
« *que*, et *de Sénèque à Paul*, lettres que quantité d'écrivains
« lui attribuent. Quoiqu'il fût précepteur de Néron, et le
« plus grand personnage de ce temps-là, il dit dans ces Let-
« tres, qu'*il voudrait avoir parmi les siens le rang que Paul*
« *occupe parmi les Chrétiens* [3]. Deux ans avant que Pierre et
« Paul ne reçussent la couronne du martyre, il fut mis à mort
« par ordre de Néron. » — Voilà ce que dit S. Jérôme du philosophe Sénèque. *Flavius Lucius Dexter* [4], son contemporain et son ami, dit dans sa Chronique :

[1] Voir les *Actes* du martyre de sainte Prisca ; — *VI^e^ classe des Témoins du Christ.*

[2] S. Jérôme, *de viris illust., c.* 12. — Voir aussi *Epist. ad Macedoniam.*

[3] *Ejus esse loci apud suos, cujus sit Paulus apud Christianos.* Voyez la XI^e^ Lettre de Sénèque à S. Paul : *nam qui meus, tuus apud te locus, qui tuus, velim ut meus.* Ce passage prouve que les Lettres que nous avons, sont bien les mêmes que celles que connaissait S. Jérôme.

[4] Dexter, *Chron. an.* 66.

« Annæus Sénèque de Cordoue, personnage consulaire, for-
« tement incliné vers le Christianisme, auquel même il adhé-
« rait secrètement, *in religionem christianam egregie pro-*
« *pensus, cui etiam secreto adhærebat*, envoyait des lettres à
« Paul et en recevait de cet Apôtre. Sur l'ordre de Néron, Sé-
« nèque périt par l'incision des veines. »

Le pape S. Lin [1], successeur de S. Pierre, dans le récit *de la passion de S. Paul*, dit qu'il *régnait entre cet Apôtre et Sénèque une amitié si étroite, que le Philosophe se passait difficilement de la société de l'Apôtre, et que, pour se dédommager de cette privation, quand elle lui était imposée par les circonstances, il entretenait avec lui un commerce épistolaire.*

Voici les propres paroles du saint pontife Linus, dans les *Actes* du martyre de S. Paul :

— « *Concursus de domo Cæsaris fiebat ad eum* (Paulum). *Sed et Institutor Imperatoris adeo fuit illi amicitia copulatus, videns in eo divinam scientiam, ut se a colloquio illius temperare vix posset, quominus si ore ad os illum alloqui non valeret, frequentibus datis et acceptis epistolis, ipsius dulcedine et amicabili colloquio atque consilio frueretur.*

Ces termes sont parfaitement convenables et sont évidemment inspirés et dictés par la conviction de la vérité du fait historique.

Les quelques écrivains qui n'admettent pas les *Lettres échangées entre S. Paul et Sénèque*, ne se fondent que sur des raisons vagues, ou fausses ou sans aucune valeur. Bellarmin voudrait qu'*elles eussent été insérées par l'Eglise catholique dans le Canon des Saintes Ecritures*. Cela n'est point nécessaire pour des lettres de pure amitié et de simple politesse civile. Ellies Dupin désirerait un style différent; or le style paraît bien approprié et aux circonstances et au génie des

[1] Voyez l'*hist. de S. Paul*, *l.* 3, *c.* 1 ; et le *récit de la Passion de saint Paul*, par S. Lin, *n.* 1.

deux personnages. Des auteurs protestants prétendent qu'elles ont été supposées et composées d'après le texte de S. Lin, mais ils n'apportent aucune preuve. Or, pour anéantir une tradition constante, attestée par l'Antiquité, et en possession de laquelle l'Eglise et l'histoire générale sont depuis tant de siécles, il ne suffit pas de désirer qu'elle soit anéantie ! Il faut des preuves ; les contradicteurs n'en présentent point. Elle subsiste donc dans toute sa force historique.

Elle subsiste d'autant plus qu'elle est entourée elle-même de bonnes preuves : et du témoignage écrit d'un témoin contemporain, très-illustre et très-digne de foi, — et de l'attestation positive écrite de S. Jérôme, qui n'admettait que difficilement et qu'après mûr examen, plusieurs des monuments anciens ; et des paroles mêmes du grave Tertullien, qui affirme que *le sage Sénèque tenait souvent un langage chrétien; qu'il parlait du dogme de la résurrection future*, dans des termes analogues à ceux de S. Paul ; que le *philosophe et sage Lucius* Annæus Sénèque était tout à-coup *devenu chrétien par l'effet de sa vertu, de sa sagesse et de sa prudence.* Tertull., *c.* 2, *l. de anima* : *Sicut et Seneca sæpe noster.* Sénèque lui-même, *lib.* v, *epist.* 36, affirme positivement, comme S. Paul son maître, la résurrection des corps : « La mort que nous « redoutons, dit-il, interrompt la vie, ne l'enlève point ; vien- « dra encore un jour qui nous rendra à la lumière.... *Veniet* « *iterum qui nos in lucem reponat dies...* » (Apolog., c. 3): *Ego Lucium Sapientem virum repente factum Christianum defero...*

On lit dans la *Chronique* de Lucius Dexter, ami de S. Jérôme, *ad ann.* 64 : « Lucius Annæus Sénèque, originaire de « Cordoue en Espagne, entretient des rapports épistolaires « avec S. Paul au sujet du Christianisme ; il en conçoit des « sentiments d'estime, il devient chrétien, et passe pour avoir « été le disciple secret de S. Paul. Il écrit des lettres amicales « à S. Paul, pendant que l'Apôtre séjournait en Espagne. »

Ont admis ces lettres comme authentiques et véritables, un grand nombre de savants, entre autres : *Jacques Faber*, d'Estaples, — *Sixte de Sienne*, qui les a insérées dans sa *grande Bibliothèque* ; *Alphonse Salmeron*, qui les a rangées dans une classe à part, et les compare à celles de S. Jean l'Evangéliste à Electa, à Caïus, de S. Paul à Philémon ; *Franciscus Bivarius*, dans son *Commentaire in Chron. Dextri* ; *Jac. Pamelius, ad Tertull. de anima, c.* 20 ; Margarin de la Bigne, qui soutient fortement leur authenticité et le Christianisme de Sénèque dans ses scholies sur le Livre de S. Lin, dans la *Grande Bibliothèque, des Pères*, tom. 7 ; *Martinus Polonus*, archevêque de Gnesne, pénitencier des papes Jean XXI et Nicolas III; *Laurent de la Barre, in Tertull.*, etc.

Les éditions de ces Lettres ont été très-nombreuses. Elles figurent dans les plus anciennes éditions des *Œuvres de Sénèque*. telles que celles de Naples, 1484 ; de Venise, 1492; de Lyon, 1523 ; de Venise, 1588; d'Erasme, à Bâle, 1529; de Paris, 1512 ; de Brême, Anvers, 1692 ; — dans la plupart des *Bibliotheca Patrum*, et des ouvrages contenant les Antiquités chrétiennes.

Il est certain que Sénèque devait connaître S. Paul et sa Prédication, puisque cet Apôtre fut amené à la Cour de Néron, lorsque Sénèque y tenait le premier rang, et que la cause de S. Paul était connue et célèbre dans tout le Prétoire. Le philosophe contribua sans doute à faire acquitter l'Apôtre. — De plus, l'histoire nous apprend que bon nombre d'hommes distingués de cette cour impériale avaient embrassé la foi ; la faveur de Sénèque pour l'Evangile n'a pas été inutile pour qu'il fût plus facilement embrassé par les amis de la vérité. (Voir *Histoire de S. Paul, l.* 5, *c.* 1).

Outre les preuves qui précèdent, nous avons encore d'autres témoignages :

S. Augustin, qui, avec raison, regarde ces Lettres comme authentiques et véritables, *de civit. Dei, l.* 6, *c.* 10, — et

epist. 54, *alias* 1853, dit que Sénèque n'osait louer publiquement le Christianisme, pour ne pas combattre les institutions de sa patrie, ni le blâmer pour ne pas agir contre sa conscience. Des auteurs ont cru et avancé que S. Paul l'avait converti à la foi.

Le fait d'une liaison assez intime entre S. Paul et Sénèque, trouve encore une sorte de preuve dans la ressemblance frappante, si souvent remarquée, entre un grand nombre de passages de Sénèque et du Nouveau-Testament, surtout des Epîtres de S. Paul. Voici parmi les citations nombreuses que l'on pourrait produire, celles recueillies par F. Schœll, dans son *Histoire de la Littérature Romaine.* Le lecteur sera sans doute frappé des sentiments chrétiens qui embellissent les écrits du philosophe, et qui s'enveloppent quelquefois même dans leur expression des paroles bibliques.

S. PAUL.	SÉNÈQUE.
Deus qui fecit mundum et omnia quæ in eo sunt, hic cœli et terræ cum sit Dominus, non in manufactis templis habitat. *(Act. Apost. XVII,* 24*).*	Deo non templa congestis in altitudinem saxis extruenda sunt; in suo quique consecrandus est pectore. *(Fragment cité par Lactance, Inst.* 6.*)* Totus mundus est deorum templum, solum quidem amplitudine illorum et magnificentia dignum. *(de Benef. VII,* 7*).*
Nec manibus humanis colitur indigens aliquo, cum ipse det omnibus vitam, et inspirationem et omnia. *(Ibid.* 25*).*	Deum colit qui novit;.... non quærit ministros Deus; quidni? Ipse humano generi ministrat; ubique et omnibus præsto est. *(Ep.* 95.*)*
Deus... quamvis non longe sit ab unoquoque nostrum. In ipso enim vivimus, movemur, et sumus. *(Ibid.* 27-28*).* Quicumque enim Spiritu Dei aguntur, ii sunt filii Dei. *(Epist. Rom. VIII,* 15*).* Nescitis quia Templum Dei estis et Spiritus Dei habitat in vobis? *(1 Cor. VIII,* 16*).*	Prope est a te Deus, tecum est, intus est. Sacer intra Spiritus sedet, malorum bonorumque nostrorum observator; hic, prout a nobis tractatus est, ita nos tractat. Bonus vir sine Deo nemo est... In unoquoque bonorum habitat Deus etc. *(Ep.* 41*).* Quocumque te flexeris, Deum videbis occurrentem tibi; nihil ab illo vacat. *(De benef. V,* 8*).*
Non debemus æstimare auro aut argento, aut lapidi, sculpturæ ar-	Te Dignum Deo finge. Finges autem non auro, non argento;

S. PAUL.

tis, et cogitationis hominis, Divinum esse simile. (*Act. Apost., XVII.* 29).

Credere enim oportet accedentem ad Deum, quia est, et inquirentibus se remunerator sit. (*Heb. XI.* 6).

Estote ergo imitatores Dei.... et ambulate in dilectione. (*Eph. V.* 2.).

Sicut enim corpus unum est et membra habet multa; omnia autem membra corporis cum sint multa, unum tamen corpus sint, ita et Christus.... Nunc autem multa quidem membra, unum autem corpus.... Vos autem estis corpus Christi et membra de membro. (*1 Cor. XII*, 12, 20, 27).

Nihil enim intulimus in hunc mundum: haud dubium quod nec auferre quid possumus. (*1 Tim. VI.* 7).

Scimus enim quoniam si terrestris domus nostræ hujus habitationis dissolvatur, quod ædificationem ex Deo habemus, domum non manufactam, æternam in cœlo. Nam et in hoc ingemiscimus, habitationem nostram quæ de cœlo est, superindui cupientes: si tamen vestiti, non nudi inveniamur. Nam et qui sumus in hoc tabernaculo, ingemiscimus gravati: eo quod nolumus expoliari, sed supervestiri, ut absorbeatur quod mortale est à vita. (*2 Cor. V*, 1-4).

Videmus nunc per speculum et in ænigmate: tunc autem facie ad faciem. Nunc cognosco ex parte, tunc autem cognoscam sicut et cognitus sum. (*1 Cor., XIII.* 12).

SÉNÈQUE.

non potest ex hac materia imago Dei exprimi similis. (*Ep.* 15).

Primus deorum cultus est deos credere, deinde scire illos esse... qui humani generis curam gerunt, qui castigant quosdam et coercent. Satis illos coluit, quisquis imitatus. Homo sit mansuetus homini. ....Erranti viam monstret, cum esuriente panem dividat. Membra sumus magni corporis. (*Ep.* 95).

Per has mortalis ævi moras illi meliori vitæ longioriquæ præluditur. Quemadmodum novem mensibus nos tenet maternus uterus, et præparat non sibi, sed illi loco in quem videmur emitti, jam idonei... Sic per hoc spatium, quod ab infantia patet in senectutem, in alium maturescimus partum. Alia origo nos expectat, alius rerum status. Proinde intrepidus horam illam decretoriam prospice; non est animo suprema, sed corpori. Quidquid circa te jacet rerum, tanquam hospitalis loci sarcinas specta: Transeundum est. Excutit redeuntem natura, sicut intrantem. Non licet plus auferre quam inuleris; immo etiam ex eo quod in vitam intulisti, pars magna ponenda est. Detrahetur tibi hæc circumjecta, novissimum velamentum tui, cutis; detrahetur caro. Dies iste, quem tanquam extremum reformidas, æterni natalis est. Depone onus; quid cunctaris?... Pone corpus istud diu inhabitatum; pereunt semper velamenta nascentium... Veniet qui te revelet dies, et ex contubernio fœdi atque olidi ventris educat. Tunc naturæ arcana tibi retegentur... Tunc ex tenebris exisse dices, cum totam lucem totus adspexeris, quam nunc... obscure intueris, et tamen admiraris tam procul. (*Ep.* 102).

S. PAUL.	SÉNÈQUE.
Non enim accepitsis spiritum servitutis iterum in timore, sed accepitis spiritum adoptionis filiorum, in quo clamamus abba.*(Rom. VIII*, 15).	Deus colitur et amatur. Non potest amor cum timore misceri.*(Ep.* 42). Deos nemo sanus timet, nec quisquam amat quos timet. *(De benef. IV.* 19.)
Non enim habemus hic manentem civitatem, sed futuram inquirimus. *(Heb. XIII.* 14).	Sapiens nihil eorum quæ circa ipsum sunt, suum judicat, sed ut commodatis utitur peregrinus et properans. (*Ep.* 120).
Rom. V. Tout le chapitre, où l'Apôtre expose le dogme de l'imputation et de la punition du péché.	Omnes reservamur ad mortem, in omnes constitutum est capitale supplicium, et quidem constitutione justissima. (*Quest. natur., II.* 59).
Non est justus quisquam. Omnes enim peccaverunt, et egent gloria Dei. *(Rom. III*, 11-25.)	Peccavimus omnes, alii graviora, alii leviora, alii ex destinato, alii forte impulsi aut aliena nequitia ablati. (*De ira*, 1, 14). Nemo invenitur qui se possit absolvere, et innocentem quisque se dixit, respicies testem, non conscientiam.
Quem enim diligit Dominus, castigat : flagellat autem omnem filium quem recipit. In disciplina perseverate. Tanquam filiis vobis offert se Deus ; quis enim filius, quem non corripit Pater ? *(Hebr., XII*, 6-7.)	Vir bonus, vera progenies Dei, quem parens ille magnificus durius educat,... experitur, indurat, sibi illum præparat. *(De Provid., c.* 1). Patrium habet Deus adversus bonos viros animum, et illos fortiter amat, et operibus, inquit, doloribus et damnis exagitentur, ut verum colligant robur. *(Ibid., c.* 2.). Quos probat Deus, quos amat, eos indurat, recognoscit, exercet. *(Ibid. c.* 1).

Ces analogies de doctrine, de pensées et d'expressions, corroborent évidemment la tradition qui met S. Paul en rapport avec Sénèque. Que si l'on objectait qu'il semble naturel qu'un homme de bien, méditant sur les rapports qui rattachent l'homme à Dieu, soit conduit à trouver les mêmes vérités morales énoncées dans les Saintes Ecritures, nous demanderions avec Schœll, pourquoi rien de semblable n'apparaît dans les *Traités de morale d'Aristote*, dans les *Dialogues de Platon*, dans les *Choses mémorables de Socrate*, par Xénophon, dans les *Ouvrages philosophiques de Cicéron*? Pourquoi surtout

dans le *Manuel d'Epictète* et dans le *Livre de Marc-Aurèle*, qui tous deux professaient comme Sénèque, les principes de l'Ecole de Zénon, les ressemblances avec les idées chrétiennes sont si peu nombreuses ? D'ailleurs, Sénèque n'exprime pas seulement des principes inconnus avant le Christianisme; on s'étonne encore de rencontrer dans ses écrits des phrases inusitées chez les écrivains profanes et des mots pris dans certaines acceptions, qu'ils n'ont que dans le Nouveau-Testament. Telles sont les expressions de *Saint-Esprit*, et de *Primogéniture de Dieu*; tel est le mot *caro* employé dans le sens biblique, et qui ne se trouve usité de même dans aucun écrivain païen : *Animo cum hac carne grave certamen est, ne abstrahatur*, dit Sénèque, dans son livre *De consolat. ad Martiam*, c. 24). *Non est summa felicitatis nostræ in carne ponenda*, dit-il encore dans *l'ép.* 74. S. Paul, du reste, avait paru à Rome longtemps avant que Sénèque ne composât ses derniers ouvrages.

Nous sommes donc fondés à croire que le Philosophe romain a connu S. Paul, qu'il a conversé avec lui, et n'a pas méprisé la doctrine que l'Apôtre annonçait au nom de son Divin Maître; et que, si Sénèque n'avait pas embrassé la foi publiquement, il y était néanmoins attaché secrètement.

PETITE

CORRESPONDANCE DE SÉNÈQUE AVEC L'APOTRE S. PAUL.

LETTRE Ire.

A Paul, Annæus Sénèque, salut !

Je pense, (mon cher) Paul, que l'on vous a appris hier ce qui a fait le sujet de notre entretien avec Lucilius, notre ami; car plusieurs personnages, amateurs de votre doctrine, se trou-

vaient avec moi. Nous nous étions retirés dans les jardins de Salluste [1], et c'est là que les personnages dont il s'agit, se joignirent à nous. Certes, nous étions vivement désireux de votre présence, et je tiens à ce que vous le sachiez ; nous avons été pleinement satisfaits de la lecture de votre petit livre, c'est-à-dire de plusieurs Epîtres de celles que vous avez adressées à quelques villes ou chefs-lieux de province, et qui renferment d'excellentes exhortations avec les règles de la vie morale. Ces préceptes ne me semblent pas venir de vous même, mais (de Dieu qui s'est servi) de votre intermédiaire ; assurément, tantôt vous parlez par vous-même, et tantôt (Dieu) parle par votre bouche. Il y a, en effet, dans cette doctrine une si grande majesté et une si noble splendeur, que, à mon avis, les hommes, dans le cours des siècles, ne pourront qu'à peine supporter l'éclat de ces enseignements capables de les instruire et de les perfectionner.

Je vous souhaite, frère, une bonne santé. Adieu !

LETTRE II.

Paul à Sénèque, salut !

C'est avec joie que hier j'ai reçu votre lettre : j'aurais pu y donner une réponse immédiate, si j'eusse eu à ma disposition le jeune homme par qui je devais vous la transmettre. Car vous savez quand et par qui, dans quel instant et à qui, l'on doit donner et confier quelque chose. Je vous prie donc de ne pas considérer ce délai comme une négligence de ma part envers un personnage aussi qualifié et aussi élevé. Quant à ce que vous m'écrivez que vous avez été tous remplis de satisfaction au sujet de mes Epîtres, je m'estime heureux du jugement d'un si grand homme. Car vous n'avez reçu les titres de censeur, de philosophe, de même que celui de précepteur d'un

[1] Tacite, l. XIII, nous apprend que Néron avec sa cour fréquentait ces jardins célèbres.

aussi puissant Prince, et même de tout le monde généralement, que parce que vous êtes un organe de la vérité.

Je vous souhaite une santé bonne et durable !

LETTRE III.

A Paul, Annæus Sénèque, salut !

J'ai mis en ordre certains volumes, et, d'après leurs divisions, je leur ai assigné un rang spécial. Je dois les lire devant l'Empereur, et si les choses tournent à souhait, peut-être serez-vous présent vous-même. S'il en arrive autrement, je vous indiquerai un autre jour, afin que nous examinions l'un et l'autre ce travail. J'avais résolu de ne point lui faire connaître cet écrit, avant d'avoir conféré avec vous, (si cela se peut faire impunément).

C'est pour vous faire savoir que je ne vous oublie point.

Adieu, très-cher Paul !

LETTRE IV.

Paul à Sénèque, salut.

Chaque fois que j'entends la lecture de vos Lettres, je désire que vous soyez présent, et je ne pense à autre chose qu'à vous voir avec nous en tout temps. Lors donc que vous viendrez, nous aurons l'avantage réciproque de nous voir de près.

Je vous souhaite une santé parfaite.

LETTRE V.

A Paul, Annæus Sénèque, salut !

Nous sommes très en peine au sujet de votre éloignement. Comment cela se fait-il? Quel est le motif qui vous retient si loin? Si c'est l'indignation du maître (de l'Empire), fondée sur ce que vous avez quitté un rit et une religion ancienne, pour en embrasser une nouvelle, il y aura lieu de demander, qu'il

veuille bien considérer que ce changement s'est fait pour de graves raisons, non point par inconstance ou par légèreté.

Adieu !

LETTRE VI.

Paul à Sénèque et à Lucilius, salut !

Quant à ce que vous m'avez écrit, il n'est pas permis de l'exprimer avec la plume et avec l'encre ; la première marque les choses, et l'autre les met en évidence ; cela ne se peut, surtout lorsque je sais que parmi vous, comme chez nous et parmi nous, il y a des personnes qui me comprennent. L'honneur est dû à tous (les magistrats), et à ceux-là surtout qui cherchent l'occasion d'exercer leur injuste courroux. Mais si nous faisons preuve de patience, nous en triompherons sur tous les points, pourvu toutefois qu'ils soient hommes à regretter leurs propres méfaits.

Adieu !

LETTRE VII.

A Paul, Annæus Sénèque, salut !

Je viens vous témoigner que j'ai été facilement admis à lire vos Epîtres, savoir : celles que vous avez adressées aux Galates, aux Corinthiens et aux Achéens. Cette lecture a été agréable. C'est, en effet, l'Esprit-Saint qui parle en vous, et qui exprime ces pensées qui sont au-dessus de votre portée et qui sont souverainement sublimes et dignes de notre vénération. Je voudrais donc, puisque vous proférez des choses si excellentes, que, à leur grandeur, viennent se joindre le soin et la beauté du langage. Et pour ne point vous ravir ce qui vous appartient, frère, ou pour n'être pas redevable à ma conscience, je dois témoigner que César (que l'Empereur) a été profondément touché de votre doctrine [1] ; lorsque j'eus fait la

[1] Ce fait est attesté par le saint Pontife Linus, en ces termes : *Et scripta illius* (Pauli) *quidam magister Cæsaris coram illo relegit, et in cunctis admirabilem reddidit.* Ce maître, ce précepteur de Néron, était Sénèque, comme on l'a toujours entendu.

lecture du commencement de vos Lettres, il a dit cette parole, qu'il *était étonnant qu'un homme qui n'avait pas été élevé ni instruit dans ces idées* (du Christianisme), *eût toutefois des sentiments si élevés*, (si chrétiens). Je lui répondis que les dieux ont coutume de parler par la bouche de ceux qui sont innocents (et justes); j'ai ajouté à cela l'exemple d'un simple paysan, nommé *Vatinius*[2], lequel, dans la campagne de Riéti, ayant vu, dans une apparition, deux hommes, nommés Castor et Pollux, fut pleinement instruit d'une manière surnaturelle.

Adieu !

LETTRE VIII.

Paul à Sénèque, salut !

Bien que je n'ignore pas que César est naturellement l'admirateur et l'amateur de ce qui touche (au Christianisme), laissez-moi toutefois vous donner un avis, sans vous blesser. Je pense, en effet, que vous avez fait une démarche très grave, en voulant porter à sa connaissance ce qui est entièrement opposé à sa religion et à son éducation (païenne), puisqu'il adore les dieux des Gentils. Je ne vois pas bien pourquoi il vous a semblé bon de le faire entrer dans cette connaissance. Je pense que vous l'avez fait par un effet de l'attachement que vous avez pour moi, et qui a été excessif. Je vous conjure de ne plus le faire désormais ; car il faut craindre que par un effet de cette amitié que vous avez pour moi, vous n'offensiez la Maîtresse. Cette offense qu'elle aura ressentie ne nuira pas, si l'Empereur persévère dans les mêmes sentiments favorables ; et, s'il ne persévère pas, cette offense ne sera d'aucun avantage; si elle est une reine, elle ne se livrera pas à l'indignation; mais si elle est une femme (illégitime), elle se trouvera offensée et irritée. — Adieu !

[2] Ce *Vatinius*, ou *Vatinienus*, est mentionné dans Cicéron, l. 2, *de natura Deor.*; dans Valère Maxime, l. 1, c. 8 ; dans Lactance, dans Plutarque, *in Paulo Æmilio*, *p.* 268 ; etc. D'après Sixte de Sienne, et d'autres savants, ce serait *Vaticanus*, qui donna à l'une des collines de Rome le nom de *Vatican*.

LETTRE IX.

A Paul, Annæus Sénèque, salut!

Je sais que vous avez été ému de ce que je vous ai écrit au sujet de la connaissance de vos Epîtres communiquées à César, moins à cause de moi-même, qu'à cause de ce qui, en pareille occasion, éloigne l'esprit de l'homme de tout ce qui est louable et honnête : Phénomène moral, qui aujourd'hui ne me cause plus d'étonnement; car bien des faits depuis longtemps ne me l'ont que trop fait connaître. Agissons donc différemment; et vous, si quelque chose a été fait inconsidérément, vous le pardonnerez.

Je vous ai adressé le Livre *De verborum copia* [1].

Très cher Paul, adieu.

LETTRE X.

Paul à Sénèque, salut!

Chaque fois que je vous écris, et que j'inscris mon nom en tête de ma lettre, je fais une chose grave et qui a une certaine inconvenance, relativement à ma religion; c'est que je dois, comme j'en ai fait profession, me faire tout à tous, et en même temps observer à votre égard, ce que la loi ou la règle des Romains a prescrit pour honorer le Sénat, c'est-à-dire que je dois dans ma Lettre, choisir le dernier rang, pour ne pas m'exposer à quelque difficulté et à quelque inconvenance en voulant agir selon la règle de mon choix.

Adieu, très-dévoué maître (en sagesse).

Donné le 5 des Calendes de juillet, sous le quatrième consulat de Néron et celui de Messala [2].

[1] Deux manuscrits de la *Bibliotheca S. Antonii Patavini* et de celle de sainte Gudule à Bruxelles, portent : *extat Lucii Annæi Senecæ Cordubensis, Stoici discipuli, liber de Copia verborum ad B. Paulum.*

[2] Table des Consuls Romains l'an 58 : *Nero Aug. III* et *M. Valerius Messala.* S. Paul, en l'an 58, en avait appellé du Tribunal de Festus à l'empereur Néron.

LETTRE XI.

A Paul, Annæus Sénèque, salut!

Salut, mon très-cher Paul. Si un homme tel que vous, qui est si estimé et si chéri de toutes manières, ne me reste, je ne dis pas attaché, mais intimement uni, c'en sera fait de votre ami Sénèque. Puis donc que vous êtes le chef et le sommet de toutes les montagnes les plus élevées, ne vous croyez pas indigne d'être nommé en tête des Epîtres; vous ne devez point paraître remplir le rôle de celui qui n'est que novice, mais de celui qui est passé maître; vous savez, de plus, que vous êtes citoyen Romain. Je souhaiterais, quant à moi, occuper le rang que vous tenez (dans l'Eglise), parmi les vôtres, comme je désirerais vous voir occuper dans la société civile un rang semblable au mien.

Adieu, très-cher Paul.

Donné le 10 des Calendes d'avril, sous le consulat d'Apronianus et de Capiton [1].

LETTRE XII.

A Paul, Annæus Sénèque, salut!

Salut, mon très-cher Paul. Pensez-vous que je ne suis pas attristé, et que je ne suis pas dans une affliction profonde, à la vue des supplices destinés à votre innocence? N'est-il pas lamentable de voir tout le peuple vous juger gravement coupables, et vous accuser, dans la persuasion que vous êtes les auteurs du sinistre de Rome? Mais supportons cela avec une âme égale, afin que nous jouissions devant la Justice Divine du témoignage de notre conscience, le seul bien qui nous reste, jusqu'au jour où une félicité, que rien ne pourra vaincre, mettra fin à nos maux. Les Anciens eurent à supporter (la tyrannie du) Macédonien, fils de Philippe, et celle de Denys;

[1] Consuls en l'an 59 de J.-C. : *C. Vipsanius Apronianus Poplicola*, et *L. Fonteius Capito*.

notre siècle, celle de César Caïus[1]; il a été permis à ces princes de satisfaire tous leurs caprices. L'auteur de l'incendie dont la ville de Rome souffre fréquemment[2], est connu d'une manière certaine. Or, si les hommes de condition inférieure pouvaient parler, et si dans cette confusion il était permis de dire un mot impunément, déjà tout le monde saurait toute la trame de cette iniquité. Les Chrétiens et les Juifs sont, selon la coutume, livrés au dernier supplice, comme conspirateurs et comme auteurs de l'incendie. Le brigand, quel qu'il soit, (qui a causé ces maux), qui met son plaisir à massacrer et à torturer les hommes, et qui se couvre du mensonge comme d'un voile, est réservé pour servir d'exemple en son jour; et, de même que quantité d'innocents sont sacrifiés pour un seul, ainsi une seule tête sera livrée pour un grand nombre de personnes, et celui-ci, immolé pour tous, sera brûlé par le feu (d'éternels supplices dans les Enfers). — Cent trente deux maisons, et quatre quartiers séparés, ont brûlé durant six jours. L'incendie s'est calmé le septième jour.

Je vous souhaite une bonne santé.

Donné le 5 des calendes d'avril, sous le consulat de Frugy et de Bassus[3].

LETTRE XIII.

A Paul, Annæus Sénèque, salut!

Salut, mon très-cher Paul. — Dans un langage allégorique et énigmatique vous cachez souvent et vous renfermez bien des choses excellentes, et c'est pourquoi l'œuvre de votre prédication est si abondante et si importante: elle demande à être accompagnée, non pas de la beauté de la diction, mais

[1] Néron est ici appelé du nom de son père, *Caius Ænobarbus*.

[2] D'après Sénèque, Néron a fait plusieurs fois mettre le feu à la ville de Rome, bien que d'autres auteurs ne mentionnent que le principal incendie. Ce récit n'a rien d'invraisemblable.

[3] Consuls en l'an 64: *C. Laecanus Bassus*, et *M. Licinius Crassus*. C'est bien la date de l'incendie de Rome.

d'une sorte de soin qui l'embellisse. Je me souviens que vous disiez souvent, que plusieurs, pour avoir affecté un langage recherché et orné, ont corrompu la doctrine, et ont énervé la force, la vertu des choses elles-mêmes. Au reste, veuillez m'accorder ce point : ayez quelque égard pour la latinité, donnez à votre langage de la beauté en employant des termes de bonne mise ; par là vous remplirez dignement le noble ministère qui vous a été confié. — Adieu.

Donné le 5 des nones de juillet, sous le consulat de Léon et de Sabinus [1].

LETTRE XIV.

Paul à Sénèque, salut !

Lorsque vous méditiez avec une consciencieuse attention (la parole évangélique), il vous a été révélé des choses que la Divinité a accordées à peu d'hommes. C'est donc avec une espérance certaine que je confie à une terre déjà féconde une semence très-forte, non point une matière sujette à la corruption, mais la parole stable, une émanation divine, qui croît et qui demeure dans l'éternité. Le don céleste que vous vous êtes procuré par votre sagesse, désormais produira indéfectiblement ses fruits. Persuadez-vous qu'il faut éviter les observances et les rits des Païens et des Israëlites. La sagesse d'en haut, à laquelle vous avez presque atteint, vous l'insinuerez au monarque de ce monde, aux personnes de sa maison et à ses fidèles amis. Bien que ce soit chose difficile de les persuader, que la plupart ne se laissent nullement fléchir par vos insinuations, toutefois la parole de Dieu, tombée insensiblement dans leur cœur, engendrera en eux l'homme nouveau, l'homme qui se hâte de faire retour à Dieu.

Adieu, Sénèque, qui nous êtes très-cher (à tous).

[1] Consuls de l'an 61 : *C. Cæsonius Pœtus*, et *P. Petronius Sabinus Turpilianus*.

Donné le jour des calendes d'août, sous le consulat de Léon [1] et de Sabinus.

Telles sont ces fameuses *Lettres de Sénèque à S. Paul* et de *S. Paul à Sénèque*. Ce ne sont, comme on le voit, que quelques nouvelles particulières, ou des suppléments de conversations, restées incomplètes ou interrompues.

Il ne paraît pas possible qu'elles soient supposées et qu'elles aient été composées de la sorte dans les âges postérieurs. Les pensées, les sentiments et les termes qui les expriment, sont, quoi qu'en aient dit certains critiques, d'un tact et d'une délicatesse remarquables. Quand on invente des suppositions, on ne se gêne pas tant; et, si l'on cherche des tournures artificieuses, elles ne tardent pas à être découvertes; généralement, on ne s'astreint, ni à ces ménagements, ni à ces attentions minutieuses, ni à toutes ces réticences méticuleuses. On se met plus au large, on ne se croit pas tenu à tant d'égards ; le discours a une marche plus libre. Puis on imagine des choses plus capables de piquer la curiosité.

Pour en sentir tout le sens, il faudrait bien connaître les entretiens particuliers des deux personnages, et se trouver au courant des questions qu'ils ont traitées ensemble. — Cette obscurité même, entendue si diversement, milite en faveur de leur authenticité. Du reste, l'antiquité chrétienne et la plupart des critiques s'accordent pour admettre qu'il y eut, entre l'illustre prédicateur de l'Evangile et le précepteur de Néron, non-seulement des relations orales, mais encore des relations écrites. Ceux qui supposent que le premier recueil de cette correspondance s'est perdu dans les premiers temps, ajoutent que celui que nous avons, n'en est qu'une reproduction imparfaite et défigurée ; que toutefois il remonte à une

[1] Ce nom est altéré, et mis en place de *Cæsonius*.

haute antiquité, et qu'il est mentionné par S. Jérôme et par S. Augustin.

NÉRON

Empereur romain, — contemporain des Apôtres, — figurant dans les faits primitifs de l'Eglise naissante, — démontrant, d'une certaine manière, la vérité du Christianisme.

(An 32-54-68 de J.-C.)

Néron (*Lucius-Domitius-Nero-Claudius*), dont le nom appliqué aux tyrans est devenu pour eux la plus honteuse flétrissure, était le fils de *Caïus Domitius Ænobarbus* et d'*Agrippine*, fille de Germanicus. Cette princesse, ayant épousé l'empereur Claude, son oncle, profita de l'influence qu'elle exerçait sur l'esprit de ce prince, pour lui faire adopter, au préjudice de Britannicus, son propre fils, Néron, fils d'Agrippine et de Domitius.

Néron, dont l'éducation avait été confiée à Burrhus et à Sénèque, succéda à Claude, l'an 54 de Jésus-Christ, et montra, dans les premiers temps de son règne, beaucoup de clémence et de sagesse. Il n'avait encore que dix-huit ans, lorsqu'il prit les rênes de l'Etat, et, comme il déférait encore aux conseils de sa mère et de ses précepteurs, on n'eût, pendant cinq ans, qu'à se féliciter de son gouvernement. Mais ce n'était que par hypocrisie qu'il agissait avec cette modération ; s'étant affranchi enfin de ses incommodes conseillers, il s'abandonna sans retenue aux désordres les plus honteux, et aux crimes les plus horribles. Son histoire n'est qu'un tissu de cruautés et d'infamies. Nous laissons le détail de ces turpitudes monstrueuses, qu'on peut lire dans les auteurs profanes ; nous nous contentons de rappeler ici les principaux points historiques de ce règne, qui se rattachent aux faits primordiaux du Christianisme et aux premiers Apôtres et Disciples de Jésus-Christ.

L'empereur Néron est désigné dans quelques endroits de l'Ecriture par sa qualité d'*empereur* et par son surnom de *César*, bien qu'il n'y soit point nommé par son nom propre. C'est à lui que S. Paul appela, lorsqu'ayant été arrêté dans le Temple de Jérusalem, il fut envoyé à Césarée, à Félix, gouverneur de Judée ; ce magistrat l'y retint deux ans en prison, puis le remit à Festus, son successeur dans le gouvernement de cette province. Festus ayant formé le dessein de le livrer aux Juifs, ses ennemis, S. Paul fut obligé d'en appeler à Néron, l'an 60 de l'ère vulgaire, la 6e ou 7e année de Néron. Il fut donc conduit à Rome, où il arriva dans le mois de février de l'an 60. Il y demeura deux ans, qu'il employa à la prédication de l'Evangile ; sa parole le rendit célèbre dans la capitale et jusqu'à la cour de Néron, où il y avait un bon nombre de chrétiens [1]. Il salue les Philippiens au nom des Frères *qui étaient de la Maison de César*, c'est-à-dire de la cour de Néron. Il fut absous des accusations des Juifs, soit qu'il eût comparu devant l'empereur, soit que les chrétiens eussent obtenu son élargissement, ou que les juifs ses ennemis se fussent désistés de leurs poursuites. Il est certain qu'il fut délivré l'an 62 de Jésus-Christ.

Il revint à Rome l'an 65 de Jésus-Christ, la 11e ou la 12e année de Néron, et, ayant, selon la tradition, converti une concubine de ce prince, il fut arrêté et mis en prison par ses ordres. Il comparut devant lui, et il fut abandonné de tout le monde dans cette importante occasion ; mais Dieu prit alors sa défense et le *délivra de la gueule de ce lion* [2]. Suivant plusieurs mémoires primitifs, S. Paul et S. Pierre parurent devant ce prince qui était entouré de plusieurs magiciens et principalement du fameux Simon, et là se renouvelèrent les scènes de la cour de Pharaon, les luttes des ministres du vrai

[1] *Philipp. IV.* 22, *et I*, 12, 13.

[2] *Timoth. IV*, 16. 17.

Dieu contre les ministres de Satan. Mais les prestiges de la magie s'éclipsèrent devant les œuvres de la puissance divine. Simon s'étant engagé, en présence de Néron, de prendre son vol vers les cieux, à la vue de la cour et de la ville, fut précipité à terre par la vertu des prières de S. Pierre et de S. Paul, et mourut couvert de honte et le cœur plein de désespoir ; ce fait est attesté par les plus graves autorités [1]. Outre les divers motifs qu'un prince païen et vicieux avait d'en vouloir aux deux Apôtres (de la vérité et de la justice), la mort de Simon-le-Magicien, que Néron considérait comme *un homme utile à la République*, ne manqua pas de l'irriter davantage contre eux, et de le déterminer à poursuivre ces deux premiers chefs de l'Eglise, de même que tous les Disciples de Jésus-Christ.

On compte cet empereur pour le premier persécuteur des chrétiens, et la persécution qu'il excita contre eux et qui passe pour la première de la part des empereurs romains, arriva l'an 64 de Jésus-Christ. Les deux Apôtres furent incarcérés, et, l'an 67, S. Paul fut condamné à être décapité, et S. Pierre à être crucifié [2].

Ce prince, qui souhaitait brutalement que le genre humain n'eût qu'une tête, pour avoir le plaisir de la couper, se montra le plus cruel et le plus corrompu, le plus impie et le plus extravagant des hommes. Pour avoir la gloire de rebâtir Rome, et de lui faire porter son nom, il y fit mettre le feu l'an 64, et, comme s'il eût voulu ajouter l'insulte à un si épouvantable crime, il monta sur une tour et, vêtu en comédien, il chanta un poëme sur l'embrasement de Troie. L'incendie dura six jours, et, de quatorze quartiers de la ville, quatre seulement demeurèrent intacts. — Pour se décharger de la haine que lui attirait une si horrible action, il la rejeta sur les Chré-

[1] Voyez l'*Histoire de S. Pierre l'Apôtre.*

[2] *Voir Ibid.*

tiens [1], et lança contre eux les édits les plus rigoureux; il les poursuivit dans Rome et par tout l'empire, leur enleva la liberté, leurs biens et la vie. On se saisit 1° de ceux qui passaient publiquement pour chrétiens, et par leur moyen, on en découvrit une infinité d'autres. On les condamna à la mort, et on insulta même à leur supplice. On couvrit les uns de peaux de bêtes, pour les faire déchirer par les chiens, on attacha les autres à des croix, on en fit périr quelques-uns par les flammes, en les faisant allumer durant la nuit, comme pour servir de flambeaux au peuple. Néron fournit ses jardins pour exercer ces cruautés.

Il y eut un très-grand nombre de martyrs, surtout en Italie. Cette persécution, dans laquelle S. Pierre et S. Paul furent couronnés, dura quatre ans, jusqu'à l'année 68, au 11 du mois de juin, jour auquel le tyran fut obligé de se tuer lui-même.

La révolte des Juifs contre les Romains arriva l'an 66 de Jésus-Christ, l'an 13 du règne de Néron; Florus tua trois mille six cents juifs à Jérusalem, et commença ainsi la guerre. Peu de temps après, ceux de Jérusalem égorgèrent la garnison romaine. Cestius vint à Jérusalem pour réprimer les séditieux; mais il se retira, après l'avoir tenue assiégée durant environ six semaines, et il fut défait dans sa retraite, le 8 novembre de l'an 66 de Jésus-Christ. Sur la fin de la même année, Néron donna à Vespasien la conduite de ses troupes contre les Juifs. Ce général fit la guerre dans la Galilée et dans le reste de la Judée pendant les années 67 et 68, la 13e et la 14e de Néron. Mais Néron se tua la 14e année de son règne et la 32e de son âge. La ville de Jérusalem ne fut assiégée qu'après sa mort, l'an 70 de Jésus-Christ.

L'histoire de Néron, se rattachant au martyre de S. Pierre et de S. Paul et de plusieurs autres disciples de Jésus-Christ,

[1] Voyez Tacite, *Annal.*, *l.* 5, *c.* 44; Sulpic. Sever., *l.* 2; Sueton., *in Nerone*, *c.* 16.

peut servir à déterminer, contre les juifs, et les incrédules, les dates précises et certaines des faits primordiaux de l'Evangile. Elle empêche qu'on n'en puisse avancer ou reculer l'époque, comme l'ont tenté certains juifs, à leur propre honte. Elle montre que la puissance de l'Enfer a été vaincue par le pouvoir divin de Jésus-Christ. L'art magique de Simon, soutenu par les Esprits infernaux, a été anéanti. On en vit alors la vanité. Le mensonge a été confondu par l'éclat de la vérité. Les hommes consciencieux de la cour du tyran, malgré le danger manifeste auquel ils s'exposaient en embrassant la foi contre le gré de leur empereur, l'ont néanmoins professée ouvertement. En persécutant le Christianisme, Néron en a prouvé la vérité. Car un homme qui était l'iniquité même, la scélératesse et l'impiété personnifiées, un homme qui fut l'ennemi de Dieu et du Christ, et qu'on put appeler l'Antechrist, ne pouvait que haïr la justice, et persécuter la vérité. Les anciens ont généralement regardé la mort funeste de Néron comme le châtiment dû à la cruauté avec laquelle il persécuta les Chrétiens et mit à mort les deux Apôtres du Christ, S. Pierre [1] et S. Paul. La chute et la mort ignominieuse du tyran arrivèrent dans l'année suivante, à l'époque précise où il avait fait incarcérer et mettre à mort les deux premiers chefs de l'Eglise.

[1] Voyez l'*histoire de S. Pierre.*

VESPASIEN & TITUS, SON FILS

Empereurs romains, dont l'histoire est la démonstration de l'accomplissement littéral et complet des prophéties de Notre-Seigneur Jésus-Christ, relativement au châtiment des Juifs déicides, de même qu'au siége et à la catastrophe de Jérusalem. — Les mesures adoptées par ces princes contre les héritiers ou dépositaires de la puissance de Jésus-Christ, montrent que de leur temps le Royaume de Jésus-Christ prenait des accroissements considérables.

(An 10-79 de J.-C.)

Vespasien (*Titus-Flavius-Vespasianus*), fils d'un receveur d'impôts, s'éleva par ses talents, par ses vertus et surtout par sa modération et ses hauts faits d'armes, aux plus importantes dignités de l'empire. Il obtint les ornements du triomphe, un double sacerdoce, et même le consulat sous le règne de Claude. Mais inhabile courtisan, il encourut la disgrâce de Néron, pour s'être assoupi pendant que cet empereur faisait entendre sur les théâtres de la Grèce sa voix *divine* et récitait des vers. Il fut contraint de se cacher dans une petite ville, d'où Néron le retira néanmoins pour l'envoyer contre les Juifs qui venaient de battre les troupes impériales et menaçaient de secouer le joug des Romains, l'an 66.

Comprenant toute l'importance de cette entreprise, Vespasien réunit aussitôt les troupes dont il avait besoin. Il ne passa en Judée qu'en l'an 67. Il commença la guerre par la Galilée, où il prit *Gadara* et *Jotapat*. Cette dernière place était défendue par le célèbre historien *Josèphe* en personne. De là, le général romain marcha vers Ptolémaïde et ensuite vers Césarée, où pendant quelque temps il fit reposer son armée.

Enfin il recommença la guerre et prit Tibériade, Tarichée et Gamala, et se rendit de la sorte maître de toute la Galilée. L'année suivante (la 68e de J.-C.), Vespasien, pour se disposer

au siége de Jérusalem, songea à s'emparer de tous les postes des environs.

Sur ces entrefaites, Néron mourut (an 68). Galba fut reconnu pour empereur, et périt au commencement de l'année suivante. Vitellius fut proclamé empereur à Cologne, en même temps qu'Othon l'était à Rome. Othon, ayant perdu la bataille de Bébriac, se tua le 15 d'avril de 69, et Vitellius fut reconnu seul empereur.

Pendant ces mouvements, Vespasien fut de son côté déclaré empereur par les troupes qui étaient à Alexandrie, le 1^er^ juillet de la même année; et par sa propre armée, à Césarée, le 3^e^ jour du même mois. Aussitôt tout l'Orient se déclara pour lui, et bientôt après, presque tout l'Occident le reconnut aussi pour empereur. — Des affaires plus pressantes le rappelant en Italie, il laissa en Orient Titus, son fils, pour conduire la guerre contre les Juifs. Peu après, il arriva à Rome, où il fut reçu au milieu des acclamations générales. Tout le monde conçut de grandes espérances de voir renaître la paix et la félicité publique sous le gouvernement d'un prince estimé, dont la sagesse égalait la bravoure.

Le ravage que Vespasien avait déjà porté dans toutes les principales villes de la Galilée, n'était que le commencement des maux prédits par Jésus-Christ. — Mais le temps était arrivé où devait s'accomplir l'oracle suivant :

Jérusalem ! Jérusalem ! toi qui tues les Prophètes, et qui lapides ceux qui te sont envoyés de la part de Dieu ! Combien de fois ai-je voulu rassembler tes enfants, comme une poule assemble ses petits sous ses ailes ! Tu ne l'as pas voulu !

Le temps s'approche donc que vos habitations demeureront désertes [1].

Ha ! malheureuse ville, *oui, le temps vient où tes ennemis t'environneront de tranchées, ils t'enfermeront et te serreront*

[1] S. Matt. XXIII, 37-38.

de toutes parts ; ils te renverseront par terre, toi et tes enfants qui sont au milieu de toi ; et ils ne te laisseront pas pierre sur pierre, parce que tu n'as pas connu le temps auquel Dieu t'a visitée [1].

Tel était l'oracle de Jésus-Christ.

Titus, demeurant seul chargé du soin de la guerre des Juifs, la poussa avec activité. Il mit le siége devant Jérusalem au commencement d'avril de l'an 70 de Jésus-Christ. La première muraille fut emportée le 28 avril ; la seconde le 3 et encore le 7 de mai. La tour Antonia fut forcée le 5 de juillet. Le sacrifice perpétuel fut interrompu et cessa entièrement le 7 ou le 10 du même mois. Le Temple fut brûlé le 10[e] jour d'août, malgré tous les efforts que fit Titus pour épargner un si magnifique édifice. Les Romains forcèrent la troisième muraille de la ville le 7 de septembre, et Titus y entra le lendemain 8.

Le général romain fit ensuite raser le Temple et toute la ville, à la réserve des trois tours Hippicos, Pharaël et Mariamne, avec la muraille qui environnait la partie occidentale [2]. Les Juifs tiennent par tradition [3] qu'il fit passer la charrue sur l'emplacement de la ville, ou du moins sur celui du Temple. Ce qui était le signe de l'extrême désolation. La même chose arriva encore sous l'empereur Adrien. Par là fut vérifiée la prédiction de Jésus-Christ, qui avait annoncé que les ennemis *ne laisseraient pas pierre sur pierre* dans ces édifices du Temple dont les Apôtres admiraient la grandeur et la solidité [4].

Titus reconnut hautement, en examinant les tours et les remparts de Jérusalem, que Dieu seul avait pu les détruire en faveur des Romains : « C'est Dieu qui a combattu pour nous, « disait-il en cette occasion ; c'est Lui qui a chassé les Juifs

[1] S. Luc, XIX, 41-44.

[2] Josèphe, *de bello*, *l.* 7, *c.* 1, *et c.* 34.

[3] Scaliger. *Isagog.*, *l*, 3, *c.* 311.

[4] S. Matt. XXIV. 2.

« de ces forteresses, contre lesquelles étaient également im-
« puissantes les forces de l'homme et les machines de
« guerre. »

Lorsque dans la suite, les nations alliées de l'empire lui envoyèrent des couronnes en l'honneur de sa victoire, il déclara qu'il ne les méritait pas : « Ce n'est pas moi qui ai
« vaincu, disait-il ; je n'ai été que l'instrument de la ven-
« geance divine. »

Les historiens font remarquer que le second Temple fut brûlé le 10e jour du mois d'août : c'était précisément le jour anniversaire de celui où le premier Temple avait été brûlé, l'an 585 avant notre ère, par les troupes de Nabuzardan, général de Nabucodonosor II, roi de Babylone.

Parmi les prisonniers, ceux qui furent reconnus complices des rebelles furent livrés à la mort; les plus beaux et les mieux faits d'entre les jeunes Hébreux furent réservés au nombre de sept cents, avec Simon et Jean de Giscala, pour orner le triomphe du vainqueur; d'autres furent transportés en Egypte, pour y être employés aux travaux publics ; d'autres encore furent dispersés dans les provinces de l'empire pour servir à des spectacles de gladiateurs. Tous ceux qui avaient moins de dix-sept ans furent vendus comme esclaves. — Josèphe porte à onze cent mille le nombre des juifs qui périrent au siége de Jérusalem.

Titus laissa la dixième légion et quelques troupes sous le commandement de Terentius Rufus, pour achever de soumettre quelques places de la Judée. Il profita du retard que les approches de l'hiver apportaient à son retour à Rome, pour visiter les villes de la Syrie, dans lesquelles il fit représenter des jeux, aux dépens des Juifs, dont la destruction faisait toujours une partie de ces divertissements.

En repassant par la Judée, il voulut contempler de nouveau la place où avait été Jérusalem. On assure qu'il versa des larmes à l'aspect de ce sol désert et dévasté, et fit des impré-

cations contre ceux dont l'opiniâtre rebellion l'avait forcé de détruire une si magnifique cité.

Titus alla bientôt ensuite s'embarquer à Alexandrie, pour se rendre à Rome. Le sénat décerna un double triomphe à Vespasien et à son fils. A la suite de leur char marchaient enchaînés Simon et Jean de Giscala, suivis des autres captifs. Le premier, comme auteur principal de la guerre, fut battu de verges et mis à mort ; le second fut condamné à une prison perpétuelle. La Table des pains de proposition, le chandelier d'or à sept branches, le Livre de la loi, monuments de la religion des Hébreux, échappés aux fureurs des flammes, furent étalés aux yeux du peuple romain. Un arc de triomphe, qui subsiste encore à Rome, fut érigé en mémoire de cet événement. Des médailles, frappées à l'effigie de Titus et de Vespasien, représentent sur leur revers une femme assise au pied d'un palmier, enveloppée d'un long manteau, la tête penchée et appuyée sur sa main, avec cette légende :

JUDÆA CAPTA !

LA JUDÉE CONQUISE !

La vue de ces grands événements était loin de ralentir les progrès du Christianisme ; elle ne faisait au contraire que les favoriser et les accélérer. Ils n'étaient autre chose, aux yeux de tous, que l'accomplissement des paroles de Jésus-Christ et de ses Prophètes. Le Royaume de Jésus-Christ, le Roi des rois, prenait donc alors tant d'extension et de force, que Vespasien, tout puissant empereur qu'il fût, en conçut des craintes sérieuses ; il craignait que l'empire romain, qui s'étendait dans les trois grandes parties du monde, ne finît par être envahi et dominé par le Christ. Il ne se trompait point en cela, puisque tous les Prophètes et Jésus-Christ lui-même, l'avaient prédit expressément, quoique dans un sens différent de celui qu'entendait Vespasien, et après lui Domitien. Il fit donc chercher tous ceux qui étaient de la race de David et qui étaient parents du Christ, dans le dessein de n'en point laisser

survivre un seul. Ses ordres, dit Hégésippe [1], auteur contemporain, s'exécutèrent avec une extrême rigueur : toutefois il ne réussit point à détruire entièrement une famille si illustre. On voit par là que, bien que le célèbre Josèphe, par une basse et indigne flatterie, eût appliqué à Vespasien les anciens oracles relatifs à Jésus-Christ, ce prince avait néanmoins assez d'intelligence pour ne s'y pas méprendre et pour redouter l'accroissement du Règne de Celui qui était véritablement l'objet de ces prophéties. S'il se fût fait instruire, ses appréhensions eussent cessé. Mais comme il envisageait la Royauté du Messie au même point de vue que les monarchies temporelles, il voulut user d'une entière rigueur contre la nouvelle Race Dominatrice qui s'élevait dans le monde et jusque sous ses yeux, dans la capitale de l'empire.

Il fit vendre toutes les terres de la Judée, après avoir disséminé la plupart des Juifs par tout l'univers ; il mit une colonie à Emmaüs qu'il appela Nicopolis, et obligea tous les Juifs à payer chaque année au Capitole les deux drachmes par tête, qu'ils payaient naguère au Temple de Jérusalem. Il mourut le 24 juin de l'an 79 de Jésus-Christ, âgé de 69 ans, 7 mois, 7 jours, après avoir régné dix ans. On dit que, sentant sa fin approcher, et plaisantant sur l'apothéose qui devait lui être décernée après sa mort, il dit : « Je sens que je commence à devenir Dieu. » Titus lui succéda, continua l'œuvre de son père, et mourut après avoir gouverné l'empire pendant deux ans.

L'histoire de ces deux empereurs devient une des plus éclatantes démonstrations de l'Evangile, en ce qu'elle est la réalisation exacte et parfaite des oracles de Jésus et de ses Prophètes, qui avaient prédit tous les détails et les circonstances de l'épouvantable jugement exécuté par ces princes sur Jérusalem et sur toute la Judée.

[1] Hegesipp. *apud Euseb. hist. l.* 3, *c.* 12.

TACITE

Célèbre historien et magistrat romain, — contemporain des Apôtres, — attestant plusieurs points essentiels, relatifs à Jésus-Christ et aux Chrétiens primitifs.

(An 51-95-98.)

Tacite (*Cornelius Tacitus*) était un historien romain, que son mérite éleva aux premières dignités de la République. Il vivait sous l'empire de Vespasien, et sous les règnes suivants, dans le premier siècle de l'Eglise ; il était estimé et chéri des premiers hommes de son temps. La charge de procureur de Vespasien, dans la Gaule-Belgique, fut le premier emploi qu'il occupa. L'empereur Titus le fit monter à un rang plus élevé. Il fut préteur sous l'empire de Domitien, l'an 95 de Jésus-Christ, et consul l'an 97, à la place de *Virginius Rufus*, mort dans son troisième consulat.

Pline le Jeune lui donne de pompeux éloges et dit dans une de ses épîtres qu'il l'avait choisi pour modèle d'éloquence parmi un très grand nombre d'orateurs qui brillaient à Rome à cette époque. Il écrivit son *Histoire*, dont nous n'avons plus que cinq livres ; puis ses *Annales*, dont une bonne partie a été aussi perdue. Il a composé encore différents autres ouvrages très estimés.

Or, Tacite, dans ses *Annales*, 15, chap. 44, certifie que *Ponce-Pilate fut gouverneur de la Judée sous l'empire de Tibère et à l'époque de la manifestation publique de Notre-Seigneur ; que Jésus-Christ, fondateur de la Religion Chrétienne, a comparu devant le tribunal de ce gouverneur ; qu'il y a été condamné et qu'il a été ensuite crucifié.* Il atteste de la manière la plus formelle *les violentes persécutions que les Disciples de Jésus-Christ ont subies en Judée,* à Jérusalem, au temps de S. Etienne, de même que *les supplices qu'ils en-*

durèrent à Rome vers l'an 64, *sous l'empire de Néron.* — Son histoire fait la description de plusieurs événements, qui furent l'accomplissement des oracles de Jésus-Christ et des Prophètes. Il fait mention de l'état des esprits dans la Judée par rapport au Messie ; il dit que *tout le monde* était dans l'attente de son avènement et de son Règne universel. Il parle de la catastrophe de Jérusalem, et des signes prodigieux qui l'ont précédée et annoncée.

AUTRES ÉCRIVAINS PAIENS CONTEMPORAINS

SUÉTONE, *tribun, historien,*
DION-CHRYSOSTOME, *orateur romain,*
PLINE-LE-JEUNE, *proconsul, écrivain,*
CELSE-LE-PHILOSOPHE,
LUCIEN, *philosophe épicurien,*
ULPIEN, *jurisconsulte,*
ARRIEN, *consul, philosophe,*
PHLÉGON, *annaliste,*

Célèbres écrivains et magistrats romains, — contemporains des Apôtres ou voisins des temps apostoliques, — attestant une partie des faits de Jésus-Christ et de ses Disciples.

(An 70 115 130.)

Ces divers *auteurs païens* nous présentent dans leurs écrits plusieurs témoignages relatifs, soit à l'histoire de Notre-Seigneur, soit à celle de ses Apôtres et de l'Eglise naissante. Bien qu'ils ne s'étendent pas longuement sur ces sujets, tant parce qu'ils ne s'étaient pas proposé de les traiter, que parce qu'ils étaient païens et occupés à des études et à des intérêts différents, néanmoins ils ont semé de place en place dans leurs ouvrages, des traits remarquables, qui constatent la réalité

historique, l'époque, certaines circonstances importantes, de plusieurs faits évangéliques.

Comme nous parlons spécialement de chacun de ces auteurs dans l'*Introduction de la Christologie*, chap. 6; nous n'entrerons point ici dans de plus longs détails.

DOMITIEN (T. FLAVIUS DOMITIANUS)

Empereur romain, — contemporain des Apôtres, — persécuteur des Disciples de Jésus-Christ, — atteste, par les craintes qu'il conçoit pour sa puissance, les progrès et la force du Règne de Jésus-Christ.

(An 51-96 de J.-C.)

Domitien, fils de Vespasien, et le dernier des douze empereurs romains, qu'on appelle *Césars*, naquit le 24 octobre de l'an 51 de Jésus-Christ, et on lui donne les noms de *T. Flavius Domitianus*. Il succéda, le 13 septembre de l'an 81 de Jésus-Christ, à *Titus*, son frère, et, comme le pensent plusieurs historiens, se servit du poison pour prendre sa place. A son avènement à l'empire, il fit paraître assez de modération ; mais depuis il devint fameux par ses débauches et ses cruautés. Il excita la seconde persécution contre les Chrétiens, dont il avait dessein d'éteindre le nom ; il fit mourir plusieurs personnages, et entre autres le pape *Clet* (ou *Cletus*).

Il fit amener l'apôtre S. *Jean* d'Ephèse à Rome [1], ordonna qu'il fût jeté, près la *Porte-Latine*, dans une cuve d'huile bouillante ; mais voyant que ce Disciple du Christ n'en avait souffert aucun mal, il le relégua dans l'île de Pathmos, qui est une des îles Sporades de l'Archipel. Il jugea alors prudent de ne pas tenter davantage jusqu'où s'étendait la puissance du Christ, qui protégeait ainsi les siens contre la force même des maîtres du monde.

[1] Tertull., *præscrip.*, *c.* 36 ; S. Jérome, *de scriptor. Voyez l'histoire de S. Jean.*

Dans cette même persécution, Domitien, sachant qu'il y avait en Orient des Chrétiens de la race de David, et parents de Jésus-Christ, de ce nouveau Roi dont on parlait tant dans tout l'empire, craignit pour son trône, comme avait fait Hérode avant lui ; il les fit rechercher. On les trouva ; c'étaient les petits-fils de S. Jude[1], frère de Jésus-Christ selon la chair, fils de S. Joseph et d'une première femme, nommée Marie, belle-sœur de la Sainte-Vierge. Un soldat les amena devant Domitien. Cet empereur leur demanda s'ils étaient de la race de David ; ils le confessèrent. Il leur demanda combien de terres ils possédaient et combien d'argent ; ils répondirent qu'à eux deux ils possédaient une valeur de neuf mille deniers ; que leurs biens ne consistaient pas en argent, mais en terres, dont la contenance n'était que de trente-neuf plethres, qui font environ sept arpents et demi, selon nos mesures. Ils ajoutèrent qu'ils en payaient les impôts, et qu'ils subsistaient en les cultivant eux-mêmes. En même temps, ils montrèrent leurs mains pleines de calus et leurs corps endurcis au travail.

L'empereur leur demanda ce que c'était que le royaume de Jésus-Christ, en quel lieu et en quel temps il devait régner ?

Ils répondirent que son Royaume n'était ni terrestre ni de ce monde, mais céleste et spirituel ; qu'il paraîtrait dans son éclat à la fin des siècles, lorsque Jésus viendrait au dernier jour dans sa majesté pour juger les vivants et les morts.

Domitien, voyant qu'il n'avait rien à craindre de ces personnes, qui ne montraient aucune ambition et qui, d'ailleurs, paraissaient viles, les renvoya sans leur faire aucun mal. Il donna même un ordre pour faire cesser la persécution, du moins en Judée.

Ces deux confesseurs gouvernèrent depuis des églises et vécurent jusqu'au temps de Trajan. Domitien mourut l'an 96 de

[1] Hegesipp. apud Euseb., *l.* 3, *c.* 20, *hist.*; Calmet, *Dict. bibl.*

Jésus-Christ, le 17 septembre, la quinzième année de son règne, âgé de quarante-quatre ans.

Ce prince aimait et exerçait la magie, avait comblé de sa faveur Apollonius de Thyane, célèbre magicien, tenait aux superstitions de l'idolâtrie, se livrait avec une passion effrénée à toutes les voluptés, s'abandonnait à tous les crimes et à tous les vices permis dans le Paganisme. Avec de telles dispositions, il ne pouvait avoir qu'une haine violente contre le Christ et contre une Religion qui condamnait toute sa conduite. Ce ne fut que par des motifs tirés de ces différentes causes qu'il persécuta les Chrétiens.

Nous voyons toutefois, dans la crainte qu'il témoigne au sujet de la Puissance et du Règne de Jésus-Christ, comme un hommage forcé rendu au Messie, Dominateur universel ; et dans la liberté qu'il ne craignit point d'accorder aux parents temporels du Sauveur, comme un témoignage involontairement rendu à l'innocence des premiers Disciples de Notre-Seigneur. — La cessation de la persécution, ordonnée à cette occasion, fait honneur à la simplicité des mœurs et aux vertus de ces premiers Chrétiens. Elle montre, de plus, que, considérés intrinsèquement, politiquement et humainement, les moyens employés par les Disciples de Jésus-Christ, eussent été, sans l'intervention divine, d'une impuissance absolue pour arriver à l'établissement d'un Royaume universel, puissant et perpétuel. — Domitien l'a reconnu. Ce Prince a vu la magie vaincue par la puissance de Jésus-Christ et de ses Apôtres ; il a vu les prodiges qu'opéraient ces derniers. Mais c'est en vain que l'évidence de la vérité brille aux yeux des personnes qui se sont aveuglées volontairement par un coupable attachement à l'erreur, aux passions, au culte des fausses divinités.

NERVA, TRAJAN, ADRIEN

Empereurs romains, — figurant dans les faits historiques de l'Eglise naissante; — succombant dans la lutte qu'ils soutiennent contre elle en faveur du Paganisme ; — quelquefois rendant hommage à la vérité chrétienne, après l'avoir persécutée; — accomplissant, sans le savoir, les oracles et les volontés de Jésus-Christ.

PLINE-LE-JEUNE

Témoin de l'innocence des Chrétiens et de leur prodigieuse multiplication dans les premiers temps.

(An 37-138 de J.-C.)

Nerva (*M. Cocceius Nerva*), né d'un père médiocrement noble, et de *Sergia Plautilla*, fille de Lœnas, l'an 37 de Jésus-Christ, fut consul en 71 avec Vespasien, et en 90 avec Domitien, et servit l'empire avec avantage et avec un grand dévouement. Domitien étant mort le 18 septembre de l'an 96, Nerva fut déclaré empereur. Ce prince commença par annuler tout ce qui avait été injustement décrété par Domitien, fit revenir ceux qui avaient été exilés pour la religion. Les Chrétiens profitèrent les premiers de ce nouvel édit, et S. Jean-l'Evangéliste sortit alors de l'île de Pathmos, pour retourner en Asie, et visiter Ephèse et les autres Eglises. — Nerva mourut le 27 janvier de l'an 98, après avoir adopté Trajan.

Trajan (*M. Ulpius Trajanus*), empereur, espagnol d'origine, avait utilement servi Vespasien et Titus, dans la guerre des Juifs. — Adopté et associé à l'empire par Nerva, il fut, après la mort de ce dernier, déclaré César et Empereur par le Sénat, l'an 98. — On loue généralement sa probité. Mais elle échoua en un point essentiel. Obsédé comme ses prédécesseurs par les vives craintes que lui inspirait l'établissement si rapide et si universel du Royaume du Christ, c'est-à-dire de

l'Eglise ; poussé d'ailleurs par les prêtres des idoles qui voyaient leur règne déjà anéanti, ce prince ne craignit pas de tremper ses mains dans le sang innocent. Il persécuta cruellement les Chrétiens, et surtout les disciples des Apôtres qui occupaient les premiers siéges des églises. Il livra entre autres le bienheureux Ignace d'Antioche aux lions du Cirque. Il donna des ordres sévères aux proconsuls pour qu'ils fissent disparaître des provinces tous les adorateurs du Christ. Il fut obéi. Mais le nombre des fidèles se trouva si considérable, qu'il devint impossible de les envoyer tous au supplice. Les tribunaux et les bûchers n'eussent pas suffi.

Pline-le-Jeune, proconsul d'Asie, exposa à Trajan cet état de choses, en même temps qu'il lui fit très-bien connaître l'innocence des Disciples du Christ. L'Empereur, sur l'avis de ce magistrat, ordonna de ne point rechercher les Chrétiens, et de ne condamner à mort que ceux qui seraient déférés. Sur quoi Tertullien fait ressortir ainsi le peu d'équité de Trajan : « Si les « Chrétiens sont vraiment coupables, lui dit-il, pourquoi ne « les point rechercher ? Mais si vous les croyez innocents, « pourquoi les condamner à mort ? » Nous avons encore, dans les ouvrages du proconsul païen, Pline-le-Jeune, les *deux lettres*, celle du gouverneur et celle de l'empereur.

Trajan bannit dans les stériles déserts de l'Arménie onze mille soldats chrétiens, dont le seul crime à ses yeux était de refuser aux idoles le culte dû au vrai Dieu. Après avoir persécuté les fidèles dans la Syrie, il faillit périr dans un effroyable tremblement de terre arrivé à Antioche, d'où il fallut le tirer avec beaucoup de peine par une fenêtre. Après avoir été ensuite dans les mains de Dieu, un instrument de colère pour châtier et exterminer les Juifs révoltés sous la conduite de Barcocébas I^er^; après avoir employé contre l'Eglise naissante les voies de la répression la plus violente, effrayé qu'il était, comme ses prédécesseurs, des prodigieux accroissements du Christianisme, il mourut empoisonné dans une ville de Cilicie,

nommée alors *Selinunte*, et depuis *Trajanopolis*, ou *ville de Trajan*. Il était âgé de 64 ans, et il avait régné 19 ans, lorsqu'il termina sa carrière le 10 du mois d'août, de l'an 117. Les admirateurs de ses grandes qualités n'ont pu justifier sa cruauté à l'égard des Chrétiens, son incontinence portée aux excès les plus honteux, son intempérance effrénée dans le vin et la débauche [1].

Adrien (*Ælius Adrianus*), empereur, né à Rome le 24 janvier de l'an 76 de Jésus-Christ, allié à la maison de Trajan, accompagna ce prince dans ces expéditions, fit de brillantes actions, reçut de lui le gouvernement de Syrie, et monta sur le trône impérial, le 11 août 117. Il visita toutes les provinces de l'Empire, se fit initier à tous les mystères du Paganisme. Ses amis mêmes lui ont reproché d'avoir eu un trop grand attachement à la magie, d'avoir trop aimé le commerce avec les Esprits Infernaux. Ce fut, sans contredit, une des plus puissantes causes qui le portèrent à persécuter avec fureur les Chrétiens. Tous les historiens reconnaissent que cette persécution fut très-violente. Les Puissances de l'Enfer, armées alors du glaive des Empereurs Romains, excitaient incessamment les Païens à procurer partout l'extinction du Christianisme. L'ardeur sanglante du fanatisme païen ne se ralentit qu'après les représentations du célèbre Quadratus, évêque d'Athènes, et d'Aristide, tous deux philosophes chrétiens. Ils présentèrent à l'Empereur des livres apologétiques, où ils mirent en évidence la vérité et la sainteté de la Religion chrétienne, les bienfaits et les prodiges divins de Jésus-Christ, auteur de cette Religion, la fausseté des accusations dirigées contre les Disciples du Christ. Ils dirent dans ces Apologies que plusieurs de ceux qui avaient été guéris et ressuscités par Jésus-Christ, vivaient encore, même à cette époque, et

[1] Dion, *in Traj.*, Aurélius-Victor, *de Cæsar.*; Eutrope, Eusèbe, Baronius, etc.

qu'ils pouvaient attester la vérité des faits par eux allégués. Adrien sentit le bon sens qui avait dicté les paroles de ces savants de l'Eglise ; subjugué par la force de leurs raisons, il parut convaincu de la vérité chrétienne, et promit de ne plus punir les fidèles pour cette religion, mais uniquement pour des crimes, si quelqu'un d'eux venait à en commettre. On dit même qu'il destina à Jésus-Christ, dont il reconnaissait la divinité, quelques-uns des temples appelés *Adrianées*, qu'il avait fait construire : mais qu'après sa mort, on leur donna une autre destination. — Ce prince, qui avait voyagé en Egypte, et qui savait parfaitement ce qui se passait dans ce pays civilisé, parle dans ses lettres [1] de la multitude des Chrétiens d'Egypte, de leur religion, de leurs pontifes, etc. Ce fut lui qui battit *Barcocébas* II, faux Messie, chef des Juifs révoltés ; il acheva d'accomplir, sur cette coupable et malheureuse nation les desseins de vengeance céleste, consignés dans les oracles prophétiques et évangéliques.

Plusieurs auteurs disent qu'Adrien est l'auteur de sa propre histoire, qui portait le nom de Phlégon, son affranchi. Selon ce sentiment, ce serait cet empereur qui aurait relaté l'éclipse de soleil et le tremblement de terre arrivés à la mort de Jésus-Christ. Il mourut âgé de 62 ans, l'année 138e de Jésus-Christ, après avoir régné 20 ans.

Si nous voulions poursuivre l'*histoire des Empereurs*, nous y rencontrerions de temps en temps de nouveaux hommages, rendus par les Princes païens, tantôt à l'innocence et à la sainteté des Chrétiens, tantôt à la divinité de Jésus-Christ. Les uns, désillusionnés ou détrompés par les savantes apologies ou expositions du dogme chrétien qu'on leur présenta, cessèrent la persécution commencée ou sévissant avec furie. Les autres, considérant la vérité et la supernaturalité des miracles de Jésus-Christ et de ses Apôtres, rangèrent le Sauveur parmi les

[1] *Voir* une Lettre d'Adrien dans Bullet. *Etabliss. du Christian.*

dieux de l'Empire. — Tous, quoique fauteurs de l'idolâtrie, ont envisagé les faits évangéliques comme historiquement certains, et comme ayant par cela même donné origine à une Société Religieuse nouvelle, puissante, ennemie des dieux de la Gentilité, et comme telle très-formidable.

LES DÉPOSITAIRES DU POUVOIR TEMPOREL, ABSOLU

AU SEIN DE LA GENTILITÉ

Ont plusieurs fois honoré le Christianisme.

Le *Sénat Romain*, ce Tribunal suprême qui jugeait les peuples, — ce Corps illustre, qui était appelé à délibérer et à prononcer sur les destinées du monde, a rendu un sincère hommage à Jésus-Christ et aux Apôtres, lorsque la connaissance de l'Evangile fut parvenue jusqu'à lui. C'est un fait certain que la majorité de cette auguste Assemblée se convertit à la foi; l'*histoire du pape S. Alexandre* en est la preuve authentique, ainsi que d'autres monuments contemporains. On n'accusera pas le Sénat Romain d'avoir voulu en cela plaire au souverain; c'est le contraire qui serait arrivé. On sait, en effet, qu'une grande partie des Pères Conscrits se convertit à Jésus-Christ malgré l'Empereur régnant, et malgré les sanglantes persécutions excitées par ces tyrans contre l'Eglise.

Ces conversions eurent lieu au temps où l'on était le plus à même de vérifier les faits surnaturels de Jésus-Christ et des Apôtres. Ce témoignage collectif est un des plus magnifiques et des plus imposants. On ne saurait l'anéantir ; c'est un fait accompli : c'est un fait acquis pour l'éternité à l'histoire de l'Eglise catholique.

LE SANHÉDRIN OU GRAND-CONSEIL DE JÉRUSALEM

COMPOSÉ DES 72 PREMIERS DOCTEURS DE LA NATION

Rendit, malgré lui, à Jésus-Christ, un éclatant témoignage collectif par plusieurs fois différentes, savoir :

La première fois, sous Hérode-l'Ancien, lorsqu'il déclara, au moment de la Nativité de Jésus, à Bethléem, que le Christ, fils de Dieu, devait naître dans cette ville ; et qu'il y envoya effectivement les Mages d'Orient.

La deuxième fois, lorsque les Docteurs, après avoir interrogé dans le Temple Jésus, âgé de douze ans, reconnurent en lui une sagesse et une science qui, surpassant infiniment la leur, ne pouvait venir que du Ciel.

La troisième fois, lorsque ce Sanhédrin voulut faire mourir Lazare ressuscité, parce que le miracle de cette résurrection attirait tout le monde à Jésus, en prouvant trop manifestement sa divine mission.

La quatrième fois, lorsque, prévoyant le succès infaillible que devait obtenir sa doctrine appuyée de la preuve miraculeuse, il ne vit pas d'autre moyen de l'empêcher, que de mettre Jésus à mort, et, sur cette considération, résolut la perte du Christ.

La cinquième fois, quand, paraissant douter encore de la divinité de Jésus, malgré toutes les preuves miraculeuses et prophétiques qu'il avait données, et déclarant vouloir un témoignage positif de sa bouche, pour en être enfin pleinement assuré, au lieu de se rendre, après avoir obtenu la déclaration demandée, il voulut prendre de là occasion de le poursuivre

d'une haine plus violente, et de le condamner à mort ; (le Sanhédrin, qui, après une telle affirmation de la part d'un homme si prodigieux, devait croire entièrement en lui, ou du moins considérer plus attentivement les preuves de sa céleste origine, usa par deux fois à son égard, du procédé le plus déloyal);

La sixième fois, lorsque, en présence des Apôtres cités à son tribunal, le Grand Conseil des Hébreux se défendit fortement de l'accusation d'avoir été la cause de la mort de Jésus, reconnaissant au moins, dans cette occasion, l'innocence de ce Juste par excellence, et ayant en horreur l'imputation du sang de cet Homme-Divin.

On cite trois membres de la Synagogue, qui furent témoins oculaires de l'Ascension de Notre-Seigneur dans les Cieux. Le premier est un prêtre, nommé *Phinées* ; le second, un docteur appelé *Ada* ; le troisième, un Lévite qui avait nom *Aggée*. Ces trois hommes vinrent de Galilée à Jérusalem, et dirent aux Princes des Prêtres et à tous ceux qui étaient dans la Synagogue, qu'ils avaient vu Jésus de Nazareth, ressuscité, parler à ses principaux Disciples, leur commander de porter l'Evangile parmi tous les peuples de la terre, de leur conférer le Baptême ; « ensuite, ajoutèrent-ils, nous l'avons vu monter au ciel. » Sur la demande des Princes des Prêtres et des Anciens, ils confirmèrent par un serment public la vérité de leur déclaration. (Voyez les *Acta Pilati*, ou l'*Evang. de Nicod.*, 14; Sepp, M. Chassay, *Jésus-Christ, vainqueur de la mort*, page 451).

ANNAS, CAIPHAS, ANANUS

Trois grand-prêtres juifs, — contemporains de Jésus et des Apôtres; — ennemis du Christ, dont toutefois ils démontrent la vie historique et surnaturelle, soit par leur propre histoire, soit par le châtiment que Dieu infligea à leur opposition.

Ananus, fils de Seth, grand sacrificateur des Juifs, est appelé *Annas* dans l'Evangile. Il posséda pendant onze ans le pontificat, et le vit possédé par ses cinq fils. Il prit une grande part à toutes les affaires religieuses, judiciaires et politiques de la nation. Josèphe le considère comme l'un des hommes les plus heureux de la Judée. Il était beau-père de Joseph, surnommé *Caïphas* [1]; et ce fut chez lui que par honneur on mena d'abord Jésus-Christ, après que le Sauveur eût été saisi au jardin des Oliviers. Il était toujours honoré comme grand prêtre, parce qu'il avait été revêtu de cette haute dignité. S. Luc marque que ce fut de son temps que S. Jean-Baptiste commença à prêcher; et cet historien sacré le nomme le premier de ceux qui, réunis dans le lieu du Grand-Sanhédrin, confessèrent qu'il était impossible de nier les miracles opérés par les Apôtres; *Notum signum factum est per eos, omnibus habitantibus Jerusalem : manifestum est, et non possumus negare* [2]; et qui voulurent s'exonérer de la responsabilité du supplice de Jésus-Christ : *et vultis inducere super nos sanguinem hominis istius* [3]. Ces efforts que font Anne et ses collègues pour se disculper et se laver d'une telle imputation aux yeux du peuple, valent un des plus forts témoignages en faveur de la vérité évangélique.

Nicéphore [4] dit qu'*Annas* ou *Anne* se donna la mort de dé-

[1] S. Jean, XVIII; S. Luc, c. 3; Josèphe, *l.* 20. *Antiq.*, *c.* 8.

[2] *Act. IV.* 16.

[3] *Ibid. V.* 28.

[4] Nicephor., *hist.*, *l.* 2, *etc.*; Constit. Apost. *l.* 8, *c.* 1. — Anne fut dé-

sespoir de se voir dépouillé dans sa vieillesse de la dignité de grand prêtre ; dignité qu'il avait possédée depuis si longtemps, et qu'il perdit en même temps que son gendre Caïphas perdit aussi la sienne, sous le gouvernement de Vitellius.

Caïphe (ou *Caïphas*), surnommé *Joseph*, grand sacrificateur des Juifs, succéda à Simon, fils de Camithus, l'an 26 de Jésus-Christ, par la faveur de Valérius Gratus, gouverneur de la Judée pour les Romains. Il avait épousé une des filles d'Ananus, ou Anne. Lorsque les prêtres délibérèrent s'ils arrêteraient et feraient mourir Jésus, Caïphe prononça qu'*il n'y avait pas à hésiter sur ce point ;* et qu'*il fallait qu'un seul homme mourût pour tout le peuple, afin que toute la nation ne périt point.* La Sainte Ecriture fait remarquer que ce pontife, dans cette circonstance, prophétisa que la mort de Jésus serait le salut du monde. Lorsque le Christ fut amené au milieu du grand conseil, comme il n'y avait pas de preuves suffisantes pour le condamner, Caïphe chercha à le surprendre dans ses paroles et à y trouver un motif de condamnation ; il lui demanda s'*il était le Fils de Dieu?* Jésus ayant répondu clairement qu'*il l'était*, le juge impie, sans faire attention que les oracles des Prophètes et que les grands miracles de Jésus le prouvaient hautement, déchira ses vêtements, comme s'il eût entendu un blasphème exécrable, et déclara le Christ *digne de mort !* Ainsi ce fut lui qui détermina les Juifs à se défaire de Jésus-Christ, et qui accéléra en quelque sorte sa mort. Après l'ascension, Caïphe qui avait été témoin des prodiges arrivés durant la passion et de ceux des Apôtres, fut du nombre des conseillers qui déclinaient la responsabilité de la mort de Jésus-Christ. Mais le peuple savait à quoi s'en tenir sur ce point, et lui reprochait, en le maudissant, d'avoir répandu le sang du Juste. C'est pourquoi, l'an 35, Vitellius,

posé du souverain Pontificat par le roi Agrippa, irrité de ce qu'il avait illégalement mis à mort S. Jacques-le-Mineur.

gouverneur de Syrie, ayant fait un voyage à Jérusalem, ayant été reçu magnifiquement et aux acclamations des Juifs, et leur ayant offert de leur accorder quelque grâce qu'ils lui demanderaient, les Juifs témoignèrent qu'ils étaient mécontents de leur grand prêtre, (probablement parce qu'on lui imputait généralement la mort de Jésus), et ils demandèrent hautement sa déposition. Et Vitellius, ajoute l'historien juif Josèphe [1], parut mettre la destitution de Caïphe entre les faveurs qu'il accorda aux Juifs. Le juge inique du Christ fut si affligé de ce qui fut fait alors à son égard, que, selon les constitutions [2] de S. Clément, il se donna lui-même la mort de désespoir. On montre encore aujourd'hui sur la montagne de Sion les ruines de la maison de Caïphe. M. de Chateaubriand, dans son *Itinéraire de Paris à Jérusalem*, en donne la description. L'injustice criante qui parut dans la condamnation de Jésus Christ par Caïphe, les excuses trop tardives de ce pontife, les malédictions du peuple, sa fin tragique, sont autant de faits qui parlent en faveur de Jésus-Christ.

Ananus, fils du grand prêtre Anne, et beau-frère de Caïphe, fut aussi grand prêtre, l'an 62 de Jésus-Christ, seulement pendant trois mois. Josèphe [3] le dépeint comme un homme extrêmement hardi et entreprenant, de la secte des Sadducéens, qui ayant cru trouver le moment favorable après la mort de Festus, gouverneur de Judée, et avant l'arrivée d'Albinus son successeur, assembla le Sanhédrin, et y fit condamner à mort S. *Jacques*, frère ou parent de Jésus-Christ selon la chair, évêque de Jérusalem, et quelques autres Disciples, comme coupables d'impiété. Il les livra ensuite pour être lapidés. Cette entreprise criminelle déplut extrêmement à tous les gens de bien de Jérusalem, et ils envoyèrent secrètement vers

[1] Josèphe, *Antiq.*, *l.* 18. *c.* 6.
[2] Const. Apost., l. 8. c. 1.
[3] Josèphe, *l.* 20, *c.* 8; *Antiq.*, *p.* 698.

Agrippa, qui venait d'Alexandrie en Judée, pour le conjurer de défendre à Ananus de rien entreprendre dans la suite de semblable. Le roi, pour punir sa hardiesse qui était désapprouvée de tout le monde, lui ôta le pontificat après trois mois, et le donna à Jésus, fils de Damnæus. Presqu'en même temps le gouverneur Albinus, qui était en chemin pour venir d'Alexandrie à Jérusalem, fut informé du procédé d'Ananus; il lui écrivit aussitôt des lettres menaçantes, et lui annonça qu'il réprimerait son audace, dès qu'il serait arrivé dans la ville.

L'historien Josèphe qui rapporte ce qui précède, ajoute ce qui suit sur la mort de cet Ananus.

Les zélateurs qui étaient maîtres du temple, invitèrent les Iduméens à venir défendre Jérusalem contre Ananus, que l'on voulait rendre suspect comme étant d'intelligence avec les Romains. Ananus leur fit fermer les portes. Mais les Iduméens étant entrés la nuit pendant un grand orage, commencèrent à chercher Ananus. Aussitôt qu'ils l'eurent trouvé, ils le massacrèrent avec insulte, laissèrent son corps exposé aux bêtes, et privé de l'honneur de la sépulture [1].

Josèphe [2] dit, que la mort d'Ananus fut le commencement de la ruine de Jérusalem, et que ses murailles et ses plus puissants remparts furent en quelque sorte renversés, dès que cet homme, l'espérance de la ville, fut sacrifié. Cela arriva l'an 67 de Jésus-Christ.

[1] Josèphe, *de bello*, *l.* 4, *c.* 17-18.
[2] *Ibid.*, *l.* 4, c. 18.

FLAVIUS JOSÈPHE

Historien juif, — contemporain des Apôtres, — témoin des faits miraculeux de Jésus-Christ.

(An 37-98.)

Josèphe [1], historien juif, a rendu un témoignage très-avantageux à l'histoire évangélique. Dans ses écrits, il dit, que *Jésus-Christ était le Messie prédit par les Prophètes; qu'il avait fait un grand nombre de miracles; qu'après avoir été mis à mort, il était apparu vivant trois jours après; qu'il eut beaucoup de disciples; et qu'on voyait encore la secte des Chrétiens qui de lui tiraient leur nom* [2].

Le même écrivain [3] parle aussi très-favorablement de S. *Jean-Baptiste*, de S. *Jacques le Mineur*, évêque de Jérusalem, qu'il désigne, comme c'était la coutume alors, sous le nom de *frère de Jésus, appelé le Christ.*

On lisait autrefois dans son histoire, que les Juifs attribuaient la ruine de Jérusalem à la mort inique de S. Jacques-le-Mineur, et que Claude avait chassé les Juifs de Rome : ce qu'on lit dans les *Actes des Apôtres* et dans *Suétone.* Mais ces passages furent supprimés par les Juifs.

Nous nous intéressons d'autant plus vivement à ce célèbre historien, que, dans son ouvrage principal, intitulé : *De la Guerre des Juifs*, se trouve décrit l'accomplissement histori-

[1] Josèphe, *Antiq.*, *l.* 18, *c.* 4.

[2] Quelques hérétiques modernes, tels que Blondel, *des Sybill.*, *l.* 1, c. ont voulu révoquer en doute la vérité de ce passage; mais les Anciens l'ayant cité, et tous les Exemplaires de Josèphe le contenant, on ne voit aucune raison de l'abandonner. On peut voir sur cet endroit, Huet, *Dém. évang. prop.* 3, *art.* 11; de Tillemont, *note* 40 *sur la ruine des Juifs*; Christophe Arnolde, qui a recueilli 30 lettres de divers Savants, et 29 Extraits de différents ouvrages, qui reconnaissent et prouvent l'authenticité de ce passage. — Voyez aussi *l.* 2, § 2 *de la Christologie.*

[3] *Ibid*, *l.* 18, *c.* 7; *et l.* 20, *c.* 8.

que le plus complet des prédictions que Jésus-Christ avait faites de ces épouvantables événements [1]. On y voit clairement la juste punition que la nation Juive avait attirée sur elle, en crucifiant le Messie, le Fils de Dieu.

Rapportons donc maintenant les principaux traits de la vie de cet écrivain.

Josèphe, juif de nation et de religion, naquit à Jérusalem la première année du règne de Caïus, c'est-à-dire la 37e de Jésus-Christ. Il descendait du côté de son père Mathathias, des premiers sacrificateurs de la nation, et du côté de sa mère il sortait du sang royal des Asmonéens ou Machabées. Il a vécu sous le règne de neuf empereurs. Dès l'âge de 14 ans, il était très-instruit : les pontifes et les premiers hommes de Jérusalem le consultaient sur les plus grandes difficultés de la loi. A 16 ans, il se mit à étudier ce qui concernait spécialement chacune des trois sectes qui avaient cours dans son pays, des *Pharisiens*, des *Sadducéens*, et des *Esséniens*. Pour mieux connaître cette dernière, qui faisait profession d'austérité et de retraite, il alla trouver un certain Bané, qui vivait dans le désert, se nourrissait de fruits sauvages, et pratiquait diverses purifications pendant le jour. Josèphe demeura trois ans avec lui : et ensuite il s'attacha à la secte des Pharisiens, qu'il disait très-semblable à celle des Stoïciens. L'an 63, à l'âge de 26 ans, il fit le voyage d'Italie, en faveur de quelques sacrificateurs juifs, que Félix, gouverneur de Judée, avait envoyés captifs à Rome. Un comédien juif, que Néron aimait, le protégea à la cour de ce prince, et lui fit connaître l'impératrice Poppée, dont la faveur lui fit obtenir ce qu'il souhaitait. Il s'en retourna satisfait dans la Palestine où il eut un commandement. Il exerça dignement cette charge jusqu'à la prise de Jotapat. Là il fut réduit à se cacher dans un puits avec 40 des siens, résolus de se tuer, plutôt que de se rendre aux Romains :

[1] S. Matth. XXIV ; S. Luc, XIX, 43-44.

résolution dont Josèphe ne put les détourner. Tout ce qu'il put gagner d'eux, fut qu'ils tireraient au sort qui mourrait le premier. Ils tirèrent, et il arriva par le sort, que tous les autres étant morts, il demeura seul avec un autre soldat, auquel il persuada sans beaucoup de peine, de préférer la vie à la mort.

Il se rendit donc à Vespasien, qui le voulut garder, pour l'envoyer à Rome à l'empereur Néron. Josèphe, l'ayant su, demanda à parler à Vespasien en particulier. Il lui prédit qu'il serait bientôt empereur, et qu'il le délivrerait, comme Suétone le rapporte dans la vie de cet empereur, chap. v., et comme Josèphe l'écrit au 3e livre de la *Guerre des Juifs*, chap. iv. Après sa délivrance il se trouva à la prise de Jérusalem par Titus, et composa depuis, comme témoin oculaire, les sept livres de la *Guerre des Juifs* dont le même Titus fit tant d'estime, qu'il voulut qu'on les mît, approuvés de sa main, dans la bibliothèque publique.

Josèphe vécut à Rome sous la protection des Princes, gratifié de leurs pensions, du droit de bourgeoisie romaine, et de plusieurs autres faveurs, qui lui permirent d'achever sous Domitien ses vingt livres des *Antiquités Judaïques*. Il composa aussi deux *livres contre Apion*, alexandrin, ennemi des Juifs; un *Discours de l'empire de la Raison* ou *du Martyre des Macchabées*, qui est le plus éloquent des ouvrages de Josèphe; et *un Traité de sa vie*, à l'imitation de plusieurs grands hommes.

S. Jérôme[1] a fait un grand éloge de Josèphe; il dit qu'il est le Tite-Live des Grecs. Eusèbe rapporte qu'on lui dressa une statue dans Rome, en considération de ses écrits.

[1] S. Hieron., *de viris illust. c.* 13; Euseb., *hist., l.* 3, *c.* 9.

ANANIAS

Grand-prêtre, — frappé de Dieu pour avoir injustement porté, sur l'apôtre S. Paul, une main coupable.

(An 49 à 62 de J.-C.)

Ananias fils de Zébédée, souverain pontife des Juifs, succéda à Joseph, fils de Camithus, l'an 62 de Jésus-Christ. C'était un homme emporté, turbulent, que Quadratus envoya à Rome se justifier devant l'empereur Claude pour des troubles qu'il avait excités entre les Juifs et les Samaritains. Mais il parla à César avec tant d'habileté, qu'il revint absous. C'est lui qui fit comparaître S. Paul devant son tribunal et devant l'Assemblée des prêtres. L'Apôtre ayant reçu l'ordre de s'expliquer devant le Sanhédrin, commença ainsi :

— *Mes frères, j'ai vécu jusqu'ici devant Dieu, dans une bonne conscience.*

Il n'en avait pas dit davantage, lorsque Ananie, le grand-prêtre, ordonna à ceux qui étaient près de lui, de le frapper sur le visage.

— *Dieu vous frappera vous-même, muraille blanchie !* lui répliqua S. Paul.— *Quoi ! vous êtes assis pour me juger selon la Loi, et voici que, contre la loi, vous commandez qu'on me frappe !* Vous êtes assis comme mon Juge, pour écouter les raisons et les justifications d'un accusé et voici que vous vous déclarez contre lui, et que vous le traitez comme coupable, avant qu'il ait dit un seul mot pour sa défense ! Pourquoi demeurez-vous assis comme mon Juge, si vous vous portez comme ma partie adverse ? Comment vous parez-vous du titre de chef de la justice, lorsque vous commettez l'injustice ?

La prédiction que S. Paul fit alors que *Dieu frapperait Ananie*, s'accomplit quelque temps après. Josèphe [1] nous apprend

[1] Josèphe, *de bello*, *l.* 2, *c.* 32.

que le Gouverneur le dépouilla d'abord de la Grande-Sacrificature; et qu'il fut tué ensuite par une faction dont son propre fils était le chef.

En effet, Eléazar, son fils, se mit à la tête d'un parti de mutins et d'assassins qui s'emparèrent du Temple. Il abattit la maison de son père, et ce souverain Sacrificateur se cacha avec son frère dans les aqueducs du palais royal. Les factieux l'y découvrirent, et sans considérer qu'Ananie était le père de leur chef, ils le massacrèrent dans les égoûts avec son frère. Ainsi Dieu frappa cette *muraille blanchie* au commencement de la guerre des Juifs.

SCÉVA

Prince des prêtres, — chef de la synagogue d'Ephèse, — père des sept exorcistes dont parle S. Luc (Act. XIV), *témoin oculaire,*

AVEC

Les SEPT EXORCISTES, ses Fils, et LA PLUPART DES JUIFS *de l'efficacité miraculeuse du nom de Jésus et des prodiges opérés par les Apôtres au nom de Jésus.*

(An 56 de J.-C.)

Sceva [1] était *Prince des Prêtres*, c'est-à-dire chef de la Synagogue d'Ephèse, ou selon d'autres, chef d'une des vingt-quatre familles sacerdotales, qui servaient chacune à leur tour dans le Temple de Jérusalem. C'étaient les sept fils de ce personnage qui allaient de ville en ville, comme plusieurs autres Juifs, pour exorciser les possédés, par la vertu de certaines paroles magiques et par divers enchantements, qu'ils disaient faussement tenir de Salomon, et qu'ils ne tenaient en effet que du Démon. Ces exorcismes juifs n'étaient ordinairement que des prestiges, effets des arts curieux, des secrets de la magie, une collusion de certains imposteurs avec les Démons. On doit excepter ceux que quelquefois les Juifs faisaient au nom du

[1] Act. XIX.

Sauveur et au nom de Jéhovah, et qui avaient la plupart du temps un grand succès. Nous voyons dans l'Evangile [1] que les Juifs se servaient déjà du nom de Jésus du vivant même de Notre-Seigneur, pour chasser les Esprits méchants. Les Apôtres les empêchaient; mais Notre-Seigneur leur dit de ne pas les empêcher : car, ajouta-t-il, *qui n'est pas contre vous, est pour vous.*

Lorsque la possession n'était qu'une vaine tromperie du démon, les enchantements magiques des Juifs suffisaient pour délivrer les démoniaques; mais lorsqu'elle était réelle et non illusoire, les moyens précédents demeuraient sans efficace, et de plus, la magie n'avait plus de succès, depuis que le nom de Jésus était invoqué sur la terre, comme le disait S. Ignace, évêque d'Antioche : *à l'avènement du Christ*, disait-il, *toute la magie a été confondue.*

Les Exorcistes d'Ephèse, voyant donc leur impuissance à expulser les démons, et, considérant, d'autre part, avec quelle facilité les Disciples de Jésus, les chassaient au nom de leur Maître, et comment *les enfants mêmes des Juifs les chassaient* [2] *par la vertu de ce même nom* invoqué, entreprirent d'invoquer aussi le puissant nom de Jésus sur ceux qui étaient possédés, en disant :

— *Nous te conjurons par Jésus, que Paul prêche !*

Mais le malin Esprit leur répondit :

— *Je connais Jésus, et je sais qui est Paul; mais vous, qui êtes-vous ?* C'est-à-dire, je reconnais la force des exorcismes faits par les Chrétiens au nom de Jésus-Christ; la foi de ceux qui les emploient, et leurs prières, jointes à la vertu d'un nom si sacré, nous sont redoutables. Mais je ne vous crains, ni vous, ni vos conjurations [3], quoique je respecte le nom de Jésus, et celui de Paul, son Disciple.

[1] S. Luc, IX, 49.

[2] S. Matth XII, 27.

[3] *Vide Chrysost. hic.* et *D. Calmet.*

En même temps, l'homme qui était possédé d'un démon très-méchant, se jeta [1] sur deux de ces Exorcistes, et s'en étant rendu maître, il les traita si mal, qu'ils furent obligés de s'enfuir de la maison tout nus et blessés.

Cet événement ayant été su de tous les Juifs et de tous les Gentils qui demeuraient à Ephèse, ils furent tous saisis de crainte, et ils glorifièrent le nom du Seigneur en embrassant la foi. *Et plusieurs de ceux qui avaient cru, venaient confesser et déclarer les péchés* qu'il avaient commis par l'art si dangereux de la magie.

— Les sept enfants de Scéva ont donc publiquement reconnu et constaté, dans cette circonstance, la faiblesse de la magie, en même temps que la puissance miraculeuse des Apôtres et des Disciples par la vertu du nom de Jésus-Christ. Les paroles des Exorcistes Chrétiens étaient pour les démons comme autant de coups de foudre qui les accablaient, selon les belles expressions de Prudence [2] :

> . . . . . *Torquetur Apollo*
> *Nomine percussus Christi, nec fulmina verbi*
> *Ferre potest. Agitant miserum tot verbera linguæ,*
> *Quot laudata resonant miracula Christi.*

JUDAS-ISCARIOTE

Témoin des œuvres miraculeuses de Jésus, — apôtre du Christ, — trésorier du Collége Apostolique, — devenu apostat et traître par avarice, — mort ensuite de désespoir, pour avoir livré Celui en qui il reconnaissait l'auteur de toute vérité et de toute justice ; — se présentant enfin, aux yeux des générations futures, comme le type de tous les hommes pervers, et comme le chef de tous les hérétiques.

Judas-le-Traître est un des plus remarquables témoins de Jésus-Christ, en ce que, après avoir livré aux Juifs le Christ

[1] Porphyre remarque que ceux qui se mêlent de magies et d'enchantements, sont souvent maltraités du démon. (Porphyre, *de sacrific.*, c. 3.).

[2] Prudent., *apotheos contra Judæos.*

son maître, il conçut un tel repentir de ce crime, que la vie lui devint dès-lors insupportable. Si les prodiges de Jésus lui eussent paru une imposture, et si le dogme de la divinité du Fils de Marie eût été à ses yeux une chimère, il se fut applaudi d'avoir enlevé ce scandale du milieu d'Israël. Mais loin qu'il en ait été ainsi, l'Apôtre apostat, mesurant l'étendue de son péché, comprenant qu'il avait trahi le vrai Fils de Dieu, son Seigneur, se désespéra, et, reportant aux Princes des Prêtres le prix de sa trahison, il s'écria :

J'ai péché en livrant le sang du Juste !

Ce regret, suivi du suicide, démontre d'une manière éclatante, que le seul Apôtre qui fut infidèle à son Maître, reconnaissait néanmoins toute la vérité de l'Evangile. La preuve de sa profonde conviction à cet égard, résulte évidemment d'un tel acte.

Venons maintenant au récit de sa vie.

Judas Iscarioth, fils de Simon, fut surnommé ainsi du lieu de sa naissance, *Iscarioth*. bourg de la tribu d'Ephraïm, ou plutôt *Carioth*, ville de Juda; car Iscarioth signifie en hébreu l'*homme de Carioth*. Une ancienne tradition rapporte que dans son enfance il fut comme tourmenté momentanément par le Démon.

L'Evangile nous apprend qu'il fut élevé à l'apostolat comme les autres Apôtres, et qu'il avait conservé dans cet état un attachement secret et passionné pour les richesses matérielles. Jésus disait un jour à ses Disciples :

— *Ne vous ai-je pas choisis au nombre de douze, et l'un de vous est un démon.*

Or il disait cela de Judas Iscarioth, fils de Simon, ajoute l'Evangéliste; car c'était celui qui devait le trahir, bien qu'il fût l'un des Douze.

Jésus lui avait donné dès le commencement, toutes les marques de la plus grande confiance. Il l'avait fait le trésorier des ressources temporelles qui lui étaient remises par les riches pour

lui et pour les pauvres. Judas mettait l'argent au-dessus de la reconnaissance due à son Maître. Il osa censurer l'action de Marie, sœur de Lazare ressuscité, qui répandait des parfums précieux sur les pieds de Jésus :

— *Pourquoi n'a-t-on pas vendu ce parfum trois cents deniers*, disait-il, *et ne les a-t-on pas donnés aux pauvres?*

Et il disait cela, ajoute encore l'Evangéliste, non qu'il s'inquiétât des pauvres, mais parce qu'il *dérobait*, et qu'ayant la bourse, il disposait de l'argent qu'on y mettait. Il osait porter l'hypocrisie jusqu'à vouloir déguiser sa cupidité par un prétendu intérêt pour les pauvres.

Pour la célébration de la Pâque, Jésus avait rassemblé ses Apôtres. Après le lavement des pieds, il leur annonça la trahison de Judas en ces termes :

— *Je connais ceux que j'ai choisis*; *mais il faut que cette parole de l'Ecriture s'accomplisse* :

Celui qui mange le pain avec moi lèvera le pied contre moi....

En vérité, en vérité, je vous le dis, l'un de vous me trahira. Pour le Fils de l'homme, il s'en va selon ce qui est écrit; *mais malheur à celui par qui le Fils de l'homme sera trahi! Il vaudrait mieux pour lui qu'il ne fût jamais né.*

Ils en furent affligés ; ils se regardaient l'un l'autre, ne sachant de qui il parlait, et chacun d'eux commença à lui dire : *Est-ce moi?*

Il leur répondit :

— *C'est un des Douze qui portent la main dans le plat avec moi.*

Judas, qui le trahissait, prenant la parole, lui dit :

— Maître, est-ce moi ?

Il lui répondit :

— *Vous l'avez dit.*

Or, l'un d'eux que Jésus aimait, reposant sur le sein de

Jésus, Simon-Pierre lui fit signe de demander qui était celui dont il parlait.

Ce Disciple donc, s'étant penché sur le sein de Jésus, lui dit :

— Seigneur, qui est-ce ?

— Celui à qui je donnerai un morceau de pain trempé, répondit Jésus ; et ayant trempé un morceau de pain, il le donna à Judas Iscarioth, fils de Simon. — Et après que Judas eut pris ce pain, Satan entra en lui. Et Jésus lui dit :

— « Faites promptement ce que vous faites. »

Aucun de ceux qui étaient à table ne sut pourquoi il lui avait dit cela. Comme Judas portait la bourse, quelques-uns pensait que Jésus lui avait dit :

— Achetez ce qui nous est nécessaire pour la fête, ou donnez quelque chose aux pauvres.

Aussitôt donc que Judas eut pris ce morceau, il sortit. Or, il était nuit. Le traître convint avec les Pharisiens du prix qu'ils lui donneraient pour qu'il leur procurât la facilité de s'emparer de Jésus, sans ameuter le peuple. Il savait le lieu où Jésus allait prier, il les y conduisit, en leur disant :

— Celui que je baiserai, c'est lui ; arrêtez-le, et amenez-le avec précaution.

Alors arrivant au Jardin des Oliviers, il s'approcha de Jésus en lui disant :

— Je vous salue, Maître ! et il le baisa.

— Mon ami, lui répondit Jésus, à quel dessein êtes-vous venu ? Quoi, Judas, vous trahissez le Fils de l'homme par un baiser !

Le crime est consommé. Rien n'a pu arrêter le criminel sur le bord de l'abîme, ni la douceur de Jésus, ni les ménagements qu'il avait gardés envers lui, ni le titre d'ami, qu'il lui donna alors. Cependant la haine n'entrait pour rien dans l'action de cet homme d'argent. Lors donc qu'il apprit la condamnation à mort de celui qu'il regardait comme le Christ et le

Juste par excellence, l'excès du remords entra tout-à-coup dans son âme. Il reporta aux Pharisiens leur argent, en leur disant :

— J'ai péché en vous livrant le sang du Juste !

— Que nous importe ? cela vous regarde ; répondirent-ils.

Alors Judas, désespéré de se voir abandonné de son Dieu et des hommes, jeta l'argent dans le Temple, s'en alla et se pendit.

Or, les Princes des Prêtres, ayant pris l'argent, dirent :

— Il n'est pas permis de le mettre dans le Trésor, parce que c'est le prix du sang.

Et, après en avoir délibéré, ils en achetèrent le champ d'un potier, pour la sépulture des étrangers. C'est pourquoi ce champ est appelé aujourd'hui *Haceldama*, c'est-à-dire *le champ du sang*. « Alors, dit S. Matthieu[1], s'accomplit cette « parole du prophète Jérémie : *Ils ont pris les trente pièces « d'argent, qui étaient le prix de celui qui a été vendu et mis « à prix par les enfants d'Israël ; et ils les ont donnés pour « acheter le champ d'un potier.* »

Telles furent la vie et la fin du misérable Judas.

Tous les plus anciens écrivains ecclésiastiques parlent de Judas, de son désespoir, de sa mort affreuse. Selon Papias, Euthymius et d'autres auteurs, Judas, après s'être pendu à un arbre, le lien venant à casser, tomba d'un lieu élevé, et creva par le milieu, répandant tous ses intestins.

S. Irénée[2], S. Epiphane[3], Théodoret[4], parlent d'un faux évangile, intitulé *Evangile de Judas*, composé par les Caïnites, hérétiques qui rendaient un culte au traître, de même qu'à Caïn, à Coré, aux Sodomites, etc. » Cet évangile avait pour

[1] C. *XXVIII*, 9-10.

[2] S. Iren., *l.* 1. *c.* 5

[3] S. Epiph., *hær.* 28, *n.* 1.

[4] Theod., *hær. fab. c.* 15.

but d'honorer le Principe mauvais, ennemi du Dieu créateur de l'univers. « Judas seul d'entre les Apôtres connaissait, « disaient-ils, ce mystère ; et, pour procurer plus prompte- « ment le salut à Israël, il se hâta de livrer Jésus-Christ, qui « plusieurs fois avait déclaré qu'il devait être mis à mort pour « le salut du monde. »

D'où l'on voit que Judas, après s'être fait, selon l'expression de S. Pierre, le conducteur des Pharisiens, ennemis du Christ, devint après sa mort, comme le chef, le patron et le modèle de tous les hérétiques, de tous les méchants, et de tous les scélérats.

APOLLOPHANES

Philosophe païen, — ami de S. Denys l'Aréopagite, — et témoin de l'Eclipse miraculeuse arrivée à la mort de N.-S. Jésus-Christ, et des phénomènes prodigieux qui accompagnèrent ce grand événement.

Voyez la *Lettre de S. Denys à Apollophanes.*

SIMON-LE-MAGICIEN

Philosophe juif, — le premier et le chef des Hérésiarques ; — témoin oculaire des miracles du Nouveau Testament ; — converti à la foi, puis retombé dans l'infidélité ; — attestant encore après sa chute la vérité et la divinité des faits évangéliques ; — succombant enfin sous la force de la puissance de Jésus-Christ et des Apôtres.

(An 1-67 de J.-C.

Simon, surnommé *le Magicien*, était né dans le bourg de Gitton, au pays de Samarie. Il se montra avide de la science philosophique dès sa jeunesse. Il voyagea en Orient et étudia à Alexandrie. Il fut initié par le philosophe Dosithée dans le

secret des pratiques magiques, avec lesquelles tous les chefs d'école séduisaient la foule. Aussi, comme son maître Dosithée, Simon ne se contenta pas de dogmatiser ; il professa les sciences occultes, eut commerce avec les génies infernaux, comme nous l'apprend l'Antiquité chrétienne, annonça l'avenir, composa des breuvages et opéra des prestiges qui obtinrent un succès populaire. On prétend, dit Pluquet d'après le rapport des Anciens [1], qu'il passait impunément au milieu des flammes ; qu'il traversait les airs comme les oiseaux ; qu'il se métamorphosait et paraissait sous mille formes différentes ; sa parole ouvrait les portes, changeait les pierres en pain, et produisait des arbres, etc.

Il exerçait, comme on le voit dans S. Luc, la magie parmi les Samaritains avant que S. Philippe vint leur annoncer l'Evangile. Par ses prestiges et ses enchantements, il avait séduit le peuple de Samarie. Il se disait *quelque chose de grand;* tous le suivaient depuis le petit jusqu'au plus grand, et ils disaient :

— *Celui-ci est la grande vertu de Dieu* !

Mais S. Philippe, l'un des sept diacres, étant venu prêcher à Samarie, et ayant opéré des prodiges qui surpassaient infiniment les prestiges de Simon, un grand nombre de personnes crurent, et Simon, entre autres, embrassa la foi et se fit baptiser. *Voyant les miracles qu'opérait Philippe, le* Magicien *était dans le dernier étonnement*, dit S. Luc [2] ; il se sentit vaincu. Quelque temps après, S. Pierre et S. Jean vinrent à Samarie pour confirmer ceux qui étaient baptisés. Simon fut rempli d'une nouvelle admiration à la vue des effets surnaturels de l'imposition des mains. Il offrit de l'argent aux Apôtres en leur disant :

[1] Nicéph., *hist.*, *l.* 1, *c.* 27.; S. Clem., *Recognit.*, 1. 2 ; Marcellus, *de morte Petri*, etc. Pluquet censure justement Basnage de révoquer en doute ces faits, sans donner aucune raison de son sentiment.

[2] Act. VIII, 5-13.

— *Donnez-moi aussi ce pouvoir, afin que ceux à qui j'imposerai les mains, reçoivent le Saint-Esprit.*

Mais S. Pierre lui dit :

— *Que ton argent périsse avec toi, ô toi qui as cru que le don de Dieu peut s'acquérir avec de l'argent! Tu n'as point de part, et tu ne peux rien prétendre à ce ministère ; car ton cœur n'est pas droit devant Dieu. Fais donc pénitence de cette iniquité, et prie Dieu, afin que, s'il est possible, il te pardonne cette mauvaise pensée de ton cœur ; car je vois que tu es dans un fiel amer et dans les liens de l'iniquité.*

— *Priez le Seigneur pour moi,* répondit Simon, *afin qu'il ne m'arrive rien de ce que vous m'avez dit.*

Simon, outré de l'affront qu'il prétendait avoir reçu de ces Apôtres, qui avaient rejeté avec horreur sa proposition, voulut s'en venger en s'adonnant plus que jamais à la magie, et en débitant partout les erreurs que lui avaient suggérées les génies mauvais auxquels il s'était livré. Résolu de faire partout de l'opposition aux Apôtres, il quitta dès lors la Samarie, parcourut diverses provinces, cherchant les lieux non encore évangélisés et où devait venir S. Pierre, pour y prévenir les esprits contre lui et contre sa doctrine.

Stimulé par sa méchanceté autant que par Satan, Simon s'efforça de tromper les Juifs, non en dénaturant les faits historiques de l'Evangile que tous les Hébreux connaissaient aussi bien que lui, mais en corrompant la doctrine chrétienne d'une façon aussi audacieuse qu'étrange. Il admettait donc les faits surnaturels de la Rédemption, accomplis récemment en Judée; mais il les expliquait ainsi :

C'est moi qui suis la grande vertu divine, c'est-à-dire *le Père tout-puissant,* venu *actuellement parmi les Samaritains* ; c'est moi qui, sous le nom du *Fils de Dieu et du Christ, ai apparu,* sous Ponce-Pilate, *parmi les Juifs* de Jé-

rusalem ; *c'est moi qui suis le Saint-Esprit, qui descendis* à la Pentecôte, *pour venir éclairer les Gentils* [1].

Il se donnait pour la Trinité Divine tout entière, et, par conséquent, comme il le disait lui-même positivement, pour *tout ce qui est en Dieu.* C'est, en effet, ce que l'on trouve dans un extrait de l'un de ses livres, cité par S. Jérôme [2] :

Je suis le Verbe ou *la Parole de Dieu*, disait-il dans cet écrit ; *je suis la Beauté* (ou la Splendeur) *de Dieu* ; *je suis le Paraclet* ; *je suis le Tout-Puissant* ; *je suis tout ce qui est en Dieu.*

En se disant toute la Divinité, le Père, le Fils et le Saint-Esprit, Simon s'attribue à lui-même tous les faits du Nouveau Testament, une partie de ceux de l'Ancien, tel que celui du Sinaï. Il disait qu'il était venu abolir la loi de Moïse, et il niait la résurrection de la chair, la distinction des bonnes et des mauvaises œuvres ; il enseignait des dogmes détestables, la licéité de toutes sortes d'impuretés, même celles que la nature condamne ; la communauté des femmes ; la doctrine des *Eons* ou Puissances inférieures à Dieu, qui avaient créé le monde avec de grands défauts. En un mot, il a jeté dans le monde la semence de toutes les hérésies qui se produisirent dans le cours des siècles subséquents.

Il traînait avec lui une femme de mauvaise vie, nommée *Sélène*, ou *Hélène*, qu'il avait achetée à Tyr, en Phénicie.

« *C'était*, disait-il, *la première production de son esprit, la mère de toutes choses, par laquelle il avait engendré les Eons, les Anges et les Archanges, auteurs du monde visible. Ces Puissances célestes*, ajoutait-il, *ne voulant pas qu'on sût qu'elles avaient été produites par un autre, avaient enchaîné leur mère ;* et, *après lui avoir fait souffrir mille outrages, l'avaient renfermée dans le corps d'une femme, afin qu'il ne*

[1] Apud Iræn. *hær.*, *l.* 1, *c.* 20.

[2] S. Hieron., *in Matth. XXIV.* Cité par Calmet, Pluquet.

lui fût plus possible de retourner vers l'auteur de son être. Elle a été la célèbre Hélène qui fut l'occasion de la guerre de Troie ; elle est la première Intelligence, le Saint-Esprit, la mère de toutes choses. Depuis la guerre de Troie, elle est passée successivement dans le corps de plusieurs femmes, jusqu'au temps que je suis venu pour la délivrer, et en même temps tous les hommes qui gémissent sous la tyrannie des Anges (ou Eons) [1]. »

Après avoir parcouru diverses villes de la Palestine, de la Syrie, de l'Asie-Mineure, il vint à Rome, avant S. Pierre, pour prévenir les esprits, et abaisser l'éclat des vrais miracles par des illusions magiques qui furent si extraordinaires que les Romains lui consacrèrent des statues comme à un dieu, avec le titre de *Saint* ; ce que S. Justin et Tertullien reprochent aux Romains dans leurs Apologétiques. S. Irénée, Eusèbe, S. Cyrille, S. Augustin, Théodoret, disent également que cet impie fut honoré à Rome comme une divinité. En effet, arrivé dans cette capitale, sous le règne de Claude, l'an 41 de Jésus-Christ, il se donna encore pour le grand Dieu, et surtout pour *Jupiter-Stator*, et sa femme pour *Prunique* ou *Minerve*, sans craindre que cette modification, faite aux dogmes qu'il prêchait chez les Juifs, le fit regarder pour un imposteur. Car ou il se contredisait manifestement, ou il osait identifier les faux dieux, les démons du Paganisme avec les Personnes divines de la Trinité chrétienne. Du reste, sa doctrine et ses opérations magiques avaient pour but et ont eu souvent pour résultat, de faire confondre le mensonge avec la vérité. Il amena, par ce moyen, un grand nombre de personnes à la pratique de ses mystères secrets, auxquels il avait mêlé des impudicités et des prescriptions les plus détestables.

Mais sa magie et ses prestiges le rendirent cher à Néron ; il passait pour un dieu aux yeux de ce Prince. On rapporte qu'il

[1] S. Irén., *l.* 1, *c.* 26 ; S. Epiph. *hær.* 21 ; S. August., *de hær*, *l.* 1.

eut plusieurs rencontres devant cet empereur avec S. Pierre et S. Paul, et que ses enchantements furent mis à découvert par les Apôtres. On vit se reproduire à la cour de Rome ce qui se passa autrefois à la cour de Pharaon, entre Moïse et les magiciens d'Egypte. Irrité de ses défaites, Simon promit de prouver qu'il était le *Christ* et le *Fils de Dieu*, en montant au ciel à la vue de toute la capitale. Il s'éleva effectivement dans les airs, soutenus par deux démons, qui le portaient, et aidé par la puissance de sa magie. Mais S. Pierre et S. Paul s'étant mis en prières, le magicien fut abandonné de ses démons, tomba à terre, se rompit les jambes. Transporté à Brindes, et ne pouvant supporter un affront si public, il se précipita de l'appartement où on l'avait mis, et il mourut ainsi couvert de honte et la rage dans le cœur, l'an 67 de Jésus Christ [1].

On croit qu'il tomba en présence de Néron, et on rapporte à ce fait ce que dit le célèbre philosophe et orateur païen contemporain, Dion Chrysostôme [2], que *Néron nourrit longtemps dans sa cour un homme qui avait promis de voler en l'air*, et ce que raconte l'historien païen Suétone [3], que *dans les jeux publics un homme ayant entrepris de voler en l'air, en présence de Néron, dès le premier essor, il tomba par terre; que son sang rejaillit jusque sur la loge où était l'empereur.*

Cette dernière défaite démontra hautement que l'opposition, la résistance de Simon vis-à-vis des Apôtres était injuste; que sa magie et ses prestiges n'étaient que vanité; sa doctrine, une erreur; ses titres de Christ et de Fils de Dieu, etc., une usurpation sacrilége; ses livres intitulés *Les Contradictions*, une fausseté. Ils furent dès lors abandonnés assez généralement. Cette même catastrophe de Simon a prouvé en faveur de la doctrine catholique des vrais ministres de l'Evangile. La

[1] Arnob., *l.* 2; Maxim. Tyrius, *hom.*, 54; S. Ambr., *Hexaemer. l.* 4; S. Cyrill., *catech.* 6, *etc.* Voyez *hist. de S. Pierre, l.* 4, *c.* 18.

[2] Dio Chrysost., *Orat.*, 21.

[3] Sueton., *l.* 6, *c.* 12.

prédication apostolique eut dès-lors un succès plus remarquable. Concluons que la vérité des faits évangéliques devait être primitivement inattaquable, puisque Simon qui attaqua tout ce qu'il put dans le Christianisme naissant, les respecta et fit profession de les admettre comme authentiques, bien qu'il en eût altéré le sens. Ce qui prouve clairement la vérité de cette conclusion, c'est que les Disciples de Simon paraissaient semblables, extérieurement, aux Chrétiens catholiques, avec lesquels ils se mêlaient. C'est ce qu'atteste Eusèbe [1].

LES SIMONIENS OU HÉLÉNIENS

Disciples de Simon-le-Magicien, — témoin des prodiges apostoliques, — les attestant, tout en combattant la doctrine des Apôtres.

(An 34-90.)

Les *Simoniens* étaient des hommes mondains, épicuriens, qui, forcés d'admettre en principe la vérité de l'Evangile, en acceptaient les faits, sans vouloir en pratiquer les préceptes, trop austères pour la mollesse et la corruption de leurs cœurs. Ces hérétiques imitaient leur Maître en toutes choses, dans ses maximes et dans sa conduite. Ils vivaient, autant qu'ils pouvaient, dit S. Irénée [2], dans toutes sortes de débordements, qui, selon Eusèbe, surpassaient tout ce qu'on en pourrait dire. Ils avouaient eux-mêmes, dans leurs livres, que ceux qui entendraient parler pour la première fois de leurs mystères les plus secrets, seraient saisis d'étonnement et d'effroi.

Quoique au dehors ils fissent profession du Christianisme, comme les Catholiques ; quoiqu'ils prissent part, comme eux, aux sacrements de l'Eglise, et qu'ils rendissent de la sorte hommage à la vérité de la foi chrétienne ; néanmoins, en se-

[1] Euseb., *l.* 2, p. 39-40, *hist.*

[2] Irén., *l.* 1, *c.* 20.

cret, ils se livraient aux impudicités, à la magie, ils adoraient Simon et Hélène, représentés sous les figures de Jupiter et de Mars, leur offraient des victimes et des libations, regardaient le culte des idoles comme une chose indifférente ; ils ne s'exposaient point aux persécutions ni aux supplices, comme les catholiques, lorsqu'on voulait leur faire offrir de l'encens aux fausses divinités des idolâtres. On pense que ce sont eux que S. Jean, S. Pierre et S. Paul désignent, lorsque ces Apôtres parlent de personnes qui se *vantaient faussement d'avoir une connaissance*, une lumière, *une* Gnose *particulière sur* les choses divines, qui *corrompaient la saine doctrine par des nouveautés profanes ;* d'hommes *ennemis de la croix de Jésus-Christ*, qui *faisaient leur dieu de leur ventre ;* qui *mettaient leur gloire dans ce qui devait les charger de confusion.* La peinture qu'en fait S. Paul [1] en particulier, dans plusieurs endroits de ses Epîtres, montre que la corruption des mœurs de ces Disciples de *Simon*, de *Cérinthe*, et d'autres hérétiques du premier siècle, était extrême et répondait parfaitement à leur doctrine. Les Apôtres les combattirent fortement, parce que, semblables extérieurement aux Catholiques, ils répandaient en secret, et avec plus de danger parmi les fidèles, le poison de leurs maximes. S. Justin, Clément d'Alexandrie, S. Irénée, Origène, et d'autres Pères, parlent des *Simoniens*, qu'ils nomment aussi quelquefois *Héléniens*, et disent qu'ils étaient en très grand nombre à Samarie ; qu'ils regardaient Simon comme le plus grand des dieux ; mais qu'ils diminuèrent très sensiblement à la fin du premier siècle, et qu'ils étaient réduits environ à trente personnes au temps d'Origènes.

[1] 2 Cor. *V*, 10 ; Coloss. II, 4-5 ; Philipp. III, 2-3, etc. ; 2 Timoth. III, 14-16, etc.

LES NICOLAITES, LES PHIBIONITES, LES STRATIOTIQUES, LES LÉVITIQUES, LES BORBORITES, LES GNOSTIQUES, ETC.

Philosophes voluptueux, — contemporains des Apôtres, — chrétiens de nom, — admettant les dogmes et les faits de l'Evangile, — tout en en corrompant la morale.

(An 35-100 de J.-C.)

Ces hérétiques s'élevèrent dans l'Eglise du temps même des Apôtres. Il y a bien de l'apparence que *Nicolas*, dernier des sept diacres, donna occasion ou origine à la secte des *Nicolaïtes*, puisque S. Irénée[1] et d'autres Pères l'appellent l'*Auteur des Nicolaïtes*, et que l'Apocalypse[2] témoigne qu'au temps des Apôtres il y avait une secte de Nicolaïtes.

S. Clément d'Alexandrie et d'autres croient que les Nicolaïtes avaient abusé d'un discours et d'une action de Nicolas. Ils disent que ce diacre ayant une belle femme, et que les Apôtres lui ayant reproché d'en être jaloux, il la fit venir en pleine assemblée et lui permit de se marier à qui elle voudrait. S. Clément ajoute qu'il avait avancé qu'il fallait user de la chair, et que cette maxime avait donné lieu de croire qu'il permettait toutes sortes de plaisirs ; mais qu'il ne voulait dire rien autre chose, sinon qu'il fallait mortifier sa chair[3]. — L'expression dont s'était servi Nicolas est équivoque dans l'original, et signifie mépriser, ou user d'une manière blâmable[4].

Quelques libertins profitèrent de l'équivoque pour former

[1] S. Irén., *l. c.* 27 ; Tertull., *de præsc.*; S. Epiphane ; S. Jérôme, *epist.* 1.

[2] *Apoc. c.* 2.

[3] Clem., *Strom.*, *l.* 3.

[4] Clem., *ibid.*; Leclerc, *hist. Eccl.*; Ittigius, Pluquet.

une hérésie à laquelle ils attachèrent le nom du diacre Nicolas, mais très injustement, puisqu'il n'eut point d'autre femme que la première qu'il avait épousée, et qu'il était l'un des plus saints, des plus fervents chrétiens de la primitive Eglise. On le regardait comme l'un de ceux qui étaient le plus remplis du Saint-Esprit, et il fut établi évêque de Samarie. Ses filles et un fils qu'il avait, moururent vierges. Mais les hommes voluptueux, ainsi que les hérétiques, étaient bien aises de s'appuyer, quoique faussement, sur l'autorité d'un homme apostolique. En mettant en avant un nom aussi considérable, ils étaient assurés de pouvoir entraîner dans l'erreur un plus grand nombre de personnes. Leur hérésie consistait moins dans les dogmes que dans une conduite peu réglée. Ils admettaient la doctrine chrétienne, mais en y alliant la croyance des démons ; pour ne pas irriter les démons, ils mangeaient, disaient-ils, des viandes offertes aux idoles, c'est-à-dire aux simulacres des démons. Ils disaient que la Divinité avait habité en Jésus-Christ, mais ils niaient qu'elle lui fût unie hypostatiquement. Ils soutenaient que les plus illégitimes voluptés du corps étaient bonnes et saintes.

Quelque temps après, voyant que leur nom les faisait trop connaître, ils le changèrent et ils adoptèrent le nom des *Gnostiques*, avec leurs hérésies. Ils se divisèrent depuis en d'autres sectes, et furent appelés *Phibionites*, *Stratiotiques*, *Léviticques* et *Borborites*. S. Epiphane a décrit d'une manière spéciale le caractère de chacune de ces sectes, et a révélé leurs turpitudes, qu'on ne peut lire sans horreur [1].

[1] Voir S. Ignace, *Epist. ad Tratl. et ad Philadelph.*; S. Irénée, *l.* 2, *c.* 27, *et l.* 3, *c.* 11; Clem. Alex., *Strom.*, *l.* 3; *Euseb.*, *l.* 3 *hist.*; S. Epiphane, *hær.* 25; Theodoret, *hær. fab. l.* 3; Baronius, an C. 68; Godeau, *hist. Eccl.*, *l.* 1; Dupin, *Biblioth. Eccl.*, *tom.* 1. Moreri, Pluquet, Calmet.

APOLLONIUS DE THYANE

Philosophe Pythagoricien, — fameux magicien, — contemporain du Christ, — ennemi de son Evangile, — ami des faux dieux, — rend un témoignage indirect, irrécusable, à la vérité des miracles de Jésus.

PHILOSTRATE

Rend témoignage à plusieurs faits de Jésus-Christ.

(An 1-19-99 de J.-C.)

Selon les Pères de l'Eglise, S. Augustin, Baronius, et la plupart des Docteurs catholiques, le fameux *Apollonius de Thyane* n'a été qu'un magicien protégé par le démon, semblable à Simon-le-Magicien et à tant d'autres imposteurs de cette époque, qui voulaient se faire passer pour des Christs, conformément à la prédiction de Jésus-Christ. — « Avant la « ruine de Jérusalem, plusieurs faux Prophètes et plusieurs « faux Christs paraîtront avec la puissance des signes et des « prodiges, et ils séduiront un grand nombre de personnes. Il « y en aura dans différents lieux et on dira aux fidèles : *Ecce « hic est Christus, aut illic : nolite credere. Surgent enim « Pseudo-christi, et Pseudo-prophetæ ; et dabunt signa ma- « gna et prodigia, ita ut in errorem inducantur (si fieri pot- « est) etiam Electi.* »

Apollonius de Thyane fut un de ces *faux Christs*, suscités par les Puissances de l'Enfer et inspirés par elles, pour s'opposer à l'établissement du règne de la vérité. Par lui, le démon empêcha qu'une partie des Gentils ne se convertît au vrai Dieu, à la vue des prodiges de Jésus et de ses Apôtres. Cet esprit de ténèbres les contrefit, et, par des prestiges éblouissants, sembla les imiter. C'est ainsi qu'autrefois il avait empêché Pharaon et les Egyptiens de se convertir au vrai Dieu, à la vue des prodiges de Moïse, figure du Christ. Par le moyen

des magiciens de ce Prince, et par de faux prodiges, il avait également contrefait les vrais miracles du Législateur hébreu, et paralysé ainsi les effets de la mission de ce saint Prophète.

Du reste, lorsque nous admettons dans l'histoire d'Apollonius l'intervention du Démon, nous ne faisons point de supposition. L'histoire de ce philosophe, écrite par *Philostrate*, marque formellement cette circonstance. Elle dit que l'empereur Domitien reconnut, dans ce magicien, l'action d'un démon, et qu'un jour ce Prince l'ayant menacé de la mort, il répondit :

— *Vous ne me tuerez point ; je ne suis pas mortel !*

Et qu'au même instant, il disparut par le secours d'un démon ou génie, qui le transporta en quelques heures à Pouzzol, à trente lieues de distance. Cet imposteur était donc protégé par les démons, comme les Apôtres du Christ étaient protégés par Dieu.

Pour réussir dans son projet de maintenir l'erreur de l'idolâtrie et de détruire le Christianisme naissant, il s'appliqua à opposer à Jésus-Christ, morale pour morale, mission pour mission, faits pour faits, miracles pour miracles, divinité pour divinité. Des prodiges entourent son berceau et son enfance, comme les Evangélistes le rapportent de Jésus-Christ. Il passe ses premières années dans le silence ; il ouvre enfin une école de philosophie ou de sagesse, se fait des disciples, opère des prodiges, parcourt les villes et les provinces. Sa réputation grandit, devient immense. Il affecte une grande modestie, beaucoup de simplicité, voulant même dépasser le Christ, et imiter l'apostolat de ses Disciples, il visite l'Orient, revient en Occident, dans la Grèce, dans l'Italie, la Gaule, l'Espagne, l'Afrique, l'Egypte, retourne en Asie-Mineure, à Ephèse, où il fonde une école pythagoricienne, et où il mourut centenaire sous le règne de Nerva.

Philostrate, Nieomaque, Tuscius Victorianus, Sotérichas,

égyptien, écrivirent la vie d'Apollonius, sur des mémoires contemporains, et notamment sur ceux de Damis, disciple du magicien, et sur les récits de l'impératrice Julie et des habitants de plusieurs villes qui avaient été témoins des faits du philosophe. *Bassus* et *Euphratès*, *Lucien*, *Eunapius*, *Vopiscus*, *Dion Cassius*, *Xiphilin*, le proconsul *Hiéroclès*, etc., ont parlé de ce magicien ; en sorte qu'on ne peut révoquer en doute l'existence et les faits de cet homme extraordinaire.

D'un autre côté, nous voyons que Apollonius avait la prétention de faire des miracles et d'égaler par là Jésus Christ ; ce fut principalement en Egypte que le Philosophe éblouit les yeux du peuple par ses prestiges, et qu'on mit en quelque sorte de la frénésie à faire le parallèle de cet hypocrite avec le Christ. Encore l'entendit-on souvent dédaigner la comparaison, se mettre au-dessus de Jésus, et le traiter de faux Prophète.— Mais néanmoins il fut du nombre de ceux dont l'historien Josèphe disait, que *jamais il n'avait paru dans le monde tant de magiciens, et que jamais on n'en avait vu si bien la vanité.*

Les Ethiopiens eux-mêmes, chez lesquels il voyagea avec dix de ses Disciples, ne virent en lui qu'un vil magicien, ne voulurent point le recevoir, lui reprochèrent son orgueil et les faux prestiges sur lesquels il appuyait son langage séducteur :

— « La terre, lui dit l'éthiopien *Thespérion*, ne produit « point pour nous sans culture ; nous ne faisons pas couler à « volonté des fontaines de vin et de lait ; nous ne volons pas « dans les airs ; mais le travail nous procure des aliments « sains et suffisants. La sagesse marche simplement. Elle n'a « pas besoin de cet appareil dont vous l'entourez ; elle parle « sans faste ; elle ne cherche pas à éblouir le vulgaire par de « fausses merveilles. »

L'Egypte ne se laissa pas longtemps surprendre par les discours et les faux prodiges d'Apollonius. Comme l'Ethiopie, elle

les méprisa, pour s'attacher de préférence, et avec une inébranlable conviction, aux miracles et aux enseignements évangéliques. Ces deux grands peuples furent les premiers convertis de la Gentilité. Si, parmi les autres nations, certaines villes restèrent attachées à la doctrine du Philosophe, ce ne fut que pendant un temps, car le culte des démons ou faux dieux que le magicien voulait soutenir dans sa ruine, ne tarda pas à tomber de toutes parts devant la force divine de la parole et des miracles des ouvriers évangéliques,

Les Pères de l'Eglise, S. Justin [1], Lactance [2], Eusèbe, S. Jérôme, S. Chrysostôme, S. Augustin, etc., disent qu'Apollonius était un magicien, et que le démon, qui était en lui et avec lui, opérait les faux miracles qui le firent adorer comme un dieu. Quelques-uns le comparent au magicien Apulée de Madaure.

Les ennemis du Christianisme, anciens et modernes, depuis le philosophe Hiéroclès jusqu'à ceux de nos jours, n'ont pas manqué de l'assimiler au Sauveur du monde. Apollonius leur en avait lui-même donné l'idée et l'exemple.

Mais de tout cela, il résulte un témoignage solide en faveur de la vérité des miracles évangéliques ; c'est que ces faits divins se trouvent attestés par un philosophe contemporain, célèbre, ennemi de Jésus-Christ et du vrai Dieu, ami des idoles et des fausses divinités du Paganisme. Cet homme fameux se vantait, en présence des peuples, devant les Juifs et les Gentils, contemporains et témoins de Jésus-Christ, de faire des merveilles au moins semblables à celles de Jésus de Nazareth. Il a donc reconnu la réalité et la vérité des prodiges du Christ.

Arrêtons-nous à ce témoignage qui se trouve consigné dans son histoire. Offrons-le à la méditation de ceux qui ne veulent

[1] S. Justin, *Quæst.* 24.

[2] Lact., *Instit. c.* 2.

s'en rapporter qu'au rapport des ennemis mêmes de l'Evangile.

Quant à l'objection que Hiéroclès et les autres païens tiraient du parallèle de Jésus-Christ et d'Apollonius, elle ne nous embarrasse pas. Elle tombe d'elle-même devant la nature des prodiges du magicien ; ces prodiges magiques n'étant qu'impostures et vaines illusions, produites par l'Esprit de ténèbres, comme on en voit fréquemment des exemples dans les Saintes Ecritures et dans les Annales ecclésiastiques.

Philostrate, fils du sophiste Philostrate, qui vivait sous l'empire de Vespasien, a écrit la *Vie d'Apollonius de Thyane*, et dans cet ouvrage il parle quelquefois des faits [1] de Notre-Seigneur Jésus-Christ. — Cet auteur, aussi ami des faux dieux que l'était son héros, a pris à tâche de contrebalancer l'effet que produisait l'histoire miraculeuse de Notre-Seigneur, en lui opposant la vie d'un magicien fameux, qui, lui-même, avait visé au même but, mais par des moyens illégitimes et essentiellement superstitieux. Le point important que nous remarquons dans cet écrivain, c'est qu'il reconnaît la réalité historique de Jésus-Christ et des faits évangéliques.

PARALLÉLISME

ENTRE LES FAITS RÉELS DE L'ÉVANGILE ET LES PRESTIGES MAGIQUES D'APOLLONIUS

QUI EN ONT ÉTÉ LA CONTREFAÇON.

Puisque Apollonius est semblable aux magiciens de Pharaon, qui, par de faux prodiges, cherchèrent à contrefaire et à contrebalancer ceux du Rédempteur Moïse ; — puisque ce *faux Christ* a voulu contrefaire les vrais miracles de Jésus-

1. Voir Sepp, *t.* 2, *p.* 17.

Christ, Rédempteur des hommes, établissons ici un parallèle plus circonstancié entre les prodiges de Notre-Seigneur et ceux du magicien. Par là, tout en constatant le néant de ceux d'Apollonius, nous en tirerons un témoignage collectif, positif, en faveur de la réalité et de l'authenticité des miracles de notre Sauveur.

Avant de faire voir cette contrefaçon impie, montrons comment tous les Docteurs et les Savants ont jugé dans ce sens les faits de la *Vie d'Apollonius de Thyane*. Mgr Freppel, dans les *Apologistes chrétiens au deuxième siècle*, p. 106-107, et M. Darras, dans son *Histoire générale de l'Eglise*, ont résumé le sentiment catholique, ancien et moderne, dans les paroles suivantes :

— « En rejetant comme faux et controuvés les miracles proprement dits, attribués à Apollonius, est-ce à dire qu'on ne doit point admettre quelque chose d'extraordinaire dans ses prestiges et ses sortiléges ? Je ne le pense pas, dit Mgr Freppel. Il y a, si je ne me trompe, sur cette figure grimaçante du magicien de Thyane, le reflet d'une Puissance surnaturelle qui se complaît à contrefaire l'œuvre de Dieu. Ceux qui suppriment sans motif le rôle que joue cette Puissance dans les destinées humaines, ne sauraient voir dans le héros de Philostrate qu'un fourbe et un imposteur ; pour nous, qui, appuyé sur l'autorité de la Révélation et sur l'étude de l'Histoire, faisons une large part au jeu de ce Pouvoir invisible, nous sommes disposé à chercher un trait de plus dans une physionomie si étrange, surtout lorsque nous considérons à quelle époque elle a paru ; au moment où la vérité s'était manifestée au monde sous une forme visible, où le bien avait remporté son triomphe définitif dans la Personne de l'Homme-Dieu. Or, dans ce choc suprême de la Vérité avec l'erreur, du bien avec le mal, Satan ramassait toute sa puissance pour tenter un dernier effort. Il cherchait à opposer aux œuvres de Dieu le prestige des siennes, au vrai surnaturel un surnaturel faux, les

apparences du miracle au miracle lui-même, la divination à la prophétie ; partout l'illusion à la réalité. — Dans Lucain comme dans Tacite, chez Apulée aussi bien que chez Philostrate, il n'est question que de songes, d'apparitions, d'évocations de morts, d'enchantements, de sorcellerie, de magie. Ce serait avoir jeté un coup d'œil bien superficiel sur ce temps-là que de réduire à la supercherie tout cet ensemble de phénomènes, et de prétendre que l'esprit humain n'a été dupe que de ses propres inventions. Il est trop évident qu'à ce moment, si décisif pour l'humanité, une Force invisible essayait de lutter avec la Puissance divine, et que le faux surnaturel se jetait au travers du surnaturel véritable, pour en combattre l'effet par le prestige de ses contrefaçons. De là cette multitude de magiciens, de devins, d'hommes adonnés à la théurgie et à la goétie, que la prédication évangélique rencontrait sur ses pas. »

Cet important principe posé, et démontré d'ailleurs, examinons présentement les faits magiques et illusoires que Apollonius de Thyane a voulu opposer aux faits réels et véritables de Jésus-Christ.

APOLLONIUS.	JÉSUS-CHRIST.
1. — Quand la mère d'Apollonius fut destinée à mettre au monde ce magicien, un dieu lui annonça cette merveille. — Quel sera, dit-elle à son interlocuteur céleste, l'enfant à qui je donnerai le jour ? — Moi, lui fut-il répondu. — Qui, toi ? reprit la femme. — Protée, dieu égyptien [1].	1. — Au jour de l'*Annonciation*, l'envoyé céleste dit à la mère du Christ qu'un Dieu s'incarnerait en elle. — Vous concevrez et enfanterez un fils, dit l'Archange ; *il sera le Fils du Très-Haut. Ce sera un Dieu avec nous.* — *Comment cela se fera-t-il?* demanda la Vierge, *je ne connais point d'homme.* — *La vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre. Aussi le fruit saint qui naîtra de vous sera appelé le Fils de Dieu* [1].
2. — Quelques mois plus tard, surprise par le sommeil et par l'extase, dans la prairie qui est proche de la petite ville de Thya-	2. — Neuf mois après, lorsque Marie se trouvait dans les alentours de la petite ville de Bethléem, en Palestine, il arriva que le

[1] Philostrat., *Apollonii vita, lib.* 1, *cap.* 4.

[1] S. Luc, *c.* 1, *v.* 27-38.

ne, en Cappadoce, la mère du pseudo-christ mit au monde son fils, sans éprouver de douleur.

Elle entendit des cygnes qui la tirèrent de son extase en voltigeant autour de sa tête, et en faisant entendre des chants mélodieux.

Quand elle prit son enfant dans ses bras, la foudre tomba à ses côtés, puis, remontant, s'évanouit dans les airs ; signe infaillible de la gloire et de la nature supérieure de cet enfant [1].

3. — A quatorze ans, Apollonius fut conduit par son père au rhéteur et philosophe Euthydème, qui tenait alors une école fameuse à Tarse. On ne doute pas que le maître n'ait été émerveillé de la science précoce de son élève [2].

4. — Peu de temps après, il fut conduit au temple d'Esculape, où il vécut avec le prêtre. Il ne mangeait que des légumes et des fruits; il portait des habits de lin ; il laissait croître sa chevelure. Esculape, par la voix du prêtre, rendit un solennel hommage à sa vertu. On accourait pour le voir [3].

5. — Apollonius avait un frère dans le monde. A la mort de leur père, il lui céda la moitié de sa part d'héritage.

— *Mon frère*, dit-il, *a besoin de beaucoup de biens, et moi je sais me contenter de peu.*

Ce fut à compter de cette époque qu'il embrassa une vie de re-

[1] Philostrat., *ibid. l.* 1, *cap.* 5.
[2] *Ibid. cap.* 7.
[3] *Ibid. cap.* 8.

temps auquel elle devait accoucher s'accomplit. Et elle enfanta son fils premier-né, sans éprouver de douleur.

Or, tout-à-coup l'Ange du Seigneur se présenta aux Pasteurs des environs et leur annonça la naissance du Christ-Sauveur, et, en même temps une lumière divine les environna; ce qui les remplit d'une frayeur extrême.

Au même instant, il se joignit à l'Ange lumineux une grande troupe de l'armée céleste, louant Dieu, et disant :

Tous ceux qui entendirent le Gloria in excelsis Deo !

récit de ces choses admirèrent ce qui leur avait été rapporté, et glorifiaient Dieu au sujet de cet enfant [1].

3. — Les traditions primitives parlent d'un premier maître, qui devait apprendre les lettres à Jésus-Enfant, et qui fut émerveillé de sa science extraordinaire [2].

4. — Jésus, âgé de douze ans, fut conduit par Joseph au Temple de Jérusalem, où il resta trois jours dans la compagnie des docteurs. Ceux-ci admiraient ses réponses et sa sagesse surnaturelle.

Jésus vivait à la manière des *Nazaréens*, laissant croître sa chevelure et vivant comme ces austères religieux.

Tout le monde était *ravi d'admiration* à son sujet. *Il croissait en sagesse, en âge et en grâce devant Dieu et devant les hommes* [3].

5. — Jésus avait dans le monde des parents, appelés *ses frères et ses sœurs*. Il leur abandonna tout l'héritage qui lui venait de sainte Anne et de S. Joachim, et le *Fils de l'homme n'avait pas où reposer sa tête*, par suite de cette pauvreté volontaire.

Avant de commencer sa vie pu-

[1] S. Luc, *ibid. v.* 1-20.
[2] *Voir le deuxième livre de la Christologie.*
[3] S. Luc, *c.* 2, *v.* 42-52.

traite et qu'il commença à observer les cinq années de silence, prescrites par le code pythagoricien. Il parlait par signes et ne se permettait pas d'ouvrir les lèvres, même pour les choses nécessaires. Il pratiquait le désintéressement et la pauvreté, qu'il prêchait dès lors par son exemple[1]. Il se baignait dans l'eau froide.

6. — Après avoir fidèlement accompli sa période de retraite et de silence, Apollonius réunit sept disciples, avec lesquels il parcourait les villes, les solitudes et les temples des dieux.

Au lever du soleil, il pratiquait à l'écart certaines cérémonies, auxquelles il n'admettait pour témoins que ceux de ses disciples qui étaient les plus purs et qui avaient observé le silence durant quatre ans.

Le reste du jour, il s'entretenait, dans les villes grecques ou autres, des rits religieux et des dieux, et reprenait ceux des sacrificateurs qui s'écartaient de la Tradition. Il en instruisait les habitants des cités.

Il revenait ensuite à ses Disciples, et les engageait à lui faire telles questions qu'ils voudraient. Après leur avoir donné la solution de tous leurs problèmes, il se mettait à enseigner la foule vers l'heure de midi.

7. — Apollonius dit à son disciple Damis :

— « Mon ami, je sais toutes les langues, sans en avoir appris aucune[2]. »

A ces mots, Damis, saisi d'un profond respect, considéra Apollonius comme un dieu.

8. — Lorsque le percepteur des péages lui demanda l'impôt, Apollonius s'en déclara exempt, par la raison qu'il propageait la philosophie.

[1] Philostrat., *Apollonii vita*, *l.* 1, *cap.* 15 *et* 16.
[2] *Ibid. l.* 1, *cap.* 19.

blique et de publier son évangile, Jésus vécut dans la retraite. Déjà il avait passé trente ans dans l'obscurité de la vie cachée et laborieuse. Mais pour se préparer à son ministère, il reçut le baptême dans le Jourdain, et se retira quarante jours dans le désert[1].

6. — Après son baptême et sa retraite dans la solitude, Jésus rassembla autour de lui ses douze Apôtres et ses soixante-douze Disciples, avec lesquels il parcourait les bourgades et les cités : de temps à autre, il les emmenait avec lui dans les solitudes et dans le temple ou dans les synagogues.

Souvent il priait Dieu son Père dans des lieux écartés. Dans certaines circonstances, il ne prenait avec lui comme témoins que trois Disciples des plus dévoués.

Il s'entretenait à l'écart avec eux tous. Il enseignait aux habitants des villes les dogmes de la Religion; il reprenait fortement les Pharisiens qui s'écartaient de la Tradition.

Il exhortait ses Apôtres à lui adresser des questions sur le Royaume des Cieux, puis il leur donnait la réponse ou solution à chacun de leurs doutes. Il continuait ensuite à instruire la multitude.

7. — Jésus-Christ, en envoyant le Saint-Esprit à ses Disciples, leur avait communiqué le don extraordinaire de parler toutes les langues, sans les avoir apprises.

8. — Jésus, en sa qualité de Fils de Dieu se déclara exempt de l'obligation de payer l'impôt. Mais pour ne donner sujet de scandale à personne, il fit un miracle dans le but de payer l'impôt qui lui était demandé.

[1] S. Luc, *c.* 4, *v.* 1-13.

9. — Sa renommée s'étendait au loin. Lorsqu'il arriva aux frontières de la Babylonie, un satrape lui dit :

— Qui es-tu ?

— Je suis Apollonius de Thyane.

— Homme divin, s'écrie le gouverneur, ta réputation nous est depuis longtemps connue [1].

9. — Dans S. Luc, 4, 37, dans S. Matthieu, 9, 26, 14, 1, il est dit de Jésus : *Et sa réputation se répandit de tous côtés dans le pays* et chez les peuples circonvoisins. Les rois désiraient le voir et l'entendre à cause de sa renommée qui était parvenue jusqu'à eux.

10. — Ayant vu ouvrir les entrailles d'une lionne gigantesque, Apollonius, savant dans l'art des présages, annonça l'avenir qui le concernait, lui et son compagnon Damis [2].

10. — A plusieurs reprises, Jésus a prédit l'avenir, la fin des temps, la catastrophe de Jérusalem et de la nation juive, la conversion des Gentils, le sort de ses Disciples et tout ce qui lui devait arriver à lui-même.

11. — A Babylone, il fut accueilli, acclamé, mené en triomphe, conduit sur un noble coursier aux rênes dorées. — Quoique fêté par le roi de Babylone, Apollonius ne laissait pas de reprendre l'orgueil de ce Prince et des grands [3].

11. — A Jérusalem, Jésus fut accueilli, acclamé et mené triomphalement au Temple, par le peuple qui avait été témoin de ses miracles sans nombre. Dans cette circonstance, il reprit les Pharisiens et les Grands qui paraissaient jaloux de son légitime triomphe.

12. — Arrivé à la citadelle des Brachmanes, près la grande cité de Paraca, il entra en communication avec les magiciens chefs, avec les devins munis de la baguette merveilleuse, avec les ministres immédiats de Satan, au milieu des serpents-monstres, près du Puits du feu et du poison, de la Cuve de la pluie et de celle des vents, parmi les adorateurs du soleil, Jarchas était le chef des devins [4].

12. — Jésus-Christ, retiré à l'écart sur la montagne, priait Dieu son Père et entrait en communication avec lui. Accompagné de ses Apôtres ou des Prophètes Moïse et Elie, il donnait à ses Disciples le pouvoir miraculeux sur les serpents et les démons, afin qu'ils pussent les chasser de tous les lieux du monde.

13. — De merveilleuses tables, toutes chargées de mets exquis et d'excellents vins, s'élevaient par enchantement à la voix du thaumaturge, sur la terre, tout-à-coup couverte d'un moëlleux gazon. Le roi seul est admis à ces tables, et non pas son frère ni son fils. Dans les coupes pétillait un vin généreux qui constamment les remplissait sans pouvoir s'épuiser [5].

13. — Dans le désert, Jésus nourrit à plusieurs reprises des multitudes affamées assises sur le gazon des montagnes et des collines. Sa Puissance miraculeuse multipliait sans cesse les pains et les poissons.

Ces tables étaient la figure d'une autre Table plus excellente, où le pain de la vie éternelle est donné aux fidèles qui se sont purifiés de leurs fautes, afin de s'en rendre dignes.

[1] Philostrat., *Apollonii vita*, *cap.* 21.
[2] *Ibid. cap.* 22.
[3] *Ibid. cap.* 40, 41, *et lib.* 2, *cap.* 1.
[4] *Ibid. cap.* 44, *lib.* 3, *cap.* 40, 44.
[5] *Ibid. l.* 3, *cap.* 27.

14. — Jarchas opère des prodiges ; il guérit un aveugle, un estropié, délivre un possédé que le démon entraînait dans les solitudes, qu'il menaçait de précipiter du haut des rochers dans l'abîme, ou dans la mer. Il apprend à Apollonius l'art de guérir toutes les infirmités, de connaître l'avenir et les choses cachées, même le langage des oiseaux, des poissons et des animaux ; les sciences de l'astrologie, de la divination, l'usage des sept anneaux magiques, correspondants aux sept planètes. — Il lui dit qu'on le regardera comme un dieu avant et après sa mort, à cause de ses prodiges [1].

14. — Jésus-Christ opérait une infinité de guérisons miraculeuses en faveur des aveugles, des sourds, des estropiés, des personnes possédées de démons. Il connaissait l'avenir et les choses cachées ; il lisait dans les cœurs les pensées les plus secrètes. Comme preuves démonstratives du dogme de sa divinité, il présentait ses œuvres miraculeuses. Si vous ne m'en croyez pas sur parole, croyez-en du moins mes prodiges qui sont le cachet authentique dont Dieu marque ses œuvres.

15. — Apollonius revint plus parfait magicien. Il rendait la santé aux malades de la Grèce. A Ephèse, il frappa un démon très-malfaisant, qui avait amené dans cette cité le fléau de la peste. Il ne put s'arrêter à Antioche, parce que, disait-il, cette ville est sans goût pour les rits et les études des Grecs, c'est-à-dire parce que Antioche était chrétienne, qu'elle rejetait le Paganisme, l'idolâtrie et les études de la mythologie [2].

15. — Jésus-Christ, par lui-même et par ses Apôtres, chassa les démons de tous les lieux qu'ils infestaient de leur présence. Il enleva ce fléau du milieu du monde ; il empêcha ces esprits méchants de nuire aux hommes, comme ils avaient coutume de le faire précédemment.

Tel est le parallélisme qui existe entre la vie et les faits de Jésus-Christ et ceux d'Apollonius. Il est facile de voir que ces derniers sont calqués sur les premiers. Le ministre de Satan a voulu opposer ses propres faits aux faits du Fils de Dieu. De plus, lorsque vous lisez la vie d'Apollonius, vous ne remarquez dans ses Actes que prestiges, que prodiges sans réalité, qu'illusions magiques, que fantasmagorie. En un mot, on y voit le cachet manifeste du Démon, qu'on a appelé avec raison le *Singe de Dieu*. Mais, en simulant par des illusions trompeuses les faits de l'Evangile, il a constaté la réalité, l'importance et la divinité de ces derniers.

[1] *Ibid. l.* 3, *cap.* 39, 41, 44.
[2] *Ibid. l.* 8, *cap.* 58 *et lib.* 4, *cap.* 1.

DOSITHÉE

Hérésiarque, — contemporain de Jésus et des Apôtres, — témoin de leurs miracles, qu'il atteste sans le vouloir.

(Environ 15 ans av. J.-C ; an 40 de J.-C.)

Photius [1] rapporte qu'à la suite de l'entretien de Jésus avec la Samaritaine auprès du puits de Sichem, il s'éleva dans la Samarie deux partis nombreux : l'un affirmait que Jésus était le véritable Messie ; l'autre se rangea du côté de *Dosithée*, samaritain, et lui appliquait comme au Messie l'oracle de Moïse: *Dieu vous suscitera un Prophète semblable à moi.* Voici l'origine de ce partage de sentiments.

Dosithée, (ou *Dosthée*, *Dosthaï*), voyant la gloire dont Jésus était environné depuis que les Samaritains avaient reconnu en lui le Christ, fut pris de jalousie et voulut dès-lors s'élever au même degré d'honneur aux yeux de ses compatriotes, en cherchant à ravir au Sauveur le titre de Messie et en se l'attribuant à lui-même. Pour arriver à ce but, il employa le secours de la magie ; il voulut, par l'opération de ses prestiges, contrebalancer l'effet des miracles divins de Jésus ; il fit paraître de faux prodiges, semblables en apparence à ceux du Christ, pour montrer qu'il lui était égal en puissance. Il inventa aussi une nouvelle doctrine, dont firent profession ses sectateurs, appelés Dosithéens, du nom de leur chef. Ils pratiquaient de grandes austérités, se soumettaient à des jeûnes sévères, et se privaient dans leur nourriture, de tout ce qui avait été animé. Quelques-uns d'entre eux gardaient un célibat perpétuel. Ils observaient le sabbat avec tant de superstitions, qu'ils demeuraient dans la place et dans la posture où ce jour les avait surpris, sans re-

[1] Phot., *cod.* 130.

muer, jusqu'au lendemain [1]. S. Justin, S. Hégésippe, S. Epiphane, et d'autres anciens [2], parlent de cette secte des Dosithéens, qui paraissaient encore en Egypte au vi[e] siècle.

On assure que Dosithée était juif de naissance et qu'il fut compté d'abord parmi les docteurs de sa nation. Il affecta le premier rang parmi ses collègues, et introduisit des innovations dans l'étude des explications mystiques de la Loi et des traditions que les Anciens avaient transmises. Offensés de son orgueil, les Rabbins le chassèrent de leurs assemblées. Dès lors il se jeta dans le parti des Samaritains, qui étaient généralement considérés comme des schismatiques et des hérétiques. Il fortifia leur schisme et leur hérésie, en apportant ses nouvelles erreurs, et en faisant usage de la magie. L'auteur des Constitutions apostoliques [3] dit que Dosithée fut le premier maître de Simon-le-Magicien, qui bientôt le surpassa.

Le chef de la secte Dosithéenne voulant donner de l'autorité à sa doctrine, et imiter le Sauveur dans ses plus éclatants miracles, disparut tout-à coup ; il se retira dans une caverne pour y mourir de faim, dans la pensée ridicule et impie de laisser croire à ses Disciples qu'il avait été enlevé, comme Enoch, Elie et Jésus, du milieu des nommes, et transporté vivant dans les Cieux.

Son cadavre fut ensuite trouvé dans la caverne.

En combattant les miracles de Jésus-Christ, et en s'efforçant de les imiter, Dosithée, son contemporain et son témoin, les a affirmés ; toute la vie de cet hérésiarque est un fait continuel qui les atteste.

[1] Il n'admettait point l'existence des Anges, et il ne voulait point admettre d'autres démons que les idoles et les faux dieux des Païens. Il nia la résurrection future des corps, la destruction future du monde et le jugement dernier. (Mosheim, Bergier.)

[2] S. Epiph., *in Panar*, *l.* 1, *c.* 13 ; Origène, περὶ Αρχων, *l.* 4 ; Théodoret, *Hær. in Sim.*; S. Jérôme, Baron. *Annal.*

[3] Clem., *Constit. Apost. l.* 6, *chap.* 8.

THÉOBUTE ou THÉBUTE

Docteur ambitieux, — contemporain de Jésus-Christ et des Apôtres, — auteur d'un schisme dans l'Eglise de Jérusalem, — devenant lui-même une forte preuve de la vérité évangélique.

(An 20-80.)

Théobute ou *Thébutis*, était, au sein de l'Eglise Primitive, l'une des plus belles lumières par sa science et par la considération dont il jouissait. Mais il était en même temps d'une ambition démesurée, ce qui fit sa perte. Il croyait et il avait sans doute quelques raisons de croire qu'il était digne du premier rang dans l'importante église de Jérusalem. Or, après le martyre de S. Jacques-le-Mineur, surnommé le Juste, les Apôtres ne choisirent point Thébutis pour évêque de Jérusalem, mais élurent Simon, ou Siméon, fils de Cléophas, et proche de Notre-Seigneur selon la chair. Théobute, qui aspirait à cette dignité, et qui pensait la mériter, même de préférence à un si saint personnage, regarda cette élection comme une injustice qu'on lui faisait. Dans son dépit, et pour se venger, il se sépara de l'Eglise Chrétienne : et, pour se former une secte, il réunit les sentiments des différentes sectes des Juifs : c'est tout ce que nous savons de ses erreurs.

— Voilà donc un disciple des Apôtres mêmes, qui se sépare de l'Eglise de Jérusalem, — que le désir de la vengeance éclaire et anime contre les Apôtres; qui connaissait à fond le Christianisme primitif; qui eut dévoilé l'imposture des Apôtres, s'ils en avaient été coupables; qui eût triomphé avec éclat des premiers chrétiens qui l'avaient refusé pour évêque, et dont la secte eût anéanti la Religion chrétienne à sa naissance.

Cependant la Religion chrétienne s'établit à Jérusalem, se répand par toute la terre; et il ne nous reste de Théobute, que

le souvenir de sa coupable ambition et de son apostasie, qui forme un monument incontestable de la vérité du Christianisme, et de celle des miracles sur lesquels les Chrétiens fondaient la divinité de leur Religion.

Si la Religion Chrétienne eût été fausse, elle ne pouvait résister aux attaques de cette espèce d'ennemis, qu'autant que la puissance temporelle leur aurait imposé silence, et aurait empêché qu'ils ne découvrissent l'imposture des Chrétiens.

Mais cette autorité temporelle persécutait les Chrétiens, protégeait leurs ennemis, et les encourageait, loin de les réprimer.

Il n'y a que deux moyens d'expliquer le progrès de la Religion chrétienne, et l'extinction totale des Sectes qui se séparèrent d'elles, et qui l'attaquèrent à sa naissance ; ces moyens sont, ou l'impossibilité d'observer l'évidence des faits sur lesquels elle s'appuyait, ou une attention continuelle de la puissance séculière à empêcher tous ceux qui se séparaient de l'Eglise ou des Apôtres, d'en révéler la fausseté. Or, s'il y a quelque chose de certain, c'est que la puissance séculière employait contre les Chrétiens toute sa vigilance et toutes ses forces.

Ainsi, si le Christianisme était faux, ses progrès et l'extinction de la secte de Théobute et de plusieurs autres sectes qui l'ont attaqué à sa naissance, seraient un effet, non-seulement sans cause, mais un fait arrivé malgré le concours de toutes les causes qui devaient nécessairement l'empêcher.

CLÉOBIUS ou CLÉOBULE & LES CLÉOBIENS

Hérétiques, contemporains des Apôtres, — témoins des faits miraculeux des premiers temps, — faisant profession publique de les admettre, bien qu'ils aient été chassés de l'Eglise par les Apôtres.

Les *Cléobiens* sont mentionnés dans l'Histoire d'Hégésippe,

dans les *Constitutions Apostoliques*, dans Théodoret[1]. Ils nous sont représentés comme une secte semblable à celle des *Simoniens*, c'est-à-dire à des hommes charnels, qui eussent souhaité pouvoir allier une vie mondaine et sensuelle avec la sévérité de la foi chrétienne. Ils ont eu pour auteur et pour chef un nommé Cléobius, compagnon de Simon le Magicien. Cet hérétique composa, conjointement avec son maître, divers traités où l'erreur doctrinale était si habilement unie à la vérité des faits, que les chrétiens pouvaient facilement s'y laisser surprendre et tomber ainsi dans l'hérésie.

Voici les réflexions que Pluquet[2] fait au sujet de cet hérésiarque et de ses disciples :

« Ainsi, dit-il, les Apôtres et les premiers Prédicateurs de l'Evangile, trouvèrent dans toute la Palestine des contradicteurs, et ces contradicteurs étaient des Chefs de sectes, éclairés, exercés dans la dispute, habiles dans l'art de persuader le peuple, animés par un intérêt de système, si je puis m'exprimer ainsi, et par l'amour de la célébrité qui était la passion ordinaire des chefs de secte.

« Des adversaires de cette espèce opposaient aux Apôtres toutes les difficultés qu'on leur pouvait opposer, et n'oublièrent rien pour les rendre sensibles et victorieuses ; les faits qui servent de base au Christianisme furent donc alors discutés avec la plus scrupuleuse exactitude, et l'on en fit l'examen le plus rigoureux.

« Si les Apôtres avaient été coupables de la plus légère infidélité, leurs ennemis l'auraient manifestée, et cette infidélité bien prouvée arrêtait absolument le progrès d'une religion, dont la Morale combattait les passions, et proposait à la Raison des mystères incompréhensibles.

« Jugeons de ces temps par notre siècle ; si les passions et

[1] Hegesipp., *ap. Euseb. l.* 4, *c.* 22 ; Constit. Apost., *l.* 6, *c.* 8 ; Théodoret., *Hær. fab. l.* 2.

[2] *Dict. des her.*

la présomption transforment aujourd'hui en démonstrations cette foule de traits qu'on lance à tout propos contre la religion, ces allégories qui, exprimées simplement, n'offrent à la raison que d'anciennes et plates railleries ; quel effet ne devaient pas produire sur les esprits, les ennemis des Apôtres, s'ils avaient pu leur reprocher avec fondement une imposture ou une infidélité.

« Cependant, c'est dans ce temps même que la religion chrétienne fait ses progrès les plus rapides et les plus éclatants, et toutes les sectes qui la combattent, disparaissent et s'anéantissent [1].

L'évidence des faits que les Apôtres annonçaient est donc évidemment liée avec le progrès du Christianisme, et avec l'extinction de ces sectes, qui l'attaquèrent à sa naissance.

« Nous avons donc sous nos yeux des faits subsistants, qui sont nécessairement liés avec la vérité du témoignage des Apôtres, et aussi nécessairement liés que les monuments les plus authentiques avec les faits les plus incontestables.

« Le laps du temps, et l'infidélité des témoignages, n'ont pu altérer ces faits liés avec la vérité de la prédication des Apôtres ; ils sont à l'épreuve des scrupules du Scepticisme et des difficultés de Craige. La certitude de ces faits est pour nous égale à celle qu'avaient les contemporains des Apôtres. »

Rien n'est plus clair, ni plus fort que ces raisons.

Théodote, autre hérétique, est associé par les auteurs ecclésiastiques à *Cléobule*, et est considéré comme chef de secte au temps des Apôtres. — Son système religieux et philosophique se rapprochait de celui des précédents.

[1] Théodoret, *ibid.*

DIOTRÈPHE

Homme ambitieux, — hérétique, — contemporain des Apôtres, — témoins des miracles opérés dans l'Eglise naissante, — converti à la foi et condamné ensuite pour sa conduite opposée aux maximes évangéliques.

Diotrèphe avait un esprit mondain, ambitieux et intrigant. Il voulait dominer dans l'Eglise sur les fidèles[1]. Subjugué par l'évidence des miracles et des preuves de la foi chrétienne, il admettait l'Evangile, mais il en rejetait l'esprit; il en reconnaissait la vérité, mais il en renonçait les obligations. Aussi n'exerçait-il point la charité; il allait même jusqu'à excommunier ceux qui, recevant leurs frères, s'acquittaient à leur égard des devoirs de la charité et de l'hospitalité chrétienne.

Comme les Apôtres, et surtout S. Jean, enseignaient des règles contraires, il semait de faux bruits contre eux, et principalement contre le Disciple Bien-aimé. Il le décriait par ses mensonges et ses calomnies. Il chassait même de l'Eglise ceux qui, contre son gré, recevaient les étrangers; ce qui montre, disent plusieurs auteurs, qu'il était évêque de cette église d'Asie. S. Jean menace que, s'il va en cette ville, comme il espérait s'y rendre bientôt, il fera connaître à tout le monde les vices de Diotrèphe :

« *J'aurais écrit à l'Eglise*, dit cet Apôtre; *mais Diotrèphe, qui aime à y tenir le premier rang, ne veut point nous recevoir.*

C'est pourquoi, si je viens chez vous, je lui représenterai quel est le mal qu'il commet, en semant contre nous des médisances malignes; et, ne se contentant point de cela, non-seulement il ne reçoit point les frères, mais il empêche

[1] S. Jean, 3 *epist. v.* 9-10.

même ceux qui voudraient les recevoir, et les chasse de l'Eglise.

Mon bien-aimé Caïus, n'imitez point ce qui est mauvais, mais ce qui est bon.

Selon Œcuménius, Bède, et plusieurs interprètes, Diotrèphe devint hérétique, demeura dans l'une des sept églises d'Asie, qui sont nommées dans l'Apocalypse. Quelques-uns pensent qu'il était un de ces Chrétiens Judaïsants, qui ne voulaient pas admettre à leur table les Gentils convertis.

Quoiqu'il en soit, et quelle qu'ait été la position de cet homme dans l'Eglise primitive, son histoire montre que les Esprits, même les plus opposés à l'austérité des préceptes chrétiens, se rendaient alors à Jésus-Christ, forcés par l'éclat de la vérité.

SCYTHIEN & TÉRÉBINTHE

(An 80-120.)

Ces deux philosophes vivaient vers la fin du premier siècle et au commencement du second. Le premier était un riche négociant arabe, adonné à la magie et très-versé dans la médecine. Après avoir voyagé en Egypte, il passa en Palestine, afin de pouvoir converser à Jérusalem avec les Disciples du Christ et des Apôtres. Il laissa ses écrits à *Térébinthe*, son Disciple, qui se retira en Perse. La veuve de ce dernier les laissa, en mourant, avec ses autres effets, à *Manès*, jeune esclave qu'elle avait affranchi, et qui devait un jour, avec les principes de ses maîtres, jeter au sein de l'Eglise l'hérésie la plus opiniâtre et la plus dangereuse.

Le système philosophico-théologique de *Scythien* et de *Térébinthe* était un composé de notions ou d'idées empruntées des philosophes païens, des mages de Perse, des Evangélistes et de différentes traditions relatives à Jésus-Christ. Loin que

ces systèmes aient été la négation des faits et des dogmes évangéliques, ils étaient donnés, au contraire, par ces philosophes orientaux, comme l'exégèse la plus savante et la plus parfaite de l'Evangile, soit historique, soit dogmatique.

OBSERVATION SUR LES HÉRÉTIQUES PRIMITIFS EN GÉNÉRAL.

Tous ces hérésiarques et les nombreuses sociétés contemporaines dont ils étaient les chefs, s'occupaient de Jésus-Christ et de ses faits évangéliques, accomplis de leur temps, comme nous nous en occupons nous-mêmes aujourd'hui. Il les connaissaient parfaitement, ils les croyaient fermement ; et ils étaient même disposés, comme les martyrs, à verser leur sang pour les attester.

Quoique hérétiques, les Protestants ne nient point les faits miraculeux de l'Evangile ; ils les croient, ils y sont attachés d'esprit et de cœur. Or les hérétiques de l'Epoque primitive étaient les Protestants du siècle des Apôtres. Au lieu donc de rencontrer chez ces hérésiarques une négation, nous trouvons chez eux une affirmation positive des faits surnaturels de Jésus-Christ, tels qu'ils sont consignés dans l'Evangile. Cette preuve est une des plus fortes, des plus belles, des plus invincibles. On ne l'a point assez prise en considération.

Elle est capable de dissiper tous les doutes modernes. Elle nous montre, en effet, les Savants, les Incrédules et les Philosophes des temps apostoliques, s'attachant à inventer une interprétation plausible à des faits surnaturels, qu'il leur était impossible de nier, d'une part, et qui contrariaient singulièrement leurs systèmes philosophiques, d'autre part. Il fallait que ces faits fussent bien certains, pour que les libres-penseurs de ce temps-là ne crussent pas pouvoir s'en affranchir, sans s'attaquer à la certitude historique, sans méconnaître la notoriété publique, sans heurter la raison. A cette époque, les esprits

étaient peut-être encore plus libres qu'aujourd'hui ; ils pouvaient donc, dans leurs systèmes, ne tenir aucun compte des faits de Jésus, et établir leur doctrine indépendamment de l'Evangile. Ils n'ont point osé le faire. — Pour quelle raison? — Parce qu'ils ne le pouvaient pas, vu la notoriété et la certitude absolue des faits de Jésus ; lesquels, d'ailleurs, étaient tous les jours renouvelés par les Disciples sous les yeux de tout le monde. Il fallait donc ne pas les contredire, sous peine de se placer dans le faux, et de voir dès lors tomber à néant leurs systèmes naissants.

C'est pourquoi ces philosophes, ces savants, cherchaient pour certains faits évangéliques une explication acceptable, qui favorisât leur doctrine, et qui ne fût pas en contradiction avec l'Evangile. Quels témoignages ! qu'ils sont forts ! qu'ils sont nombreux !....

ALEXANDRE

Philosophe hérétique, — excommunié par S. Paul pour avoir nié quelques points de la doctrine chrétienne, sans toucher néanmoins au récit historique des faits de Jésus-Christ, accomplis de son temps.

Alexandre était un ouvrier en cuivre qui, après avoir embrassé la foi catholique, tomba dans de grandes erreurs, et les enseigna au préjudice de la vérité évangélique. Les Apôtres tentèrent de le faire revenir de cette voie. Mais tout fut inutile. Il persista avec *Hyménæus* dont il semble avoir adopté l'hérésie, à contrarier la prédication de S. Paul. Leur erreur capitale consistait, non point à combattre aucun des faits évangéliques, mais à nier le dogme de la résurrection future, ou à l'expliquer comme si elle eût été déjà accomplie dans la régénération morale.

L'Apôtre les confondit dans la même condamnation, comme il le marque à Timothée [1] :

J'ai, dit-il, *livré à Satan Hyménæus et Alexander, afin qu'ils apprennent à ne plus blasphémer.* Il indique qu'ils avaient été fidèles auparavant, lorsqu'il ajoute qu'*ils ont fait naufrage dans la foi* [2].

La sentence d'excommunication, prononcée contre Alexandre par S. Paul, ne paraît pas l'avoir réduit au silence. Un an après (an 56 de J.-C.), S. Paul se plaint de l'opposition de cet hérétique [3] :

Alexander, l'ouvrier en airain, m'a fait beaucoup de mal, écrit-il encore à Timothée, *le Seigneur lui rendra selon ses œuvres. Gardez-vous de cet homme, car il a fortement combattu la doctrine que nous enseignons.*

Quelques critiques ont pensé qu'il pouvait bien être le même Alexandre que celui dont il est dit dans les *Actes des Apôtres* [4] (an 57 de J.-C.), qu'il parla au peuple dans la sédition d'Ephèse, pour essayer de l'apaiser. En le voyant paraître, les Ephésiens s'écrièrent encore plus fort : *Vive la grande Diane d'Ephèse !* On ne sait, dit Calmet, si cet *Alexandre* était simple juif ou juif converti au Christianisme ; s'il voulait excuser les Juifs, que l'on confondait alors avec les Chrétiens, ou s'il avait dessein de charger S. Paul, qui l'avait exclu de l'Eglise.

Cet hérétique avait eu assez de talent pour haranguer la foule et la passionner. Il aurait été un rhéteur qui eût entravé le succès de la prédication apostolique par sa vaine philosophie, mêlée à la doctrine évangélique. La qualification d'*artisan* que lui applique S. Paul, ne serait dès-lors qu'un terme de mépris qui rappellerait l'état primitif du rhéteur, et témoi-

[1] 1 *Tim. I*, 19-20.

[2] *Ibid.*

[3] 2 *Timoth. IV*, 14.

[4] Act. 19, 33.

gnerait du peu de cas que l'Apôtre faisait de ses systèmes doctrinaux.

On ne sait quand et comment mourut cet hérétique.

CÉRINTHE

Philosophe Platonicien, — contemporain des Apôtres, — converti à la foi, — tombé ensuite dans l'hérésie, — rendant néanmoins un témoignage constant à la vérité des faits évangéliques.

Voici un nouveau et irrécusable témoin de la vérité du récit historique de l'Evangile ! Quelque hostile qu'il ait été aux Apôtres, *Cérinthe* fournit cependant des preuves en faveur de l'authenticité et de la véracité de leurs écrits. Son histoire démontre que, dans son temps, il était bien reconnu par tous, même par les hérésiarques excommuniés, que Jésus-Christ était le Fils de Dieu, que nul doute ne s'était encore élevé, ni sur sa divinité, ni sur les miracles qu'il avait accomplis, puisque *Cérinthe* confessait la vérité de ces faits et de ces dogmes tout en cherchant à les expliquer.

Cérinthe a été l'un de ces premiers Novateurs, qui, en substituant leurs orgueilleuses interprétations à la simplicité de la foi, commencèrent avec l'Eglise catholique cette lutte sans cesse renaissante qui cependant servit puissamment à la manifestation de la vérité. C'était un Juif hardi, qui s'appliquait avec ardeur à la philosophie ; il était à Jérusalem du temps des Apôtres, selon S. Epiphane et plusieurs anciens écrivains. Ayant étudié à l'école des Sophistes d'Alexandrie, il s'était imbu des doctrines néoplatoniciennes, empruntées à la philosophie orientale et aux idées de Pythagore et de Platon. C'est en alliant ce dogmatisme aux enseignements du christianisme, que Cérinthe composa son système religieux. Comme ses maîtres, il reconnaissait l'existence d'un Etre Suprême, qui

avait produit des génies, des puissances capables d'agir et de produire d'autres génies, d'autres esprits, plus ou moins parfaits. Au premier rang de ces *Emanations divines* se trouvait une *Vertu* ou *Puissance* infiniment supérieure à toutes les autres, si éloignée de son auteur qu'elle ne le connaissait même pas. Puissance organisatrice, c'était elle qui avait créé le monde et les génies terrestres chargés de le gouverner, ainsi que ses habitants. La loi des Juifs était l'ouvrage de l'un de ces génies, et, à l'aide de cette idée, *Cérinthe* prétendait avoir expliqué toute l'histoire de cette nation.

A côté de cette première partie de son système venait se placer son interprétation du dogme chrétien. Selon lui, l'Etre Suprême, prenant en commisération la malheureuse condition des hommes, asservis à l'empire tyrannique des génies terrestres, avait envoyé son Fils unique, pour leur enseigner les moyens de s'y soustraire.

Jésus-Christ était bien chargé de cette mission divine, on ne pouvait la révoquer en doute, appuyée comme elle l'était sur des miracles certains.

Mais comment concevoir que le Fils unique de Dieu, qui avait la plénitude de la Divinité, eût été soumis aux deux conditions qui constituent la vie humaine, la naissance et la mort? *Cérinthe* expliquait cette contradiction en supposant deux personnes en Jésus-Christ, l'une divine, l'autre humaine. Il disait que Jésus était né de Joseph et de Marie, comme les autres hommes; mais qu'il excellait en prudence, en sagesse, en Justice, et que lorsqu'il fut baptisé, le Christ ou le Fils unique de Dieu, était descendu sur lui, sous la figure d'une colombe, lui avait révélé la connaissance de son Père, qui était encore inconnu, et par ce moyen l'avait fait connaître aux hommes. C'était la vertu de ce Fils unique de l'Etre Suprême qui avait inspiré à *Jésus* la doctrine nouvelle qu'il avait prêchée sur la terre; c'était la *Vertu du Christ*, qui avait produit les miracles de de *Jésus*, qui l'avait soutenu

pendant sa vie, jusqu'au moment de sa passion. Lorsque *Jésus* fut persécuté par les Juifs, et livré à des bourreaux, le *Christ* s'était séparé de lui, et était remonté vers son Père, sans rien souffrir. *Jésus* seul avait été crucifié, était mort, et était ressuscité.

Tel est le sommaire de la doctrine de Cérinthe, selon Tertullien[1], S. Irénée [2], S. Epiphane [3], S. Augustin [4].

S. Irénée rapporte que c'était pour combattre cette distinction hérétique du chrétien philosophe, que l'apôtre S. Jean avait écrit son Evangile, et défini comme il le fait en commençant, la coexistence de toute éternité de Dieu et de son Verbe [5].

La loi chrétienne émanant de Dieu était la seule bonne, la seule à suivre. Aussi Cérinthe exigeait-il de ses disciples une entière renonciation à la loi mosaïque ; il reconnaissait la nécessité du baptême pour être sauvé, et prétendait que, après la résurrection des corps, Jésus régnerait sur la terre mille ans, pendant lesquels les disciples de sa loi jouiraient de tous les plaisirs des sens [6].

« Faisons, ajoute ici le savant Pluquet[7], quelques réflexions sur l'erreur de Cérinthe.

« 1° Cérinthe était grand ennemi des Apôtres, et combattait vivement leur doctrine : vivant de leur temps, il était à même de les convaincre, s'ils en eussent imposé; cependant il reconnaît que Jésus-Christ a opéré des miracles ; les miracles de Jésus-Christ avaient donc alors un degré de certitude, ou d'évidence, qui ne permettait pas d'en contester la vérité.

[1] Tertull., *de præscrip. c.* 48.
[2] Iræn., *l.* 1, *c.* 26.
[3] Epiph. *Hær.* 28.
[4] S. Aug. *de hær. c.* 8.
[5] S. Iren., *ibid.* et S. Hieronim., *de script. eccl.*
[6] Euseb. *Hist. l.* 3, *c.* 28,
[7] Pluquet, *Dict. des hérésies.*

« 2° Pour concilier avec l'état d'humiliation sous lequel Jésus a paru, tous les attributs du Fils unique de Dieu, Cérinthe supposait en Jésus-Christ deux êtres différents, Jésus, fils de Marie, et le Christ, qui était descendu du ciel ; ainsi il est évident que Jésus-Christ avait enseigné qu'il était le fils unique de Dieu, et qu'il avait confirmé cette doctrine par des miracles, de manière que Cérinthe n'avait pu attaquer, ni la doctrine, ni les miracles, puisqu'il avait tâché d'expliquer comment Jésus était le Fils unique de Dieu.

« 3° Les Apôtres chassèrent Cérinthe de l'Eglise, et le regardèrent comme le corrupteur de la doctrine de Jesus-Christ ; ainsi du temps des Apôtres mêmes, on regardait la divinité de Jésus-Christ comme un dogme fondamental du christianisme, quoiqu'en disent les Sociniens, et après eux Bury, Loke, etc. »

— S. Irénée [1], Eusèbe [2], Théodoret [3], rapportent que S. Polycarpe disait de l'apôtre S. Jean, que, ayant un jour aperçu Cérinthe dans l'un des bains d'Ephèse, il s'était enfui. « Fuyons, dit-il, d'un lieu où se trouve Cérinthe, l'ennemi de « la vérité, de peur que l'édifice ne s'écroule sur nous ! » — S. Epiphane [4] dit que Cérinthe était le principal excitateur des troubles qui agitèrent l'Eglise naissante et qui donnèrent lieu à la convocation du premier concile de Jérusalem au temps des Apôtres.

[1] S. Iren., *l.* 3, *c.* 5.
[2] Euseb., *l.* 3, *c.* 38, et *l.* 4, *c.* 4.
[3] Théodoret., *l.* 2, *Hæret. fabul.*
[4] S. Epiphan., *Hær.* 28, *n.* 18.

HERMOGÈNES

Philosophe et magicien juif, — converti à la vue des grands prodiges opérés par S. Jacques, — retombé dans le péché et dans l'erreur, — devenu ennemi des Apôtres, sans néanmoins attaquer l'Évangile.

Hermogènes, qui fut converti à la foi par la force irrésistible des miracles des Apôtres, dont il fut le témoin et le disciple, vient aussi rendre hommage à la vérité et à la divinité des faits évangéliques. Chez lui, le philosophe, le magicien, l'hérésiarque et l'apostat, tout reconnait Jésus-Christ pour Dieu incarné et pour auteur du christianisme. Dans toutes les phases de son existence publique il confessa la vérité évangélique, mais à la manière des hérésiarques, imbus de leurs systèmes rationnels, en voulant y plier les dogmes de la révélation. Il niait principalement la résurrection des morts, soutenant qu'elle était déjà faite. C'était l'erreur déjà professée par *Philètus,* et *Hyménéus,* ses contemporains. Il fut comme eux condamné par les Apôtres, et chassé de l'Eglise.

Avant sa conversion au christianisme, *Hermogènes* était adonné à la magie et était devenu habile dans cet art détestable. S. Jacques le Majeur prêchait alors la foi dans la Judée et dans la Samarie, opérant partout des miracles, des guérisons, et même des résurrections de morts. A la vue de si grands prodiges, *Philetus,* disciple d'Hermogènes, se convertit, et essaya d'amener son maître à S. Jacques. Après avoir résisté quelque temps, *Hermogènes* se rendit à l'évidence de la vérité, l'embrassa sincèrement, et accompagna l'Apôtre durant quelque temps. Mais ces deux nouveaux convertis, ayant vu S. Jacques jeté en prison pour la foi, puis décapité par Hérode, l'an 42 de Jésus-Christ, commencèrent à se refroidir dans la charité. *Hermogènes* suivit cependant encore l'apôtre S. Paul, mais voyant ses chaînes et ses cachots, craignant pour

lui-même les souffrances de la croix, il l'abandonna aussi, pour retourner à ses anciens égarements. C'est ce que S. Paul écrivit à Timothée en ces termes [1] :

« *Vous savez que tous ceux qui sont en Asie, se sont éloignés de moi. Phygelle et Hermogènes sont de ce nombre.* »

Il ajoute qu'*Onésiphore* ne les a point imités, et qu'il *n'a pas rougi de ses chaînes;* mais qu'il l'a assisté de sa présence et de ses biens. Tertullien [2] parle de cet *Hermogènes*, et dit qu'il est différent d'un autre Hermogènes, contre lequel il écrit. S. Dorothée [3], en parlant des Disciples de Jésus-Christ, dit qu'*Hermogènes*, à l'époque où il s'était fait disciple de S. Paul et compagnon de ses travaux, avait été évêque des Mégariens (pendant quelque temps).

PHILETUS

Philosophe grec, — converti par la vue des miracles apostoliques, — tombé ensuite dans l'hérésie, — condamné par les Apôtres, non pour avoir attaqué les faits miraculeux de Jésus-Christ et de ses Disciples, mais pour avoir faussement interprété les paroles de l'Evangile.

S. Paul, écrivant à Timothée [4], l'an 65 de Jésus-Christ, et peu de temps avant son martyre, lui dit :

Fuyez ceux qui tiennent des discours vains et profanes, dont la doctrine, comme un cancer, gagne peu à peu. De ce nombre sont Hyménéus et Philetus, qui se sont écartés de la vérité, en disant que la résurrection est déjà arrivée, et qui ont ainsi renversé la foi de quelques-uns.

[1] 2 Tim. I, 15.
[2] Tertull., *adv. Hermogen.*
[3] S. Doroth., *in Synopsi.*
[4] 2 Timoth., 2, 17-18.

Calmet résume de la manière suivante ce qui est rapporté de Philetus dans les histoires apostoliques [1].

S. Jacques, fils de Zébédée, allant par les synagogues de la Judée et de la Samarie, prêchait en tout lieu la foi de Jésus-Christ. *Hermogènes* et *Philetus* s'opposaient fortement à lui, disant que Jésus-Christ n'était pas le Messie. Hermogènes était un grand magicien, et Philetus était son disciple. Celui-ci s'étant converti, et ayant voulu amener son maître à S. Jacques, Hermogènes l'enchaîna par son art magique, et l'empêcha d'aller voir l'Apôtre. Philetus fit avertir S. Jacques de ce qui lui était arrivé. S. Jacques le délia miraculeusement, et Philetus vint le trouver. Hermogènes ayant reconnu par expérience l'inutilité de son art contre le Saint, se convertit aussi bien que Philetus.

Ces deux philosophes-magiciens, tentés plus tard par le démon et par leurs passions, retombèrent dans le péché, firent naufrage dans la foi, et devinrent des hérésiarques. Comme Alexander et Hyménéus, ils niaient la résurrection des corps, ou plutôt, comme ils n'osaient nier ouvertement ce dogme, ils soutenaient qu'il n'y avait pas d'autre résurrection que celle du péché à la grâce. Ils renversaient avec subtilité la foi chrétienne, en lui donnant ainsi un sens étranger. Ils furent excommuniés de l'Eglise par les Apôtres. Ils les combattirent comme ils purent pour se venger. Mais, remarquons un fait important : ils n'ont jamais eu la pensée de nier le récit historique de l'Evangile, tant la vérité de ce récit était alors au-dessus de toute contestation. Les ménagements qu'ils employaient vis-à-vis de leurs contemporains, témoins oculaires des faits de Jésus-Christ, montrent que leur négation eût été généralement repoussée et victorieusement réfutée. Dans ce cas, reculer devant ce moyen unique de justification, c'est pleinement reconnaître la vérité des faits du Christ.

[1] Voir l'*Histoire de S. Jacques-le-Majeur* et *Hist. Apost.* 1, 4, *de Jacobo Majore.*

MÉNANDRE

Juif, philosophe, hérétique et magicien, — contemporain des Apôtres et témoin de leurs œuvres, — reconnaissant, en général, la vérité et la divinité des faits évangéliques, — mais se donnant faussement pour prophète du Verbe-Sauveur.

(An 30-80 de J.-C.)

Ménandre était samaritain, du bourg de Caparattée, il était magicien de profession et disciple de Simon le Magicien, dont il admettait les principes et les impostures. Pour devenir lui-même chef d'une secte particulière, il n'eut qu'à changer quelque chose à la doctrine de son maître.

1° Il enseignait que la *Vertu souveraine*, c'est-à-dire Dieu, était inconnue à tout le monde ; mais il affirmait qu'elle avait été envoyée sur la terre par les *Puissances invisibles* pour être le Sauveur des hommes, c'est-à-dire le *Christ-Jésus*. Simon le Magicien avait prêché qu'il était lui-même *cette grande Vertu de Dieu, qu'il était le Tout-Puissant et toute la Divinité ; le Père qui apparut sur le Sinaï, le Fils qui apparut sous Tibère, et le Saint-Esprit qui descendit au jour de la Pentecôte sur les Apôtres. Ménandre* prit un titre plus modeste et moins embarrassant ; il dit qu'il était l'*Envoyé* de cette Vertu souveraine.

2° Il prétendait, avec Simon, que les Anges produits par l'Intelligence divine, avaient créé le monde ; mais il ajoutait qu'il avait appris aux hommes à vaincre les Génies méchants par la magie.

3° Il disait que ses Disciples recevraient l'immortalité par un bain magique, qu'il appelait *son baptême*, et que, quand ils l'auraient une fois reçu, ils ne pourraient plus mourir ; mais qu'ils demeureraient en vie, sans vieillir ni mourir. Ce bain, il l'appelait encore *la vraie résurrection*. — Il mourut l'an 80.

Ménandre eut beaucoup de disciples, surtout à Antioche, et il y avait encore, du temps de S. Justin, des *Ménandriens* qui ne doutaient pas qu'ils ne fussent immortels. *Basilides* et *Saturnin* furent deux de ses principaux sectateurs. Les hommes aiment si passionnément la vie, ils voient si peu le degré précis de leur décadence, qu'il n'est ni très-difficile de les convaincre qu'on peut les rendre immortels sur la terre, ni même impossible de leur persuader, jusqu'au moment de la mort, qu'ils ont reçu le privilége de l'immortalité [1].

De l'histoire de Ménandre, on doit conclure que cet hérétique a admis la vérité historique de la rédemption opérée par Jésus-Christ, *Seconde Personne divine, incarnée, et apparue aux temps de Pilate et de Tibère*; mais que, perverti et entraîné par l'esprit d'erreur, il a faussé la doctrine de ce grand événement accompli par le Verbe, en se donnant lui-même pour prophète de l'Etre suprême et du Dieu Sauveur.

HYMÉNÉE

Philosophe d'Asie, — converti à la vue des prodiges des Apôtres, — tombé ensuite dans l'hérésie, — excommunié pour avoir, attaqué, non pas les faits évangéliques, mais seulement le dogme de la Résurrection de la chair.

Hyménéus (an 30-60 de J.-C.), l'un des plus anciens hérétiques, était un philosophe instruit, et, autant qu'on le peut conjecturer, un habile rhéteur d'Ephèse. Il avait été converti par les Apôtres. Mais l'amour de dogmatiser joint à une certaine présomption, née de ses études profanes, le fit tomber ensuite dans l'hérésie de ceux qui niaient la résurrection de la chair et qui disaient qu'elle était déjà faite.

[1] S. Epiph. *hær.* 2 ; S. Irénée, *l.* 2, *c.* 21 ; Tertull., *de præscript.* c. 5; Eusèbe, *l.* 3, *c.* 26 ; S. Augustin, *de hær. c.* 2 ; Baron., *in Annal.*; Dupin, *Biblioth., les trois premiers siècles*; Pluquet, *Dict. des hérésies.*

Fuyez, dit S. Paul à Timothée [1], *ceux qui tiennent des discours vains et profanes ; car ils croîtront de plus en plus dans l'impiété. Et leur doctrine, comme la gangrène, gâtera peu à peu ce qui est sain.*

De ce nombre sont Hyménéus et Philetus, *qui se sont écartés de la vérité, en disant que la résurrection est déjà arrivée, et qui ont ainsi renversé la foi de quelques-uns.*

S. Augustin [2] dit que leur erreur consistait à dire qu'il n'y avait point d'autre résurrection que celle de l'âme, qui ressuscite du péché à la grâce par la Foi et par le Baptême.

A cet égard, Hyménéus participait à l'infirmité intellectuelle la plus générale dans le Paganisme, pour qui la résurrection des corps fut l'un des plus grands scandales de l'Evangile. Il ne faut pas s'étonner, par conséquent, si cette façon d'expliquer la Révélation lui concilia de nombreux partisans. La manière habile et discrète dont il répandait ses opinions dans l'Eglise, le rendait d'ailleurs particulièrement dangereux. C'est ce qui fait que l'Apôtre a dit de lui, que *ses paroles gagnaient dans le corps des fidèles comme un cancer.*

L'an 63, S. Paul apprit à Timothée [3] qu'il avait excommunié Hyménéus et qu'il l'avait livré à Satan.

Quelques-uns, renonçant à la bonne conscience, ont fait naufrage dans la foi. De ce nombre sont Hyménéus et Alexandre, *que j'ai livrés à Satan, afin qu'ils apprennent à ne plus blasphémer.*

On ignore l'époque et les circonstances de la mort d'Hyménéus.

C'est au point de vue d'Hyménée et de Philet que se placent les *Mythiques modernes*, pour nier la résurrection et la béati-

[1] 2 *Tim.* 2, 17.

[2] S. Aug. *in Joannem. hom.* 19.

[3] 3 *Tim.* 1, 19-20.

tude futures, et prétendre que l'une et l'autre consistent à bien saisir et à réaliser ici-bas l'idéal de la vie présente.

DÉMAS

Grec, converti à la foi, — témoin des miracles de la primitive église, — compagnon des Apôtres, — tombé ensuite dans l'apostasie par faiblesse, non par défaut de conviction et de foi, — revenu plus tard à résipiscence.

Démas, mentionné[1] dans les épîtres de S. Paul, était de la ville de Thessalonique, en Macédoine. Au commencement de sa conversion, il fit paraître beaucoup de zèle pour la prédication de l'Evangile. Il s'attacha particulièrement à l'apôtre S. Paul, qui l'avait instruit des vérités chrétiennes. Il fut même mis en prison avec lui, et souffrit beaucoup de maux pour Jésus-Christ.

Mais il ne persévéra pas. Il se laissa séduire par la vanité du siècle, par les concupiscences mondaines, et n'eut pas la force de souffrir de plus longues épreuves pour Jésus-Christ. Il céda aux attraits du monde et s'abandonna au Démon, comme Judas avait cédé à la passion de l'avarice et s'était, pour la satisfaire, abandonné à la puissance de Satan. Il se retira dès lors à Thessalonique, sa patrie. S. Epiphane, parlant de lui, rapporte que, ayant apostasié et quitté S. Paul, il s'engagea dans l'hérésie de Cérinthe, d'Ebion, et des autres, qui distinguaient Jésus du Christ, et enseignaient des doctrines favorables aux passions. S. Dorothée, dans sa Synopse, dit que, arrivé à Thessalonique, Démas devint prêtre des idoles et offrit de l'encens aux faux dieux, c'est-à-dire aux démons. Il embrassa les doctrines des premiers *Gnostiques*, c'est-à-dire les erreurs

[1] Coloss. 4, 14. *Salutat vos Lucas medicus..., et Demas.*
2 Timoth. 4, 9. *Demas enim me reliquit, diligens hoc sæculum, et abiit Thessalonicam.*
Philém. 24. *Demas et Lucas, adjutores mei.*

de Simon le Magicien, des Nicolaïtes, de Phigellus, d'Hermogènes, etc·

Mais son apostasie, pas plus que celle de Judas et que celle de tant d'autres, n'avait pour raison le défaut d'évidence de la vérité évangélique ; elle n'avait pour unique motif que la faiblesse, en présence des persécutions, et que la perspective enchanteresse de la satisfaction des convoitises mondaines. Aussi paraît-il que, lorsque l'illusion de l'enchantement fut tombée, il se repentit de sa faute et revint dans le sein de l'Eglise. Plusieurs auteurs [1], en effet, veulent qu'il se soit relevé de sa chute. Estius pense même que c'est lui que S. Ignace, dans son épître aux Magnésiens [2], appelle *leur évêque digne de Dieu.*

Que d'hommes suivent l'exemple de Démas et s'attachent aux concupiscences du siècle, malgré leur foi, malgré le cri de leur conscience !....

PHIGELLUS

Asiatique, — témoin des miracles apostoliques, — tombé dans l'hérésie, quelque temps après sa conversion, — voulant se soustraire à la pratique des préceptes chrétiens, sans pour cela, nier la vérité des faits évangéliques.

Phigellus, ou, comme d'autres l'écrivent, *Phygellus*, était un philosophe de l'Asie-Mineure qui, forcé par l'évidence des prodiges et des preuves du Christianisme naissant, avait embrassé la foi ; l'esprit était convaincu, mais le cœur restait fortement enclin aux désirs du monde, et pouvait, à la première tentation, entraîner le chrétien dans une honteuse défection. C'est ce qui arriva. S'étant trouvé à Rome, lorsque l'Apôtre

[1] Estius, Grotius, Menochius, Cornelius à Lapide, *in* 2 *Timoth. c.* 4 ; dans Calmet.

[2] Ignat. *ad Magnesianos.*

fut jeté en prison pour Jésus-Christ, il fut effrayé en voyant qu'il courait le même danger et qu'il pouvait souffrir les mêmes peines pour la foi. Il abandonna donc alors le Christianisme et la compagnie de l'apôtre S. Paul. Il apostasia avec Hermogènes la foi catholique, pour se jeter dans le parti de l'hérésie qui se montre toujours plus favorable au sensualisme. S. Dorothée dit qu'il embrassa les erreurs de Simon le Magicien (*in Synopsi*). S. Paul, écrivant à Timothée, lui fait part de cette désertion, arrivée l'an 65 de l'ère vulgaire :

Aversi sunt a me omnes qui in Asia sunt, ex quibus est Phygellus et Hermogenes [1].

On ne connaît guère Phigellus que par ce seul fait, qui ne lui est nullement favorable. Il paraît qu'il était loin de nier la vérité des faits évangéliques, puisqu'il se joint à Hermogènes, et partagea conséquemment les opinions d'un homme qui n'attaquait que quelque point dogmatique du Christianisme, sans toucher aux faits historiques de l'Evangile. Les hérétiques cherchaient ordinairement à justifier leurs systèmes par l'Évangile. Ils le respectaient donc.

Métaphraste, dans le *Discours sur S. Pierre et sur S. Paul*, dit que l'apôtre ayant établi Phigellus, évêque d'Ephèse [2], cet homme séduisit les Juifs convertis et les entraîna dans ses erreurs. L'*Ambrosiaster* dit que *Phygelle* et Hermogènes n'étaient que des trompeurs et des hypocrites, qui ne demeuraient avec l'Apôtre que pour apprendre de lui ce qu'ils pourraient, pour le calomnier ensuite et lui susciter des persécutions ; mais que s'étant vus découverts par lui, ils saisirent la première occasion pour se séparer de sa société.

[1] 2 *Timoth.* 1, 15.

[2] S. Dorothée, *ibid.*, rapporte la même chose.

JUDAS-LE-GALILÉEN, — THÉODAS Ier, THÉODAS II, — BARCOCÉBAS Ier, — BARCOCÉBAS II, BAR-JÉSU-ELYMAS

Faux messies et faux prophètes, attestent : — 1° Que le temps de la venue de Jésus était l'époque assignée par les Prophètes pour l'apparition du Messie ; — 2° Que les prophéties de Jésus relativement aux faux prophètes et aux faux christs, se sont réalisées exactement ; — 3° Que le caractère messianique de Jésus, et sa doctrine, étaient les seuls vrais.

Voici plusieurs *pseudo-prophètes* ou *pseudo-Messies*, qui, par l'histoire même de leur vie, démontrent que, au jour de la manifestation de Jésus de Nazareth, les temps prédits de l'avènement du Christ étaient alors même accomplis.

Ces imposteurs, poussés par l'esprit de mensonge, et voyant que Jésus de Nazareth n'était pas regardé par tous les Juifs comme le Messie prédit, crurent avoir trouvé une occasion favorable, à cette époque de l'accomplissement des prophéties, de se faire passer eux-mêmes pour des Messies ou pour des Prophètes, venus de la part de Dieu. Ils osèrent espérer qu'une si criminelle imposture pourrait obtenir du succès dans la Judée et dans le monde. Ils la tentèrent. Mais ils ne tardèrent pas à comprendre, par leur propre anéantissement, qu'on ne peut rien contre Dieu.

Judas le Galiléen est le premier de ces faux Prophètes. L'an 33, le docteur Gamaliel [1] dit de lui, qu'il s'éleva au milieu de la Judée et prétendit *être quelque chose de grand*, comme le Messie prédit. Il profita du dénombrement du peuple, fait par Quirinus, pour se soulever contre le gouvernement étranger de la Judée. Il attira à lui beaucoup de monde. Les prodiges, arrivés à la naissance du véritable Messie, sem-

[1] *Act.* 5, 36.

blaient favoriser son entreprise. Mais comme elle ne venait pas de Dieu, il périt, et tous ceux qui étaient entrés dans son parti furent dissipés.

Théodas ou *Theudas*, autre faux Messie, s'éleva vers le même temps avec les mêmes prétentions. Environ quatre cents hommes s'attachèrent à lui ; *mais il fut tué*, dit Gamaliel [1], *et tous ceux qui avaient cru en lui, se dispersèrent et furent réduits à rien.*

L'an 43, un autre *Théodas* ou *Theudas* parut en Judée. Il se donnait pour un prophète, pour un homme inspiré et pour un libérateur [2]. Il trompa un grand nombre de Juifs, leur persuada de quitter toutes leurs possessions, et de le suivre jusqu'aux rives du Jourdain, où il leur promettait de renouveler en leur faveur toutes les merveilles de Moïse, et entre autres de leur faire passer ce fleuve à pied sec. Le gouverneur de la Judée, qui était alors *Cuspius Fadus*, envoya après eux quelques troupes de cavalerie, qui en tuèrent et en saisirent plusieurs, et apportèrent la tête de Theudas II à Jérusalem.

Bar-Cocébas I[er] fut un célèbre imposteur de cette même époque. Il prit le nom de *Bar-Cocébar*, c'est-à-dire de *fils de l'Etoile*, parce que, prétendant être le Messie, qui devait venir dans ce temps-là, il s'appliquait à lui-même ces paroles prophétiques de Balaam :

Il sortira de Jacob une étoile [3], *et il s'élèvera d'Israël un Dominateur*. Il prétendait que ce nom lui appartenait parce qu'il était de *Cocaba*, bourg situé au-delà du Jourdain, aux environs d'Astaroth-Carnaïm, et au-delà d'Adrac ou Edraï. Les Rabbins, comme l'a remarqué Scaliger, disent que son véritable nom était *Caseb*, c'est-à-dire *menteur*, ou *Bar-cosebah*, *fils du mensonge*. Mais, ayant honte de ce nom, il le changea

[1] *Act.* 5, 36.

[2] Joseph., *Antiq.*, *l.* 22, *c.* 2.

[3] *Num.* 24, 17.

en celui de *Bar-chochébar*, *fils de l'Etoile*. Il engagea les Juifs à se révolter contre les Romains, sous l'empire d'Adrien. Le fameux rabbin *Akiba* l'appuyait et soutenait qu'il était le Messie. On dit que Barchocébar, pour tromper les Juifs, mettait dans sa bouche de la paille allumée, et faisait semblant de vomir la flamme. Il se fortifia dans une infinité d'endroits, et surtout dans la ville de Bitter ou Bethoron, entre Césarée et Diospolis, se rendit maître de cinquante forteresses et de neuf cent quatre-vingts villages dans la Judée, massacra une quantité innombrable d'hommes [1]. Il en voulait surtout aux Disciples de Jésus-Christ, il en fit mourir un très-grand nombre, contre lesquels il exerça mille cruautés. Il fut l'un des ante-christs des premiers temps, et figure de l'Ante-christ qui doit se manifester vers la fin du monde ; tout cela est clairement annoncé par Jésus-Christ dans l'Evangile. L'impie Barcocébas se fit un très-grand nombre de sectateurs par le crédit du rabbin Akiba, qui donnait à son entreprise une sanction doctrinale. Il mettait en avant des doctrines de religion. A sa voix les Juifs se soulevèrent. *Rufus*, gouverneur de Judée, ne put apaiser cette sédition.

L'empereur Adrien fut obligé d'y envoyer *Julius Sévèrus*, habile et célèbre capitaine, qui fut rappelé d'Angleterre pour cette expédition. Ce général, après avoir coupé les vivres aux Juifs et les avoir affaiblis en les attaquant séparément, en enferma les restes dans Bitter, qui fut emportée après une résistance de trois ans et demi, l'an 134 de Jésus-Christ.

Barcocébar y fut tué. Les Thalmudistes rapportent qu'en le cherchant parmi les morts, on trouva un grand serpent entortillé autour de son cou ; ce qui effraya les porteurs [2]. Ils

[1] Les Thalmudistes, dans Calmet.

[2] Ce signe faisait connaître que cet homme appartenait au génie du mal. On voit dans l'Ecriture que la même chose arriva pour un faux prophète. Les Païens rapportent qu'un énorme serpent était auprès du cadavre de l'impie Jamblique.

ajoutent que le Prince reconnut que Dieu seul avait pu tuer cet homme.

Les Juifs furent presque entièrement détruits dans cette guerre, qui dura encore quelque temps ; car il y en eut environ cinq cent quatre-vingt mille qui furent tués, outre une infinité d'autres qui périrent par la faim, les naufrages, les maladies et le feu. Le reste fut vendu à la foire du Térébinthe, ou exposé en vente à Gaza, ou mené en Egypte pour y servir d'esclaves. Ensuite, Adrien, par un édit impérial, interdit aux Juifs l'entrée de Jérusalem, sous peine de la vie. On mit des gardes aux portes à ce dessein. Barcocébas fut depuis appelé de son vrai nom *Bar-casebach, fils du mensonge.*

Les Juifs prétendent qu'il y eut dans leur nation deux imposteurs de ce nom, le grand-père et le petit-fils ; ils ajoutent que *Coziba Ier* fut élu roi par les Juifs, et mourut à Bither, ville voisine de Jérusalem, et capitale de son empire ; que son fils prit sa place sous le nom de Coziba II, et qu'il fut tué par ses propres gens dans la ville de Bither, parce qu'il n'avait pas le caractère du Messie.

Bar-Jésu-Elymas[1] était un faux prophète, qui, dans la ville de Paphos, en Chypre, tâchait de séduire l'esprit du proconsul romain, *Sergius Paulus*, afin de le détourner d'embrasser le Christianisme (l'an de J.-C. 42).

— *Homme plein de fourberie, enfant du Diable,* lui dit alors S. Paul, *ne cesseras-tu point, ô ennemi de toute justice, de pervertir les voies droites du Seigneur? Mais maintenant la main du Seigneur est sur toi ; tu vas devenir aveugle, et tu ne verras plus le soleil jusqu'à un certain temps.*

Aussitôt il fut frappé d'aveuglement, et, tournant de tous côtés, il cherchait quelqu'un qui lui donnât la main. A cette vue, le proconsul se convertit. S. Denys parle de ce faux pro-

[1] Act. 13.

phète. Origène et S. Chrysostôme pensent qu'il se convertit aussi, et que S. Paul lui rendit la vue [1].

— Ces faux Prophètes, et plusieurs autres qui parurent dans ces mêmes temps, ont donc voulu profiter de la circonstance de l'accomplissement des anciens oracles concernant la venue du Christ, pour faire valoir leurs doctrines d'erreur. Mais, par cette entreprise même et par leur chute, ils ont prouvé que Jésus était le vrai Messie, venu dans le temps prédit, en même temps qu'ils ont eux-mêmes vérifié ses paroles et ses oracles prophétiques. De plus, comme la vérité n'est combattue que par le mensonge, il résulte de la démonstration notoire de la fausseté de leurs doctrines, que celle de Jésus-Christ qu'ils combattaient, était la seule véritable. L'erreur et la vérité en sont venues aux mains. L'erreur a succombé; la vérité est demeurée. Car *la vérité du Seigneur subsiste éternellement.*

CARPOCRATE

Philosophe Platonicien d'Alexandrie, — converti d'abord, devenu hérésiarque, — admettant constamment la vérité historique des faits surnaturels de Jésus.

Carpocrate, né à Alexandrie, vivait à la fin des temps apostoliques et sous l'empire d'Adrien. C'était un de ces philosophes Platoniciens qui reconnaissaient en Jésus-Christ une âme comblée des faveurs du Ciel, revêtue d'une Puissance surnaturelle, qui la rendit capable de résister aux Anges, c'est-à-dire aux génies du mal, aux démons, et de remonter malgré leurs efforts, dans les cieux, d'où elle était descendue. Mais il ne reconnaissait pas pour cela la divinité du Sauveur, qu'il regardait seulement comme un philosophe aussi excellent et plus

[1] S. Dyonis., *de div. nom. c.* 8. Orig., in Exod. p. 22; S. Chrysost., *hom.* 28 *in Acta.*

grand, peut-être, que Pythagore, Socrate et Platon. Il avait adopté certains dogmes de l'Evangile, qu'il s'efforçait d'allier avec les principes de diverses écoles de philosophie païenne.

Comme les Platoniciens, il reconnaissait l'existence d'un Dieu suprême, celle d'Esprits inférieurs ou Anges engendrés par lui, et une suite successive de générations. C'était à eux qu'on devait attribuer la création du monde et de tous les êtres corporels. Pour expliquer l'origine du mal, il disait qu'émanées de Dieu les âmes vivaient d'abord dans l'état de pureté dans lequel elles avaient été primitivement créées; mais, ayant désobéi à Dieu, elles avaient été, en punition de leurs fautes, unies au corps. Leur rebellion leur avait fait perdre toutes les connaissances dont elles avaient été douées dans leur premier état d'innocence, et c'est de là que venait l'ignorance dans laquelle naissent les hommes, dont les connaissances acquises ne sont que des réminiscences d'une existence antérieure. Placées depuis ce moment dans la dépendance des Anges, organisateurs et maîtres du monde corporel, les âmes devaient, pour recouvrer leur liberté originelle, passer successivement dans plusieurs corps, et y participer à tous les mouvements de la chair. Par ce moyen, les actions les plus infâmes devenaient des actes de vertu ; car elles étaient considérées comme une espèce de contribution que chaque âme devait aux Anges créateurs des choses matérielles et qu'elle devait nécessairement acquitter.

Par cette doctrine, Carpocrate et ses Disciples prétendaient se conformer à la parabole de Jésus-Christ : *Lorsque vous serez en voyage avec votre ennemi, tâchez de vous garantir de ses attaques, de peur qu'il ne vous livre au juge, et que le juge ne vous fasse conduire en prison, d'où vous ne sortirez point que vous n'ayez payé jusqu'à la dernière obole.* — *L'ennemi*, suivant l'interprétation Carpocratienne, c'étaient les Anges créateurs, qui se plaisaient à voir les hommes recher-

cher le plaisir et s'y livrer. Pour éviter l'embarras de résister à leurs attaques, ils suivaient tous leurs désirs; *la prison*, c'était le corps; *le payement de la derniere obole*, la transmigration des âmes qui, dans leur union successive avec divers corps, devaient subir les influences charnelles, sans toutefois être dominées. L'opinion des hommes décide arbitrairement de la moralité des actions. Le mal moral n'existe pas, puisque Dieu a mis dans le cœur de tous les hommes le principe de toutes les passions. On comprend quelles devaient être les conséquences d'une telle doctrine, quelle corruption de mœurs elle devait engendrer. Ce mépris de toute retenue dans la conduite des Carpocratiens fut très-nuisible aux Chrétiens, que les Païens confondaient avec ces dangereux Philosophes, et auxquels ils prêtaient conséquemment les mêmes manières de penser et d'agir. Bien que Carpocrate et ses Disciples ne reconnussent dans Jésus-Christ que le fils charnel de Joseph et de Marie, conçu et né comme les autres hommes, ils admettaient néanmoins son Ascension. Ils admettaient aussi ses miracles ; car eux aussi, comme la plupart des sophistes Néoplatoniciens, ils avaient leurs formules, leurs opérations magiques et, comme première initiation, ils marquaient leurs sectateurs à l'oreille.

Ils avaient des images de Jésus-Christ faites, disaient-ils, d'après une figure peinte par Pilate ; ils les plaçaient au-dessus de celles des autres grands philosophes, tels que Pythagore, Platon, Aristote, et les adoraient à la manière des Païens [1].

Epiphane, fils de Carpocrate, élevé dans les principes de la philosophie platonicienne, avait commencé à donner une forme plus régulière et plus agréable au système confus de son père, lorsqu'il mourut à l'âge de dix-huit ans. Il fut révéré

[1] Voyez Clément d'Alexandrie, *l.* 3, *Strom.*; S. Philastre, *de hær.*; S. Irénée, *l.* 1, *c.* 24 ; Eusèbe, *l.* 4, *c.* 7, *Hist. eccl.*; S. Epiphane, *Hær.* 28; Pluquet, *Dict.*; Encyclop. 19e siècle, etc.

comme un Dieu. Il avait composé un *Traité de la Justice*, dont Clément d'Alexandrie rapporte quelques fragments.

Une femme, nommée *Marcelline*, apôtre passionnée de la doctrine de Carpocrate, vint à Rome, sous le Pontificat d'Anicet, et parvint à y faire un grand nombre de prosélytes.

— Carpocrate avec ses Disciples, les *Carpocratiens*, est un exemple de plus, qui montre que la philosophie du siècle, et même les passions humaines les plus déchaînées, étaient forcées, dans les temps primitifs, de reconnaître la vérité historique des faits surnaturels de Jésus, et conséquemment d'admettre en principe la vérité doctrinale de son Evangile, sauf à en éluder la forme divine et l'autorité par de fausses exégèses ou *interprétations*.

CERDON

AVEC SES DISCIPLES LES CERDONIENS

Philosophe Syrien, — converti à la foi à la vue des miracles des Apôtres ; — tombé ensuite dans l'hérésie ; — chassé de l'Eglise par l'excommunication, — revenu enfin à résipiscence.

(L'an de J.-C. 130.)

Cerdon était syrien d'origine. Il avait adopté les principes de Simon et de Saturnin. Comme eux, il admettait l'existence d'un Etre suprême, qui avait produit des esprits moins parfaits que lui. Ces esprits féconds, comme le Père de toutes choses, avaient produit une infinité de générations successives et différentes, dont la puissance, toujours décroissante, avait formé le monde, et produisait tous les phénomènes terrestres.

Mais une difficulté se présentait, difficulté qui avait toujours embarrassé les sectateurs de ce système. Comment con-

cilier l'existence du mal physique et du mal moral avec celle d'un Etre suprême, source de toute bonté? Comment supposer, sinon qu'il en pût être l'auteur, du moins qu'il le permît?

Pour faire disparaître cet obstacle, Cerdon recourut au dualisme oriental; il adopta l'existence simultanée de deux principes, l'un bon, l'autre mauvais. A l'aide de ce dogme, l'explication de l'Univers devenait facile. Du bon principe étaient nés les bons esprits; le bien était leur ouvrage; au principe du mal, créateur de génies malfaisants, se rapportait tout le mal qu'ils produisaient. L'âme, qui n'est altérée que par son union avec le corps, était l'œuvre du bon principe; le corps, dont l'influence pèse si fatalement sur l'âme, était celle du mauvais. Aussi n'admettait-il pas la résurrection des corps, mais seulement celle des âmes qui, conséquemment, mouraient avec les corps.

Toujours d'après l'application de son dogme principal, Cerdon rejetait la loi des Juifs comme l'ouvrage du principe du mal. Selon lui, ce ne pouvait être que l'auteur du mal qui avait inspiré ces maximes intolérantes et sanguinaires, qui se trouvent souvent réduites en pratique dans l'histoire du peuple élu de Dieu. D'ailleurs ne lit-on pas dans la Bible ces paroles qui, pour lui, étaient un témoignage irrécusable : *C'est moi qui crée le mal.*

Le Christianisme, au contraire, loi d'amour et de miséricorde, était l'œuvre du bon principe, et le Christ était bien son fils ; mais ce Fils n'avait pu être soumis aux infirmités humaines ; pour instruire les hommes, il lui avait suffi de revêtir les apparences de la chair, et conséquemment ses souffrances n'avaient eu rien de réel.

Aussi Cerdon n'admettait-il pas tous les livres où a été racontée la vie du Sauveur, parce qu'ils supposent la réalité de la chair de Jésus-Christ ; des Evangiles, il ne regardait comme bien rédigé que celui de S. Luc ; et encore n'en approuvait-il pas toutes les parties.

Cerdon vint enseigner son système religieux à Rome, vers l'an 130 de Jésus-Christ.

Accusé d'hérésie, il s'amenda en apparence et parut abjurer sincèrement ses erreurs. Mais cette abjuration n'était rien moins que sincère ; il continua de prêcher sa doctrine ; seulement il s'environna de plus de précautions et de mystère. Néanmoins, ayant été découvert, et convaincu de persister dans ses erreurs, il fut retranché de la communion des fidèles.

Suivant quelques auteurs [1], Cerdon fit enfin une abjuration sincère ; mais il n'obtint son pardon que sous la promesse de ramener à la foi orthodoxe ceux qu'il avait pervertis; ce serait pendant cet apostolat qu'il aurait cessé de vivre.

Il laissa des Disciples, héritiers et continuateurs de ses principes hérétiques, et dont le plus célèbre, *Marcion*, en complétant le système de Cerdon, est devenu chef d'une secte à son tour [2].

— Loin que cet hérétique eût la pensée de révoquer en doute la vérité et la divinité des actions merveilleuses de Jésus, il fait paraître, au contraire, par son vif attachement à son Eglise, dont il se voyait avec douleur séparé par l'excommunication, qu'il les regardait comme des faits au-dessus de toute contestation. Son système tendait même à relever, en quelque sorte, la gloire de Jésus, en supprimant en lui les infirmités de l'Humanité, pour ne laisser apparaître que la toute puissante splendeur de la divinité.

[1] S. Irénée.

[2] S. Irénée, *l.* 1, *c.* 28, 37, *l.* 3, *c.* 4 ; Tertull., *de præscrip. c.* 51 ; S. Philastre, *de Hær. c.* 44 ; S. Epiphane, *Hær.* 41 ; S. Aug. *de hær. c.* 21 ; Théodoret, *Hæret. fabul. l.* 1, *c.* 24 ; Pluquet, *Dict. des hérésies*, etc.

ANANIE & SAPHIRE

Deux conjoints, — Avares et hypocrites, dont le châtiment montre que Dieu était avec les Apôtres.

(An 34 de J.-C.)

Parmi les Chrétiens de la primitive église, il n'y avait qu'un cœur et qu'une âme. Selon l'expression des Saints Pères, la terre était l'image du ciel ; ceux qui avaient des maisons ou des terres les vendaient et venaient trouver les Apôtres, pour leur en offrir le prix, qui ensuite était distribué par leurs mains aux chrétiens malheureux : une sollicitude fraternelle unissait les hommes sans pour cela qu'il fût besoin des théories modernes : la doctrine chrétienne suffisait.

A cette époque, un habitant de Jérusalem, nommé *Ananie*, étant converti à la foi, avec *Saphire* son épouse, vendit son bien, selon les recommandations apostoliques ; et, voulant paraître avoir le mérite d'une bonne œuvre qu'il n'accomplissait pas réellement, il retint la moitié du prix qu'il disait déposer en entier aux pieds des Apôtres. S. Pierre lui reprocha sa mauvaise foi et lui dit :

— Comment avez-vous pu concevoir un dessein si coupable ? Ce n'est pas aux hommes que vous avez menti, mais à Dieu.

Ananie, frappé de ce reproche comme par un coup de foudre, tomba mort. Saphire vint peu après trouver S. Pierre, et lui fit le même mensonge.

— Regarde, lui dit l'Apôtre : voici à la porte les pieds de ceux qui ont inhumé ton mari, et ils t'emporteront.

Au même instant, elle tomba à ses pieds, et rendit l'esprit.

Le païen *Porphyre*, ennemi de Jésus-Christ, atteste ce miracle, et veut en tirer un argument contre S. Pierre ; il lui

reproche d'avoir puni trop sévèrement la faute de ces époux.

S. Jérôme, S. Basile, S. Chrysostôme, S. Cyprien, enseignent que la résolution que prenaient les fidèles de vendre leurs héritages et d'en apporter le prix aux pieds des Apôtres, renfermait un vœu, au moins implicite, de ne se rien réserver, mais de donner tout à la communauté des fidèles. C'est dans la violation de ce vœu que consistait le crime d'Ananie et de Saphire. C'est pour cela que les Pères les appellent sacrilèges et voleurs d'une chose sacrée. En effet, avant que leurs biens ne fussent consacrés et voués à l'entretien commun de l'Eglise et des frères, les époux étaient libres ; après l'engagement pris volontairement, leurs biens ne leur appartenaient plus, comme auparavant. Ceux qui ne vendaient point, vivaient chez eux, dans leur particulier, et n'avaient aucune part, ni aucun droit, aux biens de la communauté chrétienne. De plus, les deux époux, en mentant aux Apôtres qui étaient remplis du Saint-Esprit, cherchaient à tromper Dieu, et lui faisaient par là le plus grand outrage, puisqu'ils attaquaient et bravaient tout à la fois, sa science, sa sagesse, sa puissance, sa vérité, sa justice, son essence.

MASBOTHÉE

Philosophe, magicien, — converti à la foi par l'évidence des miracles apostoliques, — tombé ensuite dans des erreurs dogmatiques.

(An 30-60 de J.-C.)

Masbothée était un des disciples de Simon-le-Magicien, et l'un des sept hérétiques qui corrompirent les premiers la pureté de la foi ; il niait la Providence et la Résurrection des morts [1].

[1] Théodoret, *Hæret. fab. l.* 1, *c.* 1 ; Constit. Apost. *l.* 6, c. 6 ; Eusèbe, *Hist. l.* 4, c. 22.

EBION

ET SES DISCIPLES LES EBIONITES

Philosophe stoïcien, — contemporain des Apôtres, — converti à la foi, en voyant les miracles primitifs ; — tombé ensuite dans l'hérésie, — excommunié par les Apôtres, — continuant néanmoins avec ses disciples, à reconnaître le Messie dans la personne de Jésus.

(An 20-70 de J.-C.)

Ebion était un philosophe stoïcien, qui partageait les idées de Cérinthe, et qui sortait de la secte des *Nazaréens*. Il est l'auteur de la secte des Ebionites, comme le rapportent Tertullien, S. Epiphane, Optat de Milève, S. Hilaire, S. Jérôme, S. Pacien, Marius Mercator et plusieurs autres écrivains. Origène et Eusèbe disent que ces hérétiques avaient de bas sentiments de Jésus-Christ, et qu'ils le considéraient comme un pur homme, né d'une vierge, ou même de Marie et de Joseph[1]. Ils ne connaissaient point d'autre évangile que celui de S. Matthieu, qu'ils avaient en hébreu, modifié et mutilé, et qu'ils nommaient l'*Evangile selon les Hébreux*.

Ebion prêcha en Palestine et en Asie. S. Epiphane rapporte [2], que S. Jean étant entré dans une maison de bain où se trouvait cet hérétique, se retira aussitôt, *dans la crainte*, dit-il, que *la présence de ce fils aîné de Satan ne fit tomber l'édifice*.

Les disciples d'Ebion enseignaient, comme leur maître et comme Cérinthe, l'obligation de pratiquer la Loi mosaïque.

[1] Ce fut contre eux et contre les premiers Cérinthiens que S. Jean l'Evangéliste écrivit le quatrième évangile où il établit la divinité de Jésus-Christ, en même temps que son humanité.

[2] S. Epiphane dit d'Ebion ce que d'autres Pères rapportent de Cérinthe, soit que ces Pères aient pris les deux hérésiarques l'un pour l'autre, ou que S. Jean ait agi de la même manière envers les deux sectaires.

Ils recevaient certains livres de l'Ancien et du Nouveau Testament, comme la Pentateuque et l'Evangile de S. Matthieu, et rejetaient les autres, et notamment les Prophètes ; ils avaient en horreur les noms de David, de Salomon, de Jérémie, d'Ezéchiel. Ils avaient adopté plusieurs livres sous les noms de Jacques, de Jean, et des autres Apôtres : ils se servaient aussi des *Voyages* ou de l'*Itinéraire de S. Pierre*.

Origène, S. Jean Damascène, Eusèbe, S. Irénée, ont traité de l'hérésie des Ebionites. Origène en distingue de deux sortes : les uns croyaient que Jésus-Christ était né d'une Vierge, comme le croyaient les Nazaréens et les Disciples des Apôtres ; les autres pensaient qu'il était né à la manière des autres hommes. Quelques-uns étaient sobres et chastes : d'autres ne recevaient personne dans leur secte qu'il ne fût marié, même avant l'âge de puberté ; ils permettaient le divorce, la polygamie ; ils ne mangeaient d'aucun animal, ni de ce qui en venait, comme lait, œufs, etc. Les premiers estimaient la virginité et menaient une vie très-réglée ; les seconds blâmaient la continence et louaient la dissolution des mœurs. Ils rejetaient les épîtres de S. Paul, et considéraient cet Apôtre comme un apostat de la Loi Mosaïque.

Les Ebionites et les Nazaréens, qui se divisaient ainsi en différentes sectes, qui se contredisaient dans leur croyance et dans leur morale, se réunissaient toutefois sur un point : Ils reconnaissaient que *Jésus était le Messie*. Il est donc certain que Notre-Seigneur réunissait en sa personne les caractères prophétiques sous lesquels il était annoncé.

Les Ebionites observaient le dimanche ; ils se baignaient tous les jours comme les Juifs ; ils adoraient Jérusalem comme la maison de Dieu ; ils appelaient leurs assemblées Synagogues ; ils célébraient chaque année leurs mystères avec du pain azyme [1].

[1] *Voir* S. Irénée, *l.* 3 ; Tertull. *de præsc. c.* 34 ; Orig. *adv. Cels. l.* 2 ; S. Epiph. *hær.* 30 ; Euseb. *l.* 3, c. 41 ; S. Hieron. *adv. Lucifer* ; S. Phi-

ELXAI & JEXÉE

Deux philosophes chrétiens, hérétiques ;

LES ELCÉSAITES, LES OSSONIENS, LES SAMPSÉENS

Sectateurs des hérésiarques précédents, — prétendant être les disciples de Jésus-Christ, tout en corrompant sa doctrine [1].

(An 50-110.)

Elxaï, juif d'origine, prétendit avec son frère ***Jexée*** ou Joxée, que tout en reconnaissant le Messie dans la personne de Jésus-Christ, l'on devait observer le Judaïsme. Ils combattirent la virginité, et contraignirent leurs sectateurs à avoir des femmes. Leur doctrine, qu'ils prêchèrent surtout à la fin du premier siècle et sous le règne de Trajan, avait beaucoup de rapport avec celle des Nazaréens et des Ebionites.

Les *Elcésaïtes* et les *Sampséens* observaient donc les cérémonies de la Loi de Moïse, la Circoncision et le Sabbat; mais ils ne voulaient pas de sacrifices. Ils admettaient un Christ ou Messie, descendu du ciel dans la personne de Jésus ; ils lui donnaient une forme humaine invisible, d'une grandeur immense; et un Saint-Esprit d'une semblable étendue, qu'ils prétendaient être du genre féminin et invisible. Leur Christ n'était pas le Fils unique de Dieu ; mais le premier des Eons et des Archanges, qui était venu pour détruire les sacrifices du Créateur. Ils rejetaient la plupart des livres de l'Ancien et du Nouveau Testament. Ils avaient un livre qu'ils disaient descendu du Ciel, et un autre composé par Elxaï. Ils enseignaient qu'on pouvait renoncer à la foi de Jésus-Christ, et même adorer les idoles.

lastre, *c.* 37 ; S. Optat., *t.* 4 ; S. Aug. *de hær.*; M. Mercator ; Théodoret, *l.* 2, *de hær. fabul.*, Baron.; Till., *Mém. t.* 2 ; Dupin, *Bibl. eccl.*

[1] S. Epiph., *hær.* 19 et *hær.* 53, etc.; S. Aug. *de hær. c.* 32 ; Eusèbe, *l.* 6, *c.* 31-38 ; Nicephor., *l.* 5, *c.* 24 ; Bar., *an.* 103, *n*, 23 ; Tillemont., *Mém.*, *t.* 1 ; Pluquet, *Dict.*; Dupin, *Biblioth.*

Selon une partie de ces hérétiques, le Christ, qui a été créé avant toutes choses, et qui est un esprit au-dessus de tous les Anges et Archanges, au-dessus de toutes les Puissances et Principautés célestes, était descendu dans Adam, était apparu aux Patriarches. Enfin, il était venu couvert du corps d'Adam, dans ces derniers temps, et avec ce corps il avait été crucifié.

Cette secte était établie principalement en Palestine, au-delà du Jourdain, où elle subsistait encore du temps de S. Epiphane. Ils honoraient Elxaï, comme un prophète, de même que son frère Jexée, et ses deux sœurs Marthe et Martène, comme des déesses. Ils les accompagnaient lorsqu'elles sortaient de chez elles, recueillaient avec soin la poussière de leurs pieds, et jusqu'à leurs crachats, pour s'en servir comme de remèdes et de préservatifs souverains.

Origène a souvent écrit contre les Elcésaïtes. Eusèbe au chapitre 38 du sixième livre de son Histoire. S. Méthodius en fait mention dans son *Festin des Vierges*, et S. Epiphane dans *l'hérésie* 35e.

SATURNIN

Philosophe d'Antioche, — converti à la foi par l'évidence des faits divins de Jésus, — tombé dans l'hérésie et excommunié de l'Eglise, — continuant néanmoins à être un témoin irréprochable des faits surnaturels qui prouvent la divinité de Jésus-Christ.

(An 15-30-60 de J.-C.)

Saturnin était syrien, originaire d'Antioche, disciple de Simon le Magicien et de Ménandre, dont il adopta les sentiments.

Nous avons en lui un témoin irréprochable de la vérité des faits qui prouvent la divinité de Jésus-Christ. — Le reproche qu'on fait ordinairement aux défenseurs de la religion, de

n'apporter pour témoins que des chrétiens, n'a pas lieu contre Saturnin, dit le savant Pluquet.

Saturnin, en suivant le système philosophique de Ménandre, s'efforça de le concilier avec le Christianisme ; il reconnut que Jésus-Christ était le Fils de Dieu ; qu'il avait été envoyé par son Père pour le salut des hommes ; qu'il avait fait toutes les œuvres rapportées dans les Evangiles ; — qu'il avait enduré la Passion, non en réalité, mais en apparence ; — il niait, avec les autres Gnostiques des premiers temps, que le Verbe eût pris une chair réelle, et qu'il eût souffert véritablement.

On remarque dans les modifications et le changement que Saturnin apporta au système de Ménandre :

1° Qu'il était attaché à ce système, et qu'il l'a conservé autant qu'il lui a été possible ; que, par conséquent, il n'y a fait que les changements qu'il ne pouvait s'empêcher de faire, et qu'ainsi il n'a pu s'empêcher de reconnaître que Jésus-Christ était fils de Dieu, et envoyé par Dieu le Père pour sauver les hommes, etc.

2° On voit que Saturnin, pour concilier avec la divinité de Jésus-Christ l'état de souffrance dans lequel il était sur la terre, ne lui a attribué qu'un corps fantastique ; que, par conséquent, Saturnin avait de la répugnance à reconnaître que Jésus-Christ était, en effet, fils de Dieu, et qu'il n'a fait un dogme de son système, que parce qu'il lui était impossible de nier cette vérité fondamentale.

3° Les preuves que les Chrétiens donnaient de la divinité de Jésus-Christ étaient des faits que Saturnin était en état de vérifier, puisqu'il était dans le temps et sur les lieux où ces faits s'étaient passés, et qu'il est certain que Saturnin a examiné ces faits ; on peut, sur cela, s'en rapporter à l'amour propre. Un homme, entêté d'un système, comme on voit que Saturnin l'était, n'admet d'étranger à son idée que ce qu'il ne peut nier sans une absurdité manifeste.

Voici, d'après les anciens Pères [1], comment ce philosophe avait disposé son corps de doctrine pour expliquer la production du monde, celle de l'homme, et les grands événements qui s'étaient passés sur la terre, et que contenaient les Livres saints. C'étaient les objets qu'on se proposait alors d'expliquer, et ce sont, en effet, les plus intéressants pour la curiosité humaine.

Pour expliquer ces faits, Saturnin supposait, comme Ménandre, un Etre inconnu aux hommes; cet Etre avait fait les Anges, les Archanges et les autres Natures spirituelles et célestes.

Sept de ces Anges s'étaient soustraits à la puissance du Père de toutes choses, avaient créé le monde et tout ce qu'il contient, sans que Dieu le Père en eût aucune connaissance.

Dieu descendit pour voir leur ouvrage et parut sous une forme visible ; les Anges voulurent la saisir, mais elle s'évanouit. Alors ils tinrent conseil et dirent : — Faisons des êtres sur le modèle de la figure de Dieu. — Ils façonnèrent un corps semblable à l'image sous laquelle la Divinité s'était offerte à eux. Mais l'homme, formé par les Anges, ne pouvait que ramper sur la terre, comme un ver. Dieu fut touché de compassion pour son image, et il envoya une étincelle de vie qui l'anima. L'homme alors se dressa sur ses pieds, marcha, parla, raisonna, et les Anges façonnèrent d'autres hommes. Il est bien clair que, dans l'état hypothétique qu'imagine le Philosophe, l'âme dépendait des organes dans lesquels elle s'insinuait, et que ses fonctions, ses qualités, ses vices et ses vertus, étaient des suites de la conformation des organes auxquels elle était unie. Par ce moyen, Saturnin expliquait heureusement ce qu'il croyait les désordres physiques et

[2] S. Iræn., *l.* 1, *c.* 22, *c.* 30, *n.* 5 et *l.* 2, *c.* 17, 10 ; Tertull. *de anima*, *c.* 23 ; Philast., *de hær. c.* 31 ; Epiphan., *hær.* 23 ; Théodoret., *l.* 1, *c.* 3 ; S. Aug., *de hær. c.* 5 ; dans Pluquet, Massuet, etc.

moraux, sans préjudice de la sainteté et de la toute-puissance du Dieu suprême.

Ces Anges, créateurs du monde, en avaient partagé l'empire, et y avaient établi des lois. Un des sept Anges créateurs avait déclaré la guerre aux six autres, et c'était le Démon ou Satan qui avait aussi donné des lois, et fait paraître de faux Prophètes.

Pour délivrer de la tyrannie des Anges et des Démons les Ames humaines, l'Etre suprême avait envoyé son Fils, dont la puissance devait détruire l'empire du Dieu des Juifs, et sauver les hommes.

Ce fils, Jésus-Christ, n'avait point été soumis à l'empire des Anges et n'avait point été enchaîné dans des organes matériels et créés par le principe mauvais ; il n'avait eu un corps qu'en apparence, n'était né, n'avait souffert et n'était mort qu'en apparence.

Saturnin croyait, par ce moyen, couper la difficulté qu'on tirait des souffrances de Jésus-Christ contre sa divinité. Il s'accommodait à la philosophie orientale qui regardait tout ce qui est corporel et matériel comme l'œuvre du mauvais principe.

Dans ce système, l'homme était un être infortuné, l'esclave des Anges mauvais, livré par eux au crime et plongé dans le malheur. La vie était donc un présent funeste, et le plaisir qui portait les hommes à faire naître un autre homme était un plaisir barbare que l'on devait s'interdire. Ou bien : toutes les œuvres qui regardent le mariage ou qui proviennent de la chair, étant essentiellement vicieuses, comme tirant leur origine d'un principe de péché, il fallait, pour se conformer à la doctrine céleste du Christ, les regarder toutes comme également illégitimes, et considérer le mariage comme un état criminel.

La loi de la continence absolue était un des points fondamentaux de l'hérésie de Saturnin ; pour l'observer plus sûre-

ment, ses disciples s'abstenaient de manger de la viande, de tout ce qui avait été animé, et de tout ce qui pouvait porter à l'amour charnel.

Saturnin eut des écoles et des disciples en Syrie. La mort était, selon eux, le retour de l'âme à Dieu, d'où elle était venue [1].

Abulfarage, dans son *Histoire des Dynasties*, parle de Saturnin qu'il nomme *Saturin*. Il lui attribue d'avoir dit que c'est le Diable qui a fait, dans les hommes et dans les femmes, les différences des sexes, et que c'est pour cela que les hommes regardent la nudité comme une chose honteuse.

D'après cet hérésiarque, le mariage était une invention du Démon. — On devait nier la résurrection des corps, parce que la chair avait été créée par le génie mauvais. C'est pour cela que le Sauveur, lorsqu'il vint sur la terre, n'avait point voulu prendre une chair réelle, mais seulement un corps fantastique.

(Voyez S. Irénée, *l.* 6, *c*, 13; S. Epiphane, *Hær.* 13; Eusèbe, *Hist.*, *l.* 4, *c.* 7; Tertullien, Théodoret, S. Philastre, S. Augustin, etc., cités par Baronius, *Annal. eccl. a. c.* 120.)

LES MILLÉNAIRES

Chrétiens hébreux, — disciples de Cérinthe *et de* Papias, — *témoins des miracles de Jésus-Christ et des Apôtres*, — *attachés à la foi évangélique.*

Les *Millénaires* ou *Kiliastres* étaient une secte assez nombreuse qui s'éleva au sein de la primitive Eglise, et qui soutenait que, après le jugement universel, les prédestinés demeureraient mille ans sur la terre où ils jouiraient de toutes sortes de délices.

[1] *SS. PP. præcitati.*

Cérinthe, selon S. Augustin, fut le premier qui donna de la vogue à cette opinion, trop flatteuse pour l'imagination pour n'avoir pas de partisans.

Papias, disciple des Apôtres et évêque d'Hiérapolis, admit l'un des premiers ce sentiment ; il a été suivi par plusieurs des premiers Pères de l'Eglise : S. Irénée, S. Justin, martyr, Tertullien, Victorinus, Lactance, l'ont également adopté ; ils le fondaient sur un passage de l'Apocalypse, où il est dit que *les Justes règneront pendant mille ans sur la terre avec Jésus-Christ.* On crut le voir aussi dans Ezéchiel [1], où l'on trouve écrites des promesses magnifiques. *Je vais ouvrir vos tombeaux*, dit Dieu, *et je ferai sortir mon peuple des sépulcres, je vous rendrai la vie et vous rétablirai dans votre pays ; alors vous connaîtrez que je suis le Seigneur. Je rassemblerai les Israëlites en les tirant de toutes les nations, parmi lesquelles ils ont été dispersés, je serai sanctifié parmi eux à la vue de toutes les nations, ils habiteront dans la terre que j'ai donnée à mon serviteur Jacob ; ils y habiteront sans crainte, y bâtiront des maisons, y planteront des vignes et y demeureront en assurance, lorsque j'exercerai mes jugements contre ceux qui étaient autour d'eux, et qui les ont maltraités, et l'on connaîtra alors que c'est moi qui suis le Seigneur et le Dieu de leurs Pères..*

On interprétait faussement et dans le même sens plusieurs autres passages d'Isaïe et des Prophètes, relatifs à d'autres événements. De là les Millénaires crurent qu'après la venue de l'Antechrist et la ruine de toutes les nations qui le suivront, il se fera une première résurrection, qui ne sera que pour les Justes, mais que ceux qui se trouveront alors sur la terre, bons et méchants, seront conservés en vie, les bons pour se joindre aux Justes ressuscités, comme à leurs princes ; les méchants pour être vaincus par les Justes et pour leur être assu-

[1] Ezech. 37, 12, 25, 26.

jettis ; que Jésus-Christ descendra alors du ciel dans sa gloire ; qu'ensuite la ville de Jérusalem sera rebâtie de nouveau, augmentée et embellie, et que l'on rebâtira le Temple. Les Millénaires marquaient même précisément l'endroit où l'un et l'autre seraient rebâtis, et l'étendue qu'on leur donnerait ; ils disaient que les murailles de leur Jérusalem seraient rebâties par les nations étrangères, conduites par leurs rois ; que tout ce qui y était désert, et principalement le Temple, serait revêtu de cyprès, de pins et de cèdres ; que les portes de la ville seraient toujours ouvertes, que l'on y apporterait jour et nuit toutes sortes de richesses. Suivant les Millénaires, les Saints, les Patriarches et les Prophètes devaient y vivre l'espace de mille ans avec Jésus-Christ, dans un contentement parfait. C'est là qu'ils espéraient que Jésus-Christ rendrait à ses Saints le centuple de tout ce qu'ils avaient quitté pour lui.

Des Chrétiens *Judaïsants*, ou encore *demi-Juifs*, comme les appelle S. Jérôme, disaient que ce serait dans ce règne que Jésus-Christ boirait le vin nouveau dont il avait parlé dans la Cène ; ils prétendaient que les Saints passeraient ce temps dans des festins ; que même, dans le boire et dans le manger, ils iraient au-delà des bornes d'une juste modération ; qu'il y aurait des mariages, au moins pour ceux qui se seraient trouvés vivants à la venue de Jésus-Christ ; qu'il y naîtrait des enfants ; que toutes les nations obéiraient à Israël ; que toutes les créatures serviraient les Justes avec une entière promptitude ; qu'il y aurait néanmoins des guerres, des triomphes, des vainqueurs, des vaincus, à qui l'on ferait souffrir la mort ; — ils se promettaient, dans cette nouvelle Jérusalem, une abondance inépuisable d'or, d'argent, d'animaux, de toutes sortes de biens, et généralement tout ce que des chrétiens semblables aux Juifs, et qui ne cherchent que la volupté du corps, peuvent s'imaginer et désirer. — Ils disaient des choses merveilleuses de la fertilité de la terre. Elle devait, selon eux, produire toutes choses dans tous les pays, et ainsi l'on n'aurait

plus besoin de trafiquer. — Ils disaient que, après que le règne de mille ans serait passé, le Diable assemblerait les peuples de Scythie, désignés, dans l'Ecriture, sous les noms de Gog, de Magog, lesquels, avec d'autres nations infidèles, retenues jusqu'alors aux extrémités de la terre, viendraient à la sollicitation du Démon, attaquer les Saints dans la Judée, mais que Dieu les arrêterait et les tuerait par une pluie de feu ; qu'ensuite les méchants ressusciteraient ; qu'ainsi ce règne de mille ans serait suivi de la résurrection générale et éternelle et du jugement dernier ; et qu'alors s'accomplirait la parole du Sauveur, qu'*il n'y aura plus de mariage*, mais que nous serons semblables aux Anges, parce que nous serons les enfants de la résurrection.

Plusieurs chrétiens retranchèrent de ce règne temporel de mille ans, la volupté que les chrétiens grossiers faisaient entrer dans le bonheur des Saints. Cette opinion, expliquée par Papias (*in* 20 *cap. Apocalyp.*), dépouillée des idées grossières dont des chrétiens charnels l'avaient chargée, fut adoptée par plusieurs Pères, par un grand nombre d'auteurs ecclésiastiques, par des martyrs ; c'est ce qui a fait que S. Jérôme n'a pas osé la condamner absolument; il aime mieux réserver toutes ces choses au jugement de Dieu, et permettre à chacun de suivre son sentiment ; ce qui n'empêche pas qu'il ne la rejette comme une fausse interprétation de plusieurs passages des Ecritures.

Népos, évêque d'Egypte, qui vivait dans le troisième siècle, la soutint avec opiniâtreté dans un livre qu'il intitula la *Réfutation des Allégoristes*. Plusieurs chrétiens d'une contrée d'Egypte, appelée *Arsinoë*, l'embrassèrent. S. Denys d'Alexandrie, étant allé dans ce pays, fit assembler les prêtres et les plus considérables des fidèles, et ayant tenu avec eux une conférence de trois jours, il les détrompa enfin de cette erreur. Coracion, un des principaux défenseurs de cette opinion, se rétracta et promit de ne plus enseigner à l'avenir cette doc-

trine ; mais comme ils s'étaient principalement appuyés sur le livre de l'évêque Népos, dont la mémoire était en vénération parmi eux, S. Denys d'Alexandrie se crut obligé de réfuter cet ouvrage, dans deux livres qu'il intitula : *Des promesses.* Cette opinion subsista néanmoins jusqu'au quatrième siècle, qu'elle fut condamnée par le pape Damase dans le concile qu'il tint en 373 contre Apollinaire, l'un des ardents défenseurs de ce sentiment.

(Voyez Eusèbe, *l.* 7, *c.* 24 ; S. Augustin, *de hæres.*; S. Philast., *hær.* 12 et 13 ; S. Jérôme, *in Prophetas;* S. Théodoret, *hæretic. fabul. l.* 3 ; Baron., *an.* 264, 373 ; Prateol, *des Hérés.*; Sander., *hæres.* 53 ; Jansen., 2 *apol.*; Tillemont, *tom.* 4, *Mem. eccl.*; Dupin, Pluquet, *Diction. des hérésies.*

Or, tous les Millénaires des premiers temps, notamment *Cérinthe* et *Papias*, contemporains et témoins des Apôtres, admettaient tous les faits et prodiges de l'Evangile, accomplis de leurs jours. Qu'il est fort, ce témoignage collectif !

MARCION

Philosophe chrétien des premiers temps, quoiqu'excommunié pour ses fautes et pour ses erreurs, — reconnaît toutefois la divinité de Jésus et la vérité de ses faits évangéliques.

(An 80-145.)

Marcion l'hérésiarque, né à Sinope, ville de Paphlagonie, sur le Pont-Euxin, et, pour cette raison, quelquefois surnommé *le Pontique*, était fils d'un évêque de l'Eglise catholique, et fut d'abord un chrétien zélé. Dans ses premières années, il fit profession de la vie monastique, et aima la retraite et la pauvreté ; mais il tomba dans une faiblesse, il fut convaincu d'avoir débauché une vierge, et pour cette faute retranché de l'Eglise par son père.

Marcion, excommunié, vint à Rome, où n'ayant pu, comme

le rapporte S. Epiphane, être reçu à la communion ecclésiastique, parce que son père s'y opposa, il se jeta de dépit dans l'hérésie de Cerdon, qu'il choisit pour maître. Il adopta le système des deux principes, qu'il allia avec les autres dogmes du christianisme et avec les idées de la philosophie pythagoricienne, platonicienne et stoïcienne [1].

Pythagore, Platon et les Stoïciens, avaient reconnu dans l'homme un mélange de force et de faiblesse, de grandeur et de bassesse, de misère et de bonheur, qui les avait déterminés à supposer que l'âme humaine tirait son origine d'une intelligence sage et bienfaisante; mais que cette âme dégradée de sa dignité naturelle, ou entraînée par la loi du destin, s'unissait à la matière, et restait enchaînée dans des organes grossiers et terrestres.

On avait de la peine à concevoir comment ces âmes avaient pu se dégrader, ou ce que ce pouvait être que ce destin qui les unissait à la matière : on n'imaginait pas aisément comment une simple force motrice avait pu produire des organes qui enveloppaient les âmes, comme l'enseignaient les Stoïciens; ni comment on pouvait supposer que l'Intelligence Suprême connaissant la dignité de l'âme, avait pu former les organes dans lesquels elle était enveloppée. — Les chrétiens qui disaient que l'Intelligence Suprême avait créé l'homme heureux et innocent, et que l'homme était devenu coupable et s'était avili par sa propre faute, ne satisfaisaient pas la raison sur ces difficultés : Car, 1° on ne voyait pas comment l'Intelligence Suprême avait pu unir une substance spirituelle à un corps terrestre; 2° il paraissait absurde de dire que cette Intelligence, étant infiniment sage et toute puissante, n'eût pas prévu et empêché la chute de l'homme, et ne l'eût pas conservé dans l'état d'innocence dans lequel il l'avait créé, et dans lequel il voulait qu'il persévérât.

[1] Tert., *adv. Marcion*; S. Irén., *l.* 1, *c.* 27; Massuet, *Dissert. ad Iræn.*; Pluquet, *art. Marcion.*

Marcion crut que Cerdon fournissait des réponses beaucoup plus satisfaisantes à ces grandes difficultés. — Cerdon supposait que l'Intelligence Suprême, à laquelle l'âme devait son existence était différente du Dieu Créateur qui avait formé le monde et le corps de l'homme : il crut pouvoir concilier avec ce système les principes de Pythagore et les dogmes fondamentaux du christianisme. — Il supposa que l'homme était l'ouvrage de deux principes opposés ; que son âme était une émanation de l'Etre Bienfaisant, et son corps l'ouvrage d'un principe malfaisant ; voici comment d'après ces idées, il forma son système :

Il y a deux principes éternels et nécessaires : un essentiellement bon, et l'autre essentiellement mauvais : le principe essentiellement bon, pour communiquer son bonheur, a fait sortir de son sein une multitude d'esprits ou d'intelligences éclairées et heureuses; le mauvais principe, pour troubler leur bonheur, a créé la matière, produit les éléments, et façonné des organes dans lesquels il a enchaîné les âmes qui sortaient du sein de l'Intelligence Bienfaisante ; il les a, par ce moyen, assujetties à mille maux ; mais comme il n'a pu détruire l'activité que les âmes ont reçue de l'Intelligence Bienfaisante, ni leur former des organes et des corps inaltérables, il a tâché de les fixer dans son empire, en leur donnant des lois ; il leur a proposé des récompenses ; il les a menacées des plus grands maux, afin de les tenir attachées à la terre, et de les empêcher de se réunir à l'Intelligence Bienfaisante.

L'histoire même de Moïse ne permet pas d'en douter; toutes les lois des Juifs, les châtiments qu'ils craignent, les récompenses qu'ils espèrent, tendent à les attacher à la terre, et à faire oublier aux hommes leur origine et leur destination.

Ainsi Marcion prétendait que le principe mauvais qui avait créé le monde matériel, était le même qui avait fait la loi de Moise et fondé l'Ancien Testament. Il cherchait à prouver par

les principes mêmes du christianisme que le Créateur du monde visible avait tous les caractères du mauvais principe. Il composa un livre intitulé : *les Antithèses*, dans le but de faire voir une opposition essentielle entre l'Ancien et le Nouveau Testament, et de démontrer par ces différences qu'effectivement l'Ancien et le Nouveau Testament, avaient deux principes différents, dont l'un était essentiellement bon, et l'autre essentiellement mauvais. Il modifia et retrancha dans le Nouveau tout ce qui paraissait combattre son hypothèse des deux principes [1]. Cette opposition que Marcion prétendait trouver entre le Dieu de l'Ancien Testament et le Dieu du Nouveau, séduisit beaucoup de monde. Il niait avec Cerdon la vérité ou réalité de la chair de Jésus-Christ, et la résurrection des corps, mais il admettait une espèce de résurrection de l'âme pour ceux qui admettaient sa doctrine. Il assurait aussi que Jésus-Christ, descendu aux enfers, avait délivré Caïn, les Sodomites, et tous les autres impies, ennemis du Dieu Créateur ; mais qu'il y avait laissé les Patriarches, les Prophètes, et les autres justes de l'Ancien Testament, qui étaient les amis du Dieu de la loi ancienne. Il admettait la métempsycose et la matière éternelle. Selon S. Epiphane, il permettait de donner le baptême plusieurs, et souffrait que les femmes l'administrassent. Tertullien parle toutefois de sa manière de baptiser, sans y rien reprendre. Il condamnait le mariage, et ne baptisait que ceux qui faisaient profession de la continence.

Quelques-uns de ses sectateurs s'abstenaient de manger de la viande, et de boire du vin. Ils jeûnaient le samedi en haine du Créateur, et s'exposaient facilement au martyre. Ils couraient à la mort, comme à la fin de leur avilissement, et au commencement de leur gloire et de leur liberté.

Marcion enseignait sa doctrine avec chaleur et véhémence : il se fit un grand nombre de disciples, dont les plus célèbres furent :

[1] Tert., Iræn., Epiphan., *ibid.*

Apelles, *Potitus*, *Basiliscus*, *Prépon*, *Pithon*, *Blastus*, *Théodotion*, etc. [1]

Ses disciples avaient une grande considération pour lui, croyaient que lui seul connaissait la vérité; ils n'avaient que du mépris pour tous ceux qui n'admiraient pas Marcion, et qui ne pensaient pas comme lui. Ses sectateurs se répandirent à Rome, et en Italie, dans l'Egypte, dans la Syrie [2], dans la Palestine, dans la Perse. Son hérésie durait jusqu'au temps de Constantin le Grand, l'an 326. Ce prince publia un édit contre eux. En 423, Théodoret, évêque de Cyr, en convertit plus de dix mille, comme il l'écrit lui-même.

On rapporte que S. Polycarpe, étant venu à Rome, Marcion, qui était excommunié et reconnu dès lors pour hérétique, lui demanda s'il ne voulait point le reconnaître? S. Polycarpe lui répondit: — « *Je te reconnais pour le premier-né de Satan!* »

— Tant s'en faut que ce fameux hérésiarque ait méconnu la vérité et la divinité des faits évangéliques, que ce fut, au contraire, pour mieux expliquer la doctrine de Jésus-Christ, vrai Dieu et Sauveur des hommes, qu'il entreprit de dogmatiser, et qu'il chercha à allier par un système nouveau, la foi chrétienne avec la philosophie du temps. Ses disciples ne paraissent pas avoir voulu suivre une marche différente de celle de leur maître.

[1] Euseb., *l.* 1, *c.* 13; Théodoret., *hær. fab. l.* 1, *c.* 25; S. Epiph., *hær.* 44; S. Aug. *c.* 23.

[2] S. Justin, *apol.*; S. Epiph., *ibid.*

LES NAZARÉENS

Mi-Juifs et mi-chrétiens, — témoins des miracles de Jésus-Christ et des Apôtres, — veulent admettre à la fois le Judaïsme et le Christianisme, — parce que la mission de Moïse et celle de Jésus sont l'une et l'autre fondées sur des miracles réels et divins.

(An 50 60-150.)

Dans les premiers temps, on donnait généralement le nom de *Nazaréens* à tous les chrétiens, à cause de Jésus, qui était de *Nazareth,* et qu'on appelait *Nazaréen.* Depuis, ce nom est devenu celui d'une secte particulière de chrétiens, qui judaïsaient, et qui avaient retenu avec la circoncision les cérémonies de l'ancienne loi.

Les Nazaréens, selon S. Epiphane, apparurent comme une secte, principalement dans les temps qui précédèrent le siége de Jérusalem (vers l'an 60-70 de Jésus-Christ), et quand les chrétiens se retirèrent de Jérusalem à *Pella,* plusieurs Nazaréens séjournaient à Bérée, d'autres, dans la Cœlésyrie, dans la Décapole, dans la Baranatide, et dans les environs de Pella ou Péra : ce qui les fit appeler aussi *Péraïtiques,* selon Clément d'Alexandrie. On leur donnait encore le nom de *Symmakiens,* selon Faustus, parce qu'ils se servaient de la version de l'Ecriture, faite par Symmaque. On sait qu'ils avaient un évangile écrit en hébreu vulgaire, qui est appelé tantôt l'*Evangile des Douze,* tantôt l'*Evangile des Hébreux,* tantôt l'*Evangile selon S. Matthieu.* Plusieurs savants des derniers temps ont fait des dissertations, pour savoir si cet évangile était l'original de S. Matthieu, ou s'il n'en était qu'une copie.

Les *Nazaréens* sont une secte très-ancienne, comme on le voit par S. Epiphane, par S. Jérôme, et par d'autres Pères de l'Eglise. Il y avait deux classes parmi eux, qui professaient un dogme différent.

Quelques-uns, comme le marque Origène, honoraient Jésus-Christ comme un homme juste et saint; ils le disaient fils de Joseph et de Marie; et les autres, tout en le croyant fils de la vierge Marie et né d'elle par l'opération du Saint-Esprit, n'avaient pas de sentiments orthodoxes sur sa divinité.

La plus grande partie des Nazaréens croyaient que Jésus-Christ est le fils de Dieu, et qu'il faut observer la loi qu'il a enseignée.

Les uns et les autres, du reste, raisonnaient de la manière suivante :

Moïse a donné une loi aux Juifs, et a prouvé sa mission par des miracles ; Jésus a annoncé une loi nouvelle, et a prouvé sa mission par des miracles. Il faut obéir à Moïse et à Jésus-Christ, observer la loi mosaïque et croire en Jésus-Christ.

Ils eurent le sort ordinaire des conciliateurs, ils furent excommuniés par les Juifs et par les Chrétiens qui voulaient exclusivement être dans la véritable religion.

Les *Nazaréens*, au contraire, persuadés que la vérité ne pouvait se contredire, assuraient que les Juifs et les Chrétiens altéraient également la doctrine de Moïse et celle de Jésus-Christ. — Ils trouvaient certaines choses incroyables dans le Pentateuque et dans les autres livres de l'Ancien Testament. « Il faut donc, concluaient-ils, s'en tenir à ce qui est certain par les faits : c'est que Moïse a fait des miracles, et qu'il a donné une loi; que par conséquent cette loi ne doit pas être inobservée, comme le prétendent les chrétiens exclusifs.

D'un autre côté, continuaient les *Nazaréens*, il peut y avoir aussi des altérations dans la doctrine de Jésus-Christ; car cette doctrine est enseignée par les Apôtres, par ces mêmes hommes, à qui Jésus-Christ a souvent reproché de ne le point comprendre?

Dans l'impossibilité de trouver la vérité dans les explications des Chrétiens et dans celles des Juifs exclusifs : quel parti prendre?

Celui de n'admettre que ce qui est incontestable et avoué par les deux partis ; savoir, que Moïse était envoyé de Dieu, et que la loi qu'il a donnée est bonne ; que Jésus-Christ est le fils de Dieu, et qu'il faut le croire, se faire baptiser, et observer sa morale, être juste, bienfaisant, sobre, chaste, équitable [1].

Les *Nazaréens* furent rejetés et condamnés par tous les chrétiens : ce qui prouve que, dans ce temps-là, non-seulement l'Eglise croyait la divinité de Jésus-Christ, mais encore qu'elle regardait ce dogme comme un article fondamental de la religion. Des auteurs protestants en sont convenus [2].

C'est par ces actes de séparation, qu'il faut surtout juger si l'Eglise a regardé un dogme comme fondamental ; et non par quelques expressions échappées aux Pères, et dont ils ne pouvaient pas prévoir l'abus.

BASILIDES

AVEC SES DISCIPLES LES BASILIDIENS

Philosophe alexandrin, — contemporain des Apôtres, — converti à la foi, puis tombé dans l'hérésie et excommunié, — continue toutefois à reconnaître le caractère divin de Jésus-Christ et les faits miraculeux de son Evangile.

(Environ de l'an 55 à l'an 125 de J.-C.)

Basilides était d'Alexandrie. Il s'était fait disciple de Simon-le-Magicien, et il vécut jusqu'au règne d'Adrien vers l'an 125. Dans sa jeunesse, il s'était beaucoup occupé de la philosophie de Pythagore et de celle de Platon, alors extrêmement en vogue à Alexandrie et dans tout l'Orient. Ses recherches

[1] Ex homil. Clement., 2 et 3. Epiph., Aug., Hieronim., *in Isaiam, c.* 1 ; Théodoret., *hæret. fab. l.* 2, *c.* 1, *art.* 2. V. Pluquet, *Dict.*

[2] Leclerc, *Hist. eccl.*

avaient pour objet l'origine du monde et l'origine du bien et du mal dans le monde. Il se forma un système composé des principes philosophiques de Platon et de Pythagore, de ceux de Simon-le-Magicien, et de Ménandre, des dogmes du Christianisme et de la croyance des Juifs [1].

Il ne suffisait pas alors d'expliquer en général comment le mal physique s'était introduit dans le monde, il fallait rendre raison des désordres et de la misère des hommes, expliquer en particulier l'histoire des malheurs des Juifs, faire comprendre comment l'Etre suprême avait jeté des regards de miséricorde sur le genre humain, et envoyé son Fils sur la terre pour sauver les hommes.

Voici quels étaient les principes de Basilides sur tous ces objets.

L'*Etre incréé* avait produit, selon Basilides, l'*Intelligence* ; l'Intelligence avait produit le *Verbe* ; le Verbe avait produit la *Prudence* ; la Prudence avait produit la *Sagesse* et la *Puissance* ; la Sagesse et la Puissance avaient produit les *Vertus*, les *Principautés*, les *Anges*.

Les Anges étaient de différents ordres, et le premier de ces ordres avait produit le premier ciel, et ainsi de suite, jusqu'à trois cent soixante-cinq. Les Anges qui occupent le dernier des cieux, ont fait le monde et les hommes qui l'habitent ; il n'est donc point étonnant d'y voir du bien et du mal : ils ont partagé l'empire du monde, et le Prince des Anges du dernier ciel dans lequel se trouve la terre, a eu les Juifs en partage. Voilà pourquoi il a opéré tant de prodiges en leur faveur ; mais cet Ange ambitieux a voulu soumettre toutes les nations aux Juifs, pour dominer sur le monde entier ; alors les autres Anges se sont ligués contre lui, et toutes les nations sont devenues ennemies des Juifs.

[1] Fragm. *l.* 13. Comment. Basilid. dans Grab. *Spicileg. PP. sæculi II*, *p.* 39 ; Clem. Alex. *l.* 4, *Strom*, *p.* 506.

Ces idées étaient conformes à la croyance des anciens Hébreux, qui étaient persuadés que les différentes nations étaient chacune sous la protection d'un Ange [1].

Depuis que l'ambition des Anges avait armé les nations, les hommes étaient malheureux, et gémissaient sous leur tyrannie. C'est pourquoi Dieu-le-Père, *l'incréé, l'innommé*, par compassion pour leur sort leur envoya son *Premier Fils*, ou *l'Intelligence Jésus*, ou *le Christ*, pour délivrer les hommes qui croiraient en lui.

Le *Fils de Dieu*, le Sauveur, *apparut sous la forme d'un homme*, dit Basilides ; il fit les miracles qui sont rapportés dans les Evangiles. Mais le philosophe Alexandrin, ne pouvant allier l'état d'humiliation et de douleur où Jésus-Christ avait paru sur la terre avec la gloire de sa divinité, se détermina à enseigner que Jésus-Christ n'avait pas été réellement homme, et qu'il n'avait revêtu que l'apparence de la nature humaine ; que, dans la Passion, le Christ avait pris la figure de Simon-le-Cyrénéen, et lui avait donné la sienne, et qu'ainsi les Juifs avaient crucifié Simon au lieu de Jésus-Christ, qui les regardait toutefois et se moquait d'eux sans qu'on le vît ; ensuite, Jésus-Christ était monté aux cieux vers son Père, sans avoir jamais été connu de personne [2].

C'est pour cela que Basilides enseignait qu'il ne fallait pas croire en Jésus-Christ crucifié, ni souffrir la mort pour lui, parce que Jésus-Christ n'était pas mort véritablement, mais Simon-le-Cyrénéen, les martyrs ne mouraient pas pour Jésus-Christ, mais pour ce Simon [3].

Il permettait indifféremment toutes sortes de voluptés charnelles ; il niait la résurrection des corps, et soutenait que de tous les péchés, Dieu ne pardonnait que ceux qui se commettaient par ignorance. Il nommait *chiens* et *pourceaux* tous

[1] Deuteron. 32, *v.* 8 ; Daniel, *c.* 10, *c.* 20-21.

[2] S. Epiph., *hær.* 23.

[3] S. Iræn., *l.* 1, *c.* 22 (24).

ceux qui ne suivaient pas ses erreurs ; il admettait la métempsycose, disant que les âmes péchaient dans une vie antérieure à leur union avec le corps, et que cette union était un état d'expiation, dont l'âme ne sortait qu'après s'être purifiée successivement de corps en corps, jusqu'à ce qu'elle eût satisfait à la justice divine qui n'infligeait point d'autres châtiments. Ce philosophe croyait que nous avons deux âmes. Il avait emprunté cette opinion aux Pythagoriciens pour expliquer les combats de la raison et des passions [1]. — Il disait que la foi était naturelle à l'âme, et que les hommes étaient bons ou méchants, dignes du salut ou de la damnation, par leur nature et non par leur volonté.

Basilides se vantait de suivre la doctrine de l'apôtre S. *Matthias*, et prétendait avoir eu pour maître *Glaucias*, qu'on disait avoir été interprète de S. Pierre.

Il s'appliqua beaucoup à la magie; il en pratiqua toutes les impiétés; il se servait d'images de cire; il supposait une grande vertu dans le mot *Abrasas* ou *Abraxas*, mot cabalistique, qui exprime les trois cent soixante-cinq jours de l'année, au moyen des lettres de l'alphabet grec [2]. Selon lui, ce mot avait la puissance d'attirer les influences de l'intelligence productrice du monde. On le fit graver sur des pierres qu'on nomma Abraxas, (dont les différents cabinets de l'Europe contiennent un nombre prodigieux). On y joignit l'image du soleil, pour marquer la vertu qu'on leur attribuait. On en trouve plusieurs effigies dans *l'Antiquité expliquée* du P. de Montfaucon [3].

Comme les Chrétiens croyaient que Jésus-Christ est le Dieu Créateur, ceux qui avaient adopté les principes de Pythagore, crurent que Jésus-Christ était dans le soleil, et pensèrent que les Abraxas pouvaient aussi attirer sur ceux qui les portaient,

[1] Clem. Alex. *l.* 2, *Strom. p.* 299.

[2] Lettres du mot *Abraxas* expriment en grec 365. *A* vaut 1, *B* vaut 2, *R* vaut 180, *X* vaut 60, *S* vaut 200. Total 365.

[3] *Antiq. expliq.*, *t*, 2, *l.* 3, p. 353.

les grâces de Jésus-Christ ; et, pour se distinguer des Basilidiens et des autres cabalistes, ils firent graver sa figure sur les Abraxas : car les Chrétiens croyaient aussi aux talismans, et même du temps de S. Chrysostôme, il y avait des Chrétiens qui portaient des médailles d'Alexandre-le-Grand, persuadés qu'elles avaient une vertu préservative [1].

Basilides avait composé vingt-quatre livres sur l'Evangile, et il avait même fait un évangile qui portait son nom ; il avait aussi fait des prophéties qu'il avait publiées sous le nom supposé de *Barcobas* ou *Barcoph* [2].

Basilides fut réfuté par Agrippa-Castor. Il mourut sous l'empire d'Adrien, vers l'an 125 de Jésus-Christ, et laissa un fils nommé *Isidore*, qui suivit les erreurs de son père, et composa aussi des ouvrages pour les défendre : entre autres un *commentaire* sur leur prophète *Barcoph* ; un livre d'*exhortations*, des *morales* ; et un *traité de la seconde âme*. Il eut aussi plusieurs disciples, et sa secte dura jusqu'au v^e^ siècle [3].

Conclusion.— L'hérésiarque et philosophe Basilides est témoin involontaire de Jésus-Christ, en ce qu'il atteste, dans ses écrits, tous les miracles et tous les grands faits de Jésus-Christ et des Apôtres, consignés dans les Evangiles et dans la Tradition Primitive. — Tout son système est basé sur l'histoire surnaturelle de Jésus-Christ, comme sur un fondement inébranlable. C'est tout ce que nous voulons de cet ancien philosophe, contemporain des Apôtres. Maintenant, peu nous importe que cet esprit superbe ait erré dans l'explication philosophique de ces mêmes faits, qu'il atteste comme réels et véritables. Avec l'Eglise, nous rejetons ses erreurs doctrinales, et nous nous

[1] S. Chrys. *Catech.* 2.

[2] Grab. Spicileg. *sæc.* 2, *p.* 38 ; Euseb. *l.* 4, *c.* 7.

[3] S. Justin, *Dialog.*; S. Iren. *l.* 22, c. 2 ; Clem. Alec., *Strom. l.* 2, 3, 4 ; Tertull. *de præscr. c.* 46; S. Epiph., *hær.* 23; S. Aug.; Baron.; Pluquet.

séparons de l'hérétique, pour ne plus voir en lui qu'un savant contemporain, qui s'est vu contraint d'admettre la vérité des récits évangéliques et des faits apostoliques. L'erreur dogmatique a disparu ; mais le témoignage historique reste avec toute sa force, comme au premier jour.

PÉRÉGRINUS

Célèbre philosophe d'Asie, — qui vivait vers les temps apostoliques, — qui se fit baptiser, après avoir témoigné une foi sincère en Jésus-Christ, — puis chasser de l'Eglise, pour être ensuite tombé dans des crimes, — a rendu témoignage, par sa conversion à la vérité des faits évangéliques, — et, par son excommunication, à la sainteté du christianisme primitif.

LUCIEN

Ecrivain païen, contemporain, est témoin de ces faits.

(An 93-160.)

Le philosophe *Pérégrinus* a rendu témoignage à la vérité et à la divinité des faits évangéliques, en se convertissant sincèrement à Jésus-Christ, en prenant une part très-active au ministère de la prédication apostolique, et en se montrant un zélé confesseur du nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ. — La vue des prodiges qui s'étaient opérés sous ses propres yeux, lui avait inspiré cette foi ardente.

Sa chute, qui arriva plus tard, n'infirme point ce témoignage ; elle atteste seulement la pureté des mœurs primitives des Chrétiens, et le désespoir moral du philosophe qui, vaincu par ses passions criminelles, crut qu'il ne pourrait pas mener la vie sévère des Disciples du Christ, et se laissa aller au gré de ses mauvais penchants. Ses vices et ses fautes le firent chasser de l'Eglise. Si donc, il quitta la pratique du Christianisme, ce ne fut point parce qu'il cessa de croire ; ce fut parce qu'on l'avait excommunié. — Son premier témoignage subsiste donc avec toute sa force première.

C'est *Lucien*, un auteur idolâtre et un impie, qui nous atteste les faits de Pérégrinus. Les voici tels qu'ils se trouvent dans cet ancien écrivain.

— Pérégrinus [1] était de Parion, ville maritime de l'Hellespont, entre Lampsaque et Cyzique. Dans sa première jeunesse [2], il tomba dans des crimes honteux pour lesquels il faillit perdre la vie, en Asie et en Arménie. On l'accuse même d'avoir étouffé son père pour jouir plus tôt de son bien ; et l'on dit que, comme son crime devenait public, il fut obligé de quitter son pays, et d'errer de lieu en lieu.

Ce fut à cette époque, que, arrivé dans la Palestine, et témoin des faits prodigieux des premiers Chrétiens, il demanda à être admis dans le sein de l'Eglise. Les Chrétiens, voyant en lui les signes d'un sincère repentir et toutes les marques d'une pénitence capable d'obtenir par le baptême le pardon des fautes de sa vie, le reçurent au nombre des fidèles.

En peu de temps, il devint très-considérable parmi eux ; il fut même élevé à la dignité de chef de leurs assemblées, dit Lucien ; ce qui marque au moins la prêtrise. Il interprétait leurs livres, en composait de nouveaux ; en un mot, s'il en faut croire Lucien, il passait pour un Prophète et pour un Oracle. Il acquit même l'honneur [3] et le titre de Confesseur ; car pour la foi, il fut mis en prison, où les Chrétiens vinrent l'assister avec zèle et assiduité. Depuis même [4] qu'il fut excommunié par les Chrétiens, il se faisait honneur de cet emprisonnement qu'il avait subi pour Jésus-Christ et pour l'Evangile. Ces faits se passèrent sous le règne de Trajan.

Le gouverneur de Syrie [5], en le mettant hors de prison, lui défendit apparemment de demeurer en Syrie ou en Palestine,

[1] Lucian. *in Peregrin. p.* 997. — Stephan. *de urbibus, p.* 530; Baud. *p.* 30, 2; Tillem. *t.* 2, *Mém. eccl. p.* 196.

[2] Lucianus, *in Peregr. p.* 995.

[3] *Ibid. p.* 996.

[4] *Ibid. p.* 994.

[5] Lucien, *in vita Peregrini, p.* 997.

puisqu'au sortir de prison, il s'en retourna dans son pays, où il fit une cession au public (et aux pauvres) de toute la succession de son père : ce qu'il fit, selon Lucien, pour étouffer l'horreur que l'on témoignait au souvenir de son parricide, et aussi sans doute pour pratiquer l'abnégation évangélique. Cette action lui acquit l'estime et l'amour de tout le peuple. Ses admirateurs la relevaient extrêmement, et, quoique, ce qu'il avait donné n'allait guère à plus de quinze talents, ils le faisaient monter jusqu'à la valeur de cinq mille.

Lucien [1] dit qu'il portait alors un manteau de philosophe, de grands cheveux, une besace et un bâton. Dans cet état, il faisait profession publique de Christianisme. Il entreprit alors, dit Lucien [2], de voyager une seconde fois par le monde, ayant de grandes provisions dans la libéralité des Chrétiens, qui l'accompagnaient partout, et lui fournissaient toutes choses en abondance. Cela dura un assez long temps : mais enfin *il fit quelque faute contre la discipline des Chrétiens*, et ils ne voulurent plus le recevoir. Il se trouva alors réduit dans une grande nécessité. Il voulut rentrer dans ses biens en vertu d'un rescrit de l'Empereur. Mais la ville de Parion, ayant député contre lui, il fut jugé qu'il ne pouvait revenir contre une donation qu'il avait faite de son gré, sans que personne l'y obligeât. — N'étant plus admis dans la société chrétienne, il eût voulu, comme on le voit, revenir sur ce qu'il avait fait par une pensée de foi chrétienne.

Désespéré après son excommunication, et lâchant la bride à toutes ses passions, il s'en alla en Egypte, où il apprit d'un certain *Agathobule*, tout ce qu'il y avait de plus infâme et de plus bas dans la secte des *Cyniques*. Ce fut peut-être dans ce temps-là, qu'en place du nom du *Pérégrinus* qu'il portait encore lorsqu'il était chrétien, il prit celui de *Protée*, nom qui marquait parfaitement ses variations.

[1] *Ibid. p.* 997.

[2] *Ibid. p.* 998.

Après avoir bien profité des leçons d'Agathobule, il vint en Italie, et, dès qu'il y fut arrivé, il commença à dire des injures à tout le monde, et particulièrement à l'Empereur. Il le faisait sans grand danger, car, comme le Prince était très-tolérant sur ce point, il ne se mettait guère en peine des injures d'un individu qui faisait profession d'en dire à tout le monde, et il n'eût pas voulu punir un philosophe pour des paroles. Ainsi Pérégrinus disait tout ce qu'il voulait, et son audace emportée le faisait admirer des insensés. Mais enfin le Préfet de Rome, qui était un homme sage et habile, las de ses extravagances, lui ordonna de se retirer. Cette légère punition fut relevée par ses sectateurs, qui voulaient qu'on l'admirât, parce qu'on n'avait pu souffrir, disaient-ils, sa franchise et sa liberté.

Il se retira dans la Grèce [1], où il continua son même genre de vie. Il fut un jour sur le point d'être lapidé par le peuple, pour les invectives qu'il faisait contre une personne de qualité, qui voulait, disait-il, efféminer tous les Grecs. Or le crime de cette personne était, que la ville d'Olympe en Elide, souffrant beaucoup de la disette d'eau, elle avait fait la dépense d'en amener de fort loin. Pérégrinus, aimant mieux se rétracter que subir la peine de mort, fit ensuite publiquement l'éloge de celui contre qui il invectivait auparavant. On pense que c'était le célèbre Hérode-Atticus, contre qui ce philosophe Cynique déclamait sans ménagement à Athènes, avec son langage à demi barbare, comme l'appelle *Philostrate* [2]. Il n'épargnait pas non plus le philosophe *Démonax*, cynique aussi bien que lui, mais un peu plus civilisé [3].

Il faisait profession de mépriser tous les plaisirs et d'être au dessus de tous les événements de la vie [4]. Cependant, s'étant un jour trouvé en danger de faire naufrage, on le vit pleurer

[1] *Ibid. p.* 999.

[2] Philost. *Soph.* 27, *p.* 562.

[3] Lucien, *in vita Demonact. p.* 551.

[4] Lucien, *Vie de Pérégrin, p.* 1001-1007.

comme une femme ; et il ne montrait pas plus de constance dans ses maladies. Lucien marque [1] aussi qu'il usait de toutes les choses superflues, et qu'il prenait tous les plaisirs, même criminels, lorsqu'il en trouvait l'occasion ; ce qui a fait dire qu'il n'avait point la vérité en vue, mais que son but, dans toutes ses paroles et dans toutes ses actions, était la gloire et les louanges des hommes. Ce fut aussi la vraie cause de sa mort.

Il se brûle publiquement aux jeux olympiques.

Tout ce que *Pérégrinus* avait pu inventer pour se faire considérer par le monde étant épuisé, et voyant qu'on commençait à l'oublier, parce qu'il n'avait plus rien de nouveau à dire ; comme sa plus forte passion était de faire parler de lui, il se résolut à finir sa vie par une mort qui pût le rendre célèbre, dans l'espérance de pouvoir même ensuite passer pour un dieu [2]. — Ainsi, lorsque tous les Grecs étaient assemblés pour voir les jeux olympiques, il déclara que, dans la même solennité, qui devait se renouveler quatre ans après, il se brûlerait lui-même ; il n'y avait pas, en effet, dit Lucien, de supplice plus proportionné à ses crimes que le feu [3]. Mais il disait que c'était pour apprendre aux hommes à mépriser la mort, et les douleurs les plus violentes ; qu'il voulait finir aussi glorieusement qu'il avait commencé, et imiter Hercule dans sa mort aussi bien que dans sa vie [4].

Il écrivit cependant à presque toutes les villes considérables de la Grèce [5], pour leur donner comme par testament des lois et des règles, qu'il les exhortait d'observer ; et il envoyait ces lettres par ses disciples. Il voulut imiter en cela, selon quel-

[1] *Ibid. p.* 1007.
[2] *P.* 1002.
[3] *P.* 1000.
[4] *P.* 1004.
[5] *P.* 1007.

ques-uns, ce qu'un véritable zèle de piété avait fait faire à S. Ignace, martyr [1].

Les jeux olympiques, pendant lesquels il devait exécuter sa promesse, étant enfin arrivés, les Grecs s'y rendirent en plus grand nombre qu'à l'ordinaire, pour voir un spectacle si nouveau [2]. On en parlait très-diversement. Quelques jours avant l'exécution, *Théagène*, son disciple, en fit publiquement l'éloge et aussitôt un autre fit une déclamation contre lui, sur sa vie et sur le dessein de sa mort. Lucien, qui rapporte leurs discours, y était présent. Cependant Pérégrinus se dressait lui-même publiquement un grand bûcher dans une fosse qu'il avait creusée en un lieu sacré, à une lieue de la ville d'Olympe.

Il parut un jour en public et fit un discours sur sa mort en présence d'une si grande foule de monde qu'on y était étouffé [3]. La plupart lui crièrent en pleurant qu'il se conservât pour le bien des Grecs; et on croit qu'il espérait que tout le monde conspirerait pour l'empêcher de se brûler. Mais un grand nombre lui dirent tout haut, qu'*il se hâtât d'exécuter une si belle résolution*, A ces mots, on le vit pâlir et trembler, et il ne put même achever tout son discours. On remarqua aussi qu'il différait sa mort de jour en jour, et ses disciples faisaient courir le bruit que Jupiter témoignait par des songes qu'il ne voulait pas que le philosophe exécutât son dessein. Néanmoins la vanité l'emporta enfin, comme il l'avoua lui-même, car environ neuf jours auparavant, un excès de viandes lui ayant causé un vomissement, et ensuite une grosse fièvre, le médecin qui le vit souffrir son mal avec beaucoup d'impatience, lui en fit des reproches et lui dit que, puisqu'il désirait sa mort, il devait la recevoir avec joie lorsqu'elle se présentait d'elle-même. Pérégrinus lui répondit : « Mais il n'y a point de gloire à mourir d'une fièvre comme les autres. »

[1] Pears.

[2] Lucien, *Vie de Pérégrin*, *p.* 993-1003.

[3] *P.* 993-1004.

Enfin, après avoir beaucoup différé [1] et laissé passer tous les jours des jeux olympiques, il déclara qu'il se brûlerait la nuit suivante. Tout le monde accourut ; et, après minuit, lorsque la lune se fut levée (le 16 juillet), il parut une torche à la main, suivi d'une foule de *Cyniques* qui avaient aussi des torches [2]. On mit le feu au bûcher, et, lorsqu'il fut allumé, il demanda de l'encens qu'il jeta dans le feu. Il pria tous les démons de lui être favorables, et enfin il se jeta dans les flammes, où il fut immédiatement étouffé et réduit en cendres. Lucien, qui était présent, voulant se railler de sa mort, fut presque assommé par les Cyniques. Il ne manquait pas néanmoins de personnes qui s'en moquaient aussi bien que lui. Les autres admiraient sa prétendue constance.

Sa mort se publia bientôt avec diverses circonstances que chacun y ajouta ; et Lucien eut le plaisir de voir des gens protester sérieusement qu'il y avait eu des prodiges, que lui-même avait inventés pour se moquer d'eux [3]. Il ne doutait pas qu'on ne lui dressât bientôt des statues par toute la Grèce [4], qu'on ne lui élevât des autels, qu'on ne lui consacrât des pontifes, qu'on ne lui attribuât des miracles et des prophéties. Athénagore [5] nous assure au moins qu'on lui avait dressé une statue à Parion, et qu'on prétendait qu'elle rendait des oracles.

Aulu-Gelle [6], Ammien-Marcellin [7] et Maxime de Tyr parlent avec éloge de Pérégrinus et de sa mort intrépide. Lucien dit qu'un homme fut assez fou pour donner un talent, qui était une forte somme d'argent, afin d'avoir son bâton de cy-

[1] *P.* 1004.
[2] *P.* 1005.
[3] *P.* 1007.
[4] *P.* 1002.
[5] Athénag, *leg. p.* 29.
[6] Gell. *l.* 12, *c.* 11.
[7] Amm. *l.* 29, *p.* 389 ; Philost. *Soph.* 27 ; Lucian. *in Indoct. p.* 869 ; Pausan. *l.* 6, *p.* 186. Voir Tillem. *Mém. eccl. t.* 2, *p.* 201.

nique. Pausanias, parlant d'une autre mort semblable à celle-ci, dit que toutes les actions de cette nature sont plutôt des effets de folie que de courage.

— L'abus des grâces divines attire sur l'homme les plus pernicieux désastres. Les passions reprennent sur lui leur empire, Dieu l'abandonne et Satan le saisit, sans permettre qu'il lui échappe désormais. Pérégrinus fit une chute profonde, lorsqu'il était comblé des dons de Dieu au sein de l'Eglise ; il n'eut pas le courage du repentir, il ne se releva pas ; mais, se laissant de nouveau dominer par les convoitises du siècle, désespérant de recouvrer la grâce qu'il avait perdue et qu'il regrettait, ne voulant pas se donner la peine de mériter, par la pénitence, sa réintégration dans la place si honorable et si consolante qu'il occupait dans l'Eglise, il se livra de nouveau à ces mêmes démons qu'il adorait étant païen, et il fut conduit par ces esprits qui s'étaient emparés de lui de péché en péché, de crime en crime, jusqu'à celui par lequel il mit fin à sa triste vie et alla prendre sa place à côté de Judas, apostat comme lui.

Son histoire est une preuve de la vérité de l'Evangile. Lucien rapporte que ce philosophe se faisait un mérite et une gloire d'avoir souffert les emprisonnements pour le nom du Christ, et, que, s'il est sorti de l'Eglise, ce ne fut point pour y avoir reconnu aucune erreur ni aucun désordre, mais que ce fut contre son gré, pour en avoir été banni et pour en avoir été jugé indigne à cause de ses propres désordres. Tous ces faits, rapportés par un philosophe païen, témoin oculaire, parlent hautement en faveur de la vérité et de la pureté de l'Evangile.

AUTRES PHILOSOPHES OU CHRÉTIENS HÉRÉTIQUES

Voisins des temps apostoliques, qui ont rendu témoignage aux faits de l'Evangile, tout en dénaturant la doctrine de Jésus-Christ sur certains points.

(An 80-100-180.)

PTOLÉMÉE.
TATIEN, chef des ENCRATITES.
SÉVÉRUS.
AMMONIUS et ses disciples.
HERMOGÈNES, hérésiarque.
MARC et ses disciples les MARCOSIENS.
COLARBASSE.
SECONDUS.
BASSUS.
FLORINUS.
BLASTUS.
MONTAN, chef des CATAPHRYGIENS.
THÉMISON.
JULIUS CASSIANUS.
LES SÉTHIENS.
HERMIAS.
ALEXANDRE.
PRISCILLA et MAXIMILLA.
LEUCIUS-CARINUS.
APELLÈS.
HARMONIUS.
LES ALOGES.
THÉODOTE et ASCLÉPIODOTE.
HERMOPHILE et APOLLONIDE.
PRAXÉAS.
ARTÉMON.
LES QUARTODÉCIMANS.
PROCLUS.
PRODICUS.
VALENTIN, chef d'hérésie.
EPIPHANE.
HÉRACLÉON.
LES VALENTINIENS.
ISIDORE, fils de Basilides.
BARDÉSANE, syrien (90-160).

Tous ces personnages sont des savants fameux du premier et du deuxième siècles. Ils ont marqué dans leur temps ; ils ont joué un rôle important parmi leurs concitoyens, ils ont une biographie historique qui se rattache à l'histoire générale de leur époque. Leurs biographies sont analogues aux précédentes. Mais, comme ces dernières suffisent pour nous en donner une idée précise, nous omettons l'exposé historique de la *vie*, des *doctrines* et des *actions* de chacun des philosophes dont nous venons d'énoncer seulement les noms.

Or, par un dessein providentiel, tous ces hommes éclairés concourent, comme les témoins orthodoxes, à la démonstration de l'Evangile. Ils en ont admis les faits, cru les récits historiques ; et, quoique répudiés par les chefs de l'Eglise, ils ont, néanmoins, comme les catholiques, rendu un sincère et constant hommage aux faits consignés dans l'*Histoire évangélique*. C'est tout ce que nous voulons d'eux. — Il ne manque rien à notre démonstration.

CONCLUSION GÉNÉRALE

AU SUJET DES TÉMOINS PRIS EN DEHORS DE L'ÉGLISE.

Les Apôtres, les 72 disciples du Christ, et les premiers prédicateurs de l'Evangile rencontrèrent à *Jérusalem*, dans l'*Orient*, dans la *Grèce*, dans *tout l'empire romain*, des ennemis de toute espèce, *savoir* :

1° Des *Juifs* animés d'une haine violente et implacable contre Jésus-Christ, et contre les Apôtres, au milieu de qui Jésus-Christ avait enseigné et fait des miracles qu'attestaient les Apôtres;

2° Des *Disciples* des Apôtres, *séparés de l'Eglise* chrétienne, que le désir de la vengeance animait, qui connaissaient à fond la religion chrétienne; qui ne pouvaient manquer de dévoiler l'imposture des Apôtres s'ils en eussent été coupables;

3° Des *Chefs de secte éclairés*, exercés dans la dispute, habiles dans l'art de persuader le peuple, animés par l'amour le plus excessif de la célébrité, qui opposaient aux Apôtres toutes les difficultés qu'on pouvait leur opposer, et qui n'oubliaient rien, pour les rendre sensibles et victorieuses; qui discutèrent avec la plus scrupuleuse exactitude les faits qui servent de base au christianisme, et qui en firent l'examen le plus rigoureux;

4° Des *Philosophes*, *ennemis des Apôtres*, qui combattaient leur doctrine, qui attribuaient à la magie les miracles de Jésus-Christ et de ses disciples;

5° Des *Païens*, des *Empereurs*, des *Princes idolâtres*, des *Proconsuls*, des *Gouverneurs*, des *Magistrats attachés à l'idolâtrie*, par conviction, par intérêt, par superstition, qui persécutaient les chrétiens avec acharnement. Malgré toute cette formidable opposition, la cause de Jésus-Christ a triomphé.

Les miracles de Jésus-Christ, ceux des Apôtres et des 72 disciples, ceux des autres ministres de cette époque, avaient *donc* alors un degré de certitude et d'évidence qui ne permettait pas de les contester.

Si ces prodiges n'avaient pas eu ce degré de certitude, si les Apôtres avaient été coupables de la plus légère infidélité, leurs ennemis l'auraient immanquablement manifestée; et cette infidélité n'avait pas besoin d'être bien prouvée, pour arrêter absolument le progrès d'une religion qui était appuyée sur ces miracles, et qui combattait les passions dans un siècle où la corruption était extrême [1].

Cependant c'est dans ce temps même que le christianisme fait les progrès les plus rapides et les plus éclatants; toutes les sectes qui le combattent, disparaissent et s'anéantissent, comme l'observait le savant Théodoret, évêque de Cyr.

L'évidence des faits que les Apôtres annonçaient est donc manifestement liée avec le progrès du christianisme et avec l'extinction de ces sectes, qui l'attaquèrent à sa naissance.

Nous avons donc sous nos yeux des faits subsistants, qui sont nécessairement liés avec la vérité du témoignage des Apôtres, et aussi nécessairement liés que les monuments les plus authentiques le sont avec les faits les plus incontestables.

Le laps du temps et l'infidélité des témoignages n'ont pu altérer ces faits liés avec les prédications des Apôtres. La certitude de ces faits est pour nous égale à celle qu'avaient les contemporains des Apôtres.

[1] Pluquet, *Disc. prélimin. sur les hérésies.*

Il n'y a que deux moyens d'expliquer le progrès de la religion chrétienne et l'extinction des sectes, qui se séparèrent d'elle et qui l'attaquèrent à sa naissance : ces moyens sont, ou l'impossibilité d'obscurcir l'évidence des faits sur lesquels elle s'appuyait, ou une attention continuelle de la puissance séculière pour empêcher tous ceux qui se séparaient volontairement ou malgré eux de l'Eglise et des Apôtres, d'en révéler la fausseté. Or, s'il y a quelque chose de certain, c'est que la puissance séculière employait contre les chrétiens toute sa vigilance, toutes ses forces.

Conséquemment, si la religion chrétienne était fausse, ses progrès et l'extinction des sectes qui l'ont attaquée à sa naissance seraient un effet non-seulement sans cause, mais un fait arrivé malgré le concours de toutes les causes qui devaient nécessairement l'empêcher.

Parmi ces sectaires, plusieurs ont fait des systèmes pour expliquer comment Jésus-Christ était fils unique de Dieu ; Jésus-Christ avait donc enseigné qu'*il était fils unique de Dieu*, et il avait confirmé cette doctrine par des miracles.

Les Apôtres retranchèrent de l'Eglise tout ceux qui croyaient que Jésus-Christ n'était qu'une créature plus parfaite que les autres. Ainsi, du temps des Apôtres même, on croyait que Jésus-Christ était *éternel et vrai Dieu*, et non pas une créature ; et cette croyance était un point fondamental du christianisme.

Ceci est plus remarquable encore : les chrétiens hérétiques, que les Apôtres eurent le plus souvent occasion d'excommunier, étaient des savants, qui, pour faire ressortir d'avantage encore l'éclat *du dogme de la divinité de Notre Seigneur*, supprimèrent, dans leurs systèmes, la sainte humanité ou *la chair* du Christ. Cette dernière hérésie était l'erreur la plus commune dans les temps primitifs. Les Apôtres et les autres hommes apostoliques parlent dans leurs écrits principalement contre ceux qui ne croyaient pas que *le fils de Dieu* eût

pris une chair réelle, véritable, mais seulement un corps fantastique. Ainsi, toutes les interprétations des hérétiques, anciens et modernes, qui ont attaqué la divinité de Jésus-Christ, viennent s'anéantir devant cette croyance générale des Apôtres, des chrétiens, et même des hérétiques primitifs. — De cette manière, non-seulement la *vérité* et la *divinité* des faits évangéliques sont démontrées par cette classe de *temoins pris en dehors de l'Eglise et dans les rangs même de l'opposition contemporaine*, mais l'existence des principaux dogmes chrétiens, enseignés à cette époque primitive, l'est également.

Quelle imposante multitude d'ennemis de tout genre, d'ennemis contemporains, et d'ennemis jaloux, sont venus ici rendre aux faits divins de Jésus un témoignage non suspect, un témoignage positif, irrécusable !... L'esprit humain pourrait-il, je le demande, souhaiter, ou même concevoir, quelque autre démonstration plus vraie, plus puissante, plus irrésistible, plus indestructible, que celle qui, par la volonté de Dieu, se trouve comme née tout spontanément dans l'Eglise ?

ENCORE UNE RÉFLEXION GÉNÉRALE

SUR LES TÉMOINS DIRECTS ET IMMÉDIATS DE JÉSUS-CHRIST.

Ils sont en très-grand nombre, nous l'avons vu ; ils sont en nombre infini : *αλλοὶ δε μυριοι* ! En effet, nous n'avons parlé que des principaux Disciples qui vinrent évangéliser nos contrées occidentales. Quant aux autres Disciples des Apôtres qui allèrent porter le flambeau de la foi chez les autres nations, il est certain qu'ils partirent en nombre considérable chez *toutes les nations de la terre*, suivant cet ordre divin : *Docete omnes gentes !* La Tradition ne nous a pas conservé leurs noms ni le souvenir de leurs actions. Mais leurs noms sont inscrits dans les cieux, et leurs belles actions y ont obtenu une impérissable récompense : c'est là le point le plus important. Or, outre ces Envoyés, on comptait encore par milliers, ou plutôt par millions, d'autres Disciples, qui, chez toutes les nations dès lors converties à Jésus-Christ par la vue des prodiges apostoliques, ont rendu hommage par leur Christianisme à la grandeur divine du pouvoir miraculeux du Christ qui éclatait au milieu de tous les peuples du globe.

Ne perdons point de vue l'un des grands faits de cette époque apostolique. Presque toutes les églises (et les premières chrétientés du monde) avaient des fidèles qui exerçaient le pouvoir miraculeux et le pouvoir prophétique ; ils annonçaient les événements inconnus de l'avenir ; ils connaissaient les langues étrangères sans les avoir apprises ; ils guérissaient les maladies, les infirmités ; ils faisaient de toutes parts éclater

les prodiges les plus divins, les plus salutaires ; surtout ils délivraient les peuples par l'expulsion des génies infernaux qui, depuis tant de siècles, leur faisaient éprouver leur malfaisance, et qui régnaient en tyrans farouches sur la pauvre Humanité déchue, et, par eux, impitoyablement opprimée.

Ce grand et double pouvoir (celui de la prophétie et celui des miracles) était alors commun et ordinaire dans toute l'étendue de l'Eglise catholique.

Quels hommes que ces premiers témoins ! Entièrement dévoués à Dieu, ils étaient les seuls Sages, les seuls qui fussent véritablement des hommes ! Quant aux autres qui étaient voués à Satan, ils n'étaient point du nombre des Sages, mais des frénétiques ; ils n'étaient plus des hommes, mais des êtres déchus, dégradés, condamnés à un horrible désespoir éternel et temporel.

Revenons à nos *Témoins directs du Christ*, afin de bien comprendre la grande preuve que Dieu a voulu nous donner dans leurs personnes. Devant toutes les nations de la terre, ils reproduisent les faits divins qu'ils sont chargés d'attester : quel témoignage !.

Ce ne sont point des témoins ordinaires, comme se l'imaginent le vulgaire et les faux sages ; ce sont, au contraire, des témoins exceptionnels, infiniment supérieurs à tous les autres. Dans le dessein de rendre leur attestation indubitable pour tous les peuples et pour tous les siècles subséquents, le Christ les a munis de son pouvoir miraculeux, et leur a imposé le commandement de l'exercer en tout lieu, c'est-à-dire de renouveler ses propres miracles, de les reproduire en son nom, et cela afin de les bien attester ! Quelle invention divine ! Quel homme eût jamais imaginé un tel moyen d'attestation ? Dieu seul a pu le concevoir, parce que Dieu seul pouvait le mettre en œuvre.

Tout ce que peut faire l'homme à cet égard, c'est de comprendre l'excellence du témoignage apostolique, et de rendre

grâces à Dieu, qui a inventé un tel mode d'attestation dans le but d'affermir la foi des fidèles pour tous les temps et pour tous les lieux du monde. Sachons donc en comprendre la divinité et la certitude absolue. Les hommes apostoliques ont été envoyés par toute la terre, avec ordre d'annoncer les merveilles du Fils de Dieu, et de faire éclater de nouveau ces mêmes prodiges divins dans le but de les bien attester, et par là même de confirmer parfaitement la vérité de leur prédication évangélique. Et voilà que, en effet, ils les annoncent et les renouvellent, qu'ils en reproduisent de semblables et même de plus considérables. Que conclure de ce fait ? — C'est que rien n'est au-dessus d'une telle attestation : non, rien au monde n'est comparable au témoignage apostolique ! Généralement, dans le monde, et même parmi les Savants, on ne fait point assez attention à ce grand fait surnaturel, c'est-à-dire à cette immense preuve évangélique ; on ne l'envisage que superficiellement ; on ne sent pas assez la supernaturalité éminemment divine de ce fait historique ; on n'en mesure pas assez l'infinie portée testimoniale, qui, du reste, n'est que proportionnée à la puissance de son auteur.

Contemplez, en effet, je vous prie, ces hommes simples et droits, transformés tout à coup par la volonté de Jésus, en de puissants thaumaturges, en d'autres Christs, faisant des prodiges, comme le Fils de Dieu lui-même, commandant, eux aussi, aux éléments, au ciel et à la terre, aux Puissances des enfers, ressuscitant les morts et renouvelant tous les miracles du Messie, et cela surtout dans le but de les attester ! Par ces incomparables témoins, Jésus-Christ ne nous a-t-il pas donné la preuve la plus convaincante, la plus solide, la plus irrésistible, des faits évangéliques ? Après une pareille démonstration, le doute ne devient-il pas impossible dans le sens le plus absolu ?

Pascal a dit cette parole fameuse : *J'en crois des témoins qui se font égorger pour assurer la vérité de leur récit* :

Ces mots sont sans contredit pleins de bon sens et de vérité. Mais nous avons ici plus que cela : nous avons dans les hommes apostoliques une autre preuve infiniment supérieure ; car, encore une fois, nous avons des témoins extraordinaires qui, devant chaque peuple du globe, reproduisent les prodiges mêmes qu'ils sont chargés d'attester. Y a-t-il au monde rien de comparable à cette preuve ? Peut-on, après cela, trouver place à un doute raisonnable ?

Nul n'aura, je crois, la pensée de contester leur mandat divin à ces éminents témoins, qui eux-mêmes effectuent, en votre présence, les faits surnaturels, qu'ils ont mission de certifier, et d'annoncer à la terre. — Chaque homme apostolique, se présentant devant les peuples, leur disait :

— « Nous vous annonçons Jésus-le-Messie, Fils de Dieu « et Sauveur du monde, qui, étant descendu du ciel sur « la terre, a démontré la divinité de sa mission par une infi- « nité de merveilles. Pour preuve de la vérité de notre « annonce et de la réalité des prodiges du Christ, nous les « renouvelons sous vos yeux, nous en faisons de semblables « en son nom et même de plus grands. Nous sommes, de « plus, disposés à signer, s'il le faut, de notre sang, la vérité « de nos paroles. »

Telle est l'attestation de chaque témoin de Jésus-Christ. Il n'est pas possible de se refuser à croire à une pareille démonstration. Par un tel fait, que le Christ a universalisé dans le monde, l'incrédulité se trouve vaincue d'avance et anéantie pour toujours ; et c'est pourquoi toute incrédulité qui résiste ensuite à de tels témoignages, n'est plus un acte de raison, mais un acte de perversité et de méchanceté la plus criminelle, digne par là même de l'éternelle réprobation. Aussi, est-elle déclarée telle dans l'Evangile : *Celui qui ne croira pas sera condamné ; déjà sa sentence de damnation est portée, parce qu'il n'a pas cru à une si grande attestation de la part du Fils de Dieu.*

Qu'ils sont donc importants les témoins de Jésus-Christ ! Qu'ils sont dignes de toute notre religieuse attention ! Manifestement, Jésus-Christ ne pouvait pas s'affirmer comme Fils de Dieu et comme Sauveur des hommes, d'une manière plus admirable, plus essentiellement convaincante, qu'en se créant à lui-même des témoins qui fussent, comme lui, des thaumaturges, qui fussent d'autres *lui-même*, reproduisant ses propres miracles, afin de les attester pleinement.

Or, cette classe de témoins s'est propagée dans le monde entier, s'est perpétuée, comme les autres, dans tout le cours des siècles ; nous la retrouvons dans les Saints de tous les âges ; nous la reconnaissons dans les thaumaturges des divers peuples, tels que S. *Grégoire*, de Néocésarée, qui fit tant de prodiges en Asie, qu'on le décora du surnom de *thaumaturge* ; S. *Boniface*, apôtre de la Germanie ; S. *Fr. Xavier*, apôtre des Indes ; S. *Bernard*, abbé de Clairvaux, et tant d'autres Saints, qui furent munis du pouvoir prophétique et du pouvoir miraculeux, et qui ont par l'exercice de cette double puissance divine, rendu un illustre témoignage à Jésus-Christ et à son Evangile.

Nos *Hommes illustres* sont donc les premiers Saints qui ont composé cette nombreuse et imposante armée de témoins de tous les lieux et de tous les siècles ; leurs noms sont inscrits au *livre de vie* comme dans les *fastes* de l'Eglise. — Parmi ces premiers athlètes du Christ, il en est qui attirent notre attention spéciale : ce sont les anciens Romains qui, à la voix de S. Pierre, du chef universel de l'Eglise, se rendent à Jésus-Christ ; on aime à les voir, dès le début, entrer en foule dans le Royaume du Fils de Dieu. Après avoir conquis les royaumes de la terre avec un courage indomptable, nous les voyons tout à coup s'appliquer à conquérir les royaumes des cieux. Après avoir longtemps combattu pour César, un prince terrestre et mortel, ils consentent de grand cœur à combattre désormais pour le Dominateur céleste et immortel, Jésus-Christ, le Roi

des rois. Une telle évolution dans cette puissante race des Romains révèle une noble intelligence en même temps qu'un cœur magnanime.

Or, toutes les preuves et tous les détails historiques de la vie chrétienne de chacun des *Témoins primitifs* sont autant de preuves réelles concourant à la démonstration surabondante de l'histoire évangélique.

TABLE

DES

TÉMOINS PRIMITIFS DE JÉSUS-CHRIST

CONTENUS DANS LE SECOND VOLUME.

Pages.

Encore sur les Témoins Primitifs du Christ; — force décisive et absolue de leur témoignage..... 1

TROISIÈME PARTIE.

L'ASIE.

Les Témoins du Christ dans la troisième division territoriale 5

Les Rois-Mages : Gaspar, Melchior, Balthasar, et leur suite, adorateurs du Christ, témoins de ses merveilles, — ses disciples, ses martyrs..... 7

Ananias-le-Messager, Abdus, Tobias-le-Mésopotamien, et Amdu, seigneur de la Cour d'Edesse 17

Abgare, roi de Mésopotamie, témoin et objet des miracles de Jésus-Christ et des Apôtres, — dévoué disciple de l'Evangile, avec sa cour et son peuple..... 18

S. Papias, disciple des Apôtres, — évêque d'Hiéropolis, auteur ecclésiastique primitif, et martyr..... 27

Cassius Priminianus Longinus, ou S. Longin, soldat Cappadocien, l'un des officiers de la Garde Prétorienne de Pilate, — l'un des spectateurs des prodiges opérés au Calvaire ; — martyr intrépide du Christ, — avec deux autres soldats, ses compagnons 30

S. Domninus, l'un des premiers disciples de Jésus, — archevêque de Salone, martyr du Christ, avec 40 Chrétiens, — dont 8 soldats 59

S. Trophime, associé aux Apôtres, fondateur et premier évêque de l'église d'Arles, martyr à Rome avec S. Pierre et S. Paul 68

S. Timothée, prédicateur apostolique, archevêque de la grande Ephèse, martyr de Jésus-Christ..... 71

S. Artémon, disciple des Apôtres, docteur et évêque de Séleucie, en Pisidie 81
S. Bérylle, disciple de S. Pierre, — évêque de Catane, en Sicile 82
S. Philippe, disciple des Apôtres, évêque en Sicile..... 83
S. Eutychius, ressuscité par S. Paul, disciple de S. Jean, — zélé prédicateur de l'Evangile..... 84
Craton, philosophe païen, converti à la foi par les miracles des Apôtres, devenu ensuite héraut de l'Evangile et historiographe célèbre dans la primitive Eglise 85
S. Eutychius, disciple des Apôtres, évêque de Mélitine, dans la Grande-Asie, martyr de Jésus-Christ 86
S. Théodote, Ste Théodota, S. Diomèdes, S. Eulampius, S. Golinduch, S. Asclépiodote, — tous témoins des faits des Apôtres, et martyrisés pour la foi, en Asie..... 90
S. Hermogènes, ancien disciple des Apôtres, martyr en Asie, sous l'empire de Domitien..... 91
S. Démétrius, frère de Caïus, objet des éloges de S. Jean.. 91
S. Hyacinthe, chambellan de l'empereur Trajan, — martyr 92
S. Sarbellius, et Ste Barbea-Constantia, son épouse, convertis à Jésus-Christ, en Orient, par S. Barsimée, — martyrs 93
S. Eupsychius, martyr à Césarée, en Cappadoce 94
S. Théophile, magistrat d'Antioche, dévoué à Jésus-Christ.. 95
Turannos, riche Ephésien, disciple des Apôtres 96
S. Philémon, homme apostolique, martyr; — Ste Appia, noble dame, martyre de Jésus-Christ; — S. Onésime, disciple de S. Paul, — évêque de Bérée et martyr..... 98
S. Zozime, contemporain des Apôtres, — et martyr en Asie 103
S. Austremoine, envoyé dans les Gaules par S. Pierre, — premier évêque d'Auvergne 104
S. Urcin, disciple envoyé par S. Pierre à Bourges. — Anciens Actes de ce Saint..... 106
S. Euchaire, S. Egistus, S. Marcianus, tous associés aux Apôtres, — tous thaumaturges, — apôtres de la Germanie 110
S. Nicasius (S. Nicaise), ordonné évêque de Rouen par le pape S. Clément, — martyr de Jésus-Christ, avec S. Quirinus (S. Gérin), prêtre, et S. Scubiculus (S. Egobille), diacre 111
S. Petronius, évêque en Asie, martyr du Christ..... 116
Théodule et Timothée, officiers impériaux, convertis à la foi 117
S. Philéas, évêque d'Odyssus, martyr, et S. Théophane, homme distingué parmi les fidèles d'Anchialus..... 117

S. Onésiphore, associé aux Septante Disciples, évêque de Coronée, en Béotie, martyr avec S. Porphyre, son serviteur 118

S. Papoul (en latin, Papulus), compagnon de S. Saturnin dans les missions des Gaules 120

S. Phocas, évêque de Sinope, martyr sous Trajan..... 121

S. Pionius et S. Germanicus, disciples des Apôtres et martyrs de Jésus-Christ 122

S. Polycarpe, disciple des Apôtres, primat d'Asie, martyr de Jésus-Christ, avec douze autres Chrétiens..... 123

S. Bénigne, apôtre de Langres et de Dijon, martyr; — S. Andoche, prêtre, apôtre et premier évêque de Lyon ... 137

S. Clément, de Metz, — S. Denys, de Lyon, — S. Carannus (ou S. Chéron), apôtre et premier évêque de Chartres; — S. Mansuet, apôtre et premier évêque de Toul; — tous envoyés par l'Apôtre S. Pierre dans les Gaules..... 141

S. Eutrope, prince babylonien, apôtre et premier évêque de Saintes, — témoin immédiat des faits du Christ et des grands Apôtres, martyr sous Domitien 142

Il est démontré que des hommes apostoliques ont évangélisé et converti les Gaules, aux temps de S. Pierre et de S. Clément, pape.....(t. 2). 155

QUATRIÈME PARTIE.

L'AFRIQUE.

Les Témoins du Christ dans la IVe *division territoriale*..... 163

S. Aphrodisius, égyptien, évêque de Béziers, dans la Gaule Narbonaise 165

S. Clarus, originaire d'Afrique, et ses associés : S. Justin, — S. Géruntius, — S. Polycarpe, — S. Sévère, — S. Jona, ou S. Jean, — S. Babilius; tous fondateurs des premières églises des Gaules.....(t. 2). 166

S. Dysmas, ou le Bon Larron, crucifié avec Jésus-Christ et à ses côtés, — témoin des prodiges arrivés à la mort du Christ .....(t. 2). 167

S. Apollon, savant docteur d'Alexandrie, témoin des temps Apostoliques, — zélé prédicateur de l'Evangile, successivemen évêque de Corinthe, de Duras, de Colophon, de Césarée ; enfin martyr de Jésus-Christ.....(t. 2). 173

Indisch, le saint Eunuque d'Ethiopie, — l'un des premiers ministres de la reine de Candace, — disciple des Apôtres, prédicateur de l'Evangile.....(t. 2). 177

S. Anianus (S. Anien), égyptien, disciple et successeur de S. Marc au siége épiscopal d'Alexandrie 179

S. Abilius (S. Mélianus), — S. Cerdon, — S. Sabinus, — S. Anianus, — sept diacres et onze prêtres..... 184

S. Warsanopha, et sa mère, originaires de Denfa; Ste Sophia, avec ses trois filles : Ste Dibamona, Ste N....., Ste Bistamona, — tous martyrisés en Egypte, — sous le règne d'Adrien 185

Les Moines d'Alexandrie, en Egypte, disciples des Septante premiers Ministres de Jésus-Christ, et en particulier de S. Marc, évangéliste, et de Fronton, — contemporains des Apôtres..... 185

S. Théodore II, évêque de Sarragosse, disciple de S. Jacques-le-Majeur, — martyr dans la Pentapole Africaine, avec..... 187

S. Irénée, son archidiacre, et avec 187

S. Sérapion, et S. Ammonius, lecteurs 187

S. Epœnétus, l'un des premiers Asiatiques convertis, — témoin des faits apostoliques, — ministre de l'Evangile, — évêque de Sirmium, en Espagne, puis de Carthage, en Afrique 189

S. Léonce, soldat; S. Hypatius, tribun; S. Théodule, soldat, — disciples des Apôtres, — témoins de leurs miracles, — thaumaturges eux-mêmes, — martyrs de Jésus-Christ à Tripoli, en Afrique 191

CINQUIÈME PARTIE.

LES NATIONS LOINTAINES ET LES ILES.

Les Témoins du Christ dans la Ve *division territoriale*..... 207

S. Publius, gouverneur de l'Ile de Malte, au temps des Apôtres, — savant magistrat romain, — témoin des miracles des Apôtres, — second évêque d'Athènes, — martyr de Jésus-Christ 210

Les Sept Martyrs de l'île de Corfou : Saturninus, — Insischolus, — Faustianus, — Januarius, — Marsalius, — Euphrasius, et Mammius, — convertis par deux des Septante Disciples, Jason et Sosipâtre, et mis à mort pour Jésus-Christ par les idolâtres..... 212

Autres Martyrs de l'île de Corfou : S. Zénon, S. Eusébius, S. Néon, S. Vital, Ste Cercyra, la fille du Proconsul; le Gouverneur avec son fils et plusieurs autres Chrétiens, martyrs..... 213

S. Héraclides et S. Myron, témoins immédiats des Apôtres, — évêques dans l'île de Chypre..... 214

S. Bucolus, disciple des Apôtres, — premier évêque de Smyrne, — célèbre thaumaturge de la Primitive Eglise.. 216

S. Thrasèas, docteur, — évêque d'Eumémia, dans la Phrygie Pacatienne, et enfin martyr de Jésus-Christ..... 216

S. Eleuthère, pape, et S. Lucius, roi dans la Grande-Bretagne, — voisins des temps apostoliques, et martyrs de Jésus-Christ..... 218

Onze mille martyrs, crucifiés sur le Mont Ararat, dans la Grande Arménie 224

Autres héros de la foi, couronnés à Mélitine, en Arménie : S. Hermogènes, — S. Caïus, — S. Expéditus, — S. Aristonicus, — S. Rufus, — S. Galatas 225

Plus, d'autres saints Personnages : S. Donatus, — S. Fortunatus, — S. Hilarius, etc. 225

S. Auxibius, riche citoyen romain, — disciple de S. Marc, archevêque de Soles, en l'île de Chypre ; — avec S. Thémistagoras, son frère ; Ste Timon, sa belle-sœur, S. Auxibius, son successeur 226

S. Philagrius, évêque de Chypre, — S. Marcellus, évêque de Syracuse, en Sicile ; — S. Pancratius, évêque de Taormina, — S. Maxime, — successeur du précédent, à Taormina 234

S. Adœus, — S. Marius, — S. Aghœus, disciples de Jésus, adjoints aux Septante Disciples et aux Douze Apôtres, — prédicateurs de la foi dans les Régions les plus lointaines de l'Orient 235

S. Romulus, préfet de la Cour de l'empereur Trajan 237

S. Eudoxius, comte de l'empire romain 237

S. Zénon, S. Macarius, et onze cent quatre soldats ; — tous contemporains et disciples des Hommes Apostoliques, — tous athlètes intrépides de Jésus-Christ et martyrs de la foi, en Arménie 237

Marihab, gouverneur d'Alznia, en Orient 250

Samsagram, prince d'Apahunie, en Arménie ; avec 250

Ananus, ami et chambellan du roi de Mésopotamie ; tous témoins des miracles de Jésus ; — tous devenus fervents disciples de l'Evangile, (au temps de Ponce Pilate, années 33-34.) 250

Réflexion ou Conclusion générale, au sujet des Témoins de la Primitive Eglise 253

TABLE

DES

TÉMOINS PRIS EN DEHORS DE L'ÉGLISE

NOMS DES PRINCES JUIFS ET DES PRINCES PAIENS
DES PRINCIPAUX MAGISTRATS, DES PLUS FAMEUX HÉRÉTIQUES ET PHILOSOPHES
PRIMITIFS
DONT LA NOTICE HISTORIQUE APPUIE
SOIT DIRECTEMENT, SOIT INDIRECTEMENT, LA VÉRITÉ ET LA DIVINITÉ
DES FAITS DE JÉSUS-CHRIST ET DES APOTRES

Tome 2. — Pages.

De la force du témoignage de cette nouvelle classe de Témoins 261

I. — *Oracles de la Gentilité en faveur de Jésus Christ*..... 265

Virgile, le prince des poètes latins, a témoigné en faveur du Christ, en consignant dans ses ouvrages les Oracles qui prédisaient la prochaine venue du Fils de Dieu, libérateur des peuples 265

Les Sybilles ont annoncé l'avènement de Jésus-Christ 267

II. — Les Princes, les Savants et les Magistrats Païens rendent témoignage à Jésus-Christ, — de même que les pouvoirs temporel et spirituel de la Judée 284

Cicéron, le Prince des orateurs romains, témoin des Oracles messianiques..... 284

César-Auguste, premier empereur romain, a figuré dans les événements qui ont signalé la venue du Messie, et a rendu hommage au Fils de Dieu 286

Tibère-César, empereur romain, considéré comme témoin médiat, mais contemporain des faits miraculeux de Jésus, et rendant hommage au caractère divin de Notre-Seigneur..... 289

Antipater, Iduméen, gouverneur de la Judée, père de la race Hérodienne qui se saisit du sceptre de Juda; présente la preuve de l'accomplissement d'un oracle célèbre dans la personne de Jésus 293

Hérode-l'Ancien, ou l'Ascalonite, roi de la Judée, témoin des merveilles opérées à la Nativité du Christ, persécuteur de S. Jean-Baptiste et du Sauveur, meurtrier des enfants de Bethléem, frappé de la main de Dieu pour ses crimes.... 295

Les Hérodiens, hérétiques juifs, contemporains de Jésus-Christ et des Apôtres, prouvent l'accomplissement des Oracles relatifs à l'avènement du Messie, et font ressortir le caractère messianique de Jésus..... 301

Hérode-Antipas, tétrarque de la Galilée, contemporain de Jésus et des Apôtres, témoin des faits miraculeux du Christ et de sa Passion, complice de sa mort, après avoir fait décapiter son Précurseur, est puni visiblement de Dieu pour ses crimes, avec 305

Hérodiade, son épouse illégitime..... 305

Philon, célèbre philosophe et écrivain juif, de l'école d'Alexandrie, pharisien, contemporain de Jésus et des Apôtres, a rendu témoignage à la sainteté des premiers Chrétiens..... 307

Hérode-Agrippa Ier, roi de la Judée, contemporain de Jésus et des Apôtres, est miraculeusement châtié pour avoir entrepris d'immoler les Apôtres à la haine des Juifs. Sa punition, la chute de son trône puissant et de sa florissante dynastie, démontrent la puissance de Celui qui est assis à la droite du Père..... 310

Plusieurs magistrats, présidents, gouverneurs de provinces, juges et proconsuls, (contemporains des Apôtres), démontrent la vérité du Christianisme, par les châtiments surnaturels et effrayants qu'ils ont attirés sur leurs têtes en persécutant les premiers Disciples de Jésus..... 314

Hérode-Agrippa II, surnommé le Jeune, dernier roi des Juifs, contemporain de Jésus et des Apôtres, reconnaît l'innocence des Apôtres et la vérité du Christianisme, mais sans oser embrasser la foi 317

Festus, gouverneur romain, et le capitaine Julius, la fameuse Reine..... 317

Bérénice, avec les principaux de la ville de Césarée, partagent la pensée d'Agrippa 317

Pontius-Pilatus, magistrat païen, gouverneur de la Judée pour les Romains, témoin des faits miraculeux de Jésus, les atteste publiquement, en compose la relation, qu'il adresse à l'empereur Tibère, son maître..... 322

Caius-Caligula, empereur Romain, contemporain des Apôtres, devient l'instrument de la vengeance divine, par rapport aux Juifs, ennemis de Jésus-Christ 326

Autres Magistrats, exécuteurs des vengeances célestes..... 326

Vitellius, gouverneur de Syrie 326

Agrippa Ier, et Albinus, gouverneur de la Judée 327

C.A. Flaccus, gouverneur d'Egypte 327

Claude, empereur romain, contemporain de Jésus et des

Apôtres, est témoin de l'ébranlement moral dans le monde et particulièrement dans la capitale de l'empire Romain par l'avènement de Jésus-Christ..... 328

Sénèque, philosophe-magistrat, contemporain des Apôtres, applaudit à la doctrine des Chrétiens, se pénètre des pensées de S. Paul ; eût selon toute apparence, embrassé la foi ouvertement, sans les charges publiques et lucratives de prêteur, de questeur et autres, qui l'obligeaient de maintenir les usages païens de Rome, et auxquelles il tenait beaucoup..... 331

Néron, empereur païen, contemporain des Apôtres, figure dans les faits primitifs de l'Eglise naissante, et démontre, d'une certaine manière, la vérité du Christianisme 348

Vespasien et Titus, empereurs romains. — Leur histoire est la démonstration de l'accomplissement littéral et complet des prophéties de Notre-Seigneur Jésus-Christ, relativement au châtiment des Juifs déicides, de même qu'au siège et à la catastrophe effroyable de Jérusalem. — Les mesures adoptées par ces Princes contre les héritiers ou dépositaires de la puissance du Christ montrent que de leur temps le Royaume de Jésus-Christ prenait des accroissements considérables..... 353

Tacite, célèbre historien et magistrat romain, contemporain des Apôtres, atteste plusieurs points essentiels, relatifs à Jésus-Christ et aux Chrétiens primitifs..... 359

Plusieurs écrivains et magistrats païens, contemporains, ou voisins des temps apostoliques..... 360

Domitien, empereur romain, contemporain des Apôtres, persécuteur des Disciples de Jésus-Christ, atteste, par les craintes qu'il conçoit pour sa puissance, les progrès et la force du règne de Jésus-Christ..... 361

Nerva, — Trajan, — Adrien, — empereurs romains, figurent dans les faits historiques de l'Eglise naissante, — succombent dans la lutte qu'ils soutiennent contre elle en faveur du Paganisme ; — quelquefois rendent hommage à la vérité chrétienne, après l'avoir persécutée ; — accomplissent, sans le savoir, les oracles et les volontés de Jésus-Christ..... 364

Pline-le Jeune, proconsul et philosophe, est témoin de l'innocence des Chrétiens, et de leur prodigieuse mutiplication dans les premiers temps..... 365

Le Sénat Romain, ou le Pouvoir temporel de la Gentilité, rend hommage à Jésus-Christ..... 368

Les Dépositaires du Pouvoir spirituel en Israël..... 369

Le Sanhédrin, composé des soixante-douze premiers docteurs de la nation juive, a rendu, malgré lui, à Jésus-Christ, à plusieurs fois différentes, un éclatant témoignage..... 369

Annas, — Caïphas, — Ananus, — trois grands-prêtres juifs, contemporains et ennemis de Jésus et des Apôtres, dé-

montrent toutefois la vie historique et surnaturelle du Christ, soit par leur propre histoire, soit par le châtiment que Dieu infligea à leur opposition 371

Flavius Josèphe, prêtre et historien juif, contemporain des Apôtres, est un des témoins des faits miraculeux de Jésus-Christ 375

Ananias, grand-prêtre frappé de Dieu, pour avoir porté sur S. Paul une main coupable..... 378

Scéva, prince des prêtres, chef de la Synagogue d'Ephèse, père des sept Exorcistes dont parle S. Luc (*Act.* XIX), est témoin oculaire, avec..... 379

Les sept Exorcistes, ses fils, et la plupart des Juifs, — de l'efficacité miraculeuse du nom de Jésus et des prodiges opérés par les Apôtres au nom de Jésus..... 379

III. — Les hérésiarques et les philosophes témoignent en faveur de Jésus-Christ..... 381

Judas-Iscariote, témoin des œuvres miraculeuses de Jésus, apôtre du Christ, trésorier du collége apostolique, devenu apostat et traître par avarice, meurt ensuite de désespoir pour avoir livré Celui en qui il reconnaissait l'auteur de toute vérité et de toute justice, et se présente, aux yeux des générations futures, comme le type de tous les hommes pervers, et comme le chef de tous les hérétiques... 381

Simon-le-Magicien, philosophe Juif, témoin oculaire des miracles du Nouveau-Testament, — converti à la foi, puis retombé dans l'infidélité, — devient le premier et le chef des Hérésiarques, — atteste encore, après sa chute, la vérité et la divinité des faits évangéliques, — succombe enfin, sous la force de la puissance de Jésus-Christ. et de ses Apôtres..... 386

Les Simoniens ou Héléniens, disciples de Simon-le-Magicien, — témoins des prodiges apostoliques, — les attestent, tout en combattant la doctrine des Apôtres..... 392

Les Nicolaïtes, — les Phibionites, — les Stratiotiques, — les Lévitiques, — les Borborites, — les Gnostiques, etc., — philosophes voluptueux, contemporains des Apôtres, chrétiens de nom, — admettent les faits et les dogmes de l'Evangile, tout en en corrompant la morale..... 394

Apollonius de Thyane, philosophe Pythagoricien, fameux magicien, contemporain de Jésus-Christ, (an 1-99), ennemi de son Evangile, ami des faux-dieux, — rend un témoignage indirect, irrécusable, à la vérité des miracles de Jésus ..... (*Parallélisme*).. 396

Philostrate, (*ibid.*)..... 396

Dosithée, hérésiarque, contemporain de Jésus et des Apôtres, est témoin de leurs miracles qu'il atteste sans le vouloir 407

Théobute, ou Thébute, docteur ambitieux, contemporain de Jésus-Christ et des Apôtres, auteur d'un schisme dans

l'Eglise de Jérusalem, devient lui-même une preuve remarquable de la vérité évangélique 409

Cléobius, ou Cléobule, et les Cléobiens, hérétiques, contemporains des Apôtres, — témoins des faits miraculeux des premiers temps, font profession publique de les admettre, bien qu'ils aient été chassés de l'Eglise par les Apôtres.. 410

Diotrèphes, homme ambitieux, hérétique, contemporain des Apôtres, témoin des miracles opérés dans l'Eglise naissante, — converti à la foi, et condamné ensuite pour sa conduite opposée aux maximes évangéliques..... 413

— Scythien et Térébinthe 414

Alexandre, philosophe-hérétique, excommunié par S. Paul, pour avoir nié quelques points de la doctrine chrétienne, sans toucher toutefois au récit historique des faits de Jésus-Christ accomplis de son temps..... 416

Cérinthe, philosophe platonicien, contemporain des Apôtres, converti à la foi, tombé ensuite dans l'hérésie, — rend néanmoins un témoignage constant à la vérité et à la divinité des faits évangéliques..... 418

Hermogènes, philosophe et magicien juif, converti à la vue des grands prodiges opérés par S. Jacques-le-Majeur, — retombe dans le péché et dans l'erreur, — devient l'ennemi des Apôtres, sans néanmoins attaquer l'Evangile.... 422

Philétus, philosophe grec,— converti par la vue des miracles apostoliques, — tombé ensuite dans l'hérésie, — est condamné par les Apôtres, et non pour avoir attaqué les faits miraculeux de Jésus-Christ et de ses Disciples, mais pour avoir faussement interprété l'Evangile..... 423

Ménander, juif, philosophe hérétique, et magicien, contemporain des Apôtres et témoin de leurs œuvres, — reconnaît en général, la vérité et la divinité des faits évangéliques, — mais se donne faussement pour le Prophète du Verbe-Sauveur 425

Hyménée, philosophe d'Asie, converti à la vue des prodiges des Apôtres, — tombé ensuite dans l'hérésie, excommunié pour avoir attaqué, non pas les faits évangéliques, — mais seulement le dogme de la Résurrection de la chair. 426

Démas, Grec, converti à la foi, témoin des miracles de la Primitive Eglise, — compagnon des Apôtres, tombé ensuite dans l'apostasie par faiblesse, — non par défaut de conviction et de foi, — revient plus tard à résipiscence.. 428

Phigellus, asiatique, témoin des miracles apostoliques, — tombé dans l'hérésie quelque temps après sa conversion, — veut se soustraire à la pratique des préceptes chrétiens, — sans pour cela, nier la vérité des faits évangéliques 429

Judas-le-Galiléen, — Théodas I^er^, — Théodas II, — Barcocébas I^er^, — Barcocébas II, — Bar-Jésu-Elymas — faux-Messies et faux-Prophètes, attestent : 1° que le temps de la venue de Jésus était l'époque assignée par les Prophè-

tes pour l'apparition du Messie ; — 2° que les prophéties de Jésus, relativement aux faux-prophètes et aux faux-Christs, se sont réalisées exactement ; — 3° que le caractère messianique de Jésus et sa doctrine étaient les seuls véritables 431

Carpocrate, philosophe platonicien d'Alexandrie, converti d'abord, devenu ensuite hérésiarque, admet constamment la vérité historique des faits surnaturels de Jésus, — avec ses disciples :

Les Carpocratiens et Epiphane, son fils 435

Cerdon, philosophe Syrien, converti à la vue des miracles des Apôtres, — tombé ensuite dans l'hérésie, chassé de l'Eglise par la voie de l'excommunication, — revient ensuite à résipiscence, — avec ses disciples :

Les Cerdoniens 438

Ananie et Saphire, deux conjoints, avares et hypocrites, dont le châtiment terrible montre que Dieu était avec les Apôtres 441

Masbotée, philosophe-magicien, converti à la foi par l'évidence des miracles Apostoliques, tombé ensuite dans des erreurs dogmatiques 442

Ebion, philosophe stoïcien, contemporain des Apôtres, — converti à la foi en voyant les miracles primitifs, — tombé ensuite dans l'hérésie, excommunié par les Apôtres, — continue néanmoins avec ses disciples à reconnaître le Messie dans la personne de Jésus 443

Les Ebionites, ses disciples 443

Elxaï et Jexée, deux philosophes chrétiens, hérétiques 445

Les Elcésaites, — les Ossoniens, — les Sampséens, sectateurs des hérésiarques précédents, — prétendent être les disciples de Jésus-Christ, tout en corrompant sa doctrine 445

Saturnin, philosophe d'Antioche, converti à la foi par l'évidence des faits divins de Jésus, — tombé dans l'hérésie, excommunié et chassé de l'église, — continue néanmoins à être un témoin irréprochable des faits surnaturels qui prouvent la divinité de Jésus-Christ 446

Les Millénaires, chrétiens hérétiques, disciples de Cérinthe, — témoins des miracles de Jésus-Christ et des Apôtres, se montrent très-attachés à la foi évangélique 450

Marcion, philosophe chrétien des premiers temps (90-145), quoique excommunié pour ses fautes et pour ses erreurs reconnaît toutefois la divinité de Jésus et la vérité de ses faits évangéliques, — ainsi que ses disciples :

Apelles, — Potitus, — Basiliscus, — Prépon, — Pithon, — Blastus, — Théodotion, etc 454

Les Nazaréens, moitié juifs et moitié chrétiens, — témoins des miracles de Jésus-Christ et des Apôtres, veulent professer à la fois le Judaïsme et le Christianisme, parce que

la mission de Moïse et celle de Jésus sont l'une et l'autre également fondées sur des miracles réels et divins..... 459

Basilides, philosophe alexandrin, contemporain des Apôtres (55-125), converti à la foi, puis tombé dans l'hérésie, et excommunié, — continue toutefois à reconnaître le caractère divin de Jésus-Christ et les faits miraculeux de son Evangile..... 461

Les Basilidiens, ses disciples 461

Pérégrinus et Lucien, deux philosophes païens, qui témoignent en faveur du Christianisme primitif..... 466

Noms d'autres philosophes, ou Chrétiens hérétiques, voisins des temps apostoliques, qui ont rendu témoignage aux faits de l'Evangile, tout en dénaturant sur certains points la doctrine de Jésus-Christ..... 474

Conclusion générale..... 477

TABLE GÉNÉRALE

DES

NOMS DES TÉMOINS PRIMITIFS

DANS L'ORDRE ALPHABÉTIQUE.

A

Pages.

ABBANÈS, négociant indien, (voir l'*Histoire de l'apôtre S. Thomas.*) 278
ABIBAS, fils du docteur Gamaliel ..... p. 152 et 140
ABDIAS, disciple du Christ et des Apôtres, évêque de Babylone. (Voir l'*histoire de S. Simon et de S. Jude* et celles *des Soixante-Douze Disciples*) 210
ABDUS, fils d'Abdus, officier du roi 17
ABGARE, toparque d'Edesse. (Voir l'*histoire de S. Thaddée, l'un des Soixante-Douze Disciples*) ..... (et t. 2). 13
ABILIUS, évêque d'Alexandrie ..... (t. 2). 184
ACESTUS, centenier romain, martyr ..... p. 354 et 555
ACHAÏCUS, compagnon des Apôtres 172
ACHILLÉE, disciple de S. Pierre, martyr 443
ADÉRIT, évêque de Ravenne 384
ADOEUS, disciple de Jésus et des Apôtres ..... (t. 2.). 235
ÆTIUS, évêque de Barcelone 406
ADIMANTE ..... (*hist. de S. André*). 57
AGAPIUS, fils d'Eustachius, général de Trajan, martyr 452
ÆMILIUS, disciple des Apôtres 585
AGAPITUS, martyr à Thessalonique 437
AGATHODORE, martyr à Tarragone 408
ÆTHÉRIUS, martyr à Barcelone 408
AGATHOPODE, diacre d'Antioche 112
AGATOPHUS, martyr à Thessalonique 437
AGHOEUS, disciple de Jésus-Christ et des Apôtres .... (t. 2).. 235
AGGÉE ..... (*hist. de S. Pierre*). ...
AGLIBERT ..... p. 506 et 560
AGNÈS 430
AGOARD, de Sens ..... p. 506 et 560

ALEXANDRE Ier, pape 599
ALEXANDRE de Brescia 557
ALBERICUS, fils d'Alphée 77
ALPINIANUS, ... (*hist. des Soixante-Douze Disciples*). 257
ALPHÉE 77
ALTINUS, compagnon de S. Savinien 487
AGRIPPA-CASTOR 181
AMANTIUS, martyr à Rome 580
AMDU, grand officier du roi Abgare ..... (t 2). 17
AGRIPPA 179
AMMIAS, disciple de Jésus-Christ, et prophète illustre dans la primitive Église 161
AMMONIUS, lecteur en Lybie ..... (t. 2)... 187
AMPHILOQUE, chef de milice, m 419
ANACLET, pape et martyr 388
ANATOLON, évêque de Milan 204
ANDRÉ, Bethléémite 127
ANANIAS, messager d'Abgare ..... (t. 2 p. 250 et t. 1). 17
ANDÉOL, martyr ..... (t. 2). 137
ANIANUS, égyptien, év. d'Alexandrie ..... (t. 2). 179
ANANIE ..... (*hist. de S. Pierre*).
ANASTASE, noble personnage du Mans 338
ANASTASIUS, soldat, m ..... (t. 2). 59
ANDOCHE, apôtre d'Autun ..... (t. 2). 137
ANDRONIC ..... (*hist. de S. Jean, ap.*).
ANNAS 179
ANTHIME ..... (*hist. de S. André*)..
ANTIPHANE ..... (id.) .....
ANTIOCHUS 112
ANTOINE 385
ANTONIN d'Auvergne 559
ANTONIN, évêque de Meaux 547
ANDRÉ 127
ANTHIA 424
ANTONINUS, jeune chrétien, m. à Capoue 510
ANTONIUS 179
ANTONIUS, prêtre de Pise 535
ANTIOCHIANUS, soldat, martyr ..... (t. 2) 59
APHRODISIUS, égyptien, év. de Béziers ..... (t. 2) 163
APOLLINAIRE, martyr à Reims, sous Néron 514
APOLLON, savant docteur d'Afrique, év. de Césarée, (t. 2)... 176
APOLLON, de Magnésie 112
APOLLONIUS, d'Antioche 112
APOLLONIUS, év. de Bresse 521
APOLLONIUS, év. de Bresse, convertit les officiers de la cour, avec douze mille hommes 550
APOLLONIDES ..... (*hist. de S. Jean, év.*).
APHTONE, disciple de S. Martial 538
APOLLINAIRE, év. de Ravenne 255
APORIUS 127
APULÉE, disciple de S. Pierre 425
AQUILA 169
AQUILA ..... (*hist. de S. Pierre, ap.*).
ARISTARQUE ..... (*hist. de S. Philippe, ap.*).
ARISTÉE, év. de Capoue, m 510

ARISTIDES, philosophe athénien, chrétien distingué et ardent..... 574
ARISTONICUS, martyr en Arménie..... (t. 2).. 225
ARTÉMON, év. de Séleucie..... (t. 2).. 81
ARCADIUS, m..... 409
ARÉCIUS, m..... 399
ARTÉMIUS, grand officier de l'empire, confesseur de la foi.. 535
ARION..... 555
ARISTOCLIANUS, disciple des Apôtres. (Voir la *Notice de S. Timon*, l'un des Soixante-Douze Disciples..... 556
ARISTODÈME..... (*histoire de S. Jean, ap*).
ASPRÉNAS, disciple des Apôtres, év. de Naples..... 463
ASTÉRIUS..... 179
ASTÉRIUS, soldat, martyr..... (t. 2). 59
ATHANASIUS, év. de Saragosse..... 409
ATTALUS, m..... 399
ASTIUS, év. de Durazzo, en Albanie, m..... 514
ASCLÉPIODOTE, m. sous Trajan..... (t. 2). 90
ATTICUS, m..... 443
ATTICUS..... (*hist. de S. Jean, ap*).
ATTILIUS Clavius, consul..... 364
AUDAX, espagnol, confesseur de la foi..... 535
AURÉLIEN..... 614
AURÉLIUS Zénon, disciple des Apôtres..... 585
AURÉLIUS Aristomenès — 585
AURÉLIUS Heliodorus — 585
AURÉLIUS Valentinus, — 585
AURÉLIUS Josias. — 585
AUSPICIUS, premier év. d'Apt..... 561
AUSTRÉGÉSILE, ap. de Bourges..... 567
AUSTREMOINE, envoyé par S. Pierre, pour prêcher dans les Gaules..... (t. 2). 104
AUSTRICLIANUS..... (*hist. des Soixante-Douze Disciples*). 257
AUSONIUS, disciple de S. Martial..... 538
AUXIBIUS, évêque en l'île de Chypre..... (t. 2). 226
AUXIBIUS, successeur du précédent..... (t. 2). 226
AVENTIN, de Chartres..... 508

B

BABILIUS, martyr dans les Gaules..... 394
BALTHASAR, le troisième des Rois-Mages..... 7
BASILE..... (*hist. de S. Jean*).
BASILIUS, m. à Carthagène..... 408
BARBEA (Ste)..... (t. 2). 93
BARNABAS, officier de l'Empire, martyr, (*histoire de S. Paul, liv.* 5.)..... 555
BARÉAS, homme consulaire, m..... 451
BARSIMÉE..... 113
BASSUS, de Magnésie..... 112
BENJAMIN Ier..... 159
BENJAMIN II..... 159
BENJAMIN..... (*histoire de S. Pierre, ap.*).
BÉNIGNE, ap. de la Bourgogne, de Langres et de Dijon (t. 2). 137

Bergers..... 54
Bérille, disciple de S. Pierre, év. de Catane..... (t. 2). 82
Béor..... (*hist. de S. Matthieu, ap.*).
Blasius, compagnon de S. Jacques, ap..... 407
Boni..... 153
Bonifacius, personnage de Ravenne..... 255
Burrhus d'Antioche..... 112
Burrhus.....(*hist. de S. Jean, ap.*).
Bucolus, premier év. de Smyrne .....(t. 2.).. 216

C

Caianus, soldat, m..... (t. 2). 59
Caïus, disciple de S. Paul 184
Caius Oppius, év. de Milan..... 241
Caius, martyr en Arménie..... (t. 2). 225
Caius, martyr à Thessalonique..... 437
Caius Pisonius, disciple des Apôtres..... 585
Caius Munatius Octavianus, disciple des Ap..... 585
Calimer, patricien romain, év.....p. 521 et 551
Callimaque.....(*hist. de S. Jean, ap*).
Calliste..... ...(*hist. de S. André*)..
Calocer, grand dignitaire de l'Empire..... 521
Calocer, m. en Espagne 409
Calocer, martyr à Bresse .....p. 384 et 423
Camasus, m..... 399
Carissimus, m. sous Domitien..... 433
Capiton, m. en Espagne 409
Caras..... 179
Cécilianus, ou plutôt Célianus 436
Cécilius, martyr, év. d'Elvire 407
Celse..... 511
Cerdon, év. d'Alexandrie .....(t. 2).. 184
Céréalis, m. à Rome 580
Césaire, diacre, m. à Terracine..... 510
Chanina, Rabbin, converti à Jésus Christ..... 151
Charus.....(*hist. de S. Jean, ap.*).
Chéron, (S. Carannus) ap. envoyé à Chartres par S. Clément..... 544
Chronidas, greffier, m..... 419
Chrysante 356
Chrysogone, m. sous Néron 409
Chuza..... 135
Chrestus, év. de Syracuse 355
Crippus 179
Cirinus, m..... 399
Clatée, év. de Bresse, m..... 397
Clarus, év. et martyr 394
Claudius, docteur..... 219
Claudius Alticianus, disciple des Apôtres..... 585
Claudius Inacus, — 585
Clément (Titus-Flavius), consul romain, parent de Domitien 595
Clément de Rome, pape..... 206

Clément, ap. et premier évêque de Metz, — envoyé par S. Pierre.....(t. 2). 141
Clet..... 270
Cloe..... 173
Cornélius, centurion de Capharnaüm..... 238
Corneille de Césarée, centurion..... 263
Corèbe, préfet de Messine, m..... 424
Craton, philosophe, biographe des Ap.....(t. 2). 83
Cratinus.....(*hist. de S. André, ap*)..
Crescentianus, m. en Sardaigne..... 463
Crescentius, m. sous Domitien..... 433
Crésus.....(*hist. de S. Jean, ap.*).
Crippus.....179 et 184
Crispulus, m. en Sardaigne..... 463
Crispus, disciple de S. Paul..... 184
Crocus, diacre d'Ephèse..... 112
Ctésiphon, év. de Berge..... 407
Cyriaque, m. à Thessalonique..... 437

D

Dacianus, m..... 399
Damas, évêque de Magnésie..... 112
Daria (Ste)..... 387
Démétrius, loué par S. Jean.....(t. 2). 91
Démétrius..... (*hist. de S. André ap.*).
Denys (S.) l'Aréopagite..... 286
Denys, apôtre de Lyon.....(t. 2). 141
Defensor, proconsul du Mans..... 338
Digna-Mérita (Ste), avec ses deux fils..... 355
Dinocus, m..... 399
Diomèdes, martyr d'Asie.....(t. 2). 90
Dionysius, m., à Thessalonique..... 437
Dioscorides.....(*hist. de S. Jean, ap.*).
Disciples (Neuf mille) de Jésus.....162 et 163
Disciples de J.-C. mentionnés par la Synagogue..... 153
Disciples de J.-C. (au nombre de plus de cinq cents)..... 156
Disciples de S. André..... 578
Docteurs (les) de la Synagogue..... 139
Domitien, compagnon de S. Memmius.....464 et 537
Domitius Januarius, disciple des Apôtres..... 585
Domitius Valentinus, disciple des Apôtres..... 585
Domninus, compagnon de S. Pierre, archev. de Salone. (t. 2). 59
Disciples (Douze) des Apôtres..... 179
Donatien, compagnon de S. Memmius à Châlons.... 464 et 537
Donatus, Arménien..... (t. 2). 225
Dorothée, disciple de S. Denys..... 112
Dulcissimus..... 433
Dysmas, le bon larron.....(t. 2). 167

E

Ebustus, m..... 399
Edesse (la cour et le peuple d'), convertis à la foi. (Voir *hist.* de S. Thaddée).....(t. 2). 18

EGISTUS, ap. de la Germanie ..... (t. 2). 110
EGLIPPUS..... (*hist. de S. Matthieu, ap.*).
EIAGONUS, m. 399
ELEUTHÉRIUS, compagnon de S. Denys..... 286 et 559
ELEUTHÉRIUS, év. en Illyrie..... 424
ELEUTHÈRE (S.), pape, et S. Lucius, roi dans la Grande-Bretagne..... (t. 2). 218
ELISÉE..... (*hist. de S. Pierre, ap.*).
ELIÉSER, hébreu ..... (*Ibid.*).....
ELIÉSER 179
ELPIDIUS, m. à Tolède, sous Néron..... 408
ENÉE..... (*hist. de S. Pierre, ap.*).
EUNYMUS, disciple des Apôtres..... 585
EODALD..... 492 et 560
EPOENÉTUS ..... (t. 2). 189
EPHÈBUS, docteur..... 219
EPHREM, év. de Jérusalem..... 159
EPHREM, martyr à Astorga, sous Néron..... 408
EPHREM..... 408
ETIENNE, év. de Rhégium, martyr sous Néron..... 430
EUCHARIUS, ap. des provinces Rhénanes..... 569 et t. 2. 110
EUGÈNE, év. et martyr, sous Néron ..... 408 et 419
EUBULUS..... 173
EULAMPIUS, disciple des Ap., martyr en Asie..... (t. 2). 90
EUNUQUE (Indich l'), Ethiopien..... (t. 2). 177
EUGÉNIUS..... (*hist. de S. Jean, ap.*).
EUDOXIUS, comte romain, martyr en Arménie..... (t. 2). 237
EUPHRASIUS, év. d'Iliturgi 407
EUPHRASIUS, martyr à Corfou ..... (t. 2). 212
EUPHRANOR..... (*hist. de S. Matthieu, ap.*).
EUPHROSINUS..... (*hist. de S. Simon et S. Jude*).
EUPLUS, diacre d'Ephèse..... 112
EUPRÉPIUS, év. de Vérone..... 464
EUPSYCHIUS, martyr en Cappadoce ..... (t. 2). 94
EUSÉBIUS, martyr à Corfou ..... (t. 2). 213
EUSÉBIUS, moine, martyr à Terracine 511
EUSTACHIUS, général de l'armée de Trajan, martyr 452
EUTYCHIUS, martyr ..... 399 et 421
EUTYCHIUS, év. de Mélitine..... t. 1 355 et 86
EUTYCHIUS, disciple de S. Paul..... (t. 2). 84
EUSÈBE, martyr..... (t. 2). 213
EUTROPE, de Babylone, év. de Saintes ..... (t. 2). 142
EVARISTE,..... 186
EVENTIUS, prêtre de Rome..... 599
EVELLIUS, grand officier de l'empereur, martyr..... 434
EVÊQUES de Jérusalem (les quatorze premiers)..... 159
EXPERGENTUS, martyr..... 399
EXPEDITUS, martyr en Arménie..... (t. 2). 225

F

FABIUS Hermias, disciple des Apôtres..... 585
FAUSTIANUS, martyr en l'île de Corfou ..... (t. 2). 212
FAUSTINUS, noble citoyen de Bresse, martyr..... 521

FAUSTINUS..... 202
FAUSTINIANUS..... (*hist. de S. Pierre*).
FAUSTINUS..... (*Ibid.*).....
FAUSTUS..... (*Ibid.*).....
FAUSTUS..... (*hist. de S. Jean, ap.*).
FÉLICISSIMUS, successeur de S. Régulus à Arles..... 423
FÉLICITÉ (S^t^)..... 430
FÉLIX, prêtre ..... 419 et 452
FÉLIX, prêtre, martyr à Terracine 511
FÉLIX, martyr à Autun .....(t. 2). 137
FÉRONCIUS, ap. de Besançon..... 567
FESTUS, de Galatie, officier de la cour, martyr..... 555
FIRMUS..... 202
FLORUS ou S. Flour, ap. de Lodève..... 568
FORTUNATUS, hébreu..... 172
FORTUNATUS, docteur..... 219
FORTUNATUS..... 202
FORTUNATUS..... 356
FORTUNATUS, archidiacre d'Aquilée..... 542
FORTUNATUS, Arménien ..... (t. 2). 225
FORTUNIO, martyr..... 399
FRONTON, diacre d'Ephèse..... 112
FRONTON ou Front (S.), frère du consul Fronton, év. de Périgueux..... 448
FULGENCE, év. d'Atino..... 387
FULVIUS Eugenetor, disciple des Ap..... 585
FUSCIEN compagnon de S. Denys 573

G

GABINUS, martyr en Sardaigne 463
GALATAS, martyr à Mélitine..... (t. 2). 225
GALDUNUS, martyr..... 399
GAMALIEL (Rabban)..... 140
GASPAR, le premier des trois rois mages 7
GATIEN de Tours. (Voir la *Notice de S. Lazare*)..... (t. 2). 565
GAUDENTIUS, architecte du Colysée 583
GENTIEN, compagnon de S. Denys 573
GÉTULIUS, homme savant et illustre, martyr à Rome..... 580
GÉRONTIUS, martyr dans les Gaules..... 394
GÉRUNTIUS, martyr, év. de Séville..... 533
GEORGES, premier évêque du Puy, en Velay..... 448 et 568
GERMAIN, martyr à Durazzo..... 514
GERMANICUS, martyr à Smyrne..... (t. 2). 122
GERVAIS..... 359
GLABRIO (Acilius), consul romain, persécuté pour la foi..... 581
GOLINDUCH disciple des Ap., martyr en Asie ..... (t. 2). 90
GLAUCIAS, interprète de S. Pierre 175
GONDOPHORUS, roi indien ..... (*hist. de S. Thomas, ap.*).

H

HACCANAS (R.)..... 138
HÉGÉSIPPE..... 180

Helvidius, personnage consulaire, martyr..... 451
Héraclides, disciple des Ap., év. en Chypre..... (t. 2). 214
Herda..... (*hist. de S. Matthias, ap.*).
Hermagoras, disciple de S. Pierre et év. d'Aquilée..... 542
Hermès, préfet de Rome, martyr..... 599
Hermogènes..... (*hist. de S. Jacques-le-Majeur*).
Hermogènes, martyr en Asie, sous Domitien..... (t. 2). 91
Hermogènes, martyr à Mélitine, en Arménie..... (t. 2). 225
Hésychius, év. de Carthésa..... 407
Hésichius, martyr à Durazzo..... 514
Héros, disciple des Ap..... (*Vie de S. Philippe, ap.*).
Hiéron (S.), év. d'Antioche..... 112
Hiérothée..... 280
Hilaire, martyr..... (t. 2). 225
Hilarius d'Arménie..... (t. 2). 225
Honestus..... 202
Hyacinthe, chambellan de l'emp. Trajan, martyr.... (t. 2). 92
Hyacinthe, martyr à Porto..... 429
Hypatius, tribun militaire, martyr..... (t. 2). 191
Hygin, pape, martyr..... 579

I

Ignace (S.), martyr..... 80
Indalésius, év. d'Ursi..... 407
Innocents (les)..... 55
Insiscolus, l'un des martyrs de l'île de Corfou..... (t. 2). 212
Irénée de Lyon..... 567
Irénée (S.) de Saragosse et de Carthage..... (t. 2). 187
Isaac..... 179
Ismael..... (*hist. de S. Matthias, ap.*).
Italius, martyr..... 399

J

Jacob..... 179
Jaïrus..... 117
Januarius, martyr en l'île de Corfou..... (t. 2). 212
Jason, disciple des Ap., martyr..... 436
Jean-Baptiste..... 57
Jean..... 159
Jean..... (*hist. de S. Matthias, ap.*).
Jérosolimitains (plus de quinze mille). Deux cents martyrs. 167
Joachim..... 39
Joseph, époux de la sainte Vierge..... 46
Joseph d'Arimathie..... 127
Joseph..... (*hist. de S. Matthias, ap.*).
Joseph..... (*hist. de S. Pierre, ap.*).
José, fils de Marie de Cléophas..... 76
Josès, év. de Jérusalem..... 159
Jocundianus, martyr..... 399
Jocundus, martyr à Rome..... 422 et 554
Jona, martyr..... 394

Josias..... (*hist. de S. Jacques-le-Majeur*).
Jovinien, noble personnage du Mans..... 338
Jovita, noble citoyen de Bresse, martyr..... 521
Jucundus, romain, disciple de S. Pierre..... 554
Judas, hébreu..... 179
Judas ou Jude, de Damas..... 79
Just, d'Auvergne..... 559
Juste Ier, év. de Jérusalem..... 159
Juste II, id..... 159
Justus, officier de l'empire, martyr. (*hist. de S. Paul, ap.*). 555
Justes (les) de l'Ancien Testament..... 162
Jude..... 159
Julien, du Mans..... 338
Julien, martyr à Thessalonique..... 437
Julianus et Julius, disciples de S. Clément de Rome..... 219
Julius, martyr..... 443
Julianus, prêtre de Rome..... 510
Jucundus..... 554
Justin, martyr..... 394
Juventius..... 356

K

Kaph, disciple de S. Matthias, ap.....

L

Lachis..... (*hist. de S. Matthias, ap.*).
Lælius Savinus, disciple des Ap..... 585
Lampas, proconsul à Châlons..... 537
Lampas, fils du précédent..... 537
Lazare..... (*hist. de S. Pierre, ap.*).
Latinus, év. de Bresse..... 398
Léocadius, év..... 384
Léocadius, sénateur gaulois..... 559
Léodegarius ou S. Léger, disciple de S. Memmius, ap. de Perthes..... 484
Léontius, soldat, martyr.....(t. 2). 191
Lesbius..... (*hist. de S. André, ap.*).
Lévi..... 159
Lin..... 265
Longin..... 354 et 555
Longinus (Cassius Primianus), officier romain, natif de Cappadoce..... (t. 2 et *hist. de S. Paul*, l. v). 30
Luc, diacre..... 385
Lucien, de Durazzo, martyr..... 514
Lucien, ap. de Beauvais et compagnon de S. Denys..... 559
Lucius de Laodicée..... (t. 2). 216
Lucius, martyr avec Ptolémée..... 577
Lucius, roi de la Grande-Bretagne.....(t. 2). 218
Lugdulus, martyr..... 443
Lusor ou S. Ludre, son fils..... 559

M

Mages (les)..... (t. 2). 7
Malades (les) guéris..... 162
Mammius, martyr en l'île de Corfou ..... (t. 2). 212
Mancius, martyr sous Trajan..... 409
Macarius, officier de l'empereur Trajan..... t. 2). 237
Macedo, martyr..... 419
Mari..... 559
Marihab, gouverneur d'Alzuia..... (t. 2). 250
Mansuet, ap. de Toul..... (t. 2). 141
Marc, martyr..... 357 et 436
Marcellus, disciple de S. Pierre 425
Marcellinus, ap. d'Espagne..... 559 et 560
Marchitianus, martyr sous Domitien 433
Marcellus, év. de Syracuse ..... (t. 2). 234
Marc, év. d'Atine et S. Marcien, m..... 387
Marcianus, ap. de la Germanie..... (t. 2). 110
Marcianus, disciple de S. Apollinaire 384
Marlianus.....
Marinus, prêtre de Bresse, martyr..... 387
Marius..... 559 et (t. 2). 235
Marius, disciple de J.-C. et des Ap..... 105 et (t. 2). 235
Maron, martyr sous Trajan, à Rome..... 421
Maur (S. Maurus), év. en Italie..... 514
Maurus, soldat, martyr .....(t. 2). 59
Martyrs (onze mille), en Arménie..... (t. 2). 224
Martyrs (plusieurs autres)..... 167 et 399
Martyrs (onze cent quatre) ..... 167 et t. 2 237
Martyrs de Rome (cinquante)..... 389
Martyrs de Rome, sous Néron 402
Marsalius, martyr dans l'île de Corfou ..... (t. 2). 212
Materne, ap. des provinces Rhénanes..... 569
Materne, de Trèves 569
Martinianus, officier romain, martyr..... 517
Mastésus, martyr à Thessalonique..... 437
Maucet ou Mometus..... 559
Maxence, de l'île Pontia, confesseur ..... 536 et 377
Maxime, év. de Taormina..... (t. 2). 234
Maxime..... 409
Matthias, év. de Jérusalem 159
Médias..... (*hist. de S. André, ap.*).
Melchior, le deuxième des rois mages ..... (t. 2.). 7
Memmius, patricien, institué év. de Châlons-sur-Marne, par S. Pierre 464
Mégistus, commandant militaire (*hist. de S. Paul, ap.*)354 et 555
Mesdeus, roi des Indes..... (*hist. de S. Thomas, ap.*).
Messita, martyr à Rome..... 422
Messor, martyr à Rome..... 422
Metius Zozimus, disciple des Apôtres..... 585
Michée..... (*hist. de S. Pierre, ap.*).
Montanus 364
Moines d'Alexandrie, disciples de S. Marc..... .....(t. 2). 185
Morts ressuscités (les)..... 162

Myron, év. en l'île de Chypre ..... (t. 2). 214
Myron ..... (*hist. de S. Jean, ap.*).

N

Naaman.....(*hist. de l'ap. S. Matthias*).
Nakai..... 153
Narnus, év. de Bergame..... 336
Naim (A), le jeune homme ressuscité par Jésus-Christ..... 115
Nazaire, patricien, m..... 511
Nérée, disciple de S. Pierre, m..... 443
Néon, m. à Corfou .....(t. 2).. 213
Nectaire 559
Nestor, m. sous Néron 409
Nezer..... 153
Nicasius, év. de Rouen, ordonné par S. Clément.....(t. 2). 111
Nicétas.....(*hist. de S. Pierre*).
Nicodème, sénateur de Jérusalem 144
Nicandre, m. en Italie 387
Nicolas.....(*hist. de S. André, ap.*).
Nicolas.....(*ibid*).....
Nicomède 275
Nourris au désert.....(9,000 témoins ont été).. 162 et 3
Nucianus.....(*hist. de S. Jean, ap.*).
Nymphas..... 173

O

Olympas ..... (*hist. des Soixante-Douze Disciples*). 185
Oppius (Caïus)..... 241
Oazanès.....(*hist. de S. Thomas, ap.*).
Onésime, év. de Bérée, m.....(t. 2). 98
Onésiphore, disciple des Ap.....(t. 2). 118

P

Pacubius Saloninus, disciple des Ap..... 585
Panatius, diacre..... 338
Pancratius, évêque de Syracuse.....(t. 2). 234
Pantalémon, m. en Italie..... 514
P. C. (les) et anciens Justes, témoins de Jésus-Christ..... 155
Papias, auteur ecclésiastique, évêque d'Iliérapolis....(t. 2). 27
Papius, m. à Durazzo 514
Papoul .....(t. 2.). 120
Pasicratès, m..... 387
Patérnus, évêque de Fundi, martyr en l'an 68, avec le pape S. Lin..... 385
Pasteur, prêtre de Rome..... 429
Patriarches (Anciens)..... 155
Patrocle, échanson de Néron, martyr..... 555
Paul de Narbonne. (Voir *Sergius-Paulus*).....(t. 2). 107
Paulus, officier de l'Empire, martyr sous Néron..... 555
Paulin, év. de Lucques, en Toscane 385

PAULINIANUS, m..... (t. 2). 59
PAXENT, m. à Paris..... 358
PAUSILYPE, m. dans la Thrace..... 420
PÉRÉGRINUS, confesseur..... 438
PÉRÉGRINUS, m. à Durazzo..... 514
PETRONIUS, év. en Asie.....(t. 2). 116
PETRONIUS Alexander, disciple des Ap..... 585
PERPÉTUE (sainte)..... 430
PHILAGRIUS, év. de Chypre, m..... (t. 2). 234
PHILÉMON, noble phrygien, m..... (t. 2). 98
PHILÉAS, év. d'Odyssus, m.....(t. 2).. 117
PHILÈTE.....(*hist. de S. Jacq.-le-Maj.*)..
PHILÉTUS, sénateur, m..... 419
PHILIPPE, év. de Jérusalem..... 159
PHILIPPE, év. de Sicile.....(t. 2).. 83
PHILIPPE, m..... 399
PHILIPPE, m. à Milan..... 338
PHILIPPE, compagnon de S. Denys..... 559
PHILON, diacre d'Antioche..... 112
PHILOPATOR.....(*hist. de S. André, ap.*).
PHINÉES, hébreu..... 179
PHOCAS, évêque de Sinope.....(t. 2).. 121
PICTUS, m..... 399
PIE, év. de Séville, m. sous Néron..... 408
PIERRE, év. de Braga, m 408
PIERRE.....
PIONIUS, m.....t. 2).. 122
PLATON.....(*hist. de S. Matthieu, ap.*).
POLYCETUS, diacre de Saragosse..... 441
POLYCARPE..... 394
POLYCARPE, primat d'Asie, martyr avec douze autres chrétiens.....(t. 2)... 123
POLYPE, év. de Tralles..... 113
POLYMIUS.....(*hist. de S. Barthélemy, ap.*).
POMPÉE, m. à Durazzo..... 514
POMPÉE..... 356
PONTIOLUS, év. de Pouzzoles..... 533
PORPHYRE, m. avec Onésiphore.....(t. 2).. 118
PORPHYRE..... 510
POTENTIEN, ap. de Troyes..... 487
PRÊTRES d'Achaïe (les), disciples de S. André.....(t. 2).. 578
PROCESSUS, officier romain, m..... 517
PROCLUS, m..... 385
PRIMITIVUS, m. à Rome..... 580
PRIMUS, m..... 436
PRISCUS, év. de Nocéra, m..... 419
PROBUS, gouverneur d'Espagne, disciple des Ap..... 516
PROCLINA (sainte)..... 422
PROCONSUL (le) de Corfou, embrasse la foi.....(t. 2).. 212
PROCULUS, m. à Thessalonique..... 437
PROSDOCIMUS, institué évêque de Padoue par S. Pierre..... 461
PROTAIS..... 359
PSEUSTIUS.....(*hist. de S. Barthélemy, ap.*)..
PTOLÉMÉE, disciple des Ap., évêque de Népi..... 587
PTOLÉMÉE, m. avec Lucius..... 577

PUBLIUS, gouverneur de l'île de Malte, év. d'Athènes..(t. 2). 110
PUBLIUS, m. à Thessalonique..... 437
PUDAS, associé aux Soixante-douze Disciples. (Voir *hist. des Soixante-Douze Disciples*) ....
PUDENS, sénateur romain..... 235

Q

QUADRATUS, savant athénien, év. d'Athènes, m..... 399
QUENTIN (S. Quentinus), ap. d'Amiens, m..... 570
QUIRINUS, tribun militaire, martyr avec vingt autres Chrétiens..... 415 et 599
QUIRINUS, m..... 399
QUIRINUS, (ou S. Gérin), prêtre..... (t. 2). 111
QUINTUS Memmius Félix, disciple des Ap..... 585

R

REGULUS, év. de Senlis..... 422
RESSUSCITÉS (morts ressuscités par Jésus-Christ)..... 162
RHODON.....(*hist. de S.Jean l'Evang.*).
RHODON, associé aux Soixante-Douze Disciples de Notre-Seigneur, (voir *ibid.*)..... 171
ROMAIN, évêque de Népi, martyr avec plusieurs autres disciples..... 587
ROMULUS, év. de Fésoles, m. sous Domitien..... 433
ROMULUS, préfet de la Cour de Trajan, m.....(t. 2). 237
RUFFINUS ....
RUFFINUS, disciple de S. Ignace, m..... 112
RUFFINUS.....(*hist. de S. Apollinaire*)... 255
RUBILUS..... (*hist. de S. Pierre, ap.*).
RUFUS, év. et m..... 255
RUFUS d'Asie..... 113
RUFUS, m. en Arménie.....(t. 2.). 225
RUSTICUS, compagnon de S. Denys ..... 286 et 559
RUSTICUS, m..... 399
RUSTULUS, m..... 399

S

SABINUS, avec sept diacres et onze prêtres.....(t. 2.).. 184
SANCTINUS, (S. Saintain ou S. Sanctin), évêque de Meaux et de Verdun..... 547
SAMSAGRAM, prince d'Apahunie .....(t. 2.). 250
SAMUEL, hébreu 179
SAMUEL..... (*hist. de S. Matthias*)...
SAGAR.....
SAPOR..... (*hist. de S. Thomas*)...
SAPRICE, m. à Bresse..... 552
SARBELLIUS, prêtre païen converti.....(t. 2). 93
SATURNINUS, l'un des sept martyrs de Corfou.....(t. 2.)... 212
SATURNINUS, martyr en Albanie 514
SATURNIN, compagnon de S. Denys 559

SATURNIN, év. de Toulouse ..... 195 et (t. 2). 559
SAVINIEN, év. de Sens, institué par S. Pierre..... 487
SCUBICULUS, (S. Egobille), diacre....·.....(t. 2). 111
SÉNAT Romain, majorité convertie à Jésus-Christ..... 599
SÉNICIANUS..... 559
SÉNÈQUE..... 159
SENNES..... (*hist. de S. Simon et de S. Jude*).
SECUNDUS, év. d'Avila 407
SECUNDUS, vaillant militaire, m..... 418
SEPTIMIUS, m.....(t. 2).. 59
SEPTIMUS, m..... 443
SÉRAPION, lecteur dans l'Afrique.....(t. 2).. 187
SERBILIUS Helius, disciple des Ap..... 585
SERBILIUS Épagathus, disciple des Ap..... 585
SERGIUS, m. à Durazzo 514
SERGIUS Paulus 276
SERVILIANUS, disciple des Ap., m..... 509
SÉROTINUS, de Sens..... 492 et 560
SESTIUS Nepos, disciple des Ap..... 585
SÉVÈRE, m..... 394
SÉVERE, prêtre d'Italie..... 385
SÉVÉRIEN, ap. du Gevaudan 569
SIDONIUS ou Celydonius 120
SIFORAT.....(*hist. de S. Thomas*)..
SILVAIN 559
SILVESTRE.....
SIMÉON.....(*hist. de S. Matthias, ap.*).
SIMÉON, prophète à Jérusalem..... 43
SIMON le Pharisien, dit le lépreux 125
SIMON le Cyrénéen 138
SINICE, ap. de Soissons..... 569
SIRACK, ou S. Amator 137
SINOTUS, év. de Capoue, m. sous Domitien..... 452
SIRÉNAT..... 559
SIXTUS, év. de Reims, m. sous Néron..... 462
SIXTUS, pape, successeur de S. Alexandre..... 572
SOLDATS Romains (trois mille), martyrs.....
SOLDATS (Onze cent quatre), martyrs en Arménie.....(t. 2). 224
SOPHONIAS.....(*hist. de S. Pierre, ap.*)...
SOPATRE, (*hist. de S. Mnason*, l'un des Soixante-Douze disciples)..... 556
SOSIPATRE..... .....(*hist. de S. Jean l'Evang.*).
SOSTHÈNES..... 176
SOTION, diacre de Magnésie..... 113
STÉPHANE ou Stéphanas, hébreu..... 172
STÉPHANE, diacre de Bresse..... 387
STRACTÉE.....(*hist. de S. Jean, ap.*).
STRATÉAS, (ou Thrasèas), docteur, év. d'Euménia.....(t. 2.). 216
STRATOCLÈS.....(*hist. de S. André, ap.*).
SUD.....(*hist. de S. Thomas, ap.*)..
SUÉRA, év. et martyr..... 430
SULPICIUS, disciple des Ap., m. à Rome 509
SYLVAIN, associé aux Soixante-Douze Disciples.....(*ibid.*).. 559
SYLVIUS, m..... 399
SYMÉTRIUS, fils d'un sénateur de Trèves, prêtre et m..... 575

Symétrius, père du précédent, sénateur de Trèves..... 575
Syrus..... 356
Syzigue..... 80

T

Taurinus, ap., premier évêque d'Evreux..... 561
Taurus, juge..... 255
Telius, soldat, m.....(t. 2.). 59
Térentianus, évêque de Todi, m..... 462
Thélesphore, pape et m..... (t. 2.)... 578
Thémistagoras, frère d'Auxibius de Chypre.....(t. 2.)... 226
Theobald, soldat romain, m..... 385
Théodolus, m. à Thessalonique 437
Théodore..... 409
Théodore, deuxième évêque de Saragosse, ensuite de la Cyrénaïque .....(t. 2.).. 187
Théodorus, m. dans la Thrace..... 420
Théodose, év. de Barcelone..... 406
Théodote, disciple des Ap., martyr en Asie.....(t. 2.).. 90
Théodote..... 90
Théodule, prêtre de l'Orient..... 599
Théodule, soldat, m.....(t. 2). 191
Théodule, officier public, converti avec Timothée....(t. 2). 117
Théon.....(*hist. de S. Jean, ap.*)...
Théophane, personnage de la ville d'Anchialus.....(t. 2). 117
Théopiste, fils du général Eustachius. m..... 452
Théopista, femme du même chef de milice, m..... 452
Théophile.....(*hist. de S. Philippe, ap.*).
Théophile, magistrat d'Antioche.....(t. 2)... 95
Témoins (quinze mille) de Jésus-Christ..... 167
Théoprépide, m..... 419
Théothée, disciple de S. Denys..... 112
Thoda..... 153
Thomas Phinées.....(*hist. de S. Pierre, ap.*)...
Thraséas, personnage consulaire, m..... 451
Thyrse, m. à Autun.....(t. 2). 137
Timothée, év. de la grande Ephèse.....(t. 2.).. 71
Timothée, officier public, converti avec Théodule....(t. 2.). 117
Timothée, m. à Reims..... 514
Titus Justus.....
Tobias, le Mésopotamien 17
Tobie, év. de Jérusalem 159
Torquatus, év. d'Acci..... 407
Trophime, compagnon des Apôtres.....(t. 2). 68
Turibius..... 338
Tropès, officier de la maison de Néron..... 220
Turannos, riche Ephésien .....(t. 2). 96

U

Ulpius Fortunatus, disciple des Ap..... 585
Ulpius Stephanus, disciple des Ap..... 585
Urcisin 237
Urcin, disciple envoyé à Bourges par S. Pierre..... (t. 2). 106

V

VALENTIN, martyr à Bresse..... 552
VALENTIN.....
VALÈRE..... 385
VALÉRIUS, docteur..... 219
VALÉRIUS, m. à Thessalonique..... 437
VALÉRIEN, m. à Bresse..... 552
VARARDACH.....(*hist. de S. Simon et de S. Jude*)..
VIATOR, év. de Bresse..... 398
VICTORINUS, martyr à Rome..... 420
VICTOR, év. de Barcelone..... 406
VICTORIC, compagnon de S. Denys et de S. Quentin..... 573
VICTORIEN de Sens.....501 et 560
VITAL, m. sous Néron..... 435
VITAL, m. à Corfou.....(t. 2). 213
VITON, docteur..... 219
WARSANOPHA, égyptien, confesseur de la foi.....(t. 2). 185

X

XERXÈS, roi de Babylone..(*hist. de S. Simon et de S. Jude*).

Z

ZACHARIE, grand-prêtre..... 41
ZACHARIE, év. de Vienne..... 182
ZACHARIE..... 159
ZACHARIE.....(*hist. de S. Pierre, ap.*)... ..
ZACHÉE..... 118
ZÉBÉDÉE..... 136
ZÉBEUS.....(*hist. de S. Simon et de S. Jude*).
ZÉNON, m. en Arménie..... ....(t. 2.).. 237
ZÉNON d'Antioche..... 112
ZÉNON, m. à Corfou.....(t. 2). 213
ZONISUS, m. en Macédoine..... 437
ZOZIME, m. en Asie..... (t. 2. p. 103 et t. 1). 113
ZOTICUS, m..... 399

CATALOGUE

D'AUTRES

PERSONNAGES ILLUSTRES DE LA PRIMITIVE ÉGLISE

QUI FURENT LES TÉMOINS OCULAIRES DES FAITS APOSTOLIQUES
ET DONT LES NOMS ET L'HISTOIRE SONT CONSIGNÉS DANS LES MONUMENTS
TRADITIONNELS DES APOTRES.

I. — On trouve : *dans l'histoire traditionnelle de S. Pierre, à la suite de cet Apôtre*, plusieurs chrétiens, et entre autres :

S. Clément de Rome, pape.
S. Zachée, autrefois publicain.
Sophonias, frère de Zachée.
Josèphe et
Michée, son ami.
Thomas Phinées, et
Eliesdros ou Eliézer, frères jumeaux.
Enée, prêtre.
Lazare, prêtre.
Elisée, et
Benjamin, fils de Saphra.
Rubilus, architecte, et
Zacharie, architecte.
Ananie, et
Aggée-Jamméni.
Nicodème, ancien sénateur de Jérusalem.
Faustus, sénateur romain, avec Mathilde, son épouse.
Faustinus et
Faustinianus, fils du précédent, qui portaient les noms de
Aquila et de
Nicétas, évêque d'Amasée, en Asie.

II. — *Dans celle de S. André* :

Démétrius et son serviteur, guéri par cet apôtre.
Cratinus, d'Amasée, avec son épouse.
Calliste, évêque de la ville de Nicée.
Un jeune homme de Nicomédie.

Un jeune homme noble de Thessalonique, nommé Exoos.
Adimante, guéri par l'Apôtre.
Médias, homme opulent de Philippes.
Nicolas, de Philippes, et sa fille.
Authime, disciple de S. André.
Lesbius, proconsul d'Achaïe, — Trophima, son ancienne concubine, et Callista, son épouse.
Philopator et Sopâtre, son père, avec trente-neuf naufragés.
Nicolas, de Corinthe, pécheur septuagénaire.
Antiphane, de Mégare, et sa famille.
Stratoclès, frère du proconsul Ægéas, avec son serviteur et Maximilla, sa belle-sœur.
Et tous les Habitants du Péloponèse.

III. — *Dans celle de S. Jacques-le-Majeur :*

Ceux qui sont mentionnés dans l'histoire ecclésiastique et dans les martyrologes.
Le Rabbin Josias.
Philète et Hermogène, etc.

IV. — *Dans celle de S. Jean l'Evangéliste :*

Tous ceux qui sont dénommés dans les martyrologes et dans l'histoire ecclésiastique
Dioscorides et Théon, son fils.
Myron, riche propriétaire de l'île de Pathmos.
Appollonides, son fils, et
Le proconsul de l'île, son gendre, avec Chrysippa, sa fille.
Le tribun Basile, avec son épouse.
Le juge Crésus.
Rhodon.
Le juif Charus.
Le magicien Mucianus, converti à la foi.
Le juif Faustus.
Sosipâtre et Prodiana, sa mère.
Andronic et Callimaque, avec Drusiana.
Craton, philosophe converti.
Eugénius et Atticus, de Pergame, convertis à Jésus-Christ.
Stactée, ressuscité par S. Jean.
Aristodème, prêtre des idoles et en particulier de Diane, converti à Jésus-Christ.
Le proconsul d'Ephèse, converti avec Aristodème.
Burrhus, disciple de l'Apôtre.

V. — *Dans celle de S. Barthélemy et dans les Ménologes orientaux :*

Pseustius, délivré par cet apôtre.
Polymius, roi dans la Grande-Arménie, converti avec sa cour et les villes de son royaume.

VI. — *Dans celle de S. Matthieu* :

Platon, évêque en Ethiopie.
Euphanor, fils du roi d'Ethiopie, converti avec Euphœnissa, sa mère.
Eglippus, roi d'Ethiopie, converti avec un grand nombre de ses dignitaires et de ses sujets.
Béor, son fils, frère d'Iphigénie, roi d'Ethiopie.

VII. — *Dans celle de S. Thomas et dans les Ménologes orientaux.*

Abbanès, négociant indien.
Le roi de l'Inde Citérieure, avec les officiers de sa cour et plusieurs Indiens.
Gondoforus, roi dans l'Inde Ultérieure.
Sud ou Sude, frère du prince Gondoforus.
Le roi Mesdœus, avec un grand nombre de sujets.
Sapor, l'un des premiers officiers du roi Mesdœus.
Oazanès ou Zuzannès, prince royal.
Siforat, général de l'armée indienne, avec son épouse et une multitude d'autres indiens.

VIII. — *Dans celle de S. Simon et S. Jude* :

Le général Varardach.
Le roi des Perses (Xerxès).
L'avocat Zébéus, avec plusieurs Perses.
Le diacre Euphrosinus.
Tous les grands du royaume avec soixante mille hommes.
L'évêque de Babylone (Abdias).
Sennes, zélé disciple des Apôtres.
Les deux petits-fils de S. Jude devant Domitien.

IX. — *Dans celle de S. Philippe* :

Héros, citoyen notable d'Hiérapolis.
Le gouverneur de la même ville.
Aristarque, premier juge de la même ville.

X. — *Dans celle de Matthias :*

Lachis. — Herda. — Samuel. — Simon. — Naaman. — Kaph. — Joseph. — Ismaël. — Siméon. — Jean.

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES

NOMS DES PRINCIPAUX TÉMOINS

PRIS EN DEHORS DE L'ÉGLISE

Pages.

Force du témoignage de cette nouvelle classe de témoins 1

AGRIPPA Ier, roi de Judée 327
AGRIPPA II, roi de Chalcide..... 314
ALBINUS, gouverneur de Judée..... 327
ALEXANDRE, philosophe hérétique..... 416
ANTIPAS (Hérode), tétrarque de Galilée..... 305
ANTIPATER, gouverneur de Judée..... 293
ANANIAS, grand-prêtre 378
ANANIE et Saphire 441
ANNAS (ou Anne), grand-prêtre..... 371
ANANUS, grand-prêtre..... 371
APELLES, hérétique..... 454
APOLLONIUS de Thyane, philosophe magicien..... 396
AUGUSTE (César), empereur romain..... 286
BARCOCÉBAS Ier, pseudo-Christ..... 431
BARCOCÉBAS II, — 431
BAR-JESU-ELYMAS, pseudo-prophète magicien..... 431
BASILIDES, hérésiarque..... 461
BASILIDIENS (les), hérétiques 461
BASILISCUS, hérétique..... 455
BÉRÉNICE, reine..... 317
BLASTUS, hérétique..... 454
BORBORITES, hérétiques 394
CAIPHE, grand-prêtre..... 371
CAIUS-CALIGULA, empereur..... 326
CARPOCRATE, hérésiarque 435
CARPOCRATIENS (les), disciples de Carpocrate..... 435
CICERON..... 384
CERDON, hérésiarque..... 438
CERDONIENS (les)..... 438
CÉRINTHE, hérésiarque..... 418
CÉRINTHIENS (les)..... 418
CLAUDE, empereur romain..... 328
CLÉOBIUS, hérésiarque 410
CLÉOBIENS (les), ses disciples 410
DÉMAS, revenant à résipiscence..... 428

Diotrèphe, philosophe hérétique..... 413
Domitien, empereur..... 361
Dosithée, hérésiarque..... 407
Ebion, hérésiarque..... 443
Ebionites, qui formèrent son école..... 443
Elxai, philosophe chrétien, hérétique..... 445
Elcséaites, ses disciples..... 445
Epiphane, fils de Carpocrate..... 435
Festus, gouverneur de la Judée..... 317
Flaccus, gouverneur en Egypte..... 327
Gnostiques (les), chrétiens hérétiques..... 394
Hermogène, magicien..... 422
Hérode l'Ancien..... 295
Hérodiens (les), juifs hérétiques..... 301
Hérode (les), (voir *Agrippa Ier et Agrippa II.*)..... 310 et 317
Hérodiade, princesse juive..... 305
Héléniens (les), disciples de Simon-le-Magicien..... 392
Hyménée, chef d'hérésie..... 426
Josèphe Flavius, historien juif..... 375
Judas Iscariote..... 381
Lévitiques (les), secte de Gnostiques..... 394
Masbotée, philosophe magicien..... 442
Marcion, philosophe chrétien, hérétique..... 454
Millénaires, disciples de Cérinthe..... 450
Ménandre, philosophe hérétique..... 425
Nazaréens (les), chrétiens judaïsants..... 459
Néron, tyran persécuteur..... 348
Nerva, empereur..... 364
Nicolaïtes (les), chrétiens hérétiques..... 394
Ossoniens (les), hérétiques..... 445
Philon, savant juif..... 307
P. Pilate, gouverneur de Judée..... 322
Phibionites, chrétiens hérétiques..... 394
Phigellus, hérésiarque..... 429
Philétus, — 423
Philostrate, historien païen..... 396
Pithon, hérétique..... 454
Prépon, — 454
Potitus. — 454
Pline-le-Jeune..... 365
Sanhédrin (le)..... 369
Sampséens (les), chrétiens hérétiques..... 445
Saturnin, chrétien philosophe..... 446
Sceva et ses sept fils..... 379
Scythien, chrétien philosophe..... 414
Sénat Romain (le)..... 368
Sénèque, philosophe païen..... 331
Sybilles (les), prophétesses païennes..... 267
Simon-le-Magicien..... 386
Simoniens (les), hérétiques..... 392
Stratiotiques, autre secte primitive..... 394
Tacite, historien..... 359
Térébinthe, hérétique..... 414
Thébutis, hérétique excommunié par les Apôtres..... 409
Théodas Ier, faux-Messie..... 431

THÉODAS II, faux-Messie..... 431
THÉODOTION, hérétique..... 455
TIBÈRE, empereur..... 289
TITUS, — 353
TRAJAN, — 364
VESPASIEN, empereur..... 353
VITELLIUS, gouverneur de Syrie..... 326
VIRGILE, célèbre poète romain..... 265

FIN.